

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

**CONTRIBUTION À LA DÉFINITION D'UNE FORESTERIE AUTOCHTONE :
LE CAS DES ANICINAPEK DE KITCISAKIK (Québec)**

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT

PAR
MARIE SAINT-ARNAUD

FÉVRIER 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

*Penser qu'à l'instar des cailloux,
J'achèverai de moi une nouvelle forme.
Entrer dans la forêt comme dans une cathédrale.
Demander la bénédiction d'un ancêtre.
Vivre comme un livre ouvert.
Avec tout son courage, ne pas savoir...*

*Adapté de "Mandalas"
Blanche Paquette et Jean-François Malherbe
Montréal, 2006*



REMERCIEMENTS

Ceci n'est pas ma thèse... c'est notre thèse.
Celle de Charlie, Yvan, Claire, ' '
Celle de Pierre, Sarah, Caroline, Jimmy, Lucie...
Vous remercier, c'est se rappeler...

Ce projet avait déjà commencé à prendre forme lorsque j'ai rencontré mon amoureux.
Et aujourd'hui, il est encore là, avec toute sa fidélité, sa ténacité et son amour pour
m'aider à mettre un point final à cette thèse. Merci Pierre, mon *mohigan*, mon
mackikinini...

Et merci à ma fille Sarah, qui, à dix-huit ans aujourd'hui, ne se souvient pas de moi
« avant » le doctorat. C'est dire toute sa patience et sa générosité d'avoir ainsi partagé
sa maman.

Tant de gens m'ont pris la main sur ce chemin...

Ma mère, Colette, pour son soutien indéfectible à tous les instants de grands
questionnements ou de découragements ; mon père, Guy, un motivateur inégalé
jusqu'aux derniers moments de la soutenance ; Lucie Sauvé, ma directrice, une
compagne sur le sentier des idées, des livres et des auteurs, d'une intégrité et d'une
rigueur infaillible. Yvan Croteau, Ouf! Un géant sur la montagne, qui voit l'horizon
plus loin que nous tous... Avec sa conjointe, Pascal, et leurs huit enfants, la maison
Croteau-Pouliot fut toujours un lieu effervescent de ressourcement. Enfin, mon
admiration et ma reconnaissance vont aussi à Jimmy Papatie, un autre géant qui voit
loin devant: l'initiateur et l'inspiration de ce projet de recherche.

Dans le quotidien du travail communautaire, Charlie Papatie est devenu un ami, un
complice, un protecteur, un éclaireur. La famille de Robert Penosway, Marie-Hélène

Papatie et de ma filleule Dorysianie Matinen est devenue un port d'attache à Kitcisakik. Mes collègues des premières années, Régis Penosway et Johanne Papatie, sont des forces pour l'avenir, ainsi que d'autres collaborateurs qui ont apporté leur pierre à l'édifice: Reynald Papatie, Augustin Papatie, Judith Papatie. Edmond Brazeau, petit-fils de Mani Michel Brazeau, a pris la parole qu'elle lui a donnée pour diriger sa communauté. Son appui demeure essentiel. Plusieurs autres personnes du Comité Forêt de Kitcisakik tiennent le phare : Louisa Papatie, Cindy Garneau, Jonathan Leclair.

De nombreux autres membres de la communauté ont été de fidèles collaborateurs, en particulier, les aînés Abraham Brazeau, Joe Gun, Toby Anichinapeo, toujours prêts à nous accompagner en forêt et *widja* Jacqueline Michel qui était déjà là en 1989! Merci aux premiers membres du Comité Forêt avec qui ce projet a germé : Michel Penosway, Augustin Penosway, Marie-Jane Brazeau, Doris Papatie, Henri Jacob. Et comment oublier Roland Chamberland qui fut le premier à me « raconter » Kitcisakik, il y a vingt ans et qui m'invita à y revenir en 1999.

Merci aussi aux membres de mon comité d'encadrement pour leur pertinence et leur appui : Yves Bergeron (UQAM/UQAT) et Daniel Kneeshaw (UQAM), ainsi que Luc Bouthillier (dép. sciences du bois et de la forêt, Université Laval), qui fut là au début et qui revient pour l'évaluation finale. Merci aussi aux autres membres de mon jury: Robert Davidson (Biodôme de Montréal) et Sylvie Poirier (dép. d'anthropologie, Université Laval) qui m'ont ouvert les yeux sur d'autres dimensions de cette recherche. Merci à Mario Larouche, pour sa persévérance dans un projet de maîtrise difficile et à Hugo Asselin (Chaire de recherche du Canada en foresterie autochtone, UQAT) avec qui la collaboration se poursuit.

Francine Panneton, et tous mes collègues de la Chaire de recherche du Canada en éducation relative à l'environnement, ont constitué une autre famille pour mêler plaisirs des sens et de l'esprit. Merci aussi à mes assistants de recherche Samuel Montigne, Saleema Hutchinson et Olivier Castonguay. Marlaine Grenier, Pauline Claude et Julie Bernier ont aussi été des « sauveuses » de la dernière heure!

Mes amis précieux, les anthropologues Claire Dubé et Jacques Leroux m'ont acceptée comme transfuge... et ont généreusement partagé leur science. Merci mes compagnons de route, mes bouées de sauvetage, mes payeurs des eaux troubles. D'autres anthropologues furent les premiers sur mon chemin transdisciplinaire: Pierre Beaucage et Myriam Lafrenière sont demeurés d'indéfectibles alliés.

Je n'ai pas fait un doctorat de bibliothèque. Mes partenaires industriels et gouvernementaux ont généreusement accepté de me ramener à terre lorsque nécessaire et de partager leur expérience du contexte économique, législatif et technique de la foresterie. Merci à Michel Sigouin (Domtar Inc.), Pierre Garceau (AbitibiBowater), Yvan Michaud et Claude Lebel (Industries Norbord Inc.), Geneviève Labrecque (Tembec Inc.), Yvon Pominville (Louisiana-Pacifique Ltée), Simon Vézeau (Bois Oméga Inc.), Denis Audette (Ministère des Ressources naturelles et de la Faune du Québec), Nathalie Perron (Bureau du Forestier en chef du Québec). Toute mon appréciation va aussi à Caroline Roger du Service des partenariats en recherche-innovations (UQAM) qui a ficelé tout ça et à qui je demeure attachée!

Et il fallut beaucoup d'argent, certes consciencieusement dépensé... Merci à l'UQAM (Programme de perfectionnement des employés) et aux organismes subventionnaires pour avoir appuyé un projet un peu fou. Leur investissement dans l'interdisciplinarité, le partenariat et le développement des capacités des Premières

nations a été précieux. Le soutien de Robert Therrien (CRSNG, Programme de partenariat en foresterie) judicieux et efficace. Merci au Conseil de recherches du Canada en sciences naturelles et en génie, au Conseil de recherches du Canada en sciences humaines, au Service canadien des forêts. Le Fonds forestier du MRNFQ et le Programme de stage en milieu de travail du FCAR ont également offert un soutien pendant les premières années. J'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec Jean-Pierre Jetté du Ministère des Ressources naturelles et de la Faune du Québec et avec Marc Stevenson, du Réseau de gestion durable des forêts qui a également soutenu ce projet au moment de sa conception et revient à la fin pour les publications.

Enfin, ces milliers de kilomètres de chemins forestiers n'auraient pu être traversés sans les nombreux postes de ravitaillements. Toute ma reconnaissance va à ces grandes amitiés qui m'ont remplie de leurs attentions et de leur affection. Caroline Laroche, un appui de tous les instants, ses fils David et Nicolas qui ont gentiment partagé leur maison à Val d'Or ; Louise Saint-Arnaud et Frank Zyromski, mon relais champêtre à mi-chemin Montréal-Dozois ; les girls de ma jeunesse, Suzanne Rousseau, Léna Sikias, Denyse Roussin, un clin d'œil courriel par semaine ! Ma gang de filles de l'Institut des sciences de l'environnement de l'UQAM qui m'ont poussée hors du nid : merci à Lucie Brodeur, Diane Trempe et Marie Lusignan. Sylvie Gauthier et Carole Guérin pour leur musique et leurs éclats de rires à Québec. D'autres inestimables encouragements sont venus de Nicolina Farella, Martine Guay, Geneviève Monastesse, François Leclerc, Blanche Paquette et mes frères Patrick, Luc, Denis, Jean-François et Simon Saint-Arnaud.

Nopimik est là ! Je ne peux plus attendre pour retourner voir les arbres avec vous, écouter le bruissement des feuilles et respirer le grand air de *minokwa weckatc*, la « belle forêt d'autrefois » !

Megwitch!

AVANT-PROPOS

Ma première rencontre avec les gens de Kitcisakik remonte au printemps de 1988. J'avais alors passé une semaine dans l'érablière du lac Camitogama, en compagnie de la famille Michel. Une expédition. Une bonne journée pour se rendre en *ski-doo* avec des traîneaux, le bagage, les enfants morveux, les lacs à moitié dégelés, le sentier incertain. Et puis, un arrêt au camp familial et sa vieille forêt d'érables à sucre sur le versant de la colline. On a monté le campement : les vieilles tentes de prospecteurs, le sapinage douillet, le petit poêle, le *bannik* et la tarte aux raisins secs, les balançoires pour les enfants et une bonne dose de silence. Nous avons entaillé des érables, récolté l'eau deux jours plus tard, fait bouillir la sève dans un gros chaudron de fonte suspendu au-dessus du feu pour obtenir cet élixir et ce sucre qui font aussi partie de notre patrimoine québécois. Il y avait la *kokom* Marie-Louise (« grand-mère » en algonquin), ses filles Hélène, Jackie, Anastasie, plusieurs petits enfants et un seul homme, George Penosway, le mari d'Anastasie. Cette *kokom* avait eu huit filles.

Au cours de l'été suivant, alors que j'entreprenais des travaux de recherche dans le cadre d'un programme de Maîtrise en sciences de l'environnement, je suis un peu devenue la neuvième fille de cette famille qui m'a chaleureusement intégrée à son quotidien. Mes travaux émanaient d'un intérêt de la communauté pour la question des érablières à sucre que les Anicinapek identifiaient comme un élément important de leur culture forestière. C'est ainsi que je fus initiée par les gens de Kitcisakik à la « forêt-milieu de vie » et à la « forêt-mode de vie ».

Plusieurs années plus tard, Jackie me téléphone pour m'informer que les compagnies forestières menacent de couper l'érablière sur leur terrain familial. Et puis, à l'hiver 1997, la communauté en a assez de ces coups de hache portés à son territoire et à ses forêts : barricades, négociations, allers-retours entre le ministre, l'industrie et le Conseil, dissensions internes, projets d'ententes, un premier « Comité Forêt », et

finalement, au terme d'une demande de moratoire sans réponse et au bout de ressources budgétaires... plus rien. Un recul pour Kitcisakik.

Mais Jimmy Papatie, chef des Anicinapek de Kitcisakik entre 1997 et 2005 n'allait pas baisser les bras. Il avait toujours dit que c'est en développant ses propres capacités à parler le langage des forestiers que sa communauté allait gagner la bataille des arbres. C'est dans cette perspective qu'il m'invita à entreprendre une nouvelle collaboration de recherche.

Je me suis lancée dans cette aventure avec un grand vertige, un peu inconsciente des défis qu'elle représentait. À de multiples occasions, j'ai été confondue par l'ampleur de la tâche, envahie par le doute, parfois paralysée par la complexité de l'entreprise. J'eus d'innombrables nuits d'insomnies. Et j'ai aussi dû « camper au pied de ma montagne » pendant plusieurs mois avant de reprendre le sentier. N'eût été de tous ceux et celles qui m'ont accompagnée au cours de ces années, maintes fois, j'aurais abandonné. Pourtant, ce parcours s'inscrivait directement dans ma trajectoire personnelle, à la rencontre interdisciplinaire de la foresterie et de l'ethnologie. En tant que biologiste, je m'intéressais déjà depuis la fin de mes études de baccalauréat en 1985, à la dimension culturelle du rapport à la forêt. Je me suis ainsi initiée au domaine de l'ethnoscience à travers des travaux en ethnobotanique avec les Totonagues du Mexique. J'ai toujours gardé une fascination pour l'ethnologie et pris un grand plaisir à côtoyer ces anthropologues qui sont devenus mes amis à travers différentes expériences de travail. Aussi, est-ce avec beaucoup d'humilité que j'ai abordé le questionnement de recherche de cette thèse sous un angle ethnographique.

J'ai compris rapidement que la complexité de la problématique forestière à laquelle faisaient face les Anicinapek, de même que le contexte culturel et historique dans lequel elle s'insérait ne pouvaient être abordés que par une approche interdisciplinaire

et intersectorielle. Le programme de Doctorat en sciences de l'environnement de l'Université du Québec à Montréal m'a permis de tenter cette intégration. J'ai pu m'appuyer sur ma formation de base en écologie forestière et explorer le domaine des études autochtones pour accompagner la communauté de Kitcisakik dans une démarche collaborative de résolution de problème. Mais c'est surtout à travers le champ de l'éducation relative à l'environnement qu'a pu prendre forme ce projet. Par ses fondements théoriques et sa posture épistémologique, ce domaine de recherche et d'action sociale permettait d'aborder la problématique forestière en milieu autochtone sous un angle novateur et prometteur.

Je ne prévoyais pas au départ que mes travaux sur les représentations anicinapek de la forêt et de la foresterie puissent constituer une importante percée théorique dans le champ de l'anthropologie. Sans doute s'agirait-il simplement de mettre au jour et de confirmer un système de valeurs et de représentations déjà bien décrit pour les cultures algonquiennes. Mais il m'a semblé que la théorie des représentations sociales, encore peu utilisée en ethnologie, pouvait enrichir notre compréhension du rapport des gens de Kitcisakik à la forêt et à la foresterie. Surtout, conformément à la recherche engagée dans le domaine de l'éducation relative à l'environnement, il s'agissait d'identifier et d'expérimenter des stratégies permettant de stimuler et d'accompagner un dialogue communautaire qui sortait du cadre habituel des consultations menées par l'industrie forestière ou le gouvernement.

Il faut donc situer cette recherche collaborative dans une perspective de co-construction de savoirs, orientée vers le renforcement des capacités communautaires et l'autonomisation de Kitcisakik. Bien sûr, à travers le chemin que nous avons tracé ensemble, j'aurai fait mes classes, à l'école anicinape de la forêt...

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	vii
LISTE DES FIGURES	xiii
LISTE DES TABLEAUX.....	xiv
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	xvi
RÉSUMÉ	xviii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
L'ÉMERGENCE DU PROJET DE RECHERCHE.....	10
1.1 CONTEXTE SOCIO-ÉCOLOGIQUE.....	11
1.1.1 Profil de la communauté de Kitcisakik	12
1.1.2 Portrait écologique du territoire	28
1.1.3 Histoire de l'industrie forestière en Abitibi-Témiscamingue.....	31
1.1.4 Les Anicinapek bûcherons.....	35
1.1.5 Le début d'une mobilisation communautaire.....	36
1.2 PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE	41
1.3 BUT, OBJECTIFS ET STRUCTURE DU PROJET DE RECHERCHE	51
1.4 LE « TERRITOIRE » DE CETTE THÈSE	58
1.5 CHOIX PARADIGMATIQUES	60
CHAPITRE II	
LA REPRÉSENTATION ANICINAPE DE LA FORÊT.....	69
2.1 PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS SPÉCIFIQUES.....	70
2.2 CADRE THÉORIQUE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES	73
2.3 MÉTHODOLOGIE	76
2.3.1 Stratégies de cueillette de données.....	77
2.3.2 Échantillonnage	81
2.3.3 Analyse des données et validation	86
2.3.4 Commentaire sur l'organisation des données	90
2.3.5 Commentaire sur le choix des mots	91

2.4	RÉSULTATS ET DISCUSSION.....	94
2.4.1	Schéma général du système de représentation de la forêt.....	94
2.4.2	<i>Nopimik</i> : éléments étymologiques et sémantiques.....	98
2.4.3	<i>Nopimik</i> – La forêt identitaire	101
	La « forêt-milieu de vie » - <i>Tout ce qui vit est relié</i>	106
	La « forêt-Terre-Mère » - <i>Notre maman</i>	109
	La « forêt-monde des esprits » - <i>Ceux qui restent</i>	112
	La « forêt-territoire anicinape » - <i>La Terre des Indiens</i>	119
	La « forêt-maison des animaux » - <i>L'empreinte du gibier</i>	127
	La « forêt-garde-manger » - <i>La viande de bois</i>	131
	La « forêt-médecine » - <i>La pharmacie naturelle</i>	134
	La « forêt-utilité » - <i>Tout est utile dans le bois</i>	136
	La « forêt-mode de vie » - <i>La manière anicinape</i>	140
	La « forêt-parenté/communauté » - <i>Notre empreinte</i>	142
	La « forêt-activités de subsistance » - <i>Notre survie</i>	146
	La « forêt-enseignement » - <i>L'école de la forêt</i>	147
	La « forêt-bien-être » - <i>Se sentir bien à l'intérieur</i>	155
	La « forêt-responsabilité » - <i>Surveillons la Terre</i>	156
	La « forêt-héritage » - <i>Ce qui nous est laissé</i>	159
	La « forêt-avenir? » - <i>Qu'y a-t-il devant?</i>	161
	La « forêt colonisée » - <i>La Terre a été détruite</i>	162
	La « forêt dévastée » - <i>C'est laid!</i>	164
	La « forêt perdue » - <i>La belle forêt d'autrefois</i>	165
2.5	LA FORÊT AU CŒUR DU PAYSAGE CULTUREL ANICINAPE	167
CHAPITRE III		
	LA REPRÉSENTATION ANICINAPE DE LA FORESTERIE	174
3.1	RÉSULTATS ET DISCUSSION.....	174
3.1.1	Schéma général du système anicinape de représentation de la foresterie	177
3.1.2	Les <i>kîckatikweninî</i> : éléments étymologiques et sémantiques.....	177
3.1.3	La « foresterie préoccupante »	178
	La « foresterie-dégradation du milieu de vie » - <i>Tout coupé en Blanc</i>	180
	La « foresterie-perturbation du mode de vie » - <i>Quand la forêt ne sera plus que foresterie</i>	193
	La « foresterie-manque de respect » - <i>Il y a de la vie humaine là-dedans</i>	199
3.1.4	La « foresterie-compromis »	211
3.2	VERS LA FORESTERIE AUTOCHTONE	231

CHAPITRE IV

CRITÈRES ET INDICATEURS D'UNE FORESTERIE AUTOCHTONE	236
4.1 LA STRATÉGIE ÉVALUATIVE PAR CRITÈRES ET INDICATEURS	237
4.1.1 L'approche « top-down »	238
4.1.2 L'approche « bottom-up »	240
4.1.3 Bilan national sur les critères et indicateurs	242
4.2 PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS SPÉCIFIQUES	243
4.2.1 Un cheminement communautaire	243
4.2.2 La certification forestière	244
4.3 MÉTHODOLOGIE	248
4.4 LES CONCEPTS	251
4.4.1 Le caractère exogène	251
4.4.2 Définition des concepts	252
4.5 RÉSULTATS ET DISCUSSION	254
4.5.1 Caractéristiques du cadre anicinape	254
4.5.2 Structure du cadre anicinape	257
4.5.3 Le principe culturel	259
4.5.4 Le principe éthique	266
4.5.5 Le principe écologique	273
4.5.6 Le principe éducatif	283
4.5.7 Le principe économique	289
4.6 IMPLANter LE CADRE DE FORESTERIE ANICINAPE	294

CHAPITRE V

VOLET PARTICIPATIF ET ÉDUCATIF	299
5.1 CONTEXTE	300
5.1.1 Contexte historique et juridique de la participation	300
5.1.2 Le partenariat industriel	302
5.2 OBJECTIFS ET STRUCTURE DU VOLET TRANSVERSAL	304
5.3 CADRE THÉORIQUE	305
5.3.1 La recherche collaborative	305
5.3.2 La communauté d'apprentissage	310
5.3.3 L'éducation relative à l'environnement	311

5.4	MÉTHODOLOGIE	315
5.4.1	Dimension stratégique.....	315
5.4.2	Dimension réflexive	322
5.5	RÉSULTATS ET DISCUSSION – DIMENSION STRATÉGIQUE	325
5.5.1.	Composante participative.....	325
5.5.2	Composante éducative	351
5.6	RÉSULTATS ET DISCUSSION - DIMENSION RÉFLEXIVE	359
5.6.1	Un défi éthique.....	362
5.6.2	L'interdisciplinarité.....	364
5.6.3	Le partenariat intersectoriel.....	365
5.6.4	Le financement de la recherche.....	368
5.6.5	Défis culturels - Au-delà du croisement des savoirs	369
5.6.6	Défis méthodologiques - Une approche adaptative.....	373
5.6.7	Défis éducationnels - Apprendre ensemble.....	374
5.7	BILAN ET PISTES POUR L'AVENIR.....	377
	CONCLUSION	380
	RÉFÉRENCES	386
	APPENDICE A : LEXIQUE THÉMATIQUE ET ANALYSE SÉMANTIQUE	408
	APPENDICE B : ENTENTE DE RECHERCHE	430
	APPENDICE C : PRÉCISIONS SUR L'ÉCHANTILLONNAGE.....	450
	APPENDICE D : PROFIL DES PARTICIPANTS À LA RECHERCHE.....	453
	APPENDICE E : CRITÈRES ET INDICATEURS DE FORESTERIE ANICINAPE.....	458
	APPENDICE F : GUIDES D'ENTREVUES SEMI-DIRIGÉES.....	474

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 : Localisation de Kitcisakik et de la zone d'étude	14
Figure 1.2 : Zones perturbées par la récolte forestière à Kitcisakik 1970-2004	30
Figure 1.3 : Les quatre volets de la démarche de recherche.....	52
Figure 1.4 : Le « territoire » de cette thèse.....	59
Figure 2.1 : L'espace d'étude des représentations sociales.....	75
Figure 2.2 : Le système représentationnel de la forêt chez les Anicipapek	97
Figure 3.1 : Le système représentationnel de la foresterie chez les Anicinapek....	175
Figure 5.1 : La stratégie pédagogique de la communauté d'apprentissage.....	311
Figure 5.2 : Rayonnement de la participation communautaire générée par le projet de recherche.....	326
Figure 5.3 : Cheminement du projet de recherche et évolution du Comité Forêt (1998-2008)	346

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 :	Partenaires du projet de recherche.....	53
Tableau 1.2 :	Objectifs, cadres théoriques et méthodologies associés aux quatre volets de la recherche.....	54
Tableau 1.3 :	Cadre paradigmatique.....	61
Tableau 1.4 :	Classification des types de recherches participatives.....	66
Tableau 2.1 :	Approche multi-stratégique et adaptative - Volet ethnographique et volet transversal de la recherche.....	79
Tableau 2.2 :	Nombre de rencontres réalisées au cours des activités de recherche - Volet ethnographique (volet I).....	80
Tableau 4.1 :	La certification sur le territoire ancestral de Kitcisakik.....	245
Tableau 4.2 :	Différents cadres de critères et indicateurs d'AFD.....	245
Tableau 4.3 :	Principe culturel de foresterie anicinape.....	260
Tableau 4.4 :	Comparaison du cadre anicinape à d'autres cadres de C et I.....	264
Tableau 4.5 :	Principe éthique de foresterie anicinape.....	267
Tableau 4.6 :	Principe écologique de foresterie anicinape.....	276
Tableau 4.7 :	Principe éducatif de foresterie anicinape.....	285
Tableau 4.8 :	Principe économique de foresterie anicinape.....	291
Tableau 5.1 :	Structure du volet transversal, objectifs et éléments méthodologiques.....	305
Tableau 5.2 :	Approche multi-stratégique et adaptative - Volet I et volet transversal.....	317
Tableau 5.3 :	Entrevues réalisées pour le volet transversal – Dimension réflexive.....	324

Tableau 5.4 :	Renforcement des capacités en aménagement forestier chez les assistants de recherche communautaires au cours de la réalisation du projet de recherche	353
Tableau 5.5 :	Indices du renforcement des capacités collectives	356
Tableau 5.6 :	Facteurs de réussite pour la recherche collaborative en milieu autochtone.....	361
Tableau A.C.1 :	Volet ethnographique (volet I) - Entrevues	450
Tableau A.C.2 :	Volet ethnographique (volet I) – Autres activités.....	451
Tableau A.C.3 :	Synthèse des activités de validation – Volet I	452

· LISTE DES ABRÉVIATIONS

AFD	Aménagement forestier durable
ANFA	Association nationale de foresterie autochtone
APNQL	Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador
CAAF	Contrats d'aménagement et d'approvisionnement forestier
CAK	Conseil des Anicinapek de Kitcisakik
CCMF	Conseil canadien des ministres des forêts
CDRHAA	Commission de développement des ressources humaines algonquines en Abitibi-Témiscamingue
C et I	Critères et indicateurs
CFRAT	Commission forestière régionale de l'Abitibi-Témiscamingue
CIFOR	Center for International Forestry Research
CLRR	Cris de Little Red River
CPRS	Coupe avec protection de la régénération et des sols
CRPA	Commission royale sur les peuples autochtones
CRSH	Conseil de recherches du Canada en sciences humaine
CRSNG	Conseil de recherches du Canada en sciences naturelles et en génie
CSA	Canadian Standards Association
CSNF	Coalition pour la Stratégie nationale sur la forêt
ERE	Éducation relative à l'environnement
FCAR	Fond québécois pour l'avancement de la recherche
FERDL	Forêt d'enseignement et de recherche du lac Duparquet
FSC	Forest Stewardship Council
IDDPNQL	Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador
LRR	Little Red River
LUCID	Local Unit Criteria and Indicators Development Test
MAINC	Ministère des Affaires indiennes et du Nord du Canada
MRC	Municipalité régionale de comté
MRNFQ	Ministère des Ressources naturelles et de la Faune du Québec
OPMV	Objectifs de protection et de mise en valeur

PFPN	Programme forestier des Premières nations
RCFM	Réseau canadien des forêts modèles
RGDF	Réseau de gestion durable des forêts
SAAQ	Secrétariat aux affaires autochtones du Québec
SCF	Service canadien des forêts
SEPAQ	Société des établissements de plein air du Québec
SFI	Sustainable Forestry Initiative
SNF	Stratégie Nationale sur la Forêt
SNAP	Société pour la nature et les parcs du Canada
UQAM	Université du Québec à Montréal
UQAT	Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

RÉSUMÉ

Anicinape Akîkak, c'est la « Terre des Algonquins » où le sapin baumier est vigoureux mais où les grands pins blancs ont presque disparu. Comme c'est le cas pour de nombreuses communautés autochtones du Canada, cette « terre indienne » a fait l'objet d'interventions forestières continues depuis la fin du XIX^e siècle. Pour les gens de Kitcisakik, les *kîckatikweninî*, ceux qui coupent les arbres, sont devenus un autre symbole de la colonisation. Entre *manâden*, leur représentation de la forêt dévastée et *minokwa*, celle de la belle forêt qu'ils ont perdue, se joue l'avenir de *nopimik*, la forêt identitaire, lieu de déploiement de la culture anicinape. Partageant les mots, les savoirs, les attitudes, les histoires, mais également les espoirs qui décrivent leur relation à la forêt et à la foresterie, les Anicinapek parlent ainsi d'eux-mêmes et de leur avenir.

Si la plupart des aînés de cette petite communauté qui compte aujourd'hui 420 personnes ont travaillé entre les années 1940 et 1970 pour les premières compagnies forestières de l'Abitibi-Témiscamingue, tous diront qu'ils « n'avaient pas pensé » et que « la coupe en Blancs » crée aujourd'hui le « désert » et des « forêts synthétiques ». Confrontés à la dégradation de leur milieu de vie et à l'aliénation culturelle, les gens de Kitcisakik ont voulu se donner les moyens de renégocier l'aménagement de la forêt sur leur territoire ancestral. C'est dans ce contexte que notre équipe interdisciplinaire, composée de biologistes, d'ingénieurs forestiers, d'anthropologues et de spécialistes des sciences de l'éducation, a été invitée à accompagner les Anicinapek dans cette démarche émancipatrice d'appropriation de la problématique forestière. Conjointement avec les membres du Comité Forêt de Kitcisakik et un regroupement de partenaires industriels et gouvernementaux, nous avons mis en place un processus de recherche-intervention collaborative qui s'est articulé autour de la question de recherche suivante : Quels seraient les fondements et les pratiques d'une foresterie dite « autochtone » qui serait adaptée au mode de vie, aux valeurs et aux aspirations des Anicinapek de Kitcisakik?

Nous avons développé un projet en quatre volets dont chacun comportait des objectifs scientifiques et des objectifs communautaires. Un volet ethnographique (volet I) visait la caractérisation du système de représentation anicinape de la forêt et de la foresterie, dans le but d'identifier des critères et des indicateurs de foresterie autochtone. Le deuxième volet était de nature stratégique et visait l'élaboration et la discussion de scénarios d'aménagement forestier pour le territoire de Kitcisakik. Le troisième volet qui sera complété en 2009 permettra de réaliser une synthèse des éléments théoriques et pratiques d'une foresterie autochtone à Kitcisakik. Enfin, l'ensemble du projet s'est articulé autour d'un volet transversal qui visait le

renforcement de la dynamique participative et des capacités communautaires en aménagement forestier.

Cette thèse présente les résultats du volet ethnographique (volet I) et du volet transversal de notre projet de recherche. Le volet I a permis de clarifier la dimension phénoménologique de la relation Anicinapek/forêt/foresterie. En nous appuyant sur une méthodologie multi-stratégique adaptative, nous avons mis au jour le caractère fortement identitaire et traditionnel du rapport qu'entretiennent les Anicinapek envers la forêt. Nos résultats montrent également que la représentation de la « forêt colonisée » domine le discours des Anicinapek sur la forêt et la foresterie. Les activités des *kîckatikweninî* sont associées à un ensemble d'éléments représentationnels à connotation fortement négative : menace à la survie culturelle, usurpation du territoire, aliénation, dégradation du milieu de vie et manque de respect. Dans ces circonstances, il était difficile pour les Anicinapek d'imaginer une alternative à la foresterie conventionnelle. Toutefois, la dimension participative et éducative que nous avons développée à travers le volet transversal de la recherche a permis d'accompagner la communauté dans l'élaboration de l'idée d'un « compromis forestier » qui permettrait de cheminer vers la mise en œuvre d'une foresterie autochtone.

Pour donner forme à cette idée, nous présentons ici un cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie autochtone. Cette proposition comprend 5 principes (culturel, éthique, éducatif, écologique et économique) et 28 critères qui pourraient concourir à la mise en œuvre d'une foresterie plus acceptable pour les gens de Kitchisakik. Cette thèse décrit également les résultats du volet participatif et éducatif, articulé autour d'un cadre de référence en éducation relative à l'environnement. La « communauté d'apprentissage » que nous avons mise sur pied au sein du Comité Forêt a soutenu le développement d'un réel *pouvoir-faire* à Kitchisakik face aux enjeux forestiers.

INTRODUCTION

Ce projet de recherche a vu le jour entre deux films de Richard Desjardins et de Robert Monderie : *L'Erreur boréale* (1999) et *Le Peuple invisible* (2007), ainsi qu'entre deux projets de réformes de la *Loi sur les forêts* (2001 et 2008). Étant moi-même porteuse d'une culture scientifique qui tente, depuis les années 1960, avec plus ou moins de succès, de contribuer à transformer le rapport de notre société de consommation à l'égard de la nature, j'ai été frappée par la manière percutante dont Richard Desjardins, artiste et poète, avait réussi, avec *L'Erreur boréale*, à sensibiliser la population québécoise et à ébranler le système industriel et gouvernemental autour des enjeux de la foresterie. Avec leur second film, *Le Peuple invisible*, Desjardins et Monderie ont voulu attirer l'attention sur l'histoire de la colonisation des Algonquins et sur les conditions déplorables de leur survie qui les placent aujourd'hui dans un tiers-monde canadien. Tel qu'ils s'y attendaient, les cinéastes ont toutefois eu moins de succès à émouvoir les médias et le Québec en général car, selon leur propre analyse, « les Indiens, ça n'intéresse pas grand monde parce qu'il n'y a pas d'argent à faire là! ».

Cette thèse de doctorat s'intéresse à la lutte d'un *peuple invisible* qui tente de protéger son mode de vie et sa culture au sein d'une *erreur boréale*. Il s'agit bien des Anicinapek de Kitcisakik, les « vrais hommes de la grande embouchure »¹ face à l'exploitation industrielle des forêts situées sur cette portion de leur territoire ancestral qu'on appelle aujourd'hui l'Abitibi-Témiscamingue. En marge de mon

¹ En langue Algonquienne. *Anicinapek* signifie « vrais hommes » (Cuoq, 1886): *Kitcisakik*, est formé de l'unité lexicale *kitci* pour « grand » et du segment *sakik* pour « embouchure », en faisant référence au Grand lac Victoria, un élargissement de la rivière des Outaouais, qui désigne l'endroit où se trouve le site traditionnel de rassemblement estival de la communauté (Leroux *et al.*, 2004).

appréciation du travail de Desjardins et Monderie, il était toutefois plus conforme à mon parcours professionnel de choisir la voie de la science pour aborder la problématique de l'aménagement forestier en milieu autochtone. J'ai donc entrepris cette aventure à l'invitation des représentants de la communauté des Anicinapek de Kitcisakik dans le but de les accompagner dans leur effort pour redéfinir les règles du jeu concernant la protection de *Akî*, la Terre et de *nopimik*, la forêt. Il allait de soi que le défi concernait également la survie de leur culture, l'*Anicinape madiziwîn*.

En septembre 2001, j'ai rencontré les membres du premier « Comité Forêt » de Kitcisakik. Cette petite équipe fonctionnait sur une base volontaire et *ad hoc* depuis 1998 pour répondre aux urgences sur les questions forestières. Devant l'ampleur et la complexité de la tâche, nous avons rapidement compris qu'il faudrait créer des alliances intergénérationnelles, interculturelles, interdisciplinaires. Le cadre de référence en éducation relative à l'environnement (Sauvé, 1997) et la stratégie de la « communauté d'apprentissage » (Orellana, 2005) allaient ici nous offrir des repères pertinents. Nous avons également sollicité l'appui de l'industrie forestière et du ministère des Ressources naturelles et de la Faune du Québec (MRNFQ). La collaboration intersectorielle² que nous avons établie nous a permis d'obtenir le soutien financier du programme de partenariat de recherche en foresterie du CRSNG/CRSH/SCF³ pour une période de quatre ans (2005-2009).

² En spécifiant la nature intersectorielle de notre collaboration de recherche, j'entends la participation de représentants de différents secteurs d'activités (universitaire, communautaire, industriel et gouvernemental).

³ CRSNG : Conseil de recherches du Canada en sciences naturelles et en génie; CRSH : Conseil de recherches du Canada en sciences humaines; SCF : Service canadien des forêts.

Au début de nos travaux, nous nous sommes intéressés aux progrès de la recherche réalisés dans le domaine de « l'aménagement forestier écosystémique »⁴ (Bergeron *et al.*, 1999, Seymour et Hunter, 1999). Cette approche, qui permettait d'entrevoir la possibilité de réconcilier exploitation et conservation de la forêt, allait peut-être contribuer à définir les bases d'une foresterie dite « autochtone » à Kitcisakik. Le concept de foresterie autochtone a émergé à la fin des années 1980, notamment avec la création de l'Association nationale de foresterie autochtone (ANFA) en 1991. Plusieurs auteurs (Brubacher, 1998 ; Parsons et Prest, 2003 ; Stevenson et Webb, 2003 ; Wyatt, 2008) ont depuis contribué à en définir les termes. D'un autre côté, au cours de la dernière décennie, les écologistes forestiers ont fait des avancées importantes pour raffiner les principes et les applications de l'aménagement écosystémique (Gauthier *et al.*, 2008), en particulier pour l'Abitibi-Témiscamingue où une équipe de chercheurs est spécialisée dans ce domaine (Forêt d'enseignement et de recherche du Lac Duparquet (FERLD, 2008). Au début de nos travaux, nous avons voulu explorer la pertinence de « l'approche écosystémique des trois cohortes » pour contribuer à définir une foresterie qui serait mieux adaptée aux valeurs, au mode de vie et aux aspirations des Anicinapek de Kitcisakik.

⁴ « L'aménagement forestier écosystémique », également appelé « l'approche des trois cohortes » est fondé sur des principes écologiques qui visent à utiliser une diversité de pratiques d'aménagement forestier (coupes totales, coupes partielles, coupes sélectives, etc.) pour maintenir les écosystèmes à l'intérieur des limites de leurs variations naturelles et assurer ainsi une meilleure protection de la biodiversité. Plusieurs autres définitions existent dans différentes disciplines pour décrire les approches dites « écosystémiques ». La Commission d'étude sur la gestion de la forêt publique québécoise (Commission Coulombe, 2004) a proposé une définition moins technique qui englobe des principes de gestion et qui a été adoptée par le gouvernement du Québec dans le nouveau projet de réforme du régime forestier (Gouvernement du Québec, 2008) : « l'aménagement écosystémique vise, par une approche écologique appliquée à l'aménagement forestier, à assurer le maintien de la biodiversité et de la viabilité de l'ensemble des écosystèmes forestiers tout en répondant à des besoins socioéconomiques dans le respect des valeurs sociales liées au milieu forestier ».

Depuis les années 1980, de nombreux conflits avaient éclaté entre les Premières nations⁵, l'industrie forestière et les gouvernements autour de l'enjeu que représente l'usage de la forêt (Commission royale sur les peuples autochtones, CRPA, 1996). À Kitcisakik, l'épisode des barricades de 1997 avait laissé des cicatrices importantes et le chef Jimmy Papatie était convaincu que sa communauté devait développer de nouvelles compétences pour négocier de meilleures conditions de cohabitation avec les Blancs⁶. Notre première question de recherche s'est donc articulée comme suit : « Est-ce que l'aménagement forestier écosystémique fondé sur le modèle des trois cohortes pourrait contribuer à définir une foresterie autochtone à Kitcisakik? ».

Telle que formulée, cette question de recherche soulevait trois interrogations :

1) **Qu'entend-on par « foresterie autochtone » à Kitcisakik?** Est-ce vraiment adéquat d'aborder la problématique forestière sur les territoires ancestraux des Premières nations en utilisant le langage industriel qui concerne l'exploitation de la matière ligneuse de manière que l'on dit « durable »? L'épuisement des ressources forestières du Québec ne constituait-il pas précisément le sujet du film *L'Erreur boréale*? De fait, la crise de confiance dans la société québécoise qui a suivi le lancement du film allait influencer la réforme du régime forestier en 2001, la mise sur

⁵ « Premières nations » est devenu d'usage courant dans les années 1970 pour remplacer le mot « Indien ». Même si elle est largement utilisée, cette expression n'a pas de définition légale. On emploie notamment l'expression « membres des Premières nations » pour désigner les Indiens habitant au Canada, qu'ils possèdent ou non le statut officiel d'Indien. De nombreux peuples autochtones ont aussi adopté cette expression pour remplacer le mot « bande » dans le nom de leur collectivité. (CCMF, 2006)

⁶ Parce qu'elle est passée dans l'usage courant, j'utiliserai souvent l'expression « les Blancs » pour désigner les membres de la société euro-canadienne, en particulier dans le contexte décrivant ses relations avec les Premières nations.

piéd de la Commission Coulombe⁷, la nomination d'un forestier en chef et le rajustement à la baisse de la possibilité forestière⁸.

2) **N'allions nous pas imposer aux autochtones un autre moule à penser avec l'aménagement écosystémique?** Certes, cette approche gagnait en crédibilité dans le monde scientifique, mais l'adopter d'emblée risquait de constituer une attitude néo-colonialiste en suggérant aux Anicinapek une nouvelle « recette » pour accepter la foresterie.

3) **Le contexte communautaire de Kitcisakik se prêtait-il vraiment au questionnement positiviste⁹** qui est propre aux sciences dites « exactes » et qui vise la vérification empirique d'une hypothèse formulée à partir de l'état des connaissances dans un domaine précis?

Les trois préoccupations étaient pertinentes et nous avons reformulé la question de recherche :

1) L'idée de « **foresterie autochtone** » est controversée mais demeure un concept souvent adopté par les Premières nations elles-mêmes ainsi que dans les publications scientifiques. Comme nos travaux exploratoires l'ont montré, il était difficile toutefois d'aborder cette question en entrevue avec les membres de la communauté : les gens n'étaient pas prêts à imaginer une coupe forestière « acceptable ». De plus, il n'existait aucune façon de traduire ce concept en langue algonquine, ce qui était en soi un signe de son caractère étranger. Nous avons malgré tout choisi de continuer à

⁷ La Commission d'étude sur la forêt publique québécoise (Gouvernement du Québec, 2004).

⁸ La *Loi sur les forêts* (LRQ, c. F-1) définit la possibilité forestière comme étant « le volume maximum de bois que l'on peut prélever chaque année, dans une unité d'aménagement donnée, sans en réduire la capacité de production ». La possibilité forestière est associée à la notion de « rendement soutenu » qui réfère au « rendement qu'une forêt peut produire en permanence selon une intensité d'aménagement donnée » (Côté, 2003).

⁹ Le paradigme de recherche positiviste fait référence à un raisonnement hypothético-déductif couramment utilisé en sciences naturelles.

explorer l'idée d'une « foresterie autochtone » en admettant que nous allions contribuer à en définir le sens pour les gens de Kitcisakik. En effet, nous adhérons à la définition de Wyatt (2008) selon laquelle la « foresterie autochtone » serait caractérisée par un ensemble de pratiques d'aménagement forestier défini « avec » les Premières nations concernées et qui fait référence à l'aménagement au sens large, incluant la mise en valeur des autres ressources de la forêt (paysages, produits forestiers non ligneux, faune, etc.). De plus, nous avons constaté une progression au sein de la communauté anicinape dans l'appropriation des concepts discutés depuis 2001, de telle sorte qu'il est devenu moins difficile d'aborder collectivement les enjeux de la « foresterie autochtone ».

2) En ce qui concerne **l'aménagement écosystémique**, il valait mieux ne pas tenir pour acquis la pertinence de cette approche et ne pas chercher, ou avoir l'air de chercher à gagner l'appui des autochtones pour une proposition scientifiquement « à la mode ». De plus, il s'avérerait que d'autres questions fondamentales gagneraient à être clarifiées avant d'aborder l'enjeu des scénarios d'aménagement forestier, en particulier : Que signifie la forêt pour les Anicinapek? Quelles sont les préoccupations des gens de Kitcisakik à l'égard de la foresterie? Nous avons décidé de définir nos objectifs de manière plus heuristique à travers un projet en quatre volets. Le premier volet permettrait de caractériser la relation Anicinapek/forêt/foresterie dans une perspective phénoménologique. Dans un deuxième volet, il s'agirait de tester divers scénarios d'aménagement selon des critères validés par la communauté.

3) Nous avons également choisi de ne pas adopter une **approche hypothético-déductive** comme posture épistémologique. Certes, comme ce sera expliqué à la section portant sur la modélisation de scénarios forestiers, ce volet du projet permet de répondre, dans un contexte très spécifique à la question de savoir si la proposition écosystémique est plus intéressante pour les autochtones que d'autres scénarios d'aménagement. Mais, conformément à la **posture interprétative et critique** que nous adoptons et qui est cohérente avec nos choix théoriques et méthodologiques,

notre question de recherche se situe dans une perspective dialogique et dialectique. Elle se pose dans les termes de l'accompagnement d'une démarche émancipatrice d'appropriation de la problématique forestière et par le développement d'un *pouvoir-faire* au sein de la communauté.

Notre projet s'est donc articulé autour de la question de recherche suivante : Quels seraient les fondements et les pratiques d'une foresterie dite « autochtone » adaptée au mode de vie, aux valeurs et aux aspirations des Anicinapek de Kitcisakik?¹⁰

L'éducation relative à l'environnement (ERE) s'est imposée ici comme un champ de recherche et d'action sociale judicieux pour développer nos travaux. En effet, l'ERE propose un angle novateur pour aborder les problématiques forestières en milieu autochtone en se penchant sur le réseau des relations entre les personnes, le groupe social d'appartenance et l'environnement. En s'inspirant d'une diversité de courants de recherche (systémique, holistique, ethnographique, etc.) et en s'appuyant sur des stratégies multi-méthodologiques, l'ERE permettait de réaliser l'intégration interdisciplinaire qu'imposait la complexité de la problématique.

Cette thèse décrit d'abord le contexte communautaire et écologique qui a donné lieu à ce projet de recherche. Comme j'en ai coordonné l'élaboration et la réalisation, je présente au chapitre I les quatre volets du projet, le but et les objectifs de chacun des volets ainsi que nos choix paradigmatiques, théoriques et méthodologiques. J'y présente les membres de l'équipe universitaire et de l'équipe communautaire ainsi que nos partenaires industriels et gouvernementaux. Je clarifie également ma contribution à l'ensemble des résultats du projet dans la section intitulée « le territoire de cette thèse ». Ainsi, les lecteurs remarqueront que j'utilise dans le texte, parfois le

¹⁰ L'emploi du conditionnel n'est pas anodin ici. Il traduit le caractère exploratoire de notre recherche tout autant que l'importance du défi qu'elle représente.

« je », parfois le « nous », pour faire la distinction entre ma contribution personnelle et ce qui relève d'une partie ou de la totalité de mon équipe de recherche. De même, par « équipe de recherche », j'entends les chercheurs universitaires (étudiants ou professeurs) et les assistants de recherche autochtones, membres de la communauté de Kitcisakik.

Les chapitres II et III exposent les résultats du volet ethnographique qui a permis la caractérisation des représentations anicinapek de la forêt (chapitre II) et de la foresterie (chapitre III). Le chapitre IV présente le cadre de critères et indicateurs de foresterie anicinape qui a été induit à partir de leur système de représentations de la forêt et de la foresterie. Enfin, le chapitre V expose les résultats du volet éducatif et participatif qui a constitué une dimension transversale à l'ensemble du projet de recherche. En conclusion, nous revenons sur les principaux éléments qui permettront d'élaborer les fondements et les pratiques d'une foresterie autochtone à Kitcisakik.

Pour clarifier l'approche interdisciplinaire que nous avons adoptée, j'ai tenté de décrire les cadres théoriques et des méthodologies des différentes disciplines auxquelles j'ai fait appel. Ainsi, on constatera que les chapitres II et III sont d'inspiration ethnographique (représentations anicinapek de la forêt et de la foresterie), que le chapitre IV relève plutôt du domaine de la foresterie appliquée (cadre de critères et indicateurs de foresterie anicinape) et que le chapitre V s'appuie sur les fondements théoriques et méthodologiques des sciences de l'éducation (volet participatif et éducatif).

En conséquence, et contrairement à ce qui est devenu de plus en plus la norme en sciences de l'environnement et dans les sciences naturelles (où l'on privilégie la juxtaposition d'articles pour publication), j'ai choisi de présenter ma thèse dans un format qui se rapproche d'une thèse « classique » permettant de déployer les résultats de la démarche ethnographique. Il m'importait en effet de rendre justice à la participation des gens de Kitcisakik qui s'est manifestée de manière de plus en plus dynamique au cours des sept années qu'ont duré mes travaux. En particulier, pour les

chapitres II et III, j'ai choisi de présenter le plus souvent possible des extraits de mes entrevues de façon à faire entendre la voix des gens de Kitcisakik et de leur en laisser la trace. De plus, j'ai réalisé, en collaboration avec mes collègues Claire Dubé, Charlie Papatie et Robert Penosway, un important travail de recherche lexicologique et sémantique pour exprimer en langue algonquine les éléments de représentation anicinapek. Ce lexique est présenté intégralement à l'appendice A. Le chapitre IV est plus technique et nous visons la publication de ces résultats dans une revue spécialisée dans le domaine de l'aménagement forestier. Enfin, le chapitre V est introspectif et critique. Il résulte notamment d'une stratégie d'entrevues que j'ai réalisée périodiquement au cours du projet avec nos assistants de recherche autochtones. Ces entrevues et les nombreuses discussions que j'ai eues avec mes collègues et mes partenaires¹¹ visaient l'amélioration continue de nos manières de travailler ensemble. Ces échanges ont permis de mettre en place une véritable communauté d'apprentissage (Orellana, 2002 ; 2005) et d'instituer une *praxis* de recherche-intervention collaborative dans l'alternance de périodes d'action et de réflexion. Cette stratégie dialogique a constitué un élément déterminant dans l'appropriation du processus de recherche par les participants et a contribué à donner cohérence et crédibilité à nos résultats. Les fondements d'une foresterie anicinape qui ont émergé à travers ce projet de recherche continuent à évoluer au sein du Comité Forêt et de la communauté de Kitcisakik. En effet, la foresterie autochtone fait désormais partie des éléments de la culture anicinape qui se définissent et se renégocient dans la contemporanéité.

¹¹ Dans le texte, j'utiliserai le mot « partenaires » pour désigner nos collaborateurs communautaires, industriels et gouvernementaux.

CHAPITRE I

L'ÉMERGENCE DU PROJET DE RECHERCHE

Ce premier chapitre présente le contexte socio-écologique qui a concouru à l'émergence du projet de recherche, en particulier, le profil communautaire, le portrait écologique du territoire et l'histoire de l'industrie forestière en Abitibi-Témiscamingue. Sauf pour les récentes monographies de Chamberland *et al.* (2004) et de Leroux *et al.* (2004), peu de données historiques et contemporaines ont été publiées sur les Anicinapek de Kitcisakik. J'ai choisi de m'attarder particulièrement au contexte social et politique associé à la problématique forestière sur leur territoire ancestral. Ainsi, j'ai rapporté avec précision les faits qui nous ont été relatés concernant la participation des hommes de Kitcisakik à l'industrie forestière entre 1940 et la fin des années soixante. Je me suis également intéressée à la période du début d'une mobilisation communautaire autour des enjeux de l'exploitation forestière.

J'expose ensuite sommairement la problématique générale de la « foresterie autochtone » au Canada et au Québec. La section 1.3 aborde la structure du projet de recherche qui comporte quatre volets interdisciplinaires ainsi que le but et les objectifs de chacun des volets du projet. Enfin, j'y présente les membres de mon équipe universitaire ainsi que mes partenaires communautaires, industriels et gouvernementaux. La section 1.4 permet d'identifier le « territoire de cette thèse », c'est-à-dire la portion du projet de recherche que j'ai moi-même réalisée et pour laquelle j'ai récolté des données. Enfin, la section 1.5 aborde les choix paradigmatiques sur lesquels nous nous sommes appuyés pour l'élaboration et la réalisation du projet.

1.1 CONTEXTE SOCIO-ÉCOLOGIQUE

Cette section dresse le profil socio-écologique et historique de la communauté de Kitcisakik en lien avec la problématique forestière. Les sources documentaires qui permettent de décrire la communauté anicinape de Kitcisakik sont peu nombreuses. Le livre de Leroux *et al.* (2004) résultant d'une enquête ethnographique portant sur l'occupation du territoire depuis le début du XX^e siècle, ainsi qu'un rapport produit par le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik (Riendeau, 2007) ont constitué un bon point de départ. Claire Dubé, anthropologue au sein de notre équipe et co-auteure du livre *Au pays des peaux de chagrins* (Leroux *et al.*, 2004), a collaboré à la récolte de l'information et à la rédaction du profil communautaire. Les renseignements qui nous ont aidés à compléter ce portrait ont été puisés dans les bases de données de Statistiques Canada et du ministère des Affaires indiennes et du Nord du Canada (MAINC). Divers intervenants et chercheurs ayant travaillé auprès de la communauté ont également fourni des renseignements. Enfin, deux entrevues réalisées avec Jimmy Papatie, chef de la communauté entre 1997 et 2005, ont permis de documenter l'historique de la participation des gens de Kitcisakik à l'industrie forestière. Ces entretiens ont été analysés et comparés à d'autres extraits d'entrevues réalisées avec les membres de la communauté et à un certain nombre de documents d'archives. Ces données ont permis de reconstituer les faits entourant la crise forestière de 1997-1998 qui a mené à la création du premier Comité Forêt de Kitcisakik.

Pour le portrait écologique du territoire, quelques publications scientifiques et gouvernementales ont été utiles. De plus, la reconstitution de l'historique des feux de forêt sur le territoire de Kitcisakik a été réalisée dans le cadre de notre projet pour appuyer le développement d'un scénario écosystémique (Lessieur, 2004). Enfin, un important travail de synthèse des données concernant les coupes forestières depuis 1970 a été accompli en collaboration avec Danny Bisson de Progigraph Inc. à Val d'Or. Il faut souligner la difficulté que représente la synthèse des données portant sur

le territoire ancestral de Kitcisakik en raison de sa complexité administrative. En effet, le territoire se trouve partagé entre trois municipalités régionales de comté (MRC), trois régions administratives du MRNFQ, cinq unités d'aménagement forestier et une dizaine de détenteurs de Contrats d'approvisionnement et d'aménagement forestier (CAAF). En particulier pour les données forestières portant sur les superficies et les volumes de récolte, cette situation complique le travail des gens du Comité Forêt de Kitcisakik et des équipes de recherche.

1.1.1 Profil de la communauté de Kitcisakik

Les Algonquins

La nation des Algonquins regroupe neuf communautés vivant dans l'ouest du Québec (Outaouais et Abitibi-Témiscamingue) : Hunter's Point, Kebaowek, Kitigan Zibi, Lac-Rapide, Lac-Simon, Pikogan, Timiskaming, Winneway et Kitcisakik. Cette dernière qui compte 432 membres, figure parmi l'une des plus petites communautés algonquines.

Selon le registre des Indiens du ministère des Affaires indiennes et du Nord du Canada (MAINC, 2007a) la population indienne et inuite du Québec représentait 80 172 individus au 31 décembre 2006. Ce registre stipule que 9 498 Algonquins étaient inscrits au Québec à cette date. Moins nombreuse que les Cris (15 120) et que les Innus (15 915), la population totale des Algonquins s'approche de celle des Inuits (10 423). À l'instar de la plupart des communautés autochtones du Canada, la population algonquine connaît une très forte poussée démographique.

Jusqu'au début du XX^e siècle, la majorité des Algonquins conservent leurs pratiques religieuses ancestrales et un mode de vie nomade qui s'articule autour de la chasse, de la pêche, du piégeage et de la cueillette. Par la suite, la sédentarisation des Algonquins s'accroît, plus particulièrement après l'ouverture de l'Abitibi à la

colonisation. Plusieurs réserves sont constituées de 1940 à 1974 (Secrétariat aux affaires autochtones du Québec, SAAQ, 2009). Aujourd'hui, l'activité économique gravite autour de l'exploitation forestière, du tourisme, de l'artisanat et de services gouvernementaux que les Algonquins administrent eux-mêmes généralement.

Les Anicinapek de Kitcisakik

La communauté des Anicinapek de Kitcisakik (connue autrefois sous le nom de bande du Grand-Lac-Victoria) vit dans la partie nord de la Réserve faunique La Vérendrye, en Abitibi-Témiscamingue, sur 6 000 km² de forêt mélangée sur une infime portion de son vaste territoire ancestral, lequel couvrait plus de 124 000 km² (figure 1.1). C'est à cet endroit, en bordure de l'embouchure du Grand lac Victoria, lac de tête de la rivière des Outaouais, que les *Kitcisakik ininik* (les gens de *Kitcisakik*) se rassemblaient en été, au retour de leur dispersion hivernale sur leurs terres de chasse. Cette petite communauté a maintenu un mode de vie traditionnel jusqu'au tournant des années soixante. Les Anicinapek de Kitcisakik se sont progressivement sédentarisés sur les bords du réservoir Dozois à proximité du barrage Bourque construit à la fin des années quarante. Le « village du Dozois » que les Anicinapek nomment *konomokak* est situé à environ 90 kilomètres au sud de la ville de Val-d'Or et est accessible à partir d'un embranchement de la route 117. C'est à cet endroit que sont concentrés les services et équipements de la communauté (bureau du Conseil de bande, services de santé, services communautaires, etc.).

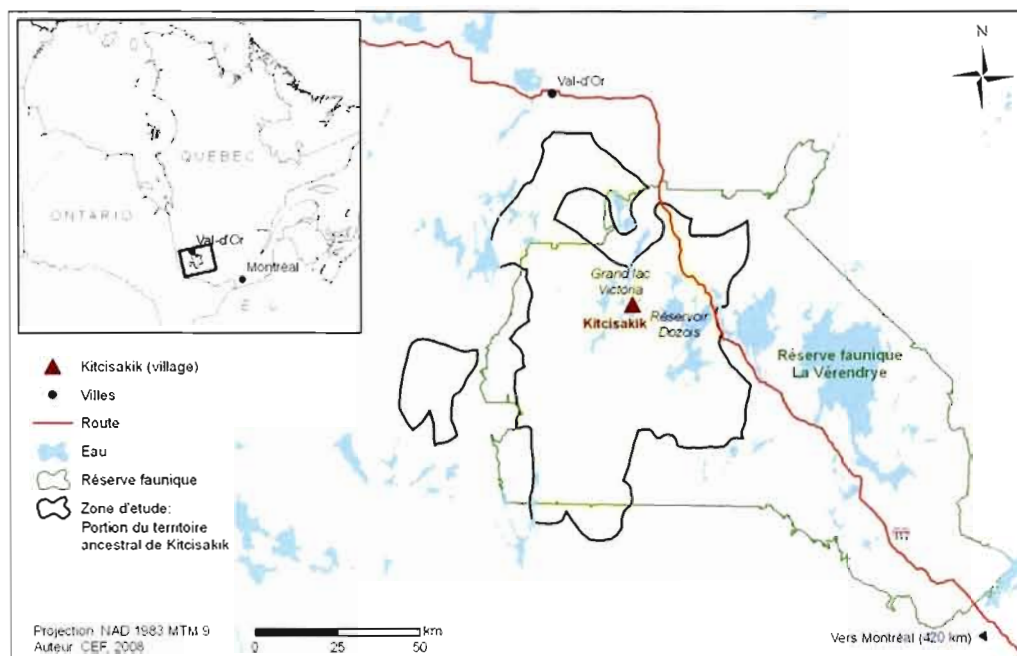


Figure 1.1 : Localisation de Kitcisakik et de la zone d'étude

Les gens de Kitcisakik fréquentent encore assidûment leur site estival traditionnel situé à 26 kilomètres du barrage Bourque sur une péninsule accessible que par voie navigable. Les ancêtres de la communauté prirent l'habitude d'y fréquenter un comptoir de traite établi au milieu du XVII^e siècle (Viau, 1995). Après la conquête, ce poste de fourrure aurait appartenu successivement à des marchands de fourrure indépendants, à la Compagnie du Nord-Ouest et à la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est également à Kitcisakik que l'on retrouve la première église construite en Abitibi-Témiscamingue par les missionnaires oblats dans le courant du XIX^e siècle.

Le rétrécissement du territoire ancestral

Le territoire ancestral des gens de Kitcisakik a fait l'objet d'invasions importantes depuis le début du XX^e siècle. La colonisation de l'Abitibi-Témiscamingue, l'exploitation des ressources forestières et minières, l'instauration de barrages et les modifications du réseau hydrographique, le développement des axes routiers et du chemin de fer ont contribué à réduire considérablement les surfaces disponibles pour la poursuite du mode de vie anicinape. Tel que l'ont montré Leroux *et al.* (2004), les Anicinapek de Kitcisakik durent adapter leur mode de production en concentrant leurs activités traditionnelles sur un territoire qui rétrécissait comme « peau de chagrin ». Leurs travaux ont permis de mieux saisir l'ampleur du rétrécissement des surfaces exploitables pour les Anicinapek en brossant le portrait des différentes étapes qui ont mené à la réduction et à la dégradation du territoire ancestral depuis le milieu du XIX^e siècle.

Ce vaste territoire a été décrit pour la première fois par l'anthropologue D.S. Davidson (1928) qui y séjourna au milieu des années vingt. Dans un article consacré au régime foncier et à l'organisation sociale des Algonquins de la région, cet auteur a décrit le système d'occupation territoriale tel qu'il se présentait dans les premières décennies du XX^e siècle. En 1925-26, les terrains de chasse familiaux¹² des gens de la bande du Grand-Lac-Victoria¹³ auraient formé un ensemble beaucoup plus vaste. Ils étaient bordés par ceux des Cris de Waswanipi au nord, ceux des Atikamekw à l'est, ceux des bandes des lacs Dumoine et Barrière au sud et ceux de la bande Abitibi à l'ouest. Au moment du passage de Davidson, l'espace exploité par les gens du Grand-

¹² L'expression « terrain de chasse familial » est utilisée pour désigner une portion du territoire ancestral utilisée pour les activités de piégeage menées par les maisonnées hivernales (familles vivant dans un « camp de trappe »). Leroux et ses collaborateurs désignent plus globalement par le mot « territoire » l'espace commun partagé par les membres de la communauté au fil des générations (Leroux *et al.*, 2004, p. 3).

¹³ *Kitcisakik* a été adopté comme nom officiel pour désigner la communauté du Grand-Lac-Victoria en 1999 (Leroux *et al.*, 2004, p. 1).

Lac-Victoria incluait des terrains de chasse qui sont aujourd'hui rattachés à la communauté du Lac-Simon¹⁴, sans compter quelques terrains limitrophes situés plus au sud et contigus à ceux des communautés du Lac-Barrière et de la rivière Dumoine (Leroux *et al.*, 2004). Davidson a brossé un portrait de l'occupation territoriale de l'époque, quoique teinté de ses allégeances théoriques. Pour lui, le régime foncier des sociétés algonquiennes se caractérisait par une occupation héréditaire du groupe de chasse familial dans un système centré sur le terrain de chasse. Les frontières des terrains correspondaient à des entités géographiques naturelles (rivières, lacs, élévation du sol) qui étaient connues très précisément des membres de la famille qui les exploitaient. Selon lui, les limites du territoire d'une bande englobaient l'espace occupé par ses membres même si ses frontières n'étaient pas nécessairement fixes ou immuables.

Cette conception de la propriété et de la territorialité autochtone a depuis été révisée par plusieurs anthropologues et ethno-historiens. Selon Leroux *et al.* (2004), avant le milieu du XIX^e siècle, les Algonquins de l'Abitibi-Témiscamingue, tout comme les groupes Cris et Atikamekw voisins, exploitaient des « aires de chasse » relativement ouvertes à la circulation des membres des maisonnées voisines. La circulation des individus entre les groupes était également importante. Le système des terrains de chasse familiaux tel que décrit par Davidson se serait développé suite à l'arrivée des premiers industriels forestiers dans le courant du XIX^e siècle. Selon les divers observateurs de l'époque, les stress occasionnés par la présence euro-canadienne à partir des années vingt (compétition avec les trappeurs blancs, épidémie de grippe espagnole, industrie forestière et minière) étaient énormes. L'analyse des archives de cette période montre que la population du Grand-Lac-Victoria avait diminué du tiers

¹⁴ À cette époque, les bandes du Lac-Simon et du Grand-Lac-Victoria ne formaient qu'une seule et même unité politique, leur séparation étant survenue au cours des années vingt (Leroux *et al.*, 2004).

et atteignait environ 178 individus en 1928. À compter des années trente, dans la foulée de la colonisation, les gens du Grand-Lac-Victoria se retrouvèrent rapidement relégués au sud de l'Abitibi agro-forestier, soit dans le territoire qu'ils occupent aujourd'hui et qui correspond à la portion nord de la réserve faunique La Vérendrye, au sud des villes de Val d'Or et de Rouyn-Noranda.

En 1928, une décision législative contribua à circonscrire encore davantage le territoire ancestral de la bande du Grand-Lac-Victoria. Pour lutter contre la dilapidation des ressources fauniques de la région par les trappeurs blancs et répondre aux pressions des missionnaires qui dénonçaient cette situation, les autorités provinciales créèrent les réserves à castor du lac Abitibi et du Grand lac Victoria. En vertu de ces nouvelles règles, les autochtones se voyaient accorder des droits de piégeage exclusifs. Mais il semble que faute de moyens et de réelle volonté politique pour la faire appliquer, cette réglementation ne fut jamais respectée. Dans les années trente, les trappeurs blancs continuèrent d'envahir le territoire des Anicinapek et le développement minier s'intensifia. La décennie se clôtura par l'ouverture du parc Mont-Laurier-Senneterre et de la route qui le desservait, en 1939. Les communautés du Lac-Barrière, du Grand-Lac-Victoria et du Lac-Simon ne furent jamais consultées en dépit du fait que la route traversait de nombreux terrains de chasse de la réserve à castor du Grand lac Victoria (Leroux *et al*, 2004).

À partir du début des années quarante, l'imposition du système des lots de piégeages (*traplines*) sur la réserve à castor du Grand lac Victoria contribua à cristalliser et à circonscrire l'occupation du territoire dans des secteurs bien délimités. Ce système de lots de piégeage a d'abord été élaboré par des fonctionnaires provinciaux et fédéraux en concertation avec des chasseurs cris de la Baie James et la Compagnie de la Baie d'Hudson. Son objectif principal était d'instaurer un système de surveillance pour contrer le braconnage des animaux à fourrures en impliquant la participation des

chefs de familles autochtones (*tallymen*, parfois appelés « maîtres de trappe ») auxquels on reconnaissait la responsabilité d'un « terrain de trappe » ou d'un « lot de piégeage ». En leur confiant la surveillance d'un terrain, on désirait également obtenir la participation des autochtones aux programmes de conservation du castor. Des traces de l'implication des membres de la communauté de Kitcisakik dans ce programme sont présentes dans les archives des Affaires indiennes, dont une carte des attributaires de plusieurs lots de piégeage vraisemblablement réalisée en 1948-49 (Leroux *et al.*, 2004). Les programmes de gestion des animaux à fourrure ont été maintenus pendant plusieurs années, accompagnés d'un contexte législatif et juridique lourd et ambigu qu'il semble difficile de reconstituer et qui fut contraignant pour les autochtones (Voinson, 1980 ; Leroux *et al.*, 2004). Il est difficile pour l'instant de savoir à quel moment ce programme a été interrompu à Kitcisakik, faute de données.

L'enquête réalisée par les auteurs de l'ouvrage *Au pays des peaux de chagrin* a permis de faire les liens entre le territoire ancestral et l'occupation contemporaine du territoire. Les 6 000 km² qui ont été cernés et cartographiés ne représentent donc qu'une fraction de ce vaste territoire ancestral. La carte des terrains de chasse familiaux publiée par Leroux *et al.* (2004) est aujourd'hui utilisée par les gouvernements et l'industrie pour les nombreuses consultations qui concernent la communauté. Elle identifie les occupants de la plupart des « lots de piégeage » de même que leur affiliation familiale et communautaire (ex. Kitcisakik, Lac-Simon, Lac-Barrière). Des chevauchements ont été constatés avec des bandes avoisinantes et il va de soi que des enquêtes ethno-historiques seraient nécessaires pour brosser un portrait complet de l'occupation territoriale globale, principalement en raison de la grande mobilité des gens d'une communauté à une autre. La plupart des aînés rencontrés au cours de cette enquête pouvaient brosser un portrait encore très précis de la répartition historique et de la transmission patrilinéaire des terrains de chasse

familiaux depuis la fin du XIX^e siècle. Plusieurs d'entre eux se souvenaient de la période d'instauration des lots de piégeage et ont souligné que leurs terrains de chasse familiaux étaient plus vastes auparavant et qu'ils n'étaient pas délimités de façon aussi claire. De même, au cours de notre recherche, la plupart des aînés interrogés ont mentionné que les lignes qui établissent les contours des lots de piégeage créent des conflits entre les familles car « elles n'existaient pas avant ». C'est précisément cette carte de l'occupation du territoire « contemporaine » par les gens de Kitcisakik qui constitue notre zone d'étude. Par contre, il va de soi que seule une stratégie de conciliation entre les membres des différentes communautés algonquines qui ont occupé le territoire ancestral de Kitcisakik permettrait de clarifier les titres aborigènes sur ce territoire.

La concertation entre toutes les communautés algonquines du Québec est un enjeu majeur auquel les Algonquins devront faire face avant d'entreprendre le processus de revendications territoriales globales avec les deux paliers de gouvernement. Certaines communautés ont toutefois signé des ententes sectorielles. La communauté de Kitcisakik a entrepris depuis plusieurs années des négociations pour le projet *Wanaki* (qui signifie « paix » ou « harmonie » en algonquin) associé à la construction d'un nouveau village doté d'infrastructures modernes. Une entente provisoire a permis d'élaborer des plans et de réaliser certaines études de faisabilité. La population a été consultée à plusieurs reprises sur ce dossier. Pour le moment, un territoire de 9 km² est réservé pour le projet sur les rives de la Baie Barker, près du site traditionnel de Kitcisakik au Grand lac Victoria.

Profil démographique : une croissance fulgurante

La communauté de Kitcisakik est l'une des communautés algonquines où l'on constate la plus forte concentration de population résidante. Selon un décompte

récent, on dénombrait 432 indiens inscrits à Kitcisakik, dont 352 résidents et 80 non-résidents (Riendeau, 2007).

La population de Kitcisakik a connu un gain de 89 personnes depuis 1996, ce qui équivaut à un taux de croissance moyen de 2,5% par année (Riendeau, 2007). Elle se caractérise par sa jeunesse. En effet, en 2001, la communauté regroupait à elle seule la plus grande part des 15-24 ans de la région. Lors du dernier recensement de 2006, l'enquête de Statistique Canada (2007) révélait que 70% de la population de Kitcisakik était âgée de moins de 30 ans. À titre comparatif, ce groupe d'âge représentait 36% de la population du Québec. En ce qui concerne la répartition par groupe d'âge, les 0 à 17 ans correspondent à 46% de la population totale, tandis que le groupe des 18-29 ans est présent dans une proportion de 25%. Les 30 à 44 ans comptent pour 17%, les 45 à 59 ans pour 7% et les 60 ans et plus pour seulement 5% de la population. À Kitcisakik, le pourcentage des familles monoparentales est de 40% alors que la population de l'ensemble du Québec affiche un taux de monoparentalité de 25%. Par ailleurs, le nombre moyen d'enfants par famille est de 3,5 à Kitcisakik tandis qu'il est de 1,5 au Québec.

Organisation politique

L'emplacement où se trouve Kitcisakik ne constitue pas une réserve au sens strict de la *Loi sur les Indiens* (S.R., ch. I-6). Selon la nomenclature des autorités gouvernementales fédérales, il s'agit d'un « établissement indien ». Jusqu'aux années 1925-26, les gens de Kitcisakik et du Lac-Simon formaient une seule unité politique, laquelle était connue sous le nom de bande du Grand-Lac-Victoria. Leur séparation est survenue après que certaines familles regroupées autour d'un de leurs chefs, Ignace Jabwesi Papate, eurent demandé la création d'une réserve dans le pourtour de leurs terrains de chasse familiaux, aux environs du lac Simon, à 80 km au nord du réservoir Dozois (Leroux *et al.*, 2004). L'idée de réserve émanait d'une initiative du

père Blanchin, un missionnaire désireux de protéger les Algonquins des fléaux (épidémies, incendies, compétition avec les chasseurs blanc, etc.) affligeant ces derniers dans le contexte de la colonisation de l'Abitibi-Témiscamingue. Ces démarches furent entreprises dans les années trente, mais ce n'est qu'en 1962 que le Lac-Simon a obtenu le statut officiel de réserve. À cette époque, les occupants des territoires situés au sud (en l'occurrence les grands-parents des gens de Kitcisakik) ne voulurent pas d'une réserve dans ce secteur, ce qui les incita à élire un autre chef, Alex Papate. Par la suite, les gens de Kitcisakik très attachés à leur territoire ancestral, ont toujours refusé les propositions du gouvernement de créer une réserve de peur d'en perdre l'usage et d'en devenir de simples locataires sans droits ni pouvoirs décisionnels. Au début des années quatre-vingt, la population de Kitcisakik fut à nouveau confrontée à la proposition du gouvernement voulant leur attribuer le statut de réserve. À cette période, les avis furent partagés entre la possibilité d'obtenir des habitations modernes et les services afférents et l'option de continuer à vivre pauvrement et sans infrastructures pour ne pas porter préjudice au territoire traditionnel. La communauté a finalement choisi la dernière option.

Infrastructures et habitations : un contexte toujours précaire

Les infrastructures de l'établissement principal de la communauté se trouvent près du réservoir Dozois. Ces installations sont minimales et résultent d'ententes sectorielles avec différentes instances gouvernementales. Les principaux équipements collectifs sont les bureaux administratifs, le centre de santé, la maison des jeunes ainsi que le centre d'éducation communautaire. Le centre de santé est administré par la communauté en vertu d'une entente avec le Conseil régional de la santé et des services sociaux de l'Abitibi-Témiscamingue. Il n'y a aucune installation d'aqueduc et d'égout permanente. Il n'y a pas de services d'électricité dispensés par Hydro-Québec. Les installations collectives et certaines maisons familiales sont alimentées par des génératrices. Les 97 maisons qui ont été construites au Dozois jusqu'à présent

ne rencontrent pas les critères généralement admis au Québec et au Canada. Elles sont dépourvues de fondations et sont pour la plupart, relativement vétustes. Ces maisons construites pour une somme d'approximativement 7 000\$ dollars chacune mesurent environ 20 pieds par 24 pieds et sont en général surpeuplées, puisqu'on y compte en moyenne 4,5 personnes par habitation. Cette promiscuité et le manque d'espace ont une incidence sur la santé sociocommunautaire.

Depuis les années 2000, le Conseil a entrepris des négociations avec les gouvernements provincial et fédéral pour obtenir les outils et les ressources qui permettront à la communauté de développer son autonomie. En 2003, les gens de Kitcisakik ont amorcé une démarche de restructuration socio-économique afin de mettre un terme à leurs conditions de vie difficiles. Le projet *Wanaki* résulte d'une démarche de planification communautaire qui incarne les aspirations et le désir de la communauté d'obtenir un véritable village, doté de services essentiels : électricité, eau courante, école, maisons sécuritaires et confortables.

Scolarisation et formation : vers la valorisation de l'éducation

Au plan de l'éducation, les données disponibles font le portrait d'une situation alarmante, soit une très faible scolarisation, bien en deçà du niveau de scolarité des autres nations algonquines. Un sondage réalisé dans la communauté en 2003 révélait que 61% des répondants qui avaient débuté des études secondaires n'avaient pas atteint le secondaire IV ; 11% d'entre eux détenaient leur diplôme d'études secondaires, tandis que 4% avait atteint un niveau d'étude collégial et universitaire. 85% des répondants n'avaient donc pas atteint le préalable requis à une formation professionnelle soit un secondaire IV. Tel que le soulignaient certains intervenants communautaires, ce bas taux de diplômation ne favorise pas la création d'emploi ni l'esprit d'entreprise.

Il semble que la situation se soit nettement améliorée depuis quelques années. Selon le directeur du service de l'Éducation de Kitcisakik (Lauzon, comm. pers., 2007), bien que le niveau moyen de scolarité de la communauté soit actuellement de l'ordre du secondaire I et II, une dizaine de personnes détiennent en ce moment leur diplôme de secondaire V. On peut ajouter à cela les personnes qui ont fait un retour aux études dans le cadre de la formation aux adultes. Selon les données compilées pour les statistiques internes de la Commission de développement des ressources humaines algonquines de l'Abitibi-Témiscamingue (CDRHAA) en novembre 2007, trois personnes détenaient un DEP (diplôme d'études professionnelles) en assistance familiale à domicile. Une personne a obtenu un DEP comme conducteur de machinerie lourde en voirie forestière. Au niveau des études post-secondaires, la situation est encore plus préoccupante : deux personnes seulement fréquentaient le CEGEP (l'une en soins infirmiers et l'autre en sciences humaines) en 2007. Depuis 2002-2003, six personnes de la communauté ont obtenu une attestation collégiale (AEC) en service à l'enfance autochtone. Deux personnes sont inscrites au baccalauréat en enseignement pré-scolaire et primaire. Finalement, deux personnes seulement détiennent un diplôme universitaire (l'une en travail social et l'autre en administration). Une douzaine de membres de la communauté oeuvrant dans le domaine de la santé sont présentement inscrits à l'UQAT, sur la base de leur expérience personnelle, dans un programme de certificat multidisciplinaire.

Il est clair que la communauté est dans une phase transitoire en ce qui concerne son rapport avec l'éducation. L'instruction est de plus en plus valorisée mais les taux de décrochage et d'échec des élèves du secondaire sont encore très élevés. Il faut rappeler à quel point les premiers contacts des membres de la communauté avec l'univers scolaire furent rudes et douloureux en raison du contexte d'aliénation du pensionnat de Saint-Marc de Figuerly entre 1955 et 1972. Cette première incursion dans « l'éducation des Blancs » a été vécue comme un profond déracinement culturel,

familial et générationnel. Après la fermeture du pensionnat, les Anicinapek de Kitcisakik ont dû se conformer au système scolaire québécois et continuer à laisser partir leurs enfants dans des foyers scolaires pour fréquenter l'école du Lac-Simon, ou celles de Val-d'Or, à partir de 1989. Cette situation contribua à perpétuer l'idée que l'école et l'éducation ne peuvent qu'entraîner le déracinement, tout en demeurant des lieux d'aliénation et d'assimilation culturelles. Toutefois, les leaders de la communauté considèrent que l'éducation constitue un enjeu primordial pour la communauté, surtout dans la perspective de la concrétisation du futur village.

Depuis 2005-2006, les services éducatifs de la communauté ont démarré un programme d'implantation progressive des niveaux primaires à Kitcisakik. Pour l'année scolaire en cours, l'école *Mikizicek* (qui signifie « petit aigle ») a accueilli 23 enfants de la maternelle à la deuxième année sur un total de 115 jeunes âgés de 5 à 17 ans. La petite école est située dans les locaux du *Centre Savoir-être/ Savoir-faire* en attendant la construction d'un bâtiment approprié avec la concrétisation du projet de village.

Économie et emploi : une lente structuration

La communauté de Kitcisakik figure parmi les plus démunies des communautés autochtones du Canada. Cette situation est liée non seulement au contexte géopolitique et historique particulier de la communauté, mais également au fait que l'entrée des Anicinapek de Kitcisakik dans une économie de marché et dans le monde du travail s'est faite tardivement en comparaison avec les autres nations autochtones. Pour les gens de Kitcisakik, le piégeage est demeuré la principale activité économique jusqu'à la fin des années quatre-vingt (Leroux *et al.*, 2004). Ce n'est qu'à partir des années quatre-vingt-dix que des emplois sont apparus dans le domaine de la santé communautaire et des services fournis par le Conseil. Auparavant, plusieurs chefs de famille du Grand-Lac-Victoria ont occupé des emplois de bûcheron

ou de draveur sur une base occasionnelle et saisonnière à partir des années quarante (Leroux *et al.*, 2004). Au milieu des années cinquante, le gouvernement fédéral avait introduit un système de coupons échangeables contre de la nourriture. Ce système s'est par la suite transformé en chèques mensuels, accroissant la dépendance des gens à l'égard de l'économie de marché. Combiné au départ des enfants dans les pensionnats indiens, ce phénomène contribua à une déstructuration culturelle ainsi qu'au développement de pathologies sociales (Leroux, 1995). L'alternance saisonnière de revenus provenant de l'assistance sociale, des activités de piégeage et d'une participation occasionnelle à l'industrie forestière ont cependant fait en sorte que la communauté a pu maintenir partiellement ses activités traditionnelles de chasse, de trappe et de pêche jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Les activités de subsistance contribuaient à l'économie familiale. Et à cette époque, la communauté était aux prises avec de graves problèmes sociaux. La Société de bien-être de Kitcisakik fut fondée en 1980 par le Conseil de l'époque afin d'entreprendre une nécessaire reconstruction sociale et communautaire.

Le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik est devenu le principal employeur de la communauté. En dehors de cette économie de services (santé et services sociaux, administration), il n'existe pas de moteur économique d'envergure à Kitcisakik. En 2007, le taux d'emploi dans la communauté était d'environ 30% (Riendeau, 2007). La majorité des 67 travailleurs de la communauté âgés de 16 à 60 ans sont embauchés par les services administratifs, de santé et de services sociaux gérés par le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik. 7,5% des emplois n'ont pu être comblés en raison de l'absence de candidats possédant une formation adéquate. Les autres employeurs sont la Société des établissements de plein air du Québec (SEPAQ), la pourvoirie du lac Joncas et les projets générés par le Comité Forêt. La plupart des autres emplois sont temporaires ou saisonniers et développés en fonction de projets et de subventions ponctuelles ou récurrentes. Plusieurs emplois saisonniers en lien avec la gestion

forestière ont cependant été créés au cours des dernières années. Parmi les projets créateurs d'emplois à court terme depuis les années 2000, on note la construction de maisons, le sentier de motoneige *Pijak Oti* inauguré en 2004, la construction et l'ouverture d'un dépanneur casse-croûte avec un poste d'essence combiné à un magasin-général, ainsi que la coupe annuelle de bois de chauffage. Une société économique (Société économique de Kiteisakik Inc.) a été mise sur pied afin de faciliter le financement de certains de ces projets. Finalement, on constate que malgré des conditions socio-économiques qui demeurent précaires et difficiles, un mouvement vers l'autonomie et la prise en charge économique est clairement perceptible au sein de la communauté depuis le début des années 2000.

Organisation sociale : du nomadisme à la sédentarité

Au temps du régime français, la structure sociale des communautés algonquines était intimement liée à un mode de production indigène axé sur le piégeage du petit gibier, l'exploitation des ressources halieutiques et la chasse au gros gibier. Les bandes étaient composées de petites unités familiales généralement apparentées. Ces « maisonnées » regroupaient quelques familles comprenant entre quinze et trente individus qui fréquentaient des aires de chasse relativement ouvertes à la libre circulation des maisonnées voisines (Leroux *et al.*, 2004 ; Leroux, 1995). Le mode de transmission de ces aires de chasse était patrilinéaire. Cette structure sociale serait demeurée relativement inchangée jusqu'aux environs de 1850, moment où les pressions écologiques de toutes sortes causées par la présence des euro-canadiens (feux de forêt, compétition pour le territoire et la chasse, règles discriminatoires) ont entraîné une transformation importante de ce mode de production. L'intensification des transactions avec les marchands de fourrure était devenue nécessaire à la survie des familles qui augmentèrent leurs activités de piégeage. Elles étaient devenues plus dépendantes des biens qui étaient vendus dans les comptoirs de traite.

Cependant, on peut dire que jusqu'au tournant du XX^e siècle, le mode de vie et l'organisation sociale des gens de Kitcisakik sont demeurés relativement stables. De petits groupes familiaux passaient l'hiver dispersés sur le territoire pour se retrouver entre eux au printemps et à l'été et aller échanger leurs fourrures au comptoir de traite situé sur les rives du Grand lac Victoria (l'emplacement actuel du village d'été). À partir des années dix, les pressions occasionnées par la colonisation de l'Abitibi-Témiscamingue (construction du chemin de fer, développement du réseau routier, réalisation des barrages hydro-électriques, ouverture du parc Mont-Laurier Senneterre) ont plongé la communauté dans un processus de désintégration sociale. Par la suite, l'obligation de fréquenter le pensionnat indien de Saint-Marc de Figuiery dans les années cinquante a entraîné la communauté de Kitcisakik vers la sédentarisation, bien que la population ait conservé jusqu'aux années quatre-vingt un mode de vie basé sur une alternance d'activités saisonnières de chasse et de piégeage en forêt. Le départ des enfants vers le pensionnat a causé la rupture des liens intergénérationnels et perturbé le rôle d'éducateurs des parents qui était fondé sur la transmission des connaissances liées au mode de vie traditionnel en forêt.

En ce début de 3^e millénaire, la communauté de Kitcisakik vit toujours dans des conditions socio-sanitaires précaires. Le tissu social est fragile et les difficultés de communication intergénérationnelle sont toujours présentes, surtout entre les aînés, souvent unilingues algonquins et leurs petits-enfants. L'exploitation du territoire de chasse familial est une activité de plus en plus délaissée par les jeunes qui sont attirés par la vie en ville. Malgré cela, l'attachement au territoire et au terrain de chasse traditionnel est encore très perceptible. Le lien au territoire ainsi qu'à la forêt en tant que lieux d'expression de la culture algonquine constitue toujours les fondements de l'identité culturelle algonquine. L'attachement à la vie dans le bois perdure même si le rapport aux anciennes coutumes et au territoire se modifie. Tel que le révélait l'analyse ethnographique réalisée par l'anthropologue Marie-Pierre Bousquet (2002b)

dans la communauté algonquine de Pikogan, l'expression « quand nous vivions dans le bois » est révélatrice de l'importance symbolique de la forêt en tant que repère identitaire. Plusieurs adultes de la génération des pensionnats fréquentent encore leur terrain de chasse traditionnel sur une base saisonnière avec leurs enfants ou leurs parents. À l'automne, quand arrive le temps de la chasse, plusieurs familles s'en vont dans le bois pour pratiquer leurs activités traditionnelles. L'abattage d'un orignal est toujours l'occasion d'un partage ou d'un grand festin communautaire. Quelques aînés vont toujours séjourner une partie de l'hiver « dans le bois » mais il est clair que le mode de vie algonquin traditionnel « *l'anicinape madiziwîn* » tel qu'il se vivait encore au milieu du siècle dernier est de plus en plus chose du passé. Les générations montantes auront à redéfinir la place des activités traditionnelles et de la vie en forêt au sein de leur quête identitaire.

À cet effet, l'importance qu'ont pris les travaux du Comité Forêt depuis le début des années 2000 est révélatrice d'une forme de revitalisation du rapport à la forêt parmi les gens de Kitcisakik. Les travaux de recherche que nous avons effectués et que nous présentons ici se situent dans la mouvance de la décolonisation. En outre, nous avons accompagné la communauté dans la transformation de son rapport à la forêt et à la foresterie et dans cet effort de redéfinition de son rôle dans l'aménagement du milieu forestier.

1.1.2 Portrait écologique du territoire

L'aire d'étude constitue essentiellement le territoire occupé par la communauté algonquine de Kitcisakik (figure 1.1). D'une superficie totale de près de 6000 km², forestier à plus de 80 %, elle est subdivisée en 29 aires de trappe familiales (figure 1.2). Ce territoire se situe en partie dans la Réserve faunique La Vérendrye, dans la région centre-sud de la province de Québec, au Canada (entre 46° 50' et 48° N et entre 77° et 78° 25' O). Le territoire de Kitcisakik chevauche les domaines

bioclimatiques de la sapinière à bouleau jaune de l'ouest au sud (sur 81 % de sa superficie) et de la sapinière à bouleau blanc de l'ouest au nord (Saucier *et al.*, 1998).

Le contour nord de la sapinière à bouleau jaune de l'ouest délimite par le fait même la forêt mixte, principalement composée de sapin baumier (*Abies balsamea*), pin gris (*Pinus banksiana*), pin blanc (*Pinus strobus*), thuja occidental (*Thuja occidentalis*), épinette noire (*Picea mariana*), épinette blanche (*Picea glauca*), bouleau jaune (*Betula alleghaniensis*), bouleau blanc (*Betula papyrifera*), peuplier faux-tremble (*Populus tremuloïdes*) et érable à sucre (*Acer saccharum*). La sapinière à bouleau blanc de l'ouest constitue la limite sud de la forêt boréale, dont les principales essences sont les sapin baumier (*Abies balsamea*), pin gris (*Pinus banksiana*), épinette noire (*Picea mariana*), épinette blanche (*Picea glauca*), thuja occidental (*Thuja occidentalis*), bouleau blanc (*Betula papyrifera*) et peuplier faux-tremble (*Populus tremuloïdes*).

Le régime de perturbations naturelles est dominé par les feux de forêt et les épidémies de tordeuse des bourgeons de l'épinette (*Choristoneura fumiferana* Clem.). Trente-cinq feux de forêt ont sévi dans la région entre 1900 et 1970, la plupart de petite superficie (46 km² en moyenne). Du nombre, seulement quatre (11 %) ont atteint une superficie supérieure à 100 km². Le cycle de feux dans la région a été estimé à 257 ans pour la période 1800-2004, à 170 ans pour la période 1800-1960 et à 7466 ans pour la période 1960-2004 (Lesieur *et al.*, 2004). Depuis le début du XX^e siècle, les perturbations anthropiques sont surtout celles qui dominent sur le territoire de Kitcisakik, les principales étant la coupe forestière et la mise en eau d'un réservoir hydroélectrique. Ainsi, la coupe forestière a remplacé les feux de forêt comme principale perturbation du paysage forestier (Lesieur *et al.*, 2004). Les dix compagnies qui détiennent des CAAF se voyaient attribuer annuellement environ 400 000 mètres³ de bois. Depuis 2006, le gouvernement du Québec a imposé des réductions de l'ordre de 20% dans l'attribution des volumes de bois.

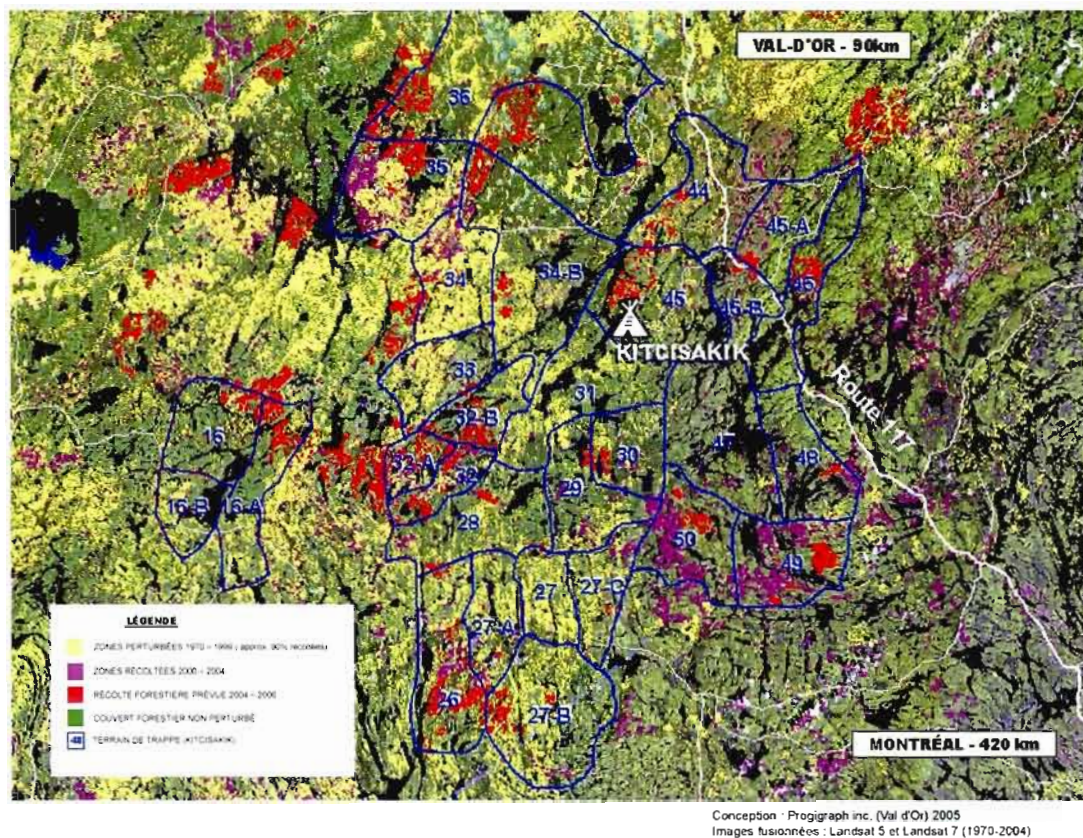


Figure 1.2 : Zones perturbées par la récolte forestière à Kitcisakik 1970-2004

Depuis l'avènement de la foresterie industrielle au début des années soixante-dix, de nombreuses entreprises forestières ont réalisé des opérations d'aménagement sur le territoire ancestral de Kitcisakik. La carte de l'historique des coupes forestières dans cette région montre que le territoire a été touché par ce type de perturbation sur plus de la moitié de sa superficie (figure 1.2). Il en résulte que 60% des peuplements ont un âge moyen inférieur à 30 ans et qu'il reste moins de 10% de peuplements de plus de 100 ans sur le territoire (Conseil des Anicinapek de Kitcisakik (CAK), 2004).

1.1.3 Histoire de l'industrie forestière en Abitibi-Témiscamingue

L'histoire forestière de l'Abitibi-Témiscamingue débute sur les rives du lac Témiscamingue. C'est à cet endroit que les premiers arbres furent abattus pour des fins commerciales, en 1799-80. Dans sa première phase, elle se caractérisait par une exploitation de la matière ligneuse à faible échelle (Riopel, 1995). À partir des années 1840 et 1850, des concessions forestières furent octroyées principalement autour de la rivière des Outaouais et de la rivière Dumoine. Il semble que déjà à cette époque, la Compagnie de la baie d'Hudson exploitait sporadiquement des chantiers forestiers près du Grand lac Victoria. Avec la présence des premiers marchands de bois, cette période correspond à une étape de transition entre une économie axée sur la vente de fourrures et la naissance d'une économie forestière. Après la coupe, le bois était équarri, assemblé dans des cages et expédié à Québec par voie d'eau. La deuxième phase qui s'étend de 1874 à 1917 s'est caractérisée par l'attribution de grandes concessions forestières à des compagnies, une exploitation à plus grande échelle, l'arrivée de nombreux bûcherons ainsi qu'une colonisation plus soutenue surtout dans la région du Témiscamingue. Un survol des archives des autorités provinciales de l'époque révèle que l'exploitation forestière sur le territoire des gens de Kitcisakik n'a eu de cesse depuis le milieu du XIX^e siècle. Certaines cartes retrouvées aux Archives nationales du Canada montrent que dès 1887, des concessions forestières ont été vendues aux enchères ou en privé par la province de Québec à des exploitants forestiers ou à des investisseurs dans leur secteur. Ces concessions situées dans le cours supérieur de l'Outaouais empiétaient déjà sur une portion des terrains de chasse des gens de Kitcisakik (Leroux et *al*, 2004).

Le tournant des années vingt quant à lui, marque le début d'un essor considérable des activités de coupe. Selon Riopel (1995), cette période correspond à la troisième phase de l'histoire du développement de l'industrie forestière. C'est l'époque où l'industrie forestière abandonne la production de bois d'œuvre pour se consacrer à celle des

pâtes et papiers. La Riordon Co. Ltd. apparaît comme un chef de file de l'époque. Cette compagnie étendra ses activités depuis les lacs des Quinze et Simard, en direction des sources de la rivière des Outaouais, atteignant les terrains de chasse des gens de Kitcisakik. Les affluents de la rivière des Outaouais sont devenus des cibles pour les activités forestières. Les coupes seront beaucoup plus importantes qu'elles ne l'auront été dans les années 1840 et 1850. En effet, le flottage du bois accapare de plus en plus les rivières parcourues par les Algonquins. S'ajouteront à ces engorgements, les impacts écologiques de la construction du chemin de fer qui devait permettre de relier la Capitale à la ville de Senneterre en 1912. La réalisation de cette voie ferrée accéléra la destruction des réserves forestières de la région, reproduisant ce qui était arrivé dans la région de la Haute-Mauricie.

Dans ses mémoires, le « père Guinard », un missionnaire qui parcourait la région dans les années vingt, a dépeint une situation qui s'est poursuivie en Abitibi-Témiscamingue. Il s'offusquait des pertes considérables occasionnées par des feux de forêt qui brûlaient en permanence sur de grandes distances, de chaque côté du chemin, hypothéquant des secteurs entiers du territoire pour plusieurs années et réduisant ainsi les surfaces exploitables pour les autochtones devant l'indifférence totale des responsables gouvernementaux (Bouchard, 1980, cité dans Leroux *et al.*, 2004). Le missionnaire s'insurgeait contre le fait que la moitié de la Haute-Mauricie, un « pays de pins colossaux et de grandes épinettes » était devenu « la contrée du petit tremble et du bouleau ». Les régions épargnées étaient concédées aux compagnies forestières et selon lui, ces conditions difficiles firent en sorte que les chasseurs indiens de tout le pays se mirent à éprouver des difficultés insurmontables sur leurs territoires de chasse.

Il faut dire qu'à partir des années vingt, l'Abitibi fut l'objet d'une immigration importante, favorisée par des politiques de colonisation vigoureuses et le

développement d'une industrie agro-forestière qui articulait efficacement défrichement des terres, mise en marché du bois et utilisation locale dans la construction de bâtiments. L'abattage des arbres en Abitibi devenait donc un préalable à la conquête de nouvelles terres par les « colons défricheurs », lesquels vivaient de la vente du bois de leurs terres avant que celles-ci ne deviennent productives (Asselin et Gourd, 1995). Les colons pouvaient couper et vendre le bois sur les lots acquis de la couronne sans payer de droits de coupe « pourvu que ce bois soit coupé de bonne foi dans le défrichement qu'ils sont tenus de faire pour satisfaire à leurs obligations ». On estime qu'entre les années 1922 et 1930, les colons abitibiens produisirent en moyenne 125 000 cordes (environ 300 000 m³) de bois à papier par an. Lorsque le bois était épuisé sur leurs lots, les colons trouvaient facilement du travail sur les chantiers.

C'est véritablement à partir de cette époque que l'intensification de la récolte forestière a commencé à réduire considérablement les surfaces disponibles pour les Algonquins de la région. Ces derniers se sont désormais trouvés relégués au sud de l'Abitibi agro-forestier pour pratiquer leurs activités traditionnelles (Leroux et *al*, 2004). Les auteurs de l'ouvrage « *Au pays des peaux de chagrin* » ont consacré tout un chapitre aux effets du développement de l'industrie forestière et de la colonisation de l'Abitibi-Témiscamingue sur le territoire des Anicinapek de Kitcisakik. Tel qu'en témoigne le récit de certains observateurs, les activités forestières et l'insouciance des voyageurs étrangers en Abitibi-Témiscamingue provoquèrent de nombreux feux de forêt. Au début du XX^e siècle, certains industriels forestiers tentaient même d'attribuer la responsabilité de ces feux de forêt aux autochtones. Une correspondance du Département des Affaires indiennes à Ottawa montre que certains des hauts fonctionnaires n'étaient pas dupes de ces fausses accusations. H.W. Fairchild répondait ainsi à J-S. Morrison de la Laurentian Lumber Co, lequel accusait les gens du Grand-Lac-Victoria et du Lac-Simon d'être responsables des feux de forêt

dans le secteur : « Concernant votre crainte que le défrichage des lots au lac Simon par les autochtones pourraient être à l'origine des feux de forêt, j'ajouterai que, de tous les citoyens, les Indiens ont toujours été reconnus pour être parmi les gens les plus prudents avec le feu et mon expérience personnelle me l'a prouvé amplement » (ANC, 1921b, cité dans Leroux et *al.*, 2004).

L'industrie forestière vit décliner ses activités avec la crise économique de 1929 mais une relance se fit sentir à partir du milieu des années trente avec la reprise des économies nord-américaines et grâce aux plans Gordon ¹⁵ et Vautrin¹⁶ qui favorisèrent la colonisation des régions (Asselin et Gourd, 1995). Ce contexte entraîna la construction de nouvelles maisons, un phénomène dont les scieries profitèrent.

Jusqu'au tournant des années cinquante environ, les opérations forestières étaient réalisées avec des chevaux et elles nécessitaient une main d'œuvre abondante et peu spécialisée. C'est à cette époque que des membres de la communauté de Kitcisakik furent employés par des entreprises comme la CIP (Canadian International Paper Co.). Graduellement, à partir des années soixante, les activités forestières devinrent plus extensives avec le développement de l'industrialisation. La mécanisation des opérations nécessitaient toutefois une main-d'œuvre plus spécialisée. Les débusqueuses remplacèrent le cheval et l'accès à la forêt devint plus facile avec le développement de routes et l'arrivée des camions permettant de transporter les

¹⁵ Ce plan instauré par le ministre du Travail du Canada en 1932 était destiné à inciter les chômeurs urbains au retour à la terre en leur accordant une allocation pour une période de deux ans (Asselin et Gourd, 1995, p. 240-242).

¹⁶ En 1934, la persistance de la crise économique incita les autorités provinciales et le clergé de l'époque à promouvoir la colonisation, pour préserver l'ordre social existant. La mise en œuvre de cet ambitieux plan de colonisation entraîna un mouvement de population sans précédent au Québec (*Id.*, 1995, p. 241-243).

travailleurs vers des sites de plus en plus éloignés (Sabourin, 1995). À partir de ce moment, le nombre de camps forestiers diminuera et ceux-ci se moderniseront.

1.1.4 Les Anicinapek bûcherons

Plusieurs chefs de familles du Grand-Lac-Victoria ont occupé des emplois de bûcheron ou de draveur sur une base occasionnelle et saisonnière, probablement à partir des années quarante (Leroux *et al.*, 2004). Selon les personnes rencontrées dans le cadre de la présente enquête, plusieurs des aînés actuels de la communauté ont travaillé pour la Canadian International Paper Co. (CIP) dans les années cinquante et soixante. Cette compagnie avait acquis tous les actifs de la Riordon Co. Ltd. dans les régions de l'Outaouais et du Témiscamingue en 1925 (Riopel, 1995). Les raisons qui poussèrent l'entreprise à embaucher des travailleurs autochtones restent à déterminer avec certitude puisque nous n'avons pas dépouillé les archives de la compagnie. On peut supposer que la CIP avait tout intérêt à employer des hommes qui connaissaient bien les ressources et la physiographie du territoire et des cours d'eau. Cette période correspond au début du travail salarié et à l'entrée des gens de Kitchisakik dans une économie de marché. Selon Jimmy Papatie, ces derniers quittaient leur famille pendant près de 10 mois pour aller travailler dans les chantiers forestiers :

Ils partaient dix mois par année et suivaient les chantiers. Il y en avait un au lac Transparent, un autre au Village 27 (sur la route de Senneterre) et un moulin au Jackson Landing. Les gens faisaient du dravage, mon père le faisait. Il avait son gros pôle, son manteau, son crochet puis son casque blanc. [...] J'ai vu Toby faire ça, le père Clinton, au lac Simon, Abraham Brazeau, Donna Papatisse. [...] À cette période là, écoute, il n'y avait pas de bien-être. Il fallait qu'ils travaillent pour faire vivre leur famille.

Pendant cette période, ils délaissaient partiellement la pratique de leurs activités traditionnelles en raison de la diminution des populations fauniques. Presque tous perdirent leurs emplois dès l'arrivée de la mécanisation et le début de la

réglementation des opérations forestières. À peine deux ou trois hommes de la communauté ont continué à travailler pour la CIP comme opérateur de garette ou de bateau.

L'industrie les a laissés tomber carrément. Ils ont été mis à l'écart à cause de la mécanisation. Ils ont tous déprimé [...] Ils étaient habitués à travailler pour faire de l'argent. Mon père est retourné dans le bois. Mais avant de retourner dans le bois, il a déprimé, mon père. Lui qui avait travaillé toute sa vie, pour se retrouver avec des chèques et les fameux coupons alimentaires. C'était dur pour la gestion de l'orgueil.

Jimmy Papatie

Par ailleurs, plusieurs des aînés que nous avons rencontrés disent éprouver des remords pour avoir contribué à l'exploitation forestière et à l'appauvrissement des forêts situées sur leur territoire traditionnel. Selon ces derniers, s'ils avaient eu idée de l'ampleur des coupes, ou des impacts à long terme sur la forêt, ils ne l'auraient pas fait. Cette culpabilité était encore perceptible au moment où éclata le premier conflit entre l'industrie forestière et la communauté de Kitcisakik en décembre 1997. Les aînés qui avaient travaillé pour la CIP craignaient d'être accusés par d'autres membres de la communauté d'avoir contribué aux coupes forestières. Mais dans l'esprit de la plupart d'entre eux, les opérations auxquelles ils avaient participé à cette époque avaient moins d'envergure et étaient moins dévastatrices que celles d'aujourd'hui. Pour plusieurs des aînés rencontrés, les *bocsaws* (scie manuelle utilisée par les bûcherons avant la mécanisation) et les chevaux avaient moins d'impact sur la forêt que les « castors mécaniques » qui les ont remplacés.

1.1.5 Le début d'une mobilisation communautaire

À partir des années 1970, les coupes forestières se sont intensifiées sur le territoire ancestral de Kitcisakik. Plus d'une quinzaine de compagnies ont obtenu des CAAF (Contrats d'approvisionnement et d'aménagement forestier) et la récolte a atteint

400 000 m³ par année, soit l'équivalent de 11 000 camions de chargement. En dépit de cette intense activité industrielle, c'est un modeste projet de construction d'habitations communautaire qui fut le point de départ d'une crise forestière entre Kitcisakik, les industriels et le gouvernement provincial. En décembre 1997, des membres de la communauté entreprirent de couper des arbres dans le cadre d'un projet de construction de nouvelles habitations dans le secteur de la baie des Sables, à une quinzaine de kilomètres au nord du chemin qui mène au village Dozois.

On avait un projet de construction pour couper des arbres pour faire des cabanes. Puis on avait des gens qui étaient en formation mais qui coupaient des arbres aussi. La compagnie Domtar, qui était le bénéficiaire du CAAF où on allait chercher le bois, s'est plaint au Ministère. Le ministère des Ressources naturelles m'a donné un constat d'infraction parce que j'étais le chef de la communauté. [...] C'est à partir de là que la communauté a commencé à s'organiser. Ce n'est pas le Conseil qui a demandé les barricades. Tout le monde s'est mobilisé. [...] Personne ne m'a demandé mon opinion, moi. Je voyais venir une crise potentielle...

Jimmy Papatie

Cet événement fut le point de départ d'une mobilisation communautaire importante pour l'avenir des relations entre Kitcisakik et l'industrie forestière. Durant environ six jours, des membres de la communauté érigèrent des barricades pour protester contre l'interdiction qui leur fut faite de couper des arbres. Les dirigeants du Conseil de l'époque ont d'abord exigé un moratoire de plusieurs mois sur les coupes forestières afin de donner à la communauté le temps d'examiner les cartes forestières et l'état de la forêt.

Ça s'est désamorcé le jour où le Conseil a eu des discussions avec les gens du Ministère, du gouvernement ; puis on a donné notre accord de principe, pour mettre sur pied un Comité Forêt, parce que moi, je voyais bien qu'à l'époque, la communauté ne pouvait pas comprendre le langage forestier. On n'avait pas les outils non plus pour décoder ce qui se passait. On n'avait rien.

Jimmy Papatie

Une première entente sectorielle

Un projet de protocole d'entente a alors été négocié entre le Conseil et le ministère des Ressources naturelles (MRNQ) de l'époque, représenté par le ministre Guy Chevette. Cette entente, signée le 4 août 1998, allait jeter les bases du Comité Forêt de Kitcisakik et de la participation de la communauté à l'aménagement forestier sur le territoire ancestral. Ses principales dispositions portaient sur l'établissement d'un processus d'harmonisation des opérations forestières prévues pour l'exercice 1998-1999 en lien avec les activités traditionnelles des gens de Kitcisakik. L'entente prévoyait également la constitution d'un comité multipartite constitué de représentants de Kitcisakik (4), du ministère des Ressources naturelles (2) et des entreprises forestières (2), désigné sous le nom de « Comité Forêt ». Le Comité Forêt devait ainsi être appuyé dans ses travaux par les ressources techniques du MRNQ et des entreprises forestières. Les 75 000\$ accordés pour une première année devaient notamment permettre l'embauche d'un membre de la communauté chargé de la liaison entre les divers intervenants.

Peu de temps après la signature de cette entente, s'amorcent des consultations publiques pour la mise à jour du régime forestier en 1998. Les communautés du Lac-Simon, de Pikogan et de Kitcisakik furent invitées à participer à la consultation. Les membres des trois communautés soulignèrent d'emblée que le délai d'un mois pour répondre à cette consultation était trop court. Le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik remit en question certains des éléments proposés dans le nouveau régime forestier. Dans une lettre adressée à Guy Chevette le 20 novembre 1998, le chef de la communauté soulignait que bien que le Ministère ait adopté une perspective de « gestion durable », l'optique de « rendement soutenu » tel que pratiqué sur le territoire de Kitcisakik conduisait à une véritable désertification. On s'interrogeait aussi sur la logique de maximisation des profits dans l'octroi des CAAF, au détriment de la « stratégie de protection des forêts ». Certains passages du document sont assez

éloquents sur les inquiétudes de la communauté en ce qui concerne les impacts de la gestion forestière. Il ressort clairement que cette dernière éprouvait beaucoup de réticence à s'associer à un partenariat qui risquait de « ...ruiner ce qui reste de la forêt pour en tirer quelques dividendes ». Le chef posait en termes simples l'enjeu de la foresterie sur le territoire de Kitcisakik : « Ne devrions-nous pas protéger ce qui en reste et restaurer les parties endommagées pour les générations à venir? ».

La lettre du 20 novembre 1998 proposait ainsi une démarche destinée à évaluer l'état de la forêt afin de redéfinir l'ensemble des paramètres écologiques qui seraient propices à l'établissement d'une véritable « convention d'aménagement ». Avant toute chose, on demandait au gouvernement de décréter un moratoire sur les opérations ayant cours sur le territoire de la communauté dans le but de réaliser les études nécessaires. Les quatre propositions énoncées dans le document étaient les suivantes : 1) élaborer un plan de recherche visant la reconnaissance d'un statut de forêt certifiée tel que ceux de la Forest Stewardship Council (FSC) ; 2) obtenir du financement pour l'embauche de chercheurs en vue d'élaborer un plan de préservation et de réfection de la forêt en tenant compte de l'occupation historique du territoire ; 3) planifier conjointement le contenu, la mise en œuvre et le financement de ce plan ; et 4) entreprendre une négociation qui s'inscrirait dans le cadre préliminaire des revendications territoriales devant mener à un changement de statut pour la communauté. Finalement, ces propositions furent considérées comme de simples commentaires en lien avec le nouveau régime forestier, si l'on en juge par la réponse adressée au chef de l'époque, Jimmy Papatie, le 23 février 1999. Les demandes formulées par le Conseil pour rencontrer les ministres responsables restèrent lettres mortes.

Le 29 octobre 1999, la communauté de Kitcisakik formule une nouvelle proposition d'*Entente provisoire sur le secteur forestier*. Cette proposition d'entente s'appuyait

sur l'arrêt *Delgamuukw* prononcé par la Cour suprême du Canada en 1997. Ce jugement impliquait l'obligation de consulter les peuples autochtones en vertu de l'existence possible du titre aborigène.

Le Comité Forêt – 1998 - 2008

Le Comité Forêt de Kitcisakik a été mis sur pied dans la foulée de la première entente sectorielle signée entre Kitcisakik et le MRNQ en 1998. Avant cette date, il fonctionnait sans financement, de manière *ad hoc*, essentiellement pour parer aux questions urgentes en matière de foresterie. Les 75 000\$ accordés au Comité Forêt pour une première année se sont avérés nettement insuffisant pour entreprendre un processus d'harmonisation juste et équitable. Ce budget permit à peine de réaliser quelques études préliminaires et d'embaucher des consultants pour commencer à doter la communauté d'outils qui lui permettrait de naviguer à travers la complexité du dossier forestier. Cette première entente étant de nature provisoire, le Comité Forêt a dû continuer à fonctionner par la suite avec des ressources ponctuelles ou bénévoles (CAK, 2004).

C'est en septembre 2001, à l'invitation du Chef Jimmy Papatie, que j'entrepris des pourparlers avec le Conseil des Anicinapek de Kitciakik et quelques membres bénévoles du Comité Forêt pour mettre sur pied un partenariat de recherche. Ensemble, nous avons jetter les bases de notre collaboration et formulé une première demande d'appui financier au MRNFQ dans le cadre du *Programme de mise en valeur des ressources forestières - Volet 1 Autochtone*. Cette entente avait pour principaux objectifs 1) d'assurer une permanence au Comité Forêt ; 2) de le doter d'un équipement de travail spécialisé ; 3) de développer les compétences du personnel ; 4) de collaborer au projet de recherche sur la foresterie autochtone et ; 5) de participer aux consultations forestières. Deux personnes de la communauté ont pu être embauchées pour collaborer au projet de recherche et pour commencer à

assurer un suivi sur les questions forestières. Dès lors, le Comité Forêt évolua en étroite association avec les orientations du projet de recherche. La combinaison de sommes provenant des fonds de recherche, de l'industrie forestière et du gouvernement a permis de soutenir et de relancer les activités du Comité Forêt. À travers son institutionnalisation, cette structure a soutenu la participation communautaire et la création d'emplois, tout en contribuant au positionnement politique du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik sur les questions forestières (voir chapitre V). En 2007, le Comité Forêt avait été impliqué dans plus d'une quinzaine de projets locaux, créant plus de quarante emplois de nature saisonnière et faisant preuve d'un dynamisme sans précédent au sein de la communauté.

1.2 PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE

Vers la définition d'une « foresterie autochtone »?

Ce projet de recherche a pris forme dans un contexte où émergeait au Canada les premières jalons d'une foresterie dite « autochtone ». Certes, les Premières nations sont demeurées, pour la majorité d'entre elles, étroitement liées à la forêt en tant que milieu de vie, ressource alimentaire, héritage culturel et spirituel. Mais le contexte social et économique contemporain a modifié leur rapport avec l'environnement forestier. Depuis que les premiers colons du régime français sont venus abattre les grands pins pour fabriquer les mâts de leurs bateaux¹⁷, la plupart des communautés autochtones du Québec ont vu leurs territoires ancestraux envahis par les bûcherons, puis par les compagnies forestières. Pour les peuples autochtones, la foresterie est devenue, au cours du XX^e siècle un symbole de colonisation, d'usurpation et

¹⁷ Les Anicinapek nomment aujourd'hui les Blancs, les *tigojik* (au singulier, *tigoji*) qui est un diminutif de *wemitigojik*. Selon Leroux (1992), ce terme était utilisé en langue algonquienne pour désigner les Français, puis les Canadiens-français et signifierait « (ceux) qui ont des bateaux de bois ». Selon d'autres auteurs (Bousquet, 2002b ; Poirier, 2001) les différentes variantes de ce mot dans les langues algonquiennes signifieraient « celui qui utilise le bois ».

d'aliénation culturelle (CRPA, 1996 ; Feit et Beaulieu, 2001 ; Lertzman et Vredenburg, 2005 ; Rodon, 2003). Bien que leurs différents parcours aient souvent été marqués par l'exclusion, l'assimilation ou la confrontation, plusieurs Premières nations se sont engagées de différentes manières dans la redéfinition de leur rapport avec la foresterie. Ces communautés tentent d'explorer comment l'aménagement forestier pourrait aujourd'hui s'inscrire dans leur développement économique et social, par l'intermédiaire d'une foresterie que l'on pourrait qualifier « d'autochtone ». Elles veulent ainsi définir des pratiques d'aménagement qui seraient mieux adaptées à leur contexte socio-écologique, à leur histoire, à leur mode de vie et à leurs aspirations (Association nationale de foresterie autochtone, ANFA, 2000 ; 2003 ; Brubacher, 1998 ; Parsons et Prest, 2003 ; Wyatt, 2008). La tâche est complexe et ne suscite pas de consensus au sein même des communautés, certains groupes étant plus « traditionalistes », d'autres plus « progressistes ».

Au cours des quinze dernières années, de nombreuses expériences de partenariat avec l'industrie forestière, d'innovations basées sur des modèles participatifs, d'initiatives en matière de gestion intégrée des ressources ont été tentées au Canada, avec plus ou moins de succès selon le cas. Citons entre autres les travaux de recherche réalisés à la Forêt modèle crie de Waswanipi (Québec) (Pelletier, 2002) et à la Forêt modèle du Lac Abitibi en Ontario ; l'Entente de la *Paix des braves* chez les Cris de la Baie James (2002) ; l'Entente trilatérale du Lac Barrière chez les Algonquins ; la Table d'harmonisation et le projet de moulin à scie chez les Atikamekw de Wemotaci ; le programme des *Gardiens de la forêt* chez les Innus du Labrador ; les cadres de critères et indicateurs développés chez les Cris de Little Red River en Alberta et chez les Tl'azt'en en Colombie-Britannique ; le premier territoire autochtone certifié FSC avec la Pictou Landing Mik'maq First Nation en Nouvelle-Écosse ; l'implication des Nations Nuuchah-nulth dans l'Isaak Forest Resources à Clayoquot Sound ainsi que le projet Great Bear Rainforest sur les Îles de la Reine-Charlotte en Colombie-

Britannique. Dans la plupart des cas, des barrières culturelles, économiques, politiques et éducatives entravent le développement d'une foresterie mieux adaptée aux besoins des Premières nations (Natcher, 2006 ; Stevenson et Webb, 2003).

De fait, on a vu au cours du XII^e Congrès forestier mondial et du Forum forestier des peuples autochtones, qui se tenaient à Québec en 2003, que les enjeux de foresterie communautaire se posent à l'échelle planétaire (Ressources naturelles Canada, 2003). En marge de cet événement, 254 délégués autochtones en provenance de tous les continents réaffirmaient leur volonté de participer à l'aménagement des forêts de la planète en adoptant le *Plan d'action de Wendake* (Institut de développement durable des Premières nations du Québec et du Labrador, IDDPNQL, 2003). La modification des règles du jeu en matière de foresterie fait toutefois appel à l'émergence d'une nouvelle culture de la participation, tant au sein de l'industrie, des gouvernements que des communautés en tant que telles. Ces nouvelles règles accentuent le besoin de renforcer les capacités communautaires en matière d'aménagement forestier. De nouvelles compétences communicationnelles et une sensibilité interculturelle seront également nécessaires pour s'adapter au virage qui s'annonçait, à l'automne 2008, avec la modification du régime forestier au Québec.

Le renforcement des capacités des Premières nations en aménagement forestier

La Stratégie nationale sur la forêt (SNF) reconnaît déjà depuis 1992, la nécessité de prendre en compte les préoccupations des Premières nations dans l'aménagement forestier. La Coalition pour la SNF réitérait, dans sa Stratégie 2003-2008 (CSNF, 2003, p. 15), l'urgence de soutenir le renforcement des capacités des collectivités autochtones en aménagement forestier : « La pénurie de ressources techniques, humaines et financières de même que l'absence de cadres stratégiques pertinents entravent la participation des autochtones à l'aménagement de la forêt et aux activités économiques axées sur l'exploitation des ressources forestières ». Le rapport

d'évaluation de la dernière Stratégie (2003-2008) (KBM Forestry Consultatns Inc., 2007) indique que d'importants progrès ont été réalisés pour atteindre les objectifs du thème 3 – *Droits et participation des peuples autochtones* - mais que plusieurs Premières nations demeurent insatisfaites du rythme du progrès et des impacts de la SNF dans leur communauté. Selon Harry Bombay, Directeur exécutif de l'Association nationale de foresterie autochtone (ANFA et Réseau de gestion durable des forêts, RGDF, 2008), il y a eu peu de résultats associés aux sept actions recommandées pour le thème 3 de la SNF. Les principaux freins au renforcement des capacités des Premières nations en aménagement forestier sont connus : absence d'une approche ciblée tant au niveau communautaire que national ; accessibilité limitée aux occasions d'affaires ; lacunes dans l'utilisation des savoirs traditionnels pour la prise de décision ; absence de protocoles de transfert d'information dans les communautés ; absence de structures institutionnelles ; partage des bénéfices déficient ; besoin de financement pour engager des professionnels en environnement et en foresterie.

Les commentaires des participants à un atelier organisé en février 2008 par l'ANFA et le RGDF (trad. pers.) sont éloquentes : « Les impacts de la colonisation ont créé des lacunes. Il faut faire face à ces lacunes par l'éducation des jeunes et l'autonomisation des communautés » ; « Comment faire pour passer de 0 à 5 forestiers professionnels dans ma communauté? » ; « Plus de connaissances culturelles sont nécessaires. La foresterie n'existe pas en elle-même. » ; « Pour les grosses compagnies ou les gouvernements, les capacités sont développées à toute vitesse, mais ce n'est pas le cas dans les communautés autochtones. » ; « la recherche joue un rôle vital pour le renforcement des capacités ». Dans tous les cas, tant à l'échelle communautaire que nationale, il y a un consensus voulant que les fonds ne soient pas suffisants et que leur attribution soit mal coordonnée. Le Programme forestier des Premières nations (PFPN), un programme fédéral, est le seul qui soit destiné à soutenir le

développement des capacités dans les communautés autochtones au Canada (PFPN, 2002 ; 2006). Depuis 1996, ce programme a appuyé quelque 1900 projets dans 460 communautés autochtones, donnant une expérience de travail en foresterie à plus de 9000 participants (Ressources naturelles Canada, 2007). Le PFPN ne sera pas renouvelé après 2009, et selon plusieurs intervenants, une nouvelle approche sera nécessaire pour faire face à cet enjeu primordial.

À Kitcisakik, les gestionnaires identifient des problèmes majeurs pour faire face à la pénurie de main d'œuvre dans le domaine forestier ; ils font ainsi état d'un taux de décrochage de plus de 50% dans les formations qui sont offertes aux membres de la communauté.

La participation des Premières nations

Depuis maintenant plusieurs années, on reconnaît la nécessité de développer des projets à caractère participatif en collaboration avec les communautés autochtones, ou en milieux ruraux dans les pays de l'hémisphère Sud (Gouvernement du Canada, 2003 ; Lammerink et Wolffers, 1998 ; McGregor, 2002 ; 2007). Au Canada, la situation politique, économique et juridique semble plus propice que jamais à l'émergence de nouvelles règles du jeu en foresterie qui tiendraient compte du contexte autochtone.

En particulier, avec les arrêts *Taku River* (2004) et *Haïda Nation* (2004), la Cour suprême du Canada est venue confirmer l'obligation qu'ont les gouvernements fédéral et provinciaux de consulter et d'accommoder les Premières nations pour tout projet qui pourrait porter atteinte aux droits ancestraux établis ou présumés. Bien que, depuis la réforme de 2001, le gouvernement du Québec ait inclus dans la *Loi sur les forêts* (L.R.Q., ch. F-1) l'obligation de consulter les communautés autochtones sur les grands enjeux de la foresterie dans leur région, ces deux jugements sont venus

encadrer le contexte d'opération des compagnies forestières. Ces arrêts de la Cour suprême du Canada sont d'autant plus pertinents que l'industrie doit de plus en plus s'approvisionner sur des terres occupées ou revendiquées par les Premières nations, notamment chez les Cris de la Baie James, les Algonquins en Abitibi-Témiscamingue, les Innus de la Côte-Nord et les Atikamekw du Haut St-Maurice. La recherche participative est de nature à favoriser le développement d'une culture de participation et le renforcement des capacités au sein des communautés autochtones. Les approches de recherche qui s'inscrivent dans une démarche d'autonomisation des communautés pourront contribuer à favoriser la participation des Premières nations à l'aménagement forestier.

La recherche participative avec les Premières nations

La recherche dite collaborative qui suppose la pleine participation des membres des communautés impliquées et le partage des pouvoirs ainsi que des retombées est devenue la norme et même une exigence des Premières nations qui s'associent à des projets universitaires. (Charest, 2005 ; Gayford, 2003 ; Godmaire, 2005 ; Le Boterf, 1981 ; Robottom et Sauvé, 2003 ; Sauvé *et al.*, 2005a ; Sauvé et Godmaire, 2003).

Dans le passé, plusieurs facteurs ont pu nuire aux expériences qu'ont vécu les autochtones visés par des projets de recherche, que ce soit la présence de trop nombreux chercheurs dans les communautés, l'utilisation de méthodes d'enquête mal adaptées à leur réalité sociale ou encore des problèmes de communication entre les équipes de recherche et les membres des communautés étudiées. En conséquence, partout dans le monde, les communautés ont voulu se réapproprier la recherche qui les concerne. L'Association des Premières Nations du Québec et du Labrador (APNQL, 2005) a développé un protocole de recherche détaillé et plusieurs outils permettant aux communautés de mieux contrôler leur relation avec les chercheurs universitaires pour faire en sorte qu'elle contribue mieux à leur affirmation identitaire

et à leur épanouissement. Selon Ghislain Picard, Grand chef des Premières nations du Québec et du Labrador,

Le partenariat que sous-entend la recherche doit s'appuyer sur l'amélioration des relations entre les communautés, les scientifiques et les chercheurs ainsi que leur collaboration dans un contexte de travail axé sur la confiance, le respect, la coopération et la compréhension mutuelle.

(APNQL, 2005, p. 4)

En outre, le protocole de l'APNQL définit le partenariat de recherche comme suit :

Démarche dynamique, le partenariat consiste en une distribution ou une répartition éclairée, souple et négociée du pouvoir entre tous les partenaires, exigeant une collaboration et une consultation constantes et continues ; il permet aux individus de repousser les frontières de la connaissance et des ressources, renforçant ainsi la recherche.

(APNQL, 2005, p. 13)

Le Réseau de gestion durable des forêts a publié en 2008 un code déontologique pour aider les communautés autochtones à négocier leurs relations avec la recherche. Parmi les quatre principes éthiques qu'il propose, le RGDF insiste sur le fait qu'une relation de recherche est avant tout une relation sociale qui implique des droits et responsabilités et qui nécessite la création d'un « espace éthique » pour les autochtones et leurs savoirs.

Les cadres de critères et indicateurs d'aménagement forestier durable et la certification forestière

Plusieurs facteurs viennent soutenir l'idée d'améliorer la participation des Premières nations à l'aménagement des forêts. Sur les marchés internationaux, les consommateurs de bois exigent de plus en plus que les compagnies forestières fassent la preuve qu'elles agissent selon une éthique environnementale et sociale. Les différents systèmes de certification forestière qui respectent les droits des communautés autochtones et la protection de la biodiversité gagnent du terrain. En

particulier, le système de certification élaboré par le Forest Stewardship Council (FSC) reçoit généralement l'appui des organisations autochtones, notamment de l'Association nationale de foresterie autochtone (ANFA) et de l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador (APNQL), en raison de l'importance que ce système de certification accorde au respect des droits des autochtones et à leur participation à l'aménagement forestier. Par ailleurs, le cadre de critères et indicateurs (Cet I) d'aménagement forestier durable adopté par le Conseil canadien des ministres des forêts (CCMF) en 1995, et confirmé dans la version révisée de 2003 (CCMF, 2003), comprend trois indicateurs concernant les Premières nations qui permettent d'évaluer le critère 6 – *Responsabilité de la société*. En particulier, l'indicateur 6.I.1 concerne : « L'étendue de la consultation des Autochtones pour planifier l'aménagement forestier et élaborer les politiques et les lois relatives à l'aménagement forestier ». L'ANFA tente toutefois depuis 1995 de faire adopter par le CCMF un critère spécifiquement autochtone. Cette proposition n'a pas été retenue par le CCMF dans le cadre de la révision de 2003. Le cadre de C et I du CCMF sert de référence au système de certification de l'Association canadienne de normalisation (CSA ou ACN) qui ne reçoit généralement pas l'appui des Premières nations au Canada.

Par contre, quelques équipes de recherche (Natcher et Hickey, 2002 ; Sherry *et al.*, 2005) ont accompagné des communautés autochtones dans le développement de cadres de critères et indicateurs locaux d'aménagement forestier qui sont adaptés culturellement. Ces approches inductives (aussi appelées « bottom-up ») que nous présentons plus en détail au chapitre IV de la thèse ont donné des résultats intéressants, mais leur mise en œuvre demeure complexe.

Vérifier la pertinence de l'approche écosystémique

Depuis nos premières rencontres avec les représentants de la communauté de Kitcisakik en 2001 pour l'élaboration du projet de recherche, l'appui envers le

développement et la mise en oeuvre de principes de foresterie autochtone n'a cessé de grandir. Au Québec, la Commission d'étude sur la gestion de la forêt publique québécoise (Commission Coulombe, 2004) a encouragé le gouvernement à mieux tenir compte des préoccupations des Premières nations dans l'aménagement forestier. De plus, la Commission recommandait un virage vers l'aménagement forestier écosystémique en adoptant une définition socio-environnementale de ce concept¹⁸, c'est-à-dire qui tenait compte des valeurs sociales.

Lorsque nous avons entrepris l'élaboration du projet de recherche en 2001, la principale stratégie québécoise de récolte de la matière ligneuse demeurait l'utilisation généralisée de la coupe avec protection de la régénération et des sols (CPRS) sur de grandes superficies concomitantes. La réforme de 2001 introduisait l'utilisation des « coupes en mosaïque » jusqu'à concurrence de 60% des chantiers en 2005. Cette stratégie de récolte prévoit une plus grande dispersion des parterres de coupe à l'échelle du paysage et la conservation de blocs de forêt de sept mètres et plus sur des superficies équivalentes aux parterres récoltés, de manière à mieux protéger les populations fauniques et à réduire les impacts visuels et environnementaux de la coupe forestière.

Parallèlement à ces nouvelles dispositions législatives, les écologistes forestiers raffinaient de plus en plus leur définition de la stratégie écosystémique fondée sur le modèle des trois cohortes¹⁹. Si les Cris de la Baie James ont adopté l'approche en mosaïque dans l'entente de la *Paix des Braves* (Gouvernement du Québec, 2002), la proposition écosystémique serait-elle intéressante pour les gens de Kitcisakik qui se

¹⁸ Tel que défini par la Commission Coulombe, 2004 : « L'aménagement écosystémique vise, par une approche écologique appliquée à l'aménagement forestier, à assurer le maintien de la biodiversité et de la viabilité de l'ensemble des écosystèmes forestiers tout en répondant à des besoins socioéconomiques dans le respect des valeurs sociales liées au milieu forestier. »

¹⁹ J'ai abordé en introduction de la thèse la définition des concepts d'approches écosystémiques et du modèle des trois cohortes.

sont adaptés au fil des siècles à un environnement forestier modulé par les perturbations naturelles? Est-ce qu'une stratégie d'aménagement écosystémique pourrait contribuer à définir un nouvel espace partagé entre l'industrie et les Premières nations? De telles questions sont de nature à contribuer à la définition d'une foresterie culturellement adaptée aux Premières nations.

Une conjoncture favorable

Tel que mentionné en introduction de la thèse, nous avons élargi notre question de recherche de manière à mieux tenir compte de la complexité de la problématique forestière à Kitcisakik. Compte tenu de l'histoire de la foresterie sur le territoire ancestral de Kitcisakik et du contexte de la mobilisation communautaire, il nous a semblé nécessaire de développer un projet interdisciplinaire en quatre volets qui pourrait offrir des éléments de réponse à plusieurs niveaux, tant culturels qu'écologiques, participatifs et éducatifs.

Notre projet s'est donc articulé autour de la question de recherche suivante : Quels seraient les fondements et les pratiques d'une foresterie dite « autochtone » qui serait adaptée au mode de vie, aux valeurs et aux aspirations des Anicinapek de Kitcisakik?

Aujourd'hui, sept années après avoir jeté les bases de ce projet de recherche, le gouvernement du Québec amorce une réforme majeure du régime forestier (Gouvernement du Québec, 2008). On s'attend à un important virage vers la régionalisation qui pourrait notamment permettre aux Premières nations de redéfinir leur rôle parmi les acteurs de l'aménagement forestier. En dépit d'une crise forestière sans précédent au Québec, la conjoncture actuelle ouvre la voie à l'exploration de nouvelles pratiques forestières en milieu autochtone. Il ne fait aucun doute que la communauté de Kitcisakik est aujourd'hui mieux outillée pour prendre ce virage et qu'elle est résolument engagée dans la définition d'une « foresterie autochtone ».

1.3 BUT, OBJECTIFS ET STRUCTURE DU PROJET DE RECHERCHE

Nous avons entrepris cette recherche-intervention participative dans le but de contribuer à la définition des fondements théoriques et pratiques de la « foresterie autochtone »²⁰ sur le territoire ancestral des Anicinapek de Kitcisakik. Le projet comprend quatre volets complémentaires qui ont été développés de manière interactive entre les chercheurs et la communauté de Kitcisakik dans une perspective interdisciplinaire. La figure 1.3 présente l'articulation entre les quatre volets.

Le projet a cheminé selon une dynamique adaptative (Duinker et Trevisan, 2003), les résultats de chacune des composantes ayant contribué à la progression de l'ensemble du projet. La perspective éducative et participative adoptée à travers le volet transversal a permis de réaliser les ajustements qui s'imposaient en cours de route.

Notre équipe de recherche était composée de partenaires communautaires, universitaires, industriels et gouvernementaux, tous présentés au tableau 1.1. En fonction de leurs compétences, les équipes universitaires ont travaillé sur différents volets de la recherche. Je présente dans cette section l'ensemble du projet que nous avons développé. Par ailleurs, la section 1.4 décrit plus spécifiquement le « territoire » de cette thèse, c'est-à-dire la portion du projet de recherche que j'ai personnellement réalisée à travers mes travaux de doctorat et dont je présente les résultats aux chapitres II à V. Pour chacune des composantes de la recherche, des objectifs scientifiques (construction de savoirs) et des objectifs communautaires (renforcement des capacités) ont été formulés. Ces derniers sont des objectifs de recherche appliquée à portée « stratégique ». Cette double formulation des objectifs traduit le caractère particulier d'une recherche-intervention collaborative qui est ancrée dans une réalité sociale. Le tableau 1.2 résume les objectifs, les cadres théoriques et les méthodologies associés à chacun des volets.

²⁰ J'ai précisé en introduction de la thèse pourquoi nous avons retenu l'appellation « foresterie autochtone » en dépit du caractère exogène de ce concept pour les cultures amérindiennes.

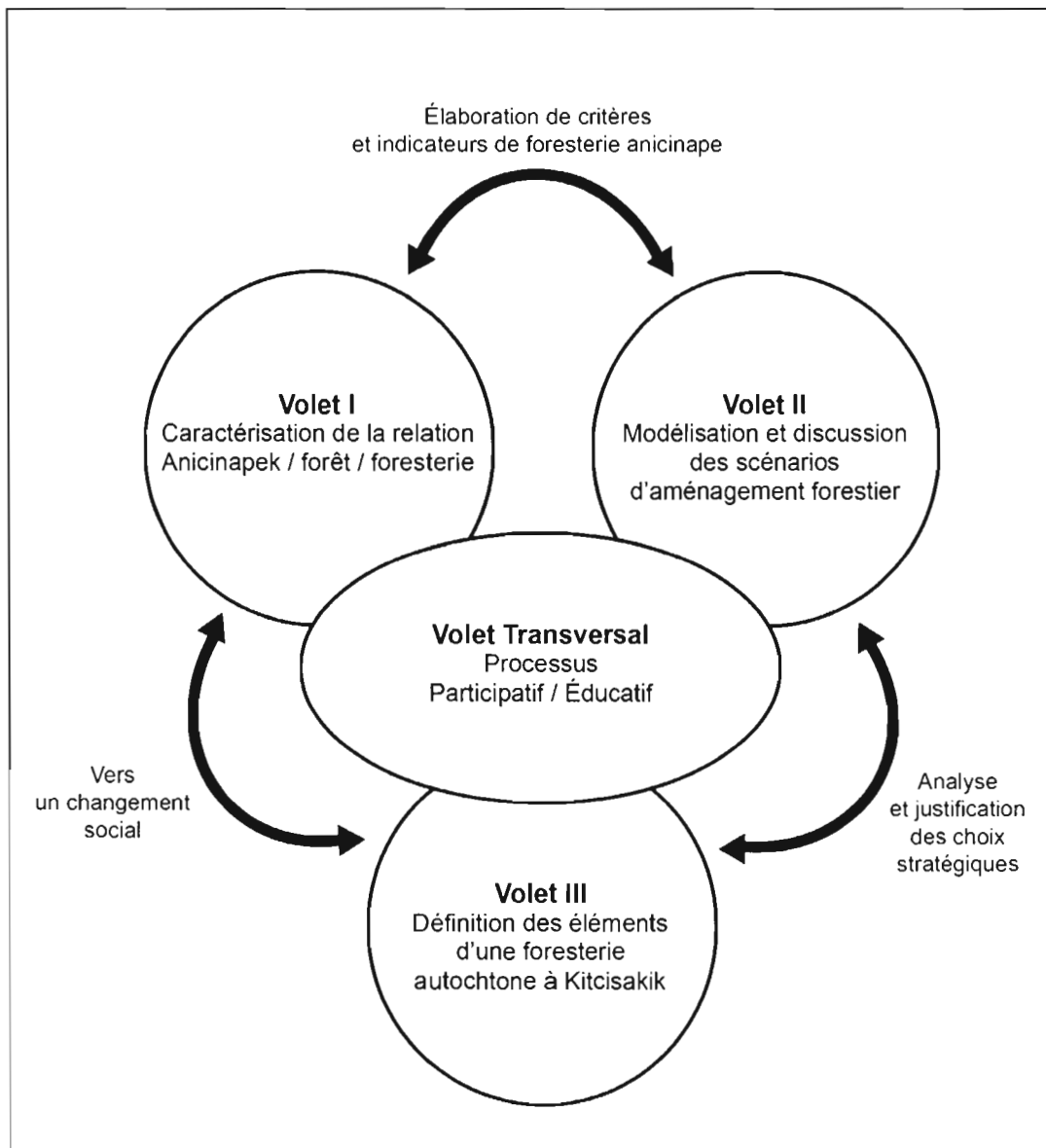


Figure 1.3 : Les quatre volets de la démarche de recherche

Tableau 1.1 : Partenaires du projet de recherche

Kîtçisakik	Université	Industrie / Gouvernement
<p>Charlie Papatie Assistant de recherche Comité Forêt</p> <p>Régis Penosway Assistant de recherche Comité Forêt</p> <p>Robert Penosway Assistant de recherche Comité Forêt</p> <p>Johanne Papatie Assistante de recherche Comité Forêt</p> <p>Reynald Papatie Assistant de recherche Comité Forêt</p> <p>Augustin Papatie Assistant de recherche Comité Forêt</p> <p>Louisa Papatie Assistante de recherche Comité Forêt</p> <p>Judith Papatie Stagiaire Comité Forêt</p> <p>Yvan Croteau Ing. f., Co-gestionnaire du Comité Forêt de Kîtçisakik</p>	<p><u>Étudiants</u> Marie Saint-Arnaud Doctorat en science de l'environnement ; coordonatrice du projet de recherche, UQAM</p> <p>Marie-Christine Adam Doctorat en science de l'environnement, UQAM</p> <p>Mario Larouche Maîtrise en sciences biologiques, UQAM</p> <p>Sébastien Irola Stagiaire, UQAT</p> <p><u>Professionnels</u> Claire Dubé Anthropologue Professionnelle de recherche, UQAM</p> <p><u>Professeurs</u> Lucie Sauvé Chaire de recherche du Canada en éducation relative à l'environnement, UQAM</p> <p>Daniel Kneeshaw Chaire industrielle CRSNG-UQAT- UQAM en aménagement forestier durable</p> <p>Hugo Asselin Chaire de recherche du Canada en foresterie autochtone</p> <p>Yves Bergeron Chaire industrielle CRSNG-UQAT- UQAM en aménagement forestier durable</p>	<p>Michel Sigouin, Ing. f. Surint. sylviculture Domtar Inc.</p> <p>Pierre Garceau, Ing. f. Dir. environnement et achat de bois privé AbitibiBowater</p> <p>Yvon Pominville, Ing. f., MBA, Resp. rég. et Coord., Certification forestière et santé-sécurité Louisiana Pacifique Canada Ltée.</p> <p>Claude Lebel, Ing. f. Directeur général Abitibi Approvisionnement en fibre Industries Norbord Inc.</p> <p>Geneviève Labrecque Ing. f., Forestier divisionnaire Tembec Inc.</p> <p>Simon Vézeau Ing. f., Bois Oméga</p> <p>Denis Audette, M.Sc. Coord. Affaires autochtones Ministère des Ressources naturelles et de la Faune du Québec</p>

Tableau 1.2 : Objectifs, cadres théoriques et méthodologies associés aux quatre volets de la recherche

VOLETS	Objectifs scientifiques	Objectifs communautaires	Cadres théoriques	Méthodologies
VOLET I Caractérisation de la relation Anicinapek /Forêt/Foresterie à Kitcisakik	<ul style="list-style-type: none"> Caractériser les éléments dominants du système de représentations qui définit la relation des Anicinapek de Kitcisakik à l'égard de la forêt et de la foresterie. 	<ul style="list-style-type: none"> Favoriser chez les participants Anicinapek la clarification de leur propre rapport avec la forêt et la foresterie et encourager l'expression de leurs objectifs de développement communautaire ; Susciter un dialogue entre les partenaires communautaires, scientifiques et industriels. 	<ul style="list-style-type: none"> Champ théorique des représentations sociales : plus spécifiquement, le courant ethnographique (Jodelet, 2003). 	<ul style="list-style-type: none"> Multi-stratégies : <ul style="list-style-type: none"> - Observation participante ; - Entretiens semi-dirigés ; - Stratégies adaptatives. (Voir Tableau 2.1)
VOLET II Modélisation et discussion des scénarios d'aménagement forestier	<ul style="list-style-type: none"> Identifier des critères et des indicateurs locaux de nature à favoriser le développement de scénarios forestiers adaptés à la communauté ; Développer et valider des options d'aménagement forestier qui tiennent compte des critères identifiés par la communauté. 	<ul style="list-style-type: none"> Favoriser une meilleure connaissance des stratégies forestières utilisées par l'industrie ; Développer une vision critique et constructive pour adapter les scénarios forestiers. 	<ul style="list-style-type: none"> Rendement soutenu (Loi sur les forêts, L.R.Q., c. F-4.1) ; Aménagement écosystémique (Bergeron et al., 1999) ; Cadre de référence des C et I d'AFD (CCMF, 2003). 	<ul style="list-style-type: none"> Modélisation numérique de différents scénarios forestiers intégrant les résultats de la validation des premiers schémas ; Groupes de discussion.
VOLET III Proposition d'éléments théoriques et pratiques d'une foresterie autochtone à Kitcisakik	<ul style="list-style-type: none"> Identifier les fondements d'une foresterie autochtone adaptée au contexte socio-écologique de Kitcisakik, s'appuyant sur des stratégies participatives et des scénarios d'aménagement validés. 	<ul style="list-style-type: none"> Soutenir l'affirmation identitaire dans la définition d'éléments d'une foresterie autochtone adaptée à Kitcisakik ; Contribuer aux projets de développement communautaire. Favoriser la participation des Anicinapek à la foresterie. 	<ul style="list-style-type: none"> Cadre théorique émergeant de la synthèse des travaux des volets I, II et transversal. 	<ul style="list-style-type: none"> Groupes de discussion au sein de la communauté ; Groupes de discussion entre les partenaires communautaires, scientifiques et industriels ; Entretiens semi-dirigés.
VOLET TRANSVERSAL Dimension participative/éducative	<ul style="list-style-type: none"> Vérifier le potentiel éducatif et émancipateur d'une approche de recherche collaborative dans un contexte autochtone. 	<ul style="list-style-type: none"> Renforcer les compétences locales en foresterie ; Stimuler la dynamique participative à Kitcisakik et favoriser l'implication de la population dans les différentes consultations forestières. 	<ul style="list-style-type: none"> Éducation relative à l'environnement (Sauvé, 1997) ; Théorie critique (Robottom et Hart, 1993) ; Communauté d'apprentissage (Orellana, 2002). 	<ul style="list-style-type: none"> Approches phénoménologique, ethnologique et réflexive ; Stratégies adaptatives.

Volet I – Dimension ethnographique

Le volet ethnographique du projet de recherche visait une caractérisation des représentations sociales (Jodelet, 2003 ; Moscovici, 2003) des Anicinapek de Kitcisakik au regard de la forêt et de la foresterie. Il s'agissait ici de préciser la dimension phénoménologique (Marton, 1994 ; Merriam, 1998) de la problématique forestière à Kitcisakik. Les travaux du volet I ont constitué une étape préalable essentielle pour favoriser le dialogue communautaire et permettre aux gens de Kitcisakik de s'exprimer sur leur perceptions de la forêt et de la foresterie. Ce volet ethnographique a également permis aux chercheurs de reconstituer le contexte socio-écologique de la foresterie sur le territoire ancestral de Kitcisakik.

Critères et indicateurs de foresterie anicinape

C'est à partir du système de représentations sociales de la forêt et de la foresterie mis au jour à travers le volet I que nous avons induit une série de critères et d'indicateurs (C et I) de foresterie anicinape. Ce cadre de C et I est présenté au chapitre IV de la thèse et constitue le cœur de la stratégie d'aménagement que nous proposons pour mettre en oeuvre une foresterie autochtone sur le territoire ancestral de Kitcisakik.

Volet II – Modélisation de scénarios forestiers

Le volet II du projet visait à développer et à valider des options d'aménagement qui tiennent compte des critères de foresterie autochtone identifiés par la communauté. Un étudiant à la maîtrise en biologie (Mario Larouche) et une étudiante au doctorat en sciences de l'environnement (Marie-Christine Adam), supervisés par les professeurs Daniel Kneeshaw (UQAM) et Hugo Asselin (UQAT), ont participé à la réalisation des différentes composantes du volet II. La plateforme SELES a été paramétrée (Larouche, 2008) à l'échelle du paysage, pour la zone d'étude, soit la portion du territoire ancestral de Kitcisakik qui est présentement occupée par les membres de la communauté (Leroux *et al.*, 2004).

Le volet II avait pour objectif d'identifier les éléments d'un scénario d'aménagement forestier qui serait le mieux adapté aux préoccupations et aux aspirations des gens de Kitcisakik. Trois options ont été modélisées : 1) Le scénario « classique » qui s'appuie sur l'utilisation généralisée de la coupe totale avec protection de la régénération et des sols (CPRS) sur de grandes superficies concomitantes, comprenant des séparateurs de faible dimension entre les coupes ; ce scénario de coupes agrégées constituait, jusqu'à récemment, la principale approche d'aménagement forestier utilisée au Québec. 2) Depuis 2005, l'approche de « coupe mosaïque » qui prévoit une plus grande dispersion des parterres de coupe à l'échelle du paysage doit s'appliquer à 60% des chantiers au Québec ; la CPRS demeure toutefois le traitement sylvicole privilégié pour ce scénario. 3) Le scénario « d'aménagement écosystémique » suggère de s'appuyer sur les connaissances de la dynamique des perturbations naturelles (incendies de forêt, épidémies d'insectes défoliateurs, chablis, etc.) pour déterminer les différents types de traitement (coupes totales, coupes partielles, coupes sélectives) et maximiser la protection de la biodiversité (Bergeron *et al.*, 1999 ; Gauthier *et al.*, 2008). Ainsi, la structure et la composition naturelles des forêts inspirent une approche dite « en trois cohortes » qui tient compte de l'importance relative des trois principaux stades de développement de la forêt naturelle après une perturbation, soit le stade de régénération, le stade mature et le stade suranné.

La modélisation des scénarios d'aménagement a été réalisée sur un horizon temporel de 300 ans en suivant l'évolution des critères suivants : 1) la structure d'âge des peuplements ; 2) la fragmentation des peuplements ; 3) l'étendue du réseau routier ; 4) la perte annuelle du couvert forestier. Il ne fait aucun doute que les enjeux d'aménagement forestier qui concernent les gens de Kitcisakik dépassent des considérations strictement sylvicoles. De nombreuses autres questions émergent : Est-ce que la communauté pourrait se rallier à l'une des options proposées? Y aurait-il

des différences intergénérationnelles dans le choix des scénarios préférés? Des scénarios intermédiaires seraient-ils envisageables? Quels compromis seraient nécessaires pour retenir un scénario qui rallie le plus grand nombre de membres de la communauté? Marie-Christine Adam explore présentement différentes propositions qui pourraient permettre de protéger les forêts de pin blanc qui sont valorisées par la communauté. Les résultats des travaux de doctorat de cette étudiante sont attendus pour 2009-2010 alors que ceux de Mario Larouche sont déjà disponibles (Larouche, 2008).

Volet transversal – Dimension participative et éducative

La particularité de cette recherche tient principalement à son volet transversal, de nature participative et éducative, qui s'appuie sur un cadre de référence en éducation relative à l'environnement (Sauvé, 1997 ; Sauvé *et al.*, 2005). Le volet transversal du projet comporte un objectif scientifique qui vise à vérifier le potentiel éducatif et émancipateur d'une approche de recherche collaborative en milieu autochtone. Les objectifs communautaires sont axés sur l'autonomisation (*empowerment*) de Kitcisakik face aux enjeux de la problématique forestière. Le volet transversal vise le renforcement des dynamiques participatives et des capacités locales en foresterie. Le cadre théorique, la méthodologie et les résultats de ce volet participatif et éducatif sont présentés au chapitre V.

Volet III – Fondements et pratiques d'une foresterie autochtone à Kitcisakik

Le volet III vise l'intégration de l'ensemble des résultats de recherche qui émergent des volets I et II et du volet transversal pour définir des éléments théoriques et pratiques d'une foresterie autochtone à Kitcisakik. Bien que plusieurs résultats soient maintenant disponibles, c'est au cours de l'année 2009 que nous réaliserons la synthèse finale prévue au volet III. La proposition théorique émergeant de cette recherche s'appuiera sur des éléments du système de représentations qui caractérise la

relation que les gens de Kitcisakik entretiennent avec la forêt et la foresterie. Elle comprendra un plan de mise en œuvre du cadre de critères et d'indicateurs de foresterie anicinape que nous avons développé. Elle présentera également des scénarios d'aménagement forestier validés par la communauté qui seront associés à différents types d'affectation du territoire à travers un système de zonage. Elle s'appuiera sur des éléments d'une stratégie participative, éducative et adaptative en matière d'aménagement forestier.

1.4 LE « TERRITOIRE » DE CETTE THÈSE

Dans la section 1.3 j'ai décrit la structure générale du projet de recherche que j'ai développé en collaboration avec mes partenaires communautaires et coordonné entre 2001 et 2008. Les aspects du projet de recherche dont témoigne spécifiquement cette thèse et qui constituent l'essentiel de mes travaux de doctorat sont schématisés à la figure 1.4. Ma contribution s'est concentrée surtout sur le volet ethnographique (volet I), réalisé principalement en collaboration avec plusieurs personnes que j'ai présentées au tableau 1.1. Le système de représentation anicinape de la forêt que nous avons mis au jour est présenté au chapitre II de cette thèse, alors que le chapitre III expose les éléments du système de représentation anicinape de la foresterie.

Les résultats du volet I ont permis d'induire un ensemble de critères de foresterie autochtone culturellement adaptés au contexte socio-écologique de Kitcisakik. Une première série d'indicateurs a été développée. La liste des indicateurs reste à compléter ainsi que les modalités de la mise en œuvre du cadre de critères et indicateurs. En particulier, les sources de données, les seuils, les priorités et les échéanciers seront précisés collectivement avec l'ensemble de nos partenaires. Le cadre de critères et indicateurs de foresterie anicinape que nous avons développé est présenté au chapitre IV de cette thèse.

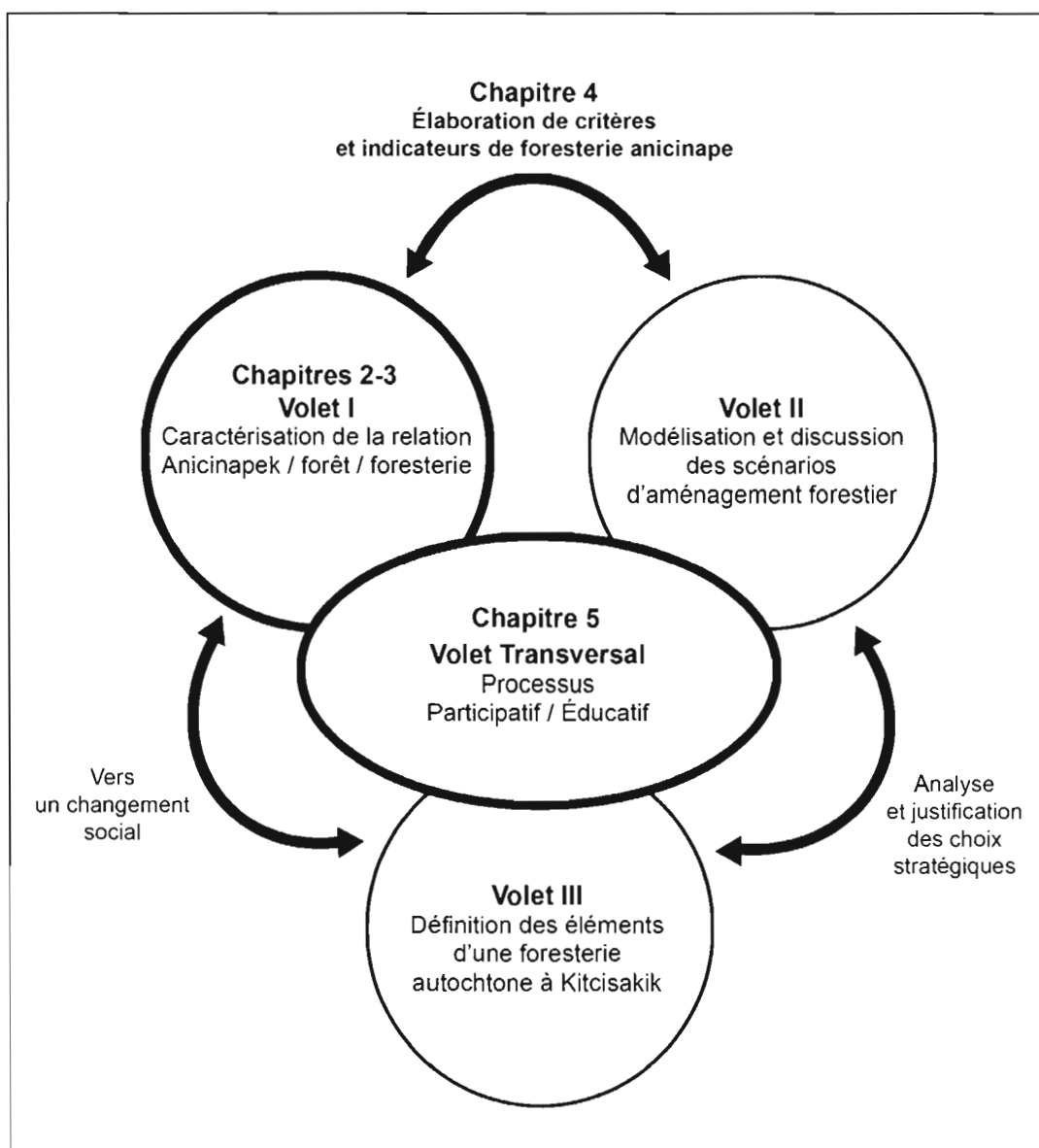


Figure 1.4 : Le « territoire » de cette thèse

Enfin, ma contribution au projet de recherche a également pris forme autour de la réalisation du volet participatif et éducatif ; les résultats de ce volet transversal sont présentés au chapitre V. Ce chapitre présente les résultats de notre analyse portant sur le renforcement des capacités communautaires et des dynamiques participatives à Kitcisakik. Ces aspects figurent parmi les retombées importantes du projet de recherche.

1.5 CHOIX PARADIGMATIQUES

Il existe différentes approches épistémologiques, diverses façons de construire le savoir, comme il existe divers types de savoirs. En sciences de l'environnement, et en particulier en éducation relative à l'environnement, en raison de la complexité des réalités abordées, on reconnaît particulièrement la nécessité de favoriser un dialogue des savoirs : savoirs scientifiques, savoirs expérientiels, savoirs traditionnels, savoirs de sens commun, etc. (Sauvé, 1997, Sauvé *et al.*, 2005). Dans le cas d'un partenariat de recherche interdisciplinaire, interculturel et intersectoriel comme celui dans lequel nous nous sommes engagés, il était évident que nous avions affaire à une diversité de savoirs et de savoirs-faire (savoirs techniques et savoirs industriels en aménagement forestier ; savoirs traditionnels autochtones dans les domaines de la culture, de l'écologie et de l'utilisation du territoire ; savoirs scientifiques en écologie forestière, en éducation, en ethnologie, en aménagement forestier). Une telle diversité nous engageait dans un dialogue complexe nécessitant l'adoption d'une stratégie de recherche collaborative qui nous situait à la confluence de plusieurs paradigmes.

Le tableau 1.3, tiré de Sauvé *et al.* (2005) présente les dimensions ontologiques, épistémologiques, méthodologiques et éthiques des trois principaux paradigmes qui sous-tendent les travaux de recherche réalisés dans différentes disciplines.

Tableau 1.3 : Cadre paradigmatique

PARADIGMES	POSITIVISTE	INTERPRÉTATIF	CRITIQUE
ONTOLOGIE	RÉALISME EMPIRISME	RELATIVISME	RÉALISME CRITIQUE
ÉPISTÉMOLOGIE	OBJECTIVISTE Recherche d'explications causales, de généralisation	SUBJECTIVISTE Recherche de significations	INTER-SUBJECTIVISTE DIALECTIQUE Recherche de savoirs qui éclairent et catalysent le changement social
MÉTHODOLOGIE	EXPÉRIMENTALE (contrôle de variables) Stratégies quantitatives	HERMÈNEUTIQUE (émergente) Stratégies qualitatives Multiméthodologie	CONTEXTUALISÉE (émergente) Multiméthodologie - la réflexivité - la praxis
ÉTHIQUE	Rigueur dans la relation à l'objet	Importance de la personne Authenticité	Vigile sociale Responsabilité Solidarité

Source : Sauvé (2005)

En raison de la nature multidimensionnelle de la problématique étudiée et de son ancrage communautaire, notre projet de recherche a pris forme à l'interface de ces différents paradigmes. Ainsi, les travaux du volet ethnographique (volet I) sont principalement inscrits dans le **paradigme interprétatif**. Cette posture de recherche s'appuie sur une épistémologie subjectiviste qui, dans notre cas, visait à mettre au jour l'univers de sens associé à la problématique forestière pour les gens de Kitcisakik. L'étude phénoménologique que nous avons entreprise pour le volet I de la recherche nous a permis de mettre l'emphase sur l'essence et la structure de l'expérience de la forêt et de la foresterie telle que vécue par les gens de Kitcisakik

(Merriam, 1998). Le cadre théorique des représentations sociales s'est avéré un choix judicieux pour appréhender le caractère multidimensionnel de la relation des Anicinapek avec la forêt et la foresterie. Diverses stratégies qualitatives de collecte et d'analyse de données se sont avérées nécessaires pour appuyer notre démarche.

Par contre, le volet II de la recherche, réalisé par les membres de notre équipe universitaire qui relèvent des sciences naturelles, s'inscrit davantage dans un **paradigme positiviste**, avec une approche hypothético-déductive. En effet, c'est par une stratégie de modélisation de scénarios d'aménagement forestier, à partir de données quantitatives (classes d'âge des peuplements d'arbres ; nombre de kilomètres de routes ; étendue du couvert forestier), que ces chercheurs ont tenté de répondre à la question : « Lequel des scénarios forestiers serait le plus apte à répondre aux critères de foresterie autochtone? ». Il s'agissait en fait de vérifier l'hypothèse selon laquelle l'approche écosystémique serait la plus acceptable pour les gens de Kitcisakik. Signalons que les résultats de la modélisation des scénarios seront éventuellement soumis à l'analyse critique d'un groupe communautaire et de l'ensemble des partenaires de la recherche dans la prochaine année. Nous rejoindrons ici à nouveau le paradigme interprétatif.

Nous avons développé le volet transversal, participatif et éducatif en nous appuyant sur le **paradigme critique** puisque nous nous inscrivons dans une dynamique de changement social et visons le renforcement des capacités locales et l'autonomisation de la communauté de Kitcisakik. Le courant de la critique sociale en éducation relative à l'environnement (Robottom et Hart, 1993 ; Robottom et Sauvé, 2003) et en ethnographie (Carpesken, 1996) met l'accent sur l'investigation critique des réalités socio-écologiques et des rapports de pouvoir qui sont en jeu dans la répartition de l'accès aux ressources. Ce courant a inspiré nos travaux, tant en ce qui concerne la réflexion que nous avons portée sur notre propre démarche, que l'atteinte des

objectifs scientifiques et communautaires associés à la définition d'une foresterie autochtone à Kitcisakik.

Un tel type de recherche se préoccupe essentiellement de déconstruire les réalités socio-environnementales, afin de mieux en analyser les composantes (en questionnant les évidences, les idées reçues, les hypothèses, les valeurs sous-jacentes, les relations de pouvoir, etc.), pour enfin reconstruire une réalité jugée plus appropriée en ce qui concerne le réseau des relations personne-société-environnement.

(Sauvé, 2005, p. 37)

Dans le contexte de Kitcisakik, où la communauté vivait un sentiment d'aliénation face à la dépossession de son territoire et à la dégradation de son milieu de vie, le courant de la critique sociale s'avérait particulièrement prometteur pour contribuer à modifier un rapport de colonisation qui persistait entre la communauté et l'industrie forestière.

Tel qu'expliqué par Sauvé (2005, p. 37), la recherche critique a ceci de particulier qu'elle est à la fois intersubjective, axée sur la recherche d'un savoir socialement construit à propos d'objets sociaux, et « inter-objective » (selon le néologisme de Latour, 1989) en ce que l'interaction entre le sujet et l'objet transforme les deux à la fois. Elle est dialogique, construisant le savoir à travers le dialogue entre différents acteurs, différentes cultures, mais aussi différents types de savoirs ; elle est dialectique, reconnaissant l'existence de divergences et de contradictions ; elle est réflexive et méta-cognitive, caractérisée par une constante réflexion sur le processus même de construction du savoir ; enfin, elle est praxique, c'est-à-dire que « le savoir critique émerge de la réflexion au cœur de l'action (dans, par, sur l'action) en vue de la transformation des réalités socio-environnementales comme de la transformation des acteurs mêmes de la recherche ». Selon Sauvé, ce savoir éclaire et catalyse le changement social et l'émancipation.

Si de telles visées peuvent sembler ambitieuses, sinon idéalistes, il n'en demeure pas moins que nous avons délibérément construit le volet transversal du projet sur de tels fondements. Le chapitre V fait état de la manière dont nous avons cheminé en ce sens et clarifie le sens de ce cheminement. L'épistémologie critique reconnaît en effet que les réalités, telles que perçues ou construites, ne peuvent être dissociées du domaine des valeurs, tant pour les chercheurs que pour les participants à la recherche, ni retirées d'une quelconque inscription idéologique (Carspecken, 1996). L'orientation de la recherche et les choix paradigmatiques que j'ai faits reflètent donc également mon propre système de valeurs. J'ai choisi d'accompagner une communauté autochtone dans sa quête identitaire et émancipatrice par une démarche que j'ai voulue authentique et cohérente avec mes principes personnels et mes idéaux. Sans vouloir ici en faire état trop largement, il importe d'en reconnaître les principales caractéristiques pour mieux contextualiser mon positionnement de chercheure critique.

Ainsi, comme la plupart des universitaires qui oeuvrent dans le domaine des études autochtones, j'ai un intérêt marqué pour la découverte, la valorisation et la protection de la diversité culturelle. Je considère que les peuples autochtones du Canada n'ont pas été traités équitablement depuis la colonisation et qu'il faut leur accorder une plus grande place au sein de la société canadienne et québécoise. J'ai choisi de participer à ce mouvement de redéfinition de leur statut et de leur rôle dans la contemporanéité, en particulier dans le domaine de la foresterie, pour répondre à l'invitation du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik. J'ai réalisé toutefois mon travail avec beaucoup d'humilité et de précautions pour tenter d'éviter les pièges de ce que l'on pourrait appeler la « néo-colonisation scientifique ». Il me semble que le paradigme critique offre en ce sens des balises éthiques qui sont pertinentes. Par ailleurs, ne nous méprenons pas, il ne s'agit pas ici de « sauver le monde ». La recherche critique est également une recherche réaliste car elle se veut en lien avec une intervention

pertinente, contextuellement et culturellement appropriée. J'ai voulu que mes travaux contribuent à éclairer ma propre compréhension d'une situation pour mieux mesurer les « possibles » de ma contribution.

Ayant travaillé en forêt pendant toute ma vingtaine (notamment en recherche-terrain dans le domaine de l'écologie forestière et dans les camps de plantation d'arbres) et ayant choisi, également par conviction et par engagement social, de poursuivre des études en biologie et en sciences de l'environnement, j'ai évidemment un intérêt marqué pour la protection de la biodiversité et des paysages forestiers. Sans pour autant succomber à l'image du « bon sauvage » et au romantisme essentialiste des « *Indian lovers* » qui sont habituellement l'objet de suspicion de la part des anthropologues, je dois admettre que mon intérêt pour les cultures amérindiennes a été alimenté à partir de la fin des années 1980 par cette représentation que j'avais des autochtones comme porteurs d'une certaine forme « d'écologie sacrée », telle que décrite par Berkes (1999). J'ai eu le privilège d'être introduite dans une des communautés forestières autochtones les plus traditionnelles au Canada. Tel que je le relate en avant-propos de cette thèse, dès ma première visite chez les gens de Kitcisakik en 1989, j'ai été initiée à leur représentation de la « forêt-mode de vie » et de la « forêt-milieu de vie ». Cette rencontre déterminante a motivé mon engagement de recherche avec cette communauté.

Enfin, **l'approche participative** est un choix paradigmatique qui est désormais incontournable pour toute recherche réalisée en contexte autochtone (APNQL, 2005). En considérant les différentes classifications des types de recherche participative présentées au tableau 1.4, nous nous positionnons dans les catégories qui s'appuient sur le plus haut niveau de partage du pouvoir, soit la collaboration et la collégialité pour Briggs et Farrington (1991), *l'empowerment* pour Deshler et Sock (1985) ou le co-apprentissage et l'action collaborative pour Cornwall (1996). Le chapitre V

présente les résultats de l'analyse réflexive et critique que nous avons faite de notre approche de « **recherche-intervention collaborative** ». Nous avons adopté cette approche de manière intégrale et transversale pour l'ensemble du projet.

Tableau 1.4 : Classification des types de recherches participatives

Biggs et Farrington (1991)	Deshler et Sock (1985)	Cornwall (1996)
Recherche contractuelle	Domestication	Cooptation
Recherche consultative	Assistance	Compliance
Recherche collaborative	Coopération	Consultation
Recherche collégiale	Empowerment	Coopération
		Co-apprentissage
		Action collaborative

(Adapté de Godmaire, 2005)

Desgagné (2004, p. 182) apporte un commentaire intéressant sur la relation entre les praticiens et les chercheurs engagés dans une collaboration de recherche :

« La collaboration s'appuie sur l'idée que les praticiens et les chercheurs vivent dans des mondes différents pour parler de la pratique et que c'est précisément cette différence qui crée une complémentarité dans la co-construction de sens, complémentarité essentielle dans l'idée même de collaboration. La recherche collaborative place donc ses acteurs dans un rôle de médiation entre deux mondes ».

Si Desgagné s'intéresse au rôle de médiateur que doivent assumer les chercheurs qui évoluent dans un environnement de « double vraisemblance », celle des savoirs scientifiques et celle des savoirs pratiques, Charest (2005) pour sa part, souligne le rôle de médiateur culturel que doivent jouer les assistants de recherche amérindiens qui collaborent à des projets universitaires.

Spécifions également que nos travaux s'inscrivent dans le cadre d'une « recherche-intervention », c'est-à-dire que notre questionnement s'est articulé autour d'une approche de résolution de problème. En effet, le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik a fait appel à notre équipe de recherche pour aider la communauté à faire face à la problématique forestière à laquelle elle était confrontée. En raison de la complexité du problème, il aurait été présomptueux de prétendre le « résoudre » par notre accompagnement de recherche. Toutefois, on peut affirmer que notre « intervention » aura contribué à explorer des pistes pour améliorer le rapport des Anicinapek envers la foresterie et contribuer à donner aux gens de Kitcisakik plus de moyens pour proposer une alternative au statu quo.

Notons enfin que nous avons trouvé dans le cadre théorique de la **communauté d'apprentissage** (Orellana, 2002, 2005) une proposition qui permettait de caractériser ce processus de co-construction de savoirs contextualisés qui a marqué notre démarche. J'exposerai plus en détail les éléments structurants de ce cadre théorique au chapitre V, de même que le cadre de référence général de **l'éducation relative à l'environnement** (ERE). En effet, l'ERE est un champ d'intervention éducative souvent lié à l'action sociale et au développement d'un « pouvoir-faire ». Nous avons ainsi proposé que les volets I, II et III de la recherche se déroulent selon une démarche participative et éducative transversale qui guiderait les interactions de l'équipe de recherche avec la communauté. L'éducation relative au milieu forestier se développe ici dans une perspective de construction de savoirs pertinents pour la population concernée et selon une approche de résolution de problèmes. À travers cette dynamique d'apprentissages collaboratifs, c'est en fin de compte la transformation de ses acteurs qui est visée, tant au sein de la communauté, qu'en milieu industriel et chez les chercheurs universitaires.

Comme dernier élément de nos choix fondamentaux, il importe de spécifier **l'approche partenariale** adoptée dans nos travaux sous l'angle de la cohérence avec nos choix paradigmatiques. En effet, nos huit partenaires industriels ainsi que les représentants du ministère québécois des Ressources naturelles et de la Faune (MRNFQ) ont accepté de soutenir le projet de recherche tel que nous l'avions défini de manière collaborative avec les membres du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik et du premier Comité Forêt. Nous avons sollicité la participation de l'industrie alors que nous avions déjà défini les principaux objectifs du projet. Les représentants industriels et gouvernementaux étaient conscients que l'équipe universitaire allait travailler dans la perspective d'un accompagnement de la communauté de Kitcisakik vers une plus grande autonomie et ont accepté de nous soutenir dans cette forme de recherche « engagée ». Ces partenaires ont ainsi consenti au paradigme critique caractérisant notre posture de recherche sans toutefois participer à une remise en question de leurs propres postulats, notamment liés au fait que l'industrie s'inscrit dans un système capitaliste d'exploitation des ressources naturelles principalement pour faire des profits. On pourrait donc qualifier leur soutien comme une forme d'accompagnement collaboratif, sans ingérence. Ce type de collaboration fort judicieuse de la part des partenaires industriels et gouvernementaux a permis de respecter le contexte social et d'offrir les conditions propices au bon cheminement de la recherche. Les résultats d'entrevues réalisées en fin de projet et présentés au chapitre V, fournissent plus de détails sur les attentes et les intentions des partenaires lorsqu'ils se sont engagés dans cette recherche.

CHAPITRE II

LA REPRÉSENTATION ANICINAPE DE LA FORÊT

Ce chapitre présente les résultats du volet ethnographique de cette recherche, portant sur la représentation anicinape de la forêt. Je décris d'abord brièvement la problématique et l'objectif de ce volet du projet de recherche (volet I) et j'explique mon choix d'aborder cette problématique en m'appuyant sur le cadre théorique des représentations sociales. La section 2.3 présente la méthodologie de cueillette et d'analyse des données. Dans la section 2.4, nous plongeons au cœur de l'univers représentationnel des Anicinapek de Kitcisakik. Je présente le système anicinape de représentation de la forêt tel que nous l'avons saisi et j'en décris les principaux éléments en les illustrant par de nombreux extraits d'entrevues. Ces résultats sont discutés à la lumière de la littérature ethnographique sur les peuples algonquiens²¹ dans le contexte contemporain de l'exploitation forestière. En conclusion de ce chapitre, j'analyse les implications de nos résultats pour l'aménagement forestier sur le territoire de Kitcisakik.

Enfin, précisons que nous avons récolté des données simultanément sur les représentations sociales de la forêt et de la foresterie, de telle sorte que nous avons utilisé la même méthodologie. La présentation des résultats est toutefois scindée en deux chapitres. Les sections qui suivent comprennent donc le cadre théorique et la méthodologie qui s'appliquent aux chapitres II et III de la thèse.

²¹ Les Algonquins font partie de la grande famille linguistique des Algonquiens qui comprends aussi les Cris, les Innus, les Atikamekw, les Mi'kaqs et les Ojibways.

2.1 PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS SPÉCIFIQUES

Cet extrait du *Récit des invasions* récolté par l'anthropologue Jacques Leroux (1992) fait état de « L'Ère des désastres » tel que la grand-mère Manie Michel, une aînée de Kitcisakik, le raconta à son petit-fils Edmond, le soir du 29 octobre 1989.

Les Indiens crurent vraiment qu'ils allaient être appuyés de façon constante. Mais il n'en fut jamais ainsi, cela ne s'est jamais réalisé. Ils ont détruit la terre. Ils sont venus nous détruire, tous. Ils ont inondé nos habitats et noyé plusieurs beaux endroits. Ils enlevèrent la vie aux arbres en commençant à les couper dès qu'ils furent débarqués. Aujourd'hui, j'en éprouve de la pitié. Là-bas, en arrière, tout est bouleversé et le paysage n'a plus la même apparence. La terre est laissée sans soins.

Ils ne leur ont pas donné à manger pour améliorer leur sort, pour les secourir. Au lieu de cela, ils ont fait travailler les Indiens et récolté beaucoup d'argent de la terre où ils vivent. C'est ce que les anciens racontent et qu'il faudra redire.

Je les ai vus bâtir le premier chemin dans la région de Senneterre ; un pont aussi ; il y a longtemps maintenant. Il y a longtemps que je suis au monde. Autrefois, on ne voyait pas de ponts ou de maisons, ni le long des lacs ni sur aucune étendue de terre. Il n'y avait pas de Wemitigojik à l'horizon.

N'importe quel individu en âge de comprendre pouvait alors prévoir que ceux-là qui avaient débarqué - les Wemitigojik - allaient détruire notre terre. Je m'étais mariée entre le moment où ils construisirent le chemin de fer et celui où ils tracèrent une route. Il y avait toujours quelque chose de nouveau sur la terre des Indiens, à l'intérieur et tout autour. Aujourd'hui, les lieux que nous habitons sont clôturés.

Un vieillard - mon beau-père, qui était malade - avait prévu ce qui allait arriver ; et cela, avant même que les bûcherons ne coupent les arbres. « Ah ! Pour les Indiens, il sera très difficile de survivre, disait-il. Ils vont ériger toutes sortes d'installations et nous prendre au piège. Ils vont nous écraser avec les arbres, qui pleurent, eux aussi, quand ils sont attaqués. Ensuite il n'y aura plus personne, plus rien. Tous seront dispersés dès qu'ils auront tracé une route.

Il est bien vrai que l'on ne voit plus de vieillards, mais seulement des gens (plus jeunes) qui ne vivent plus comme eux. Ainsi, il y en eu plusieurs qui furent mécontents quand ils (les représentants du gouvernement) firent envoyer les enfants à l'école, car nos gens ne voulaient pas les laisser y aller.

(Leroux, 1992, p. 34)

En 2005, le petit-fils de Manie Michel est devenu *Ogima*, le chef de Kitcisakik. Il dirige la destinée de sa communauté à l'heure des choix fatidiques. Alors que la plupart des autres communautés algonquines ont quitté la forêt pour s'établir en réserve, les Anicinapek de Kitcisakik doivent aujourd'hui décider de leur avenir et choisir comment et où ils achèveront cette transition entre le nomadisme et la sédentarité, entre la forêt et le village. La toile de fond dressée par Manie Michel dans le *Récit des Invasions* traduit bien le rapport des Anicinapek à la Terre, au territoire, à la forêt et à la foresterie. S'agissait-il d'une représentation toujours partagée par la communauté en 2001 lorsque nous avons commencé nos travaux? L'industrie forestière avait bien continué à récolter environ 400 000 m³ de bois par année sur le territoire ancestral de Kitcisakik depuis que Manie avait raconté cette histoire. Et il y avait bien un historique de mobilisation communautaire autour de la question forestière. Mais l'événement des barricades n'avait fait qu'accentuer le sentiment d'aliénation qu'éprouvaient les Anicinapek face aux *Wemitigojik*.

Certes, les différentes consultations tenues par les compagnies forestières et les gouvernements faisaient état des préoccupations des autochtones au regard de la destruction de leur milieu de vie et de leur mode de vie. D'un océan à l'autre, depuis une trentaine d'années, le discours des autochtones face à la destruction des forêts résonnait à l'unisson. Pourtant, les Anicinapek continuaient à dire : « ils n'écoutent pas ». Et de surcroît, *Agwa wamaganotc*, nous sommes *Le Peuple invisible*, « ceux qu'on ne voit pas ».

Quelques anthropologues ont décrit la dynamique de la transformation sociale associée aux modifications de l'environnement chez les Algonquins. Bousquet (2002b, 2005) a judicieusement expliqué la problématique de l'*Indien déraciné* chez les Algonquins de Pikogan mettant en parallèle la vie en réserve et le « quand nous vivions dans le bois ». Leroux (2003) s'est pour sa part concentré sur les aspects

cosmologiques et mythologiques de la culture algonquine qui s'appuient sur leur rapport au territoire et à la forêt. Après d'autres nations algonquiennes, Wyatt (2004) a décrit le paradigme forestier des Atikamekw de Wemotaci ; Jacqmain (2007) s'est concentré sur les connaissances des Cris de Waswanipi portant sur les populations et les comportements des orignaux ; plusieurs ethnographies classiques ont également décrit le mode de vie des Cris (Feit et Beaulieu, 2001 ; Tanner, 1979), et des Naskapis (Henricksen, 2000 ; Speck, 1935) dans le rapport intime qu'ils entretenaient à l'égard du territoire et de la forêt ; Savard (2004) chez les Innus a également choisi l'angle de la cosmologie. Les rapports des nombreuses consultations publiques et commissions d'étude sur les peuples autochtones ou sur l'aménagement des forêts de même que des centaines d'affidavits et quelques dizaines de jugements des cours regorgent des témoignages des autochtones sur la relation de respect et de réciprocité que les Premières nations du Canada ont historiquement entretenue avec la Terre.

Que pouvait-on ajouter à cet imposant corpus de données pour ouvrir une brèche dans ce rendez-vous souvent manqué entre les Premières nations et la société dominante? Comment le discours de l'anticolonialisme et de l'Indien écologiste (Feit, 2005 ; Gill, 1990 ; Krech, 1999) évoluait-il chez les Anicinapek de Kitcisakik? En quoi le rapport à la forêt était-il différent chez les Anicinapek de celui d'autres Premières nations et des québécois en général (Brisson, 2002, 2005 ; Martineau-Delisle, 2005 ; Roy, 2007)?

Nous nous attaquons à un sujet tabou dans la population de Kitcisakik. Depuis la crise des barricades en 1997, les Anicinapek continuaient à assister impuissants au passage devant leurs yeux des camions chargés de bois en provenance de *Kitcisakik Akîkak*, la Terre des Indiens. Même si les Anicinapek avaient donné le mandat à leur Conseil à l'été 2000 de reprendre le dialogue avec les compagnies forestières et le

gouvernement, les gens de Kitcisakik manquaient de mots pour communiquer leurs préoccupations et leurs aspirations. Face à l'arsenal des ingénieurs forestiers et de leur expertise blindée, ils n'avaient d'autre choix que de s'engager dans un processus collaboratif et éducatif, tel que Jimmy Papatie, chef à l'époque, avait tenté de le négocier entre 1997 et 1999. Le volet ethnographique du projet de recherche a été développé dans cette perspective.

Objectifs

Ce volet de recherche (volet I) vise à dresser le portrait de la relation qu'entretiennent les Anicinapek de Kitcisakik envers la forêt et la foresterie, à travers la caractérisation de leurs représentations sociales. En effet, il nous est apparu essentiel de clarifier la dimension phénoménologique de la problématique forestière à Kitcisakik pour mieux comprendre la signification des réalités chez cette communauté et de dégager ainsi certains critères et indicateurs autochtones d'aménagement forestier qui soient culturellement mieux adaptés. Pour Kitcisakik, les objectifs stratégiques du volet ethnographique visaient la ré-ouverture d'un dialogue autour de la question forestière, à l'intérieur de la communauté et avec les autres acteurs de la forêt. Par ailleurs, nous avons voulu vérifier la pertinence du cadre théorique des représentations sociales pour étudier la problématique forestière à Kitcisakik.

2.2 CADRE THÉORIQUE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

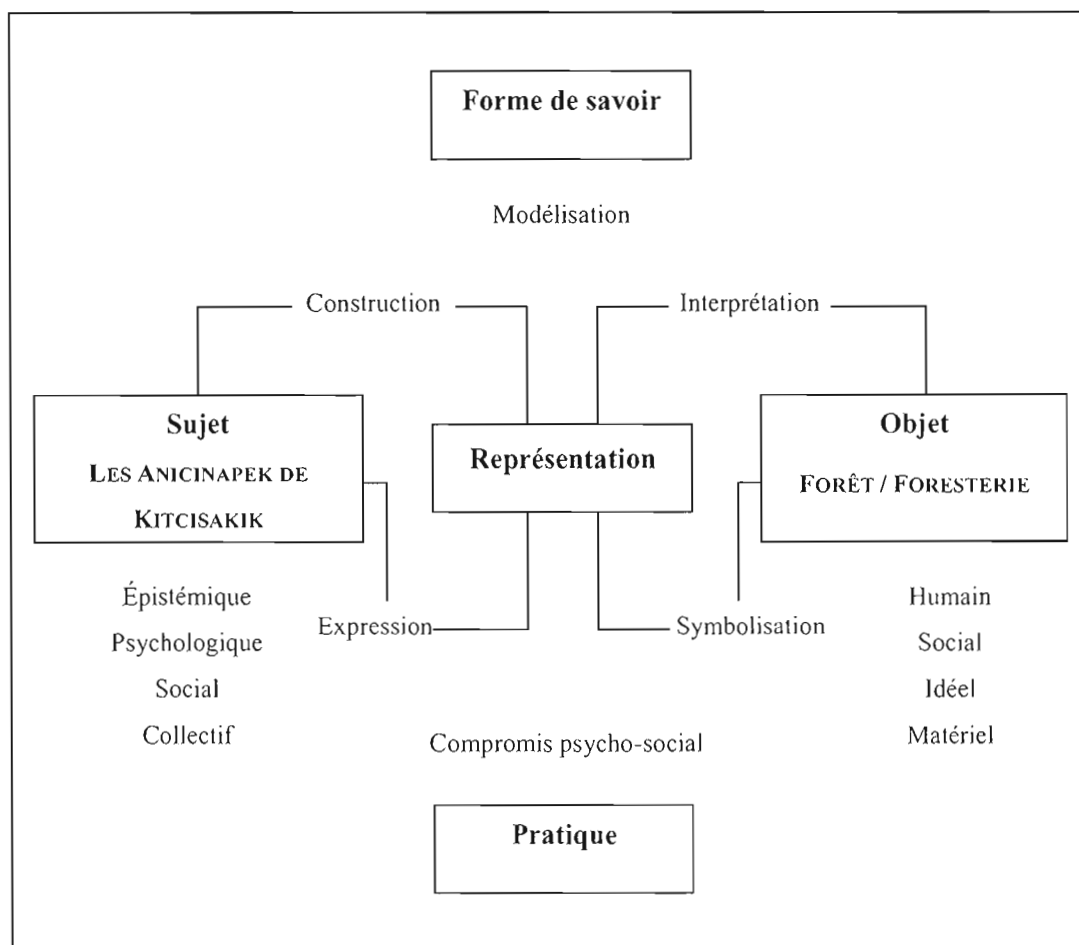
Les représentations sociales correspondent à une forme de connaissance collectivement partagée. Elles caractérisent notre relation à un objet et incluent des éléments d'ordre cognitif (connaissances, savoirs, croyances) et affectif ainsi que du domaine des valeurs et de l'agir. Les représentations caractérisent la signification et le sens symbolique que l'on accorde à un objet, qui peut prendre la forme d'une chose, d'une personne, d'une relation ou d'une idée. Le cadre théorique des représentations

sociales, d'abord proposé par Moscovici (1961) a gagné l'intérêt des chercheurs avec le développement de la psychosociologie. Jodelet (2003, p. 36-37) définit en ces termes, les représentations sociales :

« C'est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. [...] De même, interviennent-elles dans des processus aussi variés que la diffusion et l'assimilation des connaissances, le développement individuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes, et les transformations sociales. »

La figure 2.1 schématise le concept de représentation sociale aujourd'hui utilisé dans plusieurs domaines des sciences humaines. Garnier et Sauvé (1999) et Sauvé et Machabée (2000) ont décrit l'apport de la théorie des représentations sociales à l'éducation relative à l'environnement. La Commission d'étude sur la gestion de la forêt publique québécoise (Commission Coulombe, 2004) a notamment eu recours à différentes méthodes qualitatives et quantitatives de caractérisation des représentations sociales. Près de 10 000 propositions issues des mémoires déposés auprès de la Commission ont été analysées dans l'optique de comparer les « groupes d'émetteurs » entre eux. L'étude de cas réalisée par Fillion (2005) permet d'établir que l'appartenance sociale influence l'adhésion à l'un ou l'autre des fondements théoriques qu'ils ont utilisés²² pour caractériser l'action sociale. Ce type d'analyse permet d'établir quels sont les systèmes d'idées qui prêtent le plus au débat ou au consensus. En ce sens, cette approche s'avère aussi utile pour l'élaboration des politiques publiques.

²² Les auteurs ont utilisé le concept « d'idées-centres » relatives aux différentes valeurs de Schwartz (Schwartz et Boehnke, 2004) et aux « logiques-types » de Boltanski (Dieu, 1999).



(Adapté de Jodelet, 2003)

Figure 2.1 : L'espace d'étude des représentations sociales

Il nous a semblé que ce cadre théorique permettait de mettre en valeur le caractère multidimensionnel de la relation Anicinapek/forêt/foresterie. Tel que le souligne Sperber (1989), dans le domaine de l'anthropologie, la tradition a plutôt amené les chercheurs à étudier les représentations selon leur genre et à explorer, selon le cas, le domaine des croyances, des savoirs, des techniques, des mythes, des classifications biologiques, etc. Dans cette étude, nous avons choisi le cadre théorique des représentations sociales puisque cette notion tire justement sa pertinence dans sa fonction « d'articulation de différents systèmes explicatifs. » En ce sens, elle est complémentaire aux stratégies de cartographie de l'occupation du territoire et

d'inventaire des connaissances écologiques traditionnelles qui sont habituellement réalisés dans des projets de préservation du patrimoine culturel des communautés autochtones (Cheveau *et al.*, 2008 ; Lévesque *et al.*, 2004 ; Stevenson, 2005). De telles collectes de données sont en cours à Kitcisakik à travers d'autres projets initiés par la communauté. Nous avons donc utilisé le cadre théorique des représentations sociales dans la perspective d'une recherche appliquée à l'aménagement forestier dans un contexte interculturel. Ce cadre théorique a permis de réaliser un portrait contemporain de la culture anicinape étudiée sous l'angle de sa relation à la forêt et, inévitablement, de sa relation à la foresterie.

2.3 MÉTHODOLOGIE

Tel que signalé à la section 1.5, les travaux du volet I s'inscrivent dans un paradigme de recherche interprétative qui vise à investiguer comment les gens de Kitcisakik se représentent aujourd'hui la forêt et la foresterie. Nous avons adopté une approche ethnographique pour saisir le contexte socioculturel et les éléments organisateurs des représentations sociales de la forêt et de la foresterie pour les Anicinapek, et faisant appel à une diversité de stratégies. Rendre compte de l'univers complexe des représentations sociales est toujours un défi, même pour les chercheurs les plus expérimentés ; travailler en contexte interculturel sur une problématique « tabou » pour le groupe social participant rend la tâche encore plus difficile. Comme je connaissais déjà assez bien le contexte communautaire de Kitcisakik au moment d'entreprendre cette recherche (ayant réalisé mes travaux de maîtrise avec cette communauté entre 1988 et 1990), je savais que j'allais devoir innover sur le plan méthodologique et faire preuve d'une bonne capacité d'adaptation pour atteindre les objectifs que nous nous étions fixés.

Conformément aux méthodes de recherche ethnographiques (Boutin, 1997 ; Deslauriers, 1991 ; Merriam, 1998), j'ai eu recours à des stratégies d'immersion dans

la communauté, d'observation participante, d'analyse de documents historiques et d'entretiens individuels et de groupes. Nous avons d'entrée de jeu choisi d'aborder les représentations sociales par une stratégie de recherche qualitative. En raison des objectifs participatifs et éducatifs que nous nous étions fixés, une approche dialogique s'imposait pour nous permettre d'entrer en relation avec les gens de Kitcisakik, de leur donner la parole et finalement de s'engager de manière collaborative dans un processus de co-construction de savoirs.

Les nombreuses activités de cueillette de données que nous avons réalisées sont synthétisées au tableau 2.1 et présentées à la section 2.3.1. Nos développements méthodologiques sont présentés avec plus de détails au chapitre V. Les stratégies d'analyse des données et de validation figurent à la section 2.3.3. Enfin, cette section méthodologique se termine par quelques commentaires sur la collecte de données, l'organisation des données et les choix lexicologiques que nous avons faits pour décrire les différents éléments représentationnels.

2.3.1 Stratégies de cueillette de données

Tel que proposé par Garnier et Sauvé (1999), il importe d'adopter une perspective systémique et holistique et une méthodologie souple pour aborder l'univers complexe et mouvant des représentations sociales. En plus des méthodes classiques qui relèvent d'une approche ethnographique, nous avons développé une méthodologie multi-stratégique adaptative de cueillette de données. Nous avons notamment fait appel à des méthodes dites « interrogatives » de type verbal (entretiens) et de type figuratif (photographies). Abric (1994) fait également état de différentes stratégies associatives que nous avons aussi expérimentées au cours des entretiens. Le tableau 2.1 résume l'ensemble des activités de recherche réalisées dans le cadre du volet ethnographique et du volet transversal. Les mêmes activités de cueillette de données et de validation ont servi à ces deux volets de la recherche. Ces activités de recherche sont donc

présentées dans le même tableau (2.1) et reprises au chapitre V (tableau 5.2). Les détails de l'échantillonnage figurent à l'appendice C. Enfin, le tableau 2.2 présente la synthèse du nombre de participants à chacune des activités de cueillette de données et de validation réalisées pour le volet ethnographique.

Entretiens formels

Entre mars 2003 et juillet 2006, nous avons effectué dix-huit entrevues semi-dirigées (Boutin, 1997 ; Kaufman, 2004 ; Walford, 2007) réalisées sur une base individuelle ou familiale auprès de trente-trois membres de la communauté. Nous avons ainsi rencontré 16 hommes et 17 femmes partagés entre trois classes d'âge : 18-34 ans ; 35-59 ans ; 60 ans et plus (tableau 2.2).

Le guide d'entrevue, présenté à l'appendice F a été développé en collaboration avec nos assistants de recherche autochtones et testé auprès d'un premier groupe de participants. Ce processus d'élaboration qui nous a amené à réaliser plusieurs versions du guide d'entrevue a lui-même fourni plusieurs informations sur la vision du monde des Anicinapek et sur leur mode d'expression. Il a fourni plusieurs indications sur la représentation de la forêt et de la foresterie. Le guide d'entrevue conçu pour le volet ethnographique a été traduit en langue algonquine pour les rencontres avec les aînés unilingues. Les autres rencontres ont eu lieu en français. Toutefois, plusieurs entretiens étaient bilingues lorsqu'il s'agissait d'un groupe familial multi-générationnel.

Le guide d'entrevue visait à documenter les aspects cognitifs, affectifs et valoriels du rapport à la forêt et à la foresterie en lien avec les conduites sociales. La version finale du guide d'entrevue comporte 18 sujets de discussion partagés en quatre thèmes : 1) la forêt pour les Anicinapek ; 2) les préoccupations au regard de la foresterie ; 3) la protection de la forêt et de la Terre ; 4) les perspectives d'avenir et la foresterie anicinape.

**Tableau 2.1 : Approche multi-stratégique et adaptative
- Volet ethnographique et volet transversal de la recherche**

Événements communautaires	Activités à portée éducative	Stratégies de cueillette de données
2001 Camp de jour (enfants 4-10 ans)	<ul style="list-style-type: none"> Atelier de dessins sur la forêt 	<ul style="list-style-type: none"> Observation participante Entretiens semi-dirigés
2002-2007 Consultations prévues à la <i>Loi sur les forêts</i>	<ul style="list-style-type: none"> Rencontres avec des familles concernées par la coupe forestière Partage des savoirs anicinapek /techniques/scientifiques 	<ul style="list-style-type: none"> Observation participante Entretiens familiaux semi-dirigés
2003 Consultation communautaire pour le futur village	<ul style="list-style-type: none"> Affiches avec cartes et photos Kiosque d'information Jeu de « bingo forestier » 	<ul style="list-style-type: none"> Observation participante Entretiens informels Groupes de discussion
2004-2007 Expédition-canonot annuelle (Jeunes et groupes familiaux)	<ul style="list-style-type: none"> Projet-photos et « Carnet du journaliste » Montage et présentation communautaire d'un diaporama Atelier d'histoire de la foresterie (avec aînés) 	<ul style="list-style-type: none"> Observation participante Entretiens autour du choix des photos Groupes de discussion Entretiens individuels semi-dirigés
2002-2007 Visites de terrain dans le cadre des opérations forestières (industrie et familles)	<ul style="list-style-type: none"> Échange d'informations Partage des savoirs anicinapek/techniques/scientifiques 	<ul style="list-style-type: none"> Observation participante Cueillette de données informelle Entretiens familiaux et individuels semi-dirigés
2005 Atelier avec les aînés	<ul style="list-style-type: none"> Jeu du sapin Atelier de traduction Présentations orales 	<ul style="list-style-type: none"> Validation des données
2006 Atelier Duparquet	<ul style="list-style-type: none"> Présentation historique/technique Projection d'un film Jeu de cartes photographiques Visite de terrain Cahier du participant 	<ul style="list-style-type: none"> Groupes de discussion Commentaires critiques Validation des résultats
Réunions annuelles des partenaires	<ul style="list-style-type: none"> Présentation du bilan annuel 	<ul style="list-style-type: none"> Journal de bord Comptes rendus Validation
Réunions annuelles du Comité Forêt de Kitcisakik	<ul style="list-style-type: none"> Présentation du bilan annuel Participation des enfants (maquette forêt) Activité de plantation d'arbres Repas communautaire 	<ul style="list-style-type: none"> Journal de bord Comptes rendus Validation
Rencontres annuelles du Comité de soutien de Kitcisakik	<ul style="list-style-type: none"> Excursion en canot au Lac Joncas 	<ul style="list-style-type: none"> Observation participante Groupes de discussion Validation des résultats
2002-2007 Assemblées générales de Kitcisakik	<ul style="list-style-type: none"> Présentation du bilan annuel 	<ul style="list-style-type: none"> Observation participante

**Tableau 2.2 : Nombre de rencontres réalisées au cours des activités de recherche
- Volet ethnographique (volet I)**

Activités	Groupes d'âge			Total		
	18-34	35-59	60 et plus	Genre		Nombre de rencontres
				H	F	
Entrevues familiales ou individuelles	4H	7H	5H	16	17	33
	3F	11F	3F			
Autres activités	13H	5H	7H	25	17	42
	10F	3F	4F			
Validation Représentations		2H		2	2	4
		2F				
Validation Atelier Duparquet	1H	2F	3H	6	3	9
		3H				
Validation Critères et indicateurs		4H		4		4
Total	31	39	22	53	39	92

Autres activités de cueillette de données

Tel qu'illustré au tableau 2.1, diverses stratégies adaptatives de cueillette de données furent nécessaires pour atteindre les objectifs scientifiques et communautaires de ce projet (Saint-Arnaud *et al.*, 2005 ; Sauvé *et al.*, 2005). De nombreuses informations ont été récoltées par observation participante, discussions informelles et groupes de discussions (Martineau et Simard, 2001) au cours des quelque 200 jours que j'ai passés dans la communauté de Kitcisakik. J'ai adopté une stratégie d'immersion dans la communauté, en séjournant l'équivalent de deux mois par année à Kitcisakik au

cours de la période de cueillette de données. L'observation participante conjuguée aux autres stratégies de cueillette de données a permis de faire le lien entre représentations et pratiques sociales et a contribué à valider les résultats.

L'analyse d'un certain nombre de documents ou de compte rendus d'activités a également permis de valider ou de compléter le corpus de données. Entre autres, des documents d'archives, des rapports portant sur les rencontres d'harmonisation entre les compagnies forestières et les familles, certains rapports annuels du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik et le résultat de quelques autres enquêtes ou études ont permis de compléter notre analyse.

La nature même du processus de recherche-intervention collaborative que nous avons adopté pour l'ensemble du projet de recherche a supposé une interaction soutenue avec nos assistants de recherche autochtones et de nombreuses activités d'échange et de consultation avec le Conseil. Plusieurs réunions communautaires ont également été organisées pour informer la population de la progression des travaux de l'équipe de recherche et du Comité Forêt. Nous avons aussi participé à plusieurs autres activités communautaires (assemblées générales, réunions du Conseil, consultations communautaires spéciales autour du projet de nouveau village, réunions d'orientation du Comité de gestion, rencontres d'harmonisation avec les familles et visites sur le terrain dans le cadre des consultations prévues à la *Loi sur les forêts*). De plus, nous avons organisé des activités spéciales de cueillette de données au cours d'expéditions annuelles en canot. Nous présentons ces adaptations méthodologiques au chapitre V.

2.3.2 Échantillonnage

La famille comme unité de référence

Comme c'est généralement le cas chez les peuples algonquiens, la cellule familiale élargie (en considérant les aînés et leur descendance) constitue l'unité de

regroupement la plus significative de l'organisation sociale anicinape et détermine également l'occupation du territoire. En effet, un terrain familial de piégeage est généralement occupé par un couple d'aînés et leur descendance, selon une filiation patrilinéaire. Nous nous sommes donc appuyés sur les unités familiales et le territoire occupé pour déterminer la taille du groupe interrogé au cours de notre étude.

La population de référence était constituée de toutes les familles élargies qui occupent encore leur terrain familial de piégeage sur le territoire ancestral de Kitcisakik. Tel que nous l'avons décrit dans le profil communautaire à la section 1.1.1, rappelons que les Anicinapek mènent toujours une vie semi-nomade et que la plupart d'entre eux fréquentent encore, sur une base plus ou moins régulière, leurs terrains familiaux de piégeage. Si les relevés les plus récents (Riendeau, 2007) dénombrent 432 personnes regroupées en 80 familles nucléaires à Kitcisakik (un père, une mère et leurs enfants), on peut dire que les 432 membres de Kitcisakik sont associés à une dizaine de familles élargies et, en conséquence à une dizaine de secteurs répartis sur le territoire.

Le territoire comme référence en lien avec les familles

Selon les chevauchements entre les différentes communautés algonquines qui sont pris en compte, on dénombre plus ou moins 29 terrains ou lots familiaux de piégeage sur la portion du territoire ancestral actuellement occupée par les gens de Kitcisakik. Ces 29 terrains familiaux constituent notre « zone d'étude » qui couvre près de 6 000 km². Par contre, nous avons établi notre échantillonnage en tenant compte de l'historique de « l'attribution »²³ aux autochtones des terrains de piégeage. Leroux et ses collaborateurs (2004) ont décrit les secteurs d'occupation du territoire au XX^e

²³ Selon l'utilisation faite par Leroux et al. (2004, p. 133). « le mot « attribution » sera employé au sens où la tradition, la communauté et, à partir d'une certaine époque, l'État reconnaissent à une personne un droit prioritaire d'exploitation des animaux à fourrure qui se trouvent sur un terrain de chasse (ou un lot). »

siècle en regroupant les lots qui avaient été morcelés depuis la première carte publiée par Davidson (1928). Chaque secteur est associé à trois générations d'une même famille qui l'a occupé. Ces auteurs ont ainsi produit une carte qui est plus fidèle à l'organisation sociale de la communauté de Kitcisakik que les cartes antérieures (notamment celle du Ministère des Loisirs, de la Chasse et de la Pêche en 1975). La carte de l'occupation territoriale publiée par Leroux *et al.* sert aujourd'hui de référence pour les consultations portant sur les travaux d'aménagement forestier sur le territoire ancestral de Kitcisakik.

Choix dirigé pour l'échantillonnage

Comme les principaux objectifs de cette recherche étaient de caractériser le rapport Anicinapek/forêt/foresterie et de favoriser les dynamiques participatives au sein de la communauté, nous souhaitions rencontrer au moins un représentant de chacune des grandes familles de Kitcisakik. Une stratégie d'échantillonnage aléatoire n'était donc pas souhaitable et nous avons opté pour un « échantillonnage de convenance ». Nous avons procédé selon une stratégie dite « en boule de neige » en fonction d'un choix dirigé selon les objectifs de la recherche.

Nous avons privilégié une approche de rencontres par famille en fonction des principes suivants :

- respecter l'organisation sociale de la communauté ;
- stimuler les discussions de groupe ;
- encourager les dynamiques participatives ;
- favoriser les échanges intergénérationnels ;
- rencontrer des représentants de chacune des familles actives sur le territoire ;
- couvrir chacun des grands secteurs occupés par la communauté au moment de notre étude.

Dès les premières rencontres pour planifier le projet avec les membres bénévoles du Comité Forêt, nous avons dressé une liste d'une dizaine de personnes membres de différentes familles qui étaient encore actives sur le territoire et qui étaient donc particulièrement concernées par les enjeux de la problématique forestière. À mesure que progressait la cueillette de données, d'autres personnes et d'autres familles ont été identifiées pour compléter les informations, mais également pour rejoindre le plus grand nombre de personnes. Le phénomène de saturation des informations n'était donc pas ici le seul facteur en jeu pour déterminer la population consultée. Le ou les représentants familiaux étaient choisis sur une base volontaire, selon la disponibilité ou l'intérêt des gens à participer à un entretien de recherche. Il s'agissait indifféremment des aînés, des hommes, des femmes, des trappeurs ou des jeunes (18-35 ans) membres d'une famille.

Au fil des trois années qu'a duré la cueillette de données, nous avons ainsi rencontré en entrevue 79 personnes associées à sept familles élargies, celles-ci étant identifiées en fonction de leur rattachement à un terrain familial ou à un ensemble de terrains familiaux.

L'aspect générationnel

Nous avons également rencontré des représentants de trois classes d'âges. Ces classes d'âge ont été déterminées en fonction des groupes générationnels reconnus pour les communautés algonquines de l'Abitibi, soit les jeunes adultes (18-34 ans), la « génération des pensionnats » (35-59 ans) qui a fréquenté les pensionnats autochtones entre 1950 et 1970, et les aînés (60 ans et plus) qui sont nés en forêt et y ont passé la majorité de leur vie. Les catégories d'âge ont été utilisées pour l'échantillonnage car il était important d'obtenir un portrait global des représentations de la forêt et de la foresterie pour l'ensemble de la communauté adulte. Notre travail sur les représentations sociales pourrait éventuellement être enrichi par des

recherches réalisées auprès des enfants et des adolescents. Dans les faits, nous avons observé une grande homogénéité dans le discours de toute la population de Kitcisakik au regard de la forêt et de la foresterie. Nous avons donc choisi de ne pas stratifier notre analyse, selon les classes d'âge et nous n'avons pas été en mesure de mettre en valeur les différences générationnelles. De plus, la diversité des stratégies de cueillette de données et la nature qualitative de nos résultats ne nous permettaient pas de faire une caractérisation plus détaillée par classe d'âge. Des recherches plus poussées sur l'aspect générationnel des représentations sociales des Anicinapek de Kitcisakik seraient nécessaires pour compléter le portrait de la communauté. Les travaux de l'anthropologue Marie-Pierre Bousquet à Pikogan (Bousquet, 2002b, 2005) sont intéressants à cet égard mais ne peuvent s'appliquer à la communauté de Kitcisakik qui, en raison de son mode de vie traditionnel encore fortement associé à la forêt, ne présente pas les mêmes caractéristiques que les autochtones qui vivent en réserve.

Informateurs-clés

Pour le volet ethnographique, nous avons également rencontré en entrevue individuelle certains informateurs clés, en particulier les représentants politiques de la communauté : Jimmy Papatie a été chef de la communauté entre 1997 et 2005 et est actuellement coordonnateur pour le projet de village ; Edmond Brazeau est chef de la communauté depuis 2005 ; Régis Penosway a été notre assistant de recherche pendant trois ans avant de devenir membre du Conseil, responsable des dossiers forestiers. Jacques Leroux est anthropologue. Il a séjourné pendant deux ans dans la communauté pour réaliser ses travaux de doctorat et a rédigé des articles et ouvrages qui nous ont servi maintes fois de référence. Nous avons souvent eu recours à son expérience de la réalité sociale à Kitcisakik pour l'interprétation des données de recherche.

Synthèse des rencontres

Le tableau 2.2 présente le nombre de personnes qui ont participé aux différents types d'activités du volet ethnographique. Nous avons rencontré 33 personnes au cours de 17 entrevues individuelles ou familiales. De plus, 42 membres de la communauté ont participé aux autres activités de collecte de données. Ces activités ont été présentées au tableau 2.1. Nous avons également réalisé 13 rencontres au cours d'activités formelles de validation. Comme certaines personnes ont participé à plus d'une activité, nous avons fait 92 rencontres individuelles ou en groupes et un total de 79 personnes ont livré leurs observations, commentaires, préoccupations, connaissances et réflexions sur la forêt et la foresterie à Kitcisakik, soit 34 femmes et 45 hommes. Cet échantillon représente 34% de la population de Kitcisakik âgée de 18 ans et plus.

2.3.3 Analyse des données et validation

Les résultats de notre démarche de recherche ont émergé à travers un processus itératif d'analyse, de validation et d'action/réflexion (*praxis*). L'analyse qualitative du contenu des entrevues, des échanges et des discussions (Bardin, 1998) a permis de dégager les éléments dominants du système de représentations ancinape de la forêt et de la foresterie (croyances, savoirs, attitudes, préoccupations, aspirations, valeurs). La codification et la catégorisation des données ont été réalisées en utilisant le logiciel N'Vivo (QSR, version 2,0). L'arborescence des catégories a été induite par la nature des données et par la connaissance qu'avaient les chercheurs de la communauté. Par contre, l'hétérogénéité des données résultant de l'approche multi-stratégique que nous avons adoptée a complexifié notre analyse.

Une stratégie adaptative novatrice a été développée pour la validation des résultats auprès de la communauté. Deux jeux de cartes photographiques comportaient des énoncés pour valider les éléments représentationnels de la forêt et de la foresterie. Le

troisième jeu comportait un ensemble de trente critères autochtones d'aménagement forestier induits à partir des éléments de représentations. Ces trois ensembles de petites cartes étaient illustrés de photos de paysages locaux et de membres de la communauté dans leur milieu de vie.

Pour la validation du système de représentations, nous avons réalisé quatre entrevues auprès d'informateurs-clés en utilisant ces jeux de cartes photographiques et un guide d'entrevue (présenté à l'appendice F). Cette stratégie s'est avérée facilitante, le support visuel offrant aux participants un repère significatif. Le chef de la communauté ainsi que notre principal assistant de recherche ont commenté chacune des cartes et ont contribué à enrichir notre compréhension du système de représentations anicinape. Deux autres membres de la communauté ont participé à la validation avec les cartes photographiques.

Finalement, nous avons tenu un atelier de deux jours à la Forêt d'enseignement et de recherche du Lac Duparquet (FERLD) affiliée à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT) avec neuf membres de la communauté appartenant à chacun des groupes d'âge identifiés. En raison de la difficulté liée à la traduction français-algonquin, nous avons pensé ne pas solliciter la participation des aînés. Toutefois, trois d'entre eux ont souhaité se joindre à nous. La participation des aînés aux activités communautaires est toujours appréciée par les membres plus jeunes de Kitcisakik et souvent recherchée en raison de l'autorité qu'ils conservent sur les décisions communautaires. Nous avons dû modifier l'agenda de l'atelier pour nous adapter à la présence des aînés et nous n'avons pas été en mesure d'aborder tous les points prévus à l'ordre du jour. Toutefois, leur participation fut très pertinente. Le but de cet atelier était d'effectuer un retour critique sur le déroulement de la recherche, de recadrer ses objectifs et de valider les premiers résultats. L'atelier a comporté des discussions de groupe sur l'histoire de la relation des Anicinapek à la forêt et la

foresterie. L'atelier a également comporté des présentations sur les caractéristiques des différents scénarios d'aménagement forestier (classique ; mosaïque ; écosystémique). Des visites sur le terrain dans certains dispositifs expérimentaux ont permis aux participants de visualiser les différentes stratégies sylvicoles associées aux différents scénarios. Nous avons consigné les commentaires des participants sur les impacts de telles stratégies sur leurs activités traditionnelles et sur leur mode de vie.

La triangulation assurée par la diversité des stratégies de cueillette de données a permis de renforcer la crédibilité, la cohérence et la fiabilité des résultats. Les anthropologues ont l'habitude des histoires parfois modifiées que leur racontent les autochtones pour satisfaire leurs besoins d'information. Ceci incite à la prudence dans l'analyse des données. Par exemple, comme le scepticisme des Blancs à l'égard du monde des esprits est connu par les autochtones, ceux-ci peuvent avoir hésité à répondre à nos questions à ce sujet. Je me considère privilégiée d'avoir gagné la confiance des gens de Kitcisakik après plusieurs années de travail dans la communauté, de telle sorte que nous avons eu accès à des témoignages qui nous sont apparus authentiques et pertinents.

De plus, la validation de notre démarche de recherche a été favorisée par la triangulation entre les chercheurs de notre équipe interdisciplinaire. En particulier pour les travaux portant sur les représentations sociales, j'ai travaillé en étroite collaboration avec ma collègue anthropologue Claire Dubé. Claire avait réalisé des travaux de terrain sur l'occupation du territoire par les Anicinapek de Kitcisakik en 1999 et est co-auteure d'un livre qui tient désormais lieu de référence sur la communauté (Leroux *et al.*, 2004). Son apport a été extrêmement précieux, tant en raison de son expérience que de sa spécialisation disciplinaire. Nous avons constamment mis en relation et comparé notre interprétation des données et discuté de l'analyse du contenu. Nous avons occupé le même bureau et souvent voyagé

ensemble vers Kitcisakik. Cette interaction au quotidien a certainement enrichi notre compréhension de l'univers représentationnel anicinape.

Enfin, l'important travail de collaboration que nous avons mené avec les assistants de recherche autochtones a également assuré une autre forme de triangulation et a permis d'apporter de riches éléments d'interprétation renforçant ainsi la fiabilité des données. De plus, à de nombreuses occasions, nous avons présenté à la communauté les résultats de la progression de nos travaux de recherche. Ces présentations avaient lieu au cours de réunions spéciales convoquées par le Comité Forêt ou au cours des assemblées générales annuelles. Ces rencontres étaient l'occasion de discuter des résultats et de valider notre démarche.

Par ailleurs, l'analyse mythologique est un outil précieux d'interprétation culturelle. Nous avons voulu mettre à profit les travaux de Leroux (1992, 2003) dans ce domaine en utilisant le *Récit des invasions* pour ajouter une dimension historique et cosmologique à notre compréhension du système représentationnel anicinape. Certaines parties de ce récit ont apporté des éléments interprétatifs pertinents à la caractérisation des représentations de la forêt et de la foresterie. Dans le cadre de ses travaux de doctorat, Leroux a récolté puis analysé le *Récit des invasions* auprès de Mani Michel, une algonquine qui avait, à l'époque, quatre-vingt-deux ans. Comme le précise Leroux, la première partie du récit relève davantage du mythe cosmogonique²⁴ ; alors que la deuxième partie donne lieu à une réflexion personnelle de la narratrice au sujet de « l'ère des désastres » qui affligent le territoire anicinape et la survie culturelle de son peuple. Plusieurs éléments de ce récit seront repris dans notre discussion relative à la caractérisation des représentations. Cette stratégie de

²⁴ Selon Lévis-Strauss (1958), les mythes cosmogoniques possèdent une structure permanente intemporelle, qui se rapporte autant au passé qu'au présent et au futur.

triangulation permet de retourner aux sources de la pensée mythique anicinape pour valider notre analyse du discours contemporain des participants à notre enquête.

2.3.4 Commentaire sur l'organisation des données

Les gens de Kitcisakik témoignent de leur rapport identitaire à la forêt de multiples manières à travers leur discours et leurs pratiques. La caractérisation de leur système représentationnel a donné lieu à un exercice de catégorisation qui ne saurait refléter intégralement et adéquatement tous les éléments et liens qui existent entre eux. En effet, cette catégorisation apparaît utile pour présenter de manière synthétisée les différentes dimensions de la vision du monde holistique qui caractérise les cultures autochtones mais elle est inévitablement réductrice. Néanmoins, pour tenter d'organiser ces éléments, nous les avons partagés en deux grandes catégories : d'une part, les éléments reliés au milieu de vie qui concernent davantage la dimension biophysique de la forêt ; d'autre part, les éléments reliés au mode de vie anicinape qui correspondent aux aspects socioculturels de la relation à la forêt des gens de Kitcisakik. Cette organisation selon une logique d'analyse qui est la nôtre est proposée dans la perspective de mieux saisir la spécificité et la diversité de ces éléments. Nous avons adopté cette stratégie pour tenter de faire le pont entre la culture anicinape et notre propre culture occidentale et universitaire. Mais nous reconnaissons que la séparation du milieu de vie et du mode de vie ne semble pas avoir de sens dans la vision du monde autochtone (Tanner, 2007). On verra toutefois au chapitre IV que cette catégorisation s'avère fort utile pour établir un lien entre les valeurs et les préoccupations des autochtones et les critères d'aménagement forestier qu'on pourrait qualifier de « culturellement adaptés ».

À l'intérieur des deux principales catégories d'éléments de représentation de la forêt et de la foresterie que nous avons établies, nous avons choisi d'organiser les données en les regroupant autour de types de relations qui nous apparaissaient comme étant les

plus significatives. Signalons que plusieurs données issues de notre enquête (éléments du discours, valeurs, pratiques sociales, émotions, etc.) ont été classées dans plus d'une catégorie représentationnelle concourant à sa description. Signalons aussi que les éléments de représentation que nous avons identifiés comprennent à la fois des composantes d'ordre ontologique, fonctionnel, relationnel ou affectif selon ce qu'ont exprimé les répondants. C'est à travers la mise en relation de ces catégories que le portrait que nous avons dressé traduit le mieux le rapport des Anicinapek à la forêt et à la foresterie.

Bien entendu, en raison de la méthodologie d'enquête que nous avons adoptée et de l'hétérogénéité des données, des analyses de type factoriel qui auraient permis de mettre au jour les liens entre différentes catégories d'éléments et de leur attribuer une pondération n'auraient pas été possibles et n'auraient pas rendu justice non plus au « monisme essentiel »²⁵ ou au caractère holistique du rapport à la forêt des Anicinapek. Toutefois, c'est par nos stratégies de triangulation et par la validation de nos résultats que nous pouvons attester de la pertinence de cette organisation des données.

2.3.5 Commentaire sur le choix des mots

L'approche substantive

Pour nommer chaque élément représentationnel, nous avons choisi un mot ou un groupe de mots, placés entre guillemets, que l'on accole au terme central « forêt » (par exemple : la « forêt-médecine ») ou « foresterie » (par exemple : la « foresterie-sourde oreille »). Cette stratégie substantive permet d'évoquer une image mentale qui

²⁵ « David Smith, par exemple, parle du « monisme essentiel » de la pensée chippewoyenne où les distinctions catégoriques d'opposition entre des entités ou des conditions qui sont mutuellement exclusives, sont remplacées par des catégories de polarité ou des catégories d'extrêmes appartenant à la même dimension. » (Guédon, 2005, p. 103).

traduit la complexité et la spécificité de l'aspect de la réalité phénoménologique que nous tentons de décrire. En effet, ce sont les mots qui donnent accès à l'univers représentationnel et qui permettent ici de le décrire. Nous avons donc porté une grande attention au choix des mots, tant en français qu'en algonquin.

Le choix des mots algonquins

Dans un contexte interculturel, l'usage que l'on fait des mots est un enjeu important qui s'est manifesté notamment au moment de la construction du guide d'entrevue et pour la compréhension du discours des participants. Par exemple, une question de notre premier guide d'entrevue était à l'origine formulée comme suit : « Pouvez-vous nommer trois mots qui vous viennent à l'esprit lorsque vous pensez à la forêt? » Notre assistant de recherche me fit comprendre que le mot « esprit » n'était pas convenable et signifiait autre chose. Il ne pouvait le traduire tel quel pour s'adresser aux aînés.

L'approche ethnographique de notre recherche nous a incités à porter une attention particulière aux mots et aux expressions qu'emploient les locuteurs de l'algonquin pour décrire leur rapport à la forêt. Nous avons effectué une importante recherche lexicologique, sémantique et étymologique pour élaborer le lexique thématique qui est présenté intégralement à l'appendice A. Il constitue une synthèse interprétative des principaux mots ou syntagmes²⁶ algonquins qui permettent de décrire la représentation de la forêt pour les Anicinapek de Kitcisakik. Cette recherche linguistique, que j'ai réalisée en collaboration avec ma collègue Claire Dubé et nos assistants communautaires Charlie Papatie et Robert Penosway, a enrichi notre compréhension du système anicinape de représentations. Bien que la majorité de nos entrevues aient été réalisées en français, ou en présence d'une personne qui faisait

²⁶ Groupe de morphèmes ou de mots qui se suivent avec un sens (Petit Robert, 1982, p. 1908).

une traduction simultanée de l'algonquin vers le français, un effort constant a été fait tout au long du processus de recherche pour recueillir et interpréter les notions et le vocabulaire algonquins susceptibles de nourrir notre compréhension des représentations sociales de la forêt et de la foresterie.

L'analyse de contenu nous a d'abord permis d'identifier les principaux éléments représentationnels relié à l'idée de « forêt ». Nous avons alors choisi un terme français qui exprimait le plus fidèlement possible l'esprit de chaque élément de représentation. Avec l'aide de plusieurs locuteurs parlant couramment l'algonquin, nous avons par la suite travaillé sur le choix approprié d'une expression algonquine pour désigner chacun des éléments représentationnels associés à la forêt. Les termes français et algonquins que nous avons retenus ne sont pas toujours des traductions littérales mais agissent plutôt en complémentarité pour caractériser un élément représentationnel dans toute sa complexité. Nous avons ainsi tenté de nommer en français et en algonquin, les différents éléments du système de représentation qui permettent de décrire la relation à la forêt. Cette démarche s'est avérée ardue puisque nous ne sommes pas linguistes de formation et que la plupart des Anicinapek avec lesquels nous avons travaillé n'ont pas appris à écrire leur propre langue.

Tout au long du processus de recherche, plusieurs personnes, dont certains aînés ont participé à nos efforts de caractérisation et de traduction. Les termes, locutions verbales et expressions en langue algonquine que nous avons retenus ont été validés auprès de plusieurs membres de la communauté de Kitcisakik. Une fois ces données obtenues, nous avons utilisé divers ouvrages, (dictionnaires, grammaires, lexiques) anciens ou contemporains portant sur la langue algonquine afin d'approfondir notre analyse lexicologique, sémantique et parfois étymologique. Le lexique présente chacun des éléments représentationnels décrits au chapitre II et illustrés à la figure 2.2. Chaque terme comprend une courte description qui propose nos hypothèses

interprétatives sur le sens et l'origine du mot suivi d'une liste de mots algonquins qui sont associés au terme choisi. Ces mots peuvent être traduits en français ou en anglais, selon les sources documentaires.

2.4 RÉSULTATS ET DISCUSSION

Cette section présente le système anicinape de représentation de la forêt que nous avons mis au jour. Chaque élément représentationnel est l'objet d'une description issue de l'analyse de l'ensemble des données récoltées. Plusieurs extraits d'entrevue appuient cette description. De même, l'analyse lexicologique (appendice A) que nous avons réalisée a permis d'enrichir notre compréhension de la représentation anicinape de la forêt. Enfin, la littérature ethnographique m'a souvent permis de placer cette analyse dans une perspective historique et interculturelle. Notamment, pour plusieurs des dimensions explorées, j'ai enrichi mon analyse par des éléments du *Récit des invasions* étudié par Leroux (1992). Cela m'a permis de mieux expliquer le lien étroit que font les Anicinapek entre la colonisation et les activités forestières industrielles qui se poursuivent sur leur territoire ancestral. Enfin, je complète cette description par une discussion portant sur le lien que nous pouvons établir entre le système anicinape de représentation de la forêt et l'aménagement forestier sur le territoire de Kitchisakik.

2.4.1 Schéma général du système de représentation de la forêt

Une représentation multidimensionnelle

Nous avons élaboré une catégorisation des éléments du champ représentationnel de manière à caractériser la relation contemporaine des Anicinapek à la forêt. Tel qu'illustré à la figure 2.2, cette relation se manifeste à travers une représentation à deux dimensions : 1) la « forêt identitaire » ; 2) la « forêt colonisée ».

Pour les Anicinapek, la « **forêt identitaire** » regroupe un ensemble d'éléments représentationnels associés à la culture traditionnelle. Elle correspond en quelque sorte au « quand nous vivions dans le bois » que l'anthropologue Marie-Pierre Bousquet (2002b) a décrit comme étant le pôle identitaire des Algonquins, toutes générations confondues et sans égard à leur espace de vie moderne, qu'ils résident en réserve ou en forêt. Nous avons regroupé les éléments de représentation de la « forêt identitaire » en deux catégories : d'une part, les éléments principalement associés au milieu de vie et à ses composantes biophysiques, et d'autre part, les éléments de nature socioculturelle plutôt associés au mode de vie. Il ne faut pas voir la structure proposée comme représentative d'une vision du monde autochtone qui partagerait nature et culture. Au contraire, comme plusieurs ethnologues l'ont suggéré (Descola, 2005 ; Guénon, 2005 ; Ingold, 2000 ; Leroux, 2004 ; Tanner, 2007), cette vision du monde relève d'une pensée holistique où l'humain fait partie de la nature au même titre que les autres êtres vivants, les esprits et les êtres inanimés. La structure que nous avons adoptée est donc strictement proposée de manière à organiser les données, les catégories n'étant pas mutuellement exclusives. Nous verrons en effet que conformément à la vision du monde qui caractérise les peuples autochtones, chaque élément représentationnel de la **forêt identitaire** est lié aux autres éléments et forme un réseau de relations indissociables.

Pour les gens de Kitcisakik, tout ce qui vit est relié. Un participant à notre enquête a illustré de manière éloquente la pensée systémique qui caractérise sa relation à la forêt, dans une perspective de survie.

Une image vaut mille mots : préservation, transmission de la culture et des valeurs anicinapek, mode de vie. Ce sont tous des éléments interdépendants (associés à « forêt »). Nous, on ne peut pas assurer notre survie avec des concepts isolés en soi.

Max

J'ai représenté cette relation dynamique par un schéma circulaire, sans insister sur un lien ou sur un élément plutôt qu'un autre. Questionnés sur les plus importants éléments de la forêt qu'il faudrait protéger, les Anicinapek refusent de prioriser l'un au détriment de l'autre, reflétant ainsi une pensée où domine la connectivité entre les parties d'un Tout.

Enfin, si la forêt comporte pour les Anicinapek une importante dimension identitaire qui les relie à leurs racines et à leur passé, elle est indiscutablement aujourd'hui également associée à la colonisation et à une « entorse » identitaire. D'ailleurs tel que le propose Krech (1999) dans *The Ecological Indian*, la résistance face à la colonisation est également un élément identitaire pour les autochtones de l'Amérique du Nord. Cet aspect de l'identité anicinape sera discuté dans la section portant sur la représentation de la « **forêt colonisée** » qui regroupe un ensemble d'éléments représentationnels liés à l'Indien colonisé et au territoire dévasté. Bien sûr, cette dimension de la représentation de la forêt est fortement en lien avec la représentation de la foresterie que je décris au chapitre III.

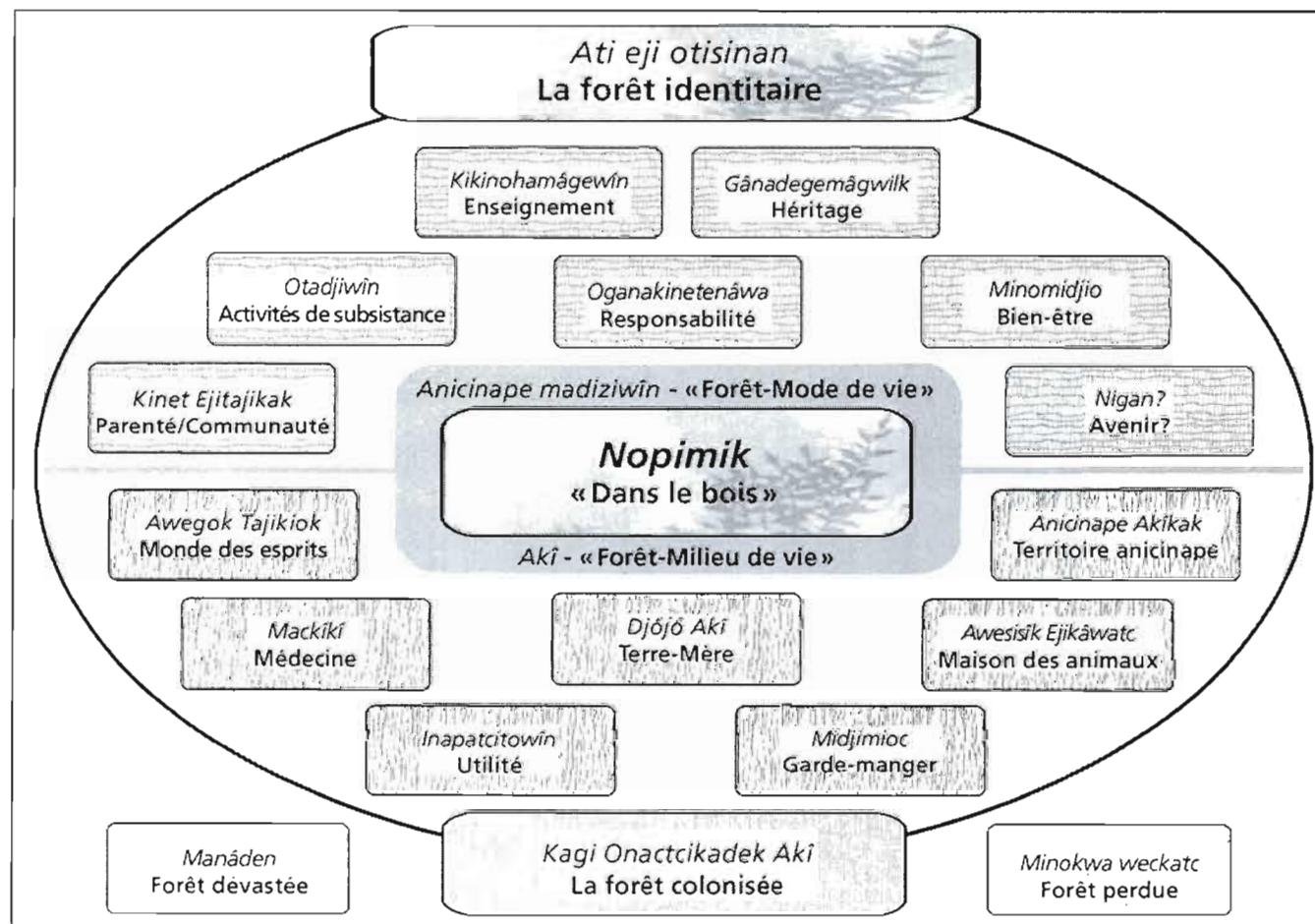


Figure 2.2 : Le système représentationnel de la forêt chez les Anicipapek

2.4.2 *Nopimik* : éléments étymologiques et sémantiques

Tel que le confirment nos recherches lexicologiques et nos entrevues, il n'existe pas de mot en algonquin qui traduise littéralement ce qu'on nomme en français par « forêt », c'est-à-dire un écosystème principalement dominé par les essences arborescentes, une entité distincte des autres éléments du paysage qui se caractérise par son étendue et par la densité des arbres qui la composent. Aussi, les gens de Kitcisakik avaient-ils de longues hésitations avant de répondre, lorsqu' au début de nos travaux, nous avons commencé par leur demander comment on traduisait « forêt » en algonquin. Le mot le plus couramment utilisé par les Anicinapek est *nopimik* (Dumon et Papatie-Dumont, 1985) que ceux-ci traduisent par « dans le bois ». Pourtant, l'étymologie de *nopimik* ou *nopiming* fait référence à « l'intérieur des terres » ou à ce que l'on pourrait nommer « l'arrière-pays ».

Les dictionnaires anciens traduisent *nopiming* (Cuoq, 1886 ; Lemoine, 1909) par « dans les bois », « dans les terres de chasse » ou « du côté opposé du bord de l'eau, en s'éloignant de la rivière ». Conformément à l'organisation de la langue algonquine qui s'articule principalement autour des locutions verbales (Brouillard et Dumont-Anichinipeo, 1987), on constate dans ces définitions, l'idée d'une action ou d'une relation à l'action : « aller dans les bois ou dans les terres de chasse ». Ainsi, la forêt ou le bois désigne un endroit où l'on se trouve ou vers lequel on peut se déplacer. Pour les Anicinapek que les premiers linguistes rencontrèrent, *nopimik* était donc associé à « l'arrière-pays ». Ceci pourrait s'expliquer par le fait qu'en se déplaçant principalement sur l'eau, ces derniers percevaient la forêt comme correspondant à l'espace à « l'intérieur des terres ». Les nations qui fréquentaient les côtes du fleuve Saint-Laurent et de l'Atlantique, comme les Innus, désignaient d'ailleurs les membres des autres nations plus forestières comme étant « ceux de l'intérieur des terres » (Cuoq, 1886). Pour expliquer le concept de forêt, les Anicinapek diront *endaje*

mitikokak, signifiant littéralement : « là où il y a des arbres », *mitik* signifiant « arbre » (Lemoine, 1911).

En ce qui concerne d'autres langues algonquiennes, Drapeau (1999) signale que « forêt » en innu se traduit par *nutshimit* ; les Atikamekw utilisent *notcimik* que Wyatt (2004) traduit par « forêt » et qu'il associe à un concept identitaire : « là d'où je viens » ; les Cris utilisent le mot *nahamiic* (Tanner, 2007) pour désigner « le bois » ou, *the bush* en langue anglaise. « Le bois » et *the bush* sont deux expressions qui ont un sens similaire et qui se distinguent du mot « forêt » en français ou *forest* en anglais par leur connotation fonctionnelle associée à une activité ou à un mode de vie : on a un « camp dans le bois » ou « on va dans le bois » pour « faire » quelque chose. Ainsi, « le bois », *the bush* ou *the woods* seraient plus près du mot algonquin *notcimik* que « forêt » en tant que tel.

En français, le mot forêt a aujourd'hui un sens plus statique et descriptif que *nopimik* en algonquin : « une forêt de pin blanc », « une vieille forêt ». L'origine latine du mot forêt est incertaine. Au Moyen-Âge, l'expression *silva forestis* signifiait le bois ou « la forêt en dehors (*foris*) de l'enclos » en faisant référence à la cour du Roi (Petit Robert, 2009). Une autre interprétation associe le mot *silva forestis* au mot *forum* pour « forêt du tribunal royal ». En ce sens, on peut supposer que le mot forêt a évolué en association avec un espace plus lointain et plus sauvage que le mot *silva* qui provient également du latin pour désigner « forêt ». Quoiqu'il en soit, il est intéressant de constater que l'origine du mot forêt, *foris* pour « en dehors », a une certaine ressemblance, sans qu'elle soit évidemment liée, à celle de *nopimik*. En effet, ces deux mots semblent tirer leur origine de l'idée de distance ou d'éloignement, les premiers ethnolinguistes de l'algonquin, rappelons-le, ayant traduit *nopimik* par « du côté opposé du bord de l'eau, en s'éloignant de la rivière ».

Un peu à la manière empruntée par les Inuits pour décrire la neige, il existe une série de mots qui représentent différents types de forêts. Ceux-ci se distinguent par les espèces d'arbres qui la composent, par le type d'habitat faunique auquel elles sont associées ou par certaines qualités liées à leur couleur, à leur densité ou à la facilité qu'éprouvent les autochtones à s'y déplacer. Ainsi, on nommera *mitikwa*, la forêt dense et noire qui est l'habitat de la martre et qu'on associe aux vieilles pessières noires. *Minokwa*, signifiant « belle forêt », est celle où l'Anicinape peut se déplacer aisément, notamment pour pratiquer ses activités de chasse et de piégeage et qui comporte de gros arbres matures. On remarque également une dénomination utilitariste de l'espace boisé par l'association à différentes actions ou activités que font les Anicinapek. Ainsi, on dira en algonquin : aller dans le bois (*tcekatik*), couper du bois (*kickatik*), le suffixe *tik* étant associé au mot arbre (*mitik*), bois ou forêt, ainsi que le suffixe *kwa*, comme dans *minokwa*.

Peut-on expliquer l'absence de mot pour désigner spécifiquement « forêt » comme une entité distincte du concept « dans le bois » par le fait que les Anicinapek ont toujours vécu dans un environnement forestier et n'auraient donc pas besoin de la nommer en tant que telle? Pourtant, les gens de Kitcisakik ont un mot pour nommer l'absence de forêt lorsque celle-ci a été coupée : *cibia*, qu'ils traduisent par « désert », est associé à un espace dénué d'arbres et qui se prête à l'établissement d'un campement.

Ati eji otisinin
La forêt identitaire

2.4.3 *Nopimik* – La forêt identitaire

Si tu vivais dans la ville, tu serais comme un indien déraciné

Comme en témoigne la richesse et la complexité du champ représentationnel que je décrirai ici, la forêt est au cœur de l'identité des Anicinapek de Kitcisakik. À l'instar des participants à l'enquête de Wyatt (2004) chez les Atikamekw, les Anicinapek mentionneront souvent : « *nopimik*, c'est là d'où je viens ». Le milieu forestier constitue le point d'ancrage du mode de vie traditionnel des Anicinapek et le lieu d'expression et de transmission de leur culture. En entrevue de validation, cette femme de Kitcisakik est explicite :

C'est vrai qu'on vient de la forêt. Parce que si tu vivais dans la ville, tu serais comme un indien déraciné. J'aurais le mal du pays. Je n'aurais pas d'identité à moi. *Otisinin*, c'est le mot pour identité.

Jocelyne

Plusieurs ethnologues, juristes ou autres spécialistes des cultures autochtones (Lacasse, 2004 ; Lévesque, 2004 ; Mailhot, 1999 ; Mailhot et Vincent, 1980 ; Poirier, 2000 ; 2001 ; Tanner, 1979) ont mis l'accent sur l'attachement au territoire plutôt qu'à la forêt comme siège de l'identité autochtone contemporaine et lieu de déploiement de la culture. Or, pour les nations algonquiennes, ce territoire qui représente leur milieu de vie est essentiellement forestier, incluant bien sûr, un vaste réseau hydrographique. L'attachement à la forêt représente donc une dimension particulière de l'attachement au territoire.

En effet, la forêt est devenue le principal emblème identitaire des Anicinapek, et la foresterie, le principal symbole de la menace à leur mode de vie et à leur culture. On remarque l'émergence du symbole de la résistance autochtone au sein de toutes les

communautés qui ont eu à faire face à l'exploitation forestière, qu'il s'agisse des Cris de Waswanipi (Feit et Beaulieu, 2001) des Innus de Betsiamites (Messier et Poulin, 2006), des Ojibwas de Temegami (Rodon, 2003) ou des Nuu-Chah-Nulth de l'île de Vancouver (Lertzman, 2006). Pour ces communautés, les revendications territoriales et culturelles ont pris la forme d'une lutte pour la sauvegarde des forêts. Nous décrirons donc la relation qu'entretiennent les Anicinapek à l'égard de leur territoire, *Anicinape Akikak*, comme une dimension particulière de la représentation de la forêt et de l'identité amérindienne.

Bien que Leroux *et al.* (2004, p. 1-2) fassent plutôt état de l'attachement au terrain de chasse familial, la description que font ici les auteurs traduit bien le caractère identitaire de la vie en forêt qui se confirme par nos résultats de recherche :

Or, bien que l'exploitation du terrain de chasse familial soit de plus en plus délaissée par les couches les plus jeunes de la population, il n'en demeure pas moins que l'attachement à cette assise reste encore très fort chez les gens de la communauté. On pourrait dire qu'il existe un double courant de comportements et d'attitudes à l'égard du territoire. D'une part, on observe un courant d'abandon des anciennes coutumes qui provient de l'attrait de la ville, de l'influence de l'école, de l'adoption de nouvelles formes de travail et d'un éloignement généralisé favorisé par l'automobile. Autrement dit, le foyer des intérêts s'est déplacé du petit poêle à bois de la maison en forêt vers le magasin, le bureau et le monde culturel de l'Abitibi urbain. Mais, d'autre part, le petit poêle à bois de la maison en forêt subsiste malgré tout dans la pensée des gens comme un pôle d'identité et de nostalgie, car chacun ressent bien que l'éloignement de plus en plus prononcé du terrain de chasse familial signifie l'étiollement progressif de la culture ancestrale.

À l'instar de Bousquet (2005) qui questionne la « biculturalité » des jeunes Algonquins, Leroux *et al.* (*op. cit.*) portent ici un regard pertinent sur le paradoxe d'une forme d'hésitation identitaire, qui caractérise désormais l'univers traditionnel algonquin confronté aux prérogatives de la contemporanéité. Ainsi, même si les gens de Kitcisakik ne pratiquent plus un mode de vie semi-nomade de chasseurs-cueilleurs

et souhaitent un meilleur accès aux conditions associées à la modernité, la vie en forêt constitue toujours le fondement de leur identité culturelle.

Le rapport à la forêt contribue également à positionner les Anicinapek de Kitcisakik face aux autres communautés algonquines de l'Abitibi-Témiscamingue, puisque la communauté de Kitcisakik est celle qui est demeurée la plus traditionnelle : les Anicinapek sont ceux qui « vivent encore dans le bois ». Ce statut leur confère toutefois une position ambiguë au regard des membres des autres communautés qui ont abandonné la forêt pour la vie en réserve (au sens de la *Loi sur les Indiens*). Tel qu'en témoignent les travaux de Marie-Pierre Bousquet à Pikogan, le « quand nous vivions dans le bois » est une formule qui définit l'identité culturelle algonquine même si la plupart des communautés ont abandonné ce mode de vie. Paradoxalement, les gens de Kitcisakik ont tout à la fois le prestige et la honte de vivre encore comme leurs ancêtres. D'une part, ils sont fiers d'être parmi les derniers représentants d'une culture qu'ils tentent de préserver et de revitaliser, d'autre part, les Anicinapek de Kitcisakik sont l'objet de dérision en provenance des membres d'autres communautés algonquines en raison de leur mode de vie qu'on dit peu évolué²⁷.

Le lien identité / langue / forêt

Ce témoignage d'une femme de Kitcisakik livré publiquement au cours de la première grande rencontre communautaire portant sur la planification du projet de village illustre de manière éloquente le lien que font les gens de la communauté entre la vie en forêt et la survie de leur langue et de leur culture.

²⁷ Rappelons que les Anicinapek de Kitcisakik habitent encore aujourd'hui dans de maisons rudimentaires, sans eau courante et sans électricité, et qu'ils ont toujours refusé de vivre en réserve, renonçant ainsi à certains services de base.

On devrait rester dans le bois. Travailler sur notre mode anicinape. Que tous les membres puissent rester dans leur aire de trappe. Demeurer dans le bois pour que survive notre mode de vie. Si vous ne parlez pas votre langue anicinape, vous allez l'oublier. Les jeunes et les enfants ont peur de faire rire d'eux s'ils parlent l'anicinape. On peut leur montrer gentiment. [...] Il n'y a plus de traces des Anicinapek dans le bois... juste les *bulldozers* des Blancs dans le bois. [...] De quoi on parle quand on dit « anicinape »? Qu'est-ce qu'on va laisser à nos enfants?

Charline

La communauté de Kitcisakik ne compte qu'une quinzaine d'ainés qui sont unilingues algonquins et qui sont les derniers représentants d'un mode de vie aujourd'hui révolu. Préoccupés par la survie de leur culture, plusieurs d'entre eux s'impliquent activement dans des activités de transmission des savoirs auprès des jeunes, tout en déplorant qu'il n'y ait pas assez de telles occasions ou que les jeunes s'y intéressent peu. Comme dans plusieurs villages autochtones au Canada, les jeunes parlent peu leur langue maternelle et leurs échanges avec leurs grands-parents sont limités²⁸. La vie en forêt est perçue comme le creuset de la transmission de la culture et de la langue algonquine. À maintes reprises au cours de nos travaux de recherche avons-nous entendus les gens faire état de leurs préoccupations à l'égard de la disparition de la langue algonquine, allant de paire avec leurs inquiétudes au regard de la dégradation de leur milieu de vie.

D'ailleurs, dans le *Récit des invasions*, Leroux (1992) identifie un mythème²⁹ autour de la thématique de la langue et de l'ethnicité, indiquant que cette composante de la culture était perçue par la narratrice comme étant particulièrement menacée par « l'invasion des *Wemitigojik* », notamment à travers le retour de l'enfant indien, qui,

²⁸ Voir à ce sujet le récent film de Kevin Papatie (2007), *L'Amendement*, réalisé dans le cadre du programme de l'Office national du film *Wapikoni mobile*. En ligne : http://www.onf.ca/aventures/wapikonimobile/excursionWeb/createur.php?id=41&id_nation=2

²⁹ Selon Leroux (1992, p. 33), on nomme « mythe », en analyse structurale, un ensemble de traits communs identifiés à travers les énoncés d'un mythe et qui constitue un niveau d'articulation transversal.

après avoir été kidnappé par les Blancs revient dans sa communauté en jouant le rôle d'interprète entre les deux mondes. Mani Michel aborde également le sujet des enfants qui sont obligatoirement envoyés à l'école. À la fin de son récit, elle cède la parole à son petit-fils Edmond. Tel que mentionné précédemment, seize années plus tard, Edmond Brazeau a véritablement « pris la parole » en devenant chef de sa communauté. L'enjeu de la préservation de la langue et de la culture anicinapek figure aujourd'hui parmi ses priorités.

La représentation de la « forêt colonisée » comme élément identitaire

Mais quel est le lien entre la représentation de la « **forêt identitaire** » et celle de la « **forêt colonisée** »? Nos données de recherche confirment que le rapport à la forêt s'exprime à travers une double dimension : 1) un système composé d'éléments traditionnels qui est le fondement de l'identité anicinape. Ce système est associé à l'intégrité biologique du milieu de vie et à la poursuite d'un mode de vie « dans le bois » tel que l'ont vécu les aînés et leurs ancêtres ; 2) la représentation contemporaine de la « **forêt dévastée** » et de la « **forêt perdue** » que les Anicinapek attribuent à la colonisation et à la réalité vécue aujourd'hui par les occupants du territoire.

Bien que les Anicinapek ne le conçoivent pas ainsi, on peut sans doute affirmer que la représentation de la « **forêt colonisée** » fait partie de l'identité amérindienne contemporaine sur laquelle se sont articulées les principales revendications des peuples autochtones depuis les trente dernières années. La section 2.4.3.3 aborde cet aspect particulier de la représentation de la forêt. Les sections qui suivent présentent les éléments représentationnels qui sont regroupés sous les catégories générales de « **forêt-milieu de vie** » et « **forêt-mode de vie** ».



La « forêt-milieu de vie » -
Tout ce qui vit est relié

Nous avons identifié *Akî* comme étant le concept le plus près de la représentation de la « forêt-milieu de vie ». Pour les Anicinapek, *Akî*, désigne l'espace d'interaction de tous les êtres vivants. *Akî* représente la conception la plus large de l'univers que l'on peut associer à la Terre, à la nature, à l'environnement. Les Anicinapek traduisent généralement *Akî* par « Terre » ou « Terre-Mère », exprimant dans ce dernier cas la dimension spirituelle qu'ils y accordent. La représentation de la « forêt-milieu de vie » décrit plus particulièrement la dimension biophysique, matérielle et tangible de la forêt comme support à toute forme de vie, y compris le monde des esprits et les formes inanimées comme les roches.

La « forêt-milieu de vie » comprend un ensemble d'éléments interreliés : la « **forêt-Terre-Mère** », la « **forêt-monde des esprits** », la « **forêt-territoire anicinape** » et la « **forêt-maison des animaux** » qui permet de décrire la forêt comme un espace qui abrite, qui nourrit et qui supporte toute forme de vie. En algonquin, le mot « habitat » ne se traduit pas textuellement. Il est plutôt associé à la notion d'empreinte : *ejigigek*, exprimant ainsi l'importance de laisser sa trace. En entrevue, les participants à notre enquête ont souvent mentionné cette idée, sans doute en lien avec la peur de disparaître. On comprend également que l'empreinte est un concept vital pour suivre la trace des animaux et pour marquer le territoire.

La catégorie « forêt-milieu de vie » comprends tous les éléments relatifs à l'idée de biodiversité, de relation systémique et d'intégrité des écosystèmes. Il s'agit certes là de trois de nos propres schèmes conceptuels qui servent *a priori* de référence pour organiser les données mais que les Anicinapek nommeront à leur manière : « La forêt,

c'est la vie », ou « tout ce qui vit est relié » (*Eji me dijimikok*) traduisant ainsi cette conception organique³⁰ de l'univers qui est propre aux cultures amérindiennes. C'est le cas notamment des Nuu-Chah-Nulth de l'île de Vancouver en Colombie-Britannique qui désignent l'idée que « Tout est Un » par *Hishuk ish ts'awalk* (Lertzman, 2006).

Cette conception holistique et systémique des relations biologiques³¹ se rapproche de la définition de la biodiversité adoptée par la communauté internationale (Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE, 1994) dans la Convention sur la diversité biologique et qui comprend la diversité spécifique, la diversité génétique et les processus présidant à l'intégrité des écosystèmes. Cette idée d'interaction, fondamentale dans la pensée anicinape, est à la base du concept d'aménagement forestier écosystémique (Christensen *et al.*, 1996 ; Gauthier *et al.*, 2008) qui influence de plus en plus les pratiques forestières à travers le monde. Les autochtones affirment qu'il faut conserver toutes les composantes des écosystèmes pour les protéger. Aussi, refusent-ils de prioriser certains éléments du patrimoine écologique au détriment des autres. Sans doute s'agit-il d'un bon exemple de convergence entre les savoirs scientifiques et les savoirs écologiques traditionnels. De même, peut-on associer les savoirs autochtones concernant les interactions biologiques au concept de « filtre brut » utilisé en écologie pour désigner une approche de conservation des habitats selon laquelle on maintient un ensemble de conditions favorables permettant de protéger un ensemble d'espèces interreliées.

³⁰ Par conception organique, nous faisons référence au lien vivant qui relie les différents éléments d'un système. On pourrait également caractériser la représentation de la Terre-Mère comme systémique (notion de rétro-action), écosystémique (système vivant) et holistique (comme un tout). Il s'agit de concepts qui apportent chacun une dimension différente à la notion de réseau et d'interaction.

³¹ Nous précisons ici la dimension biologique car nous admettons que Akî comprend également une dimension spirituelle.

Les Anicinapek sont un peuple de la forêt boréale méridionale qui est une forêt mélangée. Cet écosystème dominé par la mixité des essences résineuses et feuillues a influencé le développement de la culture des Anicinapek et leur représentation de la forêt. Ainsi, la biodiversité des espèces arborescentes apparaît comme une caractéristique importante de leur milieu de vie et de ce qu'ils considèrent comme étant une « belle forêt ». De fait, certains participants ne comprendront pas les chercheurs qui leur demandent d'effectuer des choix. À la question « qu'est-ce qui est vraiment important dans la forêt? », la plupart répondront : « Tout est important »³². Pourtant, un aîné répondit un jour, en montrant un espace d'un demi-centimètre entre son pouce et son index : « Ce qui est important, ce sont les petits bourgeons que mange la perdrix ». Dans le même sens, un autre participant répondit : « La biodiversité, c'est le garde-manger des animaux », illustrant ainsi cette compréhension systémique de l'interrelation entre les humains, les animaux et toutes les composantes de « cet espace d'interaction entre tous les êtres vivants ».

La « forêt-milieu de vie » regroupe également un ensemble d'éléments associés à la notion de survie et de sécurité qui est fondamentale pour les Anicinapek, dans sa dimension alimentaire (la « forêt-garde-manger »), thérapeutique (la « forêt-médecine ») et matérielle (la « forêt-utilité »). De plus, je décrirai chacun des éléments représentationnels de la « forêt-milieu de vie » en mettant l'accent sur les liens qui s'établissent également avec d'autres éléments liés à la dimension socioculturelle (la « forêt-mode de vie »). Le caractère gras est utilisé dans le texte pour mettre en valeur les liens entre les différents éléments représentationnels.

³² Berkes (1999, p. 175) a également rapporté des résultats semblables, en particulier en faisant référence aux travaux de Turner (1988), chez les Salish de la côte ouest.



**La « forêt-Terre-Mère » -
Notre maman**

La représentation de la « forêt-Terre-Mère » ou *Djôjô Akî* (*Djôdjô* signifie « maman » en algonquin) est au cœur du système représentationnel de la forêt pour les Anicinapek de Kitcisakik. Ces derniers utilisent couramment la métaphore de la Terre-Mère pour signifier le sens originel associé à la Terre génitrice, protectrice et nourricière qui accueille et soutient toute forme de vie, lui conférant une importante dimension symbolique.

Les ethnologues considèrent généralement que le concept de Terre-Mère n'est pas une représentation autochtone authentique et relève plutôt du discours essentialiste associé au « renouveau indien traditionaliste »³³, à une forme d'« esthétisme ethnologique » (Savard, 1981) ou encore à l'idéologie amérindienne de l'écologie sacrée (Berkes, 1999 ; Hornborg, 2004 ; Suzuki, 1997).

Ainsi, selon Bousquet (2002a, p. 82) :

Des auteurs comme Sam Gill et Shepard Krech III ont montré comment le concept de Terre-Mère, issu d'une construction imaginaire des Occidentaux sur les « Nobles Sauvages », a été réapproprié par les Amérindiens, quand ceux-ci ont commencé à s'unir autour de leur expérience commune de l'oppression et de la perte de leurs terres, à partir des années 1960. Il n'en reste pas moins que l'environnementalisme est érigé en principe religieux, soutenant une cause morale et politique, dont la vigueur chez un grand nombre d'Amérindiens ne peut être que constatée. Que son émergence puisse être datée et analysée, alors qu'il est présenté comme traditionnel, ne change rien à son existence.

³³ Bousquet (2002a) définit en ces termes le mouvement du « renouveau indien traditionaliste » : « Le traditionalisme insiste sur le respect dû aux aînés, génération qui sert de modèle en matière d'identité culturelle, dont les enseignements sur les manières de faire d'antan sont appliqués à la lettre. Ils remettent ainsi en vigueur des usages dont ils ignorent parfois l'origine ou dont ils réinterprètent le sens dans le contexte contemporain. » (p. 70).
« Un traditionaliste est un individu qui, sentant une rupture entre ce qu'il pense être sa tradition et ce qu'il en sait, s'engage dans un processus d'apprentissage d'éléments qu'il lui semble essentiel de connaître pour pouvoir s'identifier comme Amérindien. » (p. 80).

De fait, la référence à la Terre-Mère est utilisée dans le discours des autochtones de plusieurs nations et véhiculée par certaines organisations politiques comme symbole représentatif d'une différence culturelle. C'est le cas, par exemple, de l'Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador (IDDPNQL, 2007) qui décrit sa mission comme étant « un engagement envers la Terre-Mère ». En outre, on retrouve également un équivalent bien répandu au sein des cultures andines de Bolivie et du Pérou à travers le concept de *Pacha Mama*, qui signifie « Terre-Mère » en langue quechua.

Cet extrait de Savard qui date déjà de 1981, mais qui conserve sa pertinence, met en parallèle la relation à la Terre qui caractérise la culture occidentale et les cultures amérindiennes :

Propriété privée ou terre-mère. Pris à la lettre, la terre n'est pas plus appropriable qu'elle n'est la mère des vivants. Il serait toutefois navrant de persister à ignorer que le caractère utopique, incantatoire, naïf, voire enfantin, que peut revêtir pour nous cette notion de terre-mère, n'a d'égal que celui évoqué chez les peuples d'Amérique par les plus officiels de nos discours sur la *propriété privée* et sur la supériorité des systèmes qui s'en inspirent.

(Savard, 1981, p. 13-14)

Bref, comme il s'agit d'un concept utilisé couramment dans le discours contemporain des Anicinapek, nous l'avons adopté pour expliquer la dimension cosmologique et spirituelle associée à ce vaste et complexe champ représentationnel qu'ils appellent *Akî*. Dans les faits, il nous semble que la particule *djôjô* juxtaposée à *Akî* est un néologisme algonquin. Les dictionnaires anciens ne font aucunement référence à la notion de « Terre-Mère ». Il n'en demeure pas moins que, tel que le mentionnait Savard (1981) « elle demeure, pour les premiers Américains, l'objet d'une affection filiale ». Interrogé à ce sujet, Jimmy Papatie affirme que sa grand-mère faisait effectivement référence à la Terre, par *Kidjôjô minan* qui signifie littéralement « notre (*ki*) mère (*djôjô*) qui nous est donnée (*ominan*) ».

Les anthropologues ne sont pas dans mes mocassins! [...] Le tambour, c'est le cœur de la Terre qui bat. La Terre est comme un être vivant. On la voit comme notre mère. Est-ce que vous seriez capable de traiter votre mère de cette façon? Elle ne donne plus. Le garde-manger s'épuise. Ma grand-mère, *kokoum*, elle a vraiment connu le lien spirituel. Je voyageais avec elle sur le territoire [...] Elle appelait la Terre « notre maman », *Kidjôjô minan*. Je lui demandais : « où est notre papa? » Elle disait : « c'est le Créateur, *kije manitou*, pour les Catholiques ».

Jimmy Papatie

Une autre manifestation contemporaine du concept de Terre-Mère est présente dans cet extrait du film *Djodjo Akî* que Steve Papatie (2006) de Kitcisakik a réalisé dans le cadre des projets cinématographiques du *Wapikoni mobile* (ONF, 2007) :

Aujourd'hui, la Terre demande que nous reprenions notre place. Saurons-nous la retrouver? Jusqu'où regarderons-nous la Terre mourir? Blancs et autochtones, levons-nous pour notre Terre-Mère à tous. [...] Nous sommes comme les pins blancs, on ne s'agenouillera jamais.

Un fait notable s'exprime ici, qui marque peut-être un changement dans la représentation de la « **forêt dévastée** » et de la « **foresterie-compromis** » : le jeune cinéaste propose de s'allier à la culture dominante pour protéger la Terre-Mère, plutôt que d'adopter une attitude incriminante comme celle qui a caractérisé la représentation la plus répandue de la foresterie dans sa communauté (tel qu'en témoigne le système mis au jour par nos travaux et présenté au chapitre III).

Pour les gens de Kitcisakik, la représentation de la forêt associée à la Terre-Mère est aujourd'hui chargée d'angoisse et de pitié. Leur inquiétude émane d'une part de ce lien de dépendance qu'ils ressentent à l'égard de *Akî*. En effet, même si dans les faits, ce lien de dépendance à la Terre a été remplacée par le soutien de l'État, les autochtones continuent d'associer la forêt et la Terre-Mère à leur sécurité alimentaire, sanitaire et matérielle. On peut également ajouter une dimension de sécurité culturelle à cette représentation puisque les Anicinapek relient la survie de leur identité à la

survie de la forêt. Les préoccupations des Anicinapek sont également dirigées vers la souffrance de la Terre-Mère, dans une forme de transposition de la douleur humaine qu'ils ressentent face à la dégradation de l'environnement et reflétant encore une fois le caractère identitaire du lien des Anicinapek à la Terre et à la forêt.

La Terre-Mère souffre. On lui enlève ses enfants. Les cèdres sont ses enfants. Comme si on m'arrachait les bras. Je suis une femme. La Terre-Mère est une femme. C'est elle qui donne la vie.

Pauline

Nombreux sont les participants à notre enquête qui ont fait allusion à la Terre-Mère comme à un organisme vivant, en présentant la forêt comme « les cheveux de la Terre », les rivières comme ses veines et l'eau, comme son sang. Cette métaphore n'est pas sans rappeler Lovelock (1979) qui a décrit la planète Gaïa comme un être vivant au « métabolisme » géophysiques. Toutefois cette personnalisation de la Terre n'a sans doute aucun fondement dans la cosmologie traditionnelle car on ne retrouve pas d'équivalent dans la mythologie algonquienne. Il s'agirait plutôt d'un élément du discours traditionaliste que Gill (1990) a décrit et dont il a été question plus haut. Enfin, notre analyse témoigne également d'un lien important entre la « **forêt-Terre-Mère** », la « **forêt-héritage** » et la « **forêt-responsabilité** » dont nous reparlerons.

Awegok Tajikiok
Monde des esprits

La « forêt-monde des esprits » -
Ceux qui restent

Ce n'est qu'après un examen minutieux de la littérature et de nos données de recherche que nous avons choisi d'associer la « forêt-monde des esprits » à la « **forêt-milieu de vie** » (*Akî*), plutôt qu'à la « forêt-mode de vie » (*Anicinape madiziwîn*). Rappelons toutefois que la catégorisation que nous faisons, ainsi que la distinction entre mode de vie et milieu de vie est artificielle pour les Anicinapek. Elle sert plutôt

les fins de notre exposé, nos choix structuraux servant à illustrer notre compréhension de leur vision du monde. Ainsi, il nous a semblé plus cohérent de référer aux esprits comme des êtres qui habitent la forêt, au même titre que les Anicinapek et les animaux. En ce sens, la forêt sert de support biophysique ou de milieu de vie aux esprits.

Sans doute en raison des dérives contemporaines du néo-chamanisme, les ethnologues décrivent avec prudence le monde des esprits tel que perçu par les autochtones. Cette réserve est également la conséquence du fait qu'il s'agit d'un sujet que les autochtones eux-mêmes hésitent à aborder, notamment en raison de la persistance des interdits du catholicisme. Tanner (2007, p. 133) explique en ces termes, cette réserve qui semble de mise pour décrire le monde des esprits :

Il peut être suggéré qu'il s'agit d'un problème particulièrement difficile pour un terme comme « esprit », parce que ces êtres, par leur nature, semblent d'un caractère mystérieux, et leur statut empirique tend à être au mieux non fiable, même pour les personnes qui vivent dans une tradition animiste particulière.

(trad. pers.)

Plusieurs ethnographies classiques ont décrit différents aspects de la spiritualité algonquienne : Tanner (1979) chez les Cris, Jenness (1935) chez les Ojibwas, Speck (1935) chez les Naskapis, Mailhot (1999), Savard (1989 ; 2004) et Vincent (1973) chez les Innus. En ce qui concerne les Algonquins, quelques mythes et légendes ont été publiés (Assiniwi, 1998 ; Clément et Martin, 1993 ; Davidson, 1928 ; Speck, 1915) mais la thèse de Leroux (2004) compte parmi les rares ouvrages qui abordent en profondeur la cosmologie des Algonquins, ce dernier le faisant à travers une analyse mythologique détaillée. Dans une perspective plus contemporaine, Bousquet (2002a) a décrit la relation spirituelle qu'entretiennent toujours les Algonquins à l'égard des animaux, sans toutefois se référer à des données empiriques ; Desveaux (2004) a réalisé une relecture du totémisme chez les Algonquins.

Pour notre part, contrairement à ce que Guénon (2005) a connu chez les Nabesnas où des récits servaient le plus souvent de réponse à ses questions, les Anicinapek ont très rarement communiqué des histoires, légendes, récits ou mythes au cours de nos discussions portant sur la forêt. Par ailleurs, bien qu'aucun des participants à notre recherche n'ait fait référence spécifiquement à une expérience onirique, la littérature confirme que le rêve occupe une place importante dans la spiritualité algonquine et algonquienne, en particulier les rêves d'animaux (Spielmann, 1993). Enfin, différents travaux ethnoscientifiques attestent de la relation spirituelle et rituelle qu'ont historiquement entretenu les peuples algonquiens avec les plantes et les animaux et sont le reflet d'un riche corpus de savoirs en relation avec la forêt (Black, 1980 ; Bouchard et Mailhot, 1973 ; Clément, 1990, 1995).

Pauline, une femme de Kitcisakik qui a régulièrement collaboré à nos travaux, explique en ces termes la relation de réciprocité et de responsabilité qu'elle entretient avec les animaux et la « Terre-Mère », attestant de la persistance des pratiques ancestrales d'échange qui caractérise les activités traditionnelles des Algonquins.

Le Créateur est l'ami des Anicinapek. Il faut qu'ils fassent attention (les Blancs) parce que, premièrement, dans l'histoire du Canada, ils nous ont découvert. On était ici avant. Pis c'est à nous autres à garder la forêt. Tu sais, nous, on donne en échange aux animaux. En tout cas moi, quand j'veux obtenir quelque chose, je ne vais pas prendre de même. Parce que c'est la Terre-Mère. [...] Je fais ma prière avant. Après ça il faut que j'offre quelque chose, un tabac... C'est le tabac le plus important qui se donne à eux autres. C'est la même chose pour un poisson, une perdrix, un lièvre. Écoute, n'importe quel animal qui reste en bas, il faut que je donne quelque chose. Et lui, il donne à manger. Il faut que je remette. C'est comme ça, ma responsabilité avec eux.

Pauline

Depuis les travaux classiques d'Éliade (1987, 2004), l'arbre est considéré comme un symbole quasi-universel représentant l'axe central du monde entre le ciel et la terre qui assure le lien entre l'homme et le divin, le passage des âmes vers le céleste

(Harrison, 1992 ; Haxaire, 1998 ; Raine, 2005 ; Saint-Arnaud, 2007). Bien que l'universalité des concepts et des expressions culturelles aient été par la suite largement réfutée par les anthropologues au profit de l'originalité de chaque complexe local, l'arbre et la forêt sont demeurés des éléments dominants des cosmologies amérindiennes. Les textes historiques concernant plusieurs nations autochtones de l'Amérique du Nord dans McLuhan et Curtis (1974) offrent des témoignages essentiels ; le travail récent de Guédon (2005) est désormais incontournable, même s'il concerne une communauté de la nation athapaskanne établie à la frontière du Yukon et de l'Alaska. Enfin, Savard (2004) a récemment réinterprété certains mythes innus pour mettre en lumière l'importance de l'arbre et de la forêt dans la cosmologie algonquienne.

L'entière cosmologie algonquienne [...] s'organise autour d'un axe vertical traversant la terre, dont la section aérienne et lumineuse renvoie à tout ce qui est favorable aux humains, tandis que son prolongement souterrain plonge dans les profondeurs obscures qui contiennent les pires maléfices. Or, s'il est une forme de vie autre que celle des humains qui coïncide avec un tel axe, c'est bien celle des arbres. »

(Savard, 2004, p. 67-68.)

Cet auteur analyse plusieurs versions du récit innu de *Tsakapesh* : au terme de son périple sur terre, le retour du héros vers les arbres évoque le destin de son père et de sa mère qui avaient été transformés en lichen arboricole. Selon ce récit, issus de vieilles souches, les mortels devront retourner aux arbres au soir de leur vie. Savard remarque que ces images pourraient bien évoquer d'anciennes façons en usage chez les Innus de disposer des défunts au sommet des arbres pour qu'ils rejoignent la « voie des âmes ». De même, les rituels de chasse qui consistent à suspendre respectueusement les restes des animaux aux branches des arbres seraient le reflet de la verticalité du cosmos algonquien.

Tanner (2004, 2007) a récemment actualisé ses explications sur les pratiques animistes des Cris de la Baie James, en particulier les Mistassinis. Notre expérience avec les Anicinapek justifie l'extrapolation de certains éléments de l'analyse de Tanner au contexte de Kitcisakik. Selon Tanner, l'occurrence simultanée de deux versions apparemment incompatibles de la réalité est liée au fait que les Cris reconnaissent deux niveaux distincts de détermination des événements : l'un est pratique et fondé sur les connaissances empiriques, l'autre est idéologique et de l'ordre de la révélation. De même, Tanner explique le syncrétisme des Cris convertis au Pentecôtisme comme suit :

Loin d'assigner aux esprits cris une existence qui serait le produit de l'imagination, les adeptes cris de la chrétienté pentecôtiste acceptent leur existence phénoménologique et leur pouvoir considérable, mais admettent qu'il est strictement interdit d'entrer en contact ou en communication avec eux en raison de leur statut diabolique sans équivoque. Pour les Cris qui ont grandi dans des camps de chasse, l'existence des esprits était un fait accepté, en tant qu'élément essentiel d'un système omniprésent de croyances et de pratiques animistes.

(Tanner, 2007, p. 141-142, trad. pers.)

Les entretiens que nous avons réalisés avec certaines personnes de la communauté permettent de tirer les mêmes conclusions et expliquent d'une part, la survivance de la représentation de la « forêt-monde des esprits » et d'autre part, les hésitations exprimées par les gens à partager cet aspect de leur vision du monde et de leurs préoccupations au regard de la foresterie. En entrevue avec Jimmy Papatie, un informateur-clé sur la culture anicinape, nous avons abordé le fait que plusieurs membres de la communauté se questionnaient sur ce qu'il advient aux esprits qui résident dans les arbres lorsque l'industrie forestière coupe la forêt.

Ce sont des questions légitimes. C'est plus la culture que la spiritualité qui préoccupe les gens par rapport à la foresterie. Ce qui me désole, c'est qu'on est loin de ce que nos ancêtres vivaient. Ils marchaient avec le vent. [...] Il faut

protéger les vieilles forêts, c'est là que vont les esprits. [...] Quand je vais dans le bois, ce que j'aime c'est la tranquillité, le silence, la paix, l'harmonie. Si on avait notre spiritualité à nous, on serait capables de faire le lien entre l'original et les esprits. La religion a tellement déformé le monde des esprits. Je crois que quand mon père est décédé, il est parti vivre ailleurs. Je crois que lorsque je marche dans le bois, il marche avec moi.

Jimmy Papatie

Notre assistant de recherche traduit le mot « esprit » par *awik tijike* : *awik* pour « personne », *tijike* qui signifie « qui reste ». Selon Nacka, c'est l'expression utilisée pour désigner les esprits invisibles : « Il y a quelqu'un là », disent les aînés, c'est-à-dire, l'esprit qui reste ou qui survit est toujours là. Il précise ainsi sa conception du monde des esprits en lien avec la forêt :

Il y en a des esprits invisibles. Tu les entends des fois. Les personnes plus avancées dans leur spiritualité, à travers ça, ils entendent des voix. Là où des gens ont été laissés seuls. Ils sont morts. Leur âme est là. Les gens disent qu'il y a quelqu'un ici mais on ne le voit pas. C'est l'esprit. [...] Les gens qui pratiquent leur spiritualité sont en contact avec les esprits des arbres. *Tijike*, ça veut dire « qui reste », parce qu'il y a une histoire derrière ça. Beaucoup de gens racontent les événements qui se sont passés avec les individus. À chaque place il y a deux façons de voir. Il y a les esprits liés aux histoires. L'esprit des gens qui restent. Il y a aussi les esprits de la nature. Ces arbres-là aussi ils ont des connections avec les être humains. Pour être en contact avec la nature et ses esprits, pour les entendre, il faut pratiquer sa spiritualité. Toi tu ne l'entends pas parce que tu n'es pas dans la spiritualité autochtone. [...] Quand tu ne dors pas, il y a des esprits qui viennent te visiter. Parfois ce sont des messagers. Des fois ils te trouvent plus tard.

De plus, on assiste présentement chez certaines personnes de la communauté de Kitcisakik, comme c'est le cas dans plusieurs autres communautés amérindiennes, à une forme de réappropriation des croyances et pratiques religieuses traditionnelles, souvent à travers des enseignements ou des rituels appris dans des centres de désintoxication ou au cours de diverses manifestations autochtones. En outre, une femme de la communauté qui s'intéresse aux plantes médicinales et à la spiritualité

traditionnelle a recommencé la pratique des *sweat lodges* qui s'inspire du rituel de la tente tremblante (Vincent, 1973) bien documenté pour les peuples algonquiens. Cette femme est généralement perçue dans la communauté de manière ambivalente, certains réprouvant ses pratiques et manifestant de la suspicion à son égard, d'autres étant curieux ou respectueux de cette forme de « retour aux sources ». Elle expliquera elle-même comment elle perçoit la réaction des membres de la communauté :

Comme mon gendre, qui est avec ma fille, il a partagé que je faisais de la sorcellerie. Ah moi là, quand j'ai entendu ça de mes oreilles... quand je suis revenue ici, j'avais la tête basse. Puis j'ai commencé à pleurer : « Pourquoi vous me dites des affaires de même? » J'avais le cœur toute déchiré. Et là, je me suis dit : « Ça sert à rien, c'est eux autres qui vont perdre ». [...] S'ils veulent avoir mon aide, ils vont venir. Et là, avant qu'ils aillent au Portage (un centre de désintoxication), ma fille voulait que je fasse un feu sacré pour eux autres. Finalement, je n'avais pas de tabac, j'avais rien. « Oui, je vais le faire pour vous autres », j'ai dit.

Pauline

Au fil des entretiens que nous avons eus, les gens de Kitcisakik n'ont jamais mentionné la présence de forêts sacrées sur leur territoire ancestral comme il en existe dans certaines cultures africaines ou asiatiques (Saint-Arnaud, 2007). À peine deux endroits ont été identifiés par nos interlocuteurs comme étant sacrés, dans le sens classique d'un lieu qui est chargé d'interdits et qui suscite la crainte.

Le Lac Saillanac est un lac sacré. Il y a un tourbillon. C'est dangereux de passer en canot. Quand on voit le tourbillon, il faut retourner. Il y a une roche sacrée au Lac Héneault. Elle a l'air d'une paire de fesses. Il ne faut pas la pointer du doigt, sinon, il se met à venter.

André

De manière générale, conformément à la vision du monde qui caractérise les peuples autochtones des Amériques, on peut affirmer que c'est la relation à la Terre, *Akî*, qui est sacrée pour les Anicinapek de Kitcisakik, plutôt que certains lieux particuliers sur le territoire. Plusieurs commentaires des participants à nos travaux en témoignent :

Chaque chose de la vie est sacrée. Quand ils tuaient un castor, ils retournaient les os dans la rivière, pour respecter son esprit. On accrochait la carcasse des martres.

Jimmy Papatie

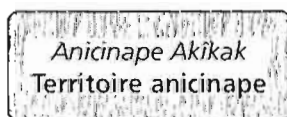
Toute la vie est sacrée, même les roches.

Nacka

Moi, j'aimerais mieux qu'ils ne coupent pas trop d'arbres. Tu sais, c'est vrai, on a besoin des arbres. Comme je t'ai dit, on a besoin de la force, de l'harmonie avec eux autres. Un arbre, c'est sacré un arbre. [...] Il n'y a pas un lieu particulier. Depuis que je prie, où je suis présentement, c'est tout sacré, ça.

Pauline

Le lien que font les Anicinapek entre la forêt et le monde des esprits est complexe et difficile à intégrer dans une perspective contemporaine d'aménagement. Toutefois, il semble que ce soit une dimension incontournable à prendre en compte, qu'il s'agisse de spiritualité traditionnelle ou de son actualisation synchrétique contemporaine qui en fait désormais une importante composante identitaire pour les autochtones.



**La « forêt-territoire anicinape » -
La Terre des Indiens**

En raison des composantes à la fois culturelles et biophysiques qui la caractérise, la représentation de la « forêt-territoire anicinape » est tout autant associée pour les gens de Kitcisakik à la « **forêt-mode de vie** » qu'à la « **forêt-milieu de vie** ». Aussi, l'idée de territoire anicinape est-elle proche des notions de géopsyché avancées par

Hellpach (1944) au milieu du siècle dernier et de paysage culturel³⁴ adoptée par l'UNESCO (1972) et par Parcs Canada (Buggey, 1999), deux concepts qui font référence à la combinaison de facteurs biophysiques, culturels, psychologiques et spirituels pour caractériser une relation multidimensionnelle au milieu naturel ou au territoire. Mais c'est sans doute à travers les travaux de Berkes et Davidson-Hunt (2006) que nous pouvons le mieux traduire la dimension relationnelle et dynamique qui prend place à travers l'idée de « paysage culturel »³⁵ et qui correspond le mieux à la relation des Anicinapek au territoire.

Selon les gens de Kitcisakik, *Anicinape Akikak* serait la formule la plus appropriée pour signifier l'idée de « Terre des Indiens » ou de « territoire anicinape » en faisant référence à leur territoire ancestral : la Terre de leurs ancêtres, qu'ils occupent encore aujourd'hui. *Anicinape Akikak* prend alors un sens politique en faisant référence au lieu et au lien d'attachement et d'appartenance des Anicinapek.

Même si on y va pas souvent, qu'on a pas cette chance-là, ça a toujours été le bonheur dans le bois. C'est comme un lieu d'appartenance qui existe. J'ai eu mes enfants là, j'ai élevé mes enfants là. J'ai appris beaucoup. Il me semble que je réagis mal si tu me coupes (de ça).

Dolorès

³⁴ Selon Parcs Canada (2008) un paysage culturel autochtone est un endroit auquel un (ou plusieurs) groupe(s) autochtone(s) accorde(nt) une signification particulière en raison du lien persistant et complexe entretenu avec le territoire. Le paysage exprime l'unité du groupe avec le milieu naturel et les valeurs spirituelles qui y sont rattachées. Il incarne la connaissance traditionnelle des esprits, des lieux, des utilisations du territoire et de l'écologie. Les vestiges matériels témoignant de cette association peuvent être remarquables, mais ils sont souvent minimes ou inexistant.

³⁵ Davidson-Hunt (2003) et Berkes et Davidson-Hunt (2006) ont élaboré une description dynamique des paysages culturels qui dépasse l'idée actuelle voulant qu'il s'agisse d'artefacts considérés comme des produits finis (Buggey, 1999). Ainsi, ils ont défini les paysages culturels des Ojibways de Shoal Lake en Ontario comme étant « l'expression physique d'un ensemble complexe et dynamique de relations, processus et liens entre les sociétés et leurs environnements ».

Cet autre témoignage livré par Annette au cours d'une réunion communautaire organisée par le Comité Forêt de Kitcisakik en 2006 illustre à lui seul l'importance et la complexité de la « forêt-territoire anicinape », au sens politique et identitaire :

Mon grand-père et son père disaient : « Il faut qu'il y ait des traces de pas dans la neige pour que les *tigojik* (les Blancs) voient qu'on occupe le territoire ». Il faut occuper le territoire pour éviter les coupes forestières. J'ai de la peine de ne pas voir ses traces sur le territoire. Ceux qui aiment la nature vont aller se ressourcer dans la nature. Il n'y a pas seulement la base alimentaire. Je vois moins d'animaux, moins d'orignaux, moins d'ours. Il faut se soucier de notre terrain, de *Aki*. Qu'est-ce qu'on va faire dans le futur? Que va devenir la Terre-Mère? Il faut connaître notre histoire aussi, comment était la vie avant. Avant, l'Anicinape se partageait la longueur du territoire.

Propos d'Annette traduits par Minope

Comme c'est le cas pour la plupart des nations amérindiennes, en particulier pour les peuples algonquiens (Feit, 2004 ; Lacasse, 2004 ; Mailhot, 1999 ; Mailhot et Vincent, 1980 ; Poirier, 2000 ; 2001 ; Saint-Arnaud *et al.*, 2008 ; Tanner, 1979), l'appartenance au territoire constitue le fondement de l'identité autochtone. En effet, l'élément identitaire et le principe d'occupation sont évoqués de manière éloquente dans cet extrait d'entrevue par « les traces de pas dans la neige ». Notre analyse lexicologique (appendice A) a montré que la notion d'empreinte (*ejigigek*) est associée à l'idée d'habitat et est fondamentale dans l'expression de la présence bien vivante des Anicinapek sur le territoire. Par contre, le témoignage d'Annette atteste bien que le rapport au territoire ne se limite pas « à la base alimentaire » et à l'occupation. La transmission des connaissances sur l'histoire et l'importance spirituelle de la nature sont également mentionnées dans cette citation. Poirier (2000, p. 149) rappelle que plusieurs travaux récents en ethnologie ont mis l'accent « non pas sur les concepts d'occupation et de subsistance, mais plutôt sur les modes d'engagement des autochtones envers les territoires et au sein de ceux-ci ». Pour les Anicinapek, ce sont les éléments représentationnels de la « forêt-responsabilité » et de la « forêt-héritage » qui traduisent le mieux ce « mode d'engagement » ou ce que

d'autres chercheurs qualifient de « l'attachement au lieu » (Beckley *et al.*, 2004 ; Williams *et al.*, 1992).

Dans le même extrait, comme dans de nombreux témoignages des gens de Kitcisakik, on note l'inquiétude qui habite cette femme face à l'avenir de sa communauté et de la Terre-Mère, ainsi qu'à l'égard du rétrécissement du territoire anicinape (« Avant, l'Anicinape se partageait la longueur du territoire »). On a également vu, dans le *Récit des invasions* (Leroux, 1992, p. 34) que l'amputation du territoire anicinape est un thème récurrent depuis plus de vingt ans dans le discours des Anicinapek : « Je m'étais mariée entre le moment où ils construisirent le chemin de fer et celui où ils tracèrent une route. Il y avait toujours quelque chose de nouveau sur la terre des Indiens, à l'intérieur et tout autour. Aujourd'hui, les lieux que nous habitons sont clôturés ».

L'occupation du territoire apparaît dans le discours des Anicinapek comme un symbole de leur survie culturelle. On note également comment le principe du déplacement d'un camp à un autre constitue le fondement d'un mode de vie associé à l'identité anicinape et constitue également un symbole de l'étendue de l'*Anicinape Akîkak*. Cet extrait d'entrevue illustre comment cette femme de Kitcisakik est préoccupée par les changements qu'elle observe dans sa communauté et la disparition des savoirs liés au territoire et à ses ressources.

Moi, ce qui m'inquiète beaucoup, c'est l'occupation du territoire. Comme disait Julien tantôt : « nos jeunes ne vont plus dans le bois ». [...] Avant, chez nous, où ma famille trappe, on avait un camp pour le début de la trappe. Après ça, au milieu de l'hiver, on avait un autre camp, et puis on allait finir notre saison au troisième camp. Aujourd'hui, on est ancrés sur notre deuxième camp et on n'a pas continué sur le premier parce qu'il y a des touristes qui bloquent le chemin pour l'accès à notre chez-nous. Et après ça, le troisième camp, personne ne veut se compliquer la vie. C'est un portage pour aller à l'autre là-bas. [...] Tu sais, c'est ça aujourd'hui : on fait pas de l'occupation. C'était pas ça qu'ils faisaient

autrefois les Anicinapek (rester à la même place). Il y avait plusieurs camps sur leur territoire. Ils faisaient vraiment de l'occupation. Ils savaient qu'à telle place il y avait des ravages d'orignaux. À telle place, on pouvait trouver son castor. Aujourd'hui, demande ça à n'importe qui, il ne le sait même pas!

Charline

Toutefois, selon Poirier (2000), l'importance que les tribunaux ont accordée à la notion d'occupation et d'utilisation du territoire pour les activités traditionnelles relève de la conception occidentale de la relation au territoire, basée sur une approche mécanique et utilitariste de la nature et de l'action humaine. De fait, la notion d'occupation est centrale dans la définition que les cours ont donnée au titre aborigène³⁶. Ainsi, tel que précisé par le jugement *Delgamuukw* (1997)³⁷, le titre aborigène découle de l'occupation autochtone du territoire qui est antérieure à l'affirmation de la souveraineté britannique et est également tributaire d'une continuité dans l'occupation par les autochtones. En vertu de ce jugement (par. 117), le titre aborigène comprend « le droit d'utiliser et d'occuper de façon exclusive les terres détenues en vertu de ce titre pour diverses fins... ». Selon Lacasse (2004, p. 164), et tel que confirmé par l'arrêt *Delgamuukw* « il n'est pas nécessaire que ces diverses fins soient des aspects des coutumes, pratiques et traditions autochtones faisant partie intégrante d'une culture distincte. Celles-ci peuvent porter sur autre chose comme la foresterie ou l'exploitation minière, par exemple. » Toutefois, selon le juge Lamer (par. 125) « les terres détenues en vertu du titre aborigène ne peuvent pas être utilisées d'une manière incompatible avec la nature de l'attachement qu'a le groupe autochtone concerné pour le territoire. »

³⁶ Titre aborigène : type de droit ancestral autochtone relié au territoire.

³⁷ Selon le juge Lamer, dans l'arrêt *Delgamuukw* (1997, par. 137). « ... bien que le titre aborigène soit un type de droit ancestral reconnu et confirmé par le par. 35(1) (de la Constitution canadienne), il est distinct des autres droits ancestraux parce qu'il naît lorsque le rapport entre un territoire et un groupe avait, pour sa culture distinctive, une importance fondamentale ».

Toutefois, contrairement à d'autres Premières nations qui ont traversé de longues négociations territoriales, les gens de Kitcisakik n'ont pas tendance à adopter un discours légaliste relativement à la protection de leurs droits territoriaux, sans doute parce qu'ils n'ont pas encore entrepris de revendications formelles avec les gouvernements du Québec et du Canada. Si la notion d'appartenance au territoire a pris une telle importance stratégique et politique pour les autochtones, les ethnographies classiques ont également mis l'accent sur l'association entre parenté et territoire. Ainsi, les liens de filiation et de mariage influençaient la répartition territoriale des groupes de chasses qui luttaient pour leur survie. Le contexte historique permet de mieux comprendre l'origine de l'attachement au territoire qui s'est aujourd'hui transformé en « appartenance » et en symbole identitaire. Notre description de la « **forêt-parenté/communauté** » fait état de cette dimension.

De même, Feit (2004), Tanner (1979) et d'autres ethnologues ont décrit le concept de territoire de chasse algonquiens comme étant une façon de reproduire les relations sociales algonquiennes de même que les symboles et les rapports à l'environnement.

En ce qui concerne les droits au territoire, Tanner (1979) suggère que la possession de terres n'est pas basée sur un sentiment d'appartenance au territoire comme tel. [...] Le système de territoires de chasse est basé sur le droit de jouir d'un accès adéquat aux ressources autour du campement, sans interférence, et sur la relation privilégiée des aînés, souvent les chefs de groupes de chasse, avec les animaux et le territoire dont ils ont fait usage à répétition. [...] Les obligations envers le territoire sont un épiphénomène, les relations entre les animaux et les gens en sont la clé.

(Feit, 2004, p. 7)

Feit (1971, 1973, 1978, cités dans Feit, 2004) a pour sa part montré que les terrains de chasse familiaux étaient utilisés chez les Cris de Waswanipi de façon à limiter les impacts qu'ont les chasseurs sur les populations de gibier et, dans certains cas, à voir à leur conservation, notamment à travers un processus de réciprocité sociale qui

permettait la répartition des gens sur le territoire, souvent en relation avec l'abondance du gibier. Dans son article de 2004, Feit vient ajouter l'influence des incendies récurrents dans la forêt boréale subarctique comme facteur environnemental qui aurait influencé la configuration territoriale des pratiques de chasse pour permettre aux Cris de s'adapter au risque d'approvisionnement qu'entraînaient les feux de forêts.

Les territoires de chasse furent probablement une des pratiques adoptées ou élaborées alors que les groupes tentaient rapidement de faire face à la réorganisation nécessaire à la suite d'incendies et du déplacement des groupes affectés sur des territoires déjà occupés par des groupes de chasseurs avoisinants et leurs familles.

Feit (2004, p. 18)

Dans sa synthèse sur l'origine des territoires de chasse familiaux qui semble à mi-chemin entre les positions de Speck (1915) et celle de Leacock (1954)³⁸, Feit (2004) conclut que ce type d'occupation a probablement coexisté avec d'autres modes de tenure entre les différents groupes et que des changements dans les pratiques de tenure ont pu s'opérer au fil des décennies.

À Kitcisakik, nous avons tenté d'évaluer l'influence des feux de forêts sur l'occupation contemporaine du territoire. Seuls quelques aînés ont mentionné le souvenir d'incendies de forêt et aucun n'a pu attester de changements subséquents dans les habitudes de chasse ou d'occupation territoriale. Pourtant, un locuteur de l'algonquin nous a bien mentionné un mot de sa langue qui fait référence à une forêt en régénération, qui vraisemblablement faisait référence à des conditions d'après-feu.

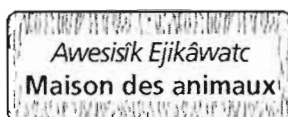
³⁸ L'origine de la répartition spatiale en terrains familiaux de chasse ou de piégeage a fait l'objet de nombreux débats en anthropologie. Pour ne citer que ces deux principaux protagonistes, Speck (1915) a avancé que le concept de terrains familiaux de chasse était précolombien et reflétait le système d'organisation sociale algonquien, alors que Leacock (1954) a plutôt avancé que c'est le commerce des fourrures qui avait amené des changements dans l'ordre social et territorial des peuples autochtones.

De fait, des études réalisées sur l'historique des incendies dans la région (Lessieur, 2006) montrent une diminution de leur fréquence depuis la colonisation, passant d'un cycle moyen de 170 ans au cours de la période pré-industrielle de 1800-1960 (pour l'Abitibi) et de 7466 ans pour la période de 1960-2004. Il n'y aurait eu que quatre grands feux (plus de 100 km²) dans la région depuis 1970, les autres n'atteignant en moyenne que 46 km².

Ces considérations permettent d'éclairer le débat sur l'adaptation des communautés autochtones aux activités forestières en vue d'élaborer des propositions qui faciliteraient la restauration des terrains de chasse en respectant l'ordre social établi et en mettant à contribution la capacité d'innovation et d'adaptation des communautés dans leurs modes de gestion du territoire et des ressources.

Aujourd'hui, les activités forestières ont à ce point modifié les habitats fauniques sur les territoires de tous les peuples algonquiens, que le leadership des chasseurs s'est effrité, notamment à travers la détérioration de la relation de réciprocité/dépendance/respect qui existait entre les aînés et les animaux. Paradoxalement, ces changements dans l'ordre social autochtone ont entraîné la consolidation du lien d'appartenance au territoire ancestral qui est devenu le symbole de la lutte identitaire des Premières nations et leur dernier lieu de pouvoir.

Comme le mentionnent Scott et Morrison (2004, p. 3) : « La gestion du territoire de chasse ne se veut plus seulement un simple aspect pratique de la reproduction sociale ; elle sert désormais aussi à appuyer la légitimité des revendications territoriales vis-à-vis de l'État, et ce, dans le contexte toujours plus transnational des politiques autochtones. ».



**La « forêt-maison des animaux » -
L'empreinte du gibier**

À l'instar des « traces de pas dans la neige » qui marquent l'occupation du territoire par les Anicinapek, l'empreinte (*ejî*) que laissent les animaux est le signe réconfortant de leur présence en forêt. Les animaux occupent un espace central et vital dans les cultures algonquiennes qui se manifeste à travers une relation complexe, aux dimensions écologiques, alimentaires, spirituelles et rituelles. Aussi, la forêt en tant qu'habitat faunique est-elle au cœur d'un réseau d'éléments représentationnels associés à la survie et à la sécurité des Anicinapek. À la question : « Pouvez-vous nommer trois mots qui vous viennent en tête lorsque vous pensez à la forêt, le mot « animaux » est celui qui reviendra le plus souvent. Nous tenterons dans les prochaines sections de mettre en évidence la relation entre « forêt-maison des animaux », « **forêt-garde-manger** » et « **forêt-activités de subsistance** » comme éléments associés à la survie et à la sécurité des Anicinapek. De plus, nous verrons comment cet ensemble d'éléments représentationnels est ancré dans la culture anicinape à partir du concept de « **forêt-enseignement** ».

Les Anicinapek diront *Awesisîk ejikâwatc* pour désigner la forêt en tant qu'habitat faunique. Textuellement, cet énoncé signifie : « là où le gibier laisse son empreinte ». En effet, à l'instar des Innus (Clément, 1995), les Anicinapek établissent une différence entre les animaux comestibles ou « animaux avec viande » (*awesisak*) et ceux qui ne le sont pas (*manitcocak*) (Leroux, 2003). En ce sens, l'expression algonquine serait plus près du concept d'habitat du gibier, mais nos interlocuteurs n'ont pas employé le mot « gibier » en français. On comprend toutefois de notre analyse lexicologique le lien important que font les Anicinapek entre la forêt, qu'ils se représentent comme habitat des « animaux comestibles », et la « forêt garde-

manger ». Ces extraits d'entrevue témoignent du caractère multidimensionnel de la relation que les Anicinapek établissent entre la forêt, les animaux et leur survie :

Ce qui m'inquiète le plus, c'est les animaux. Ils n'ont plus d'endroits où aller. Il y a une baisse d'activité pour les trappeurs. [...] Dans chaque terrain de famille, il devrait y avoir un garde-manger. Ici, si c'était tout coupé, il faudrait que j'aille à la chasse à côté, là-bas. Les gens, ils ne voudraient pas. Je ne pourrais pas chasser.

Jocelyne

La forêt est sacrée. Il faut la respecter à cause des animaux. Pas de forêt, pas d'animaux, dans le sens de survie, dans le sens de respect.

Denis

Les gens de Kitcisakik ne parlent pas de manière explicite du lien spirituel qu'ils entretiennent envers le monde animal. Toutefois, la littérature ethnologique sur les peuples algonquiens abonde en ce sens. En particulier, les travaux de Leroux (2003) mettent en évidence l'importance symbolique des animaux pour les Anicinapek, à travers le récit du brochet et celui du vison. Bien que Leroux ait mentionné la persistance de la croyance en l'existence des « esprits-mâtres des animaux » qui exercent une fonction de « contrôle » sur les populations animales et influencent les activités de chasse (voir aussi Bouchard et Mailhot, 1973), les gens de Kitcisakik rencontrés au cours de nos activités de recherche n'y ont pas fait allusion spécifiquement. L'analyse de nos données permet toutefois de conclure à la persistance d'une relation complexe et déterminante entre les Anicinapek, les animaux et le monde des esprits qui influence également leur représentation de la forêt et de la foresterie.

Comme c'est le cas chez les Cris de la Baie James (Jacqmain *et al.*, 2006), l'orignal occupe une importance particulière dans la culture anicinape. Les gens de Kitcisakik ont identifié une quarantaine de sites d'intérêt qui sont associés à l'habitat de l'orignal. La chasse à l'orignal est une occasion de partage dans la communauté, de

transmission des connaissances sur le territoire et sur le comportement animal et constitue un important pôle identitaire. Les bons chasseurs de la communauté continuent de jouir de prestige dans la communauté. La période de la chasse à l'orignal en septembre et octobre, constitue un moment de l'année où la communauté renoue avec ses traditions. Plusieurs familles se déplacent vers leurs terrains familiaux de chasse pour une ou deux semaines et vont vivre à la manière de leurs ancêtres.

Les membres de la communauté portent un regard critique sur la perte des valeurs anicinapek et des pratiques traditionnelles, reflétant la dualité culturelle dans laquelle ils se trouvent. Néanmoins, de nombreux exemples témoignent de la survivance de ce lien particulier avec les animaux. Ainsi, les gens de Kitcisakik connaissent la pratique ancestrale de retourner à l'eau les restes des castors ou celle de suspendre les carcasses d'animaux aux arbres. Nous n'avons pas toutefois été témoins de la persistance de cette pratique, en tant que telle. Par contre, la relation de respect, d'échange et de coopération avec les animaux semble persister à travers les activités de chasse. Ainsi, les Anicinapek sont fortement opposés au gaspillage de ce qu'offre la nature, qu'il s'agisse de la viande animale ou du bois de la forêt. Ils sont offusqués par les activités de braconnage et par le manque de respect à l'égard des animaux. Le témoignage de Charline atteste de cette relation de respect envers l'orignal :

À un moment donné, on faisait un barrage (routier) et un gars faisait des farces. Il se met à conter une histoire. Il dit : « Moi je m'en viens ici, c'est pour défendre les orignaux ». - « Ah oui? Qu'est-ce qu'ils ont tes orignaux? » - « Ils m'ont appelé à l'aide ». Parce que le gars chassait en rêve, puis à un moment donné un orignal lui a dit : « Tire moi pas dessus, j'ai même pas eu le temps de me cacher ». Parce qu'il trouvait pas d'arbres pour se cacher. (Rires)

Je parlais de ça avec un gars de la foresterie : « Vous faites le désert », j'ai dit. - « C'est certain, il va y avoir plus d'orignaux », il dit. Mais pour le chasseur, anicinape, le fait d'avoir des orignaux à portée de tir, c'est pas équitable. Jamais tu tires, tu laisses toujours la chance au coureur aussi. [...] C'est expliqué dans

l'affaire des Anicinapek : quand un orignal approche, tu ne le tires pas tout de suite. C'est un manque de savoir-vivre ça. [...] Même quand il est couché, l'orignal, tu l'approches, puis dans les airs, il sent même pas ta présence. Le chasseur n'ira pas tirer sur l'orignal qui est couché. Il va faire du bruit. L'orignal va se lever. Puis il va essayer de s'approcher pour que l'orignal sache qu'il s'approche. »

Charline

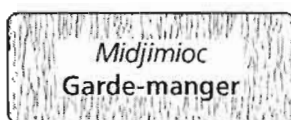
La chasse à l'orignal est toujours une occasion de partage et de festins. Certains participants à notre enquête ont toutefois mentionné que le réfrigérateur était peut-être l'élément moderne qui avait le plus modifié l'ordre social traditionnel en rendant possible la conservation de la viande sauvage. Ainsi, au lieu de partager avec les autres membres de leur famille ou de la communauté, les gens auraient maintenant tendance à « garder pour eux » les résultats de la chasse. Plusieurs déplorent les changements dans les valeurs et les habitudes au sein de leur propre communauté, en ce qui a trait au rapport à l'animal et aux pratiques de chasse.

Ici, on a tout changé nos façons de faire. Aujourd'hui, un orignal, on l'embarque dans un *boat*, on l'embarque dans un camion, sans tenir compte qu'il faut quand même donner aux petits animaux qui sont dans le bois. Dans le sens que, si *moose* on l'embarque dans le *truck*, dans le temps, ça ne se faisait pas ça. Il y avait un partage, pas juste avec les humains, un partage aussi avec les animaux.

Samuel

Avec le sens de l'humour qu'on leur connaît, les Anicinapek tournent en dérision le programme de piégeage des « castors nuisibles » mis en place par les compagnies forestières. « C'est plutôt les bénéficiaires³⁹ qui sont nuisibles! », précisera Nacka.

³⁹ Notre assistant de recherche fait ici référence aux compagnies forestières qui sont « bénéficiaires » de CAAFs et identifiées comme tel dans la *Loi sur les forêts*.



**La « forêt-garde-manger » -
La viande de bois**

Le mot « garde-manger » a été utilisé à plusieurs reprises par différents participants à notre enquête pour caractériser l'importance qu'ils accordaient à la forêt. Cet élément représentationnel est au cœur de la relation Anicinapek/forêt/foresterie et de l'identité amérindienne (Bousquet, 2002a ; Lambert, 2006), la viande sauvage étant associée à la nourriture authentique des Anicinapek. La plupart des sources documentaires consultées traduisent *mîdjim* par « provisions ou nourriture », la particule *ioc* référant à l'idée d'une boîte ou d'un contenant. Par *mîdjimioc*, les Anicinapek veulent donc signifier que la forêt est leur « boîte à lunch », ou, comme ils le traduisent eux-mêmes, leur « garde-manger ». La métaphore du « garde-manger » est représentative de l'idée d'accessibilité de la nourriture. Ainsi, la forêt est considérée comme le lieu où l'on trouve la nourriture à proximité. À l'époque où les Anicinapek étaient principalement chasseurs-cueilleurs, l'accessibilité du gibier était primordiale pour la sécurité alimentaire et la survie. Aujourd'hui, les activités forestières sont associées à la destruction du garde-manger des Anicinapek. Même si les autochtones ne sont plus exclusivement tributaires de la disponibilité de la viande sauvage, ils sont préoccupés par le fait de devoir se déplacer beaucoup plus loin qu'autrefois pour trapper ou pour chasser.

Même si les produits de la pêche et de la chasse n'occupent plus la première place dans le régime alimentaire des Anicinapek, la consommation de viande sauvage comporte une importante valeur culturelle, en ce qui concerne le partage familial et communautaire, ainsi que comme symbole de la perpétuation des activités traditionnelles. Selon Michel Penosway, directeur des services de santé à Kitcisakik, les gens de la communauté consommeraient de la viande sauvage en moyenne une à deux fois/semaine, tout au long de l'année, avec une concentration particulière

(quelques journées consécutives) à l'automne, pendant la période de la chasse, lorsque la viande fraîche est accessible. Par la suite, la viande est conservée chez les membres de la communauté qui possèdent un congélateur pour être consommée tout au long de l'année. On estime qu'une vingtaine d'hommes de la communauté pratiquent encore les activités de chasse et de trappe sur une base régulière, alors que presque toutes les familles fréquentent leur terrain de chasse au moins quelques fois par année. En outre, il n'est pas rare de voir les jeunes aller aider leurs parents à s'installer dans le bois pour la saison d'été, la plupart des familles y séjournant également à l'automne, pendant la période de la chasse à l'orignal.

Une vingtaine d'orignaux par année seraient abattus par les membres de la communauté, alors que les chasseurs sportifs ont tué en moyenne 109 orignaux par année de 2002 à 2007 dans la Réserve faunique La Vérendrye. Il faut ajouter à ce nombre, les orignaux abattus par les membres des autres communautés algonquines, en particulier les gens de Kitigan Zibi, Rapid Lake et Lac Simon. Selon nos sources, les autochtones des différentes communautés abattraient annuellement entre 200 et 400 orignaux sur le territoire de la Réserve faunique La Vérendrye, ce qui pourrait dépasser le seuil acceptable pour maintenir les populations animales. De plus, les pratiques de chasse des autochtones ne seraient pas toutes conformes aux règlements en vigueur au Québec, certains abattant plusieurs orignaux à l'occasion d'une même sortie de chasse, d'autres effectuant des virées pendant la nuit. Par contre, les leaders communautaires sont de plus en plus sensibilisés aux enjeux du braconnage par les membres de leur communauté et considèrent qu'il faudra renforcer le contrôle et conscientiser les chasseurs.

La gélinotte huppée et le castor comptent parmi les autres espèces consommées régulièrement. Seuls quelques membres de la communauté chassent le canard et l'oie. Plusieurs disent avoir peur de ce que ces animaux ont mangé au sud. Parmi les

espèces de poissons, le doré demeure l'espèce la plus fréquemment consommée, les jeunes pratiquant la pêche traditionnelle au collet sur les bords du barrage Bourque. La pêche au brochet, à la truite et à l'esturgeon demeure une activité familiale très appréciée, principalement par les jeunes. La période de la fraie de l'esturgeon suscite également beaucoup d'intérêt, la communauté tentant de contrôler le braconnage des œufs qui sont parfois vendus comme caviar.

Les grands rassemblements communautaires se clôturent habituellement par un festin à l'original, si les chasseurs ont eu du succès. L'animal est dépecé et chaque famille le cuisine à sa façon pour apporter un plat au repas du groupe, en soirée. Au cours des expéditions annuelles en canot, on tue parfois un orignal dont on apprête la viande pendant plusieurs jours. Si les chasseurs sont bredouilles, les gens sont déçus et ne manquent pas de dire que le « garde-manger » n'est plus comme avant.

Les activités de piégeage ont graduellement été délaissées en raison de la chute du prix des fourrures et de la baisse des populations animales comme conséquence de la destructions des habitats et de la surexploitation. Pourtant, le piégeage du lynx, de la martre, du vison, du castor, du pékan, du renard et du loup furent au cœur de l'économie familiale des gens de Kitchisakik. Dans les années 1980, Jimmy Papatie fut responsable de la gestion du commerce de la fourrure dans sa communauté.

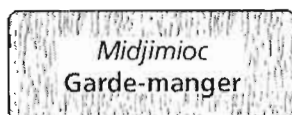
En 1987-88, j'ai commencé à compiler les affaires. Il y avait une quarantaine de trappeurs dans la communauté. Ils gagnaient entre 15 et 30 000\$ par année en vendant la fourrure, surtout de la martre et du castor. Dans ces années-là, mon père vendait le vison noir 300\$ la peau. La martre se vendait 140\$. Il y avait quelques trappeurs qui pouvaient attraper jusqu'à 300 martres par hiver.

[...] Et puis, la valeur de la peau a tellement pris une débarque. À cette période-là, j'étais conscient avec Donna (Papatisse, le chef de l'époque) que la forêt était entrain de s'en aller. On voyait que les trappeurs, ils allaient en arracher tout à l'heure, puis quand Brigitte Bardot est allée faire la folle en Europe... Tu sais, la base sur laquelle le Canada s'est bâti, l'industrie de la fourrure... pour nous

autres, c'était le lien qu'on avait avec nos ancêtres. Je voyais que ça allait disparaître, parce que je voyais les chiffres des trappeurs.

La plupart maintenant, ils vont trapper le castor pour le manger. La fourrure, ça ne les intéresse plus. Les gens ne vont pas trapper pour faire de l'argent.

Selon Jimmy Papatie, il y a eu des débats dans la communauté sur la conservation des espèces animales, mais les gens disent aujourd'hui que c'est la foresterie qui fait fuir les animaux. Quelques projets de conservation des espèces animales comme l'esturgeon et le caribou sont discutés. Des inventaires de certaines populations fauniques sont commencées. De même, des réseaux de collaboration prennent tranquillement forme entre les communautés autochtones et les scientifiques pour assurer le suivi et la protection des populations animales.



La « forêt-médecine » - La pharmacie naturelle

Les Anicinapek accordent à la forêt des vertus thérapeutiques tant pour la santé psychologique que physiologique. En langue algonquienne, *mackîkî* signifie « médecine ou médicament ». Les Anicinapek se représentent la forêt comme leur « pharmacie naturelle ». La « forêt-médecine » est en lien avec la représentation de la « **forêt-bien-être** », source de paix et d'harmonie. Aussi, la forêt n'est pas seulement considérée comme pouvant apporter la guérison du corps mais également comme thérapie psychologique.

Quand je vais dans le bois, j'aime ça faire un feu de camp. Voir les jeunes qui font une danse traditionnelle autour. Se mettre en rond pour parler en groupe. C'est un genre de thérapie anicinape. Ça m'aide beaucoup à remblayer mon passé.

Un jeune au cours de l'expédition-canon 2005

Les jeunes ont développé des besoins de ville : TV, Nintendo. Si tu amènes un jeune délinquant dans le bois, ça pourrait l'aider.

Jocelyne

On remarque toutefois un écart important entre le discours et la pratique concernant la représentation de la forêt en tant que source de santé physiologique. L'utilisation des plantes médicinales (*mackikiwatic*) et la détention des savoirs pharmacologiques sont très valorisées par la communauté. Ces savoirs apportaient autrefois une sécurité sanitaire et offraient à ses détenteurs pouvoir et reconnaissance sociale. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, les connaissances botaniques des Algonquins étaient très développées (Black, 1980). Pourtant, aujourd'hui, les plantes médicinales sont peu utilisées à Kitcisakik. Le témoignage de Pauline illustre le paradoxe que vivent les membres de la communauté entre la médecine traditionnelle et la médecine moderne.

Les gens, ils vont trop à l'hôpital. Je sais comment ça marche un peu, la communauté. Tu sais, quand ils tombent malades, quand ils ont besoin de quelque chose, ils vont prendre le taxi, ils s'en vont acheter. [...] La dépendance est là pour le médicament qu'ils prennent. [...] C'est pas toutes les personnes qui sont bien intéressées (par les plantes médicinales). Parce qu'il y en a qui disent que ça doit pas être bon. Ça fait trop longtemps, et la terre est polluée. C'est ça qu'ils me disent... Au moins, s'ils (les forestiers) faisaient attention aussi pour pas renverser trop de gaz dans les médecines, quand on va les chercher. C'est de faire attention à la Terre-Mère.

Pauline

Le lien de confiance envers la « **forêt-médecine** » est ébranlé par la représentation ancinape de la « **forêt dévastée** », que les Anicinapek associent à la dégradation de l'environnement et à une atteinte à la santé de *Akî*. De plus, le pouvoir que les Anicinapek accordent aux plantes médicinales est lié à certains lieux de cueillette qui ne sont pas interchangeables. Ces considérations devront être prises en compte dans d'éventuelles mesures de protection des plantes médicinales.

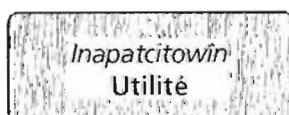
Quand il a un problème avec l'urine, il s'en va en chercher (des plantes médicinales). [...] Pour lui, c'est important d'aller dans la vraie forêt et non dans les coupes. [...] Il explique qu'ils sont plus rassurés quand ils cueillent autour du Grand lac Victoria (le site traditionnel de rassemblement estival) ou sur leurs lieux de trappe, quand ils trouvent des secteurs pas coupés.

Propos de Julien traduits par Minope

La communauté fait preuve d'un engagement à l'égard de la préservation des savoirs sur la médecine traditionnelle. Le Comité Forêt de Kitcisakik a entrepris de les répertorier, à travers un projet mené par la principale personne intéressée par « les médecines » dans la communauté. Toutefois, les aînés manifestent souvent des inquiétudes à l'effet que les compagnies bénéficient de leurs savoirs. Ils sont réticents à partager leurs connaissances sur le pouvoir des plantes et des animaux, en particulier si elles sont décontextualisées. Ainsi, les autochtones qui apprenaient traditionnellement par l'expérience, voient peu d'intérêt à transmettre des savoirs qui deviendraient livresques, suite à une collecte de données systématique. Les membres de la communauté sont généralement de plus en plus sensibilisés aux enjeux de la protection de la propriété intellectuelle et de la confidentialité.

Cette grand-maman avait un diagnostic de diabète. Elle a dit au docteur : « Je vais aller dans le bois et je vais trouver les médicaments ». Ses connaissances l'ont guérie. Elle n'a jamais voulu nous dire quelles plantes parce qu'elle disait que l'homme blanc allait se l'approprier. Elle était guérie deux ans après. Elle disait : « Pourquoi il faut tout donner à l'homme blanc? Il détruit la forêt et il est en train de détruire *mackîkî* ».

Jocelyne



La « forêt-utilité » -
Tout est utile dans le bois

Les Anicinapek expriment par *inapatcitowîn*, ce qui est utile pour la fabrication d'objets de la vie quotidienne. Plusieurs participants à notre enquête ont mentionné que « tout est utile dans le bois ». La « **forêt-utilité** » est également un élément

représentationnel important que les Anicinapek associent à leur survie et à leur sécurité.

Le bouleau et le bois sec pour le chauffage ; le cèdre pour les maisons en bois rond. J'ai pas encore appris ce qui est important dans les arbres. Une fois, j'ai goûté au *mackîkî*. C'est un médicament pour la gorge. J'ai aimé ça. Ma grand-mère disait que les arbres ont tous une utilité.

Carolina

En tant que peuple de la forêt mélangée⁴⁰, il n'est pas surprenant que la diversité des ressources fasse partie du patrimoine culturel des gens de Kitcisakik. Les Anicinapek sont conscients que la richesse de leur milieu de vie est dépendante de la diversité des espèces qui y sont établies. Cet extrait d'entrevue présente un résumé condensé de la diversité des usages associés aux différentes espèces d'arbres présentes sur le territoire de Kitcisakik :

Le cèdre, le bouleau blanc, le bouleau jaune, l'érable à sucre... Les pins pour avoir des vieilles forêts et régénérer les pékans. Le *cigobi* (sapin) sert à faire un tapis de protection dans les tentes. Pour les maisons, c'est l'épinette. À Nadagam ils prennent le pin gris. Il faut faire la régénération du cèdre pour l'artisanat. On fait des cadres pour sécher la peau du castor et les *dream catchers*⁴¹... Arcs, flèches. Le bouleau blanc est pour le bois de chauffage, l'écorce sert pour les canots, les avirons, les manches de hache ou de marteau plus résistant. On fait aussi des porte-bébés en écorce. [Il fait un dessin.] Le bouleau jaune est pour les traîneaux et les raquettes. Il est plus facile à plier. On le trempe dans l'eau chaude. Le cèdre est plus pour la médecine et l'artisanat, utilisé pour les lattes de canot, chauffé dans l'eau. Les tambours, tu nettoies l'intérieur quand il est pourri... Différentes épaisseurs de bois... La peau d'orignal, de chevreuil et de caribou pour les tambours... Le tambour pour le *sweat lodge*. Il y avait des reproches transmis à la communauté par les Oblats

⁴⁰ Le territoire qu'occupent actuellement les gens de Kitcisakik s'étend sur une partie du domaine bioclimatique de la sapinière à bouleau jaune et de la sapinière à bouleau blanc. Au moment où Davidson (1928) décrivait le territoire des Algonquins du Grand lac Victoria, celui-ci s'étendait également vers le nord, jusqu'au domaine de la pessière à mousse. Une grande diversité d'espèces associées à la forêt boréale méridionale fait donc partie de la culture matérielle des Anicinapek.

⁴¹ Le capteur de rêves ne serait pas d'origine algonquine, mais a été récupéré par plusieurs nations comme symbole culturel autochtone.

parce que c'était une spiritualité « diabolique ». Ça risque de faire surface maintenant de plus en plus.

Jimmy Papatie

Les membres de la communauté sont encore aujourd'hui dépendants du bois récolté en forêt pour chauffer leurs modestes maisons. La disponibilité du bois de chauffage, principalement le bouleau à papier, est donc un enjeu central qui fait partie de leurs préoccupations relatives aux activités forestières industrielles. On comprend mieux leur aversion pour les amoncellements de bois (andains) qui jonchent le bord des sentiers de débardage⁴² et qu'ils considèrent comme du gaspillage. D'ailleurs, certaines compagnies forestières offrent à la communauté plusieurs cordes de bois par année comme « mesure d'harmonisation » pour le chauffage des maisons⁴³.

Pour les gens de Kitcisakik, le bois est également, encore aujourd'hui, associé à la construction d'abri, qu'il s'agisse des poteaux de sapin ou d'épinette pour monter la tente dans les campements traditionnels ou des troncs du pin gris ou du cèdre pour ériger les murs du camp de chasse. Comme en témoigne cet extrait d'entrevue, il semble persister, du moins chez certains membres de la communauté, la même tradition de respect et de réciprocité envers les arbres prélevés qu'envers les animaux.

S'il n'y avait pas d'arbre ici, je pense qu'on crèverait de faim. On ne serait pas à l'abri de la tempête. Aujourd'hui, quand je coupais les arbres, je disais merci, pour faire ma maison. [...] Il faut respecter les arbres, sinon, la Dame va se retourner contre toi.

Jocelyne

⁴² Les sentiers de débardage sont les chemins secondaires qui servent à sortir le bois des chantiers de coupe.

⁴³ En 2007, le projet de bois de chauffage a embauché six personnes et a fourni 547 cordes de bois à la communauté. On estime qu'il s'agit de 50% des besoins réels pour chauffer les 97 maisons habitées pendant l'hiver.

La disponibilité du bois de construction deviendra également un enjeu important dans les prochaines années car la communauté prévoit bâtir plus d'une centaine de maisons dans le cadre du projet Wanaki. Bien que les gens de Kitcisakik vivent au cœur de la forêt abitibienne, il n'est pas certain qu'on y retrouve suffisamment de bois de la taille souhaitée pour construire des maisons en bois rond, telles qu'ils les voudraient. De plus, ce prélèvement devra s'effectuer en négociant avec le gouvernement et les compagnies forestières qui détiennent des droits de coupe sur le territoire, cet enjeu étant particulièrement délicat en référence aux événements de la crise de 1997-98 (voir la section 1.1.5 à ce sujet). Cet extrait d'entrevue exprime bien les difficultés qu'entrevoit Raymond pour la construction des maisons à partir des ressources du territoire ainsi que sa préoccupation concernant la disparition des gros arbres.

Je crois pas ici qu'on va avoir tout ce qu'il faut pour faire les maisons. J'en vois pas tellement qui peuvent faire. On peut faire des planches comme ça, là. [...] Sur le chemin 117, on voit des gros arbres. Quand tu rentres, avant la Baie des sables, là, il y a des gros arbres. C'est là, je pense, qu'ils ont pensé aller chercher les arbres pour en faire des maisons en bois rond. Il y en a pas ici alentour. Parce qu'on trouvera pas une place où on peut trouver une grosse quantité d'arbres. Choisir un *spot* où on peut couper. C'est mieux d'aller faire des planches. [...] C'est sûr, si c'est des gros arbres, au moment qu'ils vont tomber, si on juge qu'ils vont tomber un moment donné, il faut les couper. Moi, en tout cas, je les coupe. Si il est assez gros pour faire quelque chose. Moi, des petits, j'en couperais pas. Je couperais pas ça. On en voit déjà, des compagnies forestières, eh... c'est rien que des petits (qu'ils coupent).

Raymond

Une autre dimension de la « **forêt-utilité** », est celle de la culture matérielle⁴⁴. Bien que les savoirs portant sur la fabrication d'objets utilitaires aient été à la base de la survie des peuples autochtones, il s'agit désormais plutôt d'une forme d'expression artisanale à composante identitaire. Les gens de Kitcisakik mentionnent toute une

⁴⁴ En anthropologie on désigne par « culture matérielle » l'ensemble des savoirs associés à la fabrication d'objets utilitaires.

série d'objets traditionnels qui sont réalisés à partir des ressources de la forêt. Le Comité Forêt de Kitcisakik tente de revitaliser cet aspect de la culture anicinape en mettant sur pied un projet d'ateliers d'artisanat. Les aînés se disent souvent intéressés à transmettre aux jeunes ces connaissances qui sont menacées de disparaître.

Dans son analyse structurale du *Récit des invasions*, Leroux (1992, p. 39-40) a mis en évidence un mytheme qui s'articule autour de l'utilisation du bois, dans une dialectique qui met en opposition les usages des Anicinapek à ceux des *Wemitigojik* (les Blancs). Alors qu'en introduction, Leroux explique : « les *Wemitigojik* suivent des copeaux de bois qui mènent chez les Indiens, (plus tard) ce furent les Algonquins qui virent des forêts entières prendre le chemin des rivières, par la drave vers les usines des pays d'en bas. » Dans une autre séquence, Mani Michel raconte : « Ils s'entraidaient pour manger [...] Il fallait partir de bon matin pour faire son bois de chauffage et se trouver à manger. » Enfin, dans la dernière séquence de ce mytheme, la narratrice parle d'un campement abandonné par des amis où la nourriture pourrit sur des échafauds, faisant le lien entre la nourriture et la Terre qui sont abandonnées. Ainsi, selon l'analyse de Leroux, cette portion du récit illustre bien la perception de la narratrice selon laquelle « sans les Indiens, il n'y a pas de feu de cuisine, et sans feu de cuisine, la terre est laissée à elle-même dans un monde confinant à l'insignifiance. » Ces quelques éléments peuvent apporter un éclairage sur la valeur symbolique de l'usage du bois et la persistance contemporaine de l'attachement à la « forêt-utilité ».

Anicinape madiziwîn
« Forêt-Mode de vie »

La « forêt-mode de vie » -
La manière anicinape

Le deuxième groupe d'éléments qui caractérise la représentation anicinape de la forêt est centré sur sa dimension socioculturelle. Pour les gens de Kitcisakik, la forêt est

directement associée au mode de vie anicinape qui constitue le fondement de l'expression de la culture et de la tradition. Il n'existe pas de mot en langue algonquine pour traduire textuellement « culture ». Il est difficile et complexe de traduire ce mot car « culture » et « tradition » sont absents des dictionnaires anciens. Il s'agit évidemment de concepts qui n'existent pour les Anicinapek que depuis qu'ils sont appelés à décrire leur culture en langue française et donc à se positionner en observateurs de leur mode de vie. Les gens de Kitcisakik référeront plutôt à l'*anicinape madiziwîn* qu'ils traduisent par « mode de vie anicinape » ou « la manière anicinape » de faire les choses et de les percevoir. Tel qu'expliqué à l'appendice A, le lexique ancien de Cuoq (1886) associe la particule *atisi* à « avoir une manière d'être, de vivre, de se comporter », alors que Lemoine (1911) mentionne plutôt *pimâtisi* comme signifiant « être en vie ». McGregor (2004) qui a étudié la langue des Algonquins de Maniwaki est la seule référence qui définit *pimadjiwowin* par « culture ». Les autres lexiques contemporains (Dumont et Papatie-Dumont, 1985 ; CAK, 2007) définissent *pimadiziwîn* par « vie ». Les gens de Kitcisakik que nous avons rencontrés réalisent probablement une contraction de *pimâdiziwîn* en désignant leur mode de vie par *madiziwîn*.

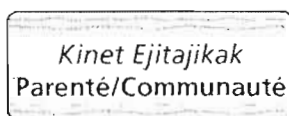
Chez les Anicinapek, la « manière amérindienne » est fondée sur le principe ancestral de survie en forêt. Les activités de subsistance ont une importance fondamentale dans l'expression du mode de vie traditionnel. Aussi, nos interlocuteurs utilisent-ils souvent ensemble les concepts d'Anicinape *madiziwîn* (mode de vie) et d'*otadjiwîn* (activités de subsistance) pour traduire le mot « culture ». Les Anicinapek considèrent généralement que leur survie et leur sécurité, tant individuelle que collective, tant physiologique que culturelle dépend de la forêt. L'idée de survie et de sécurité est la principale différence que nous avons identifiée entre la représentation anicinape de la forêt et celle du territoire.

Au cours d'une randonnée en canot que nous avons jumelé à une activité de recherche, les jeunes ont fait des photos et noté leurs commentaires. Plusieurs d'entre eux établissaient un lien entre la survie de la forêt et la survie culturelle de leur peuple en mentionnant la persistance des activités traditionnelles et la transmission des savoirs.

La forêt n'est pas vraiment belle. Pensez-vous qu'il y a des animaux encore, là? Je n'aime pas voir ça parce que je sais qu'il y a une grosse partie de nous qui s'en va avec la forêt. Je parle de nos cultures, c'est-à-dire, la trappe, un enseignement qui est entrain de s'éteindre tranquillement. Je trouve ça dommage pour ceux qui pratiquent encore. En tout cas, j'en dirais long à ce sujet, mais j'arrête là.

Hélène

Les éléments représentationnels que nous avons associés plus spécifiquement à la « **forêt-mode de vie** » ne peuvent être isolés de leur ancrage territorial, tel que décrit dans la « **forêt-milieu de vie** ». Ils comportent les aspects cognitifs, valoriels, affectifs et comportementaux de la « culture » anicinape qui relie les gens à la forêt. Cette section décrit six éléments qui constituent le fondement social de la vie en forêt pour les Anicinapek : la « **forêt-parenté/communauté** » ; la « **forêt-activités de subsistance** » ; la « **forêt-enseignement** » ; la « **forêt-bien-être** » ; la « **forêt-responsabilité** » ; la « **forêt-héritage** ». Enfin, nous nous sommes posé la question sur l'existence d'une représentation de la « **forêt-avenir** ».



La « forêt-parenté/communauté » - Notre empreinte

Pour les Anicinapek, la forêt est au cœur du lien identitaire entre territoire, parenté et communauté. Tel que mis en évidence par les travaux de Leroux *et al.* (2003), l'organisation sociale anicinape est fondée sur la transmission patrilinéaire des terrains familiaux de chasse. Ces chercheurs ont en effet montré le lien qui persiste

entre la structure de parenté et le territoire, comme lieu d'expression et de reproduction de la culture. Ainsi, la « vie dans le bois » se passe en famille, dans le camp familial et sur le terrain familial de chasse. La représentation de la « forêt-parenté » est donc fondamentale dans l'attachement des gens de Kitcisakik à la forêt.

Cet extrait d'entrevue témoigne toutefois de l'inquiétude d'une femme de Kitcisakik en ce qui concerne l'effritement de cette relation intime entre territoire et vie familiale. Son commentaire sur « la carte » illustre également comment, selon elle, la connaissance abstraite a remplacé la connaissance expérientielle du territoire.

Aujourd'hui, les jeunes ne connaissent pas bien le territoire. C'est juste avec la carte aujourd'hui qu'ils connaissent. [...] Moi, ça me fait pitié de les voir. Parce qu'ils manquent beaucoup de partage avec leurs grand-mères et leurs grands-pères. Ils manquent le parent.

Charline

Pour les Anicinapek, la vie en forêt permet de mettre en pratique les valeurs autochtones de partage et de respect et constitue le lieu de la transmission intergénérationnelle des savoirs. Les valeurs autochtones de partage, d'entraide et de respect sont documentées dans plusieurs ethnographies algonquiennes. Il s'agit de valeurs qui étaient autrefois à la base de la survie des groupes de chasse et qui continuent aujourd'hui à faire partie de l'identité amérindienne. Toutefois, à Kitcisakik, les aînés déplorent fréquemment le fait que les valeurs modernes soient désormais tournées vers l'individualisme. Ils identifient notamment l'abandon du mode de vie en forêt et la technologie comme facteurs ayant contribué à cette « dérive ».

Une exploration plus approfondie du concept de « communauté » serait nécessaire pour caractériser cet élément représentationnel qui permet d'associer la forêt à l'idée de collectivité. Selon nos entrevues, certains se définissent davantage à travers la

communauté de Kitcisakik et d'autres le feront mieux à travers leur appartenance à une lignée familiale. L'évocation de la forêt ne manque toutefois jamais de faire émerger des commentaires sur l'un ou l'autre des membres de la famille de la personne interviewée et sur les relations d'appartenance au territoire ou de chevauchement de territoire entre les familles. Il semble que l'idée de communauté, désormais couramment utilisée par les gens de Kitcisakik pour signifier leur appartenance culturelle serait relativement moderne. Les dictionnaires anciens n'identifient aucun mot pour ce concept, ni même pour celui de famille. Les participants à notre enquête ont également été incapables d'identifier un mot en algonquin pour désigner ces deux termes. Tel qu'en fait état notre analyse lexicale, c'est l'idée importante du « nous » (*kinet*) qui traduit le mieux l'appartenance à un groupe. De même, c'est encore la notion d'empreinte (*ejicin*) qui est utilisée pour désigner « notre lieu d'appartenance », celui où l'on veut laisser une trace.

La représentation de la forêt en tant que lieu d'épanouissement de la vie familiale et communautaire renforce la notion d'appartenance collective au territoire. En effet, tel que confirmé par l'arrêt *Delgamuukw* (1997, par. 115), le titre aborigène est communautaire et exclusif.

Le titre aborigène ne peut pas être détenu par un autochtone en particulier ; il est un droit collectif, détenu par tous les membres d'une nation autochtone. Les décisions relatives aux terres visées sont également prises par cette collectivité. Il s'agit d'une autre caractéristique *sui generis* (unique en soi) du titre aborigène, qui le différencie des intérêts de propriété ordinaire.

Toutefois, les discussions autour des cartes forestières sur lesquelles sont dessinés les contours des terrains familiaux de piégeage ont souvent entraîné des commentaires à l'effet que « ces lignes créent de la chicane ». Selon un aîné de la communauté, « ces lignes n'existaient pas avant ». Sans vouloir entrer dans le débat révisionniste sur l'origine des terrains familiaux de piégeage (Feit, 2004 ; Speck, 1915 ; Leacock,

1954 ; Tanner, 1973, 1986), il n'en demeure pas moins que les règles d'appartenance des terrains et ce que les Anicinapek identifient comme « le chevauchement » territorial entre les familles, les communautés et même les nations autochtones continuent à poser problème. Notamment, les règles d'appartenance et d'occupation des terrains familiaux dans le cas du déplacement des membres de la communauté de Kitcisakik vers la réserve du Lac-Simon demeure litigieuse, malgré les précisions apportées par l'arrêt *Blueberry* de la Cour suprême⁴⁵

À Kitcisakik, la gestion du territoire est devenue un enjeu politique qui se joue à différentes échelles. Alors que le sentiment d'appartenance des gens de la communauté à leurs terrains familiaux de piégeage s'est graduellement transformé en une forme de propriété familiale exclusive, le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik tente de plus en plus de faire valoir l'idée que le territoire ancestral de Kitcisakik devrait être géré globalement, au profit de la collectivité. Les familles demeurent fortement attachées à leur terrain familial et ont peine à envisager des changements dans leur mode d'occupation qui pourraient être proposés pour faire face au déboisement de certains terrains. Questionnées à savoir si elles pourraient envisager une autre façon d'occuper le territoire, notamment pour chasser, Lili et Dolorès sont catégoriques :

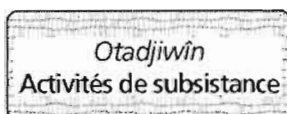
Dolorès : Pas ces temps-ci. Le monde est plus individuel.

Lili : Moi, je ne me sentirais pas chez nous si je m'en allais dans une autre place (pour trapper ou chasser).

De fait, la consultation des communautés autochtones touchées par les activités des compagnies forestières pose problème dans un contexte d'imputabilité qui n'est pas

⁴⁵ [1995] 4 R.C.S. 344. Cet arrêt prévoit qu'un membre d'une bande autochtone qui quitte sa communauté perd ses droits à l'égard du territoire puisqu'il s'agit de droits collectifs qui appartiennent à la bande.

clair. Est-ce que ce sont les familles qui doivent être consultées concernant les activités se déroulant sur « leur » terrain de piégeage ou le Conseil qui représente les intérêts de la collectivité? Chez les Cris de la Baie James, le processus de consultation mis en place à travers la *Paix des Braves* (Gouvernement du Québec, 2002) a clairement établi la responsabilité du « maître de trappe », généralement l'aîné d'une famille, qui est consulté dans le cadre de modalités d'application des règles qui touchent l'ensemble du territoire cri. À Kitcisakik, où l'historique de consultation est plus récent, le processus se précise graduellement. Mais certaines expériences de négociations « sur un capot de truck » ont donné lieu à des situations de marchandage qui ne pourront tenir la route à l'échelle communautaire.



**La « forêt-activités de subsistance » -
Notre survie**

Les activités de subsistance (*otadjiwîn*) occupent une place centrale dans la définition du mode de vie anicinape (*Anicinape madiziwîn*). Les gens de Kitcisakik traduisent ce terme par *otadjiwîn*, un concept en réalité plus restreint que les activités dites traditionnelles qui fait précisément référence aux activités de subsistance ou de récolte que sont la chasse, la pêche et le piégeage. Bien qu'aucune définition exacte de ce terme n'ait été trouvée dans les dictionnaires anciens, les gens de Kitcisakik utilisent le mot *otadjiwîn* pour signifier « subsistance » ou « survie ».

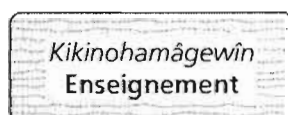
Plusieurs éléments du discours et des conduites des Anicinapek liés aux activités de subsistance (*otadjiwîn*) ont également été pris en compte dans la description de la « forêt-garde-manger », de la « forêt-utilité » et de la « forêt-médecine ». C'est toutefois pour mieux exprimer le lien entre les activités de subsistance et la survie de l'identité culturelle des Anicinapek que nous avons associé *otadjiwîn* à la catégorie « forêt-mode de vie ».

Les aînés affirment qu'il faut vivre dans le bois pour transmettre aux jeunes les savoirs traditionnels. Ils déplorent le peu de temps que passent les jeunes en forêt et l'attraction qu'exerce sur eux « la vie en ville ». Ceci est source d'inquiétude pour les aînés. La peur que les jeunes soient incapables de survivre dans le bois est un élément qui défie leur sentiment de sécurité associé à la forêt.

Julien dit que c'est depuis que la compagnie de la Baie d'Hudson est arrivée que le mode de vie a changé. Julien souhaiterait que les jeunes retournent dans le bois et utilisent les produits de la forêt. Mais les jeunes sont attirés par la vie facile de la ville. Même cette semaine, pendant l'expédition-canon, on ne fait pas assez de choses. Les jeunes n'ont pas assez d'occasions d'apprendre. Et quand on leur apprend des choses, ils oublient quand ils retournent chez eux (...) Les jeunes sont tellement imprégnés du mode de vie des Blancs que Julien ne sait pas si ils survivraient dans le bois. C'est dur la vie dans le bois.

Propos de Julien, un aîné, traduits par Charline

Malgré le fait que la pratique des activités de subsistance soit devenue de plus en plus difficile, à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, la chasse, la pêche, le piégeage, la récolte des plantes médicinales, la fabrication du sucre d'érable (Saint-Arnaud, 1992) et, de manière générale, la vie en forêt, ont toutefois conservé une importante valeur symbolique. La préservation du mode de vie traditionnel fait partie des revendications identitaires de la plupart des communautés autochtones au Canada et représente, en ce sens un élément de survie culturelle.



**La « forêt-enseignement » -
*L'école de la forêt***

On retrouve dans la « forêt-enseignement » une caractéristique fondamentale du système anicinape de représentation de la forêt qui le distingue de celui des eurocanadiens. En effet, l'école des Anicinapek se trouve « dans le bois », celle des Blancs, « sur les bancs ». *Kikinôhamâgewîn* est généralement utilisé dans la langue

algonquine pour traduire enseignement ou éducation. Le dictionnaire ancien de Cuoq (1886) précise que la racine *kikina/kikino* exprime l'idée de signe, de marque ou d'imitation. On peut tirer de cette remarque étymologique que l'origine de ce mot illustre un aspect de la pédagogie amérindienne, laquelle est fondée sur des principes d'observation et d'imitation (BrantCastellano *et al.*, 2000 ; Cajete, 1994 ; Pardo, 2002 ; Sauvé *et al.*, 2005).

Pour les gens de Kitcisakik, la forêt est le siège de la transmission des connaissances sur la culture anicinape : le mode de vie (*Anicinape madiziwîn*), qui est étroitement associée à l'identité ; les activités traditionnelles (*otadjiwîn*) qui assurent la survie ; le territoire (*Anicinape Akîkak*), qui est le lieu d'appartenance ; les animaux qui constituent le fondement de la cosmologie algonquienne et du garde-manger ; et finalement, l'éthique ou la coutume (*inakonigewîn*) qui instaure l'ordre social et transmet le sens de la responsabilité envers *Akî*.

Toutefois, la représentation de la « forêt-enseignement » est marquée par une préoccupation fondamentale qui affecte tout le système de représentation de la forêt chez les Anicinapek, à savoir, la rupture de la chaîne de transmission des savoirs comme conséquence de la dégradation du milieu forestier. Dans l'esprit des Anicinapek, cette rupture n'est pas étrangère à l'éducation des Blancs que reçoivent les enfants de la communauté, depuis l'époque des pensionnats (fin des années 1950) jusqu'à nos jours. Aujourd'hui, les enfants de Kitcisakik fréquentent l'école primaire à Val d'Or, à une centaine de kilomètre de leur maison, et doivent résider dans des foyers scolaires pendant la semaine, ne retrouvant leur famille que pendant les fins de semaines et les vacances. Cette situation n'est pas sans rappeler l'époque douloureuse des pensionnats et constitue une source de frustration, tant pour les enfants que pour leurs parents.

L'école anicinape, celle où on enseigne le mode de vie traditionnel, ne peut exister que par l'occupation du territoire et la participation des aînés comme agents de transmission des savoirs. Or, pour toutes sortes de raisons associées à la dégradation de leur environnement et à la modification de leur mode de vie, les Anicinapek occupent de moins en moins leur territoire familial et la transmission des savoirs traditionnels est de plus en plus déficiente. Cette situation représente une menace à leur survie culturelle et est source de grandes préoccupations dans toute la communauté, ceci s'exprimant de manières différentes selon les générations. Cet extrait d'entrevue illustre encore une fois l'opposition entre les apprentissages de l'école des Blancs et ceux des Anicinapek :

Aujourd'hui, le gouvernement force les jeunes à aller à l'école pour neuf mois. Comment veux-tu qu'ils apprennent là-bas? Qu'est-ce qu'ils apprennent là-bas? [...] La culture blanche. Puis quand ils reviennent, comment ils vont vivre dans le bois s'ils veulent y aller?... Ça va prendre une carte... Moi je trouve qu'ils font pitié les enfants. Oui. Vraiment là. Ils ne connaissent même pas leurs traditions anicinapek. [...] Moi j'aimerais qu'ils aillent à l'école au moins six mois. Puis, qu'ils restent six mois avec leurs parents. Nous, les aînés, nous enseignerions la culture amérindienne aux jeunes d'aujourd'hui. Moi c'est ça mon rêve avec les jeunes. J'ai beaucoup d'émotions autour des jeunes. Ils font pitié aujourd'hui. Ils se sentent obligés d'aller à l'école. Les parents aussi, on dirait qu'ils perdent le contrôle. Tu sais, ils reviennent juste les fins de semaine. Ils n'ont pas grand temps d'enseignement aujourd'hui les jeunes. J'aimerais ça voir les jeunes aller à chasse comme autrefois. [...] Leur montrer comment mettre des pièges, comment dépecer un castor, une martre, des gibiers, comment survivre dans le bois, comment nos ancêtres faisaient du feu puis mettaient la viande et tout ça ... Puis les petites filles, leur montrer le piège à martre comment on fait ça, puis le lièvre, comment aller à la chasse aux perdrix. Montrer l'artisanat aux petites filles. Les petites filles, les jeunes mamans, elles ne savent pas comment faire un mocassin, une mitaine. Elles ne savent pas comment dépecer un orignal. J'aimerais ça moi, montrer aux jeunes mamans aujourd'hui. [...] Elles sont toujours là à écouter la maîtresse puis à écrire, à écrire... Mais même les jeunes mères aujourd'hui sont obligées d'avoir un secondaire V. Moi, un matin quand je me suis réveillée, (je me suis dit) moi, mon secondaire V, c'est avec le bois.

Pauline

Cet extrait d'entrevue illustre également le phénomène analysé par Bousquet (2005) où la répartition des rôles traditionnels selon le sexe pose problème pour les jeunes filles qui se trouvent confinées à un rôle moins valorisant que la chasse pour les jeunes garçons. Bousquet conclut que les filles sont ainsi moins enclines à séjourner dans le bois avec leurs parents que leurs frères ou leurs cousins.

De son côté, l'ancien chef de la communauté Jimmy Papatie insiste sur un autre domaine de connaissances qui concerne l'éthique anicinape et le sens des responsabilités : « *Inakonigewîn*, les règles de conduite en forêt. Les parents enseignent ça. Ça fait partie de l'éducation. » Questionné sur la notion de responsabilité, il ajoute :

Ceux qui ont perdu leurs mocassins ne ressentiront pas ce sentiment (de responsabilités). Pas tous, certains. Aujourd'hui, je ne peux pas te dire qu'on est tous des gardiens du territoire. La majorité des gens de la communauté ont perdu leurs mocassins. D'où l'importance de l'éducation. Ils sont déconnectés de la mémoire collective. Il faut se rebrancher à ça. La meilleure façon, c'est avec la langue.

En faisant référence ici à la mémoire collective, Jimmy utilise le même concept que Davidson-Hunt et Berkes (2003). Pour ces chercheurs qui ont documenté l'idée de paysage culturel auprès des Anicinapek de Shoal Lake en Ontario, c'est la mémoire collective soutenue par les institutions de connaissances⁴⁶ qui permet de maintenir le

⁴⁶ Davidson-Hunt et Berkes (2003) définissent les institutions de connaissances autochtones comme étant les sous-ensembles des institutions qui encadrent les processus de mémoire, de créativité et d'apprentissage, en offrant des règles et des valeurs facilitant l'apprentissage adaptatif des communautés. Chez les Anishinabe de Shoal Lakes (Ontario), ces chercheurs ont identifié la révélation, l'ancrage territorial, les associations directes entre les éléments du paysage et leur propriétés, l'observation empirique, la réciprocité, le mentorat, la langue, les histoires comme étant des caractéristiques des institutions de connaissances. Ces caractéristiques fournissent les règles qui encadrent la « vérité ». Ainsi, la vérité n'est pas découverte mais « révélée » par la relation intime entre les personnes et le territoire qui constitue un système socio-environnemental.

réseau des relations entre les gens et les lieux à travers un processus d'apprentissage adaptatif.

La transmission des connaissances permettant de survivre sur le territoire se faisait traditionnellement de père en fils et de mère en fille, à travers l'observation et une éducation expérientielle. Par contre, on remarque à travers le discours de personnes interrogées que leur éducation traditionnelle a souffert de nombreuses failles qu'on peut associer aux différentes pathologies sociales qui ont affligé la communauté depuis la colonisation (en particulier l'alcoolisme, la violence familiale et les abus sexuels). Ce témoignage illustre comment une jeune femme anicinape de 28 ans a réussi à parfaire sa culture à travers sa détermination, l'observation des aînés, les enseignements de plusieurs membres de la communauté et sa participation à certaines activités culturelles.

Ma grand-mère m'a montré. Dépecer la loutre. Ma mère m'a montré récemment, après douze ans d'absence. Je suis observatrice. Même si personne ne me l'apprend, j'essaie. Je fais toujours référence aux aînés. Les plantes médicinales, c'est ma grand-mère. J'ai fait une excursion avec Donat Papatisse (un ancien chef) avant qu'il meure. Moi il me reste à apprendre l'écriture en algonquin. J'ai demandé à ma mère l'autre jour une traduction. Elle a dit : « ça vaut la peine que tu demandes ». Il faut demander pour apprendre. J'ai eu des apprentissages avec la mère de Louis (sa belle-mère) : la martre, le lièvre, le poisson, la perdrix. À vrai dire, ma mère ne m'a presque rien appris. J'ai appris à voler de mes propres ailes à quatorze ans.

Sylvia

Pour sa part, Max exprime en ces termes les caractéristiques pédagogiques de l'enseignement traditionnel des aînés ainsi que la complémentarité intergénérationnelle des savoirs et des expériences qu'il a vécu au cours d'une expédition en canot :

C'était la formation à la dure. Jamais, quand tu poses une question à un aîné, il te donnera les réponses directement. Après ça, il va te conter une légende. La

réponse, il faut que tu la trouves. [...] C'est sûr que, faut que tu tiennes compte que c'est pas des gens qui communiquent beaucoup. Eux autres, c'est de l'éducation rudimentaire. Si tu veux apprendre, tu t'en viens dans le bois. C'est comme ça. Si tu veux apprendre, tu viendras vivre dans le bois et je t'apprendrai des choses. C'est dans la façon de les approcher que tu vas chercher ça.

Ouais, c'était plus mes parents (qui indiquaient le chemin), mais c'est sûr que je consultais Phil (un jeune adulte trappeur et chasseur) pour lui demander son avis, si on devait passer par là. C'est sûr que lui, il avait une bonne connaissance du territoire puis des cours d'eau. Une chance qu'il était là, une chance qu'on était là hein, nous trois, c'était complémentaire. Moi, mon père, lui. Tu sais moi, j'étais plus avec les *maps* et les cartes, puis lui, c'était plus (l'expérience) où est ce qu'il était déjà passé.

Max

La perte de la langue algonquine est perçue comme une menace à la survie culturelle. De nombreux témoignages convergent en ce sens. La difficulté pressentie est d'autant plus grande que les jeunes et même la génération des pensionnats qui s'était vue interdire l'usage de la langue algonquine, vivent un malaise profond face à leur incapacité à communiquer correctement en Algonquin. Les jeunes ne comprennent pas leurs grands-parents, la chaîne de communication et de transmission des savoirs s'en trouve rompue car la langue est une dimension fondamentale des institutions de connaissances.

On a toujours l'impression d'avoir perdu hein? Une chance qu'il nous reste encore nos aînés qui sont encore porteurs de ces connaissances. C'est des occasions comme ça (en parlant de l'expédition en canot) que tu découvres, que tu les mets en pratique, que tu le vois. Eux autres, ils ne sont pas là pour te parler en français. Ça t'amène aussi à communiquer avec eux en algonquin, parce qu'ils comprennent des mots en français mais pas de là à dire des phrases complètes... On voit le fossé de la langue, traduire des mots. C'est pas long, c'est juste une génération, tout peut s'envoler, tout disparaître. Moi, c'est un peu comme ça que je vois ça. Puis quand je parlais de transmission, c'est un bagage. Ce bagage-là, il est réel.

Max

Un autre aspect de cette rupture qui domine les rapports intergénérationnels et qui menace la survie culturelle des Anicinapek est celui des difficultés qu'éprouvent les aînés à partager leurs connaissances. En plus de la barrière de la langue, ils éprouvent la crainte que les Blancs utilisent leurs savoirs sans qu'ils bénéficient de la reconnaissance de leur contribution. Les aînés hésitent à communiquer des informations sur les plantes médicinales, les lieux de cueillette et les usages qu'ils en font de manière décontextualisée. L'éducation autochtone n'a de sens que dans la mesure où les savoirs sont liés à la pratique et sont transmis à travers l'observation et l'accompagnement sur le territoire. Pour cette raison, les aînés hésitent à communiquer leurs savoirs dans le cadre d'entretiens qui s'apparentent à des interrogatoires. Pauline exprime ainsi sa frustration à l'égard des savoirs qui se perdent :

Les aînés ils ne veulent pas partager. Ils s'en vont avec un gros sac de même quand ils s'en vont pour de vrai. Il y en a des personnes qui s'en vont de même avec un gros sac plein d'éducation. J'ai un sac moi aussi.

Pour leur part, les jeunes adultes vivent une situation extrêmement difficile et complexe face à la menace qui pèse sur leur culture. À peine au début de la vingtaine, ils ont souvent un ou deux enfants. Ils sont confrontés à l'éducation qu'ils leur donnent, à leur marginalité au regard de la culture de la société dominante et à l'énorme responsabilité qu'ils ont d'assurer la survie de leur propre culture. Dans un contexte où ils sentent un décalage interculturel énorme, où l'attrait de la vie urbaine et de la technologie est puissant, ils ont un sentiment de culpabilité et de trahison face à leurs aînés. Cette situation est encore plus criante pour les jeunes de Kitcisakik qui vivent encore selon un mode semi-nomade que pour d'autres jeunes Algonquins de l'Abitibi-Témiscamingue qui vivent en réserve et qui s'identifient à cette nouvelle « entre-cultures » (Bousquet, 2005). La drogue et l'alcool constituent souvent un refuge.

Cet échange que j'ai eu avec deux jeunes hommes de la communauté illustre les paradoxes éducatifs auxquels ils sont confrontés. Alors que leurs propres enfants en sont réduits à jouer à la chasse sur vidéo, ils sont conscients de la perte des connaissances sur leurs activités traditionnelles et de leur propre incapacité à les transmettre.

Marie : Toi, as-tu des enfants Réal?

Réal : J'en ai deux. Le plus grand, il a eu 9 ans hier.

Marie : Est-ce que tu leur apprends des choses sur ta culture?

Réal : Non...

Marie : Est-ce qu'ils veulent aller avec toi à la chasse ou à la pêche?

Réal : Non, (le grand), il est plus porté à jouer avec ses amis.

Marie : Il joue avec son vidéo?

Réal : Ouin, les jeux vidéo.

Renaud : On leur montre à chasser dans le *game cube*!

Marie : Ah, le *game cube*!

Renaud : Hehe! Y'a des jeux de chasse là, on leur met ça là-dedans, on va à chasse.

Marie : Mais pensez-vous que ça va être important de les amener dans le bois vos enfants?

Réal : Oui. Moi je vais sûrement le faire un moment donné.

Renaud : Je pense moi, en tout cas on... il faut que je le vende, que je prêche... Je travaille dans la forêt, je pêche quoi là? Qu'est-ce que je vais montrer à mon garçon?

On constate ici que la relation entre la représentation de la « **forêt-enseignement** » et celle de la « **forêt-héritage** » peut créer un malaise chez la génération montante et être problématique pour la survie culturelle des Anicinapek. Les jeunes parents devront être créatifs et faire preuve d'une grande capacité adaptative pour innover en matière d'enseignement tout en respectant les règles de leurs institutions de connaissances. Max, un père de famille qui a participé à l'expédition-canon en 2004 en a tiré des idées pour promouvoir la transmission de la culture auprès des jeunes :

Moi, je rêve, j'ai toutes sortes de projets! Je veux être entrepreneur d'une petite entreprise. Toute la question des expéditions de canot, c'est quelque chose que je voudrais. Dans une façon plus formelle de travail qui pourrait aussi créer des emplois. [...] Aussi pour éduquer les jeunes. [...] J'avais pensé d'abord former un genre de structure à cet effet là. Les jeunes veulent apprendre d'une façon originale. Tout en les amusant tu leur fais vivre des choses, tu développes l'aspect transfert de connaissances, transfert de la culture. Ça n'ira pas à 100%. Au moins, on va développer quelque chose nous-mêmes. »

En cette époque déterminante de transition pour les autochtones et en particulier pour les Anicinapek qui sont les porteurs d'une culture forestière ancestrale, nous avons vu que la représentation de la « forêt-enseignement » est complexe. La place qu'accordera la communauté aux savoirs traditionnels dans la préservation de sa culture sera déterminante dans sa capacité d'adaptation.



**La « forêt-bien-être » -
Se sentir bien à l'intérieur**

Pour les gens de Kitcisakik, la forêt apporte un sentiment de bien-être intérieur. C'est le sens du mot *minomidjio*. Paix, harmonie, tranquillité, force sont d'autres idées qui ont été exprimées à l'évocation de la forêt. Les gens de Kitcisakik vivent au quotidien avec les phénomènes de pathologie sociale qui découlent de la perte de repères identitaires. Plusieurs ont associé les activités en forêt à une forme de thérapie.

Oui, la forêt... Pour être bien, pour la santé, *minomadzian*. [...] Encourager les gens à faire des randonnées en famille pour créer des liens entre eux. Aller faire des camps sur les terrains familiaux, pas nécessairement pour la trappe mais pour passer du temps dans le bois, pour entrer en contact avec la nature et sentir la tranquillité. Parce qu'en ce moment, les gens ont beaucoup de sentiments douloureux.

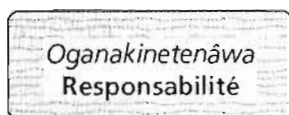
Nacka

On remarque à travers cet extrait d'entrevue que la « forêt-bien-être » est également associée à un lieu qui permet des rapprochements familiaux. La forêt est associée à un retour aux sources, à un lieu où l'Anicinape apaise ses douleurs et expérimente une communion intime avec la nature, avec sa culture et avec lui-même.

« Moi, la forêt, c'est tellement extraordinaire pour moi. La forêt, ça nous touche vraiment au fond de notre cœur. C'est beaucoup d'énergie. C'est une vie rituelle. [...] Spirituelle et rituelle. Si tu t'en vas t'asseoir dans un arbre, la vraie chose en dedans c'est... en harmonie. [...] C'est comme ça que je me sens, moi, dans le bois. »

Pauline

La représentation de la « forêt-bien-être » se distingue toutefois de celle de la « **forêt-monde des esprits** ». La première relève d'une expérience individuelle affective et émotive, alors que la seconde relève de la cosmologie amérindienne et donc d'une forme d'explication du monde.



La « forêt-responsabilité » - *Surveillons la Terre*

La représentation de la « **forêt-responsabilité** » est en lien avec plusieurs autres éléments qui ont été décrits : la « **forêt-Terre-Mère** », la « **forêt-monde des esprits** », la « **forêt-territoire anicinape** », la « **forêt-enseignement** ». Elle est associée à l'idée que les Anicinapek doivent « prendre soin » de la forêt et de la « Terre-Mère ». Dans la langue algonquine, l'équivalent de la notion de responsabilité à l'égard de la Terre ou de la forêt peut être traduit par *ganawâbiwîn* qui signifie « surveillance ». Les dictionnaires anciens de Cuoq (1986) et de Lemoine (1911) indiquent que la racine *gana_* renferme l'idée de garder, de prendre en soin, *ganawabam* étant notamment employé pour désigner la garde des enfants. Les Anicinapek sont investis du même sens de la responsabilité envers la Terre qu'envers

leurs enfants. Aussi, nos assistants de recherche ont traduit l'idée de cet élément représentationnel par *oganakinetenâwa* qui signifierait « nous surveillons la Terre ».

La représentation de la « forêt-responsabilité » découle de la cosmogonie amérindienne traditionnelle qui se définit par une relation de respect envers *Akî*, la réciprocité et l'échange avec les esprits-maîtres des animaux en gage de remerciement pour la nourriture qu'ils fournissent aux Anicinapek. Aujourd'hui, les activités de subsistance se déroulent également dans un esprit d'échange et de partage avec les autres membres de la famille et de la communauté.

Pour les Anicinapek, la dégradation de l'environnement qui a résulté de la colonisation se traduit par « la Terre est malade ». Ils en éprouvent un grand sentiment d'inquiétude et de culpabilité que l'on pourrait traduire par l'impression d'avoir abandonné *Akî* ou d'avoir manqué à leur devoir de gardien. En particulier, les aînés qui ont participé à la coupe forestière pendant les années 1950 éprouvent ce sentiment de culpabilité.

Julien dit que c'est plus difficile aujourd'hui, quand un enfant voit la forêt comme elle est. Il dit aussi qu'il a travaillé pour les industries forestières mais qu'il regrette. Il n'a pas pensé avant de faire ça. Il fallait manger. Dans le coin de Senneterre, il n'avait jamais vu une forêt maganée comme ça.

Propos de Julien, traduits par son fils Éric

À plusieurs reprises, nous avons évoqué en entrevue la possibilité pour les Anicinapek de s'impliquer dans les activités d'aménagement forestier. Invariablement, les membres de la communauté se projettent dans un rôle de gardien ou de protecteur de la forêt.

« *Kokoum* (grand-mère) aimerait ça voir la future génération s'impliquer au niveau de la foresterie. Elle sait que l'exploitation forestière va continuer. Les Anicinapek vont protéger la forêt. La grand-mère craint que l'on ne puisse plus

pratiquer le mode de vie anicinape. Le devoir des Anicinapek va être de protéger la forêt. »

Propos de Mireille traduits par son petit-fils René

Le *Récit des invasions* analysé par Leroux (1992 ; 2003). traduit également l'importance de la « forêt-responsabilité ». En plus d'illustrer de manière éloquente la menace que représente l'industrie forestière, la narratrice traduit son inquiétude à l'effet que la Terre soit laissée « sans soins ».

Ils ont détruit la terre. Ils sont venus nous détruire, tous. Ils ont inondé nos habitats et noyé plusieurs beaux endroits. Ils enlevèrent la vie aux arbres en commençant à les couper dès qu'ils furent débarqués. Aujourd'hui, j'en éprouve de la pitié. Là-bas, en arrière, tout est bouleversé et le paysage n'a plus la même apparence. La terre est laissée sans soins.

Mani Michel, citée dans Leroux (1992, p. 34)

Pour les Anicinapek, le sentiment d'appartenance au territoire est étroitement lié à la représentation de la forêt en tant que responsabilité individuelle et collective envers la Terre. Dans la tradition algonquienne, la notion d'appartenance est étrangère au concept de propriété territoriale qui existe dans les sociétés occidentales. L'appartenance au territoire se rapporte plutôt à un attachement à la Terre et à une responsabilité de protection envers elle, ce que Poirier (2000) a décrit comme « une forme d'engagement » envers le territoire.

Krech (1999) a remis en question les fondements de l'image de l'Indien écologiste qui était concerné par le maintien des populations animales et la protection de la Terre. Selon cet auteur, qui a analysé une importante littérature ethnographique sur les pratiques autochtones de la période pré-coloniale à nos jours, les considérations environnementales des populations algonquiennes seraient apparues à la fin du XIX^e siècle, pour des raisons principalement économiques, la pression de chasse ayant notamment détruit les populations de castors. Au XX^e siècle, avec l'émergence du

mouvement environnemental, les autochtones auraient été associés aux « gardiens de la Terre », par un mélange de considérations politiques et identitaires.

Apparently, today's conservation ethic and practices were largely absent among Northern Algonquians until certain historical conditions emerged in the wake of the arrival of European outsiders mainly interested in controlling Indians economically and spiritually. Before the nineteenth century, the conditions were local and nascent, as was the interest in conservation. During the nineteenth century, they became widespread, as did the interest in conservation. (...) Conservation ultimately became of such obvious practical importance that it was widely incorporated into native systems of thought, including taboos, and action.

(Krech, 1999, p. 206)

Feit (2004) a par contre réfuté la thèse de Krech et a largement démontré que les Cris de Waswanipi avaient des préoccupations environnementales fondées sur leur besoin de survie et sur leur lien spirituel avec les animaux. Tanner (1979) pour les Cris de Mistassini et Speck (1935) pour les Naskapis avaient tiré les mêmes conclusions. À Kitcisakik, notre recherche tend à montrer une grande préoccupation pour la préservation de l'environnement. S'agit-il d'une forme de « conversion » moderne ou d'une éthique pré-coloniale? Bien que plusieurs algonquinistes aient fait la démonstration de l'existence d'un rapport de responsabilité à l'égard de la Terre antérieur à l'époque de la traite des fourrures, il est évident que la conscience environnementale des Anicinapek a pris une nouvelle dimension au XX^e siècle avec la colonisation et la dégradation de leur environnement.



**La « forêt-héritage » -
Ce qui nous est laissé**

La représentation de la « forêt-héritage » est très liée à celle de la « **forêt-responsabilité** ». Bien que nous n'ayons pas trouvé d'équivalent exact dans les dictionnaires et lexiques anciens ni contemporains, plusieurs de nos informateurs-clés

questionnés sur une traduction en algonquin de l'idée d'héritage ou de patrimoine ont répondu : *gânadegemâgwik* : « ce qui nous est laissé », « ce que nos ancêtres ont laissé ». On remarque dans cette expression, la même racine *gana_* que dans *oganakinetenâwa* pour désigner la « forêt-responsabilité ».

En effet, le territoire fait partie de ce que les Anicinapek considèrent qu'ils devraient laisser intact pour les prochaines générations. La « **forêt-territoire** » est associée à la « forêt-héritage » et à la « **forêt-enseignement** ». Le territoire n'est pas un bien matériel que les Anicinapek souhaitent transmettre aux générations futures mais plutôt un bien culturel qu'ils ne pourront léguer qu'à travers la transmission des savoirs associés au mode de vie anicinape.

La forêt, c'est notre héritage : *gânadegemâgwik*. Ça devrait se transmettre. Il faut garder la langue et la forêt. C'est notre identité, notre façon de vivre, de penser. C'est la nourriture anicinape.

Jocelyne

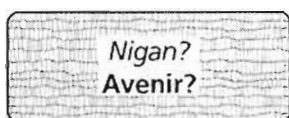
Il faut transmettre la vie. Moi, je vais dire à mes enfants, n'accepte jamais de l'argent (pour vendre ton territoire) parce que l'argent ne dure pas longtemps.

Roger

Plusieurs autres personnes de Kitcisakik ont exprimé leur inquiétude au regard de ce qu'ils laissaient à leurs enfants traduisant l'existence d'une responsabilité intergénérationnelle. Les gens qui habitent la réserve du Lac-Simon et qui sont souvent leurs frères ou leurs cousins sont perçus comme ayant tout perdu et étant plus démunis.

Que va devenir la Terre-Mère? [...] Les gens du Lac-Simon ont quitté leur milieu, la nature. Je pense aux jeunes qui s'en viennent. Comment les jeunes vont-ils occuper le territoire? Se développer? Comment vont-ils protéger le territoire? Il y a beaucoup de dévastation dans *Akî*. Je suis déçue des coupes forestières. Il faut essayer de travailler ensemble pour conserver pour les générations futures.

Annette



**La « forêt-avenir? » -
Qu'y a-t-il devant?**

La représentation que se font les Anicinapek de leur avenir en lien avec la forêt soulève de nombreuses questions. Ainsi avons-nous ajouté un point d'interrogation pour nommer cet élément. Les dictionnaires anciens ne proposent pas de mot précis en algonquin pour signifier « avenir ». Toutefois, nos assistants de recherche ont choisi *nikân* ou *nigan* qui signifie « avancer, prendre les devants » (Lemoine, 1911). L'analyse lexicologique montre que *nikan* était utilisé pour désigner « les jambes de devant des animaux » (Cuoq, 1886). L'analogie avec l'avenir est intéressante. Pauline, une collaboratrice régulière, avait plutôt choisi *ejigabwîn*, qui signifie « faire des choix ». Cette notion nous a semblé pertinente pour caractériser l'avenir des Anicinapek face à la forêt. Nos assistants de recherche ont toutefois préféré utiliser *nigan* pour traduire la « forêt-avenir ».

Au cours des entrevues, lorsque nous abordions le thème de l'avenir, le temps était toujours marqué par de longs moments de silence et des haussements d'épaules. Puis, les inquiétudes et les interrogations surgissaient : « Qu'est-ce qu'on va devenir plus tard? Que va devenir la Terre-Mère? Comment les jeunes vont-ils occuper le territoire? Comment vont-ils le protéger? Il faut essayer de travailler ensemble pour conserver (la Terre) pour les générations futures. Qu'est-ce qu'on va laisser à nos enfants? Bientôt, on laissera juste du papier... »

Un jour, alors qu'on préparait les entrevues de validation pour le volet ethnographique, j'ai demandé à Nacka qui travaillait avec nous depuis presque cinq ans, s'il pouvait associer la forêt à des projets d'avenir. Sa réponse fut percutante :

Pas nécessairement. On n'est pas dans les projets d'avenir. On est plutôt dans le « développer nos compétences ». On ne voyait même pas l'avenir avant. C'est

juste quand il y a eu des crises que les gens ont commencé à dire que la forêt c'est pour l'avenir. Autrefois, on vivait au jour le jour. Les scieries, les moulins, c'est pas pour nous autres. Nous, c'est plus la culture... Créer des planches pour leurs maisons et leurs garages? Peut-être. Regarde les jeunes qui sont en train de débroussailler au chemin (en faisant référence à des petits contrats d'entretien offerts aux membres de la communauté). Ils sont dans la confusion. Tu ne peux pas leur parler d'avenir. Moi aussi j'ai de la misère à dire c'est quoi l'avenir. Il faut regarder les problèmes qu'on a. La seule chose qu'on peut faire, c'est renverser la situation. On n'est pas encore dans l'action.

Nacka, père de famille, milieu de la quarantaine, regarde évoluer sa communauté depuis quelques décennies. Il connaît les valeurs des gens de Kitcisakik. Il connaît l'histoire de son peuple. Il s'inquiète pour les jeunes. Il croit qu'il faut changer les choses. Il a même adopté le « langage » du projet de recherche et sans doute celui de plusieurs programmes gouvernementaux, lorsqu'il parle de « compétences ». Il sait que les Anicinapek sont à la croisée des chemins: *ejigabwîn*. Et que « l'action » c'est pour demain.

Kagi Onactcikadek Akî
La forêt colonisée

La « forêt colonisée » -
La Terre a été détruite

Bien que les gens de Kitcisakik aient conservé un rapport que l'on pourrait qualifier de traditionnel au regard de la forêt, force est de constater qu'ils associent désormais l'idée de forêt à sa destruction. Ainsi, pour les gens de Kitcisakik, l'évocation de la forêt génère indiscutablement des émotions négatives qui sont en lien avec la foresterie. Cette représentation de la forêt se serait rapidement développée au sein du système anicinape depuis l'intensification des activités forestières industrielles au milieu des années 1970. C'est donc un changement drastique dans leur environnement qui aurait suscité l'émergence et l'ancrage de cette représentation de la forêt. La « forêt colonisée » suscite des sentiments de pitié, de colère et de honte en

lien avec le système de représentation de la foresterie que je décris en détails au chapitre III.

La « forêt colonisée » est donc une dimension déterminante du système contemporain de représentation de la forêt pour les gens de Kitcisakik. Si les Anicinapek sont un peuple de la forêt mélangée, ils sont également un peuple de la forêt colonisée. Ceci a forgé leur identité contemporaine et influence également leur capacité à imaginer leur avenir en lien avec la forêt.

L'analyse de l'évolution de la langue algonquine au regard de la manière dont elle a intégré des concepts nouveaux est révélatrice du système de représentation. Ainsi, il n'existe pas de mot en algonquin pour « colonisé ». Interrogé à ce sujet, Jimmy Papatie⁴⁷, propose l'expression suivante : *kagi onactcikadek Akî*, qui signifie littéralement, « dans le passé (*kagi*), la Terre (*Akî*) a été détruite (*onactcikadek*) ». Cette formulation traduit l'association que les Anicinapek font entre l'état de l'environnement et la colonisation. Qu'il s'agisse de la construction des routes, de la réalisation de barrages hydroélectriques ou des activités forestières industrielles, « la Terre a été détruite ».

Mani Michel était parmi les plus anciens témoins des conséquences de la colonisation lorsqu'elle a raconté le *Récit des Invasions* en 1989. L'analyse que Leroux a faite de ces extraits que nous avons déjà présentés souligne le lien indissociable entre la destruction de la forêt et la menace que pressentent les Anicinapek à leur survie culturelle, comme conséquence de la colonisation.

⁴⁷ Jimmy Papatie est certainement aujourd'hui l'un des locuteurs de l'algonquin les plus compétents de sa génération, c'est-à-dire ceux de la génération des pensionnats qui ont aujourd'hui entre 40 et 60 ans.

Les énoncés de cette séquence (en référant au mytheme de l'ère des désastres) expriment un message unique : si la dissociation des Indiens et des êtres vivants se réalise par la destruction des écosystèmes, il en va de même en ce qui concerne le tissu social, mais celui-ci se désagrège aussi par une espèce d'asphyxie culturelle occasionnée par l'étranglement des territoires.

(Leroux, 1992, p. 38)

Nos données portant sur la « forêt colonisée » nous ont permis d'établir deux catégories qui sont un peu le noir et le blanc d'une même représentation : d'une part, « la belle forêt d'autrefois » que représente la « **forêt perdue** » pour les Anicinapek, d'autre part, la « **forêt dévastée** » qu'ils associent aujourd'hui à leur milieu de vie, laid, malade et pollué.

Manâden
Forêt dévastée

La « forêt dévastée » –
C'est laid!

Une visite sur un chantier de coupe génère inmanquablement une réaction de la part des Anicinapek : *manaden*, ce qui signifie « laid » ou « pas beau » en algonquin. Les forestiers ont l'habitude de ce genre de commentaires que l'on rencontre également de manière généralisée dans la population de toutes origines qui est confrontée à une coupe forestière (McQuillan, 2000). Pour cette raison, le *Règlement sur les normes d'intervention dans les forêts du domaine de l'État* (L.R.Q. c. F-4.1, r.7) prévoit des « bandes de protection » qui forment des écrans visuels le long des routes. Mais les Anicinapek qui fréquentent le territoire au quotidien et qui se déplacent sur routes, sentiers et rivières sont inévitablement confrontés aux impacts visuels de la foresterie.

Plusieurs jeunes anicinapek en expédition de canot au cours de l'été 2004 ont photographié des « rideaux d'arbres » ou des forêts qu'ils percevaient comme étant laides ou malades. Quelques extraits de leurs commentaires témoignent de leurs impressions :

- Si vous regardez en arrière du rideau d'arbre, c'est vide et défriché. Même la forêt est en train de mourir, comme la culture de mon peuple.
- Les sapins sont pourris. C'est très déplaisant d'aller en forêt, et rendu là, tu te rends compte qu'elle n'est pas ce qu'elle était.
- La forêt est en train de mourir, même sa qualité et sa beauté.
- La forêt n'est vraiment pas belle. Pensez-vous qu'il y a encore des animaux là?

Mais bien sûr, *manaden* ne témoigne pas uniquement de considérations esthétiques. Les Anicinapek vont presque toujours l'associer à la santé de la Terre : *akousinogan Akî* signifiant : « la Terre est malade ».

Questionnés à savoir quelle était pour eux une « belle forêt », les Anicinapek peuvent décrire un ensemble de caractéristiques qu'ils associent à la forêt « qui existait avant ».

Minokwa weckatc
Forêt perdue

**La « forêt perdue » –
La belle forêt d'autrefois**

La nostalgie de la forêt telle qu'elle était autrefois traverse le discours des Anicinapek sur leur milieu de vie. Nous avons traduit par « forêt perdue » cette idée selon laquelle la forêt était plus belle « avant ». L'expression algonquine qui était la plus proche de l'idée de la « forêt perdue » est *minokwa weckatc*. En algonquin, *minokwa* fait référence à une belle forêt (*mino* : belle ; *kwa* : particule qui réfère à un terme relié à la forêt). Pour les Anicinapek, une belle forêt est une forêt mature, avec de gros arbres, dans laquelle on peut se déplacer aisément, qui n'est pas remplie de branches pour obstruer le chemin. L'inconvénient des « branches » qui empêchent de marcher revient souvent.

Autrefois dans la forêt, il n'y avait jamais de branches. C'était toujours des arbres. Et il y avait une bonne distance entre les arbres. C'était plus facile de marcher. Maintenant, quand tu vas dans la forêt, c'est plein de choses. C'est plus passable.

Julien

On comprend que pour un peuple de chasseurs-cueilleurs, la notion de déplacement était primordiale pour donner accès aux ressources. Bien qu'ils soient aujourd'hui moins dépendants de leurs déplacements en forêt, les Anicinapek ont conservé cet attribut pour décrire une *minokwa*. Pour Pauline, c'est l'idée d'une forêt mélangée qui est intéressante. Pour d'autres, ce sera la présence de gros sapins alors que plusieurs, contrairement à Pauline, dénoncent l'abondance du peuplier faux-tremble depuis que les Blancs coupent la forêt.

Moi, j'aimerais mieux que la forêt revienne comme avant. Avoir des beaux bouleaux, des beaux trembles. Que ça soit mélangé. [...] Je trouvais ça beau moi, quand j'étais jeune. Depuis qu'il y a un chemin, là-bas, où on débarque, ça a beaucoup changé.

Pauline

Tous les aînés rencontrés ont spécifié que la coupe forestière faisait moins de dommages autrefois. Toutefois, la mécanisation a changé les méthodes de coupe et les gens de Kitcisakik constatent avec nostalgie qu'il ne reste que très peu des « belles forêts d'autrefois », puisque plus de 50% de leur territoire ancestral a fait l'objet de coupes forestières depuis le début des années 1970. C'est pourquoi ils associent les belles forêts aux paysages d'« autrefois » (*weckatc*), à une époque aujourd'hui révolue.

Au Lac Joncas, la forêt était plus dense. Moi, je trouvais ça beau. Quand je suis retournée après des années, c'était pas beau. C'était plus pareil. Il y avait des gros arbres avant. Quand la CIP est venue ici, elle était bien belle la forêt. [...] Peut-être qu'on les verra plus, nos arbres comme avant. C'était des arbres qu'on avait. Là, ça va être du *asadi* (en faisant référence au peuplier faux-tremble qui repousse souvent en abondance après la coupe forestière). Des affaires de même

qui poussent. Tu peux le voir, quand tu t'en vas, où ça a été bûché. Rien que ça que tu vois. C'est plus des arbres robustes. Il n'y en a plus.

Denis

2.5 LA FORÊT AU CŒUR DU PAYSAGE CULTUREL ANICINAPE

La caractérisation des représentations anicinapek de la forêt nous a permis de décrire tout un pan de la culture des gens de Kitcisakik. En effet, à l'instar de Brisson (2002 ; 2005) et de Harrison (1992), on peut affirmer que la forêt paraît constituer un discours pour parler de la culture. Brisson, qui a étudié le discours sur l'espace forestier de l'Île d'Anticosti, décrit la dimension culturelle de la forêt comme un « espace sauvage pour penser l'Occident ». On peut certes affirmer que la forêt est aussi un milieu de vie pour penser l'indianité. Et si selon cette auteure, la forêt québécoise est devenue un « espace géométrique » (Brisson, 2005), coupé des êtres humains, qui cristallise la dualité nature/culture (Descola, 2007), il en est tout autrement pour la relation holistique des autochtones envers la forêt. Comme en témoigne la richesse et la complexité du champ représentationnel que nous avons décrit, la forêt est au cœur de l'identité anicinape. *Ati eji otisinin* diront les Anicinapek, signifiant littéralement : « c'est là d'où je viens ». L'analyse lexicologique et sémantique que nous avons réalisée appuie et confirme l'importance centrale de la forêt dans la culture anicinape. Le champ représentationnel que nous avons exploré fait de la forêt un véritable paysage culturel autochtone qui demeure l'espace d'ancrage d'un mode de vie millénaire qui est toutefois en train de changer. Ainsi, la question centrale qu'on doit poser aujourd'hui est la suivante : est-ce que ce rapport ancestral à la forêt contient les éléments essentiels pour assurer la résilience (Davidson-Hunt et Berkes, 2003 ; Berkes et Folke, 1998) d'une petite communauté traditionnelle qui fait face à un changement environnemental accéléré et radical?

Si, en début de projet, nous avons exploré l'idée que les Anicinapek puissent s'adapter aux coupes forestières, comme les peuples algonquiens sont connus pour

s'être adaptés aux grands feux de forêt (Feit, 2004), nous croyons maintenant qu'il faut rejeter cette hypothèse. Étant donné leur ampleur, il serait en effet réducteur et disproportionné de comparer les changements environnementaux anthropiques qui ont eu lieu au cours du XX^e siècle, à la présence des feux de forêt qui auraient affecté le milieu de vie et le mode de vie des autochtones. De plus, on pourrait avancer que dans le contexte actuel des changements climatiques qui, selon les hypothèses les plus plausibles entraînent déjà des modifications des régimes des feux, les derniers survivants de l'époque pré-industrielle en Abitibi sont déjà moins exposés aux feux de forêt que leurs parents l'ont été. En conséquence, on pourrait supposer que la capacité adaptative des autochtones à des changements environnementaux qui seraient analogues à l'occurrence des grands feux pourrait déjà avoir été perdue. Il faut donc puiser au cœur de ce paysage culturel contemporain et des institutions anicinapek de savoirs pour identifier des pistes pour l'adaptation de cette communauté aux changements d'une ampleur inégalée auxquels elle doit faire face.

Respecter la dimension identitaire de la « forêt-milieu de vie » et de la « forêt-mode de vie » des gens de Kitcisakik

Le système représentationnel que nous avons tenté de mettre au jour témoigne d'une continuité inter-générationnelle dans la relation qu'entretiennent les Anicinapek à l'égard de la forêt depuis des siècles, tant dans ses composantes affectives, valorielles que cognitives. Les éléments représentationnels que nous avons associés au milieu de vie et au mode de vie des Anicinapek semblent être demeurés presque inchangés depuis la colonisation, attestant d'un rapport traditionnel à la forêt qui est conforme aux ethnographies classiques des cultures algonquiennes. Par contre, des changements importants sont observables en ce qui concerne les conduites sociales et le mode de vie, en lien avec la sédentarisation, l'accessibilité de la nourriture et des moyens de transport, ainsi que la proximité de la ville.

Dans une perspective comparative, on peut avancer que le système représentationnel que j'ai décrit ici est le reflet du mode de vie encore fortement attaché au territoire ancestral et à la forêt qui caractérise la communauté de Kitcisakik. Pour d'autres communautés algonquines qui vivent en réserve ou plus près des centres urbains, on peut poser l'hypothèse que la représentation sociale de la forêt serait moins traditionaliste et plus empreinte des éléments associés à la contemporanéité comme la « forêt-emploi » ou la « forêt-loisirs ». Toutefois, Bousquet (2002b) a dépeint l'ensemble des communautés algonquines qui vivent en réserve comme étant fortement attachées à l'image idéalisée d'un mode de vie traditionnel symbolisé par l'expression « quand nous vivions dans le bois ». Cette chercheuse (Bousquet, 2005) a par contre décrit la jeunesse de la communauté de Pikogan comme étant « entre deux cultures » où cohabitent deux systèmes de rapport au monde. Les travaux de Lee et Kant (2006) pour leur part, ont montré que les communautés autochtones du nord de l'Ontario plaçaient l'emploi au deuxième rang de leurs valeurs associées à la forêt, après ce qu'ils identifiaient comme étant les « valeurs autochtones ».

À Kitcisakik, malgré des changements structuraux évidents les Anicinapek continuent à se représenter la forêt de manière traditionnelle et à dénoncer les effets de la colonisation. À l'instar des travaux de Berninger (2008) qui a étudié les « modèles culturels » de différents groupes d'intérêt en lien avec la forêt, on pourrait dire que les caractéristiques du système représentationnel anicinape sont le reflet de la réalité environnementale, culturelle et expérientielle dans laquelle ils évoluent aujourd'hui. Pour eux, la rupture contemporaine avec le mode de vie anicinape (l'*Anicinape madiziwîn*) apparaît comme étant moins radicale que ce qu'on observe dans les autres communautés algonquines vivant en réserve. Par contre, il faut situer ce rapport envers le milieu forestier dans le contexte des choix historiques qu'a fait la communauté de continuer à vivre en forêt sur son territoire ancestral.

En ce qui concerne la dimension générationnelle, rappelons que nous n'avons pas structuré nos questions de recherche et planifié notre méthodologie pour cerner systématiquement les différences entre les groupes d'âge et les genres. Cependant, l'analyse de nos données montre une grande homogénéité transgénérationnelle dans le discours sur la forêt. Les commentaires des jeunes ayant participé au projet photographique pendant l'expédition canot 2004 illustrent le même niveau de préoccupations que leurs aînés. On peut toutefois se questionner sur la différence entre le discours et la pratique pour ces jeunes. Les aînés, et même les adultes de la génération des pensionnats, dénoncent régulièrement le fait que « les jeunes ne vont plus dans le bois » et « sont plus intéressés par la vie en ville ». Le fait que les jeunes doivent fréquenter l'école des Blancs à Val d'Or constitue également un problème dans la transmission intergénérationnelle des savoirs liés à la forêt et devient donc une menace à la survie culturelle des Anicinapek. Mais le système représentationnel de la forêt que nous avons mis au jour comprend tout de même des éléments sur lesquels il sera possible de miser pour favoriser l'adaptation sociale à la contemporanéité en harmonie avec l'identité culturelle des gens de Kitcisakik.

Comment utiliser notre compréhension de ce système représentationnel pour explorer des avenues qui pourraient soutenir l'autonomisation et l'épanouissement de Kitcisakik à travers la définition d'un aménagement forestier mieux adapté au contexte socio-écologique des Anicinapek?

Miser sur la « forêt-enseignement » et sur la « forêt-responsabilité »

Aujourd'hui, même si les activités de subsistance ne sont plus réellement associées à la survie physiologique des Anicinapek, il faut reconnaître leur importance symbolique pour la survie culturelle des autochtones. L'association que font les Anicinapek entre la forêt, les savoirs relatifs à la forêt et la survie identitaire, par l'entremise de la « **forêt-enseignement** » est une caractéristique fondamentale du

système anicinape de représentation qui les distingue des eurocanadiens. Il faudra investir dans la « forêt-école » en développant des programmes éducatifs adaptés qui sauront faire le pont entre les savoirs traditionnels contextualisés et expérientiels et les savoirs scientifiques et techniques qui seront nécessaires au développement d'une culture forestière contemporaine (ANFA, 2008 ; Lévesque *et al.*, 2004). Une telle stratégie permettrait d'accompagner le renforcement des capacités locales de manière à assurer la pleine participation, créative et dynamique des gens de Kitcisakik dans l'aménagement de leur territoire ancestral et à stimuler les apprentissages adaptatifs (Davidson-Hunt et Berkes, 2003 ; Pahl-Wostl, 2006 ; Walls et van der Leij, 2007) qui contribueront à la revitalisation de la culture anicinape.

La représentation de la « **forêt-responsabilité** » peut déboucher sur des pistes innovantes, comme c'est le cas par exemple dans le programme de Gardiens de la forêt chez les Innus du Labrador. Rappelons que les Anicinapek considèrent qu'ils sont investis d'une importante responsabilité à l'égard de la « **Terre-Mère** » et de la forêt qui prend forme également à travers leur représentation de la « **forêt-héritage** » et de la forêt comme lieu de survie et de sécurité. Ce sentiment de responsabilité entraîne culpabilité et pitié chez plusieurs adultes de la communauté face à la dévastation du territoire et génère beaucoup d'inquiétude face à l'héritage qu'ils lèguent à leurs jeunes. Aussi, la représentation de la « **forêt-avenir** » est-elle chargée d'incertitude pour toutes les générations. Toutefois, cette représentation de la « forêt-responsabilité » peut être la source d'une grande motivation à s'engager dans « la réparation de la Terre » ou dans une forme de participation à « sa guérison ».

Se pencher sur la représentation de la « forêt colonisée »

Face aux menaces que la modernité a imposées à leur culture et à leur environnement, les gens de Kitcisakik gardent le souvenir nostalgique de la belle forêt d'autrefois (*minokwa weckatc*) qui s'exprime dans la représentation de la « **forêt perdue** ». De

nombreux éléments du *Récit des invasions* se retrouvent intégralement dans le portrait contemporain de la représentation anicinape de la forêt que nous venons de brosser, attestant de la persistance de la représentation de « **la forêt colonisée** ». En effet, l'intensification des activités forestières industrielles sur le territoire ancestral de Kitcisakik a entraîné l'incorporation dans le système représentationnel anicinape de la forêt d'éléments tels l'usurpation et la dégradation du territoire que les gens associent désormais inévitablement à la forêt et qui génèrent un ensemble d'émotions négatives.

La transformation de la « forêt colonisée » devra passer par l'élaboration d'une vision d'avenir pour la forêt. Les gens de Kitcisakik n'entrevoient pas leur futur de manière précise et on retrouve peu d'éléments nouveaux dans nos données de recherche portant sur la représentation de la forêt qui pourraient contribuer à l'élaboration de propositions pour la modernisation de leur culture ou de leur économie. Ceci indique qu'il faut poursuivre la démarche dialogique de clarification des valeurs et des aspirations. Si la dénonciation et la résistance à la « forêt colonisée » fait aujourd'hui partie de la dialectique de l'identité anicinape, comment transformer cette représentation en lien avec une nouvelle relation à la forêt? La représentation de la « forêt comme un Tout » et de la « forêt-réseau d'interactions » qui puise ses fondements dans une ontologie millénaire ne pourrait-elle pas inspirer l'épanouissement des Anicinapek dans la post-modernité? Peut-être que les gens de Kitcisakik, qui voient aujourd'hui l'avenir comme l'heure des choix historiques (*ejigabwîn*) pour leur survie culturelle, auront-ils fait un grand saut entre la culture traditionnelle qu'ils ont refusé d'abandonner et sa redéfinition. Cette redéfinition pourrait prendre forme dans la cohabitation et l'interaction de multiples visions du monde et par la promotion de la sociodiversité. Et s'ils avaient tout simplement sauté par dessus la modernité, en refusant d'y participer? Certes, ils ont subi les conséquences des « invasions », mais pourront-ils aujourd'hui mettre leurs capacités

adaptatives au service d'un nouveau rapport au monde et d'un nouveau projet de société?

L'élaboration collective d'une représentation de la « **forêt-avenir** » qui soit structurante pour Kitcisakik figure parmi les défis importants de cette communauté. Nous croyons qu'après avoir caractérisé le système de représentation de la forêt, il fallait mieux comprendre le rapport des Anicinapek à la foresterie industrielle pour tenter d'en redéfinir les paramètres. Il fallait offrir aux gens l'occasion d'exprimer leurs frustrations au regard de la « forêt colonisée » pour cheminer, peut-être, vers une forme de « foresterie-compromis ». Nous avons cru que notre démarche de recherche participative aurait ainsi des retombées émancipatrices et favoriserait l'autonomisation de la communauté en libérant l'imaginaire des gens de Kitcisakik. C'est le sujet du prochain chapitre qui porte sur la représentation anicinape de la foresterie.

CHAPITRE III

LA REPRÉSENTATION ANICINAPE DE LA FORESTERIE

Ce chapitre décrit le système de représentation anicinape de la foresterie que nous avons mis au jour dans le cadre du volet ethnographique du projet de recherche. Rappelons que nous avons procédé de manière à caractériser simultanément la représentation de la forêt et celle de la foresterie. Nous avons donc utilisé le même cadre théorique et la même méthodologie que pour la caractérisation présentée au chapitre II. Ces aspects de la recherche ont été décrits aux sections 2.2 et 2.3. Je présente donc ici d'entrée de jeu les résultats et la discussion portant sur la représentation anicinape de la foresterie. Enfin, je conclue ce chapitre par une analyse du lien que nous pouvons établir entre la représentation anicinape de la foresterie et l'aménagement forestier sur le territoire ancestral de Kitcisakik.

3.1 RÉSULTATS ET DISCUSSION

Cette section présente simultanément les résultats et la discussion portant sur notre travail d'enquête auprès de la communauté de Kitcisakik pour mieux comprendre leur relation à la foresterie. Je présente d'abord le schéma général du système anicinape de représentation de la foresterie tel que nous l'avons reconstruit à partir de l'analyse de nos données. Rappelons qu'une représentation est un phénomène mental complexe que nous tentons d'appréhender et de comprendre à travers de multiples « coups de sondes » (d'où la nécessité d'avoir recours à une méthodologie multi-stratégique) dans le but d'en comprendre le contenu, le sens et les principes organisateurs. L'approche phénoménographique que nous avons adoptée nous a permis d'élaborer le schéma de la représentation anicinape de la forêt (figure 2.2) et celui de la foresterie (figure 3.1). Il faut toutefois rappeler ces schémas constituent en fait notre représentation de leur représentation.

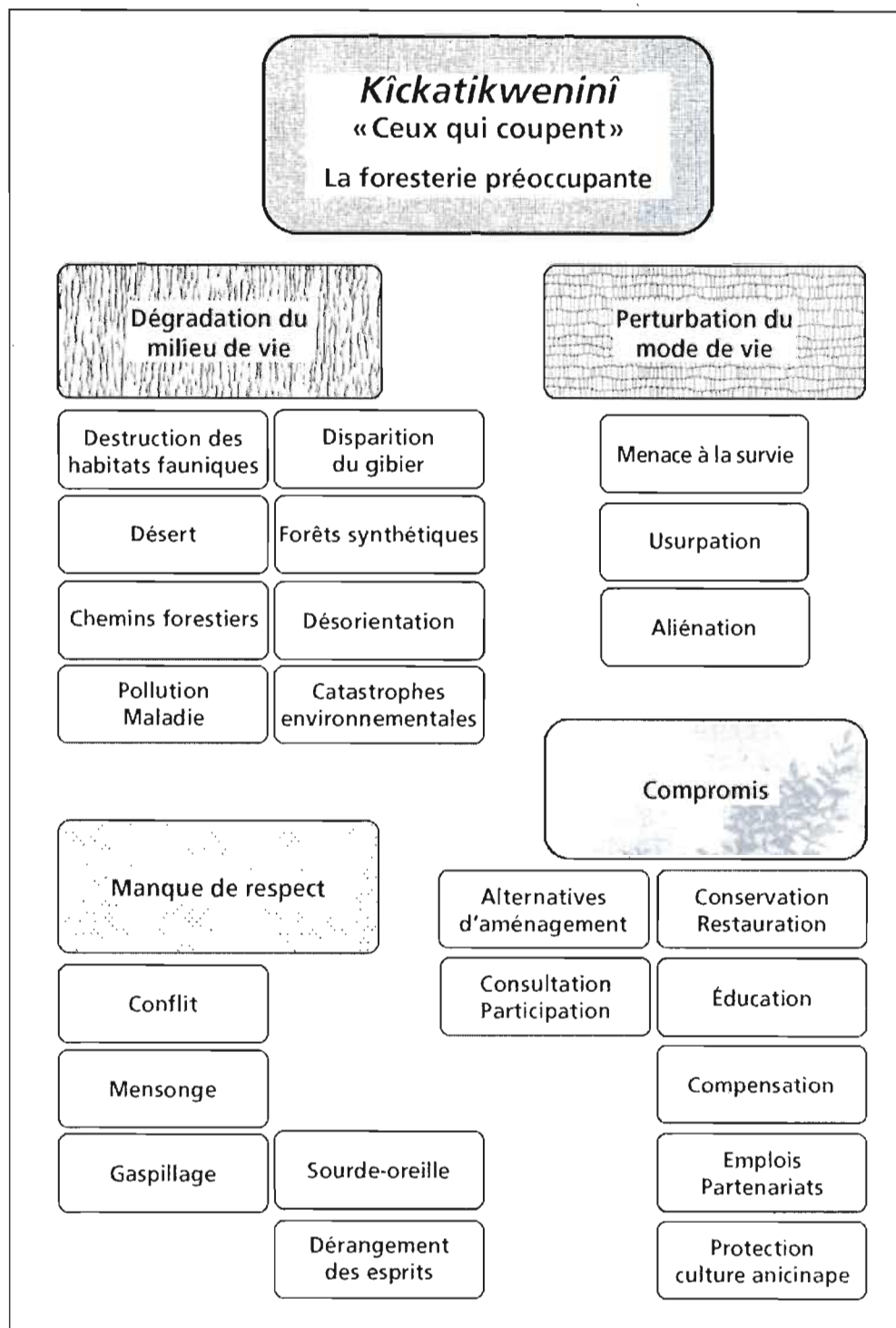


Figure 3.1 : Le système représentationnel de la foresterie chez les Anicinapek

J'ai expliqué précédemment que la « cartographie » du système représentationnel anicinape que j'ai élaboré est certes une recomposition artificielle et réductrice de la relation Anicinapek/forêt/foresterie, c'est-à-dire de la manière dont les Anicinapek se représentent la forêt et la foresterie. De même, l'approche substantive que j'ai utilisé pour nommer les différents éléments représentationnels n'a de valeur que dans une perspective heuristique et non pas comme un carcan qui limite l'accès au phénomène (Sauvé et Garnier, 2000). Comme pour le chapitre II, dans les sections qui suivent, je présente : 1) le schéma général du système anicinape de représentation de la foresterie ; 2) quelques éléments étymologiques et sémantiques sur les mots de la langue algonquine qui concernent la foresterie ; 3) une analyse générale du caractère préoccupant de la foresterie pour les Anicinapek ; 4) les différents éléments du système anicinape de représentation de la foresterie.

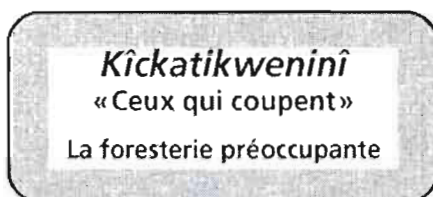
Conformément à l'approche ethnographique que nous avons adoptée, la description de chacun des éléments représentationnels s'appuie principalement sur les extraits d'entrevues réalisées auprès de la communauté et sur certaines sources documentaires. Les extraits que j'ai choisis m'ont semblé être les plus représentatifs du système d'idées partagé par les gens de Kitcisakik à propos de la foresterie. Dans certains cas, j'ai été en mesure de comparer les observations ou les savoirs des Anicinapek avec la littérature scientifique. Pour le chapitre III, je n'ai pas jugé nécessaire d'entreprendre une analyse lexicologique aussi détaillée que pour l'étude de la relation à la forêt, les mots choisis par les Anicinapek étant souvent en lien étroit avec ceux qui servaient à caractériser leur relation à la forêt. Par contre, j'ai tenté de mettre en évidence le langage souvent imagé qu'utilisaient, en français, les participants à nos travaux.

3.1.1 Schéma général du système anicinape de représentation de la foresterie

Le système représentationnel qui caractérise la relation des Anicinapek de Kitcisakik à la foresterie est directement relié à leur rapport à la forêt, dans une sorte d'effet miroir négatif. La représentation anicinape de la foresterie est présentée à la figure 3.1. Cette représentation traduit le caractère préoccupant de la foresterie pour les Anicinapek. J'ai classé les éléments représentationnels en trois grandes catégories : 1) la « foresterie-dégradation du milieu de vie » ; 2) la « foresterie-perturbation du mode de vie » ; 3) la « foresterie-manque de respect ». Chacune de ces catégories comprend un ensemble d'éléments qui témoignent de l'importance de la forêt pour les Anicinapek et des conséquences de l'exploitation forestière sur leur milieu de vie et sur leur mode de vie. Enfin, un dernier groupe d'éléments est associé à la « foresterie-compromis ». Cette catégorie comprend des éléments qui traduisent l'amorce d'un changement de perception à l'égard des activités forestières industrielles au sein de la communauté et qui pourrait constituer le fondement d'un nouveau rapport à la forêt où le rôle des acteurs serait en redéfinition.

3.1.2 Les *kîckatikweninî* : éléments étymologiques et sémantiques

Les Anicinapek traduisent le mot foresterie par *kîckatikweninî* c'est-à-dire : « ceux qui coupent », en faisant référence aux hommes qui coupent les arbres (voir appendice A). C'est ainsi que leurs ancêtres identifiaient les premiers bûcherons qu'ils rencontrèrent au milieu du XIX^e siècle. Aujourd'hui, les gens de Kitcisakik donnent la même appellation aux travailleurs forestiers, à l'industrie forestière ou à ce que l'on désigne par foresterie. Selon les lexiques et dictionnaires anciens (Cuoq, 1886 ; Lemoine, 1911), ce mot originerait de la racine *kicki_* qui signifie « diviser avec un instrument tranchant » (Lemoine, 1911) ou « coupé » (Cuoq, 1886). Cette racine était déjà associée aux bûcherons ou à la coupe forestière au début du siècle dernier. En effet, Lemoine (*ibid.*) traduit « bûcheron » par *kickahigewinini*, la particule *inini* ou *ininî* signifiant « homme ».



3.1.3 La « foresterie préoccupante »

Questionnée sur les pensées qui lui venaient en tête à l'évocation de la forêt, une aînée répond avec beaucoup d'émotions et en frappant sur la table : « déboisement, coupes, les animaux manquent de nourriture et d'abri, désastre, pitié ». Elle n'attribuait pas à la forêt principalement des qualités écologiques ou culturelles ; l'idée de forêt générait désormais inévitablement chez elle, une association avec la coupe forestière et la dégradation d'un milieu de vie pour les Anicinapek et pour les animaux.

En observant la situation dans différentes communautés autochtones, on peut supposer que plus l'attachement à la forêt est important, plus la représentation de la foresterie sera négative et plus il sera difficile de transformer cette représentation. Le système représentationnel anicinape, tel que nous avons l'avons perçu, témoigne de l'importance fondamentale de la forêt pour les Anicinapek de Kitcisakik. En conséquence, il n'est pas surprenant que la coupe forestière génère des préoccupations cruciales pour toute la communauté. Toutefois, la spécificité de chaque contexte culturel, politique, historique et expérientiel des communautés autochtones rend difficile la comparaison entre les communautés. De plus, en raison de la diversité des questions de recherche et des méthodologies relatives à l'étude des valeurs forestières (Adamowicz *et al.*, 1998 ; Beckley, 1999 ; Brunson *et al.*, 1997 ; Lee et Kant, 2006 ; MacFarlane et Boxall, 2000 ; Martineau et Delisle 2001 ; 2005 ; Robson, 2000 ; Roy, 2008), il est également hasardeux de faire des comparaisons entre les résultats publiés par divers auteurs. Par exemple, Berninger *et al.* (2008) ont

utilisé le concept de modèle culturel⁴⁸ (Shore, 1996) pour confirmer l'hypothèse selon laquelle la variabilité des environnements sociaux et des expériences de la forêt influence les modèles culturels et entraîne des différences dans la conception de l'aménagement forestier. En s'appuyant sur la comparaison de trois situations (Finlande, Labrador et Mauricie au Québec), ces chercheurs ont également confirmé leur hypothèse selon laquelle le même groupe d'intérêt dans différentes régions (par exemple, les environnementalistes) partageront en partie le même modèle culturel et auront tendance à évaluer de manière similaire les pratiques d'aménagement forestier. Par contre, dans leur étude, seul le cas du Labrador comportait une population autochtone. Au contraire, d'autres recherches tendent à montrer l'hétérogénéité des valeurs forestières à l'intérieur d'un même groupe d'intérêt (Martineau-Delisle, 2005)⁴⁹. Si à l'échelle d'une société, les Premières nations font partie du même « groupe d'intérêt », ce qui pourrait laisser présager la présence d'un « modèle culturel » semblable, Natcher et Hickey (2002) insistent plutôt sur la nécessité de tenir compte de l'hétérogénéité des valeurs au sein de la Première nation des Cris de Little Red River en Alberta.

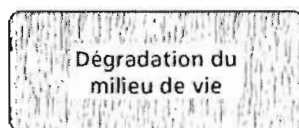
Ainsi, de nouvelles recherches au sein de la communauté de Kitcisakik et entre les communautés algonquines seraient nécessaires pour mieux comprendre l'hétérogénéité des représentations de la forêt et de la foresterie. Toutefois, nos résultats semblent indiquer que la communauté de Kitcisakik, hommes et femmes, toutes générations confondues partagent un noyau important d'éléments d'une représentation sociale, tant au regard de la forêt que de la foresterie. Nous avons vu

⁴⁸ Basé sur Shore (1996), Berninger *et al.* (2008) précisent que la théorie des modèles culturels décrit l'existence de formes de savoirs « préemballées » qui coordonnent les groupes d'individus. Les modèles culturels qui concernent la forêt et l'aménagement forestier se développent et se transmettent en fonction des conditions naturelles et socioculturelles, ainsi que les interactions entre les facteurs individuels et collectifs.

⁴⁹ Dans le cas de la recherche de Martineau-Delisle (2001; 2005), aucune communauté autochtone n'était représentée.

que le système de représentation de la forêt chez les Anicinapek témoigne d'un rapport identitaire multidimensionnel qui est le reflet de leur mode de vie fortement attaché au territoire. Il n'est donc par surprenant que pour les gens de Kitcisakik, la foresterie engendre un ensemble de préoccupations cruciales au regard de leur survie culturelle donnant lieu à des sentiments généralisés de frustration et de colère à l'endroit des *kîckatikweninî* ainsi que tristesse et pitié à l'égard de la forêt, de *Akî* (la Terre) et des animaux.

Dans les pages qui suivent, le système anicinape de représentation de la foresterie est décrit à travers quatre catégories d'éléments représentationnels : la « foresterie-dégradation du milieu de vie » ; la « foresterie-perturbation du mode de vie » ; la « foresterie-manque de respect » ; la « foresterie-compromis ».



La « foresterie-dégradation du milieu de vie » -
Tout coupé en Blanc

La première grande catégorie d'éléments représentationnels que les Anicinapek associent à la foresterie est celle de la dégradation de leur milieu de vie et de *Akî*. Ainsi, pour les gens de Kitcisakik, la coupe forestière détruit le milieu de vie des animaux (la « **foresterie-destruction des habitats fauniques** ») et fait fuir le gibier (la « **foresterie-disparition du garde-manger** »). Les gens associent la foresterie à la désertification (la « **foresterie-désert** ») et le reboisement à l'artificialisation des forêts (la « **foresterie-forêts synthétiques** »). Le développement du réseau routier génère des sentiments mitigés au regard de l'accessibilité que nous expliquerons dans la section portant sur la « **foresterie-chemins forestiers** ». De plus, l'intensification des activités forestières depuis les années 1970 a modifié le paysage en éliminant les repères biophysiques des Anicinapek (la « **foresterie-désorientation** »). Enfin, les gens de Kitcisakik associent la foresterie à plusieurs autres conséquences néfastes

pour la santé des humains, des animaux et de la Terre (la « **foresterie-pollution/maladie** ») qui entraînent toute une série d'autres catastrophes (la « **foresterie-catastrophes environnementales** »). Lorsqu'une femme de la communauté raconte son expérience à la vue d'un chantier de coupe : « C'était tout coupé en blanc(s) », on comprend qu'elle parle peut-être à double-sens : la coupe à blanc ou la coupe en Blanc?

♦ **La « foresterie-destruction des habitats fauniques »**

Pauvre petit ours, il ne savait pas où aller

Pour les gens de Kitcisakik, la foresterie est indiscutablement associée à la destruction des habitats fauniques et à la disparition du garde-manger. Ceci génère d'importantes préoccupations relatives à la survie et la sécurité des animaux et à la poursuite des activités traditionnelles de chasse, pêche et piégeage.

Au cours d'une consultation portant sur les futurs chantiers de coupe d'une compagnie forestière, quelques membres d'une famille commentaient les travaux prévus pour l'année 2006 en se penchant sur la carte forestière :

En plus, tu regardes ça de même sur la *map*. Tu fais juste imaginer qu'est-ce que ça va être quand ils vont avoir fini de passer là, sur le territoire. Quand on est allés deux ans passés, rester au Joncas, par le chemin pour aller ramasser des bleuets. Tu regardes ça : tu es assis dans ton char ou bien tu es assis sur une roche. Tu regardes...Il n'y a plus rien. Les animaux où est-ce qui vont aller eux-autres? Il y avait un ours aussi qui était sur un arbre, il était assez haut dans l'arbre. Comment qu'ils appellent ça, *ciglait* (un pin)? L'ours, il essayait de voir. Je regardais à l'entour de lui. Je me disais : « pauvre petit ours, il sait même pas où aller ». Tout à l'entour de ça, c'était coupé en blanc. Il n'y avait rien. La seule place où il était, il y avait juste un petit peu de *cigôbi* (sapin).

Sarah

Les gens remarquent aussi des changements dans la dispersion des populations fauniques, dans le comportement animal et dans la composition spécifique des habitats fauniques.

On est allés à Winneway la semaine dernière. Il y avait plein de castors dans le chemin de Rapide Sept. Mon amie disait que les castors s'en allaient. Les *Tembecs* qu'on les appelle (du nom d'une compagnie forestière)... Tellement que la nature est à l'envers, les castors travaillent en pleine nuit.

Catherine

Depuis qu'il y a des arbres coupés, les animaux du Sud ou du Nord, se rapprochent. (En parlant du chevreuil au sud et du caribou au nord) ... En 1976, la première fois que j'en ai vu (des caribous), là, Simon il a dit : C'est quoi ça? (Rires) Je les regardais moi aussi. J'essaie de les reconnaître. C'est juste quand on était proche. Qu'est-ce que ça fait ici ça, des caribous? (Rires)

[...] Moi je l'ai remarqué, ici même au Dozois. Tu vois beaucoup plus de trembles. Ça été coupé ici... Il y a plus de feuillus qui repoussent que d'autres espèces. L'habitat est changé. Il n'y a pas nécessairement de lièvres ou d'orignaux qui habitent là. Il y a moins d'oiseaux, moins de nids. Les nids sont souvent plus dans les résineux et les sapins. J'aimerais aller voir les coupes sélectives pour voir de quoi ça a l'air dans les résineux, pas juste le pin blanc ou les coupes par bandes. Commonwealth Plywood faisait des coupes sélectives. Pour l'érable à sucre, c'était bien. Il faudrait voir dans le résineux et le bouleau blanc.

Nacka

♦ La « foresterie-disparition du garde-manger »

Les arbres et les animaux, ça va ensemble

La fuite des animaux, les changements dans la qualité de la viande et de la fourrure, les changements relatifs à l'accessibilité de la faune, pour le « garde-manger anicinape », ainsi que pour le « garde-manger des animaux » sont d'autres préoccupations importantes associées à la foresterie. L'orignal, l'ours, la gélinotte huppée, la martre et le castor sont identifiés le plus fréquemment comme sources de préoccupations. L'échange suivant entre deux frères illustre l'idée de la perte du

« garde-manger ». Les deux hommes remarquent aussi des changements dans le goût de la nourriture sauvage ainsi que dans la dynamique des populations fauniques.

Raymond : Quand il y a un orignal qui se promène, tu sais où aller le chercher. (Silence) C'est comme la martre. Si tu vas à la trappe, tu sais où aller la chercher..., elle va aller où il y a des arbres. Mais elle est pas nécessairement là. Denis : Il faut aller loin pour mettre les pièges. Mon père a dit ça. Nos castors sont plus comme avant. Plus le même goût. Les arbres et les animaux ça va ensemble. Quand j'étais jeune, les orignaux étaient plus hauts que ça. Plus noirs. Des géants. Les géants du bois. Aujourd'hui, on en a plus... des *kitci donou* (gros mâles). Il y en avait beaucoup avant.

La représentation de la « foresterie-destruction des habitats fauniques » et son corolaire la « foresterie-disparition du garde-manger » est balisée par des savoirs ancestraux portant sur la dynamique des populations animales, leur comportement, les caractéristiques de leur habitat ainsi qu'une relation privilégiée entre les Anicinapek et la faune. La dimension cognitive est donc particulièrement importante dans cette catégorie du champ représentationnel et indique que les savoirs anicinapek pourraient être mis à contribution pour élaborer un programme de mitigation des impacts de la foresterie et de restauration des populations animales et de leurs habitats.

♦ La « foresterie-désert »

La Terre est rasée, sans cheveux!

Les Anicinapek associent un chantier de coupe forestière à *cibia* qu'ils traduisent par « désert ». En langue algonquine, nos assistants de recherche expliqueront toutefois que *cibia* signifie « une ouverture dans la forêt où il n'y a pas d'arbres et qui est propice à l'établissement d'un campement ». Aujourd'hui, les Anicinapek associent *cibia* au déboisement et à l'idée que la foresterie crée le désert.

Ce que je trouve dans les coupes de bois... les premiers temps quand j'allais là-bas, on en voyait quasiment pas. On voyait le bois. Mais aujourd'hui, j'y vais et

c'est vraiment le désert. Les aînés n'aiment pas voir la Terre rasée, « sans cheveux.

Sarah

Cet élément représentationnel s'appuie principalement sur des considérations esthétiques. Comme pour les populations euro-canadiennes qui dénoncent les coupes à blanc, les Anicinapek diront souvent : « une coupe forestière, c'est pas beau » (*manaden*). Leurs préoccupations vont au-delà des considérations utilitaires et culturelles, la destruction des paysages leur apparaissant comme une conséquence négative de la foresterie, une atteinte à l'intégrité et à la santé de la « Terre-Mère ».

Dans le témoignage suivant, Denis, un homme de la génération des pensionnats, explique la différence qu'il perçoit entre le Blanc et l'Indien. Il précise également comment il entrevoit le comportement insatiable de l'homme blanc qui continuera ses activités d'extraction jusqu'à l'épuisement des ressources :

Quand lui (l'Homme blanc) il a fini de couper tout ça, il y a un Indien qui reste là. L'Indien, il faut qu'il se déplace, qu'il aille à une autre place. *Tigoji* (le Blanc), une fois qu'il a fini de couper, il cherche encore à couper. C'est tout le temps de même. Il n'est pas content de ça, Il se détruit lui-même, et l'écologie aussi.

Pour sa part, Jimmy Papatie ne croit pas que la régénération naturelle puisse « guérir la Terre » :

Dans certaines sections du territoire la Terre est tellement malade qu'il va falloir recouper et reboiser, dans l'esprit de la biodiversité plutôt que de la monoculture. Comme dans le désert de *mumba* entre Winneway et Val d'Or. Ça n'a jamais repoussé. Je ne crois pas à la théorie de laisser la forêt se régénérer.

Le maintien du couvert forestier et le recours aux coupes partielles apparaissent comme le seul compromis acceptable pour éviter de « créer le désert ». En entrevue de validation portant sur les critères anicinapek d'une foresterie « acceptable », notre assistant de recherche dira : « le maintien du couvert forestier, c'est la priorité. Ce critère est au dessus de tous les autres. À l'intérieur de ça, on privilégierait les coupes sélectives, de jardinage, sans avoir les autres coupes qui peuvent affecter le paysage. »

♦ **La « foresterie-forêts synthétiques »**

Les arbres poussent tout en ligne

Pour les Anicinapek, la foresterie correspond à une artificialisation des forêts. Ces gens qui ont grandi dans le bois ont été les témoins de plus d'un siècle de coupe forestière sur leur territoire. Ils ont vu la forêt littéralement jetée à l'eau pour la drave au début du XX^e siècle et plus tard s'empiler dans des camions pour prendre le chemin des moulins à scie. Ils ont observé avec attention comment *Akî* se remettait de ce choc. Leur conclusion : « ça été coupé et tout a mal repoussé. » Discuter avec les Anicinapek de régénération après coupe et de reboisement fait inévitablement appel à la représentation de la « **forêt-perdue** » et de la « **forêt-héritage** » que nous avons décrit au chapitre 2.

Les Anicinapek sont un peuple de la forêt mélangée. Leur représentation de *Akî* repose sur la notion de biodiversité, l'ordre et l'équilibre se retrouvant dans la diversité des espèces végétales et animales qu'ils retrouvent sur le territoire. Toute leur culture matérielle est basée sur la diversité forestière (voir la représentation de la « **forêt-utilité** »). Les gens de Kitcisakik sont donc particulièrement préoccupés par les changements dans la composition forestière comme conséquence de leur représentation de la « **forêt-maison des animaux** ». Ils considèrent ces changements comme le résultat de la foresterie intensive. La littérature scientifique confirme

évidemment leurs observations (Boucher *et al.*, 2006, concluant à l'enfeuillement du paysage après coupe dans la forêt boréale méridionale.

Cet échange que nous avons eu avec deux membres de la communauté qui ont passé leur vie dans le bois montre qu'ils ne croient pas que la forêt puisse se régénérer « comme avant » la coupe forestière. Ils constatent le retour en force du tremble après coupe, le *asadi*, qu'ils ne semblent pas considérer comme un « vrai arbre ». Bien qu'ils en conçoivent la nécessité pour l'alimentation et l'abri du castor, le bois de cette espèce est principalement utilisé pour fumer la viande et semble avoir peu de valeurs à leurs yeux.

Denis : C'est sûr que quand ils coupent le bois, la seule chose que je vois qui va repousser, c'est les affaires comme ... *asadi* (le peuplier-faux tremble). T'auras pas de bois. Comme quand *tigoji* (l'homme blanc) il coupait du bois. Je pense pas qu'on va revoir ça. À moins que... Aujourd'hui, les arbres qu'ils plantent, je trouve ça plate, les arbres qu'ils plantent.

Réal : [...] La forêt Anicinape, moi, je vois ça comme ça : si ça pouvait revenir comme c'était avant. [...] Pour le commerce, le reboisement, c'est pas pareil (comme la forêt). Les arbres poussent tout en ligne. Toujours le même arbre.

Denis : Les animaux aussi, quand tu t'en vas là (dans les plantations). C'est rare que tu vas voir la martre, les animaux qu'on trappe. Ils passent pas. Ils vivent pas tellement dans ces places là. (Silence) Peut-être qu'on la verra plus, la forêt... nos arbres comme avant. C'était des arbres qu'on avait. Là, ça va être du *asadi*. Des affaires de même, qui poussent. Tu peux le voir, quand tu t'en vas, où est-ce que ça été bûché. Rien que ça que tu vois. C'est plus des arbres robustes, il n'y en a plus.

Réal : Des feuillus. C'est les feuillus qui poussent.

Denis [...] Une fois qu'on a coupé la forêt, on l'a perdue. Après 40 ans, je reviens à la même place, je ne la vois pas. [...]

Réal : (Le reboisement)... c'est un labyrinthe. Quand je m'en vais au Joncas, à 60 km, 70 km d'ici, il y a des endroits qui ont été reboisés. Il y a des plantations. C'est quand même assez grand. Ils (les arbres) n'ont pas la même couleur.

Denis : La plantation, c'est une forêt synthétique. Ces arbres-là qui ont été plantés, on les connaît pas. Est-ce que c'est cette grosseur-là qu'ils vont avoir. Cette sorte de bois-là qu'ils ont plantée. Si on nous disait comment ils vont repousser. Si on nous informait. Ils vont restés petits, les arbres?

Cet extrait d'entrevue traduit les réserves de nos interlocuteurs à l'égard du reboisement qu'ils considèrent incompatible avec les besoins de certaines espèces fauniques, notamment la martre. Le reboisement, c'est un « labyrinthe », une « forêt synthétique » qui n'a rien de l'apparence, de la structure et de la composition des forêts naturelles. Les arbres poussent en rangées uniformes (« tout en lignes »), et en monoculture (« toujours le même arbre »). Le reboisement utilise des espèces que nos interlocuteurs ne reconnaissent pas (« pas la même couleur ») et au sujet desquels ils se posent beaucoup de questions, notamment à savoir s'ils vont atteindre une taille normale.

♦ **La « foresterie-chemins forestiers »**
Il n'y a plus de frontières

Le territoire de Kitcisakik est sillonné par plus de 4000 kilomètres de chemins forestiers primaires et secondaires et tous les Anicinapek y ont vu circuler des milliers de camions remplis de bois. Les chemins forestiers sont donc devenus un symbole de la voie par laquelle le territoire s'est vidé de ses arbres, remplaçant la drave des débuts de la colonisation. Pas étonnant que les « barrages routiers » ou les « barricades » soient aussi devenus le symbole de la lutte autochtone contre l'exploitation des ressources naturelles de leurs territoires. Pourtant, les chemins forestiers constituent tout de même un paradoxe, car ils facilitent également les déplacements des Anicinapek sur le territoire et l'accès à leurs camps familiaux. Mais, il s'agit bien d'un paradoxe dont ils sont conscients : « J'aime ça quand ils coupent car j'utilise son chemin. Mais ce n'est pas une bonne façon de penser », dira Fred, un trappeur de 31 ans.

Le témoignage d'une femme de la communauté qui fréquente régulièrement son territoire familial illustre également le paradoxe des chemins forestiers, dans le sens de changements dans le mode de vie traditionnel qui était basé sur les déplacements

en forêt et sur l'eau. L'envahissement des touristes mais également la simplification de la vie dans le bois sont des conséquences de l'ouverture du territoire.

Aujourd'hui, on est ancré sur notre deuxième camp puis on n'a pas continué sur le premier parce qu'on a des touristes là dedans qui bloquent le chemin pour l'accès à notre chez-nous. Puis après ça le troisième camp, comme aussi je disais, personne veut se compliquer la vie, c'est un portage pour aller à l'autre là-bas.

Charline

Pour sa part, Jimmy Papatie est d'avis que le développement du réseau routier est une menace à l'intégrité du territoire de Kitcisakik :

Quatre cents kilomètres de chemin par année c'est trop, vraiment trop. Il n'y a plus de frontières. Il n'y a rien pour protéger ce qu'il reste du territoire. Qui aurait dit avant qu'on pourrait aller du lac La Loche jusqu'au Joncas? Je le disais il y a 20 ans.

La littérature scientifique est éloquente sur l'impact des chemins forestiers sur la fragmentation des habitats fauniques et des paysages (Bourgeois *et al.*, 2005) mais peu d'autochtones ont exprimé ces arguments de manière explicite. Parmi les mesures de mitigation, certains d'entre eux proposent de faire des chemins temporaires pour diminuer la circulation des braconniers ; d'autres diront qu'il faut contrôler l'accès des allochtones en évitant de construire des chemins autour des camps.

♦ La « foresterie-désorientation »

Le sentier avait disparu

Pour les gens de Kitcisakik, qui sont encore aujourd'hui considérés comme étant semi-sédentaires, les déplacements sur le territoire continuent d'avoir une importance primordiale. Les activités forestières industrielles transforment les paysages, entraînent la perte des repères géographiques et biophysiques et modifient les conditions de déplacements en forêt. Cette conversation entre deux hommes de la communauté exprime cette préoccupation relevée par plusieurs interlocuteurs.

Raymond : Dans la forêt, avant, on pouvait se retrouver assez vite. Aujourd'hui, avec les feuillus, on sait plus où s'orienter, sans nécessairement avoir une boussole. Moi, je me suis promené souvent de même, là avec mon père. Mon père il était capable de s'orienter, avec les arbres qu'il y avait, reconnaître les arbres. C'est difficile aujourd'hui d'aller dans le bois pis d'essayer de reconnaître où on s'en va. C'est sûr, là, qu'on peut essayer de se diriger avec le soleil, avec mon ombre, là, elle est en dessous. Je faisais beaucoup d'observation avec mon père. À treize ans, j'ai fait beaucoup de chemin sur le territoire. Mon père me donnait beaucoup d'informations, avant qu'on s'aventure dans la forêt.

Nacka : On reconnaît pas l'endroit (lorsqu'ils ont coupé). Pour beaucoup de gens, c'est ça qu'ils vivent lorsqu'ils vont sur le territoire. Surtout ceux qui font beaucoup de trappe. Liam, quand il a été dans son coin, sur son terrain de trappe, quand il est rentré dans le bois, il savait même pas où s'en aller. Il a essayé de se reconnaître. Les connaissances qu'il avait... (n'ont pas servi).
(silence)

Nacka fait ici référence à l'expérience de cet homme qui s'est perdu sur son propre terrain familial. Cette histoire a fait le tour de la communauté et a contribué à ancrer la représentation de la « foresterie-désorientation ». Pauline abonde dans le même sens.

Moi, ce que mon père faisait dans ce temps là, pour pas se perdre, il regardait toujours l'arbre. Quel arbre, quand il est passé là. Il le remarquait beaucoup. ... C'est comme ça que mon père il nous a transmis cela, pour pas qu'on se perde dans le bois. Même le soir, quand tu t'en vas et que tu reviens bien tard... Tu regardes toujours l'arbre. [...] Là, aujourd'hui, j'entends dire que les personnes se perdent facilement, parce que c'est trop coupé, puis ils se perdent dans le bois.

Les arbres, les montagnes, les lacs, les feuillus, les gros pins, les sentiers existants ont tous été identifiés comme repères pour les déplacements sur le territoire. Comme on l'a vu avec la représentation de la « **forêt perdue** », une belle forêt (*minokwa*) est un endroit où l'on peut se déplacer aisément.

♦ **La « foresterie-pollution/maladie »**

La viande n'a pas le même goût qu'avant

Les gens de Kitcisakik mentionnent régulièrement la pollution comme source d'inquiétude liée à la foresterie. Ces inquiétudes découlent notamment du lien que font les Anicinapek entre la représentation de la « foresterie-pollution/maladie » et « forêt-garde-manger », « forêt-maison des animaux » et « forêt-médecine ». Les autochtones associent entre autres choses la pollution à la machinerie lourde, à l'essence et à l'huile qui est laissée sur les parterres de coupe et qui causerait la maladie chez les animaux et les Anicinapek. Certains mentionnent également la pollution aquatique et le mercure dans le poisson. Les déchets qui sont laissés sur les chantiers, chaudières et autres détritiques sont source de frustration. L'odeur de diesel incommoder également les gens. Par contre, selon un participant aux entrevues de validation : « En ce moment, il y a plus de sensibilisation auprès des contracteurs, quand il y a de l'huile avec des machines ».

En plus d'exprimer différents aspects de la représentation anicinape de la « foresterie-pollution/maladie », cet extrait d'entrevue montre comment le processus de consultation portant sur les coupes forestières peut provoquer de vives émotions et un sentiment d'impuissance chez les personnes impliquées.

Ouais, les diesels ça pue. Il y avait une *gang* de tracteurs avec le *Tembec* (une compagnie forestière). Il (le représentant de la compagnie) nous avait amenés dans le bois. [...] Puis là, je lui ai dit : « Vous polluez nos animaux. » Après ça, il me regardait d'un air... Alors, je le confronte encore plus : « Pourquoi? Pourquoi vous essayez pas de diminuer les grosses machines? Tous nos originaux sont en train de tomber malade. Vous devriez respecter la nature puis nous respecter, respecter ce qu'on veut de vous autres. [...] Il ne m'a rien répondu.

Pauline

Par ailleurs, plusieurs commentaires montrent une tendance à associer entre eux tous les changements perçus dans l'environnement : « Il y avait beaucoup d'étoiles en haut, avant ça. Là, je regarde ça en haut, quasiment plus d'étoiles. C'est quoi qui arrive? », Un de nos assistants de recherche autochtone fera toutefois la distinction entre différents types de pollution :

Certains animaux ont des kystes. La viande n'a pas le même goût qu'avant. Ce n'est pas juste à cause de la foresterie, la pluie, les pesticides. Par exemple sur le terrain 32, ils ont eu des cancers. Les poissons n'ont plus le même goût qu'avant à cause du mercure et de la pluie. Dans d'autres lacs, la viande est plus juteuse. [...] Les animaux mangent n'importe quoi. Un poisson du lac et un poisson du barrage, ce n'est pas la même chose à cause du mercure. On les goûte nous autres. Ici il tombe en miette. Là-bas, au lac Graham chez mon beau-frère, il est meilleur.

Nacka

Pour certains, la régénération des forêts après coupe est menacée. Cette observation de Jocelyne est d'ailleurs confirmée par la littérature portant sur l'orniérage (Jetté, sous presse) : « Les machineries lourdes maganent la Terre. Les arbres n'ont pas le temps de pousser. La Terre est tellement aplatie que ça empêche les racines de pousser ».

En bref, la représentation de la « foresterie-pollution/maladie » comporte un ensemble de croyances et de savoirs autochtones qui pourraient avantageusement être mis en parallèle avec la littérature scientifique dans une démarche d'apprentissage collaboratifs. De nombreuses études ont notamment été réalisées sur la régénération après coupe et pourraient contribuer à améliorer la compréhension des gens de Kitcisakik concernant les impacts de la foresterie. De même, les observations et les savoirs des autochtones peuvent contribuer à l'avancement des connaissances scientifiques (Chevau, 2008 ; Jacqmain *et al.*, 2006 ; Stevenson et Webb, 2003) et contribuer à l'identification de mesures de mitigation.

♦ **La « foresterie-catastrophes environnementales »**
Dans la tornade nous autres aussi

Les changements climatiques constituent la principale association que les Anicinapek font entre la foresterie et les catastrophes naturelles, en particulier les tornades et les inondations. Plusieurs ont été témoins de certains importants chablis, le plus récent sur le territoire datant de l'été 2006. Les arbres sont perçus comme protégeant des tornades et les coupes forestières comme favorisant leur formation.

Pourquoi cette affaire là de tornades? Mon oncle, il me parle tout le temps de ça, qu'il y en a souvent chez eux. C'est tout le changement (climatique) : Il n'y a même plus de bois où je reste. C'est le Créateur qui nous envoie des affaires de même pour essayer de nous faire comprendre que ça suffit. Moi à chaque fois je m'en vais là-bas au Whiskey, je suis bien déçue de voir. Des fois je prends la peine d'arrêter, je monte avec ma *jeep*, je monte la côte. Pis là, je regarde. Il n'y a rien en arrière. Ils ont comme juste laissé un petit peu de..., des rideaux qu'ils appellent ça. Il faut que tu traverses ce rideau là et voir qu'il n'y a rien en arrière.

Sarah

L'échange suivant entre deux membres d'une famille et Nacka, notre assistant de recherche, illustre bien le lien que font les Anicinapek entre la « foresterie-catastrophes naturelles » et la « **foresterie-désert** ». Mais avant tout, on voit ressurgir ici des symboles historiques qui rappellent qu'encore aujourd'hui, les gens de Kitcisakik se sentent impliqués dans un rapport de pouvoir où ils sont encore les perdants :

Sarah : Si les tornades s'en viennent en grande force, il n'y aura pas de forêt.
 [...] C'est épeurant.

Lili : Pas de forêt, pas d'Anicinapek.

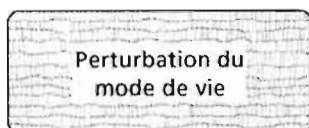
Nacka Les cowboys vont être vivants et contents.

Lili : C'est pas des cowboys qu'on veut avoir, c'est des Anicinapek.

Nacka : Dans les films c'est toujours les cowboys qui sont les gagnants hein?

Sarah : Ils traversent un champ désert avec leurs chevaux.

Interprété au sens figuré, cet échange est lourd de sens : la tornade, les cow-boys, le désert... Est-ce que Sarah fait allusion à la tornade que représente la foresterie ou aux changements climatiques? Tentant d'obtenir des précisions, notre assistant de recherche poursuit dans la métaphore avec le puissant stéréotype du cow-boy.



La « foresterie-perturbation du mode de vie » -
Quand la forêt ne sera plus que foresterie

Pour les gens de Kitcisakik, les activités forestières industrielles sont à l'origine d'importantes perturbations du mode de vie anicinape. Effet miroir, en noir et blanc, de la catégorie « **forêt-mode de vie** », la foresterie suscite des préoccupations qui sont directement en lien avec l'importance qu'ils accordent à la forêt pour la sauvegarde de leur culture et la perpétuation de leur mode de vie. Nous décrivons la catégorie « foresterie-perturbation du mode de vie » par trois éléments représentationnels que découle de la dimension culturelle du lien à la forêt : 1) la « **foresterie-menace à la survie** » des Anicinapek, tant culturelle que physiologique ; 2) la « **foresterie-usurpation** » qui fait référence au territoire et à la forêt ; 3) la « **foresterie-aliénation** » qui est associée à la perte de repères identitaires et au maintien du rapport colonisateurs/colonisés.

En entrevue de validation, certains membres de la communauté nuancent le propos. Questionné à savoir si la foresterie représentait la perte de la culture anicinape, notre assistant de recherche semble plutôt associer l'aliénation culturelle aux pensionnats indiens des années 1950 qu'il a lui même fréquenté : « La perte a commencé avec l'école et la religion. C'est là qu'on a perdu. Si on regarde les arbres qui ont été coupés, c'est la perte de vie. »

D'autres ont également mentionné l'arrivée du poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson au bord du Grand lac Victoria comme facteur déterminant dans l'effritement de leur culture. Mais Charline répond à la même question de manière cinglante :

C'est une crainte que l'on a (en parlant de la perte de la culture). Quand on sera dans une réserve, on ne pourra plus faire nos activités. La forêt ne sera plus que de la foresterie. Comme un Indien qui n'a plus de plumes sur la tête! À un moment donné, on aura plus le pouvoir de protéger la forêt.

Ceci n'est-il pas sans rappeler le portrait que Feit et Beaulieu (2001) ont dressé de la situation chez les Cris de la Baie James dans *Voices from a disappearing forest*. Lorsque la forêt aura disparu... et que les « Indiens n'auront plus de plumes sur la tête », plusieurs pensent qu'il sera trop tard pour élever la voix. L'adoption de ces stéréotypes de l'Indiens à plumes et du cow-boy dans le discours des Anicinapek eux-mêmes est le reflet de la force et de la persistance de ces symboles de la colonisation et traduit sans doute également le fait que leur représentation de la foresterie est associée au maintien des rapports colonisateurs/colonisés entre les compagnies forestières, les gouvernements et les autochtones.

♦ **La « foresterie-menace à la survie »**
Pas de forêt, pas d'Anicinape

La représentation de la « **foresterie-dégradation du milieu de vie** » induit des sentiments d'insécurité chez les Anicinapek qui découlent de l'ensemble de leur système représentationnel de la forêt. En ce sens, la foresterie est perçue comme portant atteinte à la survie culturelle et biologique des Anicinapek, notamment à travers la perturbation des activités traditionnelles et la rupture de la chaîne de transmission des savoirs. La destruction des habitats fauniques entraînant le déplacement et la diminution de la densité des populations animales apparaissent également comme une préoccupation majeure au regard de la survie puisqu'elle porte

atteinte au garde-manger, à la pharmacie naturelle et aux ressources vitales pour les Anicinapek.

Ce commentaire de Jocelyne en entrevue de validation illustre le lien vital qu'elle établit entre la forêt, la survie des animaux et la survie des Anicinapek. Lorsqu'elle a prononcé ces paroles, nous avons compris que cette recherche portant sur la forêt allait en fait porter sur l'identité et la culture d'un peuple qui craint de disparaître avec la forêt.

Oui, la foresterie c'est la destruction des habitats fauniques. Il n'y a plus rien qui vit : pas d'animaux, pas d'Anicinape. Oui après les coupes, ça attire les originaux, mais est-ce qu'ils sont en sécurité? Il y a beaucoup de braconniers.

♦ **La « foresterie-usurpation »**

Tigoji n'a pas demandé pour venir couper le bois

Tel qu'en témoignait déjà en 1990 Manie Michel en racontant à son petit-fils le *Récit des invasions*, les Anicinapek éprouvent le sentiment d'envahissement par les Blancs et d'usurpation de leurs territoires. Après l'ouverture des routes, l'arrivée des pêcheurs et chasseurs sportifs, l'inondation de leurs terres par les barrages hydroélectrique, la venue des *kickatikweninî* est apparue comme une autre démonstration de la colonisation. Bien que les hommes de la communauté aient participé à la coupe forestière entre les années 1940 et la fin des années 1960, c'est principalement à partir du début de la mécanisation des opérations que s'est accéléré le déboisement sur le territoire ancestral de Kitcisakik et que les Anicinapek ont commencé à prendre conscience de ce qui se passait sur leurs terres. Alors, les *kickatikweninî* qui étaient des bûcherons, sont devenus des compagnies forestières multinationales. Aujourd'hui, les gens de Kitcisakik éprouvent l'impression de s'être fait voler la forêt, c'est à dire dérobé sans leur approbation, sans qu'ils aient été consultés, renforçant la représentation de la « foresterie-usurpation ». Pire, dans le cas

où ils ont été « consultés », la plupart prétendent que leur avis a été ignoré. Cet élément représentationnel est donc en lien avec la « **foresterie-menace à la survie** », la « **foresterie-chemins forestiers** » et la « **foresterie-manque de respect** », en particulier, la « **foresterie-sourde oreille** ».

Le sentiment de dépossession s'exprime également par de nombreux commentaires à l'effet que les autres ont fait de l'argent avec les arbres sur le territoire anicinape sans qu'eux-mêmes n'en retirent des bénéfices.

Le Blanc a trahi l'Indien pour couper le bois. Aujourd'hui, *tigoji* (le Blanc) n'a pas demandé pour venir couper notre bois. Ils ne veulent même pas nous donner le bois dont on a besoin. Lui vit de nos richesses. Notre village n'a pas de limites (sans doute en voulant parler des frontières). Ça ne sert à rien de prendre des mesures (de protection).

Mireille, une aînée

Au cours de l'assemblée générale de la communauté, en juillet 2004, après la présentation des travaux du Comité Forêt, Lucien, un aîné, s'est levé pour prendre la parole. Son témoignage fait état de son sentiment d'usurpation face aux coupes forestières et le manque de confiance à l'égard des informations qui sont transmises concernant la foresterie. On remarque également un désir de se mobiliser pour « défendre » son territoire.

On nous a jamais consultés sur les coupes forestières. On a laissé faire et ils ont tout coupé. Même chose pour les animaux. On a laissé pêcher. Ça fait longtemps qu'ils ont fait des ravages. Aujourd'hui on a intérêt à être aux aguets et à défendre notre territoire. Bientôt les aînés ne seront plus là. On ne sait pas tout au sujet des coupes. Il faudrait qu'on soit plus présents. Aujourd'hui on nous a présenté des choses. Il va falloir qu'on regarde de plus près ce qu'il y a derrière ça.

Lucien, un aîné

L'ouverture du territoire par le déploiement du réseau des chemins forestiers suscite également une impression d'envahissement car il rend les terrains familiaux accessibles aux touristes et aux braconniers. « Il n'y a plus de frontières. Il n'y a rien pour protéger ce qu'il reste du territoire », diront plusieurs. La foresterie suscite donc un sentiment généralisé d'impuissance et de résignation dans la population.

♦ **La « foresterie-aliénation »**

Bientôt, on laissera juste du papier

Si la vie dans le bois représente pour les Anicinapek la paix, l'harmonie et la force, des éléments que nous avons décrits dans la représentation de la « **forêt-bien-être** », les gens de Kitcisakik éprouvent un sentiment de frustration et d'impuissance face aux opérations forestières qui caractérise la représentation de la « foresterie-aliénation ». Cet élément représentationnel est en lien avec la représentation de la « **forêt colonisée** » et de la « **foresterie-manque de respect** ». Au cours de nos travaux de recherche dans la communauté, nous avons souvent récolté des témoignages qui étaient le reflet de sentiments de colère et de frustration face aux conséquences des activités forestières, de pitié envers la Terre et envers les jeunes membres de la communauté, d'inquiétude face à l'avenir. Les Anicinapek ont l'impression d'être les victimes d'un système qui les dépasse. Un sentiment d'impuissance et de résignation domine dans la communauté.

(Les gens réagissent) avec impuissance, chagrin. Les gens expriment leurs préoccupations concernant leur mode de vie anicinape. Le désespoir de la perte d'identité en tant qu'Anicinape. La langue maternelle qui va disparaître. Ce qui revient souvent c'est : même si on s'y met, les industries n'écourent rien. Ils vont le faire quand même.

Sylvia

Lorsque le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik a fait appel à notre équipe de recherche, le renforcement des capacités locales en foresterie figurait parmi les

objectifs que faisait valoir le chef Jimmy Papatie. Pour lui, c'était la seule façon de sortir sa communauté du rapport de colonisation qui l'avait aliéné. Pour survivre, les dirigeants de Kitcisakik savaient qu'il fallait modifier la relation de pouvoir avec la société dominante et redéfinir leur rapport à la forêt et à la foresterie.

D'autres formes d'expression de la « **foresterie-aliénation** » se manifestent pour les Anicinapek à travers ce qu'ils interprètent comme le mépris de leurs valeurs, de leur histoire, de leur mode de vie. Certains se plaignent du bruit sur leurs terrains lorsqu'il y a des opérations de récolte forestière. D'autres rendent compte des dangers de circuler sur le territoire lorsqu'il y a du transport de bois⁵⁰. Un aîné se rappelle qu'entre 1944 et 1948, il avait travaillé pour le barrage (Bourque) alors qu'il avait 15 ans. Il y avait des coupes forestières aux abords de la rivière des Outaouais car ils allaient inonder le territoire. Dominique dit qu'il a vu l'inondation. Puis, il s'en suit une conversation en algonquin entre les deux aînés et notre assistant de recherche. Mes traducteurs ne veulent pas me dire de quoi il s'agit. Puis, ils ajoutent : « Les camps de trappe qui se trouvaient là ont été inondés. Ils ont déterré les cadavres pour les changer de place. »

André, un aîné qui avait refusé qu'on coupe sur son terrain familial, ne se sent pas pour autant à l'abri des *kickatikwenini* (les bûcherons) : « Ils vont couper quand je vais mourir ». On comprend que le sentiment d'aliénation qui habite les gens de Kitcisakik est également empreint d'un manque de confiance que nous avons catégorisé dans la « **foresterie-manque de respect** ».

⁵⁰ Nous avons en effet pu expérimenter cette réalité dans certains secteurs où il est préférable de posséder un appareil radio-émetteurs pour être prévenu du passage des camions qui roulent à pleine vitesse sur les chemins forestiers.

Manque de respect

**La « foresterie-manque de respect » -
Il y a de la vie humaine là-dedans**

Le respect est une valeur fondamentale autochtone qui fait partie du code de conduite (*Inakonigewîn*) anicinape. Nous avons regroupé cinq éléments représentationnels dans la catégorie « foresterie-manque de respect » qui concerne autant les Anicinapek que *Akî*. L'histoire de l'exploitation forestière sur le territoire de Kitcisakik et sur les Terres indiennes en général au Canada a entraîné le développement de la représentation de la « **foresterie-conflit** » chez les Anicinapek. Mais depuis « la crise » de 1997 (revoir la section 1.1.5 pour un rappel historique), les gens éprouvent un sentiment d'impuissance et de résignation, voir de cynisme face à la situation. À cet effet, la réaction de Julien, un aîné est élocuente : « pourquoi on aurait des craintes, puisque c'est déjà tout rasé?! » De même, notre assistant de recherche résume la situation :

Les compagnies ont tout sélectionné ce que chacun va couper. Le gouvernement ne tient pas compte qu'on vit là-dedans. Il voit juste l'argent. Il y a de la vie humaine là-dedans. S'ils coupent la forêt, plus tard de quoi ils vont vivre?

En outre, la « **foresterie-gaspillage** » contrevient aux valeurs autochtones. La « **foresterie-conflit** » et la « **foresterie-mensonge** » témoignent de l'expérience de Kitcisakik et de plusieurs autres communautés autochtones avec les gouvernements et les compagnies dans le dossier forestier. Notre analyse porte également sur la perception que les Anicinapek ont du processus de consultation qui se traduit par la « **foresterie-sourde oreille** ».

♦ **La « foresterie-sourde oreille »**
Ils ne nous écoutent pas

Les membres de la communauté ont maintes fois répété que les *kickatikweninî* n'écoutaient pas ce que demandaient les Anicinapek. Ceci a entraîné un manque de confiance dans le processus de consultation. Cette situation constitue un frein à l'implication des Anicinapek dans la recherche d'alternatives à la foresterie actuelle. Nous avons rarement obtenu des réponses précises à la question du rôle que pourrait jouer les Anicinapek dans une redéfinition des règles du jeu en aménagement forestier. Comme si la représentation de la « foresterie-sourde oreille » était si puissante qu'elle suscitait une déresponsabilisation sociale et brimait toute forme d'initiative.

Nos assistants de recherche autochtones ont maintenant une grande expérience du processus de consultation forestière. Leur évaluation de la situation est lucide :

Je dirais que maintenant c'est le Ministère qui ne nous écoute pas. Parce que c'est eux qui donnent les permis. C'est le gouvernement qui a signé le CAAF (Contrats d'approvisionnement et d'aménagement forestier) avec les bénéficiaires (de CAAFs, c'est-à-dire l'industrie). Oui c'est vrai que les gens ne sont pas écoutés. Les plans sont déjà tout planifiés. Ils arrivent avec leurs calculs de volume. C'est difficile au niveau de l'harmonisation. Les derniers consultés sont les familles. Je l'ai dit à Gatineau et à Val d'Or : Quand vous faites des consultations, ce serait l'un que vous les fassiez avant de faire les plans.

Nacka

Quand vient le temps de consulter une famille, ils mentionnent que même si on leur dit de ne pas couper, ils vont y aller. Pourquoi nous le demandons? Les familles vivent de l'inquiétude, de la colère, de la frustration ou tout simplement, se résignent.

Minope

Au cours d'une rencontre avec plusieurs membres d'une même famille, nous abordons la question de leurs préoccupations en ce qui concerne les coupes

forestières sur leur terrain familial. Une longue discussion en algonquin s'ensuit. La mère de famille, âgée de 67 ans pleure et frappe sur la carte forestière qui est étendue sur la table. « Pourquoi on me demande encore ce qu'on veut, nous la famille, dit-elle en algonquin. C'est blessant, nous n'avons rien en retour. » Son fils qui est notre assistant de recherche explique : « La famille n'est pas prête à faire confiance au processus. Le message de ma mère est le suivant : « Pourquoi les Anicinapek quand ils demandent, ils ne reçoivent pas? »

Il s'agissait d'un de nos premiers entretiens de recherche, en mars 2003. Le message allait se répéter souvent au fil des années qui ont suivi. Toutefois, on a également remarqué un changement d'attitude chez certains membres de la communauté, même dans le cas de quelques aînés, tel qu'en témoigne cet autre extrait d'entrevue.

C'est sûr qu'il faut arrêter certaines coupes forestières et consulter les familles avant de faire des coupes. Aujourd'hui les compagnies demandent plus souvent la permission qu'avant. [...] Avec les compagnies, c'est faisable de consulter les autochtones. Avant ils ne respectaient pas (les autochtones), par exemple, quand on demandait des planches. Mais aujourd'hui ça change. On demande que les compagnies fournissent des planches. Ça commence et j'apprécie.

Propos de Lucien (un aîné), traduits par Minope

Comme on peut le constater ici, d'autres facteurs sont venus modifier la représentation de la « **foresterie-sourde oreille** ». Notamment, la compagnie Domtar a signé une entente avec la communauté, dans le cadre de son programme de certification forestière pour contribuer à la rénovation des camps des Anicinapek. Cette entente a eu un effet positif dans la communauté, mais est évidemment sans commune mesure avec les conséquences de la coupe forestière depuis cent cinquante ans sur le territoire.

♦ **La « foresterie-mensonge »**
Derrière le rideau d'arbres, c'est vide

Le mensonge forestier est une image forte qui rejoint le manque de confiance des Anicinapek envers les compagnies forestières ainsi que leur représentation de la « **foresterie-aliénation** » et de la « **foresterie-usurpation** ». Bien sûr, cet élément représentationnel provoque des sentiments de frustration et de colère qui sont associés à la « **foresterie-conflit** ».

Pour les Anicinapek, la plus évidente manifestation du mensonge forestier prend forme dans les bandes riveraines et les séparateurs de coupe, qu'ils perçoivent comme un « rideau d'arbres » qui cache le désert. En effet, le RNI (*Règlement sur les normes d'intervention dans les forêts du domaine public*) prévoit que les compagnies forestières doivent laisser une bande de vingt mètres de forêt résiduelle en bordure des cours d'eau et des bandes de 20 mètres entre les chantiers de coupe. Dans le cas des bandes riveraines, il s'agit de mesures de protection contre l'érosion et les changements physico-chimiques qui pourraient affecter lacs et rivières. Dans le cas des séparateurs de coupe, ces mesures visent à éviter de créer de trop grandes superficies de forêt en régénération en les protégeant du vent. La forêt résiduelle peut également servir, dans certains cas, à réensemencer les parterres de coupe. Mais pour les Anicinapek, ces mesures sont perçues comme étant dérisoires et illusoire. Elles contribuent à créer une impression d'usurpation, comme si les compagnies forestières voulaient cacher ce qu'elles prennent.

Au retour de l'expédition en canot de 2004 les jeunes avaient été invités à commenter les photos qu'ils avaient prises dans le cadre de notre projet d'exploration du milieu. Plusieurs de leurs remarques sont le reflet de leur représentation de la « **foresterie-mensonge** » :

(J'ai choisi cette photo) pour expliquer la réalité du mensonge forestier. Pour moi il n'y a que du faux, car si vous regardez en arrière des arbres, c'est vide et défriché. Même la forêt est en train de mourir, comme la culture de mon peuple.

(J'ai choisi cette photo) parce que je le trouve très belle. C'est calme et c'est paisible. On dirait qu'il ne se passe rien dans ce coin mais ce n'est pas vrai, il y a derrière le rideau d'arbres, il y a des coupes qui se font. Je veux en rester là car il y a beaucoup de sentiments mélangés que je vis maintenant et je veux me souvenir de la belle randonnée malgré tout.

D'autres commentaires expriment la méfiance des membres de la communauté, même lorsqu'ils sont impliqués dans des activités de sensibilisation ou de communication de la part de l'industrie forestière :

La première fois que j'avais pris l'autobus avec les aînés quand Domtar nous avait amenés, l'autre bord de Baie Carrière, il y avait beaucoup de personnes âgées qui me disaient : ils vont nous montrer seulement où ça va être beau. Ils n'iront pas au Joncas (où c'est tout coupé).

Sarah

♦ **La « foresterie-dérangement des esprits »**

Tu vas sentir que l'esprit va souffrir

Quand tu es toute seule dans le bois tu le sens. Il y a des bons et des mauvais esprits. Tu peux même sentir la présence de tes proches. Quand j'allais poser des pièges, je me sentais observée par ma mère et mon père. C'est là que tu trouves ta force. Si on coupe la forêt, tu vas sentir que l'esprit va souffrir. En dedans, on s'écroulerait moralement.

Jocelyne

Au cours des nombreuses visites sur les chantiers de coupes forestières que nous avons effectuées avec des membres de la communauté, nous avons pu observer que les activités des *kickatikwenini*, les bûcherons, suscitaient des inquiétudes d'ordre

suraturel⁵¹. Plusieurs d'entre eux ont posé la question : « Qu'arrive-t-il avec les esprits qui sont dans les arbres lorsqu'on coupe la forêt? » Certains ont mentionné la présence du *wendigo*, un esprit légendaire de la mythologie amérindienne (Assiniwi, 1998). L'évocation du *wendigo* suscitait toujours beaucoup d'émotions dans les groupes de discussion : rires, craintes, hésitation à en parler, grimaces, etc. Les esprits des ancêtres qui vivent dans la forêt sont également l'objet d'inquiétudes :

Ces endroits-là (en parlant des érablières), c'était surtout les *kokoum* (les grands-mères) qui les exploitaient. Ma mère disait que c'était l'esprit d'une grand-mère qui avait protégé ce site-là des feux de forêts.

Charline

Nous avons récolté des précisions au sujet des esprits et de leur réaction à la coupe forestière dans un entretien détaillé avec Pauline :

Il y a deux choses dans ta vie : il y a le positif et il y a le négatif. C'est la même chose dans le bois. Il y a des bons esprits et il y a des mauvais. Ah! Tu vas avoir peur. Ils sont là. Mais... comment je pourrais dire ça...ils sont...invisibles. Mais quand on parle d'eux, oh... À cause de la foresterie, les gens pensent à ça. Parce qu'ils savent qu'ils coupent trop. Moi, je l'avais dit à mon frère. Je n'aime pas ça quand ils coupent trop d'arbres. Parce qu'ils sont couchés là-dedans puis ils se réveillent (en parlant des esprits). C'est ça moi que je n'aime pas. [...] C'est beaucoup de choses la forêt, on fait réveiller les esprits et toute sortes de choses. Moi, des fois, j'ai peur d'être ici toute seule. C'est pour ça que je n'aime pas ça qu'on coupe trop de bois.

♦ **La « foresterie-gaspillage »**
Ça reste à traîner dans le bois

La représentation de la « foresterie-gaspillage » est en lien direct avec celle de la « forêt-responsabilité », de la « forêt-Terre-Mère » et de la « forêt-utilité ». Éviter

⁵¹ À l'instar de Jenness (1935), cité par Lévi-Strauss (1966) et par Tanner (2007), nous admettons ici que l'utilisation du mot surnaturel représente mal la conception autochtone du monde des esprits que ceux-ci considèrent comme faisant partie de l'ordre naturel de l'univers.

le gaspillage demeure aujourd'hui une valeur autochtone fondamentale qui est héritée de l'époque où il s'agissait d'une question de survie. Une aînée explique :

Elle se demande pourquoi les compagnies coupent du bois et le laissent là. Ça détruit la Terre en-dessous et c'est du gaspillage. [...] Une histoire qui lui a été transmise dit qu'autrefois on coupait seulement ce dont on avait besoin. Sinon, il y avait une discussion entre les membres. Même en ce qui concerne les animaux, ils ne tuaient pas inutilement. Ils enterraient les os ou les mettaient au fond d'un lac. Ils prenaient soins de la nature. Ils ne laissaient pas traîner un arbre quand ils avaient fini de s'en servir. Il était brûlé ou entreposé.

Propos de Mireille traduits par son fils René

Aujourd'hui, les Anicinapek sont principalement préoccupés par les arbres coupés qui sont laissés sur les chantiers et qui pourraient servir de bois de chauffage, en particulier dans le cas du bouleau blanc. En outre, le cèdre est une espèce qui a une importance spirituelle et artisanale pour les Anicinapek (voir « forêt-monde des esprits » et « forêt-utilité »). Ils sont particulièrement choqués de rencontrer des troncs de cèdres coupés sur le bord des chemins forestiers.

Le gaspillage n'est pas une préoccupation qui concerne seulement le bois laissé en forêt mais également celui que les Anicinapek observent dans les cours à bois industrielles. Cet échange entre deux femmes de la communauté en témoigne :

Dolorès : Mais moi ce qui me fâche le plus, c'est pourquoi ils continuent à couper? Quand tu t'en vas à Malartic, il y a plein d'arbres, il y en a qui pourrissent, dans leur cour.

Sarah : Il y a beaucoup de gaspillage.

Dolorès : Il y a beaucoup de gaspillage là-dedans puis je me demande pourquoi ils coupent encore au lieu d'écouler ce qu'ils ont présentement. Même à Senneterre dans une cour où ils vendent des planches, tu vois des vieilles planches en train de pourrir là.

Sarah : L'autre bord de Ste-Véronique aussi. Pourquoi ils nous donnent pas les planches?

Notre stagiaire anicinape, Sylvia a acquis une bonne expérience de la situation qui prévaut sur le terrain. Elle évalue ici les enjeux qu'elle associe au gaspillage du bois en forêt.

Moi je me dis un jour, ils vont comprendre. L'industrie, des fois, ils ne savent même pas ce qu'ils prennent. Tout ce que je vois en arrière de ça, c'est l'argent. Tu abordes le sujet des fois, comment on pourrait faire autrement que de laisser du bois par terre. Nous autres, le Ministère nous accordera pas de le ramasser tu sais. Parfois il y a des gens qui sont plus ouverts. Mais tu vois que c'est de l'argent qu'il leur faut. Au moins, quand on demande, il y a un revirement. Le bouleau par exemple, quand on est allés au Lac à la Truite la dernière fois, on avait demandé de faire du bois de chauffage avec le bois par terre. Il y en avait beaucoup trop sur le terrain. Ils nous ont dit : on va regarder, on va regarder avec le Ministère... demain. Encore avec l'argent, on est confrontés à ça de toutes façons, on peut pas tout le temps avoir des réponses, mais on a essayé.

[...] J'imagine... comment ils vont faire quand il n'y aura plus d'arbres, plus d'aires protégées? Comment ils vont faire pour subvenir à leur industrie s'ils ne diminuent pas un peu leurs coupes? Moi je me sens bien impuissante des fois, c'est vrai.

On ne peut que conclure que l'histoire a donné raison à notre collaboratrice qui s'inquiétait de l'avenir des compagnies forestières qui feraient éventuellement face à des ruptures de stock. Ce souci du sort des entreprises forestières, des travailleurs et de leurs familles a quelques fois été évoqué par différentes personnes dans la communauté.

♦ **La « foresterie-conflit »**
Faire full de barricades

D'un bout à l'autre du pays, les barricades élevées sur les chemins forestiers sont le symbole de la lutte des autochtones pour protéger les forêts présentes sur leurs territoires ancestraux. De l'Île de Vancouver, en Colombie-Britannique jusqu'à la Réserve faunique La Vérendrye au Québec, en passant par Temegami en Ontario, les autochtones ont tenté d'empêcher l'accès des bûcherons à leurs territoires ancestraux.

La représentation de la « foresterie-conflit » s'exprime pourtant de manière particulière chez les gens de Kitcisakik. En effet, nous avons pu identifier de manière certaine, l'existence de cet élément représentationnel au sein de la communauté de Kitcisakik, sans toutefois que nous ayons observé, au cours de nos recherches, la moindre manifestation de violence ou de rancœur de la part des membres de la communauté à l'égard des *kickatikwenini* ou des Blancs en général, pour leur responsabilité dans la dégradation de l'environnement et l'aliénation culturelle.

En particulier, les barricades évoquent le souvenir de leur propre révolte, en décembre 1997, face à la domination des Blancs et des compagnies forestières sur leur territoire ancestral et sur leur communauté. Même pour les jeunes qui n'ont connu cette crise qu'à travers l'expérience de leurs parents, les barricades demeurent un symbole de la « foresterie-conflit ». Questionné sur le rôle qu'il souhaiterait jouer dans la gestion de la forêt, un jeune de Kitcisakik a répondu : « Protéger la forêt. Faire *full* de barricades. J'aimerais que ce soit tout correct comme avant, avant la ville. Planter des arbres. Avoir plus de jobs pour refaire la forêt. »

Tel qu'on l'a vu à travers la représentation de la « **foresterie-aliénation** », plutôt que de provoquer des comportements de violence au sein de la communauté, la situation forestière entraîne un sentiment généralisé de résignation et de déception. Le commentaire de Fred est évocateur : « Les barricades n'ont servi à rien contre Domtar. Le reboisement ne fait rien. On est impuissant devant le bûchage. ».

Comme en témoigne cet extrait d'une lettre du chef Edmond Brazeau envoyée à la compagnie forestière Louisiana Pacific, même en situation de mésentente avec l'industrie, les Anicinapek conserveront leur sens de l'humour :

[...] En espérant que votre compagnie, pas très pacifique (en parlant de la compagnie Louisiana Pacific) pourra tenir compte de nos préoccupations concernant la coupe forestière dans l'entourage de la piste de moto-neige.

L'épisode des barricades de 1997 demeure toutefois très présent à l'esprit des gens, même chez les plus jeunes, qui l'évoqueront comme une période trouble dans la communauté, mais pas comme une expérience qu'ils voudraient répéter. Lorsque surgit le sujet de la construction de maisons et du bois disponible, le souvenir des barricades revient : « quand il y a eu la crise... »

Pourtant, d'autres communautés algonquines proches de Kitcisakik continuent d'utiliser ce moyen de pression pour manifester leur opposition aux opérations forestières, renforçant la représentation de « foresterie-conflit ». Ces coups d'éclats suscitent toujours une certaine admiration, surtout auprès des jeunes, comme une manifestation de courage et d'affirmation identitaire. Une jeune de la communauté en a fait le sujet d'un de ses films réalisés dans le cadre du programme *Wapikoni mobile* (ONF, 2006). La communauté a apporté son soutien aux communautés de Winneway et de Lac-Simon qui ont réalisé de telles actions au début des années 2000. Mais on constate que la direction politique qu'a choisi de prendre le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik est alignée sur la volonté de sa population de procéder pacifiquement, par la voie du dialogue, de l'éducation et de la négociation. Ceci ne signifie pas toutefois qu'il y ait consensus au sein de la communauté au sujet des stratégies politiques.

Notre stagiaire de recherche avait dix ans au moment des barricades de 1997. Elle en garde un souvenir intense. Son analyse de l'impact de cet événement sur la communauté impressionne par sa maturité. En outre, elle associe les difficultés que nous avons rencontrées initialement à réaliser des entrevues ou à organiser des activités de recherche avec la communauté à une forme de désengagement communautaire subséquent à la crise des barricades.

Hum, c'est difficile de savoir ce qui s'est passé, tu sais, après le développement de 1998. Je pense qu'aujourd'hui, les gens sont plus confiants lorsqu'on pose des questions, les gens sont plus ouverts sur la question de la foresterie. Je pense que ça a pris quelque chose comme ça (le barrage routier), pour eux, pour grandir. [...] Parce que moi je me rappelle qu'en 98, il y avait un barrage... Je m'en rappelle comme si c'était hier. Parce que maman m'avait parlé de ça, qu'ils étaient allés dans un barrage. « Comment ça, il y a un barrage là-bas? » J'ai jamais eu la vérité sur ça moi.

[...] Le problème, avec ce qui s'était passé dans le temps, je pense que les gens, ils restaient le cœur brimé. Puis aujourd'hui, les gens ils ont grandi face à ça. Tu sais, au moins aujourd'hui, ils disent : « Il y a autre chose à faire que des barrages ». Je pense que c'était pas un bon moyen, dans ce temps-là, pour nous autres. Tu sais, ils ne savaient pas comment s'y prendre. Je pense qu'ils se sentaient impuissants de voir disparaître des bouts de leur territoire. Tu sais, dans chaque famille, ils ont un territoire. Puis en même temps, eux autres, ça leur faisait mal de voir disparaître leur bout de domaine. En plus, ils voyaient que c'était volumineux.... Plus volumineux, la quantité de bois que l'industrie prenait dans leur territoire. Aujourd'hui, je pense que les gens, au moins ils espèrent qu'un jour, avec le bénéficiaire (la compagnie), qu'ils trouveront un moyen de s'entendre sur la gestion, surtout sur les coupes de bois qu'ils font. [...] Où est-ce qu'on en est rendus aujourd'hui, je pense qu'ils referaient même pas un barrage aujourd'hui pour agrandir (régénérer) la forêt, arrêter les coupes de bois. Tu sais, avec le travail que font les chercheurs, c'est bien des scénarios, c'est bien des stratégies, négocier aussi. Toutes ces affaires-là, aujourd'hui, qui se passent. J'imagine que ce doit être compliqué pour toi, non?

[...] Les gens se sont peut-être sentis utilisés aussi, puis pas écoutés. Pourquoi il y aurait un Comité Forêt s'ils se sentent toujours conquis? Tu sais des fois, ils trouvent ça dur. Tu sais, les gens ils pensent qu'ils ont leur mot à dire dans ce sens là. Comme moi, je me dis toujours, bien tu sais, (soupir) c'est rarement joué, toutes ces affaires-là.

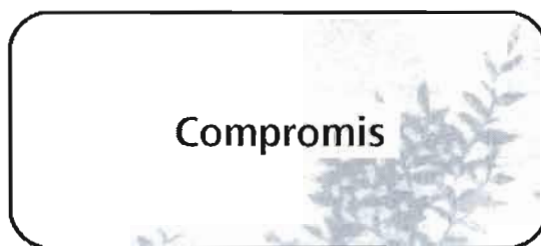
Dix ans après les barricades, on peut dire que se côtoient désormais dans la communauté, résignation et espoir, plutôt que violence et conflits. Par contre, si le processus de consultation semble présenter des améliorations notables pour certains, la représentation de la « foresterie-conflit » prend une autre dimension qui est celle de la possibilité de conflits internes au sein de la communauté, dans le contexte de ce qu'il est convenu d'appeler « les mesures d'harmonisation ». En effet, la consultation portant sur les plans annuels de coupe forestière se réalise sur le terrain entre les

représentants du Ministère des ressources naturelles et de la faune du Québec (le Ministère), les représentants des compagnies forestières, les représentants des familles autochtones dont les terrains sont visés par les opérations forestières et finalement un représentant du Comité Forêt de Kitcisakik. Lorsqu'il y a mésentente entre les parties ou des demandes particulières de la part des familles, le dossier est habituellement renvoyé aux élus (le Conseil) qui a la pleine responsabilité des négociations forestières et territoriales et qui a le dernier mot en la matière.

Pour le moment, les négociations se font encore à la pièce, c'est-à-dire que les compagnies forestières et le Ministère adoptent certains accommodements, selon les demandes des familles. Par contre, on remarque que ces situations au cas par cas risquent de créer des iniquités entre les familles et des conflits au sein de la communauté. Les consultations forestières continuent de rendre inconfortables les gens de Kitcisakik. Se sentant impuissants à empêcher la coupe, ils se résigneront souvent à demander quelque chose en échange. Certains font des demandes qu'ils retirent par la suite ou on assiste à ce qu'on appelle des « négociations de capot de truck » où des ententes non soutenables sur le plan collectif, se réalisent sur le terrain à l'échelle individuelle. Par exemple, un trappeur pourra obtenir des planches pour réparer son camp, un autre, du bois de chauffage, ou un autre encore, l'ouverture d'un chemin jusqu'à son lieu de chasse en échange de son autorisation à couper certaines portions de son terrain familial. Le Comité Forêt de Kitcisakik est sensible aux risques de dérapage d'une telle approche et tente de normaliser le processus de consultation et les demandes familiales. Bien que les planches de construction, le bois de chauffage ou l'ouverture de chemins puissent améliorer la qualité de vie d'une famille à un moment particulier, il est évident que le Conseil des Anicinapek vise la mise en place d'un cadre de planification uniformisé et adopte une perspective qui protégera les intérêts et le territoire de la communauté à long terme.

Une autre dimension de la « foresterie-conflit » est associée aux difficultés que représente le processus même de consultation pour les participants qui y sont directement impliqués. Comme le processus de recherche, la consultation réalisée dans le cadre des mesures d'harmonisation peut faire émerger des sentiments imprévisibles de colère et de frustration chez les membres de la communauté et créer des situations conflictuelles face aux représentants du gouvernement ou de l'industrie ou des malaises lors des entretiens de recherche. Nous avons analysé en détails cet aspect de la participation communautaire dans le volet transversal du projet. Ces résultats sont présentés au chapitre 5.

On remarque finalement que la représentation de la « foresterie-conflit » s'exprime à travers différentes situations avec un niveau d'intensité émotive qui varie selon les individus. Le souvenir des barricades de 1998 reste gravé dans les mémoires comme un événement stressant marqué par la confrontation. Les travaux que réalise le Comité Forêt de Kitcisakik depuis quelques années et les orientations stratégiques du Conseil facilitent le dépassement d'un sentiment généralisé d'aliénation qui cristallise la représentation de la foresterie comme une activité inévitablement conflictuelle et trace la voie pour la « **foresterie-compromis** ».



3.1.4 La « foresterie-compromis » - *Il faut prendre des risques des fois aussi*

En dépit d'un portrait général extrêmement négatif, la représentation de la foresterie est néanmoins en transformation chez plusieurs membres de la communauté. Sept ans après le début du projet de recherche, on peut bel et bien affirmer que la « **foresterie-**

compromis » commence à prendre forme et on peut identifier un ensemble d'éléments représentationnels qui sont en émergence parmi les gens de Kitcisakik. Pour caractériser la « **foresterie-compromis** », nous avons identifié sept éléments de représentation qui sont associés au changement et qui ouvrent la voie au développement d'une foresterie autochtone à Kitcisakik.

Ce témoignage d'espoir vient d'un jeune Anicinape qui a travaillé avec le Comité Forêt pendant deux étés à un projet d'inventaire multi-ressources (flore, faune, sites d'intérêt, etc.) sur le territoire de Kitcisakik. Tout comme d'autres membres de la communauté, il envisage la « foresterie-compromis » à partir d'éléments comme la « **foresterie-alternatives d'aménagement** », la « **foresterie-emplois/partenariats** », la « **foresterie-conservation/restauration** », la « **foresterie-compensation** », la « **foresterie-éducation** », la « **foresterie-participation/consultation** » et la « **foresterie-respect de la culture anicinape** ».

Il faut prendre des risques des fois aussi. Si on aboutit à rien, on ne recevra rien. Il va falloir des compromis pour avoir quelque chose. Il y a peut-être du négatif sur la foresterie, mais il y a du positif. [...] J'ai travaillé beaucoup dans la toxicomanie. Il y a des affaires qui vont devoir aller bien.

Renaud

Bien que l'idée d'un compromis résulte principalement d'un sentiment généralisé d'impuissance et de résignation face aux opérations forestières (voir « **foresterie-aliénation** » et « **foresterie-usurpation** »), il n'en demeure pas moins que le lien entre « **forêt perdue** » - « **forêt-avenir?** » - « **forêt-responsabilité** » entame une brèche dans le dossier noir de la foresterie. En effet, devant l'inévitable (« **forêt-perdue** ») et l'urgence de participer activement à la construction d'un avenir meilleur pour la jeunesse autochtone (« **forêt-avenir?** »), les gens de Kitcisakik sont interpellés par leurs valeurs traditionnelles (« **forêt-responsabilité** »). À mesure qu'évolue l'idée d'une « foresterie-compromis », le Comité Forêt participe au

développement d'une foresterie alternative sur le territoire de Kitcisakik. De fait, on peut sans doute avancer que notre questionnement de recherche a suscité l'émergence d'une représentation de la « **foresterie-alternatives d'aménagement** » et de la foresterie autochtone qui n'existaient pas dans la culture traditionnelle.

La représentation de la « **foresterie-compromis** » s'est consolidée à partir des orientations politiques qu'a adoptées le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik suite à la crise des barricades en 1997-1998 pour faire face à la représentation de la « **foresterie-conflit** ». La mise sur pied du Comité Forêt, comme structure permanente de soutien au Conseil en ce qui concerne le dossier forestier, fait partie des mesures qui commencent à favoriser l'élaboration et la négociation d'un compromis communautaire face aux opérations forestières.

♦ **La « foresterie-compensation »**

On vous donnerait nos arbres, mais qu'est-ce qu'on a en échange?

Pour certains membres de la communauté, des compensations financières pour le bois récolté sur le territoire de Kitcisakik s'avéreraient nécessaires. Selon Julien, « les compagnies font des profits mais rien ne revient aux communautés. Il faudrait que l'argent revienne pour aider les jeunes. Parce qu'aujourd'hui les jeunes ne vont plus dans le bois. Il faut leur enseigner les traditions et la forêt. Ils n'ont rien devant eux. » Un autre aîné renchérit au cours d'une réunion communautaire :

La coupe de bois fait des dégâts. Nos ressources naturelles⁵², nos animaux. L'argent des ressources naturelles devrait nous revenir. Combien de bois tombé, détruit? Tous les dollars qu'on aurait pu recevoir. Nos animaux, combien ont été tués? L'argent devrait nous revenir. Pas au gouvernement, à nous. Nos poissons. Les gouvernements ont retiré beaucoup de nos ressources

⁵² Le terme « ressources naturelles » a été utilisé par la traductrice mais n'a pas d'équivalent en langue algonquienne. Nous avons traduit l'idée de « ressources » dans la « forêt-utilité » par *inapacitowin* qui fait référence aux choses qui sont utiles dans la forêt.

naturelles. Et on a assisté à la destruction de notre Terre-Mère. Ils n'avaient rien lorsqu'ils sont arrivés ici. C'était beau avant que les Blancs arrivent. Il y avait beaucoup d'arbres et d'animaux. On avait reçu les animaux du Créateur. On a été trahi par le gouvernement. C'est vrai que la terre est détruite. C'est pas juste ici. Au Canada, partout le gouvernement essaie de limiter notre territoire. Notre territoire ne s'appelle pas Québec, pas Canada.

Propos de Lucien, traduits par Charline

La question des compensations a été abordée suite aux barricades de décembre 1997, au cours de la négociation du protocole d'entente de 1998, puis dans la proposition de novembre 1999. Aucune négociation sérieuse n'a été entreprise en ce sens entre la communauté, les gouvernements et les compagnies forestières. Pour le moment, les seules « compensations » que reçoivent les familles sont des planches pour leur maison et du bois de chauffage. Par ailleurs, au niveau collectif, le budget du Comité Forêt est en augmentation régulière, passant de 75 000\$ en 1999 à 650 000\$ en 2007. Avec les « ententes d'harmonisation »⁵³, le programme de *Mise en valeur des ressources du milieu forestier* du MRNFQ, le partenariat de recherche et les ententes particulières, les compagnies forestières contribuent au renforcement des compétences dans la communauté et au développement des connaissances sur la forêt et la foresterie.

Toutefois pour les autochtones, les « mesures d'harmonisation » prévues à la Loi sur les forêts ne constituent pas un élément déterminant de la « foresterie-compromis » ou de la « foresterie-compensation » car elles sont jugées dérisoires en comparaison avec l'ampleur des impacts de la coupe forestière.

⁵³ Nous avons expliqué précédemment que les « mesures d'harmonisation » désignent des mesures prises par les compagnies forestières suite aux consultations avec les communautés pour atténuer les impacts négatifs des opérations. Nous utilisons ici les guillemets car les autochtones sont en désaccord avec l'emploi de ce terme qui ne correspond pas à leur représentation de l'harmonie.

♦ **La « foresterie-conservation/restauration »**
Protéger ce qu'il reste

De manière générale, comme c'est le cas pour la majorité des québécois (Commission Coulombe, 2004 ; Gouvernement du Québec, 2008 ; Roy, 2008), les Anicinapek croient que la forêt est surexploitée et qu'il faudrait lui laisser un temps de répit. C'est ce qui se dégage des témoignages des participants à un atelier réalisé pendant l'expédition en canot de l'été 2005 : « Si le gouvernement nous donnait le pouvoir de gérer la forêt, on lui laisserait le temps de se reposer, arrêter la coupe pour un bout de temps. » De fait, dans la population québécoise, l'augmentation des aires protégées reçoit un appui considérable. Par contre, pour les gens de Kitcisakik, il est difficile d'envisager de poursuivre l'exploitation forestière tout en protégeant la forêt. Il s'agirait à première vue de deux concepts irréconciliables. L'évocation de la foresterie génère invariablement dans l'esprit des Anicinapek l'idée qu'il faut protéger « ce qu'il reste de la forêt ». Cette position semble demeurée inchangée depuis la demande de moratoire formulée par le Conseil des Anicinapek en novembre 1999, dans son projet de révision de l'Entente de 1998⁵⁴. Conformément à la représentation de la « **forêt-responsabilité** » et de la « **forêt-héritage** », les Anicinapek conçoivent leur rôle comme celui de protecteur ou de gardien de la forêt qu'ils devront léguer intacte aux générations futures. Le lien entre la santé de la Terre et leur propre santé se manifeste dans leur désir de « prendre soin de la Terre-Mère ».

Néanmoins, le Comité Forêt, soutenu par le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik et par nos travaux de recherche, tente de développer différentes propositions qui vont dans le sens de l'élaboration de la « **foresterie-compromis** ». Le Comité s'est notamment engagé dans un processus d'élaboration d'une carte d'affectation qui comportera différentes catégories d'utilisation du territoire à l'étude (6070 km² qui constitue une partie seulement du territoire ancestral de Kitcisakik). La proposition

⁵⁴ Rappelons que cette proposition est demeurée lettre morte.

comporte, pour le moment, 1362 km² d'aires protégées (22% du territoire à l'étude), 1228 km² dans les zones culturelles autochtones (20% du territoire à l'étude), 557 km² dans les zones de développement économique autochtone (9% du territoire à l'étude) et 2357 km² qui serait aménagé selon une approche écosystémique (39% du territoire à l'étude).⁵⁵

Invités à se prononcer sur les propositions d'aires protégées, plusieurs membres de la communauté semblent douter du processus et le compromis entre la coupe forestière et la conservation est difficile à accepter. Un aîné s'éloigne de la carte que nous lui présentons et notre traducteur explique : « Pour eux, la conservation ça veut dire « pas de coupe ». Pour le compromis, il ne sait pas. Il ne serait pas écouté ». Un autre aîné qui fait partie de la discussion répond : « Ça ne me dérange pas. Nous, on aurait pas d'argent pour protéger les territoires. »

Pour d'autres, le compromis entre les zones désignées pour la coupe forestière et les zones culturelles qui favoriseraient la pratique des activités traditionnelles apparaît impossible. Même lorsqu'il est expliqué avec précision, le système de zonage ne semble pas rallier les gens car il impliquerait des changements dans leurs habitudes de fréquentation du territoire. Cet extrait d'une entrevue que j'ai réalisée avec deux femmes de la communauté traduit bien les enjeux envisagés.

Marie : Comment pensez-vous que ça pourrait se vivre dans la communauté si il y a des territoires protégés et d'autres qui ne le sont pas. Disons qu'on essaie de trouver des compromis : on protège ce qui est le plus important pour la communauté et ce qui a une valeur écologique. Mais on permet la coupe forestière ailleurs. Comment les gens vont réagir? On cherche un compromis.

Lili : Si c'est tout coupé, comme les arbres par là, moi, je ne saurai plus où aller à la trappe. Tu sais, j'aurais pas de lieu où aller.

⁵⁵ Cette proposition s'inspire en partie sur l'approche de la Triade (Messier et Kneeshaw, 1999) mais sans que l'idée d'aménagement intensif n'ait encore été explorée.

Marie : Mais dans la communauté, est-ce qu'il pourrait y avoir un autre partage, ou une autre façon d'occuper le territoire? S'il y avait des aires protégées, est-ce que la communauté pourrait se réunir dans ces endroits-là?

Lili : Je ne sais pas.

Dolorès : Non. Pas ces temps-ci. Le monde est plus individuel.

Conformément à l'ensemble du système représentationnel de la forêt que nous avons décrit, les Anicinapek ont une vision du monde holistique et écocentrique (Parsons et Prest, 2003) qui influence leur représentation de la « foresterie-conservation ». Lorsqu'ils sont interrogés sur les sites qu'il faudrait protéger, les Anicinapek ont tendance à répondre « il faut protéger tout, tout le parc (La Vérendrye), tout l'environnement ». Certains portent une attention spéciale aux sites traditionnels, aux contours des lacs, aux habitats fauniques en particulier pour l'orignal, le castor, la gélinotte huppée, la martre, le lièvre et les frayères. L'eau potable, les vieilles forêts sont également des éléments mentionnés.

Tout ce qui entoure le Grand lac Victoria. Qu'on laisse un assez grand territoire pour les animaux. Qu'on laisse aussi les vieilles forêts mais je ne sais pas où elles sont. Les forêts où il reste beaucoup de lichen parce que ça prend du temps avant que ça pousse.

Fannie

Protéger les gros arbres, le pin blanc et le pin rouge. Ils ont tellement été coupés, c'est important de les conserver. Ça prend du temps à repousser. Il devrait y avoir une loi spéciale étant donné qu'il n'y en a plus beaucoup. Le bouleau aussi car il est utile pour la fabrication de matériel et le bois de chauffage. [...] Les endroits ancestraux comme Kitcisakik. Ici où l'on campe. Les camps où les Anicinapek trappent : *Kwekone* (un endroit au Lac-Simon), le lac Joncas, Trout Lake, le lac Chartier, le Grand lac Victoria, baie des Sables.

Marc-André

Il faut protéger ce qu'il reste. Les portages, le lac Chartier, le lac Tétie, les vieilles coupes de 25 ans, les vieux chemins, les ravages d'originaux. Au lac La Loche, il y a des nids d'aigle à tête blanche. Entre le lac La Loche et le lac Chartier, il y a beaucoup de canards. Il faut protéger aussi le lac Selon.

Roger

Les gens de Kitcisakik ont souvent mentionné que les Blancs pouvaient couper la forêt ailleurs, loin de chez eux, s'ils le voulaient, confirmant l'importance de leur attachement à leur propre territoire : « J'ai beaucoup de pitié pour les aînés quand ils disent qu'ils n'aiment pas ça voir la forêt rasée. Loin de chez eux, ça ne les dérange pas. Mais ils aiment mieux voir les arbres. » (Émilie) On pourrait supposer que ce commentaire va à l'encontre de la pensée holistique amérindienne et du souci de protéger la Terre-Mère. Par contre, cette variante du syndrome « pas dans ma cour » pourrait traduire la manière dont les gens de Kitcisakik interprètent les valeurs des Blancs. En effet, les Anicinapek croient que les *tigojik* ne partagent pas leur système de valeurs et qu'ils n'ont pas le souci de la protection des forêts. En ce sens, ils se disent que si les *tigojik* veulent couper dans « leur cour », ils ne peuvent pas les empêcher. Ce commentaire relève de la représentation de la « foresterie-manque de respect » et du sentiment de résignation qui l'accompagne.

On constate toutefois que les gens de la communauté entrevoient la mise en valeur des ressources forestières presque exclusivement à travers l'angle de la protection de la forêt et des habitats fauniques, ou à tout le moins affirment qu'il faut un équilibre entre exploitation et protection.

Tant qu'à exploiter une ressource naturelle comme la forêt et vendre ça à l'étranger, je vois pas quel lien...je vois pas comment on peut développer des régions souvent pour exporter. Les Américains nous imposent... Il faut un équilibre dans tout ça. Qu'on devienne pas des capitalistes : dévaster tout, comme des sauvages!

Max

Certains jeunes sont plus ouverts à la mise en oeuvre de partenariats mais sont conscients que les opinions peuvent diverger dans la communauté en partie en fonction des critères générationnels. Ce témoignage illustre l'ambivalence qui prédomine chez les jeunes entre une vision ouverte sur le monde des Blancs et une

perspective plus traditionnaliste. Ici, le jeune dit à la fois qu'il est en faveur de partenariats forestiers et qu'il ne veut pas qu'il y ait de coupes.

Moi je me dis, des fois, ok, on n'aime pas la coupe forestière. Dans un sens, la communauté doit prendre des parts dans... un partenariat. C'est le *fun* de communiquer avec les compagnies. Moi je me dis, aujourd'hui, elles sont là, puis elles vont toujours être là.

[...] Là, on a des projets, c'est ça qui va nous aider à avancer, à créer de l'emploi pour nous, dans la communauté. Des recherches aussi.

[...] Quand on parle de ça aux gens, il y en a qui ne sont pas d'accord. [...] Il y aura beaucoup de misère si on n'a pas la même vision.

[...] Nous autre, c'était l'identité culturelle, c'est important. On ne veut pas qu'il y ait de coupes.

Renaud

Il est évident que l'identification des aires protégées et des sites d'intérêt culturel doit se faire en concertation avec les membres de la communauté. Le rapport annuel du chef (2004) précise : « Le savoir et la participation des Anicinapek sont essentiels au niveau de la consultation et de l'identification des zones fragiles, de la protection des plantes médicinales et de la restauration du territoire ». Mais une telle démarche sera toujours un compromis pour les Anicinapek ou un « moindre mal » devant une situation qu'ils jugent désastreuse : « il faut protéger ce qu'il reste », disent-ils.

Le Comité Forêt de Kitcisakik (2008) a entrepris un projet, avec l'appui du Ministère des ressources naturelles et de la faune et le Conseil régional des élus, qui vise à identifier des mesures autochtones de protection particulière adaptées au contexte socio-écologique de Kitcisakik. Ces mesures offriront des balises pour la planification des coupes forestières en tenant compte des zones sensibles d'un point de vue écologique et culturel. Mais dans un contexte où plus de 60% du territoire de Kitcisakik a fait l'objet de coupes forestières depuis les années 1970 et que 60% des peuplements sont âgés de moins de 30 ans, les acteurs sur le territoire devront

s'entendre pour adopter une stratégie globale de restauration des écosystèmes qui pourrait s'appuyer sur des alternatives d'aménagement.

♦ **La « foresterie alternatives d'aménagement »**
Les Blancs coupent, nous autres on aménage!

Conformément à la représentation de la « **foresterie-conservation / restauration** » et de la « **foresterie-aliénation** », il est difficile pour les Anicinapek d'envisager des alternatives à la coupe forestière telle qu'elle est pratiquée sur leur territoire ancestral depuis les années 1970. Invités à se prononcer sur le sujet, les gens de Kitcisakik réagissent comme s'il ne valait pas la peine d'imaginer « autre chose », puisqu'ils n'ont jamais eu le pouvoir d'influencer les décisions relatives à l'utilisation des ressources sur leur territoire. La décision du Conseil de s'associer à une équipe de recherche universitaire visait justement à élaborer une alternative au modèle existant d'exploitation de la forêt en concertation avec les membres de la communauté.

Le rapport annuel 2003-2004 du chef Papatie précisait le mandat du Comité Forêt et annonçait du même coup la mise en place d'un partenariat de recherche en foresterie :

Le mandat du Comité Forêt est d'informer les membres de la communauté sur les activités de l'industrie forestière, de faire des recommandations au Conseil sur les mesures à prendre pour réglementer la façon dont l'industrie opère sur le territoire, en tenant compte des intérêts de la communauté. Le Comité doit aussi faire l'inventaire de l'état du territoire et proposer des méthodes de coupe respectueuses de l'environnement et de la faune.

[...] Nous avons également un projet de recherche en foresterie sociale qui sera intégré au Comité Forêt pour les trois prochaines années. Votre participation à ce projet est essentielle pour déterminer la façon dont les industries forestières seront appelées à modifier leurs modes de prélèvement de la ressource forestière.

Papatie, 2004, p. 4

Les résultats de notre travail d'enquête sur les représentations de la forêt et de la foresterie ont permis d'élaborer un cadre de critères et d'indicateurs d'aménagement forestier adapté à la communauté de Kitcisakik qui fait l'objet du chapitre 4 de la thèse. Tel qu'expliqué à la section 1.3 du chapitre précédent, le volet II du projet de recherche a permis la modélisation spatio-temporelle de trois scénarios forestiers (Larouche, 2008). Nous avons voulu explorer la pertinence d'une approche d'aménagement forestier écosystémique, notre hypothèse étant qu'il s'agissait d'une stratégie forestière mieux adaptée au contexte autochtone que la foresterie classique qui utilise uniquement la coupe totale. L'approche écosystémique a l'avantage d'utiliser une diversité de traitements sylvicoles, notamment différents types de coupes partielles dans le but de réduire l'écart entre les forêts naturelles et les forêts aménagées. Le maintien du couvert forestier ayant été identifié par les gens de la communauté comme critère essentiel pour rendre la foresterie plus acceptable, une stratégie de coupes partielles pourrait contribuer à rencontrer les objectifs communautaires. Par contre, l'approche écosystémique suppose également la coupe totale sur certaines parties du territoire aménagé pour mieux tenir compte de l'effet des perturbations naturelles comme les feux de forêts. La foresterie écosystémique s'appuie donc sur une stratégie d'aménagement complexe qui comporte une planification à plusieurs échelles spatio-temporelles.

Nos entrevues avec les membres de la communauté permettent d'affirmer que plusieurs éléments de l'approche écosystémique telle que définie dans la littérature en aménagement forestier (Gauthier *et al.*, 2008) trouvent écho dans les valeurs autochtones. Toutefois, la définition de ce concept pour la communauté de même que la représentation d'une foresterie alternative demeure en construction chez les gens de Kitcisakik. Cet extrait d'entrevue traduit la difficulté qu'éprouvent les membres de la communauté à imaginer et à participer à la définition d'une foresterie alternative.

On avait pas de ça la foresterie. Ils pouvaient couper juste pour faire des maisons, il me semble. À part que du bois mort, c'est sûr qu'ils (les Anicinapek) coupent pour faire du bois de chauffage. La coupe de bois, ils n'en faisaient pas.

[...] Pour aménager... c'est dur aménager, maintenant, la forêt. Comment je vois ça, quand même : les Blancs coupent puis nous autre on aménage. [...] On peut pas éviter, quand même, la coupe forestière. Ça fait longtemps que ça existe. Puis on trouve quand même des endroits où ils vont aller couper. C'est sûr dans tout le plan de la foresterie, les compagnies, même si on a beau leur dire de ne pas couper à des places, ils vont y aller quand même. On n'est pas plus écoutés.

Raymond

Nos assistants de recherche ont éprouvé toutefois un malaise certain à demander aux gens de la communauté comment ils entreverraient une « foresterie anicinape ». J'ai analysé au chapitre V, les raisons qui expliqueraient les difficultés que nous avons rencontrées à récolter des données sur l'alternative forestière. Comme si le fait de poser la question les identifiait à une position qui consent aux coupes forestières. Il est arrivé souvent, en particulier dans le cas où on s'adressait aux aînés, et que nos assistants de recherche devaient traduire les questions, qu'ils refusent de le faire et attendent que nous la formulions d'une autre manière. Ce fut le cas, par exemple dans une entrevue avec deux aînés lorsque nous avons posé la question : « Comment votre histoire, vos connaissances et votre expérience pourraient-ils inspirer une foresterie mieux adaptée à Kitcisakik? » Pour notre assistant de recherche, la question pouvait sembler biaisée car nous demandions aux aînés de mettre leurs savoirs au service de la foresterie.

La situation était également très délicate pour les chercheurs. Il a fallu plusieurs années de présence dans la communauté, ainsi que l'appui répété des membres du Conseil pour gagner la confiance des gens. Au début de nos travaux, les participants avaient tendance à nous associer, les chercheurs, aux représentants de l'industrie forestière. Il était donc impossible d'obtenir des commentaires sur l'élaboration d'une

foresterie alternative. Cet extrait d'entrevue présente une situation où tant la chercheuse (Marie) que l'assistant de recherche autochtone (Cmaganec) éprouvent un malaise à discuter de propositions d'aires protégées avec les membres d'une famille de Kitcisakik. Personne ne semble vouloir prendre la responsabilité des propositions qui sont présentées, l'enjeu étant celui d'un nouveau mode d'occupation du territoire.

Marie : Mais il ne faut pas avoir peur non plus de dire aux gens qu'on a fait ce travail là (en parlant des propositions d'aires protégées présentées sur une carte). C'est un essai. Qu'est-ce que vous en pensez?

Cmaganec : Parce que d'un côté nous autres ce qu'on a reçu comme mandat c'est aussi d'éduquer les gens. Ce n'est pas le concept individuel (qu'on veut développer). C'est le concept communautaire.

Marie : C'est pour ça que je leur posais la question : si on protégeait certaines parties du territoire, est-ce qu'ils pourraient accepter de partager un autre terrain de chasse?

Cmaganec : Il faut en venir pareil aux détails. Je tenais juste à préciser le point que c'est pas ni moi, ni Nacka qui a fait ça.

Marie : Ni moi.

Cmaganec : Ni Yvan qui a fait le travail. C'est en consultant les gens, puis c'est avec l'idée des gens qu'on a pu évaluer si ça valait la peine de faire des propositions (qui risquaient) de mettre les gens en compétition.

Pour d'autres personnes de la communauté il est plus facile d'imaginer quels pourraient être les principes de base d'une foresterie qu'on pourrait qualifier d'anicinape. Un jeune montre une certaine ouverture à l'égard d'alternatives forestières ;

Moi je dirais aussi, qu'il y a des façons techniques maintenant. Ils (les bénéficiaires de CAAFs) vont aménager la forêt, là. On critique souvent les coupes forestières mais il y a des bons côtés aussi dans la coupe forestière. (Il y a) des bons aménagements forestiers (...) On éduque nos jeunes, mais voir une forêt dévastée, c'est sûr qu'après, eux autres, ils disent... (toutes sortes de choses), ça éparpille. Ils s'en parlent, puis un moment donné, ça s'alimente (...) Ils voient pas d'autres solutions pour améliorer la forêt. (...) Il y a d'autres moyens, aussi. Je ne suis pas d'accord avec les coupes forestières, mais il y a des moyens [...] (Les meilleurs moyens) C'est d'aménager la forêt, de

replanter, puis de plus toucher. Eux autres, après cinquante ans, ils coupent. C'est un autre aspect aussi.

Renaud

De plus, une « foresterie autochtone » ne peut être envisagée qu'à travers une meilleure intégration du travail avec la vie familiale et le mode de vie anicinape :

Participer à la régénération. Dans l'aire de trappe 50, ce sont les Blancs qui plantaient des arbres. Ramasser les cocottes. Vu que les autochtones aiment camper, ils pourraient amener leurs familles. L'été, c'est les vacances. Ils pourraient amener les enfants et camper au bord du lac La Loche. La communauté pourrait aussi être plus impliquée dans le débroussaillage.

Roger

(En riant.) Ça dépend des conditions. S'ils ne coupent pas oui. Les gens ne veulent pas se déplacer loin de la communauté. Peut-être que quelques-uns voudraient travailler s'ils pouvaient aménager plus de la façon dont ils voient la foresterie, selon les besoins de la communauté. Peut-être s'ils pouvaient aménager la forêt avec moins d'impacts.

Nacka

Au cours de nombreux échanges, on a constaté que les gens sont préoccupés par l'évolution naturelle des plantations et plusieurs ont exprimé leurs inquiétudes à l'effet que le pin gris, qu'ils appellent le cyprès (*cecegatik*), soit la seule espèce utilisée pour le reboisement. Mais on constate qu'ils ont peu confiance en cette stratégie d'aménagement.

Parce qu'aujourd'hui les compagnies forestières font de la plantation mais ils replantent juste le cyprès. Moi, j'irais savoir c'est quoi que la martre va chercher dans certaines places. Qu'est-ce qu'elle recueille là-dedans?

Si on recueille du feuillu ben qu'on retrouve le feuillu qu'ils ont coupé. Puis s'ils ont pris des conifères, c'est quel genre de conifère qu'ils ont pris là-dedans? Puis comment était la forêt avant l'exploitation par ces machineries là?

Charline

Cette interlocutrice énonce ici les principes mêmes de l'aménagement écosystémique, tels qu'élaborés par de nombreux chercheurs en écologie forestière (Bergeron *et al.*, 1999 ; Gauthier *et al.*, 2008) qui, depuis le début des années 1990, suggèrent qu'il faudrait aménager la forêt en s'assurant de maintenir ses caractéristiques à l'intérieur des limites de variations naturelles, tant pas sa structure que par sa composition en espèces. Pour ce faire, les chercheurs insistent, tout comme plusieurs de nos interlocuteurs autochtones sur l'importance de bien connaître et d'assurer le maintien des conditions forestières pré-industrielles.

En conclusion, on constate qu'en raison du système anicinape de représentations de la forêt et de la foresterie et d'un mode de vie encore fortement attaché au territoire ancestral et à la tradition, il est difficile pour les gens de Kitcisakik d'imaginer de nouvelles pratiques d'aménagement forestier qui pourraient contribuer à définir une « foresterie autochtone ». Au mieux pourra-t-on identifier certaines pratiques qui seraient plus compatibles avec le mode de vie, les valeurs et les aspirations de la communauté. Mais ce serait un abus de langage que de nommer de telles pratiques « foresterie autochtone » en raison de la persistance de l'image négative de la foresterie chez les gens de Kitcisakik. Bien que les dirigeants de la communauté explorent les possibilités de développement économique en lien avec la forêt, la coupe forestière ne pourra s'intégrer harmonieusement à l'occupation du territoire par les Anicinapek qu'à certaines conditions. La foresterie devra faire partie d'un plan intégré d'aménagement de la forêt qui comprend la protection de sites d'intérêt culturel et écologique et la mise en valeur d'activités non extractrices du bois, comme l'industrie touristique. Le cadre anicinape de critères et indicateurs d'aménagement forestier présenté au chapitre 4 a été élaboré en s'appuyant sur ces priorités communautaires et le système anicinape de représentations de la forêt et de la foresterie.

♦ La « foresterie-participation/consultation »

La représentation de la « foresterie-participation/consultation » a évolué de manière importante au cours du projet de recherche, puisque une stratégie participative et éducative était au cœur de notre démarche.

La consultation des familles et la concertation sont perçues comme une meilleure façon de faire la foresterie. Tel que l'exprime Marc-André : « Il ne faut plus couper les pins blancs et les pins rouges. Les compagnies doivent toujours avertir les communautés et trouver ensemble des solutions. Ils doivent rencontrer les familles. ».

Nos assistants de recherche ont acquis beaucoup d'expérience en matière de consultation communautaire et ont des idées pour améliorer le processus. Le chapitre V explore en détails l'enjeu de la participation communautaire et l'atteinte de nos objectifs stratégiques.

Il faut deux procédures d'harmonisation. Pas une famille seulement. Il faudrait une consultation communautaire pour qu'on ait (tous) la même façon, la même orientation. À l'intérieur de l'affectation (du territoire), il faut des principes, pas juste des images. Il faut des écritures. Comme le 25% de protection, il faut travailler avec ces demandes. Mais les gens pensent que lorsqu'on parle de la forêt que c'est trop complexe. Les jeunes ne sont pas intéressés. Le Comité Forêt devrait questionner les jeunes, regarder les réponses. Les gens viennent au bureau juste pour des jobs, pas nécessairement pour s'impliquer dans la foresterie. Il y a beaucoup de problèmes de drogue et d'alcool chez les jeunes.

Nacka

♦ La « foresterie-éducation/formation »

Ce projet de recherche a été développé principalement en raison de la représentation de la « foresterie-éducation/formation » qui était déjà présente chez les dirigeants du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik au moment de la crise des barricades en 1997-98. Déjà, le Chef de la communauté et ses conseillers avaient choisi de miser sur l'éducation plutôt que sur la confrontation. Le volet transversal, participatif et

éducatif de ce projet de recherche a permis de vérifier le potentiel éducatif de la recherche et de stimuler les dynamiques participatives au sein de la communauté. Le bilan de cette analyse est présenté au chapitre 5.

En outre, le plan de développement économique de la communauté identifie le développement des compétences locales par la mise sur pied d'un nouveau centre de formation dans la communauté. Selon le rapport annuel 2003-2004 du chef de Kitcisakik (Papatie, 2004) :

La formation et le développement des ressources humaines algonquines dans le secteur de la forêt seront priorisés, en tenant compte que nous allons devoir démontrer notre capacité de prendre en charge la surveillance de tous les travaux réalisés par l'industrie forestière sur l'ensemble du territoire. Le comité forêt sera aussi engagé pour participer à la mise en valeur du territoire, tout en identifiant les opportunités de développement socio-économique, car il est clair que nous aurons besoin de terres pour vivre et soutenir notre développement futur.

♦ La « foresterie-emplois/partenariats »

La représentation de la foresterie comme source d'emploi pour les Anicinapek prend plusieurs formes, influencées par leur système de représentation de la forêt et par l'histoire de la foresterie dans la communauté. Les considérations relatives à la « culture de travail » influencent la représentation actuelle de la « foresterie-emploi ». Tel qu'on l'a vu, le rapport à l'éducation et à la formation ainsi que les pressions sociales intra-communautaires modulent également la manière dont les Anicinapek peuvent se projeter dans un emploi en foresterie (Natcher, 2006). Enfin, les questions de gouvernance constituent un enjeu : gestion collective, contrôle des ressources et partenariat sont parmi les options discutées.

À la fin des années 1990, seules quelques personnes de la communauté travaillaient à des emplois contractuels en foresterie, principalement pour les travaux de débroussaillage ou d'éclaircies. En 2006-2007, le Comité Forêt de Kitcisakik a

commencé à relancer l'emploi dans le domaine de la foresterie. Des programmes de formation en travail forestier ont été mis sur pied : 29 membres de la communauté ont participé à des formations de contremaître, aide technicien, ouvrier sylvicole (débroussaillage et abattage manuel) et inventaires forestiers.

Dans le cas de formations spécialisées menant à l'obtention de certificat de compétences, le taux de succès n'atteint que 50%. Chez les employés on observe des problèmes d'absentéisme et d'abandon. Le personnel cadre était confronté à des problèmes d'épuisement. Ce bilan est le reflet des difficultés personnelles que rencontrent les membres de la communauté à faire face aux obligations d'un emploi salarié régulier. De plus, des facteurs culturels amplifient le défi de l'emploi pour les Anicinapek.

Dans cet extrait d'entrevue, une femme de la communauté explique les différences culturelles qu'elle perçoit entre les autochtones et les travailleurs blancs. On comprend qu'un large fossé sépare les façons de faire :

C'est comme un problème avec les Anicinapek quand ils travaillent dans la forêt. Ils ont eu beaucoup de problèmes parce qu'ils sont *slow*. Eux autres les Anicinapek, tu sais, supposons qu'on leur demande de faire une coupe, une éclaircie. Ils vont couper. Eux autres ils vont tout ramasser leurs branches. Si tu demande à un *tigoji* d'aller faire une éclaircie, il va tout couper puis laisser les branches par terre. C'est pour empêcher les autres de pousser autour de l'arbre. Il laisse l'arbre par terre. L'Anicinape, il s'en retourne après ça, il va toutes les ramasser (les branches) il va toutes les mettre dans un tas. [...] Ils nous ont donné un cours de sylviculture. Après ça ils ont donné des petits contrats. Ils ont dit « ils sont *slow* ». Le gars était fâché parce que les Anicinapek étaient *slow*. Mais nous autres, quand on travaille... Ça a toujours été de même tu sais, quand les Anicinapek s'en allaient dans le bois. Si il a besoin de cet arbre-là, supposons un arbre, un seul, il va prendre celui dont il a besoin. Toutes les autres affaires, il va les laisser. C'est pas comme les *tigojik*.

Charline

Un de nos assistants de recherche a expliqué que pour les Anicinapek, le reboisement n'était pas intéressant car la rémunération était basée sur la productivité. Ses observations sur la situation de l'emploi en foresterie reflètent la difficulté de l'arrimage entre les valeurs autochtones.

En général ce n'est pas tout le monde qui associe la foresterie et l'emploi. Des personnes sont contre. Elles ne veulent pas détruire la forêt. (En riant). L'emploi en foresterie, ça dépend des conditions. S'ils ne coupent pas oui. Les gens ne veulent pas se déplacer loin de la communauté. Peut-être que quelques uns voudraient travailler s'ils pouvaient aménager plus de la façon dont ils voient la foresterie, selon les besoins de la communauté. Peut-être aménager la forêt avec moins d'impacts.

Cmaganec

La question de l'emploi dans le domaine de l'aménagement forestier a été abordée au cours d'un atelier réalisé que nous avons réalisé à l'été 2005. Sur l'ensemble des participants, deux jeunes ont avoué n'avoir aucune envie de travailler dans le secteur forestier alors qu'un autre s'est dit peu attiré par un emploi en forêt mais plutôt par le secteur de la transformation. Interrogés sur le rôle que devraient jouer les Anicinapek dans la forêt, la plupart d'entre eux s'identifient au « protecteur » ou au « gardien de la forêt » et souhaiteraient s'investir dans la restauration du milieu (« refaire la forêt »). Alors que plusieurs mentionnent une participation à la régénération des forêts, au reboisement, à la récolte de cônes, une femme de la communauté doute qu'il y ait vraiment place à l'emploi dans le domaine forestier pour les autochtones et estime qu'il s'agit d'une responsabilité qui appartient à l'industrie. Des commentaires allant dans ce sens ont souvent été formulés.

Ça serait pas pire s'ils pouvaient (avoir des emplois en foresterie). Jusqu'à date, je n'ai jamais vu ça. Il y a seulement des Blancs qui ont des emplois là-dedans, pas les Indiens. Pourquoi je devrais planter des arbres? C'est eux qui les ont coupés.

Jocelyne

En analysant le système des représentations de la forêt et de la foresterie pour les Anicinapek, on comprend que les emplois dans les domaines de la transformation du bois ou dans l'artisanat soient plus prisés que la participation à la coupe forestière. On remarque également une forte propension vers les secteurs de développement économique qui sont reliés à l'industrie touristique et à l'exploitation des produits forestiers non ligneux. Le recyclage du papier ou des planches est également perçu comme un moyen de protéger la forêt. Les jeunes participants (18-39) à l'activité ont exprimés leurs idées relatives à l'emploi relié à la forêt.

Préserver la forêt pour les animaux, prendre nos bois pour la construction du village, prendre notre forêt pour faire nos maisons. Former du monde à la construction dans la communauté ; DEP (diplôme d'études professionnel) en menuiserie, en gestion...ce qui est important pour la reconstruction de la communauté. Le reste suivra.

Richard

Gardien de parc ou ingénieur forestier pour être plus souvent dans le bois qu'en ville. Travailler dans la forêt serait l'fun. Je suis déjà resté dans un camp l'hiver. C'est plus l'fun que chercher du gaz à chaque coin de rue.

René

Qu'on ait nos propres machines pour faire nos meubles nous-même, nos propres affaires. Pour aider les gens, pas pour faire de l'argent. Des planches, faire des raquettes, des traîneaux à chien. J'aimerais ça recenser toutes les plantes pour faire des médicaments. Je ne couperais jamais du bois. Juste pour me réchauffer. Quelque chose avec les animaux.

Fannie

Il pourrait y avoir un projet d'entretien des lieux importants partout, tout le lac, tous les endroits que j'ai nommés. Quelqu'un qui fait le tour, qui est sur place, sur le terrain et rapporte ce qui se fait, si c'est propre. Du genre d'un agent de la faune ou un protecteur qui rapporte au conseil de bande. Ou un genre de projet de recherche intensif avec des archéologues, ce qui permettrait de recenser ces lieux là. Par exemple je sais bien qu'il y a cinq portages au Labrador mais je n'y suis jamais allé.

Marc-André

Enfin, dans le contexte de la construction du projet Wanaki, la stratégie de développement économique adoptée par le Conseil (2004) précise ceci :

Les membres de la communauté devraient être formés dans différents métiers de la construction et des entrepreneurs locaux devraient démarrer des entreprises de construction. [...] Des partenariats avec des organismes extérieurs comme la SÉPAQ, les compagnies forestières et autres intervenants régionaux permettraient de profiter de l'expertise des autres et de réduire le niveau de risques pour la communauté.

La protection du territoire et la mise en valeur de son potentiel touristique sont également des orientations identifiées dans le plan de développement économique. En particulier, on y fait référence à un projet d'hébergement quatre saisons, combinant les activités de chasse, de pêche et de moto-neige. De fait, la moto-neige est une activité hivernale très développée en Abitibi. La communauté de Kitcisakik est impliquée dans l'entretien des sentiers et offre des repas aux touristes à la cantine du Dozois. Trois membres de la communauté sont également employés par la SÉPAQ pour l'entretien des chalets de la pourvoirie Nadagam et pour l'entretien des sites de camping. D'autres jeunes ont mentionné le développement de circuits en canot et de camps de randonnées, l'entretien des portages et l'accompagnement des groupes de pêcheurs comme projets touristiques à développer. De fait, la pourvoirie du Lac Joncas fournit des emplois saisonniers à deux ou trois membres de la communauté.

3.2 VERS LA FORESTERIE AUTOCHTONE

Nos données d'entrevues montrent qu'au moment des premières étapes de la recherche (2003-2006), les gens de Kitcisakik n'associaient pas, pour la plupart d'entre eux, la coupe forestière au développement communautaire. Les Anicinapek avaient généralement de la difficulté à imaginer des pratiques forestières alternatives qui seraient acceptables d'un point de vue culturel et environnemental. L'approche participative et éducative que nous avons adoptée au cours de nos travaux a toutefois

permis de voir émerger au sein de la communauté une représentation de la foresterie autochtone.

Les conditions d'une foresterie autochtone

Plusieurs idées ont été émises par les gens de Kitcisakik qui associent le développement communautaire à la mise en valeur de la forêt sans toutefois s'appuyer sur la récolte de bois. Plusieurs Premières nations au Canada ont d'ailleurs développé des projets de mise en valeur des produits forestiers non ligneux. La protection de la forêt demeure une priorité pour les Anicinapek et la foresterie autochtone ne semble envisageable que dans la perspective d'une gestion intégrée de l'environnement forestier. La récolte forestière ne pourra être acceptable pour les Anicinapek que dans la mesure où elle intègre des pratiques alternatives et où elle est associée à un programme d'implantation d'un réseau d'aires protégées (la « **foresterie-conservation/restauration** ») et à des garanties concernant la mise en valeur de la culture anicinape (la « **foresterie-respect de la culture** »). De plus, la restauration des habitats fauniques est une priorité. À cet effet, les approches d'aménagement dites « écosystémiques » sont prometteuses car elles semblent rejoindre certaines idées maîtresses du rapport au monde des Anicinapek, notamment celle du respect des conditions forestières pré-industrielles (la « **forêt perdue** » ou la « belle forêt d'autrefois »). Les premiers essais de modélisation réalisés dans le cadre du volet II du projet de recherche (Larouche, 2008) vont dans ce sens. En introduisant les coupes partielles, ces approches offrent une alternative pour faire face à la représentation anicinape de la « **foresterie-désert** ». Le maintien du couvert forestier offre également des avantages en ce qui concerne la qualité esthétique des paysages et la protection des habitats fauniques.

Au cours des sept années qu'a duré notre projet de recherche, on a assisté à l'émergence d'une certaine culture forestière contemporaine au sein de la

communauté de Kitcisakik et à la reprise du dialogue autour de la question forestière. Le volet ethnographique de la recherche a permis de faire une « cartographie » des représentations anicinapek de la forêt et de la foresterie qui servira de soutien à l'élaboration de la foresterie autochtone. Tel qu'on y reviendra au chapitre V, notre démarche de recherche a permis d'amorcer un dialogue sur l'idée d'un compromis forestier, d'abord au sein de la communauté, puis avec les acteurs régionaux. Ce dialogue pourra peut-être permettre aux gens de Kitcisakik de cheminer vers une certaine représentation de la « foresterie-développement communautaire » en respectant les éléments représentationnels qui caractérisent son rapport identitaire à la forêt.

Les enjeux de la gouvernance

On constate que l'implication souhaitée par les personnes interrogées en ce qui concerne la forêt et la foresterie dépasse la question de l'emploi et touche plus directement la gouvernance. En effet, le contrôle des décisions concernant le territoire anicinape apparaît comme essentiel au développement communautaire : « Ça devrait être nous qui contrôlons la plupart des parties de notre territoire. Limiter les dégâts sans laisser les profits (aux autres) », précise René, un jeune de la communauté, en parlant des opérations forestières. Selon plusieurs, le Conseil devrait exercer un leadership en la matière. « La communauté devrait être gestionnaire de la forêt. Le Conseil devrait penser à gérer globalement le territoire. » Ce commentaire interpelle l'autonomie de Kitcisakik en tant que communauté, mais fait également référence au problème du « chevauchement » qui suscite des différends concernant la gestion des terrains de chasse familiaux entre les gens de Kitcisakik eux-même et également avec ceux qui ont quitté Kitcisakik pour la réserve du Lac-Simon.

En dépit de ces tensions internes, la conception même de « gestion du territoire » est en train de changer au sein de la communauté. Le témoignage de cette femme de

Kitcisakik qui est considérée comme une traditionaliste apporte un éclairage sur la transition que vivent les Anicinapek entre les modes traditionnel et contemporain de gestion du territoire. On comprend que pour elle, « l'aménagement des forêts » et « la gestion du territoire » sont des concepts exogènes qui sont associés à un rapport de domination sur la nature qui est lui-même étranger à la vision du monde autochtone.

Les premiers temps là lorsqu'ils sont venus, les *tigojik*, quand ils ont débarqué, quand ils ont planté leur drapeau (et qu'ils ont dit) : « Aujourd'hui ce territoire là m'appartient. » Quand ils viennent planter leur marque ici pour dire que ceci leur appartient... Le chef, il avait dit, à un moment donné : « Comment tu peux dire que l'eau t'appartient quand elle coule entre tes doigts? Comment tu peux dire que la Terre t'appartient? »

[...] T'imagines-tu aujourd'hui dire que tu vas gérer la forêt? On peut pas concevoir dans l'esprit des Anicinapek de gérer son territoire, de gérer une forêt. [...] Peut-être aujourd'hui avec toute l'éducation qu'on a nous autres, la nouvelle génération, on peut commencer à concevoir [...] En tous cas, tu sais, dans la tête d'un aîné là... Les Indiens ont pas voulu gérer la forêt... C'était pas dans leur mentalité de gérer la forêt.

Néanmoins, la mise en œuvre de systèmes de tenure autochtones et le renforcement de leur gouvernance font désormais partie des revendications qui sont formulées de plus en plus explicitement (ANFA, 2002 ; Natcher, 2007 ; Smith et Ross, 2002 ; Wyatt, 2008) par les Premières nations à travers le Canada. Un changement dans les règles de gouvernance est perçu comme une mesure nécessaire pour transformer les rapports coloniaux et redonner aux autochtones une plus grande autonomie gouvernementale. Des recommandations de cette nature datent même d'avant le Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones (RCRP, 1996).

Dans le cas particulier de Kitcisakik, la question de la responsabilité de la gestion du territoire est urgente et cruciale. Les enjeux territoriaux et de développement communautaire se déploient dans toute leur entité, à travers les discussions et les

négociations qui se sont accélérées depuis 2004 autour de la construction d'un nouveau village. Il va de soi que ce vaste projet évalué à plus de 85 millions \$ et qui devrait prendre forme au cours des cinq prochaines années est indissociable du rapport des Anicinapek au territoire et à la forêt. C'est donc particulièrement autour du projet Wanaki que prend forme le lien entre la forêt et le développement communautaire. En réalité, nos entrevues nous permettent d'affirmer que ce lien n'existe pas à travers la représentation de la « foresterie-compromis ». Les Anicinapek semblent majoritairement incapables d'associer la coupe forestière à leur développement communautaire, qu'il soit économique ou social. Questionné à savoir quel rôle pourraient jouer les Anicinapek dans la gestion de la forêt, un aîné répond : « je ne sais pas. Ça fait quatre rencontres que je fais pour mon territoire et ils n'ont pas écouté. » Les éléments représentationnels de la « foresterie-aliénation », de la « foresterie-usurpation » et de la « foresterie-manque de respect » étaient si ancrés qu'ils laissaient peu de place à l'imagination d'un meilleur monde pour les Anicinapek qui s'appuierait sur la redéfinition de leur rapport à la foresterie.

Toutefois, au fil des années qu'a duré le projet, on peut dire qu'on a assisté à un changement dans la représentation sociale de la foresterie et à l'émergence d'une représentation de la foresterie autochtone. Le cadre anicinape de critères et d'indicateurs de foresterie autochtone, adapté d'un point de vue environnemental et culturel, est présenté au chapitre IV. Une stratégie participative et éducative a permis d'élaborer les bases d'un tel cadre qui est en accord avec le système représentationnel de la forêt pour les Anicinapek et qui laisse place à l'épanouissement de leur culture dans la contemporanéité.

CHAPITRE IV

CRITÈRES ET INDICATEURS D'UNE FORESTERIE AUTOCHTONE

Vers une adaptation culturelle à l'échelle locale

La caractérisation des représentations anicinapek de la forêt et de la foresterie que nous avons présentée aux chapitres II et III a permis de confirmer et de documenter le rapport traditionnel et identitaire qu'entretiennent les gens de Kitcisakik à l'égard de la forêt ainsi que d'explicitier le caractère préoccupant de leur relation envers la foresterie. La représentation contemporaine de la forêt chez les Anicinapek est inévitablement associée à la foresterie, à la colonisation et aux conséquences néfastes de l'intensification de la coupe forestière depuis les années 1970, tant au niveau social qu'environnemental.

Leur représentation de la foresterie se manifeste par un ensemble de préoccupations qui peuvent se traduire par l'idée de « foresterie-dégradation du milieu de vie », de « foresterie-perturbation du mode de vie » et de « foresterie-manque de respect ». Au moment d'entreprendre cette recherche en 2001, la communauté sortait d'une crise sans précédent qui avait entraîné une confrontation avec l'industrie et le gouvernement, une dissension sociale interne et finalement, la rupture du dialogue avec les gestionnaires du territoire et leurs mandataires. L'idée d'une « foresterie-compromis » était alors quasi inexistante dans la communauté. Tel que j'en discuterai au chapitre V de cette thèse, aborder la question de l'émergence possible d'une « foresterie autochtone » engageait les chercheurs sur un terrain glissant. Mais, à la faveur de nos travaux de recherche, étalés sur plusieurs années, les gens de Kitcisakik ont commencé à « reparler » de forêt et de foresterie.

À la lumière du système de représentations de la forêt et de la foresterie que nous avons exploré et caractérisé, nous avons tenté de mettre en place des conditions pouvant permettre aux Anicinapek de rêver leur forêt de demain. Cette forêt, ne serait pas la « belle forêt d'autrefois », *minokwa weckatc*, mais une forêt aménagée qui offrirait aux gens de Kitcisakik de nouvelles perspectives, qui leur permettrait de redéfinir leur rôle dans cet environnement et de s'épanouir comme communauté. Le cadre anicinape de critères et indicateurs (C et I) de foresterie autochtone que nous proposons ici permet de donner forme à cette idée de « foresterie autochtone » et marque un virage important dans le rapport des gens de Kitcisakik à la forêt. Ce virage témoigne de l'adaptation d'une communauté qui a dû faire face à d'importants changements environnementaux et culturels et qui tente de redéfinir sa place dans le monde d'aujourd'hui.

Ce chapitre poursuit les objectifs suivants :

- 1) Expliquer la méthodologie collaborative qui a permis d'induire un cadre de critères et indicateurs d'aménagement forestier adapté à Kitcisakik à partir de la caractérisation de la relation Anicinapek/forêt/foresterie ;
- 2) Présenter les cinq principes anicinapek et les 28 critères d'aménagement forestier que nous avons dégagés à partir du système de représentations de la forêt et de la foresterie pour les Anicinapek de Kitcisakik ;
- 3) Proposer une série d'indicateurs permettant d'évaluer les pratiques d'aménagement forestier sur le territoire ancestral de Kitcisakik ;
- 4) Analyser les caractéristiques du cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie en comparaison avec d'autres systèmes existants, et
- 5) Proposer des avenues pour sa mise en œuvre.

4.1 LA STRATÉGIE ÉVALUATIVE PAR CRITÈRES ET INDICATEURS

Depuis la mise en œuvre du *Processus de Montréal* en 1993, l'utilisation de critères et indicateurs d'aménagement forestier durable est devenue l'une des principales

stratégies permettant d'évaluer les conditions de la forêt et les impacts environnementaux et sociaux des pratiques industrielles. Une telle approche est aujourd'hui utilisée dans plus de cent cinquante pays (Castaneda, 2000 ; Holvoet et Muys, 2004 ; Réseau canadien des forêts modèles (RCFM), 2002). On peut généralement catégoriser les cadres de critères et indicateurs selon deux approches en fonction de la manière dont ils ont été développés et mis en œuvre. L'approche qu'on qualifie de « top-down », propose un cadre pré-établi d'évaluation des paramètres forestiers à l'échelle nationale ou internationale ; l'approche « bottom-up » s'appuie plutôt sur les préoccupations communautaires pour élaborer un cadre de critères et indicateurs (C et I) qui s'applique à l'échelle locale.

4.1.1 L'approche « top-down »

À l'échelle nationale ou internationale, le cadre de critères et indicateurs du CIFOR (Center for International Forestry Research) est sans doute le plus important. Développé en 1999 par un groupe multidisciplinaire d'experts à partir de cinq propositions existantes, le cadre du CIFOR a été testé sur quatre continents. Conçu à l'origine pour évaluer les conditions forestières des forêts tropicales soumises à la coupe forestière à grande échelle, la pertinence du cadre du CIFOR pour les écosystèmes forestiers tempérés de l'Amérique du Nord a été confirmée par le North American Test (Woodley *et al.*, 1999) réalisé en 1999 par une collaboration d'organismes dont le USDA Forest Service. Aux États-Unis, le Local Unit Criteria and Indicators Development Test (LUCID) a été développé suite aux résultats du CIFOR North American Test pour évaluer la durabilité de l'aménagement des forêts nationales. Au Canada, le Conseil canadien des ministres des forêts (CCMF, 2003 ; 2005) qui avait été novateur en 1995, a procédé à la dernière mise à jour de son cadre de critères et indicateurs en 2003 et a produit son dernier bilan national en 2005.

Depuis 1995, les Premières nations du Canada se sont toutefois heurtées au refus du CCMF d'ajouter un septième critère qui concerne spécifiquement le respect des droits ancestraux et issus de traités comme condition essentielle à l'aménagement durable des forêts à l'échelle nationale^{56,57} (ANFA, 1995). Suite à la dernière révision de son cadre de C et I, le CCMF (2003) a maintenu deux éléments⁵⁸ pour le critère 6 - *Responsabilité de la société* : 6.1 - *les droits ancestraux et droits issus de traités* et 6.2 - *les connaissances traditionnelles des Autochtones en matière d'utilisation des terres et d'écologie forestière*. Plus de treize ans après l'élaboration de la proposition de l'ANFA, le dossier de l'ajout d'un critère autochtone à la série des six critères du CCMF n'a pas évolué. En conséquence, l'ANFA a choisi d'appuyer le processus de certification du Forest Stewardship Council (FSC) qui a adopté un principe ainsi que quatre critères spécifiquement autochtones⁵⁹.

Conçus sans l'implication des communautés locales et utilisant des indicateurs génériques qui permettent de comparer l'état des forêts à grande échelle, les cadres du CIFOR, du LUCID et celui du CCMF sont considérés comme des cadres « top-down » ou déductifs, en raison de leur mode d'élaboration et de la manière dont ils sont mis en œuvre de « haut en bas », c'est-à-dire en vérifiant l'application régionale ou locale à partir d'un cadre général. D'autres initiatives comme celles du Réseau canadien des forêts modèles (Ressources naturelles Canada, 2000) ont aussi permis de développer des indicateurs locaux à partir de cadres nationaux existants, selon une

⁵⁶ Le CCMF a justifié sa décision en invoquant le fait que « cette disposition pourrait être préjudiciable aux futures négociations entre les provinces et les Premières Nations »

⁵⁷ La question des droits ancestraux et issus de traités constitue l'élément 6.1 du critère 6 – *Acceptation de la responsabilité de la société à l'égard du développement durable* du cadre de C et I du CCMF.

⁵⁸ Selon la structure du cadre de C et I du CCMF, un élément est considéré comme un « sous-critère ».

⁵⁹ Il s'agit du Principe 3 : Droits des peuples indigènes selon lequel « les droits légaux et coutumiers des peuples indigènes à la propriété, à l'usage et à la gestion de leur territoire et leurs ressources doivent être reconnus et respectés » (FSC, 1994).

approche « top-down » s'appuyant toutefois sur une participation communautaire (Gladu et Watkinson, 2003).

Pour sa part, l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador (IDDPNQL, 2005a) a plutôt choisi d'adopter des « objectifs de protection et de mise en valeur du territoire » (OPMV⁶⁰) desquels on peut tirer des critères d'aménagement forestier durable. Les Innus du Labrador ont, quant à eux, participé à l'élaboration d'un plan d'aménagement innovateur fondé sur une approche écosystémique (Gouv. Terre-Neuve et Innus du Labrador, 2002) qui a permis d'adopter une série d'objectifs et d'actions qui s'apparentent à une stratégie d'élaboration de C et I. Pour sa part, le bureau du Forestier en chef du Québec (BFC) est présentement engagé dans un processus d'élaboration de critères et indicateurs d'aménagement forestier durable. À cet effet, le BFC a réalisé des consultations en 2007 auprès des communautés autochtones.

L'analyse comparative réalisée par Fraser *et al.* (2006) fait dire à ces chercheurs que l'intégration des approches « top-down » et « bottom-up » est souhaitable. Cet arrimage confère à la démarche évaluative un avantage indéniable pour faciliter la comparaison entre les cadres développés à différentes échelles, pour améliorer leur application à d'autres contextes et pour favoriser l'uniformisation dans les structures et le langage utilisé.

4.1.2 L'approche « bottom-up »

L'ANFA reconnaît que les stratégies évaluatives par critères et indicateurs et les processus de certification constituent des processus complexes qui exigent des ressources financières et des capacités locales importantes (Collier *et al.*, 2002). Dans

⁶⁰ La *Loi sur les forêts* (art. 35.6) prévoit également que le ministre puisse assigner à l'unité d'aménagement des objectifs de protection et de mise en valeur des ressources du milieu forestier.

les communautés qui n'ont pas développé d'expertise en aménagement forestier et où le langage technique de la foresterie demeure difficilement accessible, l'analyse de conformité à un cadre de référence préexistant, comme celui du CCMF, ne permet pas nécessairement une participation optimale des autochtones à l'évaluation et à la prise de décision.

Les approches évaluatives réalisées à partir de la conformité à des cadres prédéterminés de critères et indicateurs d'aménagement forestier durable (« top-down ») ont des limites de pertinence dans un contexte local. Ces limites sont notamment liées aux différences d'échelle spatiale et aux spécificités culturelles et historiques des communautés concernées, mais également à la volonté et à la capacité des communautés à participer à un tel processus évaluatif. Quelques équipes de recherche ont accompagné des communautés autochtones à travers le Canada pour tenter d'élaborer des propositions mieux ancrées dans la réalité culturelle et historique locale.

Selon Sherry *et al.* (2005, p. 536),

Nos résultats montrent qu'une approche inductive (de bas en haut) pour le développement de critères et indicateurs locaux augmente leur pertinence ; les communautés définissent le développement durable de manière différente les unes des autres et également différente de celle des experts, ce qui nécessite des mesures évaluatives spécifiques. Une plus grande pertinence peut également se traduire par plus d'intérêt et plus de motivation de la part des communautés locales à s'impliquer en recherche, en aménagement et dans le suivi des conditions forestières. Cette recherche démontre également qu'une stratégie par critères et indicateurs peut être appliquée dans les communautés autochtones pour donner expression aux savoirs locaux, aux pratiques et aux croyances et pour évaluer l'aménagement forestier en lien avec la culture, l'utilisation du territoire et le développement communautaire.

(Traduction libre)

Les travaux comparatifs de Sherry *et al.* (2005) et de Karjala *et al.* (2003 ; 2004) réalisés chez les Tl'azt'en ont montré que les critères et indicateurs écologiques et économiques relevant des cadres nationaux et internationaux existants (i.e. CCMF, LUCID, CIFOR) correspondaient assez bien aux valeurs autochtones. Par contre, ces chercheurs ont montré de faibles correspondances en ce qui a trait aux critères sociaux et aux critères qui concernent la « prise de décision et l'efficacité des systèmes de gestion ». Pour leur part, Natcher et Hickey (2002 et RGDF, 2008) ont développé un cadre qui s'appuie sur le système de valeur des Cris de Little Red River en insistant sur sa dimension adaptative et intergénérationnelle.

Adam et Kneeshaw (2008) ont montré que ces initiatives communautaires avaient permis d'identifier des indicateurs écologiques qui étaient propres aux autochtones et qui comportent des caractéristiques particulières : 1) les cadres autochtones introduisent des indicateurs écologiques d'importance culturelle ; 2) il y a des préoccupations esthétiques liées aux opérations forestières ; et 3) les indicateurs concernant l'accessibilité des ressources sont beaucoup plus complexes que dans les cadres non autochtones et incluent des considérations relatives au maintien de la productivité, la proximité, l'intégrité et la qualité des ressources utilisées pour les activités traditionnelles.

4.1.3 Bilan national sur les critères et indicateurs

Au Canada, le bilan 2005 réalisé par le CCMF (2006) et portant sur les C et I d'aménagement forestier durable reconnaît que des progrès ont été réalisés à l'échelle nationale concernant l'élément 6.1 – *Droits ancestraux et issus de traités*, en particulier depuis les arrêts *Delgamuukw* (1998)⁶¹, *Haïda Nation* (2004)⁶² et *Taku River* (2004)⁶³. En outre, le gouvernement du Québec (2006) a adopté une politique

⁶¹ *Delgamuukw c. Colombie-Britannique* [1997] 3 R.C.S. 1010

⁶² *Nation Haïda c. Colombie-Britannique (Ministre des Forêts)* [2004] 3 R.C.S. 511

⁶³ *Première nation Tlingit de Taku River c. Colombie Britannique (Directeur d'évaluation de projet)* [2004] 3 R.C.S. 550

intérimaire pour s'acquitter de l'obligation légale de consulter les autochtones et de tenir compte de leurs intérêts lorsque des projets de mise en valeur des ressources naturelles risquent d'enfreindre leurs droits ancestraux et issus de traités. De plus, l'article 54 de la *Loi sur les forêts* prévoit la consultation des autochtones au moment de la préparation des plans généraux d'aménagement forestier et de la détermination des objectifs de mise en valeur de la forêt. Toutefois, il faut plonger dans la réalité communautaire pour mieux saisir la complexité et la portée de la mise en œuvre de ces critères.

4.2 PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS SPÉCIFIQUES

4.2.1 Un cheminement communautaire

Les Anicinapek de Kitcisakik se sont engagés dans notre partenariat de recherche dans le but de contribuer à la définition de pratiques forestières mieux adaptées au contexte autochtone. Au moment d'entreprendre le projet, la communauté manquait de ressources pour participer aux processus de consultation mis en place par la réforme de la *Loi sur les forêts* en 2002. Elle n'avait pas les moyens de porter des jugements éclairés sur les plans d'aménagement forestier affectant son territoire ancestral. Elle manquait de connaissances sur son territoire et d'expertise pour comprendre le langage des forestiers. Il était difficile d'articuler ses préoccupations et ses aspirations de manière efficace. De plus, les membres de la communauté manquaient de motivation à participer aux consultations forestières en raison de leur expérience d'aliénation face à la dégradation de leur environnement et à la perte de leurs repères culturels. L'impression que les consultations étaient inutiles et que les compagnies forestières n'écoutaient pas était largement répandue et limitait la volonté des gens de Kitcisakik à participer à la recherche d'alternatives à la coupe forestière conventionnelle.

L'élaboration d'un cadre anicinape d'aménagement forestier autochtone est donc apparue comme un moyen de prendre en compte les préoccupations des Anicinapek, de favoriser l'articulation d'une alternative forestière en proposant des conditions

plus acceptables pour la communauté. Il s'agissait également d'un moyen pour les autochtones d'exprimer leur capacité adaptative en adoptant le même langage que celui des forestiers pour négocier des modalités d'opération forestière, mais aussi pour aborder les enjeux de l'aménagement dans une perspective plus large, s'intéressant à la gestion intégrée des ressources de manière à favoriser l'autonomisation de la communauté.

4.2.2 La certification forestière

Au Canada, certaines communautés autochtones ont choisi de s'associer au processus de certification FSC (Forest Stewardship Council) sur leurs territoires ancestraux. C'est le cas notamment des Nuu-chaa-nulth de l'île de Vancouver impliqués avec la compagnie Weyerhaeuser dans Iisaak Forest Resources, de la nation Nishnawbe Aski pour la forêt boréale du nord de l'Ontario et de la Première nation de Pictou Landing en Nouvelle-Écosse. Toutefois, même si ce système reçoit l'appui de nombreuses organisations, la certification FSC n'obtient pas nécessairement la participation optimale des communautés autochtones.

Dans le cas de Kitcisakik, le contexte de certification forestière est complexe. Au cours des cinq dernières années, les cinq principales compagnies qui détiennent des contrats d'approvisionnement et d'aménagement forestier (CAAF) sur le territoire ancestral de Kitcisakik (Domtar, Tembec, Norbord, Abitibi/Bowater et Louisiana-Pacific) y ont récolté au total, environ 400 000 m³ de bois annuellement. Ces entreprises sont toutes associées à l'un ou l'autre des systèmes de certification en vigueur au Canada (voir tableau 4.1). Différents cadres de critères et indicateurs d'aménagement forestier durable ont donc servi à évaluer les pratiques forestières.

Le tableau 4.2 présente la structure des différents cadres utilisés pour la certification industrielle ou développés par certaines communautés autochtones. On constate

qu'une simple comparaison quantitative entre les cadres n'est souvent pas pertinente car leur structure n'est pas uniforme. De plus, le nombre de C et I est souvent le reflet des données disponibles ou des expertises en présence. Par exemple, le CCMF n'a pas adopté de « principes » et n'a identifié que 6 « critères » qui s'apparentent plutôt aux « principes » utilisés dans d'autres systèmes.

Tableau 4.1 : La certification sur le territoire ancestral de Kitcisakik

Entreprise	Système de certification*	Date (prévue) d'obtention de la certification
Domtar	FSC – Norme boréale	2005, reconduit en 2007
Tembec	FSC – Norme boréale	Entre 2005 et 2006 selon les secteurs
Norbord	SFI	2003
Abitibi/Bowater	CSA	Pré-audit - juillet 2008
Louisiana Pacifique	SFI	2002

*FSC = Forest Stewardship Council ; SFI = Sustainable Forestry Initiative ; CSA = Canadian Standards Association

Tableau 4.2 : Différents cadres de critères et indicateurs d'AFD

Cadre de C & I	Principes	Critères	Indicateurs
Kitcisakik	5	28	100
CCMF	0	6	46
FSC – Norme boréale	10	56	Intentions et moyens de vérification
Principe autochtone	1	4	11
SFI	9	Plusieurs objectifs	Mesures de performance et directives générales
ANFA – CCMF	0	6	46
Critère autochtone	0	1	6
Cris de LRR	0	6	69
Tl'azt'en	5	17	52
Cris de Waswanipi	0	4	69

Il importe donc de bien se familiariser avec la définition des concepts lorsqu'on analyse l'application de l'un ou l'autre des systèmes de certification sur un territoire donné. De plus, une certaine confusion est courante dans l'utilisation d'une approche par critères et indicateurs pour évaluer la qualité de l'aménagement forestier. Plusieurs confondent « cadres de critères et indicateurs d'aménagement forestier durable » et « certification forestière ». Les cadres de C et I sont les « outils » alors que la certification est un « processus » qui utilise ces « outils » pour évaluer les pratiques ou les conditions forestières. Les systèmes de certification (FSC, CSA et SFI) utilisent des cadres de critères et indicateurs pour évaluer les pratiques forestières industrielles sous l'angle des processus, des conditions forestières observées sur les territoires aménagés ou des produits industriels. Les processus de certification mettent l'accent sur les moyens à mettre en œuvre pour assurer un aménagement forestier durable en utilisant une série de critères et d'indicateurs. Le processus de certification permet de « certifier » qu'une entreprise rencontre une série de critères d'aménagement forestier durable prédéterminés.

La littérature confirme que les approches déductives d'évaluation de la durabilité des pratiques d'aménagement ne sont pas adaptées à l'échelle locale et en particulier dans le contexte spécifique des communautés autochtones. Notre analyse sommaire des rapports d'audits réalisés par les différents organismes de certification sur le territoire ancestral de Kitcisakik apporte un éclairage inédit sur la pertinence du processus et des cadres de critères et indicateurs utilisés.

Le processus de certification FSC est appuyé par les principales organisations autochtones au Canada et au Québec (ANFA et APNQL) et par les plus importants groupes environnementaux canadiens et internationaux. Pourtant, les rapports des auditeurs FSC concernant les opérations forestières de Domtar et de Tembec en

Abitibi-Témiscamingue mettent en lumière le problème de la participation des communautés autochtones au processus d'évaluation⁶⁴.

En effet, bien que ces compagnies aient obtenu leur certification FSC en respectant les dispositions du Principe 3 – *Droits des peuples autochtones* de la Norme boréale (2004), il arrive que l'audit se déroule dans une atmosphère de conflit entre certaines communautés et le gouvernement au sujet des droits de coupe. Ces Premières nations refusent alors de participer au processus de certification. Pour les trois premiers critères du Principe 3 (Critère 3.1. *Le contrôle par les peuples autochtones de la gestion des forêts* ; Critère 3.2. *Maintien des droits fonciers et des ressources des peuples autochtones* ; Critère 3.3. *Protection des sites culturels, écologiques, économiques ou religieux*), les auditeurs mentionnent que « la collaboration est requise pour la réussite du processus et peut être améliorée » (FSC, 2005). En ce qui concerne le dernier critère (Critère 3.4. *Indemnisation des peuples autochtones pour l'utilisation de leur savoir traditionnel*), les auditeurs admettent que de manière générale, même si les compagnies contribuent financièrement à l'acquisition des connaissances et à la documentation des savoirs traditionnels, ces données ne sont pas utilisées dans le cadre de l'aménagement forestier. Toutefois, malgré les lacunes observées, les compagnies obtiennent généralement leur certification sur la base des efforts réalisés auprès des Premières nations, les rapports d'audits spécifiant que le gouvernement n'a pas encore statué sur les droits des autochtones sur les territoires forestiers visés. Quoiqu'il en soit, les différents systèmes de certification s'appuient sur un processus d'amélioration continue et sont censés constituer un incitatif au dialogue entre l'industrie et les communautés et favoriser l'instauration de changements au sein des systèmes de gestion.

⁶⁴ Rappelons que les opérations de Tembec et de Domtar en Abitibi-Témiscamingue touchent plusieurs communautés algonquines, notamment Kitcisakik, Lac-Simon, Winneway et Timiskaming First Nation, Kipawa, Wolf Lake First Nation.

La démarche participative que nous avons adoptée tout au long du processus de recherche est de nature à améliorer la prise en compte des intérêts et du point de vue de la communauté. En outre, elle permet de maximiser les retombées positives des processus de certification forestières en améliorant leur pertinence et leur validité auprès des autochtones. De plus, le cadre anicinape de C et I a le mérite d'uniformiser les objectifs d'aménagement pour un vaste territoire où trois systèmes de certification différents ont été utilisés par cinq compagnies forestières. La participation du Comité Forêt de Kitcisakik comme interlocuteur engagé et initié contribue à rendre le processus de certification plus pertinent pour l'amélioration des pratiques forestières.

4.3 MÉTHODOLOGIE

La particularité du cadre de critères et indicateurs de foresterie autochtone qui est présenté ici tient à son ancrage dans le système anicinape de représentations (chapitres II et III) et à la méthodologie multi-stratégique que nous avons déployée pour le mettre au jour⁶⁵. En effet, c'est par un processus de théorisation ancrée (Merriam, 1998), en nous appuyant sur une stratégie de recherche inductive, « ancrée » dans l'expérience et la vision du monde des membres de la communauté de Kitcisakik que nous avons développé le cadre anicinape d'aménagement forestier. Dans un premier temps, nous avons induit un ensemble de critères autochtones d'aménagement forestier à partir des résultats du volet ethnographique. Dans un deuxième temps, nous avons élaboré la structure du cadre de C et I en regroupant les critères en cinq principes d'aménagement forestier et nous avons amorcé une démarche d'identification des indicateurs.

Entre mars 2003 et avril 2007, nous avons rencontré 33 personnes au cours de 17 entrevues semi-dirigées réalisées sur une base individuelle ou familiale. De plus, 42

⁶⁵ Les détails de la méthodologie utilisée pour caractériser le système de représentations anicinape de la forêt et de la foresterie sont présentés à la section 2.3.

personnes ont participé à une dizaine d'autres activités de recherche. Au total, nous avons récolté les témoignages de 79 membres de Kitcisakik, toutes générations confondues, ce qui représente 34% de la population âgée de 18 ans et plus. Contrairement à la situation qui prévaut dans d'autres communautés autochtones, nous ne disposions que de très peu d'études et de rapports de recherche sur lesquels nous appuyer pour amorcer le projet.

Nous avons développé une stratégie de validation des résultats du volet ethnographique (chapitres II et III) à partir de trois ensembles de petites cartes photographiques illustrant des éléments du paysage local et mettant en scène des membres de la communauté. Au verso, le premier jeu de cartes comportait des énoncés pour valider les éléments représentationnels de la forêt, le deuxième jeu de cartes comportait des énoncés pour valider les éléments représentationnels de la foresterie. Les résultats du volet ethnographique ont été validés auprès de quatre informateurs-clés et présentés à plusieurs reprises au cours de réunions communautaires. Le troisième jeu de cartes photographiques comportait un ensemble de trente critères de foresterie autochtone en lien avec le système anicinape de représentations. Nous avons réalisé cinq entrevues de validation de ces critères anicinapek auprès de quatre informateurs-clés à l'aide de ce troisième jeu de cartes.

Nous avons également réalisé une activité de validation et de priorisation des critères au cours d'un atelier de deux jours à la Forêt d'enseignement et de recherche du Lac Duparquet (UQAM/UQAT). Neuf membres de la communauté appartenant à différents groupes d'âge étaient présents à l'atelier. Les participants ont été répartis en trois groupes comprenant chacun un aîné pour réaliser un exercice de classification et de priorisation des critères à partir des cartes photographiques du troisième jeu. La présence des aînés est déterminante pour la validité des résultats en raison de leur grande influence dans la communauté. Chaque groupe était invité à classer les critères

selon un code de couleurs (vert : prioritaire ; jaune : important ; rouge : moins important) avant de mettre en commun leur évaluation. J'explique dans la prochaine section les raisons qui ont fait en sorte que cet exercice de priorisation ait donné des résultats mitigés.

Enfin, nous avons également amorcé une démarche d'arrimage entre les résultats de notre approche communautaire « bottom-up » et le cadre « top-down » du CCMF. Cet exercice de comparaison entre les deux cadres de critères et indicateurs a été réalisé par notre stagiaire Sébastien Irola et le professeur Hugo Asselin de l'UQAT qui ont rencontré quelques membres du Comité Forêt pour évaluer comment les considérations à l'échelle nationale ou planétaire étaient abordées dans le cadre anicinape local (Irola, 2006). Quelques éléments qui relèvent de considérations environnementales à l'échelle planétaire (comme les changements climatiques) ont été approuvés par les membres du Comité Forêt qui ont été consultés. Cette démarche devra toutefois être approfondie et validée auprès du Comité Forêt de Kitcisakik dans le cadre d'une prochaine activité.

Un travail collaboratif avec nos assistants de recherche autochtones a ensuite permis de classer les critères anicinapek en cinq principes autochtones d'aménagement forestier. Des exemples d'indicateurs ont ensuite été proposés pour chacun des critères. L'équipe universitaire et l'équipe d'assistants de recherche communautaires ayant réalisé un travail indépendant, nous avons ensuite dressé une liste synthèse des indicateurs les plus pertinents. Cette liste demeure à compléter ; elle est présentée à l'appendice E. Le cadre de critères et indicateurs a ensuite été commenté et validé par quatre informateurs-clés : le chef de la communauté, le conseiller attaché aux questions forestières, le négociateur principal pour le dossier du nouveau village et le co-gestionnaire du Comité Forêt qui est ingénieur forestier. Notre équipe interdisciplinaire a complété la validation par une stratégie de triangulation des

résultats. Enfin, le cadre de critères et indicateurs a été discuté avec nos partenaires industriels et gouvernementaux au cours de deux réunions faisant le point sur les résultats de recherche. Des ateliers de travail sont prévus au cours de 2009 pour la mise en œuvre du cadre C et I.

4.4 LES CONCEPTS

4.4.1 Le caractère exogène

Les sociétés autochtones ont évolué en fondant leur jugement sur l'expérience, l'observation, l'intuition et la révélation (Davidson-Hunt et Berkes, 2003 ; Cajete, 1994 ; Pardo, 2002). Il faut admettre que l'approche par critères et indicateurs d'aménagement forestier durable est une stratégie évaluative qui leur est étrangère. L'idée même d'aménagement forestier est un concept exogène (Berkes *et al.* 1998 ; Berkes, 1999, McGregor, 2002 ; Preston et Prest, 2003). Le témoignage de cette femme de la communauté qui est considérée comme une traditionaliste apporte un éclairage sur la transition que vivent les Anicinapek entre les modes traditionnel et contemporain de gestion du territoire. On comprend que pour elle, « l'aménagement des forêts » et « la gestion du territoire » sont des concepts qui sont associés à un rapport de contrôle de la nature qui ne faisait pas partie traditionnellement de la rationalité autochtone :

Les premiers temps, lorsqu'ils sont venus, quand ils ont débarqué, quand ils ont planté le drapeau... « Aujourd'hui ce territoire m'appartient » qu'ils ont dit. Comment tu peux dire que la Terre t'appartient? T'imagines-tu aujourd'hui dire que tu vas gérer la forêt? On peut pas concevoir dans l'esprit des Anicinapek de gérer son territoire, de gérer une forêt. [...]

Peut-être qu'aujourd'hui, avec toute l'éducation qu'on a nous autres, la nouvelle génération, on peut commencer à concevoir...En tous cas, tu sais, dans la tête d'un aîné, c'est sûr qu'ils veulent commencer à savoir ces affaires-là. Mais, les Indiens ont pas voulu gérer la forêt. [...] C'était pas dans leur mentalité de gérer la forêt.

Charline

Il faut reconnaître l'effort adaptatif consenti par les communautés autochtones pour accepter de fonctionner dans cette rationalité qui leur est étrangère. C'est donc dans l'intention de mieux arrimer la démarche de Kitcisakik avec les processus d'évaluation utilisés par l'industrie et les gouvernements dans le contexte de la certification forestière que nous avons opté pour une approche par critères et indicateurs. C'est également pour éviter la confusion terminologique que nous avons adopté le langage de « l'aménagement forestier durable » puisqu'il s'agit de la formulation la plus largement répandue tant au Québec qu'ailleurs dans le monde. Néanmoins, bien que plusieurs organisations autochtones⁶⁶ aient adopté le discours du développement durable, il trouve peu de résonance parmi les gens de Kitcisakik. Tel que mentionné par nos assistants de recherche, le concept d'aménagement écosystémique traduit mieux cette approche holistique de l'environnement qui caractérise leur vision du monde. Déjà en 1998, dans le premier protocole d'entente avec le gouvernement du Québec et l'industrie forestière, les Anicinapek faisaient référence à l'aménagement écosystémique. Selon les C et I que nous proposons, on pourrait également suggérer qu'il s'agit plutôt d'un cadre de gestion intégrée des forêts.

4.4.2 Définition des concepts

Tel que mentionné à la section 4.2.2, il est difficile de comparer les différents cadres de critères et indicateurs ainsi que les systèmes de certification forestière existants, en raison des différences dans la structure des cadres de C et I. De plus, la définition des concepts et la façon de les formuler peut varier d'un cadre à l'autre ou d'un système de certification à l'autre. Un lexique s'impose pour faciliter la compréhension des résultats que nous présentons à la prochaine section. Les définitions adoptées ici sont

⁶⁶ Par exemple, l'Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador ont adopté leur première « Stratégie de développement durable » en 1997 qui a été révisée en 2006.

issues de discussions que nous avons eues au sein de notre équipe, d'une revue de la littérature et de l'adaptation des concepts au contexte de Kitcisakik.

Aménagement forestier durable : Le préambule de la *Loi sur les forêts* précise que l'aménagement durable de la forêt vise à « répondre aux besoins économiques, écologiques et sociaux des générations actuelles et futures et ce, tout en tenant compte des autres possibilités d'utilisation du territoire ».

Aménagement intégré des forêts : Aménagement forestier qui intègre les valeurs forestières de différents utilisateurs de la forêt. L'aménagement intégré des forêts vise la mise en valeur de toutes les ressources du milieu forestier, en plus d'en assurer la conservation (Côté, 2003).

Représentation : Ensemble de conceptions, d'attitudes, de valeurs, de significations, de connotations, d'associations, et autres éléments d'ordre cognitif ou affectif qui à la fois résultent de l'expérience d'un objet et déterminent la relation du sujet à ce dernier (Sauvé et Machabée, 2000). Dans une perspective socioconstructiviste, on reconnaît que les représentations sont socialement construites et culturellement partagées. Elles se structurent au cours du processus d'échange et d'interaction avec le groupe social de référence.

Principes anicinapek de foresterie autochtone : Fondements culturels qui doivent être respectés dans le cadre des activités de planification et d'aménagement forestier sur le territoire ancestral de Kitcisakik.

Critères anicinapek de foresterie autochtone : Caractéristiques socio-écologiques qui permettent de définir la foresterie autochtone et de préciser les principes anicinapek d'aménagement forestier qui sont considérées comme prioritaires par la communauté de Kitcisakik. Les critères anicinapek s'appuient sur le système de représentations de

la forêt et de la foresterie des Anicinapek de Kitchisakik. Ces critères traduisent les valeurs et les aspirations des membres de la communauté au regard de la forêt, du territoire et de *Akî*⁶⁷.

Indicateurs : Variables quantitatives ou qualitatives dont la mesure permet d'évaluer l'évolution dans le temps et dans l'espace des caractéristiques socio-écologiques de la foresterie autochtone.

Cible : Un indicateur s'accompagne d'une cible à atteindre, c'est à dire d'un objectif opérationnel pertinent pour la communauté. Cette cible peut être l'augmentation, la diminution ou le maintien de la valeur de l'indicateur. Une cible peut également correspondre à une valeur précise à atteindre ou un seuil à ne pas dépasser.

Actions : Moyens que la communauté, l'industrie, le gouvernement ou d'autres utilisateurs de la forêt et du territoire devraient prendre pour atteindre la cible associée à un indicateur. Les différentes actions pourront être regroupées dans un plan d'action accompagné d'un échéancier, d'une répartition des responsabilités et de l'identification des données disponibles.

4.5 RÉSULTATS ET DISCUSSION

4.5.1 Caractéristiques du cadre anicinape

Le cadre anicinape que nous présentons ici comporte les caractéristiques suivantes : 1) il a été développé à travers une approche ethnographique ancrée dans les savoirs, les attitudes, les valeurs et les préoccupations communautaires, selon une stratégie « bottom-up » ou inductive ; 2) il est à la fois global et détaillé en traduisant une vision holistique du monde ; 3) il comporte des principes, des critères et des

⁶⁷ *Akî* est le mot algonquin le plus près de ce que l'on nomme la Terre. Voir à cet effet le lexique présenté à l'appendice A et la description de cet élément représentationnel à la section 2.4.3.1.

indicateurs qui sont spécifiques à Kitcisakik ; 4) il met en valeur les principes éducatif et éthique de la culture anicinape ; 5) il s'appuie moins sur les considérations légales que d'autres propositions autochtones ; 6) il est adaptatif et évolutif ; 7) il est complémentaire aux autres outils faisant partie d'une stratégie plus large d'aménagement du territoire ancestral de Kitcisakik ; 8) il est potentiellement transférable au contexte propre à d'autres communautés autochtones, moyennant une validation locale et certains ajustements adaptatifs.

Bien qu'il soit courant que les cadres de critères et indicateurs d'AFD s'appuient sur les valeurs sociales, notre démarche d'induction à partir des représentations sociales, plus courante dans le champ des sciences de l'éducation et de la psychosociologie apporte à nos travaux une dimension originale. En raison du contexte social et de l'absence de données pour Kitcisakik, l'approche ethnographique qui nous a amenés à plonger au cœur de la vision du monde autochtone s'est avérée pour nous la seule stratégie possible pour contribuer à la définition d'une foresterie mieux adaptée au contexte culturel des Anicinapek.

Le cadre anicinape de foresterie autochtone comprend 5 principes et 28 critères. Il est le reflet de la vision du monde holistique qui caractérise les peuples autochtones et de leur rapport identitaire à la forêt. Le cadre anicinape couvre donc tous les champs reliés à l'activité humaine dans ses aspects culturels, écologiques, éthiques, éducatifs et économiques. Il serait réducteur de considérer chacun des principes isolément. Par exemple, on ne peut limiter la description de la culture autochtone à une série d'activités et à un ensemble de sites. L'attachement au territoire forestier s'inscrit dans un réseau d'éléments représentationnels qui traduisent la richesse et la complexité de la culture anicinape, ce que d'autres ont traduit par la notion de paysage culturel. Les éléments relatifs au milieu de vie sont indissociables de ceux qui relèvent davantage du mode de vie anicinape et se retrouvent autant dans le principe écologique que dans le principe culturel. Cette caractéristique holistique s'exprime également dans le choix des

indicateurs. On remarquera que des indicateurs écologiques sont, par exemple, associés à des critères culturels et vice versa.

Comme l'observent Adam et Kneeshaw (2008) qui ont comparé plusieurs cadres de C et I, les indicateurs associés aux critères écologiques comportent une dimension culturelle importante, reflétant ainsi les valeurs forestières autochtones. Par exemple, un site écologique comme l'habitat de l'original est également un site culturel en raison de l'importance de la chasse comme activité traditionnelle et comme symbole culturel. Nous admettons donc que la structure du cadre anicinape propose une catégorisation artificielle du rapport nature/culture, tout autant que le schéma des représentations que nous avons construit. C'est pourquoi il faut appréhender le cadre anicinape de critères et indicateurs dans son intégralité et la complémentarité et l'interconnexion de ses éléments. Par contre, contrairement à Adam et Kneeshaw (2008), nous croyons que la spécificité des cadres autochtones ne réside pas dans le nombre d'indicateurs qui seraient associés à un critère ou à un autre pour en exprimer la complexité. Une analyse qualitative permet de mieux rendre compte des caractéristiques qui sont propres à un contexte culturel, historique et politique. Nous avons donc comparé le cadre anicinape à deux autres cadres autochtones, soit celui développé chez les Cris de Little Red River en Alberta et celui qui provient des travaux réalisés chez les Tl'azt'en en Colombie-Britannique.

Le cadre anicinape comporte des spécificités, tant en ce qui concerne sa structure que son contenu, qui sont propres au contexte de Kitcisakik et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les cadres autochtones étudiés. Ainsi, le principe éthique s'appuie sur le code de conduite autochtone (*inakonigewîn*) qui suppose le respect des valeurs anicinapek et le maintien d'un rapport de responsabilité à l'égard de *Akî*. L'importance accordée à la forêt comme lieu d'apprentissage de la culture anicinape et la valorisation de l'éducation interculturelle nous a incité à élever au rang de principe cet aspect de l'implication des gens de Kitcisakik dans l'aménagement

forestier. Enfin, on remarquera que contrairement à d'autres cadres de critères et indicateurs, le cadre anicinape ne traite pas en priorité de l'aménagement forestier sous l'angle de la protection des droits ancestraux. En effet, le critère 2.2 concernant les droits ancestraux, constitue un élément du principe éthique car il fait partie du discours politique de toutes les communautés autochtones du Canada. Toutefois, le contexte territorial dans lequel évolue la communauté de Kitcisakik fait en sorte que peu de ses membres font référence à la protection de leurs droits⁶⁸.

Enfin, si les processus inductifs d'élaboration des cadres locaux de C et I en milieu autochtone représentent en soi un exercice stratégique d'apprentissage et d'autonomisation, leur mise en œuvre constitue un défi important. De telles considérations sont abordées au chapitre V.

4.5.2 Structure du cadre anicinape

Nous avons identifié cinq principes qui constituent les fondements culturels qui devraient être respectés au cours des activités de planification et d'aménagement de la forêt sur le territoire ancestral de Kitcisakik. Les principes culturel, éthique, écologique, éducatif et économique donnent lieu à 28 critères. Les critères sont formulés comme des catégories de conditions et de processus socio-écologiques en lien avec la forêt et la foresterie qui permettent de préciser les principes.

Les cinq principes anicinapek de foresterie autochtone sont les suivants :

- 1) Principe culturel – *Anicinape madiziwîn* : Épanouissement de la culture anicinape ;
- 2) Principe éthique – *Inakonigewîn* : Respect des droits et valeurs et implication de la communauté dans l'aménagement forestier ;

⁶⁸ À l'instar de toutes les communautés algonquines, Kitcisakik n'a pas entrepris le processus de revendication territoriale globale. Face au sentiment d'usurpation du territoire qui est répandu dans la communauté, les gens n'ont pas l'impression d'être protégés par la jurisprudence en matière de droits ancestraux.

- 3) Principe écologique – *Akî* : Intégrité biologique des écosystèmes du territoire ancestral de Kitcisakik ;
- 4) Principe éducatif – *Kikinôhamâgewîn* : Valorisation des savoirs anicinapek et renforcement des capacités communautaires en aménagement forestier ;
- 5) Principe économique – *Conia* : Développement communautaire et qualité de vie à Kitcisakik.

Enfin, le cadre anicinape met en relation chacun des critères à des éléments anicinapek de représentations de la forêt et de la foresterie.⁶⁹ L'approche substantive utilisée pour caractériser les représentations⁷⁰ permet de saisir rapidement sur quels éléments représentationnels s'appuie principalement un critère donné⁷¹. Cette association permet de constater comment les caractéristiques culturelles et psychosociales de la relation des Anicinapek à la forêt et à la foresterie peuvent se transposer en critères d'aménagement forestier culturellement adaptés.

Le cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie autochtone est présenté dans son entièreté à l'appendice E. Ce tableau est volumineux car il comprend tous les indicateurs que nous avons développés à ce jour. Toutefois, pour accompagner les explications du présent chapitre, je présenterai ce tableau en cinq sections décrivant chacun des principes anicinapek de foresterie autochtone. Chaque section du cadre de C et I comprend l'énoncé du principe, les éléments du système de représentation de la forêt et de la foresterie qui le sous-tendent ainsi que la liste des critères qui en découlent.

⁶⁹ Il pourra être utile de se référer aux figures 2.2 et 3.1 pour une vue d'ensemble sur le système de représentation.

⁷⁰ Telle que décrite à la section 2.3.5, l'approche substantive que nous avons utilisée permet de « nommer » un élément représentationnel en associant le mot « forêt » ou « foresterie » à un autre mot qui illustre l'idée maîtresse de cet élément représentationnel.

⁷¹ J'ai mis en évidence au chapitre 2 le caractère réducteur d'une « cartographie » d'un système de représentations. En effet, il est impossible de traduire de manière exhaustive l'ensemble des relations qui caractérisent la relation Anicinapek/forêt/foresterie. Toutefois, les éléments que nous avons choisi de mettre en évidence contribuent à mieux faire comprendre cette relation et à orienter la planification et l'évaluation d'un aménagement forestier culturellement adapté.

4.5.3 Le principe culturel

L'épanouissement de la culture anicinape

Le principe culturel du cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie autochtone vise l'épanouissement de la culture des Anicinapek de Kitcisakik par la mise en valeur de la forêt. La richesse et la complexité de la représentation de la forêt pour les gens de Kitcisakik rend compte de cette relation identitaire qui se traduit encore aujourd'hui à travers la dimension traditionnelle de la « forêt-mode de vie » et de la « forêt-milieu de vie ». Pour les Anicinapek de Kitcisakik, la forêt est associée au territoire anicinape et constitue le lieu d'appartenance et de déploiement de la culture. Les principaux liens que nous avons établis entre les éléments représentationnels et les critères sont mis en évidence dans le tableau 4.3. En raison de la nature holistique qui caractérise la relation des Anicinapek envers la forêt et de la place centrale qu'occupe la forêt dans la culture anicinape, la totalité des éléments du système représentationnel de la forêt est associée au principe culturel.

Le principe culturel répond également aux préoccupations des Anicinapek à l'égard de la foresterie. Il est le reflet de leur représentation de la « foresterie-perturbation du mode de vie » et des éléments associés à l'usurpation du territoire, à l'aliénation culturelle et une menace à leur survie tant culturelle que physiologique. De plus, les trois critères du principe culturel visent à répondre à des préoccupations concernant certains éléments de la représentation de la « foresterie-dégradation du milieu de vie ». En particulier, il s'agit de la « foresterie-destruction des habitats fauniques », de la « foresterie-disparition du garde-manger », de la « foresterie-chemins forestiers », de la « foresterie-désorientation » et de la « foresterie-désert ».

Si le principe culturel s'intéresse à la protection des éléments traditionnels de la culture anicinape, l'épanouissement de la culture doit toutefois être compris comme

étant en lien avec les autres principes du cadre anicinape, en particulier les aspects éducatifs et éthiques, qui le rendent adaptatif et contemporain.

J'ai montré au chapitre II que les activités de subsistance sont au cœur du système représentationnel de la forêt pour les gens de Kitcisakik. Le critère 1.1 – *Poursuite des activités de subsistance et autres activités culturelles* – est donc le pivot du principe culturel. Ce critère s'appuie sur un ensemble d'éléments représentationnels qui traduisent l'importance de la forêt pour assurer la survie et la sécurité des Anicinapek et de leur culture.

Tableau 4.3 Principe culturel de foresterie anicinape

1. PRINCIPE CULTUREL ÉPANOUISSEMENT DE LA CULTURE ANICINAPE <i>Anicinape madiziwîn</i>	
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt-parenté/communauté ▪ Forêt-enseignement ▪ Forêt-héritage ▪ Forêt-territoire anicinape ▪ Forêt-monde des esprits ▪ Forêt-garde-manger ▪ Forêt-médecine ▪ Forêt-utilité LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement ▪ Foresterie-conservation/restauration 	1.1 Poursuite des activités de subsistance et autres activités culturelles (p. ex. : chasse, pêche, piégeage, cueillette, artisanat, rassemblements, expéditions en canot, etc.)
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem à 1.1 LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem à 1.1 	1.2 Protection/restauration des sites et zones d'intérêt anicinape (p. ex. : ravages d'originaux, sites archéologiques, cimetières, camps de chasse, lieux de rassemblement, etc.)
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-territoire anicinape ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt garde-manger ▪ Forêt médecine ▪ Forêt-utilité ▪ Forêt-activités de subsistance LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem à 1.1 	1.3 Accessibilité de la communauté à son territoire ancestral, à ses sites d'intérêt et à ses ressources

Pris isolément, le critère 1.2 - *Sites et zones d'intérêt anicinape* serait réducteur car la culture se déploie de manière transversale et continue, les sites d'intérêts anicinapek n'étant qu'une représentation matérielle isolée de l'ensemble des manifestations culturelles. Le concept de paysage culturel (Davidson-Hunt, 2003) est plus représentatif de la richesse du rapport à la nature qui caractérise les peuples autochtones. D'ailleurs, les Innus du Labrador (Gouvernement de Terre-Neuve et du Labrador, 2002) ont également utilisé les notions de paysages culturel, économique et écologique pour élaborer le plan d'aménagement 2003-2008 de leur territoire ancestral. Le critère 1.2 regroupe les lieux associés à la culture, à la spiritualité, à l'histoire récente et ancienne et les sites qui assurent la survie et la sécurité des Anicinapek (« forêt-garde-manger », « forêt-médecine », « forêt-utilité »). Les critères regroupés sous le principe culturel émergent notamment des représentations de la « forêt-héritage », de la « forêt-monde des esprits » et de la « forêt-bien-être ». Par contre, c'est la représentation de la « forêt-territoire anicinape » qui rend le mieux justice à l'importance culturelle de la forêt car elle traduit le fait que chaque site ne peut être pris isolément.

Enfin, le critère 1.3 - *Accessibilité de la communauté à son territoire ancestral, à ses sites d'intérêt et à ses ressources* est déterminant pour la culture anicinape puisque les réseaux de déplacement ont constitué le fondement de la survie des peuples de chasseurs-cueilleurs. Pour les Anicinapek de Kitcisakik, qui comptent parmi les dernières communautés semi-sédentaires du Canada, les déplacements sur le territoire continuent à représenter un mode de vie. En particulier, on associe ce critère aux éléments représentationnels « forêt-parenté/communauté », « forêt- activités de subsistance » et « forêt-territoire ». Les éléments associés à la foresterie tels que « foresterie-désert » et « foresterie-désorientation » sont également déterminants car la coupe forestière modifie les paysages et élimine souvent les repères des autochtones sur le territoire. En effet, le territoire ancestral de Kitcisakik est traversé par plus de

4 000 km de chemins forestiers qui constituent une menace potentielle pour l'environnement et la culture des Anicinapek (Larouche *et al*, en préparation). Bien que la représentation de la « foresterie-chemins forestiers » comporte des aspects positifs pour les Anicinapek au regard de l'accès à leurs camps par exemple, l'ouverture du territoire aux autres utilisateurs demeure un enjeu important.

Tel que mentionné par Adam et Kneeshaw (2008), on constate que la complexité de l'enjeu de l'accès au territoire et aux ressources est une particularité des cadres autochtones. Ces auteurs ont noté des préoccupations qui relèvent de la proximité mais également de l'intégrité et de la qualité des ressources. Les indicateurs associés à l'accès au territoire se retrouvent également dans d'autres principes et sont associés à d'autres critères, traduisant l'interconnexion entre les différents aspects de la relation à la forêt.

Comparaison du principe culturel avec les cadres nationaux et locaux

Nous avons comparé les éléments du principe culturel de la proposition de Kitcisakik à d'autres cadres de critères et indicateurs d'aménagement forestier « durable ». Cette analyse a permis de vérifier comment le cadre anicinape développé de manière « bottom-up » se compare à deux propositions nationales (« top-down ») et à deux propositions communautaires (« bottom-up »).

Deux propositions « top-down » :

ANFA : la proposition de l'Association nationale de foresterie autochtone qui vient compléter celle du Conseil canadien des ministres des forêts (CCMF) ;

FSC : le Principe 3 (Principe autochtone) de la Norme boréale de l'organisme de certification Forest Stewardship Council ;

Deux propositions « bottom-up » :

Tl'azt'en : la proposition de la Première Nation Tl'azt'en en Colombie-Britannique développée en collaboration avec l'équipe de recherche de Sherry, Karjala et collaborateurs (Sherry et al., 2005) ;

LRRC : la proposition des Cris de Little Red River (LRRC) en Alberta développée en collaboration avec l'équipe de recherche de Natcher et Hickey (2002 ; 2008).

Tel qu'illustré au tableau 4.4, l'ANFA propose d'ajouter un critère autochtone au cadre des six critères du CCMF et suggère une série de six indicateurs associés à ce critère. Dans ce tableau, j'expose les convergences entre les critères anicinapek et les indicateurs proposés par l'ANFA ainsi qu'entre les critères du FSC et les critères anicinapek. On constate la difficulté de comparer les cadres en raison des différences dans leur structure qui sont dues aux différences d'échelles (locale versus nationale). Ainsi, un critère anicinape représentera un niveau de préoccupation qui est plutôt formulé au niveau indicateur dans le cadre national de l'ANFA. Dans le cas de FSC, il y a des équivalences pour certains critères bien que le cadre de Kitcisakik soit beaucoup plus détaillé, encore une fois en raison des différences d'échelle (FSC : 4 critères ; Kitcisakik : 28 critères).

Par ailleurs, la comparaison réalisée avec les deux autres propositions communautaires permet de comprendre les différences locales qui peuvent être attribuées à des particularités culturelles entre les nations autochtones, à la variabilité des conditions environnementales, à des différences socio-économiques entre les communautés et également à l'influence des cadres théoriques et méthodologiques utilisés par les chercheurs. Ainsi, par exemple chez les Tl'azt'en, l'utilisation du territoire pour les activités de subsistance est associée au principe économique. Chez les Cris de LRR, il s'agit d'un élément critique qui est associé au critère 4 portant sur les droits ancestraux. Berninger *et al.* (2008) ont montré l'importance d'évaluer l'hétérogénéité entre les groupes d'utilisateurs de la forêt dans différentes régions du monde. Selon ces chercheurs, il existe des différences entre les groupes d'intérêt à l'intérieur et entre les régions qui sont le reflet de l'utilisation actuelle et historique de la forêt ainsi que des conditions forestières qui prévalent dans une région donnée.

Tableau 4.4 Comparaison du cadre anicinape à d'autres cadres de C et I

Critère anicinape	Équivalence avec les éléments d'autres cadres de C & I
1.1 Activités de subsistance et autres activités culturelles	<p>ANFA : C.7 : Respect et accommodements pour les droits autochtones et issus de traités ; I.3 : Santé des communautés. Décrit comme incluant l'utilisation traditionnelle du territoire et la pratique d'activités culturelles et spirituelles.</p> <p>ANFA : C.7 ; I.4 : Participation des autochtones aux activités traditionnelles et utilisation des territoires traditionnels.</p> <p>FSC : P.3 : Les droits juridiques et coutumiers des Peuples autochtones à posséder, à utiliser et à gérer leurs terres, leurs territoires et leurs ressources doivent être reconnus et respectés. Pas de lien direct avec les activités traditionnelles. C.3.2 : droits fonciers ; C.3.3 Sites d'intérêt.</p> <p>LRRC : C.4 : Droits autochtones de chasse, pêche, piégeage et cueillette. EC : participation aux activités de subsistance.</p> <p>TI'azt'en : P.3 Économique ; C. 2: Utilisation du territoire pour les activités de subsistance.</p> <p>TI'azt'en : P.2 Social ; C : Santé et bien-être des communautés ; I : Revitalisation culturelle.</p>
1.2 Sites et zones d'intérêt anicinape	<p>ANFA : C.7 ; I.4 : Participation des autochtones aux activités traditionnelles et utilisation des territoires traditionnels.</p> <p>FSC : P.3 ; C.3.2 : Sites revêtant une signification culturelle, écologique, économique ou religieuse particulière.</p> <p>LRRC : C.3 : Sites d'intérêt biologiques, culturels, historiques.</p> <p>TI'azt'en : P.4 Performance de l'aménagement ; C : Protection des sites culturels.</p>
1.3 Accessibilité au territoire ancestral, aux sites d'intérêt et aux ressources	<p>ANFA : C.7 ; I.6 : Accessibilité aux ressources forestières. Spécifié en termes d'ententes de cogestion ou de règlement de revendications territoriales.</p> <p>FSC : P.3 ; C.3.2 : Les ressources et les droits fonciers sont protégés.</p> <p>FSC : P.3 ; C.3.3 : Les sites d'intérêt sont identifiés et protégés.</p> <p>LRRC : C.2 : Accessibilité au territoire et aux ressources.</p> <p>LRRC : C.1 : Impacts sur les espèces fauniques ; EC : diversité et disponibilité des espèces.</p> <p>TI'azt'en : P.2. social ; C. Santé et bien-être des communautés ; I. : Indépendance des communautés ; V : accès au territoire et aux ressources.</p> <p>TI'azt'en : P.1. Décisions équitables et efficaces ; C. Contrôle local et accès aux ressources ; I. : Respect des systèmes traditionnels d'allocation et d'accès aux ressources.</p>

P = Principe ; C = Critère ; I = Indicateur, EC = Élément Critique

À l'échelle nationale, l'ANFA et le FSC abordent le principe culturel sous l'angle de la protection des droits ancestraux conformément aux jugements Taku River et Haïda Nation et à la politique de consultation du Québec. Le FSC incite de surcroît les industriels à une interprétation au sens large de la protection des droits des peuples autochtones, même dans les cas où il n'y a pas encore d'ententes territoriales avec les gouvernements fédéral et provinciaux, comme c'est le cas en territoire anicinape. À l'échelle locale, les Cris de LRR (C.4) abordent également la protection des activités traditionnelles sous l'angle juridique ; les Tl'azt'en font du respect pour les droits ancestraux un critère dans le Principe 4 – *Amélioration de la performance de l'aménagement*. Rappelons que les gens de Kitcisakik ne se sentent pas particulièrement protégés par une approche légaliste, le dossier de leurs droits ancestraux n'ayant pas encore fait l'objet de revendications formelles. Ceci illustre le caractère contextuel des cadres locaux de C et I et l'avantage de compléter une stratégie « bottom-up » par des éléments issus des cadres à portée nationale élaborés à partir de l'approche « top-down » (Asselin et Irola, en préparation). Au moment de la validation, il est apparu évident aux participants qu'il fallait intégrer ces aspects dans le cadre local.

Enfin, les Tl'azt'en incluent également la protection des activités de subsistance à l'intérieur du principe économique. Les Anicinapek ont classé ces activités à l'intérieur du principe culturel, plusieurs commentaires des participants à notre enquête ayant mentionné que les activités de piégeage ne rapportaient plus autant de revenus qu'autrefois. Il était donc difficile pour eux d'envisager qu'ils pourraient regagner un rôle dans l'économie de la communauté. En dépit de ces remarques, nous avons proposé l'inclusion d'un critère (5.4) faisant référence à la contribution des activités de subsistance à l'économie locale dans le principe économique. Il s'agit d'un choix inspiré des autres cadres locaux existants qui permettra à la communauté

de réfléchir à l'importance qu'elle souhaite accorder aux activités de subsistance dans l'avenir et à la mise en valeur des produits forestiers non ligneux.

Par ailleurs, on trouve une certaine uniformité à travers les différents cadres nationaux et locaux pour favoriser la protection des sites d'intérêt autochtones et l'accessibilité au territoire et aux ressources. Le cadre des Tz'alt'en se distingue toutefois en abordant ces aspects sous l'angle du Principe 4 – *Performance dans l'aménagement* et du principe 2 – *Viabilité sociale* touchant au critère de « santé et bien-être des communautés ». Dans ce dernier cas, l'accès au territoire et aux ressources est une « valeur critique » qui a inspiré un indicateur sur « l'indépendance des communautés ». Ces observations pourraient laisser croire que les Tz'alt'en ont une vision plus contemporaine de la protection culturelle que les gens de Kitcisakik en inscrivant ces préoccupations dans une perspective d'autonomisation et de performance de gestion. Par contre, on pourrait arguer que cette catégorisation comporte le risque d'appréhender la culture comme « une chose à gérer et à négocier » au même titre que les autres dimensions sociales. Il serait alors facile de tomber dans le modèle néolibéral de marchandisation de la culture. C'est une interprétation critique qui pourrait apporter un autre éclairage aux gestionnaires de Kitcisakik.

4.5.4 Le principe éthique

Implication de la communauté dans l'aménagement forestier en respectant ses droits et ses valeurs

Le principe éthique est unique au cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie autochtone. Il comprend neuf critères qui sont présentés au tableau 4.5. Ces critères jettent les bases d'une « foresterie-compromis » qui respecterait le système de valeurs autochtones. Ce principe, que nos assistants de recherche ont traduit par *Inakonigewîn*, s'appuie sur les règles sociales anicinapek. En langue algonquine,

inakonige signifie « coutume ». Ce mot est utilisé par extension pour signifier l'éthique amérindienne (comme par exemple pour désigner le « contrat social » dont s'est dotée la communauté). Le principe éthique trouve ses fondements dans la culture traditionnelle qui s'est actualisée dans le contexte de l'aménagement forestier. Tel qu'en témoigne cet extrait d'entrevue, il fait référence aux représentations de la « forêt-responsabilité » et de la « forêt-héritage » qui sont partagées par la communauté.

Mireille aimerait ça voir la future génération s'impliquer au niveau de la foresterie. Elle sait que l'exploitation forestière va continuer. Les Anicinapek vont protéger la forêt. Mireille craint que l'on ne puisse plus pratiquer le mode de vie anicinape. Le devoir des Anicinapek va être de protéger la forêt.

Propos de Mireille, une aînée, traduit par son petit-fils René

Tableau 4.5 Principe éthique de foresterie anicinape

2. PRINCIPE ÉTHIQUE IMPLICATION DE LA COMMUNAUTÉ DANS L'AMÉNAGEMENT FORESTIER EN RESPECTANT SES DROITS ET SES VALEURS <i>Inakonigewîn</i>	
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-territoire ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt- garde-manger LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 1.1 ▪ Foresterie-compensation ▪ Foresterie-participation/consultation 	2.1 Respect des droits ancestraux de la communauté sur le territoire de Kitcisakik, reconnus en vertu de l'article 35 de la Constitution canadienne
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-parenté/communauté ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt- garde-manger ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-héritage LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 2.1 	2.2 Respect des valeurs anicinapek de partage, respect, entraide, équité et responsabilité

LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-monde des esprits ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt-garde-manger ▪ Forêt-bien-être LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-conservation/restauration 	2.3 Respect des systèmes de croyances et de la spiritualité autochtone
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-avenir? LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-participation/consultation 	2.4 Contrôle local des décisions concernant l'aménagement forestier et l'accès aux ressources
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-avenir? LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-participation/consultation 	2.5 Consultation et concertation adaptées à la communauté pour l'aménagement du territoire, la planification des opérations forestières et le suivi des opérations.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 2.5 LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 2.5 ▪ Foresterie-éducation 	2.6 Consentement libre et éclairé dans les décisions d'aménagement forestier
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-parenté/communauté ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt-territoire ▪ Forêt-héritage LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement 	2.7 Respect du mode de tenure autochtone pour la planification de l'aménagement forestier.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-habitats fauniques ▪ Forêt-responsabilité LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-conservation/ restauration ▪ Foresterie-participation/consultation ▪ Foresterie-emploi 	2.8 Partenariats communauté-industrie pour la restauration des territoires perturbés.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-habitats fauniques ▪ Forêt-responsabilité LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement 	2.9 Aménagement forestier responsable qui évite le gaspillage

L'éthique amérindienne est aussi reprise dans le discours officiel des dirigeants politiques de la communauté. Dans cet extrait de son rapport annuel 2003-2004, le Chef Jimmy Papatie voulait inciter sa communauté à se réapproprier son rôle dans la protection de l'environnement.

Nous allons devoir établir ensemble des règles sociales pour l'ensemble de la population et mettre en place des mesures de contrôle. Un des objectifs est de s'assurer que notre garde-manger soit protégé pour les générations futures. Nous devons reprendre notre rôle de gardiens et de protecteurs du territoire.

Les cadres locaux que nous avons analysés et le critère 7 proposé par l'ANFA ont accordé beaucoup d'importance à la participation des autochtones à la gestion forestière, au respect des droits ancestraux et à la prise de décision équitable. En outre, chez les Tl'azt'en, le principe 4 – *Amélioration de l'efficience de l'aménagement* regroupe des composantes éthiques, participatives, éducatives et légales. Le principe éthique anicinape rejoint dans ses objectifs le critère autochtone proposé par l'ANFA – *Droits ancestraux*, ainsi que l'Indicateur 1 – *Participation des autochtones à la prise de décisions et à la planification de l'aménagement forestier*. L'ANFA appuie ses revendications sur la relation spirituelle qu'entretiennent les autochtones à l'égard de la Terre et sur ses fondements identitaires et culturels. Cette organisation nationale insiste également sur le fait que les Autochtones devraient être considérés comme des interlocuteurs privilégiés, impliqués à tous les niveaux de décisions au cours des activités d'aménagement forestier.

Le manque de ressources humaines et financières dans les communautés algonquines ainsi que des difficultés d'organisation politique ont empêché à ce jour les membres de cette nation de s'engager dans le processus formel de revendication territoriale. À ce titre, alors que les gens de Kitcisakik sont accaparés par leur situation précaire, tant sociale qu'environnementale, le cadre de C et I pourrait devenir un outil stratégique d'aménagement forestier en attendant le règlement de revendications qui pourraient

prendre encore plusieurs années. Le critère 2.1 - *Droits ancestraux* a toutefois été ajouté au cadre anicinape car il fait partie des revendications historiques des Premières nations à l'échelle canadienne. Il constitue un exemple de la manière dont les propositions nationales ont permis de compléter le cadre anicinape.

Le critère 2.2 – *Respect des valeurs anicinapek* s'appuie sur les éléments représentationnels qui sont en lien avec la transmission des valeurs de respect, d'équité et de responsabilité : la « forêt-parenté/communauté », la « forêt-responsabilité » et la « forêt-héritage ». De plus, l'élément représentationnel de la « forêt-garde-manger » fait appel aux valeurs de partage et d'entraide. Ce système de valeurs est répandu de manière générale au sein des peuples de chasseurs-cueilleurs pour qui la survie dépendait des activités de subsistance et de l'appartenance à un groupe. Transposé dans la réalité contemporaine, la forêt apparaît comme le lieu d'apprentissage du « collectivisme » et de la perpétuation de rapports sociaux égalitaires (Bousquet, 2002b ; Goulet et Harvey-Trigoso, 2005). En conséquence, les valeurs d'équité sociale des Anicinapek orientent leur représentation d'une « foresterie-compromis ». Le partage équitable des avantages et des inconvénients de la foresterie sous-tend également la « foresterie-compensation » et la « foresterie-emploi » ainsi que le principe économique du cadre anicinape.

Le critère 2.3 – *Systèmes de croyance et spiritualité* relève de l'élément représentationnel de la « forêt-bien-être » et de la « forêt-monde des esprits » ainsi que de la « foresterie-dérangement des esprits ». Même si peu de membres de la communauté évoquent spontanément leurs systèmes de croyance traditionnels en raison des interdits transmis par la religion catholique, nos recherches ont montré que la persistance de certaines croyances avait une influence sur la représentation de la foresterie, comme par exemple la présence des esprits qui sont dans les arbres ou qui vivent dans la forêt.

Un groupe de trois critères s'adresse au contrôle local des décisions concernant l'accès aux ressources et l'aménagement forestier (2.4 – *Contrôle local des décisions* ; 2.5 – *Consultation et concertation adaptée* ; 2.6 – *Consentement libre et éclairé*). Ces critères font écho à la représentation anicinape de la « forêt-responsabilité » et au sentiment d'impuissance que ressentent les gens de Kitcisakik face à l'industrie forestière (« foresterie-conflit », « foresterie-sourde oreille », « foresterie aliénation »). Les Anicinapek ont souvent mentionné : « ils ne nous écoutent pas » et affichent un certain renoncement face aux rencontres d'harmonisation et aux différentes consultations forestières. En vertu des arrêts *Haïda* et *Taku River* (2004), les gouvernements provinciaux sont tenus de consulter les Premières nations lorsque des activités d'aménagement forestier sont prévues sur des territoires occupés par des groupes autochtones. L'Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador a développé une grille d'évaluation de la consultation qui peut être utilisée comme indicateur d'un processus acceptable. La représentation anicinape de la « foresterie-compromis » devra s'édifier sur l'idée d'une foresterie participative. De même, le critère portant sur le « consentement libre et éclairé » est en lien avec l'idée d'une « foresterie-éducation » qui devra s'élaborer sur la représentation traditionnelle de la « forêt-enseignement ».

Le critère 2.7 – *Respect du mode de tenure autochtone* s'appuie sur les éléments de représentation « forêt-territoire anicinape », « forêt-parenté/communauté » et « forêt-héritage ». Plusieurs Premières nations réclament que la planification spatiale des opérations forestières et le périmètre des unités territoriales de référence⁷² tiennent compte de leur mode d'organisation territorial. Notamment, le régime forestier mis en place pour les Cris du Québec dans le cadre de la Paix des Braves (Gouvernement du

⁷² Au Québec, une unité territoriale de référence (UTR) est un territoire que se partagent les bénéficiaires de droits de coupe forestière et qui sert de base territoriale pour l'aménagement.

Québec, 2002) a adopté une planification de l'aménagement forestier à l'échelle de l'aire de trappe.

Le critère 2.8 – *Partenariats communauté-industrie pour la restauration des territoires perturbés* interpelle l'industrie pour s'associer à la communauté pour la restauration du territoire. Les gens de Kitcisakik considèrent qu'il incombe aux compagnies de restaurer l'environnement perturbé par la coupe forestière puisque « ce sont eux qui ont fait les dommages ». Par contre, il ne fait aucun doute qu'un partenariat communauté-industrie serait souhaitable pour permettre une meilleure planification des travaux en fonction des sites d'intérêt autochtone et des besoins de la communauté. De plus, une participation autochtone à la restauration (« foresterie-participation » et « foresterie-emploi ») serait plus en accord avec les éléments représentationnels de la « forêt-Terre-Mère », de la « forêt-habitats faunique » et de la « forêt-responsabilité ». Pour les Anicinapek, la « foresterie-compromis » devra s'élaborer en investissant dans la « foresterie-conservation/restauration ».

Le critère 2.9 – *Comportement de récolte responsable qui permet d'éviter le gaspillage* découle directement de la représentation de la « foresterie-gaspillage » et des éléments de représentation de la forêt associés à la survie biologique et culturelle. Cet extrait d'entrevue témoigne de l'importance pour les Anicinapek d'éviter le gaspillage du bois.

Comment on pourrait faire autrement que de laisser du bois par terre? Nous autres, le ministère nous accordera pas de le ramasser, tu sais. [...] Le bouleau, par exemple, quand on est allés au Lac à la Truite la dernière fois, on avait demandé de faire du bois de chauffage avec le bois par terre. Il y en avait beaucoup trop sur le terrain. Ils nous ont dit : « On va regarder avec le Ministère... demain ». Encore avec l'argent, on est confrontés à ça de toute façon. On peut pas tout le temps avoir des réponses, mais on a essayé.

Sylvia

Les gens de la communauté ont maintes fois exprimé qu'ils étaient offusqués par la présence d'andains sur les chantiers de coupe. La propension à éviter le gaspillage trouve évidemment ses sources dans le mode de vie anicinape qui était dépendant de la disponibilité de nourriture et de bois de chauffage pour assurer la survie. Aujourd'hui encore, les Anicinapek chauffent leur maison au bois. Plusieurs indicateurs associés à ce critère concernent donc la récupération du bois pour chauffer les maisons de Kitcisakik.

4.5.5 Le principe écologique

Intégrité biologique des écosystèmes de Kitcisakik Akî

Le principe écologique comprend huit critères qui sont présentés au tableau 4.6. L'objectif de ce principe de foresterie autochtone est d'assurer l'intégrité biologique des écosystèmes de *Kitcisakik Akî*, le territoire ancestral de Kitcisakik. Les critères écologiques ont principalement été induits à partir du système représentationnel anicinape de la « forêt-milieu de vie » que les Anicinapek définissent par *Akî*. Ce concept se rapproche de notre définition de la Terre, de l'environnement et de l'idée d'écosystème. *Akî* est au centre de la cosmologie amérindienne et représente l'espace d'interaction de tous les êtres vivants. À l'instar de la définition d'un paysage culturel évoquée précédemment (Buggey, 1999 ; Berkes et Davidson-Hunt, 2006 ; Davidson-Hunt, 2003), *Akî* ne peut toutefois être dissocié de sa composante culturelle et spirituelle. Le principe écologique est donc également relié à plusieurs éléments de la représentation de la « forêt-mode de vie anicinape ».

Pour les gens de Kitcisakik, comme pour les Anishinaabe de Shoal Lake en Ontario (Berkes et Davidson-Hunt, 2006), les Atikamekw (Poirier, 2000) en Mauricie ou les Kukatja de l'Australie (Poirier, 2004), les éléments du paysage sont considérés tout autant comme des sites d'intérêt écologiques que culturels. Ils sont caractérisés par le

« mode d'engagement »⁷³ des autochtones envers le territoire. D'ailleurs, tel que mentionné par Buggey (ibid., 1999), Parcs Canada ainsi que plusieurs organismes internationaux de protection du patrimoine mondial (UNESCO, UICN) reconnaissent que les paysages qualifiés de « culturels » comportent souvent une dimension intangible d'ordre spirituel que les peuples autochtones associent au paysage, même si ceux-ci ne recèlent aucun vestige matériel. Ainsi, bien que le cadre anicinape de C et I propose une structure compartimentée, tout comme le système de catégories de représentations de la forêt sur lequel il s'appuie, il devra être utilisé comme un modèle dynamique où tous les éléments sont en interaction et où la notion même de « site d'intérêt » a moins de sens que celle de « relation » au paysage.

Invités à prioriser les critères de foresterie autochtone au cours d'un atelier de recherche, les neuf participants ont systématiquement classé « tout important », comme ce fut le cas pour d'autres équipes travaillant auprès des populations autochtones. Ainsi, tel qu'observé par Berkes et Davidson-Hunt (2006, p. 41) :

Le principe de base des aînés Anishinaabe de Shoal Lake est à l'effet que certaines plantes ne sont pas plus importantes que d'autres, et que l'on ne devrait pas accorder un plus grand effort pour protéger certaines espèces que d'autres. Plutôt, ce qui est important est la protection de toute la gamme des espèces de plantes. Les habitats à l'échelle des paysages ainsi que les plantes à l'échelle des sites, devraient être maintenus par les pratiques d'aménagement.

(Trad. pers.)

Selon les aînés interrogés à Shoal Lake, les auteurs rapportent (p. 43) :

Plutôt que de lier la biodiversité aux propriétés fonctionnelles qui sont connues pour un habitat ou une espèce, le principe Anishinaabe considère que tout

⁷³ Poirier (2000 et 2004) utilise l'idée du mode d'engagement des autochtones envers la forêt et le territoire pour souligner cette « dimension identitaire et relationnelle, mais aussi narrative, mnémonique et expérientielle » (2000, p. 145).

habitat et toute espèce a une raison d'être, connue ou inconnue, et que pour cette raison, la gamme complète des espèces devrait être maintenue dans le futur.

Les composantes du principe écologique sont également le résultat de la représentation de la « foresterie-dégradation du milieu de vie » et de tous les sous-éléments de ce système : « foresterie-pollution », « foresterie-désert », « foresterie-chemins forestiers », « foresterie-destruction des habitats fauniques » (tel qu'illustré à la figure 3.1). Pour cette raison, en plus d'investir dans la protection et la conservation des écosystèmes et des sites écologiques d'intérêt pour les autochtones, les activités d'aménagement devront se concentrer sur les enjeux de la restauration des écosystèmes et des sites écologiques. La restauration est donc un thème transversal qui fait l'objet de plusieurs indicateurs répartis entre différents critères écologiques et qui a également été abordé dans le principe éthique. On remarquera également que la représentation de la « foresterie-alternative d'aménagement » est omniprésente à travers le principe écologique. En effet, de manière générale, les Anicinapek considèrent que la récolte de matière ligneuse réalisée selon les méthodes actuelles de coupe totale ou même de coupe en mosaïque ne convient pas à la protection de la biodiversité ni au respect de la relation qu'ils entretiennent avec la forêt.

Tableau 4.6 : Principe écologique de foresterie anicinape

3. PRINCIPE ÉCOLOGIQUE INTÉGRITÉ BIOLOGIQUE DES ÉCOSYSTÈMES DE <i>KITCISAKIK AKI</i> <i>Aki</i>	
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-Terre-Mère Forêt-territoire anicinape Forêt-monde des esprits Forêt-habitat faunique Forêt-garde-manger Forêt-médecine Forêt-utilité Forêt-parenté/communauté Forêt-activités de subsistance Forêt-responsabilité Forêt-héritage Forêt-enseignement Forêt-bien-être Forêt avenir? LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.1 Protection/restauration de la diversité biologique, incluant la diversité des écosystèmes, la diversité des espèces et la diversité génétique
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt perdue Forêt dévastée LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.2 Restauration des sites et zones d'intérêt pour la communauté de Kitcisakik. (Voir Principe culturel – critère 1.2)
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-activités de subsistance Forêt-garde-manger Forêt-médecine LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.3 Santé des populations animales qui ont une importance culturelle pour la communauté (santé physiologique et densité des populations)
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-territoire anicinape Forêt-parenté/communauté Forêt-bien-être Forêt dévastée LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.4 Qualité visuelle des paysages
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt perdue 	3.5 Productivité des écosystèmes forestiers

LA FORESTERIE-COMPROMIS ▪ Foresterie-conservation/restauration	
LA FORÊT IDENTITAIRE ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-héritage LA FORESTERIE-COMPROMIS ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement	3.6 Contribution des écosystèmes forestiers aux cycles écologiques planétaires
LA FORÊT IDENTITAIRE ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt-garde-manger ▪ Forêt activités de subsistance LA FORESTERIE-COMPROMIS ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement	3.7 Qualité de l'eau et réseaux hydrographiques
<i>Idem 3.7</i>	3.8 Qualité des sols forestiers

À l'instar de l'analyse comparative réalisée par Sherry *et al.* (2005) chez les Tl'azt'en, le principe écologique comporte beaucoup de correspondances avec d'autres cadres de critères et indicateurs, tant à l'échelle nationale que locale, car les stratégies d'aménagement forestier durable ont d'abord été développées en raison de préoccupations internationales concernant la biodiversité. Adam et Kneeshaw (2008) ont toutefois identifié dans la littérature une série d'indicateurs thématiques qui sont uniques aux cadres développés par les autochtones, insistant notamment sur la dimension culturelle des indicateurs écologiques.

Le critère 3.1 - *Diversité biologique* est l'équivalent du critère 1 du CCMF. Les Anicinapek sont un peuple de la forêt mélangée. En ce sens, ils sont particulièrement sensibles à la diversité du milieu naturel. La forêt offre aux Anicinapek les ressources nécessaires à leur survie et à leur sécurité. On retiendra des détails présentés au chapitre 11 que la forêt représente encore aujourd'hui le « garde-manger », la « pharmacie naturelle » et les ressources matérielles nécessaires à la survie et à la sécurité des Anicinapek. Si la forêt fut autrefois l'assise de la survie biologique des

autochtones, elle est désormais associée à leur survie identitaire, cette dimension étant également fonction de l'intégrité écologique des écosystèmes forestiers. « Pas de forêt, pas d'anicinape » diront certains membres de la communauté, illustrant cette dépendance biologique et culturelle à l'égard de la forêt dans toute sa diversité écosystémique, spécifique et génétique.

Pour les Anicinapek, la biodiversité représente également « le garde-manger des animaux » illustrant leur compréhension des liens écologiques qui unissent les différentes composantes des écosystèmes et de la chaîne alimentaire. De plus, l'intégrité des écosystèmes forestiers apparaît immanquablement associée pour les Anicinapek à la notion de patrimoine. La « forêt-héritage » représente ce qu'ils souhaitent laisser à leurs enfants dans toute son intégralité, la forêt étant associée à un héritage biologique autant qu'à un héritage culturel. On comprendra que la représentation de la « forêt-responsabilité » découle de la représentation de la « forêt-héritage ». De plus, les Anicinapek ne peuvent dissocier *Akî* de sa composante spirituelle qui se manifeste à travers la représentation de « la forêt-Terre-Mère » et de la « forêt-monde des esprits ». On constate donc que le principe écologique et, en particulier le critère de biodiversité écologique dépasse largement la dimension biophysique et est le reflet de la vision du monde holistique qui caractérise les peuples autochtones.

Le critère 3.1 – *Biodiversité* comporte de nombreux indicateurs qui sont communs avec ceux du critère 1.2 – *Sites et zones d'intérêt culturel*. En dépit de mon commentaire sur la priorisation des éléments écologiques, ces indicateurs attestent de l'importance de certains éléments du milieu forestier, notamment, la protection des plantes médicinales (« forêt-médecine » et « forêt-monde des esprits »)⁷⁴ et la

⁷⁴ Le pouvoir guérisseur des plantes est associé au site d'où elles proviennent. Une stratégie de protection ne pourra donc appliquer une approche strictement par espèce.

protection des espèces d'arbres et peuplements qui ont une importance culturelle pour la communauté. Tel que consigné dans le principe éducatif, l'intégration des savoirs écologiques traditionnels pour le suivi de ces indicateurs sera indispensable (« forêt-enseignement »).

Les critères 3.2 – *Restauration des sites et zones d'intérêt pour la communauté* fait référence aux habitats fauniques d'importance culturelle et sont directement induits de la représentation de la « forêt-maison des animaux » et de la « forêt-garde-manger ». Les impacts sur les animaux figurent parmi les principales préoccupations des autochtones au regard de la foresterie. Les sites écologiques d'intérêt autochtone sont culturellement déterminés. La représentation anicinape de la forêt fait appel à « la maison des animaux » et au « garde-manger » en faisant ici référence au lieu où la nourriture est toujours disponible pour les Anicinapek et facile d'accès. Les indicateurs permettent d'identifier quels sont les espèces fauniques d'importance culturelle et à quels habitats ils sont associés. En outre, les vieilles forêts comptent parmi les habitats fauniques d'importance culturelle car elles sont associées, entre autres, à l'habitat de la martre (les pessières) et du pékan (les pinèdes). Les Anicinapek associent également les « belles forêts » à des forêts matures ou surannées, dépourvues « de branches » qui bloquent le passage. Enfin, la représentation de la « forêt perdue » est déterminante pour ce critère car elle fait référence à la forêt pré-industrielle que les autochtones aimeraient retrouver dans le paysage. Tel que montré par les résultats de la modélisation réalisée par Mario Larouche dans le cadre du Volet II de notre projet de recherche, des pratiques alternatives comme le scénario d'aménagement écosystémique serait de nature à mieux rencontrer les critères autochtones d'une foresterie acceptable.

Le critère 3.3 – *Santé des populations animales* reflète la grande préoccupation des autochtones à l'égard de l'intégrité, de la densité et de la stabilité géographique (proximité, déplacements) des populations animales. Les Anicinapek expriment également de sérieuses inquiétudes à l'égard de la santé des animaux et observent des changements dans la qualité de la viande sauvage (goût, texture, présence/absence de parasites). Les indicateurs identifiés par les Anicinapek sont issus de leur représentation de la « foresterie-pollution ». Les préoccupations à l'égard de la santé des populations animales concernent donc également des inquiétudes concernant les conséquences sur la santé humaine de la consommation de viande sauvage. La consommation de la « viande de bois » dépasse d'ailleurs l'enjeu des préférences alimentaires mais comporte également une dimension identitaire puisque pour être un « vrai indien » il faut pratiquer les activités de subsistance et manger de la viande sauvage, même chez les communautés algonquines plus sédentarisées (Bousquet, 2002a et b).

Tel qu'en atteste le critère 3.4 – *Qualité visuelle des paysages*, les Anicinapek accordent une grande importance à la notion de « belle forêt ». Il est d'ailleurs surprenant de constater que les cadres de C et I de Waswanipi, des Cris de LRR et des Tz'alt'en ne portent pas une attention particulière aux facteurs esthétiques. Par contre, le Plan d'aménagement des Innus du Labrador est articulé autour de la notion de paysage culturel. Ce critère sera important pour la mise en valeur du territoire au point de vue touristique. Les Anicinapek manifestent une préoccupation particulière à l'égard des bandes riveraines qu'ils associent à la « foresterie-mensonge »: « derrière le rideau d'arbre, c'est le désert » et ils ont maintes fois demandé que l'on élargisse les bandes de protection autour des cours d'eau comme mesure d'harmonisation. Il

s'agit d'une mesure de protection particulière qui fera partie de ce que l'on pourrait appeler le « RNI autochtone »⁷⁵.

Le maintien de la composition et de la structure forestière pré-industrielle à l'échelle du paysage se manifeste chez les Anicinapek au travers de la représentation de la « forêt-perdue » qui est associée à la « belle forêt d'autrefois ». La plupart des personnes interrogées au cours de nos recherches ont manifesté le souhait que la forêt revienne « comme avant » en exprimant des sentiments de nostalgie et de regret. La représentation de la « forêt-bien-être » est également déterminante dans l'identification d'indicateurs qui permettront la restauration des forêts en conformité avec les valeurs autochtones. Le suivi des indicateurs identifiés dans le tableau détaillé (appendice E) permettra de dresser un portrait de l'état de la forêt. De plus, le suivi de ces indicateurs pourra contribuer à orienter les activités d'aménagement en fonction des zones identifiées sur la carte d'affectation du territoire de Kitcisakik. Le projet de zonage qui est en développement accorde 22% de la zone d'étude à des aires protégées et 20% à des « zones culturelles autochtones » qui supposent la protection de la qualité visuelle du paysage.

Le critère 3.5 – *Productivité des écosystèmes* trouve son équivalent dans le cadre du CCMF. Il pourrait sembler être une préoccupation émanant plutôt du milieu industriel. Pourtant, les Anicinapek sont des observateurs expérimentés et perspicaces de l'environnement forestier et s'inquiètent de la régénération après coupe. La représentation de la « foresterie-forêts synthétiques » illustre cette préoccupation ainsi que celle de la « forêt perdue ». De plus, les Anicinapek considèrent la productivité

⁷⁵ En faisant référence au Règlement sur les normes d'intervention en forêt publique québécoise. D'ailleurs, la communauté de Kitcisakik a entrepris un projet d'élaboration de mesures de protection particulière (Conseil des Anicinapek de Kitcisakik (CAK), 2008) qui sera complémentaire au présent cadre de C et I. Ces mesures pourront être utilisées comme indicateurs de foresterie autochtone, en particulier pour le principe écologique.

totale des écosystèmes (incluant les produits forestiers non ligneux et les populations fauniques) tandis que l'industrie se concentre sur la productivité ligneuse.

Le critère 3.6 – *Cycles écologiques planétaires* s'appuie sur la représentation de la « foresterie-catastrophes environnementales ». Les Anicinapek ont tendance à associer les différents changements qu'ils perçoivent dans leur environnement à l'un ou l'autre des impacts de la colonisation. Ainsi, lorsque nous avons abordé leurs préoccupations au regard de la foresterie, les gens de Kitcisakik ont souvent mentionné les changements climatiques et les « tornades » (chablis sévères). Plusieurs familles ont observé des chablis sur leurs terrains familiaux de trappe. En particulier, des vents importants ont causé des dégâts en juillet 2006 dans la région de la Rivière Whiskey. La forêt est perçue comme une protection contre les « tornades » et la chaleur ainsi qu'un « filtre naturel » améliorant la qualité de l'air.

Les critères 3.7 – *Réseau hydrographique et qualité de l'eau* et 3.8 – *Qualité des sols forestiers* du cadre anicinape confirment la pertinence pour les autochtones des critères 3 et 4 du CCMF. Tels qu'en témoignent les indicateurs choisis, les Anicinapek mentionnent des préoccupations pour la qualité de l'eau des lacs et rivières en lien avec la santé des poissons et la qualité de leur chair pour la consommation. Les membres de la communauté sont au fait de la problématique du méthylmercure présent dans la chair du poisson et de ses risques pour la santé. Cette préoccupation avait déjà été soulevée dans la proposition de protocole d'entente de 1998. La protection des sources d'eau potable est souvent mentionnée par les Anicinapek car il s'agit d'un aspect déterminant dans l'établissement des campements lors des expéditions sur le territoire. De plus, les Anicinapek ont vu leur territoire ancestral inondé par les ouvrages hydroélectriques. L'endiguement de la rivière des Outaouais pour la réalisation du barrage Bourque a inondé 200 km² pour former le

réservoir Dozois. Un cimetière autochtone avait dû être déplacé et la trajectoire de nombreuses voies navigables être modifiée.

La problématique de l'eau est donc un enjeu important pour les Anicinapek qui éveille les souvenirs des premiers impacts majeurs de la colonisation. Malgré le fait que de tels impacts ne soient pas nécessairement directement associés à la foresterie, les Anicinapek ont tendance à regrouper les conséquences négatives de la colonisation et de l'exploitation des ressources naturelles qu'il s'agisse de l'hydroélectricité, de l'expansion du réseau routier, du développement minier ou de la foresterie. Ces préoccupations ont donné lieu à la représentation anicinape de la « forêt colonisée », de la « forêt-dévastée » et de la « foresterie-pollution/maladie ». Le critère 3.8 relève des mêmes éléments représentationnels. Les Anicinapek sont inconfortables à la vue des sols perturbés et mis à nus par les activités forestières et mentionnent la problématique de la compaction des sols et des contraintes imposées à la régénération des espèces végétales.

4.5.6 Le principe éducatif

Valorisation des savoirs anicinapek et renforcement des capacités communautaires en aménagement forestier

Le principe éducatif est une caractéristique spécifique au cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie autochtone. Il est présenté au tableau 4.7. Ce principe vise la valorisation des savoirs anicinapek et le renforcement des capacités communautaires en aménagement forestier. Il comprend quatre critères et est au cœur de l'adaptation culturelle de Kitcisakik à la contemporanéité. Le principe éducatif est également un levier pour le développement d'une foresterie autochtone qui s'appuie sur l'émergence et la consolidation de l'idée d'une « foresterie-compromis » pour les Anicinapek.

Bien que la communauté de Kitcisakik soit encore loin de rejoindre les moyennes nationales de diplômation dans le système d'éducation formel (*voir* le profil communautaire à la section 1.1.1), l'importance que ses membres accordent aujourd'hui aux différentes dimensions de l'expérience éducative se manifeste dans ce principe qui émerge de la représentation de la « forêt-enseignement ». Les gens de Kitcisakik accordent une priorité à la transmission des savoirs portant sur la forêt, le territoire et le mode de vie anicinape comme fondement de leur identité, mais également comme voie centrale qui les projettera dans le futur (« forêt-avenir? ») et leur permettra de se redéfinir dans la contemporanéité.

La « forêt-enseignement » est au cœur du système représentationnel de la « forêt-mode de vie », en particulier en lien avec la « forêt-parenté/communauté », la « forêt-activité de subsistance » et la « forêt-héritage ». Mais les enseignements anicinapek sont ancrés dans l'attachement au lieu et ne tirent leur sens que du lien avec la représentation de la « forêt-milieu de vie » et ses sous-éléments : la « forêt-territoire », la « forêt-garde-manger », la « forêt-médecine » et la « forêt-utilité ». Pour les Anicinapek, la forêt est une école culturelle, un lieu d'apprentissage expérientiel et d'échange avec les aînés, un milieu privilégié de contact avec la tradition. D'ailleurs, en langue algonquine, éducation se traduit par *kinomage*, la particule *kino* signifiant « imiter ». Ceci traduit également l'importance de l'accompagnement des aînés dans l'apprentissage de la survie et de la culture anicinape.

Tableau 4.7 Principe éducatif de foresterie anicinape

4- PRINCIPE ÉDUCATIF VALORISATION DES SAVOIRS ANICIANPEK ET RENFORCEMENT DES CAPACITÉS COMMUNAUTAIRES EN MATIÈRE D'AMÉNAGEMENT FORESTIER <i>Kikinôhamâgewîn</i>	
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-enseignement ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-parenté/communauté ▪ Forêt-héritage ▪ Forêt activités de subsistance ▪ Forêt-avenir? ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt territoire anicinape ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt-garde-manger ▪ Forêt-médecine ▪ Forêt-utilité LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-éducation ▪ Foresterie-participation/consultation 	4.1 Valorisation des savoirs anicinapek pour la revitalisation culturelle
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-enseignement ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt activités de subsistance ▪ Forêt-avenir? ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt territoire anicinape ▪ Forêt-habitat faunique LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-éducation ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-participation/consultation 	4.2 Prise en compte des savoirs anicinapek en lien avec l'aménagement forestier
<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Idem 4.1</i> 	4.3. Éducation interculturelle et apprentissages collaboratifs
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-enseignement ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-avenir? ▪ Forêt territoire anicinape ▪ Forêt-habitat faunique LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-éducation ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-participation/consultation ▪ Foresterie-emploi/parténariat 	4.4 Renforcement des capacités locales en planification forestière, en aménagement du territoire, en protection de l'environnement et en mise en valeur des ressources forestières.

Telle qu'elle est pratiquée depuis le début de l'intensification de la récolte industrielle, la foresterie est associée à l'aliénation culturelle. En effet, la modification du milieu de vie des Anicinapek a entraîné la rupture du lien privilégié entre la forêt et la culture, l'effritement des processus pédagogiques et la dévalorisation de ses institutions traditionnelles de transmission des savoirs. En ce sens, la foresterie est encore aujourd'hui considérée comme une menace à la culture et à sa capacité de perpétuation à travers l'enseignement intergénérationnel.

Le principe éducatif est capital dans le processus de transformation sociale que suppose l'émergence d'une « foresterie-compromis » et qui implique un cheminement émancipateur pour la communauté de Kitcisakik, lui permettant de transformer la représentation de la « foresterie-aliénation ». La capacité adaptative à actualiser les savoirs ou à trouver de nouvelles formes d'expression culturelle est déterminante pour l'avenir de la communauté. Les jeunes de Kitcisakik sont sensibles à cette dimension et sont déjà engagés dans la transmission et la promotion culturelle à travers des créations cinématographiques, musicales ou télévisuelles où ils véhiculent d'une nouvelle manière leur représentation de la « forêt identitaire » et de la « forêt colonisée ».

L'ANFA a insisté sur le caractère essentiel de l'éducation pour la survie culturelle en proposant un indicateur portant sur les apprentissages collaboratifs (*mutual learning*). Les autres cadres locaux intègrent plutôt les aspects éducatifs à l'intérieur de critères économiques ou sociaux. La catégorisation de Sherry *et al.* (2005) est intéressante car elle associe l'éducation au critère portant sur la santé et le bien-être des Tl'azt'en et à des indicateurs reliés au thème de la revitalisation culturelle (principe de « viabilité sociale »). De plus, on trouve dans le cadre Tl'azt'en, sous le principe 1 – *Prise de décision équitable et efficiente*, un indicateur thématique sur les apprentissages interculturels qui est associé au critère portant sur les partenariats. Natcher et Hickey

(2002) ont plutôt regroupé les aspects éducatifs sous le critère économique, associés à l'autonomie communautaire et au renforcement des capacités (*marketable skill development*). La mise en valeur des savoirs écologiques traditionnels des Cris de LRR relève plutôt du critère 6 – *Augmentation de l'implication de la communauté dans la prise de décisions*. Ce critère s'apparente au principe éthique du cadre anicinape.

Le principe éducatif donne lieu à quatre critères qui portent autant sur la transmission des savoirs anicinapek au sein de la communauté que sur l'éducation interculturelle et le renforcement des compétences en aménagement forestier. La protection et l'épanouissement des cultures autochtones devra s'appuyer sur le soutien à la préservation des savoirs traditionnels, la protection de leur propriété intellectuelle, l'appui à leur transmission intergénérationnelle et enfin la promotion de leur utilisation dans un contexte interculturel d'aménagement forestier (Lévesque, 2004 ; Berkes et Davidson-Hunt, 2006 ; Brant Castellano *et al.*, 2000 ; Davidson-Hunt, 2003 ; Cajete, 2004, Sauvé *et al.* 2005).

Le critère 4.1 – *Savoirs anicinapek pour la revitalisation culturelle* s'intéresse à la transmission des savoirs anicinapek au sein même de la communauté. Les indicateurs correspondants constituent une sorte de plan de sauvegarde des savoirs traditionnels, notamment au chapitre de l'inventaire des savoirs, de la valorisation des institutions de savoirs et de la protection de la propriété intellectuelle. Tel que suggéré par Davidson-Hunt et Berkes (2003), le respect et la valorisation des institutions de savoirs au sein des communautés autochtones est un facteur déterminant dans le renforcement de leurs capacités adaptatives.

Le critère 4.2 – *Savoirs anicinapek en lien avec l'aménagement forestier* concerne l'utilisation des savoirs anicinapek dans les activités de planification et

d'aménagement forestier sur le territoire de Kitcisakik et la capacité à intégrer le changement et les nouvelles connaissances. Les éléments représentationnels de la « foresterie-éducation » et de la « foresterie-participation/consultation » sont ici en jeu. Toutefois, la représentation de la « foresterie-mensonge », de la « foresterie-sourde oreille » et de la « foresterie-conflit » continuent d'influencer la relation des gens de Kitcisakik à l'égard de l'industrie forestière. L'utilisation contemporaine des savoirs autochtones à travers des mécanismes crédibles et adaptés de participation communautaire pourrait contribuer à modifier la représentation de la « foresterie-manque de respect ».

Le critère 4.3 – *Éducation interculturelle* s'intéresse au rayonnement des savoirs anicinapek aux échelles régionale, nationale et internationale dans une perspective d'apprentissage collaboratif. La redéfinition du rapport à la forêt dans la contemporanéité passe par l'actualisation des savoirs écologiques et par « faire connaître » la culture anicinape aux autres. L'implication des Anicinapek dans l'aménagement forestier pourra contribuer au renforcement identitaire contemporain dans la mesure où il favorisera également la dynamisation du rapport d'altérité avec la société blanche. Le défi est grand car il s'agit en fait de transformer le système de représentations sociales de la foresterie tant chez les Anicinapek que chez les forestiers blancs en modifiant les rapports de pouvoirs qui ont historiquement caractérisé la relation colonisateur/colonisé.

Le critère 4.4 – *Capacités communautaires* reconnaît que l'avenir forestier des Anicinapek ne pourra se dessiner sans un renforcement de ses capacités locales, notamment par la mise en valeur des connaissances traditionnelles mais également par le développement de nouvelles compétences relatives à l'aménagement forestier. De nombreux efforts ont été déployés au Canada, à travers diverses initiatives pour le développement des capacités en foresterie (ANFA, 2008 ; CCFM, 2006). Natcher

(2006) a montré que la formation chez les Cris de LRR est souvent mal adaptée aux besoins des communautés qui maintiennent un rapport traditionnel à la forêt. Le renforcement des capacités locales en foresterie constituait toutefois un des principaux objectifs des dirigeants de Kitcisakik lorsque nous avons entrepris ce partenariat de recherche. Le concept de « consentement éclairé » est désormais associé à tout projet de recherche ou de développement qui requiert la participation des autochtones. Ce concept qui est notamment mis de l'avant par le processus de certification FSC fait appel à leur capacité à évaluer les avantages et les inconvénients des projets en foresterie ou autres domaines avant d'en accepter les modalités.

Le chapitre V fait état des retombées du projet de recherche en matière de renforcement des capacités et des dynamiques participatives. Le plan de développement de Kitcisakik prévoit le renforcement des capacités locales en lien avec plusieurs dimensions de la mise en valeur de la forêt. En particulier, ce plan fait appel au renforcement des capacités locales en matière de foresterie, dans le contexte de la construction du nouveau village et pour la mise en valeur de la forêt à travers d'autres activités que la récolte du bois. Ce critère fait le pont avec le principe économique décrit à la section suivante et rejoint la représentation émergente d'une « foresterie-compromis » et d'une « foresterie-emploi/partenariat » comme avenues de développement communautaire.

4.5.7 Le principe économique

Développement communautaire et qualité de vie à Kitcisakik

Le principe économique comprend quatre critères qui visent le développement communautaire et l'amélioration de la qualité de vie des Anicinapek de Kitcisakik (tableau 4.8). Les communautés autochtones ont un droit reconnu par les jugements des plus hautes instances du pays de bénéficier des retombées économiques générées

par la forêt sur leurs territoires ancestraux. Plusieurs Premières nations ont ainsi négocié des redevances forestières avec l'industrie ou la mise en œuvre d'ententes sectorielles qui leur permettent de tirer avantage des activités forestières sur leurs territoires (Hickey et Nelson, 2005 ; IDDPNQL, 2007 ; PFPN, 2002 ; Wilson et Graham, 2004).

Le développement économique et la création d'emplois demeurent les principaux avantages que les gens de Kitcisakik associent à la « foresterie-compromis ». Pour les Anicinapek, la représentation de la « forêt-avenir? » demeure pourtant affublée d'un point d'interrogation. En effet, tel qu'illustré au chapitre II, les Anicinapek maintiennent un rapport à la forêt qui demeure fortement traditionnel, marqué par la représentation de la « forêt-responsabilité » et de la « forêt-héritage ». De même, la représentation de la « forêt-territoire anicinape » influencera dans l'avenir la manière dont les Anicinapek négocieront les partenariats et le développement économique sur le territoire. Le principe économique est donc le reflet du compromis forestier qui est en émergence dans la communauté. Ses quatre critères concernent la mise en valeur de la forêt et du territoire de Kitcisakik au delà de la stricte récolte de la matière ligneuse. Peu d'entre eux, même chez les jeunes, sont en mesure de se projeter dans un emploi en foresterie ou dans le développement de partenariats avec l'industrie forestière.

Nos entrevues ont montré que les Anicinapek associent plutôt leur avenir à la forêt en tant qu'écosystème à protéger (« foresterie-conservation/restauration ») plutôt qu'à la récolte de matière ligneuse. La plupart d'entre eux entrevoient le développement économique de leur communauté à travers des activités de mise en valeur comme le tourisme et l'exploitation des produits forestiers non ligneux. Enfin, il faut reconnaître la complexité du lien entre développement communautaire, croissance économique et qualité de vie dans les sociétés en transition comme celle de

Kitcisakik. Les Anicinapek, comme la plupart des communautés autochtones au Canada sont en quête d'un équilibre entre les « marqueurs » de la qualité de vie.

Tableau 4.8 Principe économique de foresterie anicinape

5- PRINCIPE ÉCONOMIQUE DÉVELOPPEMENT COMMUNAUTAIRE ET QUALITÉ DE VIE À KITCISAKIK <i>Conia</i>	
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES
LA FORET IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-territoire anicinape ▪ Forêt-héritage ▪ Forêt-avenir? LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-emploi/partenariat ▪ Foresterie-compensation 	5.1 Partage équitable des retombées économiques de l'exploitation forestière entre la communauté de Kitcisakik et l'industrie.
LA FORET IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-territoire anicinape ▪ Forêt-avenir? LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-emploi/partenariat ▪ Foresterie-compensation ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie/alternatives d'aménagement 	5.2 Structuration de partenariats d'affaires entre la communauté et les acteurs du milieu forestier (industrie forestière, pourvoyeurs, industrie touristique, etc.)
<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Idem 5.2</i> 	5.3 Création d'emplois et de revenus pour la communauté en lien avec la forêt et le territoire
LA FORET IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt-avenir? LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-emploi/partenariat ▪ Foresterie-compensation 	5.4 Contribution des activités de subsistance à l'économie locale

À l'instar du cadre anicinape, le cadre proposé par Sherry *et al.* (2005) comporte un principe économique qui comprend un critère sur le maintien des activités de subsistance et le développement de l'emploi dans des secteurs diversifiés en lien avec la forêt. Ces auteurs suggèrent des indicateurs qui font référence à la planification

économique holistique et à la prise en compte des impacts sociaux du développement économique. Pour leur part, Natcher et Hickey (2002) ont défini un critère économique qui s'appuie sur le développement de l'autosuffisance des Cris de LRR par l'éducation et l'emploi. Le cadre proposé par ces chercheurs semble toutefois s'inscrire exclusivement dans la perspective de l'exploitation de la matière ligneuse, sans doute en raison de contraintes administratives liées à des ententes d'aménagement avec l'industrie et le gouvernement. Pour leur part, les Tl'azt'en et les Anicinapek misent également sur les autres valeurs de la forêt pour développer leur économie. De son côté, l'ANFA a identifié deux indicateurs qu'on peut associer à un principe économique : l'indicateur 3 – *communautés en santé* s'inspire d'une définition élargie de la santé communautaire qui inclut les facteurs économiques. L'indicateur 5 – *Jours-personnes d'emploi dans des activités reliés à la forêt et nombre d'entreprises possédées et administrées par des autochtones* évalue l'emploi dans des activités liées à la forêt.

Les gens de Kitcisakik ont l'impression d'avoir perdu « la belle forêt d'autrefois » en raison de la coupe forestière. Le critère 5.1 – *Partage équitable des retombées économiques de l'exploitation forestière entre la communauté de Kitcisakik et l'industrie* propose de mettre en place des mesures qui permettront de remédier à la représentation anicinape de la « forêt-colonisée » et de la « foresterie-usurpation ». La représentation de la « foresterie-compensation » demeure très présente. Les Anicinapek ont souvent exprimé un sentiment d'injustice à l'effet que les compagnies forestières avaient pris le bois sur leur territoire sans rien donner en échange. Le critère 5.1 est donc en accord avec les valeurs communautaires de partage et d'équité.

Le critère 5.2 – *Partenariats d'affaire* peut également figurer comme le résultat de la représentation de la « foresterie-compensation ». Plusieurs communautés ont tenté d'établir des partenariats avec l'industrie forestière avec un niveau de succès variable,

principalement en raison de facteurs culturels. Hickey et Nelson (2005) ont toutefois montré que les partenariats communauté-industrie avaient des retombées qui dépassaient les considérations économiques.

Le critère 5.3 – *Emplois et revenus pour la communauté* est en accord avec les orientations de développement économique de la communauté (Papatie, 2004). Avec un taux de chômage élevé et une population composée à 70% par des jeunes de moins de 30 ans, la création d'emplois reliés à la forêt est un critère économique incontournable. L'emploi est envisagé principalement par la mise en valeur de la forêt et du territoire. Les emplois classiques en foresterie, c'est-à-dire au sein de l'industrie forestière semblent mal adaptés au mode de vie anicinape, aux valeurs culturelles des membres de la communauté et à leur système de représentation de la forêt. Au cours des deux dernières années, le Comité Forêt a toutefois créé entre 35 et 40 emplois en foresterie, notamment dans différents projets de débroussaillage, d'abattage manuel, de bois de chauffage et d'inventaire forestier. Des difficultés sont toutefois relevées dans le rapport annuel (2006-2007) du Comité Forêt en ce qui concerne les taux d'absentéisme et d'abandon, ainsi que le taux de réussite aux formations spécialisées. Les indicateurs que nous avons choisi à ce jour font état du développement de l'emploi dans d'autres secteurs liés à la forêt (produits forestiers non ligneux, tourisme) qui sont plus en accord avec la représentation anicinape de la « forêt-responsabilité » et de la « foresterie-conservation/restauration ».

Le critère 5.4 – *Contribution des activités de subsistance à l'économie locale* fait référence à la reconnaissance de la contribution des activités de chasse, pêche et piégeage à l'économie de la communauté de Kitcisakik et à la revitalisation culturelle. Natcher (2006) et Wyatt, (2006) ont montré que la participation des autochtones à l'industrie forestière présente de nombreux défis, principalement en raison des contraintes liées à l'éducation et parce que les autochtones demeurent

fortement attachés au mode de vie traditionnel. Des alternatives d'aménagement qui comportent notamment le maintien du couvert forestier et la protection des habitats fauniques pourraient permettre la revitalisation des activités traditionnelles. Des mesures devront être entreprises pour modifier la représentation de la « foresterie-perturbation du mode de vie » pour participer à l'élaboration du compromis forestier et à une nouvelle définition de l'aménagement forestier durable dans une perspective culturellement adaptée.

4.6 IMPLANTER LE CADRE DE FORESTERIE ANICINAPE

La difficulté de mettre en œuvre les cadres de C et I et d'assurer leur opérationnalisation par les populations locales est un des principaux défis de la foresterie communautaire. En dépit des investissements majeurs dans le développement de tels outils, le manque de capacités et de ressources financières dans les communautés autochtones peut restreindre la mise en œuvre des cadres de C et I. L'approche participative et éducative que nous avons adoptée pour l'élaboration du cadre anicinape de C et I de foresterie autochtone pourrait en favoriser l'appropriation communautaire. De même, le partenariat de recherche que nous avons établi avec la communauté et l'industrie forestière est de nature à favoriser la concertation permettant sa mise en œuvre.

Le cadre anicinape de C et I offre à la communauté et à l'industrie un outil pour analyser la conformité des processus de certification avec les valeurs et les aspirations des gens de Kitcisakik dans une perspective d'aménagement forestier durable. Dans un contexte où le territoire ancestral de Kitcisakik est l'objet de l'un ou l'autre des trois principaux systèmes de certification au Canada, le cadre anicinape pourrait permettre d'uniformiser les standards pour un meilleur ancrage communautaire et un meilleur arrimage avec les objectifs de l'industrie. En ce sens, la rencontre d'un processus « top-down » imposé par la certification et d'une approche « bottom-up »

émergeant de la consultation communautaire pourrait renforcer une démarche de gestion par objectifs telle que proposée dans la réforme du régime forestier québécois (MRNFQ, 2008).

La mise en œuvre du cadre se fera par étapes. Les principes directeurs du cadre anicinape devraient être discutés et adoptés par l'ensemble des intervenants forestiers sur le territoire. Plusieurs critères se retrouvent déjà dans les systèmes de certification adoptés par l'industrie, d'autres devront faire l'objet de discussions pour identifier les moyens d'atteindre les objectifs visés. Le cadre anicinape de C et I est complémentaire aux systèmes de certification existants et vient préciser leur application dans un contexte autochtone.

Si Kant et Brubacher (2008) ont récemment montré que la certification forestière en Ontario recevait généralement l'appui des communautés autochtones, les rapports d'audits de certification FSC que nous avons consultés ont mis en lumière la problématique de la participation des communautés autochtones. Bien que Kitcisakik ait collaboré au processus, il demeure pertinent de se questionner sur les retombées réelles de la certification puisqu'il s'agit souvent d'une évaluation des « efforts consentis » par l'industrie, en particulier en ce qui concerne le respect des droits ancestraux. En outre, comme plus de 60% du territoire ancestral de Kitcisakik actuellement occupé par la communauté a déjà fait l'objet de coupe forestière selon la stratégie classique utilisée à partir des années 1970 (coupe totale et plus tard CPRS ou coupe avec protection de la régénération et des sols), les acteurs de l'aménagement du territoire devront prioriser la restauration des écosystèmes, la conservation des habitats fauniques et le maintien du couvert forestier s'ils veulent respecter les conditions qui sont associées à la représentation anicinape de la « foresterie-compromis ».

À moyen terme, le cadre anicinape est un outil évolutif d'aménagement adaptatif (Duinker et Trevisan, 2003). Il devra certes être mis en œuvre progressivement en considérant toutefois l'urgence d'agir sur certains points (conservation des espèces rares ou menacées, protection des vieilles forêts, protection d'un périmètre autour du futur village, etc.). Utilisé en conjonction avec les autres projets du Comité Forêt (inventaire multi-ressources, carte d'affectation du territoire de Kitcisakik (en préparation), cartographie des zones d'intérêt pour Kitcisakik (Germain et Asselin, en préparation), savoirs écologiques traditionnels, scénarios d'aménagement forestier modélisés) et le plan de développement économique de la communauté, le cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie autochtone constitue un élément stratégique pour la participation des Anicinapek de Kitcisakik à l'aménagement forestier sur leur territoire ancestral.

Le cadre anicinape a l'avantage de proposer des indicateurs précis et mesurables qui sont adaptés au contexte spécifique de Kitcisakik, alors que d'autres cadres locaux fournissent plutôt une liste d'actions et d'objectifs. La liste d'une centaine d'indicateurs formulés à ce jour, telle que présentée à l'appendice E devra cependant être complétée. Les indicateurs seront accompagnés d'une cible qui représente l'objectif mesurable à atteindre. Un plan de travail et un échéancier reflèteront les priorités de mise en œuvre du cadre. La disponibilité des données influencera également le rythme de progression dans l'atteinte des résultats. Fraser *et al.* (2006) ont montré que le manque de données a fait en sorte que le processus de mise en œuvre de l'AFD selon une stratégie par C et I avait perdu de sa pertinence. De plus, dans le cas du Coast Information Team en Colombie-Britannique que ces auteurs ont analysé, le processus de participation communautaire avait entraîné des délais tellement importants que les résultats étaient venus trop tard pour être applicables.

Ces observations nous incitent à insister sur l'importance de la mobilisation communautaire et du soutien politique pour mettre en œuvre efficacement le processus. L'implication communautaire se fera à l'échelle politique pour les décisions stratégiques qui concernent le territoire collectif et à l'échelle individuelle ou familiale pour le suivi des opérations, la mitigation et la restauration des terrains de trappes familiaux ou des sites d'intérêt particulier. En ce sens, le cadre anicinape pourrait devenir un outil de participation populaire.

De plus, le Comité Forêt de Kitcisakik a déjà partagé les éléments de sa stratégie de participation à l'aménagement forestier avec les autres communautés algonquines de la région. Le cadre anicinape de C et I de foresterie autochtone développé pour le territoire de Kitcisakik est déjà utilisé dans le contexte d'un autre projet de recherche avec la communauté de Pikogan.

Avec quelques adaptations pour les secteurs hydroélectrique, minier et touristique, les gestionnaires pourraient aisément étendre l'application du cadre aux domaines plus larges de l'aménagement du territoire et de la gestion intégrée des forêts⁷⁶. Pour les Anicinapek de Kitcisakik, les activités d'extraction des ressources naturelles ou d'aménagement du territoire ne devraient être envisagées que si elles ne nuisent pas à l'épanouissement de leur culture.

CONCLUSION

La communauté de Kitcisakik évolue dans un environnement politique, législatif et économique complexe. Le processus de reconstruction sociale et de revitalisation culturelle dans lequel elle s'est engagée est indissociable de l'enjeu de la redéfinition

⁷⁶ Aménagement intégré des forêts : aménagement forestier qui intègre les valeurs forestières et des valeurs autres que le bois. L'aménagement intégré des forêts vise la mise en valeur de certaines ressources du milieu forestier, telles que le bois, la faune et la récréation en plus d'assurer la conservation des ressources de ce milieu (Côté, 2003).

de son rapport de responsabilité et de gouvernance à l'égard du territoire. Bien que l'approche par critères et indicateurs soit utilisée dans plus de 140 pays à travers le monde, cette stratégie évaluative relève d'une rationalité qui est étrangère aux cultures autochtones. En ce sens elle représente un important effort de la part de la communauté pour s'adapter à une stratégie de gestion par objectifs qui caractérise les systèmes industriels. Le cadre anicinape de critères et indicateurs apporte une contribution concrète à la définition d'une foresterie mieux adaptée au contexte de Kitcisakik. Les principes éducatifs et éthiques qui sont uniques au cadre proposé contribuent à faire le pont entre deux visions du monde qui pourraient sembler irréconciliables en ce qui concerne la foresterie. Dans ce contexte, le processus d'élaboration du cadre lui-même est un moyen d'éducation interculturelle et constitue un reflet de l'identité anicinape qui tente de se définir dans la contemporanéité.

Le travail réalisé sur les représentations sociales de la forêt et de la foresterie a permis d'élaborer les fondements d'une stratégie de planification et d'évaluation de l'aménagement forestier ancrée dans les conceptions, les savoirs, les valeurs, les préoccupations et les aspirations des gens de Kitcisakik. En se reconnaissant à travers le portrait qui a été dressé de leur univers de représentation, les Anicinapek pourront mieux s'approprier la structure et les objectifs du cadre de critères et indicateurs pour en faire un outil de participation effective à l'aménagement forestier. Le cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie autochtone pourra contribuer à faire de Kitcisakik un acteur communautaire engagé et incontournable dans la nouvelle stratégie de décentralisation de la gestion intégrée du territoire qui s'annonce à travers la prochaine réforme du régime forestier (MRNFQ, 2008).

CHAPITRE V

VOLET PARTICIPATIF ET ÉDUCATIF

Le chapitre V fait état des résultats du volet participatif et éducatif du projet de recherche. Les objectifs de ce volet ont été définis de manière transversale car ils ont orienté l'ensemble de notre pratique de recherche. Le contexte de l'émergence de ce projet nous a amené à préciser collectivement des objectifs scientifiques et des objectifs stratégiques de développement communautaire. Nous avons ainsi conçu ce projet de « recherche-intervention collaborative » dans le but de mettre en place les conditions d'un dialogue communautaire autour des questions forestières et de contribuer au renforcement des capacités locales en matière d'aménagement forestier. Étant donné l'importance de la dimension stratégique de notre projet, j'ai également porté une grande attention à instaurer une dynamique réflexive et critique, qui a permis de jeter les bases d'une véritable communauté d'apprentissage.

Ce chapitre poursuit les objectifs suivants :

- Clarifier le contexte de la participation des autochtones à des projets de recherche ainsi qu'à l'aménagement forestier au Québec ;
- Préciser le contexte et la dynamique du partenariat industriel que nous avons mis en place et ses retombées pour le projet ;
- Revenir sur les objectifs spécifiques du volet transversal et préciser ses dimensions stratégique et scientifique ;
- Présenter les résultats du projet en ce qui concerne a) la dimension stratégique, c'est-à-dire les retombées communautaires au regard des aspects participatifs et éducatifs ; b) la dimension critique permettant d'analyser

comment nous avons participé à l'autonomisation de la communauté en relevant les défis de ce projet ;

- Soumettre quelques propositions théoriques et stratégiques pour contribuer au développement de la recherche collaborative dans un contexte autochtone.

5.1 CONTEXTE

5.1.1 Contexte historique et juridique de la participation

Les Premières nations ont une tradition historique de participation communautaire à la prise de décision. Bien avant l'établissement d'un comptoir de traite sur la pointe du Grand lac Victoria, les Anicinapek s'y réunissaient à la fin de l'été pour discuter de leurs stratégies de chasse et se partager le territoire pour la saison hivernale. La *Loi sur les Indiens* est venue modifier les systèmes de gouvernance dans les sociétés autochtones et les impacts de la colonisation ont entraîné un vif sentiment d'aliénation au sein des communautés. Ce n'est qu'au début des années 1970, avec la Commission Berger sur le fleuve Mackenzie (1977) dans le nord-ouest du pays et avec la Convention de la Baie James et du Nord québécois (1971), que les premiers jalons de la consultation des autochtones dans les dossiers de développement des ressources naturelles ont été jetés.

Au moment d'entreprendre nos travaux de recherche à Kitcisakik en 2001, le gouvernement du Québec amorçait une réforme du régime forestier. La *Loi sur les forêts* allait notamment introduire l'obligation des bénéficiaires de CAAF, les compagnies forestières, de consulter les communautés autochtones à différentes étapes du processus de planification. Ces nouvelles dispositions légales représentaient certes une occasion pour les Premières nations de se faire entendre et de communiquer leurs préoccupations, mais la plupart d'entre elles n'étaient pas

préparées à répondre aux questions des ingénieurs forestiers, à comprendre le langage technique et hermétique de la foresterie et le système complexe de planification des opérations forestières.

Dans un contexte de manque de ressources professionnelles et financières pour participer aux consultations prévues à la Loi, notre proposition de recherche offrait une occasion de renforcer les capacités locales et de stimuler la participation communautaire aux consultations forestières. Quelques années plus tard, le 18 novembre 2004, la Cour suprême du Canada confirmait cette obligation des gouvernements de consulter les communautés autochtones dans les arrêts *Haïda Nation* et *Taku River*. Ces deux jugements allaient ouvrir la voie à une plus grande participation des communautés autochtones aux décisions relatives à l'aménagement des territoires qu'ils occupent, notamment en ce qui concerne les activités forestières. Selon les précisions apportées par le Groupe de travail interministériel sur la consultation des autochtones (2006, p. 8) :

Cette obligation de consulter les communautés autochtones découle du principe de l'honneur de la Couronne. Ce principe prend naissance lorsque la Couronne a connaissance, concrètement ou par imputation, de l'existence potentielle d'un droit ancestral revendiqué et qu'elle envisage des mesures susceptibles d'avoir un effet préjudiciable sur celui-ci. Les mesures susceptibles de porter atteinte aux droits revendiqués par les communautés autochtones concernent tant les projets de développement nécessitant une intervention de l'État que les activités de planification concernant les terres publiques.

[...] Si, à la suite de la consultation, il apparaît que la Couronne doit modifier son projet, la Cour suprême du Canada considère qu'une obligation d'accommodement peut naître. Les communautés autochtones n'ont pas de droit de veto mais les intérêts des deux parties doivent être mis en balance et des concessions mutuelles doivent être faites.

Malgré ces nouvelles dispositions législatives, les autochtones n'avaient généralement plus confiance dans les processus de consultation, ayant le plus souvent

l'impression que leurs préoccupations ou leurs revendications étaient ignorées (tel qu'en témoigne notre description de la « foresterie-sourde oreille » au chapitre III). C'est pour remédier à cette situation que l'IDDPNQL (2005) a développé un protocole détaillé ainsi qu'une grille de critères et indicateurs d'une consultation acceptable pour les Premières nations.

5.1.2 Le partenariat industriel

Il est vite apparu que notre projet de recherche pourrait bénéficier d'une collaboration avec l'industrie forestière pour faciliter le partage de l'information, obtenir un soutien financier additionnel et pour favoriser l'application des résultats dans une perspective de concertation. C'est dans cette optique que des démarches avec les huit plus importantes compagnies forestières détenant des contrats d'aménagement sur le territoire ancestral de Kitcisakik ont été entreprises pour la mise en place d'un partenariat de recherche. Pour Kitcisakik, il s'agissait d'une première expérience de partenariat avec l'industrie forestière qui n'était pas sans présenter des risques politiques pour le Conseil. Pour l'industrie, ce partenariat représentait un investissement stratégique dans le contexte où les matières ligneuses sont souvent en territoire occupé ou revendiqué par les Premières nations. De plus, les marchés exercent des pressions pour la certification des produits forestiers qui tiennent compte des revendications des Premières nations, l'enjeu de la consultation devenant primordial (voir FSC, principe 3).

Parmi les travaux portant sur les partenariats entre les Premières nations et l'industrie forestière, (Hickey et Nelson, 2005 ; Wilson et Graham, 2005), ceux de McGregor (2007) permettent d'identifier les caractéristiques communes aux expériences qui ont eu un certain succès. On peut étendre ces observations au contexte des partenariats de recherche.

- Chez les participants allochtones, un haut degré de familiarité avec les questions autochtones, de même qu'une expérience réelle de travail avec les peuples autochtones ;
- Une volonté chez tous les participants d'accepter comme valides les idées et savoirs tant autochtones qu'occidentaux ;
- Un haut niveau de participation autochtone à toutes les étapes du projet ;
- L'existence d'un certain niveau de communication préalable entre les participants autochtones et allochtones avant même l'amorce d'un projet donné ;
- Un niveau important de capacités autochtones dans la région où se déroule le projet ;
- Un engagement ferme et stable de donner du support au développement continu des capacités autochtones dans la région ;
- Un engagement ferme et sincère chez tous les participants de travailler ensemble de manière respectueuse afin de parvenir aux objectifs fixés.

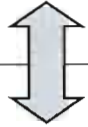
Rodon (2003) a toutefois mis en évidence, notamment par l'étude du cas de Temagami (Ontario), la complexité et la fragilité des partenariats dans un contexte de cogestion des forêts. Il conclut que le processus de « transaction » qui correspond à un scénario de partage du pouvoir, ne peut s'établir que si les jeux de pouvoir ne favorisent pas les processus de domination. Pour sa part, Hickey et Nelson (2005) ont montré que les partenariats économiques entre les Premières nations et industries, qui prennent forme dans le cadre de projets forestiers, pouvaient avoir d'autres retombées importantes pour les communautés (par exemple, des droits exclusifs de chasse et de pêche, l'accès à la formation et à des emplois stables, la participation aux décisions d'aménagement) dans la mesure où les enjeux éthiques et culturels sont pris en compte par l'industrie. Dans notre cas, même si le partenariat avec l'industrie se situait dans un cadre de recherche, nous avons pu identifier les mêmes enjeux.

5.2 OBJECTIFS ET STRUCTURE DU VOLET TRANSVERSAL

En raison de la nature de notre projet s'appuyant sur une approche collaborative et partenariale, nous avons cru important d'adopter une stratégie d'exploration critique qui favoriserait le développement des savoirs sur la recherche collaborative en milieu autochtone. Ainsi, à travers le volet transversal du projet, j'ai voulu, un peu à la manière de Le Boterf, étudier notre démarche de recherche elle-même en formalisant un processus parallèle réflexif concernant l'expérience au sein même de notre équipe de recherche. Une telle stratégie, visant à « mener simultanément le récit et l'interrogation » (Le Boterf, 1981, p. 7), a également favorisé le développement d'éléments théoriques portant sur la communauté d'apprentissage en éducation relative à l'environnement (Orellana, 2005). L'adoption d'une dynamique de communauté d'apprentissage allait nous permettre de rencontrer plusieurs objectifs : 1) évaluer et améliorer notre travail d'équipe au cours de la réalisation de la recherche ; 2) favoriser les retombées éducatives et participatives de la dimension stratégique du projet ; 3) contribuer à la théorie portant sur les processus et les enjeux de la recherche participative en milieu autochtone ; 4) favoriser l'autonomisation de la communauté et le développement d'un pouvoir-faire en aménagement forestier.

Par ailleurs, tel que présenté au tableau 5.1, la dimension stratégique de notre projet comportait des objectifs communautaires associés à deux composantes : 1) une composante participative visait à stimuler la dynamique participative à Kitcisakik et favoriser l'implication de la population dans les différentes consultations forestières ; 2) une composante éducative qui visait le renforcement des capacités locales en foresterie tel que l'avaient souhaité les dirigeants de Kitcisakik au moment de la mise sur pied du premier Comité Forêt en 1998.

Tableau 5.1 : Structure du volet transversal, objectifs et éléments méthodologiques

Dimensions	Composantes	Objectifs	Éléments méthodologiques
Stratégique (Section 5.5)	A) Participative	<ul style="list-style-type: none"> Stimuler la dynamique participative à Kitcisakik et favoriser l'implication de la population dans les différentes consultations forestières 	<ul style="list-style-type: none"> Accompagnement des assistants de recherche communautaires Présence répétée dans la communauté / observation participante
	B) Éducative	<ul style="list-style-type: none"> Renforcer les capacités locales en aménagement forestier 	<ul style="list-style-type: none"> Approches multi-stratégiques (tableau 5.2 et chapitre II) Expertise-conseil
 Réflexive (Section 5.6)	A) Méthodologique	<ul style="list-style-type: none"> Améliorer les pratiques de recherche au sein de notre équipe de travail 	<ul style="list-style-type: none"> Observation participante Entretiens semi-dirigés Groupes de discussion Ateliers de travail collaboratif
	B) Théorique	<ul style="list-style-type: none"> Vérifier le potentiel éducatif et émancipateur d'une recherche-intervention collaborative en contexte autochtone 	<ul style="list-style-type: none"> Recherche documentaire : archives, compte-rendus des réunions

5.3 CADRE THÉORIQUE

5.3.1 La recherche collaborative

La recherche dite collaborative, qui suppose la pleine participation des membres des communautés impliquées, est devenue la norme et même une exigence des Premières nations qui s'associent à des projets universitaires (Charest, 2005 ; Gayford, 2003 ;

Godmaire *et al.*, 2003). En raison d'expériences négatives associées à la présence de trop nombreux chercheurs dans les communautés, ou de méthodes d'enquête qui ne tenaient pas compte de la réalité sociale, ou encore, de problèmes de communication entre les équipes de recherche et les membres des communautés étudiées, partout dans le monde, les autochtones ont voulu baliser la recherche qui les concerne. L'Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador (IDDPNQL, 2005d) a développé un protocole détaillé et plusieurs outils permettant aux communautés de mieux contrôler leur relation avec les chercheurs universitaires. Ces directives ont été formulées pour faire en sorte que la recherche contribue de manière plus cohérente à l'affirmation identitaire et à l'épanouissement des Premières nations.

En vertu de ce protocole, les principes directeurs qui devront orienter les projets de recherche avec les communautés autochtones sont les suivants : 1) la délégation du pouvoir et le partage de l'autorité entre la communauté et le chercheur ; 2) le respect de l'équité entre les avantages et les inconvénients tant sur les aspects financiers qu'au niveau du partage des connaissances et des avantages politiques et professionnels ; 3) le respect des structures sociales, politiques et culturelles des communautés impliquées. Le protocole suggère également d'entreprendre des discussions sur l'engagement et la formation de co-chercheurs en intégrant au projet une composante visant le renforcement des capacités des Premières nations et le développement d'un savoir-faire en matière de recherche. En outre, une entente de recherche devra être conclue entre les chercheurs et les responsables communautaires de la recherche explicitant la manière dont tous ces aspects seront pris en compte, notamment les questions de confidentialité des personnes et des données et la propriété intellectuelle des connaissances transmises ou développées (IDDPNQL, 2005).

Dans le cas de Kitcisakik, la communauté avait été très peu exposée aux recherches universitaires, si ce n'est qu'à travers le travail de quelques anthropologues⁷⁷. Ayant moi-même effectué des travaux de recherche à Kitcisakik dix ans auparavant (Saint-Arnaud, 1992), les membres du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik me laissèrent toute liberté pour définir et réaliser ce nouveau projet de recherche. Je me suis sentie honorée par cette marque de confiance, mais je refusai bien évidemment de faire cavalier seul, m'inscrivant d'entrée de jeu dans une approche de recherche collaborative.

Le protocole de l'IDDPNQL n'existait pas au début de nos travaux et la communauté ne possédait aucune directive formelle concernant les partenariats de recherche. Je me suis alors appuyée sur des règles d'éthique dictées par les organismes subventionnaires (IRS, CRSNG et CRSH, 1998) et par le Comité d'éthique de l'UQAM. La littérature scientifique et l'expérience de certaines communautés autochtones nous ont permis d'élaborer une première entente de recherche adoptée par le Conseil des Anicinapek, en octobre 2002 (appendice B). Enfin, lorsque nous avons obtenu une subvention du programme de partenariat de recherche en foresterie du CRSNG/CRSH/SCF, nous avons révisé notre entente de recherche et obtenu le certificat de conformité décerné par le Comité d'éthique de l'UQAM.

Toutefois, ce n'est pas pour me conformer à des directives particulières que j'ai adopté une stratégie de recherche participative mais bien parce qu'il s'agissait de nos méthodes de travail habituelles en éducation relative à l'environnement (ERE) (Sauvé, 1997). En effet, l'ERE est un champ d'intervention éducative souvent lié à l'action sociale et au développement d'un « pouvoir-faire » qui permet de contribuer

⁷⁷ Il s'agit des travaux de René Hirbour (1969-70), Jacques Leroux (1998-2004) et Claire Dubé (1999-2000).

à la résolution de problèmes environnementaux qui affectent les communautés et de stimuler l'émergence de projets constructifs et émancipateurs.

Les principes énoncés il y a déjà plus de vingt-cinq ans par Paulo Freire (1974) au Brésil et par Guy Le Boterf (1981) en Amérique centrale continuent d'inspirer ceux et celles qui choisissent le terrain exigeant mais fertile de la recherche participative et collaborative dans le contexte de l'ERE. Selon Le Boterf (1981, p.8), « la recherche participative tente d'aider la population étudiée à identifier elle-même ses propres problèmes, à en réaliser une analyse critique et à rechercher les solutions correspondantes. » La réflexion théorique sur la recherche participative et ses pratiques appliquées à des problématiques contemporaines continuent d'alimenter les débats, en particulier dans le contexte de la recherche interdisciplinaire. En effet, si la recherche-action et la recherche participative font partie des approches inscrites dans la culture des sciences humaines depuis les années 1970, le nouveau contexte des recherches interdisciplinaires ébranle parfois les chercheurs en sciences naturelles, peu habitués aux contacts avec les communautés et à une forme de délégation de pouvoir.

Malgré la difficulté, de plus en plus d'équipes de recherche affirment travailler selon une approche participative, que ce soit en éducation, en médecine, en psychologie ou en sciences de l'environnement. Anadon (2005, p. 164) met en garde contre les types de « fausse participation à l'intérieur d'un modèle de l'expertise qui renforce le colonialisme, la dépendance et les inégalités ». Cette mise en garde s'avère particulièrement pertinente pour la recherche en milieu autochtone. Selon Anadon, *l'empowerment* définit un type de participation politique que privilégient les chercheurs qui s'inscrivent, comme nous, dans le paradigme critique.

Les recherches participatives inspirées de ce paradigme impliquent une interaction démocratique entre chercheurs et participants, avec l'objectif de

critiquer le *statu quo* et de travailler au changement des structures en donnant la « voix » aux groupes sociaux jusqu'à maintenant ignorés. [...] Dans ce type de participation, la production des connaissances est inséparable d'un projet d'émancipation car elle se positionne, au sens politique, dans des rapports sociaux. [...] les participants développent leurs responsabilités face à des choix de stratégies d'action et avec la conviction que ces stratégies permettent de progresser vers le changement social.

(Anadon, 2005, p. 167)

Dans le contexte d'une communauté autochtone qui a assisté, impuissante, à la dégradation de son territoire ancestral par l'intensification de la coupe forestière industrielle, à l'inondation de ses territoires pour la réalisation de barrages hydroélectriques et à l'invasion de touristes, chasseurs et pêcheurs sportifs par les routes et chemins forestiers, sa participation au changement social s'imposait. La communauté est de fait engagée dans la réappropriation de la gouvernance et notre projet de recherche en foresterie allait s'inscrire dans cette démarche émancipatrice.

La recherche participative pose toutefois des défis importants. De nombreux auteurs se sont penchés sur les risques et les écueils associés à ce type de recherche (Berthelot, 2005 ; Bidou, 2005 ; Desgagné, 2005) et particulièrement en milieu autochtone (Sauvé *et al.*, 2005 ; Godmaire *et al.*, 2003 ; Godmaire, 2005, Grainger *et al.*, 2006). Parmi les enjeux, Robottom et Sauvé (2003) ont notamment mentionné le partage des pouvoirs, le rôle et la signification du partenariat de recherche, la notion de rigueur, l'enjeu colonialiste du « dumping » de matériel de formation et la rationalité technocratique. Selon Godmaire (2005), il est important que les communautés autochtones qui s'engagent dans un partenariat de recherche soient au fait des implications associées aux différentes formes de participation de manière à faire un choix éclairée. Godmaire, qui a collaboré à un vaste projet interdisciplinaire portant sur la contamination au mercure chez les Innus du Labrador, précise toutefois que « cela suppose déjà une certaine autonomie de leur part, la maîtrise du langage scientifique, des outils de négociation et d'aide à la décision, et un sens critique leur

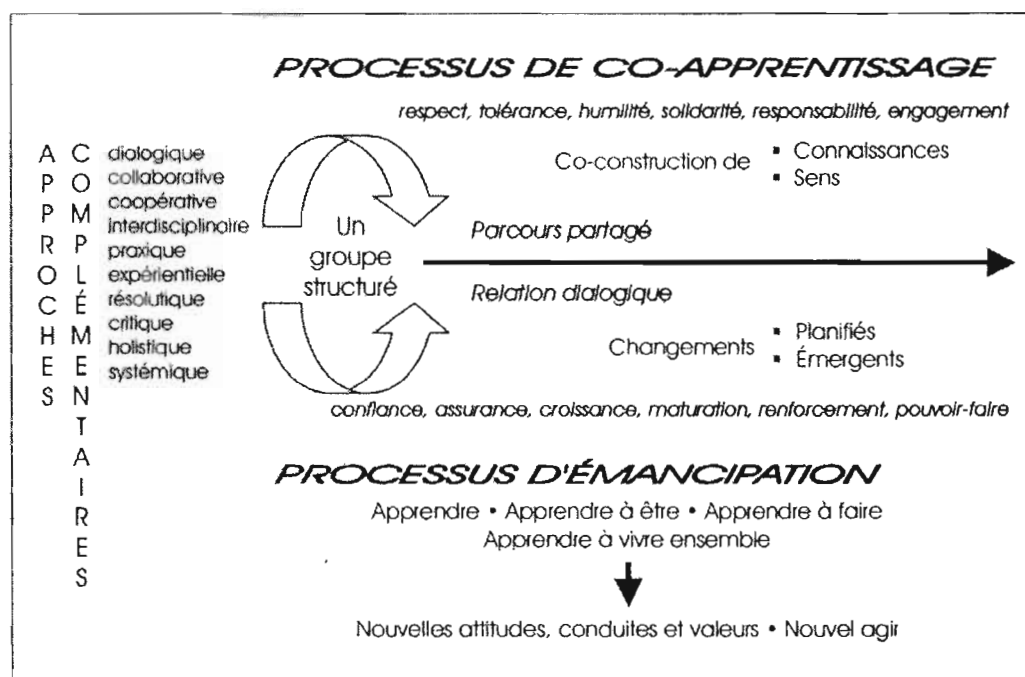
permettant de remettre en question les buts même de la recherche » (p. 230). À Kitcisakik, cette problématique s'est posée d'entrée de jeu et a justifié le développement d'un volet transversal, mais a aussi expliqué les difficultés que nous avons rencontrées à mettre en œuvre une approche critique avec nos assistants de recherche. Ces aspects seront discutés à la section 5.6, à travers la présentation des résultats de la démarche réflexive que j'ai poursuivie, en collaboration avec les autres membres de l'équipe de recherche.

5.3.2 La communauté d'apprentissage

On peut d'ores et déjà affirmer que la recherche participative, qui s'inscrit dans une perspective de délégation de pouvoir et d'autonomisation, peut devenir en elle-même une stratégie éducative pour tous les acteurs impliqués. Ici, la perspective éducationnelle apporte une nouvelle dimension à la notion de partenariat de recherche. La contribution théorique de Isabel Orellana (2005) sur la communauté d'apprentissage offre des balises pour mieux décrire la façon dont nous avons appréhendé un processus d'apprentissage collaboratif au sein de notre équipe de travail. La figure 5.1 présente une synthèse de cette proposition. Selon Orellana (2005, p. 68) :

Le principe de base de la communauté d'apprentissage est de remettre en évidence l'importance de la mise en commun des efforts, des talents et des compétences de chacun et de valoriser les processus éducatifs qui intègrent les dimensions sociales, tout en étant appropriés aux besoins des personnes et des communautés et adaptés aux contextes divers et changeants.

Ayant comme fondement le socioconstructivisme, elle intègre un ensemble d'approches et de stratégies pédagogiques spécifiques complémentaires dans les activités d'un groupe qui s'associe autour d'objectifs communs d'apprentissage et qui favorise une dynamique de dialogue pour apprendre ensemble, les uns des autres, les uns avec les autres. L'importance du lien entre les préoccupations sociales et les préoccupations éducatives marque la stratégie de la communauté d'apprentissage [...].



(Source : Orellana, 2005)

Figure 5.1 : La stratégie pédagogique de la communauté d'apprentissage

La communauté d'apprentissage est donc conçue comme une stratégie pédagogique fondée sur l'acte dialogique qui permet un positionnement critique et engagé à l'égard d'une réalité à changer ou à transformer. Le discours de Freire (1974 ; 1992) sur la « pédagogie de la libération » comporte ici une résonance particulière dans le contexte post-colonialiste qui caractérise le déploiement de notre projet de recherche.

5.3.3 L'éducation relative à l'environnement

Notre cadre de référence en éducation relative à l'environnement (ERE) offre des balises théoriques et pratiques pour faire face à la complexité d'une problématique forestière en milieu autochtone. Au cours des trente dernières années, l'ERE s'est déployée en diversité, donnant lieu à une quinzaine de courants théoriques et à de nombreux modèles d'intervention (Sauvé, 1997 ; 2005 ; Villemagne et Sauvé,

2003). Nous avons choisi d'inscrire notre démarche dans les courants de l'éducation communautaire (Lovett, 1997 ; Thompson, 2002) et de la critique sociale dans le but d'accompagner les gens de Kitcisakik en quête d'autonomie et de « pouvoir-faire » face à la problématique forestière à laquelle elle est confrontée. En s'intéressant au réseau des relations entre les personnes, le groupe social d'appartenance et l'environnement dans une perspective critique (Orellana *et al.*, 2008 ; Robottom et Hart, 1993 ; Robottom et Sauvé, 2003), les recherches s'appuyant sur un cadre de référence en ERE peuvent accompagner le cheminement émancipateur des communautés autochtones, en s'appuyant sur une démarche identitaire.

Tel que nous l'avons précisé dans notre analyse des croisements entre l'ERE et l'éducation en milieu autochtone (Sauvé *et al.*, 2005, p. 86) :

L'éducation relative à l'environnement est cette dimension essentielle de l'éducation fondamentale qui concerne notre relation au milieu de vie, à cette « maison de vie » partagée. Elle a pour but d'optimiser notre rapport à l'environnement, dont la trame est celle de la vie elle-même, à la jonction entre nature et culture. Au niveau personnel, elle vise à développer une appartenance au milieu de vie, un sens à l'être au monde, une culture de l'engagement. À l'échelle des communautés, puis à celle de réseaux de solidarité élargis, elle vise à induire des dynamiques sociales favorisant l'approche collaborative et critique des réalités socio-environnementales et une prise en charge autonome et créative des problèmes qui se posent et des projets qui émergent. Parce qu'elle concerne des réalités collectives, l'éducation relative à l'environnement est un processus politique et par conséquent, essentiellement participatif.

On comprendra ici qu'un cadre de référence en éducation relative à l'environnement utilisé en milieu autochtone ne vise pas l'éducation environnementale des communautés locales, mais bien le développement d'un *pouvoir-faire* qui permette aux membres d'un groupe social de prendre en charge une problématique environnementale qui les affecte. Dans cette perspective, nous avons notamment

identifié les croisements possibles entre l'éducation traditionnelle autochtone et l'ERE.

L'éducation traditionnelle en milieu autochtone, axée sur la construction d'une vision holistique du monde, de même que sur l'importance de la Terre (ou territoire) comme source d'apprentissage rejoint de façon très évidente deux courants qui ont été développés dans le champ de l'éducation relative à l'environnement et que nous adoptons généralement de façon complémentaire dans nos travaux, soit les courants biorégional et holistique (Sauvé, 2003). Le courant biorégional est axé sur la re-découverte du milieu de vie (où s'entremêlent nature et culture), en lien avec la re-construction de l'identité : Quel est ce milieu de vie où nous sommes immergés? Quelle est l'histoire écologique et culturelle de ce lieu? Quelle est ma relation à ce milieu, comment interagissons-nous entre nous et avec ce milieu? De quelles significations cette relation est-elle porteuse? Comment harmoniser nos rapports éco-logiques et éco-nomiques à ce milieu? Le courant holistique, pour sa part, enrichit de façon transversale une démarche éducative de type biorégional : il valorise l'unicité des multiples dimensions de notre être et de notre rapport au monde et se préoccupe de stimuler les diverses façons complémentaires d'apprendre de ce dernier et de s'y relier (approches cognitive, affective, spirituelle, kynésique, etc.). Il adopte une épistémologie dialectique et dialogique, qui reconnaît la spécificité et la contribution de divers types de savoirs. [...]

De façon générale, nous rejoignons Leanne Simpson (2002) qui propose, pour sa part, une éducation relative à l'environnement autochtone pour la survie culturelle (*indigenous environmental education for cultural survival*) comme moyen de renforcer les cultures, de promouvoir la protection de l'environnement, de construire des économies locales « durables » et d'aider les jeunes et les éducateurs dans leur processus de décolonisation et de guérison (recherche de l'équilibre). Pour ce faire, affirme cette auteure, l'éducation doit se baser sur les systèmes de connaissances autochtones, systèmes de connaissances qui comptent parmi les éléments clés de la participation des Autochtones aux débats environnementaux touchant leurs communautés et territoires.

(Sauvé *et al.*, 2005, p. 88)

Selon le champ théorique structuré par Lucie Sauvé (1997), l'ERE se préoccupe de l'amélioration du réseau des relations entre l'environnement, les sociétés et les personnes. Ainsi, l'objet de l'ERE n'est pas l'environnement comme tel, mais l'harmonisation du réseau des relations entre les personnes, le groupe social d'appartenance et l'environnement. L'ERE s'intéresse aux différentes dimensions de la relation à l'environnement, à la fois « nature, ressource, problème, système, milieu de vie, territoire, biosphère, projet communautaire, etc. » (Sauvé et Machabée, 2000).

En éducation relative à l'environnement, de plus en plus de chercheurs adoptent une approche interprétative telle que décrite à la section 1.5. Il s'agit en effet de se pencher sur les phénomènes subjectifs en vue de les comprendre de l'intérieur et d'en saisir des champs de signification. C'est dans cette perspective que l'ERE privilégie également le cadre théorique des représentations sociales qui a orienté les travaux du volet ethnographique de notre projet de recherche. En effet, l'exploration de l'univers de significations qui est partagé par un groupe social donné peut enrichir la planification de stratégies éducatives. Les recherches de type interprétatives s'intéressent également aux liens entre les représentations sociales, le discours et l'agir, *comme « nœud » d'interventions éducatives* (Sauvé, 2005, p. 36). La clarification des représentations sociales au regard de la forêt et de la foresterie pour les Anicinapek peut être une démarche d'apprentissage en elle-même. En effet, comme le montre l'article de Sauvé et Machabée (2000, p. 36) :

La clarification des représentations permet non seulement un diagnostic initial qui aide à mieux planifier une situation éducative, mais elle peut être considérée en elle-même comme une démarche d'apprentissage : elle favorise chez les sujets une meilleure connaissance de soi-même et des autres à l'égard de l'environnement (visions, difficultés et souhaits par exemple) ; elle peut s'inscrire dans une dynamique sociale (en discussions de groupe par exemple, comme creuset d'intersubjectivité) favorisant la confrontation et la transformation progressive (consolidation, enrichissement ou changement) des représentations des uns et des autres.

La dimension stratégique du volet transversal a permis de mettre en œuvre une démarche éducative qui visait deux objectifs : 1) renforcer les capacités locales en aménagement forestier à Kitcisakik ; 2) stimuler les dynamiques participatives et favoriser l'implication communautaire dans les consultations forestières. En ce sens, notre projet rejoint les cinq objectifs généraux de l'ERE tels qu'identifiés par l'UNESCO (1978, *in* Sauvé, 1997) : 1) prise de conscience ; 2) acquisition de connaissances et d'expériences ; 3) développement d'un état d'esprit en lien avec un sens des valeurs et une motivation ; 4) acquisition des compétences ; 5) incitation à la participation.

5.4 MÉTHODOLOGIE

Le volet participatif et éducatif de notre projet de recherche a nécessité le développement d'une méthodologie adaptative multi-stratégique qui a permis à la fois d'atteindre les objectifs de ce volet transversal et des autres volets de la recherche.   la section 5.4.1, je présente d'abord les aspects méthodologiques de la dimension stratégique qui a permis d'atteindre les objectifs de développement communautaire dans leurs composantes participatives et éducatives. La section 5.4.2 décrit la méthodologie utilisée pour la dimension critique associée à notre réflexion sur la recherche participative en milieu autochtone.

5.4.1 Dimension stratégique

Nous avons abordé dans une publication précédente (Saint-Arnaud *et al.*, 2005) les défis méthodologiques que nous avons rencontrés pour la collecte des données associées aux premières étapes du projet, en particulier pour la caractérisation des représentations anicinapek de la forêt et de la foresterie. Pour faire face à ces difficultés, nous avons adopté une approche adaptative à portée éducative qui a permis de rencontrer à la fois les objectifs stratégiques du volet transversal et les

objectifs de recherche du volet ethnographique. Nous avons ainsi développé des stratégies qui allaient susciter chez les Anicinapek de l'intérêt pour le projet de recherche et qui allaient nous permettre de récolter les données nécessaires pour le volet ethnographique. Le tableau 5.2 déjà présenté au chapitre II permet d'appréhender l'interaction entre les activités à portée éducative et les stratégies de cueillette de données. Cette interaction s'est avérée un catalyseur de la participation communautaire à la recherche. Ces stratégies sont adaptatives et émergentes car elles ne pouvaient être déterminées à priori : elles ont été développées pour faire face au rythme et aux conditions d'avancement des travaux dans la communauté.

Entre 2002 et 2007, notre recherche s'est appuyée sur un grand nombre d'activités d'intégration communautaire qui comportaient une dimension éducative. Nous avons notamment participé à plusieurs consultations prévues à la *Loi sur les forêts* entre le gouvernement, l'industrie forestière et les familles autochtones touchées par la récolte forestière⁷⁸. En 2003, nous avons participé à un grand événement de consultation communautaire sur le projet de nouveau village. Au cours de cette consultation qui a duré trois jours et qui réunissait tous les membres de la communauté sur un site de campement traditionnel sur les rives de la baie des Sables, nous avons organisé un kiosque d'information sur la problématique forestière et préparé des affiches avec cartes et photos pour stimuler la discussion sur le lien entre la forêt et l'avenir des gens de Kitcisakik. Nous avons également développé un jeu de *bingo* en utilisant les mots algonquins associés à la forêt dans le but de stimuler le dialogue.

⁷⁸ Les consultations forestières prennent différentes formes selon les étapes prévues à la Loi, soit 1) des consultations sur les objectifs de protection et de mise en valeur de la forêt, pour la préparation des plans généraux d'aménagement, et 2) les rencontres dites « d'harmonisation » qui concernent les plans annuels d'aménagement.

**Tableau 5.2 Approche multi-stratégique et adaptative
Volet I et volet transversal**

Événements communautaires	Activités éducatives*	Stratégies de cueillette de données
2001 Camp de jour (enfants 4-10 ans)	<ul style="list-style-type: none"> • Atelier de dessins sur la forêt 	<ul style="list-style-type: none"> • Observation participante • Entretiens semi-dirigés
2002-2007 Consultations prévues à la <i>Loi sur les forêts</i>	<ul style="list-style-type: none"> • Rencontres avec des familles concernées par la coupe forestière • Partage des savoirs anicinapek /techniques/scientifiques 	<ul style="list-style-type: none"> • Observation participante • Entretiens familiaux semi-dirigés
2003 Consultation pour le futur village	<ul style="list-style-type: none"> • Affiches avec cartes et photos • Kiosque d'information • Jeu de « bingo forestier » 	<ul style="list-style-type: none"> • Observation participante • Entretiens informels • Groupes de discussion
2004-2007 Expédition-canot annuelle (Jeunes et groupes familiaux)	<ul style="list-style-type: none"> • Projet-photos et « Carnet du journaliste » • Montage et présentation communautaire d'un diaporama • Atelier d'histoire de la foresterie (avec aînés) 	<ul style="list-style-type: none"> • Observation participante • Entretiens autour du choix des photos et des commentaires écrits • Groupes de discussion • Entretiens individuels semi-dirigés
2002-2007 Visites de terrain dans le cadre des opérations forestières (industrie et familles)	<ul style="list-style-type: none"> • Échange d'informations • Partage des savoirs anicinapek/techniques/scientifiques 	<ul style="list-style-type: none"> • Observation participante • Cueillette de données informelle • Entretiens familiaux et individuels semi-dirigés
2005 Atelier avec les aînés	<ul style="list-style-type: none"> • Jeu du sapin • Atelier de traduction • Présentations orales 	<ul style="list-style-type: none"> • Validation des données
2006 Atelier Duparquet	<ul style="list-style-type: none"> • Présentation historique/technique • Projection d'un film • Jeu de cartes photographiques • Visite de terrain • Cahier du participant 	<ul style="list-style-type: none"> • Groupes de discussion • Commentaires critiques • Validation des résultats
Réunions annuelles des partenaires	<ul style="list-style-type: none"> • Présentation du bilan annuel 	<ul style="list-style-type: none"> • Journal de bord • Compte rendus • Validation
Réunions annuelles du Comité Forêt de Kitcisakik	<ul style="list-style-type: none"> • Présentation du bilan annuel • Participation des enfants (maquette forêt) • Activité de plantation d'arbres • Repas communautaire 	<ul style="list-style-type: none"> • Journal de bord • Compte rendus • Validation
Rencontres annuelles du Comité de soutien de Kitcisakik	<ul style="list-style-type: none"> • Excursion en canot au Lac Joncas 	<ul style="list-style-type: none"> • Observation participante • Groupes de discussion • Validation des résultats
2002-2007 Assemblées générales de Kitcisakik	<ul style="list-style-type: none"> • Présentation du bilan annuel • Activité pêche sur glace 	<ul style="list-style-type: none"> • Groupes de discussion

Entre 2004 et 2007, des membres de notre équipe ont participé pendant quatre années consécutives à l'expédition annuelle en canot organisée pour sensibiliser les jeunes de la communauté à la culture anicinape. Ces expéditions qui comptaient entre 15 et 45 participants se sont déroulées le long d'un trajet ancestral et ont duré de 4 à 7 jours. Au cours de ces expéditions annuelles en canot, nos actions éducatives et nos stratégies de cueillette de données ont varié d'une année à l'autre en fonction de l'avancement de nos travaux. En 2004, alors que nous éprouvions des difficultés à récolter des données pour le volet ethnographique, nous avons développé un projet photographique dans le but de saisir la nature de l'attachement à la forêt et les préoccupations des jeunes au regard de la foresterie. Cette stratégie figurative déjà documentée depuis plusieurs années (Barndt, 1977) s'est en effet avérée efficace dans certaines études portant sur l'attachement au lieu (Beckley *et al.*, 2004 ; Kopra, 2006) ou pour l'identification de problèmes environnementaux dans une communauté autochtone du Labrador (Godmaire *et al.*, 2003).

L'année suivante, au cours de l'expédition en canot 2005, nous avons animé un atelier d'histoire de la foresterie où deux aînés ont relaté leur expérience de participation à la coupe forestière entre les années 1940 et 1960 à l'aide de photographies d'époque. Cette activité visait aussi la collecte de données dans le cadre du volet ethnographique afin de caractériser la dimension historique du rapport à la foresterie. En 2006, de nouveaux étudiants-chercheurs membres de notre équipe ont participé à l'expédition en canot. Dans ce cas, il s'agissait plutôt d'une activité de familiarisation entre les membres de la communauté et les nouveaux chercheurs. Pour ces étudiants qui allaient développer le volet II de la recherche (modélisation de scénarios forestiers), ce stage d'immersion et d'observation participante leur permettait de mieux saisir le rapport à la forêt et à la foresterie des gens de Kitcisakik de manière à contextualiser leurs travaux qui s'inscrivaient dans un volet de recherche plus technique qu'ethnologique.

À l'été 2007, les plus anciens membres de notre équipe ont participé à l'expédition-canot avec d'autres nouveaux membres du Comité Forêt. Plusieurs activités d'échange et d'éducation communautaire ont été réalisées au cours de cette expédition. Certaines activités ont été animées par une femme de la communauté membre du Comité Forêt, spécialisée dans le domaine des plantes médicinales et particulièrement intéressée par la transmission de la tradition, notamment par le chant et les légendes. D'autres activités ont été animées par les nouveaux biologistes et techniciens engagés au Comité Forêt. Ceux-ci ont invité les campeurs à participer à l'inventaire multi-ressources qu'ils réalisent sur le territoire. Il s'agissait ici d'une activité d'initiation aux méthodes de collecte de données biophysiques sur le terrain et d'interprétation écologique des paysages.

Enfin, l'expédition 2007 nous a permis de valider certaines informations relatives au volet I et d'approfondir notre compréhension des termes algonquins reliés à la forêt. Cette expédition a également été l'occasion de réaliser un premier projet d'interprétation culturelle du paysage où l'anthropologue de notre équipe a récolté des données portant sur l'histoire des éléments du paysage et la toponymie des lieux que nous avons traversés. Tous ces projets spécifiques qui ont pris forme à l'initiative du Comité Forêt ont contribué à stimuler le dialogue autour de la forêt, de la foresterie et de la dimension culturelle associée à l'environnement forestier, rejoignant ainsi les objectifs du volet transversal.

D'autres activités de cueillette de données ou de validation ont nécessité imagination et adaptation. Ainsi, les aînés ont apprécié l'atelier réalisé en décembre 2005 dans un hôtel de Val d'Or, organisé avec des jeux et des cadeaux. Le choix du lieu pour cet atelier qui sortait les aînés de leur milieu pouvait sembler en contradiction avec l'objectif d'appropriation des enjeux forestiers. Par contre, les chercheurs doivent faire preuve de sensibilité à l'égard de ce qui fait plaisir aux participants pour les

intéresser aux questions de recherche. Dans le même sens, nous avons organisé une sortie canot au Lac Joncas avec hébergement à la pourvoirie du même nom pour tous les membres du Comité de soutien⁷⁹. Cette activité servait d'émulation pour encourager les jeunes à soutenir le Comité Forêt et à s'impliquer dans la réflexion sur l'avenir de la forêt. Elle a également été l'occasion d'explorer le territoire et de réaliser quelques entrevues.

Enfin, l'atelier réalisé à la Forêt d'enseignement et de recherche du lac Duparquet (FERLD) a été un point tournant de la recherche. Nous avons investi plusieurs semaines de travail pour préparer cet atelier qui constituait une transition entre le volet I et le volet II de la recherche. Les objectifs de cette activité étaient nombreux : 1) validation et priorisation des critères anicinapek d'aménagement forestier durable ; 2) présentation de différentes stratégies d'aménagement forestier avec visites sur le terrain en vue des consultations sur le volet 2 de la recherche ; 3) présentation et discussion d'autres expériences autochtones d'implication en aménagement forestier (film sur *Iisaak Resources* en Colombie-Britannique). Les activités réalisées avec neuf membres de la communauté se sont étalées sur deux jours et demi incluant l'hébergement à la station de recherche.

Tout au long du processus de recherche, les membres de notre équipe ont régulièrement (au moins une fois par année) présenté l'état d'avancement des travaux et discuté des résultats avec la communauté, soit au cours de réunions spéciales du Comité Forêt ou à l'occasion de l'Assemblée générale annuelle qui réunit, pendant deux jours, tous les membres de la communauté dans le village traditionnel de Kitcisakik. Les commentaires et questions des membres de la communauté ont été consignés dans un journal. Enfin, nous avons présenté à nos partenaires industriels et

⁷⁹ Le Comité de soutien que nous avons mis sur pied est constitué d'un groupe de bénévoles de toutes les générations, qui « soutiennent » les activités du Comité Forêt.

gouvernementaux le bilan annuel de nos travaux. Ces réunions ont été l'occasion de faire le point avec les membres du Comité Forêt et ont également constitué des activités d'échange et de co-apprentissage.

En plus des nombreuses activités d'action éducative intégrées aux événements communautaires, nous avons réalisé la formation et l'encadrement de trois assistants de recherche réguliers et de deux stagiaires d'été. Les assistants de recherche communautaires qui ont été embauchés au Comité Forêt de Kitcisakik ont partagé leur temps entre la recherche et leur mandat d'agent de liaison entre la communauté, le Conseil, l'industrie forestière et le gouvernement. L'intégration des chercheurs dans la communauté et l'établissement d'un lien permanent avec l'équipe du Comité Forêt a été à la base de notre stratégie de recherche collaborative. J'ai moi-même séjourné l'équivalent d'une semaine par mois dans la communauté, entre 2002 et 2005, soit presque une année de présence. À compter de 2006, les visites se sont espacées mais le contact avec les assistants de recherche est demeuré régulier, par téléphone et par courriel. Les membres du Comité Forêt venaient également travailler avec les chercheurs à l'Université du Québec à Montréal au moins deux fois par année.

Notre équipe de recherche s'est également réunie régulièrement pour des colloques en foresterie où nous avons souvent présenté nos résultats progressifs. D'ailleurs, les présentations à des colloques ont aussi été des occasions d'apprentissage car les chercheurs ont préparé les communications scientifiques en collaboration avec les assistants de recherche autochtones et des présentations conjointes ont souvent été données. Enfin, un autre aspect de l'action éducative réalisée par les chercheurs a pris forme à travers de nombreuses collaborations avec le Comité Forêt lors de sa participation à diverses réunions, la rédaction de mémoires dans le cadre de consultations publiques, la participation à des rencontres avec l'industrie et le

gouvernement, la recherche de financement pour le Comité Forêt, la récolte de données forestières ou la collaboration avec d'autres professionnels.

Il faut mentionner également que l'implication des chercheurs dans un projet communautaire participatif dépasse finalement la sphère professionnelle dans l'interaction avec les membres de la communauté et les assistants de recherche. Au fil des années, nous sommes devenus complices, confidents, amis, partageant le bonheur des naissances, les épreuves de la maladie et de la mort et parfois les inquiétudes de l'éducation des jeunes. Un tel niveau d'implication se développe spontanément au fil du temps et devient facilitateur car la confiance qui s'établit entre la communauté, les assistants de recherche et les chercheurs contribue à l'atteinte des résultats de recherche.

5.4.2 Dimension réflexive

La dimension réflexive du volet transversal visait deux objectifs : 1) l'amélioration continue des pratiques de recherche au sein de notre communauté d'apprentissage ; 2) une contribution à la théorie de la recherche collaborative en milieu autochtone. Nous avons multiplié les occasions de réflexion critique avec nos assistants de recherche, nos collaborateurs et nos partenaires pour mettre en place un processus adaptatif d'amélioration continue et pour vérifier le potentiel éducatif et émancipateur de la recherche. Nous avons réalisé avec chacun de nos assistants de recherche autochtones deux entretiens semi-dirigés en cours de projet (à raison d'une fois par année) et un entretien permettant de faire le bilan en fin de projet.

Les guides d'entrevues présentés à l'appendice F ont « évolué » avec le projet. Les enjeux discutés la première année étaient différents de ceux que nous avons abordé la deuxième année et en fin de projet. Néanmoins, les grands thèmes discutés avec nos assistants de recherche anicinapek concernaient les points suivants : leur appréciation

de la nature de leur tâche ; leur évaluation du travail accompli ; leurs attentes et leur niveau de satisfaction ; les sentiments qu'ils éprouvaient face à leurs collègues et face à la communauté ; les apprentissages réalisés ; leur motivation ; leur évaluation des retombées de la recherche ; leur compréhension de l'approche de recherche collaborative, les ajustements nécessaires pour améliorer le projet et le fonctionnement de notre équipe. L'analyse du contenu des entrevues a permis d'établir des catégories d'enjeux et de défis associés aux composantes participatives et éducatives du projet de recherche ainsi qu'à sa composante théorique.

Tel que présenté au tableau 5.3, nous avons analysé le contenu de neuf entretiens avec nos assistants de recherche totalisant une vingtaine d'heures qui ont été pour la plupart enregistrées, transcrites et catégorisées à l'aide du logiciel N'Vivo (QSR, version 2,0). En fin de projet, nous avons réalisé un entretien avec trois informateurs-clés : 1) le co-gestionnaire du Comité Forêt, un ingénieur forestier impliqué auprès de la communauté depuis dix ans et collaborateur du projet de recherche dès les premières rencontres ; 2) le représentant des partenaires industriels sur le comité aviseur du projet de recherche ; 3) le représentant du ministère des Ressources naturelles et de la Faune qui a également soutenu le projet et assuré la liaison gouvernementale depuis le début.

Tableau 5.3 : Entrevues réalisées pour le volet transversal – Dimension réflexive

Date	Personnes rencontrées	Sexe	Groupe d'âge
Novembre 2003	Nacka – Comité Forêt (CF)	H	35-59
Décembre 2003	Cmaganec – Comité Forêt	H	18-35
Mars 2005	Cmaganec - CF	H	18-35
Juin 2005	Nacka - CF	H	35-59
Novembre 2005	Sylvia – Comité Forêt	F	18-35
Mars 2006	Sylvia - CF	F	18-35
Mars 2006	Minope – Comité Forêt	H	35-59
Janvier 2008	Minope - CF	H	35-59
Janvier 2008	Nacka - CF	H	35-59
Avril 2008	Yvan – Co-gestionnaire – CF	H	35-59
Avril 2008	Représentant industriel	H	35-59
Avril 2008	Représentant MRNFQ	H	35-59

Un ensemble de documents d'archives (compte rendus de réunions, ententes sectorielles, projets de financement, etc.) témoignant des activités du Comité Forêt depuis 1998 a également été analysé, de même que l'évaluation annuelle qu'ont déposée les partenaires industriels auprès de l'organisme subventionnaire de notre projet. Par ailleurs, les réunions annuelles avec les partenaires, les nombreux échanges informels avec nos assistants de recherche pendant les heures de transport sur le terrain ou entre Val d'Or et le village Dozois, les conversations téléphoniques régulières et le temps passé dans la communauté ont également contribué à alimenter la réflexion critique sur nos stratégies de recherche. Mes observations et réflexions ont également été compilées dans un journal de bord. Un travail d'action-réflexion (une *praxis*) était constamment à l'œuvre alors que nous tentions d'adapter nos façons de faire à la dynamique de notre équipe, aux besoins de la recherche et au contexte communautaire. Enfin, il faut rappeler l'étroit travail de collaboration interdisciplinaire

réalisé entre les membres de l'équipe universitaire qui a concouru à la triangulation des données et a enrichi notre processus réflexif et critique.

5.5 RÉSULTATS ET DISCUSSION – DIMENSION STRATÉGIQUE

La dimension stratégique du volet transversal rejoignait les objectifs de développement communautaire du projet de recherche. Ainsi, les résultats présentés dans cette section concernent deux composantes : 1) la dynamique participative ; 2) les aspects éducatifs. Je ne prétends pas réaliser ici une analyse psycho-sociale approfondie, ce qui excéderait largement mon domaine de compétence. Toutefois, l'approche critique que nous avons adoptée dans le volet transversal a permis de mieux comprendre sa portée stratégique, c'est à dire ses retombées communautaires. C'est donc par un processus itératif de « recherche dans la recherche » et d'analyse critique au sein même de notre équipe, que nous avons discuté des résultats des composantes participative et éducative du projet de recherche. Le fait d'identifier notre équipe de travail⁸⁰ comme une « communauté d'apprentissage » a également contribué à structurer notre analyse.

5.5.1. Composante participative

Tel qu'illustré à la figure 5.2, nous avons choisi de présenter les résultats de la recherche concernant la dynamique participative selon un gradient d'implication partant de notre équipe de recherche jusqu'au rayonnement régional de la communauté face aux enjeux forestiers. Le premier niveau est celui de la **participation au projet de recherche** à travers : A) l'implication des assistants de recherche autochtones ; B) la participation de la communauté aux entrevues et autres

⁸⁰ Par « équipe de travail », j'entends ici les membres de notre équipe universitaire qui travaillaient en étroite collaboration avec le Comité Forêt de Kitcisakik. Dans une moindre mesure, cette « communauté d'apprentissage » s'étendait à nos partenaires industriels et gouvernementaux avec qui nous avons maintenu un contact régulier.

activités de recherche. Le deuxième niveau concerne la **prise en charge de la question forestière par la communauté**. Il prend forme à travers A) la participation communautaire aux consultations forestières locales ; B) l'instauration d'un Comité Forêt permanent, et C) le développement du Comité de soutien communautaire. Le troisième niveau décrit l'implication de Kitcisakik qui s'étend à l'échelle **intercommunautaire autochtone**. Le quatrième niveau reflète le **rayonnement régional et national** (*région élargie*) de la participation des gens de Kitcisakik aux débats sur la question forestière.

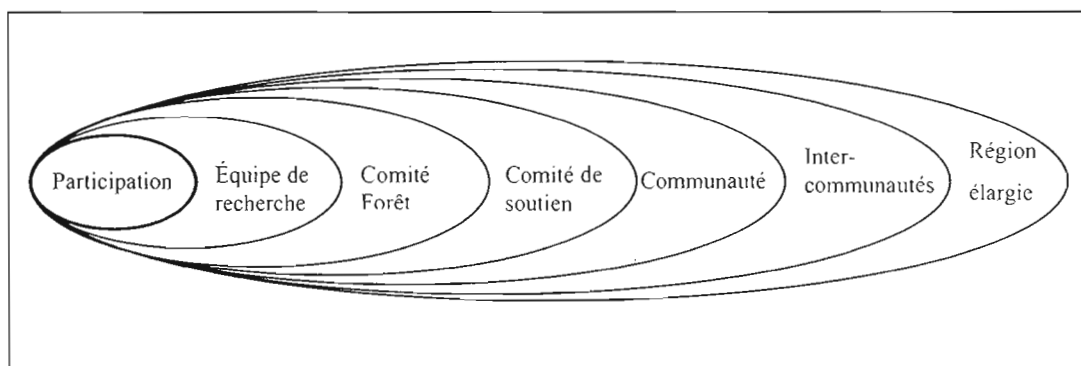


Figure 5.2 : Rayonnement de la participation communautaire générée par le projet de recherche

PREMIER NIVEAU D'IMPLICATION: LA PARTICIPATION AU PROJET DE RECHERCHE

A) Les assistants de recherche autochtones

Le premier défi que nous avons rencontré fut celui de la participation de nos assistants de recherche autochtones au projet lui-même. Tel que mentionné précédemment, la communauté avait eu peu de contacts avec des chercheurs et avait donc peu d'expérience de ce type de travail et de ses exigences. Après un appel de candidature auquel ne répondirent que deux personnes, nous avons embauché Nacka et Cmaganec comme assistants de recherche. Les premiers mois de travail comportaient un haut degré de difficulté en matière d'adaptation tant pour les membres autochtones de

notre équipe que pour moi-même. La tâche était énorme et complexe à tous les niveaux, tel qu'en font foi les résultats de la dimension reflexive (section 5.6).

Les données sont ici regroupées en trois catégories : 1) les enjeux psycho-sociaux ; 2) les défis éducationnels et ; 3) les contraintes techniques et organisationnelles. Nos résultats témoignent du cheminement d'une communauté d'apprentissage qui développe des habiletés à travailler ensemble. Si les deux premières années ont été plus difficiles, le bilan que nous avons effectué en fin de projet est très encourageant, tant au niveau de la participation communautaire qu'en ce qui concerne le renforcement des capacités.

Tous nos collaborateurs autochtones ont exprimé que leur principale motivation pour travailler au Comité Forêt et collaborer au projet de recherche était d'ordre culturel. Questionnés à ce sujet, nos assistants de recherche ont précisé :

M'enrichir de la sagesse de mon peuple. Mes ancêtres ont une histoire sensationnelle et j'aime la vie anicinape. Je continuerai à développer des connaissances sur la vie ancestrale. C'est une gloire pour moi. C'est une façon de garder mon identité anicinape. Les consultations et les informations qui me sont transmises sont primordiales et précieuses. Je suis fier que le Comité Forêt existe.

Sylvia

Ma motivation? Je recherche plus de connaissances, surtout historiques de nos ancêtres dans le but de m'enrichir avec les données, surtout quand un aîné te dit : « C'est important d'apprendre les connaissances et avant tout de les transmettre à nos jeunes. »

Minope

Les enjeux psycho-sociaux : « entre l'arbre et l'écorce »

Le contexte de l'émergence du projet de recherche explique en partie les enjeux psycho-sociaux auxquels nous avons dû faire face. Nos recherches, aussi participatives soient-elles, entreprises par des chercheurs Blancs dans le but d'étudier

des alternatives à la coupe forestière industrielle allaient inévitablement susciter des inquiétudes et de la méfiance parmi les gens de Kitcisakik. Ceci allait ralentir le déroulement de nos travaux. Malgré le fait que nous ayons été invités à collaborer avec la communauté pour répondre à une demande sociale, notre équipe de recherche allait s'attaquer à un tabou, celui de la foresterie sur le territoire ancestral de Kitcisakik.

Nos assistants de recherche éprouvèrent durement la fragilité du contexte et de l'ampleur de la problématique que nous abordions ainsi que la sensibilité de leur communauté face aux questions forestières. Le double mandat dont ils étaient investis engendrait de la confusion au sein de la communauté. En effet, ceux-ci avaient à la fois un statut d'assistant de recherche et d'agent de liaison entre la communauté et les autres acteurs du milieu forestier (principalement l'industrie et le gouvernement). Au cours de la première série d'entrevues pour le volet transversal (septembre 2003), notre collègue Cmaganeec a bien résumé la nature de son travail et les enjeux qui y étaient associés :

Comme agent de recherche, je vois beaucoup mieux le point de vue des gens. L'aspect social, identitaire, culturel. Je vois que les gens sont très préoccupés par la forêt parce qu'ils sont très attachés à la forêt. Ça m'aide à connaître les connaissances des gens. [...] Comme agent de liaison, c'est plus difficile. On est perçus comme des personnes qui vont négocier avec les compagnies forestières, même si on explique aux gens que c'est pas nous qui ont les décisions finales. Les gens ne comprennent pas le vocabulaire. Il faut toujours expliquer, trouver la façon d'écrire, de simplifier. D'une certaine façon, j'apprends beaucoup quand je parle avec les compagnies : le vocabulaire, lire une carte. J'essaie de trouver des façons de travailler avec notre matériel.

Toutefois, presque cinq ans plus tard, au cours de l'entrevue de fin de projet (janvier 2008), notre collègue Nacka considère toujours que son travail le place « entre l'arbre et l'écorce ».

La recherche a permis qu'il y ait moins de coupes. Ça a permis aussi de comprendre le système forestier. C'est-à-dire, pourquoi une coupe? De quelle façon eux-autres ils voient ça... l'interculturel. Beaucoup plus tard, moi, j'ai

compris beaucoup plus. le système présentement. L'aménagement forestier qu'ils appellent. C'est pour ça que je te disais l'autre jour que je m'en vais à l'encontre de ma culture [...] C'est que ce travail, c'est comme ça. On est pris entre l'arbre et l'écorce.

Mais la difficulté dépassait l'enjeu du double mandat et relevait de la nature même du sujet abordé avec les gens de Kitcisakik. Ceci faisait en sorte que nos assistants de recherche éprouvaient la crainte d'être perçus comme étant au service de l'industrie et du gouvernement en abordant le sujet de la foresterie et des alternatives de coupes, trahissant du même coup leur communauté. Ce témoignage exprime aussi la crainte qu'éprouvaient nos assistants de recherche d'être jugés par la communauté pour s'occuper de dossiers non prioritaires, en particulier celui de la foresterie, s'opposant à celui de la construction du nouveau village.

J'ai moins aimé quand je constate que les membres sont pas vraiment intéressés. Il y a un manque d'implication. Les gens ont beaucoup critiqué ces derniers temps. Ça m'a beaucoup affecté. Ils disent : « tu travailles pour les compagnies forestières, pas pour la communauté. » Est-ce que je vais avoir le support nécessaire, si je prends les moyens (pour arrêter les coupes forestières)? Il faut que je fasse attention car les gens réclament un village.

[...] La recherche a apporté des choses qu'on n'osait pas espérer. C'est sûr que je dis : « il n'y a pas juste la recherche. » Le dossier numéro un, c'est le village. Mais il faut avoir des connaissances plus spécifiques dans le domaine de la foresterie. On crée des alliances avec les gens de l'extérieur.

Cmaganec, 2003

Nous avons ainsi identifié que les pressions sociales figuraient parmi les difficultés auxquelles ont dû faire face nos assistants de recherche. Ces derniers éprouvaient en effet la peur du jugement de la part des membres de la communauté pour toutes sortes de raisons reliées à leur emploi allant jusqu'à la peur de ne pas bien parler l'algonquin. Qu'il s'agisse de l'impression d'être davantage au service de l'industrie, ou celle de ne pas bien traduire la pensée des aînés ou celle de ne pas défendre assez radicalement les intérêts de la communauté, les pressions étaient grandes sur nos

assistants de recherche. L'exemple suivant illustre ce phénomène. Nous avons développé avec notre équipe un jeu de « bingo forestier » pour mieux faire connaître les mots algonquins relatifs à la forêt et pour intéresser les gens à notre démarche de recherche. Lorsque vint le temps d'organiser l'activité, notre assistante qui était stagiaire pour l'été, refusa de faire l'animation du jeu. J'ai compris qu'elle craignait de faire rire d'elle parce qu'elle ne prononçait pas correctement les mots en algonquin. Finalement, j'exerçai moi même mon plus bel accent franco-algonquin et fit bien rigoler tous les participants au jeu!

Les défis éducationnels

Bien que les gens de Kitcisakik soient parmi les Anicinapek les plus érudits dans leur culture traditionnelle, les défis éducationnels que nous allions rencontrer tant avec nos assistants de recherche qu'avec les membres de la communauté en général étaient à prévoir, étant donné le profil communautaire en matière de scolarité. Contrairement à d'autres communautés algonquines, innues, crie ou atikamekw, la communauté de Kitcisakik n'était pas familière avec le langage et les concepts de la foresterie industrielle ou n'avait pas d'expérience de négociation avec le secteur forestier. Il allait de soit qu'il fallut développer des approches pédagogiques adaptées pour discuter des enjeux forestiers, en particulier pour aborder le langage technique des scénarios sylvicoles. Toutefois, l'intérêt que nos assistants de recherche autochtones ont démontré envers les apprentissages qu'ils réalisaient à travers le processus de recherche a permis de surmonter nombre de ces contraintes éducationnelles.

Il y a des choses que j'ai aimées. J'aime ça apprendre. Voir la différence au niveau autochtone et non autochtone. [...] J'aime travailler avec vous. On apprend beaucoup. C'est sûr qu'on veut pas se faire écraser. (On veut) respecter la culture. [...] On renforce nos capacités. Pour l'instant, il faut approfondir nos capacités. Il faut aller plus profond dans ce domaine-là.

Nacka, 2003

Nacka parle plus. Moi, j'essaie plus au niveau technique. Si on apprend tous la même affaire et qu'on oublie de jaser avec les gens, on n'avance pas. [...] Le travail d'équipe est là. [...] (J'aime beaucoup) la relation avec les collègues, l'esprit d'équipe, la communication. J'aime beaucoup apprendre. Comme j'ai dit à Nacka, j'apprends de lui, comment parler aux gens. Au début, je ne parlais pas beaucoup.

Cmaganec, 2003

Certes, ceux-ci ont identifié les difficultés de compréhension et d'interprétation des communications avec les chercheurs comme étant un facteur influençant leur motivation au travail.

Il y a trop de points (à l'agenda) dans les rencontres, on perd le contrôle de la réunion. Il faut faire le travail avec la culture. Comprendre le sens des phrases quand on travaille avec vous.

Nacka, 2003

Il faut s'adapter. Dans le domaine de la foresterie, ça continue le changement. On apprend leurs mots, puis, ils trouvent d'autres mots pour nous mélanger!

Cmaganec, 2005

Pour ma part, j'ai identifié plusieurs autres facteurs limitants chez nos assistants de recherche, notamment : des difficultés à s'exprimer clairement, tant oralement que par écrit, des difficultés de concentration pendant des périodes prolongées, des lacunes dans l'organisation du travail et la planification des activités.

Toutefois, nous avons dès le début, adopté une attitude réflexive et critique à l'égard de notre fonctionnement d'équipe. Nous avons développé une méthode de travail qui favorisait la clarification des attentes réciproques, une meilleure compréhension des tâches à accomplir et la responsabilisation des membres de l'équipe. Nous avons appris à préparer ensemble les agendas de travail, à intégrer l'humour et le plaisir dans nos rencontres. Les chercheurs de notre équipe universitaire ont modifié leurs attentes en fonction des forces et des faiblesses de l'équipe de travail. Notamment,

nous avons spécialisé les tâches, certains étant plus compétents dans les aspects techniques, d'autres dans les relations avec les aînés et d'autres auprès des jeunes. Tous ont démontré un intérêt et de bonnes capacités à développer des compétences informatiques, certains allant jusqu'à réaliser des présentations *power point* très sophistiquées.

Les contraintes techniques et organisationnelles

Un certain nombre d'autres difficultés d'ordre technique ou relevant de l'organisation du travail ont été identifiées par nos assistants de recherche, notamment : l'ampleur de la tâche qui suscitait du découragement, les pressions des chercheurs pour réaliser beaucoup de travail en peu de temps, la progression lente de la recherche et le désir d'obtenir rapidement des résultats concrets.

Moi, je m'attendais plus à des scénarios cette année. On dirait que nous autres, on veut un projet défini. Ça presse-là! On voit notre forêt à l'échelle du territoire. Il n'y a quasiment plus d'arbres. On est encore au même niveau. Quand le projet va être terminé, je vais être plus à l'aise de travailler. (Il va y avoir) moins de pression dans ce sens là.

Nacka, 2005

Il y a la lenteur des choses. Au début, j'étais découragé. Ça m'a pris du temps à apprendre que le dossier avance, mais petit pas à petit pas.

Cmaganec, 2005

Des craintes relatives à la propriété intellectuelle des informations transmises par les aînés étaient également souvent mentionnées :

Les consultations doivent être limitées, c'est-à-dire (qu'il faut) respecter l'anonymat des familles et des personnes... les archives. Ne pas divulguer les informations. C'est important pour les plantes médicinales.

Minope, 2007

Le manque d'espace pour travailler (le bureau du Comité Forêt étant petit, très fréquenté et surchargé de cartes et de dossiers de toutes sortes) et la disponibilité des moyens de transport (le véhicule du Conseil de bande n'étant pas toujours libre et les distances longues à parcourir) étaient également un problème souvent mentionné par nos agents de recherche. Pour ma part, j'ai aussi identifié que les conditions de vie générales des membres de la communauté (ceux-ci résidant dans des habitations rudimentaires, sans eau ni électricité) et les problèmes sociaux auxquels ils font face (alcool, drogue, violence, criminalité) constituaient également des contraintes à l'organisation du travail. Nous avons également dû nous adapter aux habitudes de la communauté en ce qui concerne la participation aux activités sociales et les horaires de travail fluctuant. Bien entendu, les décès entraînent l'arrêt de toutes les activités dans la communauté pendant plusieurs jours. De même, toute la population est monopolisée lorsque des assemblées générales ou d'autres activités sociales ont lieu. Bref, peut-être pouvons-nous prendre exemple sur ce type d'organisation du travail qui est mieux intégré à la vie familiale et communautaire que dans la société euro-canadienne. Il n'est pas certain que ceci cause plus de baisse de « productivité » sur le long terme lorsque comparé à notre type d'organisation du travail. Au cours de nos travaux, j'ai moi-même dû prendre un congé de quatre mois pour épuisement professionnel, que mes assistants de recherche ont interprété avec lucidité.

La dépression, ça existe aussi dans notre communauté. Le temps productif est de quatre à cinq heures par jour. Je l'ai dit à Yvan : « elle travaille trop ». On l'avait dit aussi au colloque à Rouyn. L'agenda est trop chargé. Moi-même, je me suis posé la question : « est-ce que je l'ai assez aidée pour qu'elle en arrive là? » C'est pour ça que je t'ai dit : « prends soin de toi ».

Cmaganec, 2005

Travailler ensemble

Les adaptations que nous avons réalisées de part et d'autre ont permis à notre équipe de recherche d'apprendre à travailler ensemble. Ces efforts ont fait en sorte que notre

projet a finalement pris un rythme de croisière. Une forme d'approvisionnement de la tâche a amélioré notre confiance. Le sentiment d'appartenir à une équipe solidaire a également eu un effet motivant qui a favorisé l'implication de tous les membres. Cette solidarité s'est développée de manière réciproque et a eu des retombées positives sur tout le projet. D'un côté, l'expertise scientifique des chercheurs sécurisait les assistants de recherche face aux acteurs industriels et gouvernementaux, les chercheurs agissant à titre de « médiateurs culturels ». Réciproquement, tel que décrit par Charest (2005) et par Bombay (*in* Smith, 2002) les assistants de recherche jouaient le même rôle entre la communauté et les chercheurs. Ceux-ci offraient aux chercheurs un meilleur accès aux savoirs traditionnels et aux points de vue des gens de Kitcisakik. D'autre part, les assistants de recherche étaient les mieux placés auprès de leur communauté pour expliquer les orientations et le cheminement de la recherche.

Les présentations que nous avons faites à des colloques ont été souvent l'occasion d'exprimer cette solidarité qui s'est développée au sein de notre équipe. Nous avons même présenté conjointement, au colloque annuel de la Chaire industrielle CRSNG/UQAT/UQAM (novembre, 2003), le point de vue des chercheurs et celui des assistants de recherche concernant les adaptations qui furent nécessaires au sein de notre équipe pour apprendre à travailler ensemble.

Moi, je ne laisserai pas mes collègues répondre seuls à des questions. Comme au colloque (à Rouyn). La vision d'une communauté, c'est plus communautaire. Non individualiste.

Nacka, 2003

Les premières fois que nous avons préparé des communications, ce sont les chercheurs qui insistaient pour faire des présentations conjointes avec les assistants de recherche. Ceux-ci en sont venus à apprivoiser ce mode de communication très normé. Lorsqu'ils ne participaient pas à la présentation en tant que telle, les assistants

de recherche insistaient pour accompagner les chercheurs « pour ne pas nous laisser seuls ». Ils prenaient souvent la parole aux périodes de questions pour offrir des précisions à l'auditoire et appuyer les résultats de nos travaux ou défendre la position des chercheurs.

Il faut faire preuve d'une certaine sensibilité pour capter et interpréter les signaux et les codes culturels qui s'expriment dans nos relations de travail avec nos collègues autochtones. La confiance établie au fil du temps a permis l'expression des malaises et a favorisé la clarification des malentendus. Les chercheurs doivent savoir juger quel type d'intervention, dans le cadre de la relation de travail, est le plus pertinent à une situation donnée. Mais avant tout, il a fallu accorder le temps nécessaire pour instaurer la confiance. Les gens de Kitcisakik ont commencé à mieux comprendre ce que nous faisons et nous avons éventuellement reçu l'appui explicite des aînés et un encouragement à poursuivre notre travail. Ceci a renforcé le sentiment d'appartenance des membres autochtones à notre équipe de recherche et a facilité leur travail auprès de la communauté. Il est devenu plus facile de rencontrer les gens et d'aborder les questions forestières avec eux.

B) La participation communautaire au projet de recherche

Nous n'avions pas prévu l'ampleur du défi de la participation communautaire au projet de recherche. Plusieurs membres de la communauté n'étaient pas prêts à se livrer à des chercheurs Blancs envers qui la confiance restait à établir. Il fallut plus de trois années de travail (mars 2003 à octobre 2006) et de nombreux allers-retours dans la communauté pour récolter les données nécessaires à la réalisation du premier volet de la recherche qui visait la caractérisation des représentations anicinapek de la forêt et de la foresterie. Même la collaboration de nos deux assistants de recherche communautaires ne suffisait pas à rassurer les gens et à favoriser le dialogue sur la question forestière de manière formelle.

Enjeux psycho-sociaux, politiques et organisationnels

La crise des barricades de décembre 1997 avait créé de la dissension dans la communauté, le chef n'ayant pas obtenu l'unanimité autour de sa manière de sortir du conflit. L'accord intérimaire qui mettait sur pied le Comité Forêt était évalué par plusieurs comme étant un pauvre compromis où la communauté était encore perdante. Dans ce contexte, on comprend mieux les réserves qu'ont pu exprimer certains membres de la communauté à collaborer avec le Comité Forêt et à participer à la recherche.

Pendant qu'on mettait en place le Comité Forêt en 1998, il y avait des gens de la communauté qui étaient toujours présents pour voir ce qui se passait. Ils regardaient l'information qui sortait du Comité Forêt. Ils voulaient savoir. Nous autres, on avait rien à cacher : « c'est pas nous autres les ennemis ; nous, on est de votre bord ! » Mais ils ne voyaient pas ça de même, parce que politiquement, ils n'avaient pas accepté que je prenne cette décision-là. (en faisant référence à la décision d'éviter la confrontation avec l'industrie et le gouvernement et de préparer la communauté à négocier, notamment à travers la mise sur pied du Comité Forêt). Aujourd'hui, (pour certains membres de la communauté) c'est encore une attitude d'arrogance par rapport à l'industrie. Ils n'ont pas calmé encore leur colère, ces gens-là.

Jimmy Papatie

Tel qu'en fait foi cet extrait de mon journal de bord de l'été 2004, il a été très difficile de rencontrer les gens pour des entrevues. Entre le 13 avril et le 22 août 2004, j'ai fait quatre voyages à Kitcisakik, passé quarante jours sur le terrain, roulé 10 000 km... et rencontré dix personnes au cours de quatre entrevues ! Il était compliqué d'organiser des rendez-vous avec les familles. Il fallait souvent s'y reprendre à plus de trois ou quatre fois. Des circonstances incontrôlables modifiaient notre agenda (activités communautaires, décès, réunions, problèmes sociaux, etc.), des complications techniques comme la disponibilité de véhicules, les longues distances à parcourir pour rencontrer les gens chez eux, l'absence de communications téléphoniques nuisait au déroulement de nos travaux. La participation communautaire était pour le moins hésitante.

Journal de bord - 4 au 17 juillet 2004

Présentation du projet de recherche à Sylvia, notre stagiaire ;

Visite de terrain avec Domtar ;

Rencontre avec un fonctionnaire du Secrétariat aux affaires autochtones pour discuter du financement du Comité Forêt ;

Préparation de la rencontre d'harmonisation avec Tembec ;

Deux détours bredouilles chez la compagnie Cdex pour faire signer l'entente de partenariat ;

Travail avec Nacka sur le guide d'entrevue (corrections ; traduction) ;

Multiples essais d'entrevues manqués :

- Jules : je lui remets copie du questionnaire en lui demandant d'organiser une rencontre avec sa famille pour le 14 juillet. Je ne le revois jamais ;
- Raymond : « il est malade » ;
- Voyage manqué au Grand Lac pour rencontrer des aînés : « la route n'est pas belle. » ;
- Tentative pour rencontrer la famille Marcoux : « il fait beau, ils sont partis en camping. »
- Tentative pour rencontrer la famille Mitchell : « ils n'ont jamais eu l'information pour la rencontre. »
- Tentative pour rencontrer la famille Bérubé : « pas le bon moment, mes sœurs se chicanent. »
- Tentative pour rencontrer les aînés Louis et Lucien : « Marie, il faut que tu ailles chez les gens pour les rencontrer », me dit mon assistant de recherche. - « D'accord, veux-tu venir avec moi? » - « Je ne sais pas si ils sont là! ».

Après toutes ces tentatives infructueuses, je crie « au secours! ». « Pourquoi ça ne fonctionne pas? ». Je cherche de l'aide : j'en discute avec Jacques, anthropologue qui a travaillé à Kitcisakik ; je rencontre Linda, la travailleuse sociale ; j'en parle avec Samuel, un « sage » de la communauté. Et je m'adresse à Francine, la directrice du Conseil de bande et à Monique, membre du Conseil. Elles m'offrent de m'accompagner pour faire du porte à porte. Au 8^e jour de ce voyage, je réussis à faire ma première entrevue.

En réponse aux difficultés que nous avons rencontrées à réaliser des entrevues selon un plan prédéterminé, nous avons développé une approche adaptative multi-stratégique. Nous avons tenté de tirer profit de chaque situation qui pouvait permettre de recueillir des données (voir la méthodologie présentée à la section 5.3.1). Ces différentes stratégies ont contribué à faire connaître les objectifs du projet de recherche et ont favorisé la participation communautaire. Nos assistants de recherche étaient également en mesure de faire un diagnostic réaliste de la situation et de proposer des ajustements à nos stratégies.

Le canot, ça été une belle expérience. La responsabilité qu'on a donnée aux participants. C'est pas nos mots qu'on a utilisé. C'est les leurs. Le *Power Point* a été réussi à cause de leur implication. Pour moi, les deux dernières années, on a fait beaucoup de choses pour sensibiliser la communauté. Mais il faut trouver d'autres moyens pour être plus efficace. Quand on fait des entrevues, pour rencontrer les employés, il faut avoir leur agenda, s'acclimater à leur agenda. Il faut faire un effort pour rencontrer les gens qui travaillent.

Cmaganec, 2005

L'appui indéfectible des leaders politiques de la communauté a également été un facteur renforçant. À chaque réunion communautaire ou assemblée générale, le chef de la communauté et ses conseillers ne manquaient pas l'occasion de souligner le travail de l'équipe de recherche et d'encourager la population à participer aux enquêtes. Les témoignages des aînés sur les questions forestières au cours des assemblées générales ou des réunions communautaires ont également été un incitatif pour inviter la population à s'exprimer.

Par ailleurs, l'agenda de recherche devait aussi s'adapter à la disponibilité des chercheurs. Un séjour prolongé de l'ordre de deux mois consécutifs aurait peut-être permis de récolter les données de manière plus efficace. Ne demeurant dans la communauté que pour des périodes de une à deux semaines consécutives, le travail

était souvent interrompu et le temps de transport multiplié. Par contre, les liens que nous avons créés dans la durée ont eu d'autres avantages.

De plus, tel qu'en témoigne également mon journal de bord, mon engagement auprès du Comité Forêt faisait en sorte que je m'impliquais dans une multitude d'autres dossiers forestiers qui étaient connexes au projet de recherche mais qui ne faisaient pas progresser les entrevues (financement, harmonisation, certification, etc.). Cette forme d'engagement était toutefois la plus cohérente avec mon choix de recherche collaborative et la plus pertinente dans les circonstances.

D'autres incitatifs ont dû être utilisés pour favoriser la participation communautaire. Les membres de certaines communautés ayant eu plusieurs expériences de collaboration avec des chercheurs exigent souvent d'être rémunérés pour des entrevues. Nous avons discuté de cette pratique avec les dirigeants de Kitcisakik et avec nos assistants de recherche. Nous avons convenu que la rémunération n'était pas la meilleure façon d'intéresser les gens aux questions forestières et risquait d'entraîner une forme d'instrumentalisation qui aurait pu nuire à notre objectif de renforcer les dynamiques participatives à partir d'un désir communautaire de transformation des réalités. Nous avons plutôt choisi de remercier les participants à nos rencontres en organisant des repas communautaires ou en choisissant de tenir un atelier ou une réunion dans un site qui leur plairait (comme par exemple dans le cas de la réunion des aînés dans un hôtel de Val-d'Or, ou de l'atelier de Duparquet dans un centre de recherche avec accommodations sur place et visites sur le terrain).

Malgré tous ces efforts, la participation communautaire demeure un enjeu important des recherches réalisées en milieu autochtone. Ce défi exige de la part des chercheurs une sensibilité au contexte social, le sens du « timing » et une grande capacité

d'adaptation, en particulier, une facilité à réagir à des situations inattendues et à proposer des alternatives.

Nous avons certes vu la participation de la communauté à nos travaux s'améliorer graduellement avec le temps, mais c'est plutôt dans la durée, en additionnant la somme de toutes nos interventions que l'on a été en mesure d'atteindre nos objectifs, tant en ce qui concerne les données à recueillir qu'en ce qui a trait à l'instauration d'un dialogue communautaire sur la forêt. Malgré tout, nos assistants de recherche autochtones étaient souvent déçus du niveau de participation de la communauté lorsqu'on organisait des activités, des réunions ou des présentations.

Ce que je réalise aussi, c'est que dans la communauté comme tel, pour l'implication, lorsqu'on organise des rencontres, le pourcentage que je pourrais donner, ça peut varier entre 5 et 10%. L'implication de la communauté, ça, c'est encore un point d'interrogation. [...] Au début, c'était difficile pour les gens de parler de la foresterie. Moi, je les comprends, je sais que d'autres années, ils étaient susceptibles. À force de leur expliquer le travail à faire, ils ont peut-être plus commencé à comprendre. C'est pour ça qu'ils participent dans la recherche. Si on était arrivés comme ça, sans donner d'explications, ils ne participeraient pas. Il faut que vous les informiez.

Nacka, 2008

Nos assistants de recherche étaient surtout déçus de la participation des jeunes qui, selon eux, semblaient peu intéressés aux questions forestières. Pourtant, leurs commentaires au cours du projet photographique de l'expédition en canot de 2004 ont témoigné de l'attachement des jeunes à leur culture et au territoire et de leurs inquiétudes au regard des activités forestières.

Par contre, plusieurs aînés ont été des informateurs extrêmement fidèles et pertinents. Nous avons réalisé dix-huit rencontres avec des aînés, en entrevue ou au cours d'autres activités de recherche. Un petit noyau de trois ou quatre aînés ont été de réguliers collaborateurs et ont voulu participer à la plupart des activités que nous

organisations. Nos assistants de recherche appréciaient l'occasion que le projet leur offrait de dialoguer avec les aînés. Minope s'investissait particulièrement auprès d'eux pour favoriser leur participation, les aspects organisationnels des rencontres étant tout aussi importants que les sujets abordés.

Au début, (les aînés), ils avaient des craintes que les informations soient divulguées à d'autres personnes. La confiance, c'est important. Mon père me pose souvent la question : « allez-vous venir (poser des questions) avec les mêmes personnes? Qu'est-ce qu'ils veulent savoir? » Ils vont se poser la question : « où en est le résultat? ». Avec certains, la confiance peut être distante, même si je suis là. [...] Avec mon père, j'avais expliqué de A à Z, tous les éléments du travail. Il faut que j'arrive à lui faire comprendre, à le convaincre que c'est très bon de pratiquer la recherche. [...] Il faut que j'explique, de façon convaincante qu'ils (les chercheurs) sont rendus à peu près à cette étape-là, qu'ils vont montrer des diapos, qu'ils vont voir des photos avec telle ou telle personne, qu'ils vont avoir une place assez confortable, au niveau physique. Ce sera moins dur pour eux-autres.

Minope, 2008

DEUXIÈME NIVEAU D'IMPLICATION : LE QUESTION FORESTIÈRE PRISE EN CHARGE PAR LA COMMUNAUTÉ

La prise en charge de la question forestière à l'échelle communautaire s'est manifestée autour de trois pôles : A) la participation aux consultations forestières ; B) la structuration du Comité Forêt ; C) la constitution d'un Comité de soutien communautaire.

A) La participation aux consultations forestières

En conjonction avec les autres activités du Comité Forêt, notre analyse montre que le projet de recherche a concouru à stimuler la dynamique participative sur les questions forestières au sein de la communauté de Kitcisakik. En particulier, au début de nos travaux, nous avons saisi l'occasion des consultations industrielles pour rencontrer les familles concernées et discuter de leurs préoccupations. Notre intervention offrait aux

familles un contexte facilitateur qui permettait parfois de surmonter les tensions qui pouvaient se présenter dans une relation bilatérale avec l'industrie. Avec la permanence du Comité Forêt et le soutien des assistants de recherche, ces « rencontres d'harmonisation » entre les familles et l'industrie se sont multipliées. En 2006-2007, le Comité Forêt a répondu à 34 demandes de consultation ; en 2007-2008, la communauté participa à plus de 60 consultations forestières. Même si le contexte des consultations portant sur les plans de récolte demeure délicat et sujet à controverse, les familles ont commencé à se sentir mieux soutenues pour exprimer leurs préoccupations au regard des activités forestières. Nos assistants de recherche ont toutefois parfois vécu durement les pourparlers entre les familles et l'industrie. Jimmy Papatie évoque ici les négociations qu'on a appelé « sur les capots de truck » en faisant référence à des situations de marchandage à courte vue qui n'étaient pas cohérentes avec la politique du Comité Forêt et du Conseil.

Je te dirais que pour certains, le fait qu'on a été capable de s'asseoir avec l'industrie, ça s'est mis à vouloir avoir des scies à chaînes, des cadeaux et des bébelles. Puis nous autres on leur disait : « c'est pas pour des bébelles qu'on s'assoit avec ces gens là, c'est pour changer leur façon de voir la forêt et leur apprendre ce que nous autres on pense. »

Jimmy Papatie, 2007

La foresterie demeure un problème extrêmement complexe qui a laissé son empreinte dans l'esprit des gens de Kitcisakik. Dans ce contexte, le changement s'opère lentement.

« L'espoir est là, mais ça va dépendre d'eux autres. Si le gouvernement n'accepte pas les 60 mètres (comme bande de protection riveraine, tel que demandé par certaines familles). C'est là qu'il y a une perte de confiance. Si ils ne sont pas capables, je vais jouer avec les mots du gouvernement. Pourquoi ils vont nous demander nos préoccupations, notre vision, si ils ne sont pas capables de respecter? Il ne faut plus qu'on se fasse écraser par d'autres organismes. C'est assez. »

Nacka, 2003

La participation industrielle au projet de recherche a contribué à améliorer le dialogue entre la communauté et l'industrie forestière, tant à l'échelle individuelle et familiale qu'au niveau collectif et politique par l'intermédiaire du Comité Forêt. Bien qu'elle fut une arme à double tranchant car elle introduisait de la confusion parmi les gens de Kitcisakik au regard de l'affiliation des chercheurs et même des assistants de recherche, notre collaboration de recherche offrait un exemple de conciliation de la part de l'industrie. En ce sens, l'amélioration de la participation communautaire aux consultations forestières initiées par le gouvernement et l'industrie a été une retombée importante de la recherche. Le processus de clarification des préoccupations, des valeurs et des aspirations communautaires que nous avons entrepris se traduisait dans la nature des échanges entre les familles et l'industrie. Ce dialogue sur le terrain, qui pouvait prendre toutes sortes de formes, allant de la frustration à la conciliation, allait néanmoins constituer l'assise de l'élaboration du message politique des dirigeants de Kitcisakik en matière de foresterie.

B) La structuration du Comité Forêt

Le positionnement politique du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik en faveur du dialogue avec le gouvernement et l'industrie a été une retombée majeure du développement du Comité Forêt et du soutien apporté par le projet de recherche (expertise, réseautage, financement, démarche de clarification des valeurs, renforcement des dynamiques participatives et des capacités communautaires en foresterie). Mais ce positionnement politique n'aurait pu se réaliser sans la mise en place d'un dialogue communautaire qui permettait aux gens de s'exprimer sur la forêt et la foresterie par l'intermédiaire des activités associées au projet de recherche. Parallèlement, les rencontres d'harmonisation entre les familles, les compagnies forestières et le gouvernement ont été des occasions d'échanges où prenait place une forme d'apprentissage collaboratif. C'est donc précisément l'émergence de ce dialogue multilatéral qui a constitué le fondement et le soutien populaire de la

stratégie politique d'ouverture qu'a adoptée le Conseil des Anicinapek de Kitcisakik. La priorité accordée au renforcement des capacités à travers la permanence du Comité Forêt a servi d'assise au développement du discours politique.

On se souviendra que le premier Comité Forêt a été mis sur pied dans le cadre de l'Entente de 1998 entre le gouvernement, l'industrie et la communauté. Ce comité n'avait jamais obtenu le financement nécessaire pour devenir permanent. Avant le démarrage du projet de recherche, il fonctionnait principalement sur une base *ad hoc* avec des membres bénévoles pour répondre aux urgences en matière de foresterie.

Dans cette période là, je savais que tôt ou tard, on serait *pognés* avec l'industrie, c'était juste une question de temps, puis je disais à Donna (ancien chef de la communauté) : « il faut se préparer, il faut une équipe, il faut un comité ».

Jimmy Papatie, 2007

Le projet de recherche est venu relancer les activités du Comité Forêt et a contribué à lui donner un statut permanent. Grâce au budget de recherche, combiné à des fonds de sources gouvernementale et industrielle, le Comité Forêt est devenu un pôle de développement communautaire. Le mandat du Comité Forêt consistait notamment à offrir un soutien professionnel et technique en matière de foresterie au Conseil des Anicinapek de Kitcisakik. Le rôle politique du Comité Forêt est rapidement devenu important. Les membres du Conseil et de l'équipe de gestion de Kitcisakik, conscients de l'importance de la recherche pour accompagner la communauté dans sa démarche émancipatrice, nous offraient un appui qui s'est avéré essentiel. Tel qu'en témoigne cet extrait d'entrevue réalisée avec Yvan Croteau, ingénieur forestier et co-gestionnaire du Comité Forêt depuis ses débuts, le projet de recherche a contribué au positionnement politique de Kitcisakik à l'échelle régionale et même provinciale dans le dossier forestier.

Le contexte faisait en sorte qu'il y avait beaucoup d'inconnu. Je dirais qu'on ne connaissait ni l'intérêt précis des membres de la communauté en relation avec la forêt, ni qui étaient les acteurs qui étaient autour de la communauté. Et puis l'arrivée du projet de recherche nous donnait une occasion de dialogue avec tous les acteurs, à travers notre mandat. Je pense que cela a donné le ton. Cela nous a aidé à approfondir les discussions parce que la conceptualisation de la recherche nous poussait à aller un petit peu plus loin sur les questions forestières. Et puis en même temps cela a peut-être permis au Conseil d'avoir de la retenue sur le ton qu'il pouvait utiliser avec les acteurs, qui rapidement sont devenus des partenaires de la recherche.

Yvan Croteau, avril 2008

La figure 5.3 illustre le cheminement du projet de recherche, parallèlement à l'institutionnalisation du Comité Forêt de Kitcisakik entre 1998 et 2008. Alors qu'au moment des premières étapes d'exploration pour le développement du projet de recherche en 2001, le Comité Forêt fonctionnait avec une équipe bénévole et à peine 50 000\$ de budget non-récurrent, en 2006-2007, le Comité Forêt avait réalisé 21 projets avec un budget de 688 000\$, créant 40 emplois temporaires, des formations pour 29 personnes et fonctionnait avec une équipe de 5 employés permanents. Aujourd'hui, le Comité Forêt est en voie de devenir un service d'aménagement du territoire au sens plus large qui englobe tous les dossiers touchant l'environnement et les ressources naturelles.

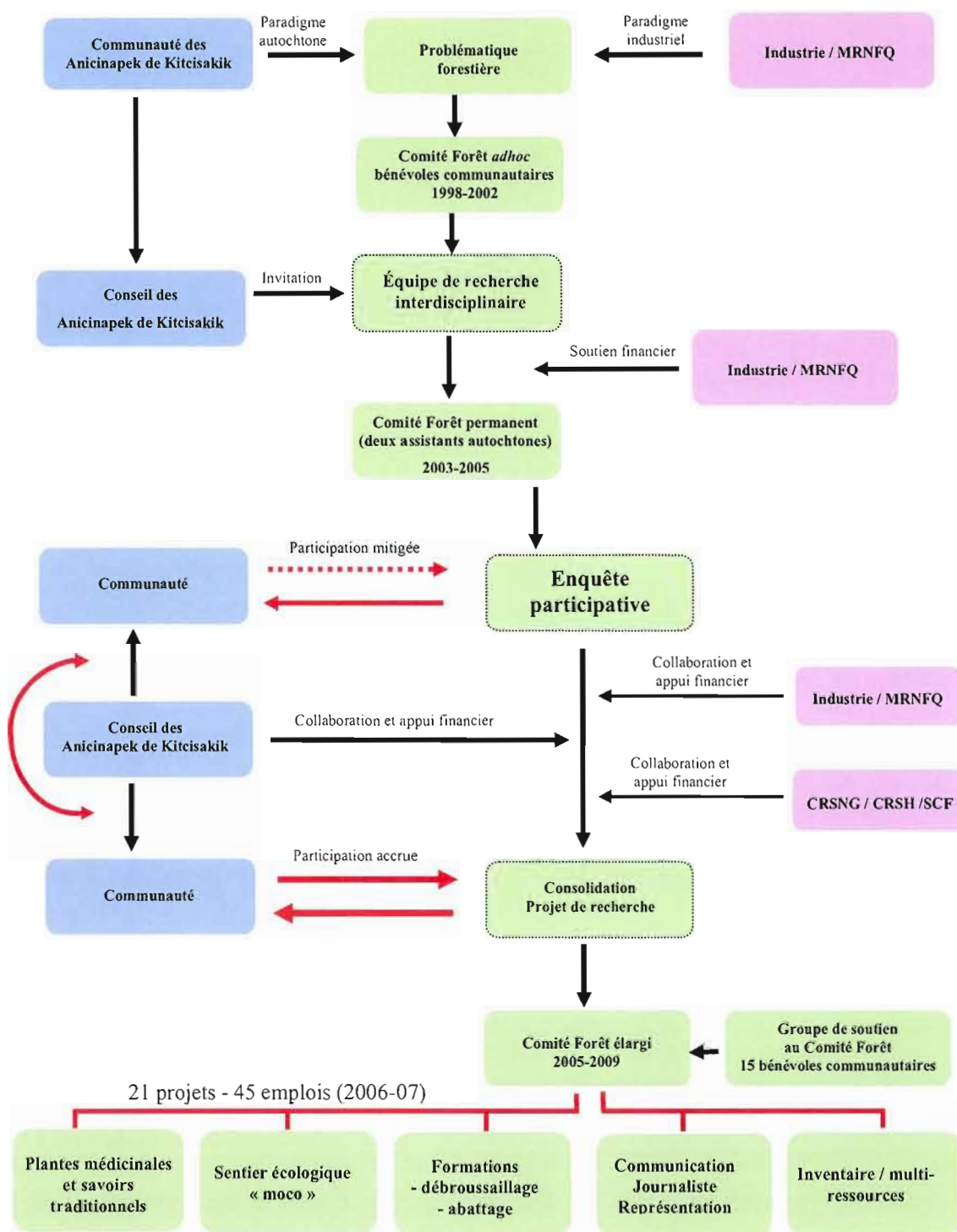


Figure 5.3 : Cheminement du projet de recherche et évolution du Comité Forêt (1998-2008)

Tous nos informateurs sont d'avis que la recherche a eu un effet structurant pour le Comité Forêt et a concouru à sa consolidation, à sa permanence et à son rayonnement. Les activités de recherche sont demeurées intimement liées aux autres projets du Comité Forêt, créant une synergie complémentaire : les membres de la communauté qui étaient employés pour des projets comme l'inventaire multi-ressources, le projet sur les plantes médicinales, les communications environnementales et le sentier d'interprétation en forêt ont tous été des collaborateurs de la recherche, soit comme informateurs, comme organisateurs de rencontres, comme soutien politique ou administratif ou comme personnes-ressources pour valider les données.

Le travail s'élargit avec les projets qui augmentent, comme les sites autochtones, les plantes médicinales. On est rendus une armée de forestiers et bien mieux équipés pour l'archivage des données importantes. Il y a un manque d'intérêt chez les jeunes, mais l'implication des aînés augmente. [...] La persévérance du Comité Forêt, de l'équipe, des aînés, de tous les partenaires est un point positif.

Sylvia

C) La constitution d'un Comité de soutien communautaire

Tous les employés du Comité Forêt ont également fait partie du Comité de soutien, un regroupement de personnes de la communauté qui étaient intéressées par les questions forestières et qui ont été sollicitées dans le cadre de la recherche pour participer à certaines activités de cueillette de données ou pour valider des informations. Le Comité de soutien est devenu un groupe intergénérationnel à géométrie variable qui peut compter sur une vingtaine de personnes et peut agir à titre de comité consultatif, comme par exemple lorsqu'il s'agit de valider la pertinence de certaines stratégies ou de certains outils développés par le Comité Forêt (la délimitation des aires protégées, la carte d'affectation du territoire, etc.). Le Comité de soutien est en fait un bassin de personnes-ressources qui peuvent être interpellées sur les questions forestières. Il offre également un contexte privilégié de participation

et d'éducation communautaire. En outre, les prochaines étapes du projet de recherche feront appel au Comité de soutien, en particulier pour la discussion des scénarios modélisés dans le cadre du volet II. le Comité de soutien est devenu un groupe consultatif d'experts communautaires pour les questions forestières.

TROISIÈME NIVEAU D'IMPLICATION : LA CONCERTATION INTER-COMMUNAUTAIRE

La solidarité, le partage de l'expertise et la concertation entre les communautés algonquines sont un défi pour l'avenir des Algonquins qui devront se regrouper pour amorcer le processus de clarification des droits ancestraux et de revendication territoriale. Les communautés algonquines évoluent dans des contextes qui leur sont propres, tant d'un point de vue matériel (conditions de vie, habitation, services, revenus, etc.) que politique. Pour les Algonquins, il a été difficile jusqu'à ce jour, d'établir une stratégie commune de négociation avec les instances gouvernementales. Le dossier forestier est une occasion pour les communautés d'amorcer une démarche de concertation autour d'enjeux qui les concernent tous. En avril 2008, les représentants de quatre communautés algonquines du Québec ont participé à une rencontre organisée par le Comité Forêt pour présenter aux Premières nations les résultats des travaux et des recherches réalisés à Kitcisakik au cours des dernières années. Certains résultats de notre projet de recherche sont déjà utilisés dans d'autres communautés algonquines, notamment à Pikogan. De plus, notre projet a été à l'origine d'une démarche de consolidation de la recherche à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Ainsi, le professeur Hugo Asselin, de l'unité d'enseignement et de recherche en sciences du développement humain et social a obtenu au printemps 2008 une Chaire de recherche du Canada en foresterie autochtone qui contribuera au rayonnement des travaux réalisés à Kitcisakik.

Enfin, nous prévoyons présenter en détails les résultats finaux du projet de recherche à toutes les communautés algonquines à l'automne 2009 dans le but de mettre en

commun les expertises développées au cours des dernières années et d'initier de nouvelles collaborations.

QUATRIÈME NIVEAU D'IMPLICATION : LE RAYONNEMENT RÉGIONAL ET NATIONAL

La synergie qui a été mise en place au cours de la recherche a également eu des retombées régionales et nationales pour Kitcisakik. J'ai souvent travaillé en collaboration avec le Comité Forêt pour préparer des mémoires ou pour participer à des consultations sur le régime forestier, qu'il s'agisse de la Commission d'étude sur la forêt publique québécoise, des plans généraux d'aménagement des compagnies forestières, de la Commission forestière régionale, des tables de gestion intégrée des ressources, des consultations du ministère de l'Environnement sur les aires protégées, des projet d'Hydro-Québec, des rencontres avec la SEPAQ ou autres types de forums.

En collaboration avec nos assistants de recherche autochtones nous avons présenté nos travaux à de nombreuses rencontres scientifiques. Ces présentations étaient toujours l'occasion pour Kitcisakik de mieux se faire connaître. Notamment, notre équipe a présenté ses résultats à plusieurs reprises au colloque annuel de la Chaire de recherche en aménagement forestier durable à Rouyn. Nous avons également organisé un colloque en foresterie autochtone à Val d'Or qui réunissait plus de 300 personnes. Nous avons présenté nos résultats au colloque organisé par la Société Recherches amérindiennes et la Chaire de recherche sur le territoire de l'UQAM. Nous avons participé au Forum forestier mondial à Québec en 2002. Enfin, nous avons été invités à présenter nos travaux au Carrefour de la recherche forestière à Québec à l'automne 2007 et au colloque international sur les sciences régionales à Rimouski à l'été 2008. Le Comité Forêt de Kitcisakik a déposé un mémoire dans le cadre de la consultation provinciale sur le *Livre vert* (Gouvernement du Québec, 2008) portant sur la réforme du régime forestier au Québec et participera certainement aux audiences de la Commission parlementaire prévue pour l'automne.

Une autre implication significative du Comité Forêt de Kitcisakik fut la participation de notre assistant de recherche autochtone à la Commission forestière régionale de l'Abitibi-Témiscamingue (CFRAT). Cet organisme fut mis sur pied comme projet-pilote suite aux recommandations de la Commission Colombe (Gouvernement du Québec, 2004) dans le but de coordonner les actions régionales pour le développement et la mise en valeur du milieu forestier. Malgré le fait que l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador suggère plutôt la mise sur pied d'une Commission forestière autochtone qui soit distincte de l'entité provinciale, le Comité Forêt de Kitcisakik a choisi d'occuper un siège à la Commission régionale « avec le souhait et dans l'esprit que la réalité autochtone soit reconnue et considérée avec respect » (CFRAT, 2008).

Enfin, l'aboutissement de nos efforts des sept dernières années s'est concrétisé en avril 2008 lorsque le Comité Forêt a convoqué tous les acteurs régionaux du milieu forestier pour présenter sa stratégie et les outils que nous avons développés en aménagement forestier, notamment le cadre de critères et indicateurs de foresterie anicinape. Cette rencontre a regroupé une quarantaine de personnes représentant les milieux industriel, gouvernemental et municipal. Bien que les propositions du Comité Forêt concernant l'aménagement forestier et l'affectation du territoire bousculent l'ordre établi et ne cadrent pas nécessairement avec les règles en vigueur au Québec, les changements prévus au régime forestier offrent un contexte pour redéfinir le rôle des acteurs. Les participants à cette rencontre ont montré une certaine perplexité face aux propositions de Kitcisakik. Celles-ci ont toutefois suscité un grand intérêt parmi l'auditoire. Plusieurs ont applaudi l'effort du Comité Forêt pour soumettre des propositions claires qui offraient une base de discussion. De part et d'autre, une volonté de dialogue et d'ouverture s'est manifestée.

5.5.2 Composante éducative

Le renforcement des capacités locales en aménagement forestier constituait le deuxième objectif de la dimension stratégique du volet transversal. Telles qu'en témoignent les informations présentées à la section 1.1.1, le profil de scolarité des membres de la communauté de Kitcisakik atteste d'un retard important en comparaison avec le reste de la population québécoise. En 2002, le Canada ne comptait qu'une trentaine de forestiers professionnels autochtones accrédités (Smith, 2002). L'ANFA a évalué que les services de 500 d'entre eux seraient nécessaires d'ici 2010. Cet organisme a contribué à faire en sorte que la Stratégie nationale sur la forêt mette l'accent sur le développement des capacités⁸¹ des Premières nations en aménagement forestier. Mais à Kitcisakik, le défi dépasse celui de l'accès aux études collégiales ou universitaires en foresterie. Il consiste d'abord à encourager les jeunes à terminer leurs études secondaires et à soutenir le retour à l'école des décrocheurs. Pour ceux qui atteignent les études collégiales, il s'agira certes de susciter un intérêt pour les questions forestières. En ce sens, le Comité Forêt et l'équipe du projet de recherche ont agi comme une communauté d'apprentissage dynamique et ont offert aux gens de Kitcisakik une « vitrine » et, pour plusieurs, une expérience de travail en foresterie.

Les entrevues réalisées dans le cadre du volet transversal montrent que le projet de recherche a contribué au renforcement des capacités individuelles des membres de notre équipe de recherche et, dans une moindre mesure, des autres membres du Comité Forêt et du Comité de soutien. De plus, par l'institutionnalisation du Comité Forêt, le projet de recherche a contribué au renforcement des capacités collectives et au développement d'un pouvoir-faire au sein de la communauté.

⁸¹ Les sciences de l'éducation font la distinction entre « capacités », « compétences » et « habiletés » (Jonnaert (2002). Toutefois, conformément au terme anglais généralement utilisé dans l'expression « capacity building », nous avons adopté le mot « capacités » pour désigner indistinctement les compétences, les capacités et les habiletés. Une analyse plus approfondie de la portée éducative de notre recherche s'intéresserait toutefois à la distinction entre ces types de savoirs, savoir-faire et savoir-être.

LE RENFORCEMENTS DES CAPACITÉS DANS L'ÉQUIPE DE RECHERCHE

Les deux assistants de recherche que nous avons embauchés en 2003 n'avaient aucune expérience dans le domaine forestier et possédaient une scolarité de deuxième secondaire. L'un était âgé de 43 ans et avait été membre du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik, notamment pendant la crise des barricades de 1998, l'autre était âgé de 23 ans et avait travaillé à la maison des jeunes de Kitcisakik. Notre stratégie éducative a été celle de la communauté d'apprentissage qui s'appuie sur un processus de co-construction de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être. Tel qu'illustré à la figure 5.1 (section 5.3.2), la communauté d'apprentissage favorise la complémentarité des approches dialogiques, collaboratives, interdisciplinaires, praxiques, expérientielles, résolutiques et critiques pour accompagner un processus d'émancipation collectif.

Nous avons pu mesurer le chemin parcouru en analysant les résultats des entrevues réalisées avec nos assistants de recherche communautaire, le co-gestionnaire du Comité Forêt et avec nos partenaires industriels et gouvernementaux. Ces résultats couplés à l'analyse de notre expérience de travail collaboratif ont permis d'identifier les catégories de savoirs qui ont été développés ou renforcés au cours du processus de recherche. Ces résultats sont présentés au tableau 5.4. Ces compétences concernent la dimension individuelle du développement technique et professionnel induit par le projet de recherche et s'appliquent donc particulièrement à nos assistants de recherche. Dans une moindre mesure, de telles compétences ont été développées ou renforcées parmi les membres du Comité de soutien et parmi les autres membres du Comité Forêt qui étaient également impliqués dans d'autres projets que la recherche. Dans tous les cas, le désir d'apprendre était marquant et le Comité Forêt a été perçu comme un incubateur pour le développement des capacités et comme tremplin professionnel au sein de la communauté.

Tableau 5.4 : Renforcement des capacités en aménagement forestier chez les assistants de recherche communautaires au cours de la réalisation du projet de recherche

Savoirs	Savoir-faire
<ul style="list-style-type: none"> • Savoirs traditionnels et culturels • Connaissances en écologie forestière • Législation relative à l'aménagement forestier • Mécanismes de consultation • Compréhension du langage et du vocabulaire technique de l'aménagement forestier • Exigences de la recherche universitaire et du contexte académique • Techniques d'entrevues • Éthique de la recherche 	<ul style="list-style-type: none"> • Planification et organisation du travail • Archivage • Rédaction (comptes rendus, rapports, etc.) • Recherche de données et d'informations • Organisation d'entrevues et de rencontres • Présentations publiques à des colloques scientifiques et à des réunions • Traduction algonquin/français • Informatique (<i>Word ; Power point ; Internet ; Arc View</i>)
Savoir-être	
<ul style="list-style-type: none"> • Travail d'équipe interdisciplinaire et intersectoriel • Médiation culturelle auprès de la communauté et auprès des chercheurs et des partenaires • Représentation de la communauté • Capacités critiques • Persévérance • Adaptabilité • Rigueur • Ponctualité • Responsabilité envers la communauté 	

Les données récoltées auprès de nos collègues autochtones illustrent leur perception des apprentissages qu'ils ont réalisés à travers le projet de recherche, tant au niveau cognitif qu'en termes d'habiletés techniques et d'attitudes. Le témoignage de Cmaganec, après une année de travail au sein de l'équipe de recherche est évocateur de la diversité des apprentissages réalisés.

Je ne sais pas si j'ai changé. Moi, ça m'a aidé à clarifier des choses que je ne connaissais pas. C'est une très belle expérience (la recherche). J'ai beaucoup acquis au niveau de l'informatique. [...] Je ne sais pas si je suis satisfait. Je ne sais pas dans quelles balises je vais analyser ça. Je sais mes forces, où elles étaient. J'en ai développé des nouvelles. J'ai beaucoup appris : à lire les cartes (forestières), l'ordinateur, la conception de lettres. Certains gens dans ma communauté me disent que la façon dont je pense aujourd'hui n'est plus la même. Au début, je n'avais pas une conscience communautaire comme ça.

Pour sa part, notre jeune stagiaire explique qu'elle se sentait valorisée dans sa communauté grâce à son travail avec l'équipe de recherche : « Oui, parce que j'ai juste vingt-cinq ans et des fois, je vais me faire demander par les autres, ou me faire demander par *e-mail*, des affaires qu'eux autres ils ne connaissent pas. Alors, ils viennent me voir. Eux, ils sont valorisés d'apprendre. »

Comme nous l'avons vu, notre collègue Nacka explique le contexte et les contraintes liés aux échanges avec les chercheurs. Nous avons également voulu savoir s'il se sentait utile ou compétent dans son travail avec nous. En 2003, il nous confie ceci :

Au niveau de l'équipe, j'aime ça. Mais des fois, vos discussions sont trop longues. C'est sûr, on apprend des choses mais quand c'est trop long, on devient moins intéressés. [...] Des fois, quand on vous écoute, on se sent inutile. Quand on donne notre point de vue, intérieurement, on se sent frustrés. On a tendance à vouloir réagir. On se parle, nous deux (avec Cmaganec). Il faut le dire au moment présent. Des fois, on est intéressés à s'impliquer, des fois, on est pas intéressés. On essaie de pratiquer notre compétence. Comment nous, au niveau des réflexions... On essaie de l'exprimer à partir de là. [...] On essaie de donner

le mieux qu'on peut. Mais quand vous parlez avec vos connaissances et vos expériences, on est touché par l'incompétence après.

Ce témoignage d'une profonde humilité nous a certes fait remettre en question notre manière de valoriser les savoirs de nos collègues et nous a incités à chercher de nouvelles manières d'interagir avec eux. Quatre années plus tard, en entretien de fin de projet, notre collègue revient sur la question de l'estime de soi :

J'ai beaucoup développé quand même par rapport au niveau de la confiance en moi. Parce que je suis conscient de tous les enjeux, de toutes les correspondances qui ont été envoyées dans différentes communautés, que ce soit allochtones ou autochtones. J'ai vraiment appris beaucoup de choses avec les autres aussi, même les ingénieurs forestiers. Tu sais, les ingénieurs forestiers, eux autres, il faut que tu essaies de les suivre! Moi, j'essaie de les suivre, mais c'est quand ils parlent très technique... C'est pour ça que j'ai appris un peu quand même au niveau de la technique.

Plusieurs de ces compétences et de ces savoirs permettent de caractériser le profil d'un forestier autochtone. Selon Harry Bombay (*in* Smith, 2002), directeur exécutif de l'ANFA, celui-ci devra également tenir le rôle d'« agent de changement » :

En plus des exigences habituelles liées à la profession, les forestiers autochtones doivent posséder une compréhension des circonstances particulières affectant leur Première nation, incluant ses traditions et ses coutumes. Le travail devra s'inspirer des conseils des aînés, des utilisateurs traditionnels des ressources et de la communauté en général. Des habiletés interpersonnelles pour établir des relations pertinentes avec la communauté autochtone, et au nom de la communauté, sont une compétence fondamentale à l'emploi. Les forestiers autochtones seront des agents de changement, reconnaissant que des changements aux politiques et aux pratiques forestières sont nécessaires pour assurer la durabilité des forêts.

(trad. pers.)

Bien que nous ne soyons pas encore en mesure de célébrer le premier étudiant de Kitcisakik inscrit dans un programme en aménagement forestier, notre parcours est parsemé de petits succès. Par exemple, notre plus jeune assistant de recherche a été

élu membre du Conseil des Anicinapek et a été nommé responsable des dossiers forestiers ; plusieurs jeunes engagés dans la production de films par le biais du programme *Wapikoni mobile* (ONF, 2008) ont réalisé des courts-métrages sur la forêt et la protection de l'environnement. Enfin, le nombre de projets et d'employés au Comité Forêt est en constante progression depuis 2001.

Le renforcement des capacités communautaires collectives

À la lumière de l'analyse de la participation communautaire, on peut affirmer que le projet de recherche a également favorisé le renforcement de certaines capacités qui relèvent davantage d'un pouvoir-faire collectif (« empowerment », Le Boterf, 2000) puisqu'il se manifeste au niveau institutionnel, organisationnel, ou encore dans le domaine de la représentation politique (tableau 5.5).

Tableau 5.5 : Indices du renforcement des capacités collectives

Capacités communautaires collectives
<ul style="list-style-type: none"> • Mise en place de structures organisationnelles permanentes (Comité Forêt et Comité de soutien) pour soutenir la communauté face aux enjeux de l'aménagement du territoire et de la foresterie
<ul style="list-style-type: none"> • Développement de compétences techniques et professionnelles en aménagement forestier et en gestion de projets
<ul style="list-style-type: none"> • Élaboration d'outils et de stratégies pour soutenir l'implication de la communauté dans l'aménagement forestier
<ul style="list-style-type: none"> • Mise en place d'un réseau de ressources techniques et professionnelles

Depuis son instauration comme structure permanente, le Comité Forêt est devenu une communauté d'apprentissage au sens décrit par Orellana (2005). Tel que le montre notre analyse sur le renforcement des dynamiques participatives, la co-construction des savoirs se réalise à travers la relation dialogique que nous avons établie. De plus, notre travail s'est articulé autour du lien étroit entre les préoccupations sociales,

environnementales et éducatives, dans la perspective d'un changement social vers une plus grande autonomie.

Cependant, malgré une amélioration notable de l'implication de la communauté dans les dossiers forestiers, tant à l'échelle locale que régionale, plusieurs membres de l'équipe de gestion de Kitcisakik (conseillers, administrateurs et directeurs de services) considèrent que ce n'est pas assez. On remarque un manque d'initiative, de motivation ou de persévérance chez plusieurs membres de la communauté de Kitcisakik pour saisir les occasions qui se présentent. Au cours du bilan que nous avons fait ensemble en avril 2008, Yvan Croteau, co-gestionnaire du Comité Forêt livrait ce commentaire :

Le Conseil et la communauté sont là lorsqu'il s'agit de se prononcer sur les grandes orientations. Mais lorsque vient le temps de passer à l'action, on remarque un certain attentisme et un manque d'initiative. Par exemple, trente-trois personnes ont participé à la dernière rencontre organisée par le ministère des Ressources naturelles et de la Faune qui présentait les grandes lignes des plans généraux d'aménagement forestier pour la région, ce qui représente une participation considérable. Par contre, très peu de membres de la communauté se mobilisent pour s'engager dans les différentes formations qui pourraient être associées aux besoins de main-d'œuvre pour la construction du nouveau village. De plus, le taux d'abandon est très élevé. C'est comme si le cheminement communautaire se faisait un peu au hasard des événements alors qu'une véritable stratégie devrait être adoptée pour soutenir le changement social.

On peut avancer quelques hypothèses qui permettent d'expliquer le manque d'engagement de la communauté dans les projets forestiers. En outre, mon expérience des sept dernières années auprès des gens de Kitcisakik m'indique que les facteurs suivants pourraient être en cause : les conditions de vie difficiles et la pauvreté ; une offre de formation et d'emploi peu adaptée au contexte culturel ; un manque de confiance en soi ; un manque d'éducation ; la peur du jugement des membres de la communauté ; la peur de l'échec ; un rapport à l'argent et au travail salarié non

conforme aux standards économiques contemporains ; l'abondance des consultations dans tous les champs d'activité et la saturation des participants. Les recherches de Natcher (2006) chez les Cris de Little Red River (LRR) en Alberta ont permis d'identifier une série d'obstacles similaires, d'ordres éducatif, économique et culturel, qui limitaient la participation des autochtones aux activités de l'industrie forestière. Selon cet auteur,

On observe chez ces gens (les Cris de LRR) une résistance considérable à entreprendre une formation et à chercher un emploi dans l'industrie forestière parce que ce secteur industriel, tel qu'opéré de manière conventionnelle, est perçu par plusieurs comme étant incompatible avec d'autres usages de la forêt, principalement la production de subsistance.

[...] Pour les Cris de LRR, la valeur qui est attribuée à la forêt n'implique pas l'extraction de bois, mais plutôt la poursuite d'un mode de vie qui implique la production de subsistance - car c'est cette forme d'utilisation de la forêt qui demeure au centre de la culture et de l'identité crées. [...] En conséquence, ce qui peut apparaître comme un manque de compétences, et que l'on croirait pouvoir résoudre par la formation et l'éducation, traduirait en réalité une situation où les objectifs personnels sont en conflit, principalement en raison des différences culturelles. Néanmoins, les Cris de LRR ont également mentionné que si leur territoire traditionnel continuait à être transformé par l'industrialisation, modifiant ainsi leur économie forestière informelle, il est probable qu'ils n'auront pas d'autres solutions que de participer davantage à l'industrie forestière et à l'exploitation subséquente de leurs propres terres.

(Natcher, 2006, p. 77)

Les conclusions de ce chercheur pourraient vraisemblablement être transposées à la situation de Kitcisakik. Toutefois, notre pari fut celui de travailler à une proposition d'aménagement forestier qui soit différente de la foresterie industrielle, qui s'intègre à une planification intégrée des ressources forestières et qui soit plus en accord avec les valeurs, le mode de vie et les aspirations des gens de Kitcisakik. Par notre travail de caractérisation des représentations, nous avons induit une démarche de clarification des valeurs et des aspirations des gens de Kitcisakik. Et cela est, en soi, un premier pas vers l'émancipation. Le renforcement de l'identité anicinape dans la

contemporanéité est de nature à permettre aux gens de Kitcisakik de se mettre en action face à leur avenir.

5.6 RÉSULTATS ET DISCUSSION - DIMENSION RÉFLEXIVE

Tel que mentionné précédemment, la dimension critique du projet a constitué une forme de « recherche dans la recherche » organisée autour d'une série d'entrevues réalisées avec mes collègues autochtones et nos partenaires industriels et gouvernementaux. Cette dimension du volet transversal a comporté une composante méthodologique et une composante théorique (tableau 5.1), c'est-à-dire qui concerne le développement des connaissances sur la recherche collaborative. Notre démarche critique comportait donc deux types d'objectifs : 1) améliorer les pratiques de recherche au sein de notre équipe de travail pour mieux cheminer dans le projet ; 2) vérifier le potentiel éducatif et émancipateur d'une recherche-intervention collaborative en milieu autochtone. Conformément à l'approche de recherche « praxique » que nous avons adoptée, qui fait intervenir des cycles rétroactifs d'action et de réflexion, les dimensions stratégiques et critiques du volet transversal étaient inter-reliées. Ainsi, la dimension critique du projet nous a aidé à atteindre nos objectifs stratégiques (dynamiques participatives et renforcement des capacités). Par ailleurs, notre analyse des résultats de la dimension stratégique a contribué à enrichir notre réflexion théorique sur la recherche collaborative en milieu autochtone.

En 2003, au terme de la « préparation » du projet de recherche qui s'est étalée sur presque deux années, tous les éléments stratégiques semblaient en place pour amorcer les enquêtes auprès de la communauté : nous avons défini les objectifs du projet collectivement et obtenu un financement intéressant ; nous avons le soutien de l'industrie et du ministère des Ressources naturelles et de la Faune, monté une équipe de recherche interdisciplinaire, choisi nos assistants de recherche communautaires, et établi une collaboration professionnelle avec un ingénieur forestier qui travaillait pour

la communauté ; nous avons un espace et du matériel pour travailler. Il restait donc à nous assurer du plus important : la participation des gens de Kitcisakik.

Nous avons identifié à la section 5.4.1 les raisons historiques, psycho-sociales et éducationnelles qui ont expliqué les difficultés que nous avons rencontrées lors des étapes initiales. Nous nous sommes également heurtés à l'isolement et à l'éloignement de la communauté, à son manque de ressources techniques et financières, aux conditions de vie et de travail qui étaient difficiles et aux aléas de la politique intra et extracommunautaire. La complexité du dossier forestier et la multiplicité des acteurs impliqués nous empêchaient également de progresser à un rythme satisfaisant.

Les résultats de notre démarche critique sont présentés sous différents angles. J'aborde d'abord certains défis qui concernent le questionnement éthique, l'interdisciplinarité, le partenariat intersectoriel et le financement de la recherche. En particulier, j'aborde la manière dont nous avons relevé les défis culturels, éducationnels et méthodologiques que nous avons rencontrés. Le tableau 5.6 résume les éléments-clefs qui devraient être pris en compte au moment d'entreprendre un projet de recherche collaborative en milieu autochtone pour favoriser la participation communautaire.

**Tableau 5.6 Facteurs de réussite
pour la recherche collaborative en milieu autochtone**

Facteurs d'ordre stratégique
<p>Un projet qui réponde à une demande sociale</p> <p>L'engagement des chercheurs envers une réflexion éthique authentique</p> <p>Le soutien de la classe politique et des leaders communautaires</p> <p>L'appui des aînés de la communauté envers le projet de recherche</p> <p>Des chercheurs qui possèdent une expérience de travail en milieu autochtone et une sensibilité interculturelle</p> <p>Une bonne connaissance de l'histoire de la communauté</p> <p>Une équipe de recherche interdisciplinaire ouverte sur les autres formes de savoirs</p> <p>La définition collaborative des objectifs et des stratégies de recherche</p> <p>Un financement adéquat</p> <p>L'obtention d'un consentement éclairé de la part de la communauté et la signature d'un protocole de déontologie</p> <p>Le développement de stratégies adaptatives de collecte de données</p> <p>Clarification des objectifs de la communauté et des objectifs de recherche</p> <p>Une attitude d'accompagnement communautaire de la part des chercheurs qui peut dépasser le mandat de recherche</p> <p>La mise à contribution de moments de réflexion-critique et d'échange sur le déroulement de la recherche</p> <p>Un engagement envers la communication, la clarification des idées et des présupposés</p> <p>Le respect de la confidentialité des données et des personnes</p> <p>L'adaptation à des conditions de travail difficiles au plan technique (espace de bureau ; contraintes informatiques ; longs déplacements ; hébergement rudimentaire, etc.)</p>
Facteurs d'ordre éducationnel
<p>L'engagement de tous les membres de l'équipe de recherche à travailler et à apprendre ensemble</p> <p>Une participation des chercheurs au renforcement des capacités communautaires selon une approche plus ou moins formelle</p> <p>L'adoption d'une stratégie d'apprentissage collaboratif, c'est-à-dire de co-construction de savoirs entre tous les partenaires</p> <p>La reconnaissance de la validité des idées et des savoirs des autres</p> <p>La vulgarisation des connaissances scientifiques</p> <p>Le partage des savoirs traditionnels</p> <p>La valorisation des échanges interculturelles</p>
Facteurs d'ordre culturel
<p>Un engagement envers les principes de respect mutuel et d'équité</p> <p>Le respect des aînés de la communauté de la part des chercheurs</p> <p>La valorisation des savoirs autochtones</p> <p>Une volonté de promouvoir l'utilisation de la langue autochtone</p> <p>La présence d'une personne-ressource qui puisse jouer le rôle de relais entre la communauté et l'équipe de recherche universitaire</p> <p>La présence prolongée des chercheurs dans la communauté</p> <p>La mise sur pied et le soutien d'une équipe communautaire</p> <p>Une attitude qui laisse place à l'humour et au plaisir dans le travail et à l'extérieur</p> <p>L'acceptation des délais et des échelles temporelles qui diffèrent entre les agendas communautaire et universitaires</p> <p>Une certaine stabilité psychologique pour faire face au contexte socio-culturel difficile : préjugés, rejet, pathologies sociales, etc.</p> <p>Une grande capacité adaptative</p>

5.6.1 Un défi éthique

Malgré la reconnaissance de plus en plus importante de la valeur des savoirs autochtones (Cheveau *et al.*, 2008 ; Lertzman, 2006 ; Parotta et Agnoletti, 2007 ; Stevenson et Webb, 2003), les prétentions de la recherche scientifique demeurent énormes et l'hégémonie de la civilisation occidentale ne va certes pas en diminuant. Aujourd'hui, presque toutes les équipes universitaires prétendent faire de la recherche participative. Les chercheurs des sciences naturelles s'associent désormais à des anthropologues ou à des spécialistes en éducation pour « humaniser » leurs recherches auprès des communautés, en particulier lorsqu'il s'agit des Premières nations. Et il est bien connu maintenant qu'on a plus de chances d'obtenir du financement pour la recherche quand on colle le mot autochtone quelque part dans notre demande de subvention! Cette situation incite à une réflexion critique importante sur notre positionnement éthique en tant que chercheurs. Certes, on pourrait s'en remettre aux protocoles d'éthique des organismes subventionnaires, aux comités d'éthique des universités et des organismes autochtones qui s'occupent désormais très bien de déontologie. Mais le questionnement éthique ne devrait-il pas dépasser le partage des risques et des avantages de la recherche, la protection de la propriété intellectuelle et le renforcement des capacités locales? (Bigué, 2005) N'y a-t-il pas lieu de s'interroger sur notre posture épistémologique, sur notre engagement comme chercheur, sur l'influence subtile de la présence des équipes de recherche dans les communautés autochtones, sur l'idéologie que nous véhiculons, sur les rapports de pouvoir que nous imposons, parfois même inconsciemment?

En considérant la domination des institutions universitaires sur le développement et la propagation du savoir, la recherche en milieu autochtone pose des défis importants. Malgré leurs bonnes intentions, les chercheurs s'appuient souvent sur leur certitude concernant la supériorité de la connaissance scientifique pour imposer leur vision du monde. J'ai souvent dit que les communautés autochtones avaient vu passer plusieurs

générations de bons samaritains : après les curés qui voulaient les sauver de l'enfer, les anthropologues tentèrent de les protéger de la domination culturelle et maintenant les biologistes s'associent aux Premières nations pour protéger l'environnement.

Pour ne parler que de notre expérience dans le domaine forestier, cette recherche a été initiée dans la foulée des développements portant sur l'aménagement écosystémique. En raison de la polysémie du terme écosystémique, les autochtones se sont relativement aisément approprié ce concept qu'ils associent à leur vision holistique du monde et à leurs valeurs concernant la protection des écosystèmes. Mais nos enquêtes réalisées auprès de la communauté, tant aux volets I que II, ont bien montré que pour les gens de Kitcisakik, l'aménagement écosystémique tout autant que l'aménagement forestier dit « durable » n'en demeurent pas moins de la coupe forestière avec laquelle ils ont peine à composer. Ainsi, en voulant contribuer à la définition d'une foresterie autochtone, n'allions-nous pas nous mettre au service du système industriel qui veut avoir accès au bois le plus rapidement possible et pour qui le soutien des autochtones est devenu incontournable? Ce type de questionnement éthique que j'ai posé d'entrée de jeu dans cette thèse est devenu nécessaire pour tout projet qui tente de trouver des alternatives au développement industriel en milieu autochtone (Lertzman et Vredenburg, 2005). Nous avons pris le pari que la meilleure posture éthique était d'abord celle de permettre à la population de clarifier son rapport à la forêt et à la foresterie avant de proposer une quelconque stratégie d'aménagement.

Le deuxième volet du projet portant sur la modélisation de scénarios forestiers soulève l'enjeu du recours à une technologie inadaptée au contexte autochtone. En effet, la modélisation spatio-temporelle de scénarios forestiers à l'aide de logiciels sophistiqués - qui prennent presque une année à paramétrer - donne des résultats complexes, difficiles à interpréter pour n'importe lequel des néophytes peu familier avec ce type de représentation. Et on peut se demander si le développement de tels

outils constitue un investissement pertinent pour l'aide à la décision d'une communauté autochtone en matière d'aménagement forestier. Il faut savoir poser ce genre de questions si l'on veut relever le défi de la communication, et mieux encore, de la participation communautaire à l'évaluation des résultats. Si certains chercheurs (Lewis et Sheppard, 2005 ; Sheppard *et al.*, 2004) ont développé des outils de visualisation qui pouvaient offrir aux autochtones une manière concrète d'évaluer les conditions forestières et l'impact des coupes, encore faut-il évaluer de manière perspicace les besoins communautaires et la capacité locale à intégrer ces outils et les informations qu'ils génèrent. Notre expérience a montré que lorsqu'il s'agit de domaines complexes comme la modélisation, les chercheurs doivent s'engager résolument dans le partage des savoirs auprès des Premières nations et des partenaires de recherche pour maximiser les retombées des projets. Les équipes universitaires doivent également être sensibles aux enjeux de la démocratisation de la recherche et du partage du pouvoir qui est associé aux connaissances techniques et scientifiques.

5.6.2 L'interdisciplinarité

Un autre enjeu auquel nous avons été confrontés est celui de l'interdisciplinarité qu'on peut associer à une forme de défi interculturel à l'intérieur même des équipes universitaires. Notre équipe était composée de biologistes, d'anthropologues, d'ingénieurs forestiers et de spécialistes en éducation. Il a parfois été difficile d'arrimer nos postures épistémologiques, nos méthodes de travail, notre langage et nos cadres théoriques : une approche écosystémique en éducation et en foresterie ne se définit pas de façon similaire! Des critères d'aménagement forestier durable et des critères d'évaluation des dynamiques éducatives ne sont pas décrits de la même manière. En sciences de la nature, les chercheurs sont peu habitués au paradigme socioconstructiviste et à la recherche interprétative et critique qui est celle que j'ai adoptée. Mes données étaient qualitatives et mon analyse interprétative, alors que les membres de notre équipe qui travaillent en modélisation évoluent dans le paradigme

positiviste propre aux sciences exactes. Pour ma part, j'avais une formation de biologiste et ayant par la suite exploré le champ de l'ethnologie, je me suis entourée de spécialistes de ces deux disciplines tout en faisant le pont entre les deux. Ceci a conféré un avantage certain à notre projet, favorisant un meilleur arrimage interdisciplinaire. Il est notamment arrivé que certaines collaborations ne se concrétisent pas. Il importe d'explorer les possibilités de « faire équipe » en explicitant nos engagements de recherche, nos cadres théoriques et nos méthodologies. L'honnêteté intellectuelle et la prudence dans le choix des membres d'une équipe (étudiants comme professeurs) peuvent éviter des problèmes. Dans tous les cas, il ne faut pas négliger l'importance de la qualité des relations interpersonnelles pour la réalisation harmonieuse et féconde de l'interdisciplinarité. Dès les premières rencontres, on a généralement une bonne idée de la nature des relations qui s'établiront. Il faut avoir le courage de ne pas s'aventurer dans une collaboration qui semble boiteuse, bien choisir nos partenaires et savoir expliquer nos postures épistémologiques et méthodologiques tout en conservant une ouverture à celle des autres.

5.6.3 Le partenariat intersectoriel

Le partenariat avec l'industrie et le gouvernement a apporté des questionnements importants. Si notre engagement de recherche consistait à accompagner la communauté dans une démarche d'autonomisation pour améliorer ses capacités à négocier les questions forestières avec les autres acteurs sur le territoire, quelles étaient alors les implications d'un tel partenariat? Était-il judicieux d'accepter le soutien financier de l'industrie forestière? Allions-nous être liés d'une quelconque manière en raison de l'appui de l'industrie? Nous avons discuté des enjeux de cette collaboration avec les membres du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik. Nous avons collectivement admis qu'il y avait un risque d'ingérence et de conflit d'intérêt mais que dans un contexte où les forces et les moyens sont inégaux, la communauté avait

plus à gagner d'accepter de collaborer avec l'industrie pour avoir un meilleur accès à l'information et au financement. De plus, cette collaboration offrait une occasion pour la communauté de mieux partager avec l'industrie les fondements de sa culture et ses préoccupations à l'égard de la protection de la forêt.

Notre bilan des résultats et des retombées du projet de recherche nous permet d'affirmer que nous avons misé juste. Tel qu'en témoigne ce commentaire d'un partenaire industriel, leur participation au projet de recherche a offert un espace de discussion qui dépassait les négociations autour de la coupe forestière pour mieux s'engager dans un dialogue constructif sur l'élaboration d'alternatives plus acceptables pour la communauté.

Les retombées je pense qu'elles sont excellentes. On avait déjà un bon lien de confiance avec la communauté de Kitcisakik, et puis c'est venu renforcer davantage ce lien là avec la communauté. Le fait qu'on s'implique comme ça avec eux, je présume qu'ils ont perçu qu'on était sérieux dans notre démarche et puis qu'on voulait autant qu'eux d'une foresterie qui serait respectueuse du mode de vie traditionnel des Algonquins de Kitcisakik. [...] Même si on a des intérêts qui peuvent être divergents. Évidemment, nous-autres, on est sur le territoire pour aller prélever la ressource. Eux, par exemple, ils ont une autre vision. C'est correct aussi, ça se fait toujours dans le respect. Notre participation au projet de recherche est venue souder ça davantage.

Un représentant de l'industrie forestière, 2008

Les représentants de l'industrie et du gouvernement ont également reconnu que la recherche avait contribué à la clarification d'une vision communautaire de l'aménagement du territoire et que cette clarification était nécessaire pour établir des nouvelles règles du jeu qui seraient plus claires.

On s'est toujours demandé pourquoi il n'y avait pas de Paix des Braves dans le sud avec les Algonquins. Pourquoi il n'y aurait pas un régime forestier adapté aux Algonquins, comme il y a eu dans le nord avec les Cris?

[...] Il y a des mètres-cubes (de bois) qui sont attribués, oui. On peut aller faire des interventions sur le territoire, mais les règles du jeu ne sont pas claires : elles sont variables en fonction des communautés, même à l'intérieur d'une même communauté, même en fonction des familles. C'est très difficile de planifier. On n'est jamais à l'abri de quelqu'un qui va se mettre dans le chemin (en référence aux barricades). Nous, on veut éviter ça. Et puis avec les crises du passé, je pense que c'est dans l'intérêt de l'industrie, de la communauté et puis des gouvernements impliqués.

(Ce qui nous intéressait le plus, dans le projet de recherche) je te dirais, pour l'industrie, c'est vraiment la foresterie autochtone. Le résultat final, ça va être quoi? [...] Est-ce qu'il va y avoir un régime forestier (spécial), une foresterie algonquienne, une méthode d'intervention particulière sur le territoire? Je pense qu'ultimement, ça risque de déboucher vers ça. C'est ça qu'on a hâte de voir effectivement. [...] Il ne faut pas se le cacher. Si on change les méthodes d'intervention sur le territoire, ça va changer les coûts. Ce qui fait que pour nous c'est préoccupant. Ça, c'était le premier aspect, et puis le deuxième aspect, si on est en mesure de connaître davantage la vision de la communauté sur le développement du territoire, on va être capable de mieux vivre ensemble aussi.

Un représentant de l'industrie, avril 2008

Le contexte de recherche a permis de concrétiser une première expérience de partenariat entre la communauté et l'industrie de laquelle on pourra tirer des leçons pour la mise en œuvre d'autres formes de partenariats économiques ou de cogestion sur le territoire. Aurait-il été plus aisé et plus justifié d'aborder d'entrée de jeu la protection et la restauration des forêts plutôt que l'idée d'une « foresterie autochtone »? Mais alors, la communauté ne se serait-elle pas positionnée de manière plus radicale risquant ainsi de compromettre l'ouverture d'un dialogue avec l'industrie et le gouvernement et de fermer la porte aux possibilités de partenariats et de développement communautaire associés à la foresterie? Aujourd'hui, si la représentation de la « foresterie-compromis » commence à peine à prendre forme, la recherche aura contribué à donner plus de choix à la communauté en développant des outils pour envisager différents scénarios de futur et en favorisant le dialogue avec les acteurs régionaux de l'aménagement des forêts.

Malgré la coexistence d'intérêts divergents et les risques associés, ce partenariat de recherche a traduit une volonté partagée par tous les acteurs de préparer l'avenir et de trouver des solutions applicables et viables sur le terrain. Cette collaboration s'est avérée un choix stratégique pour le développement futur de Kitcisakik en traçant la voie à d'autres types de partenariat. De plus, dans le contexte de la prochaine modification du régime forestier, l'expérience du partenariat réalisé à travers le projet de recherche crée un précédent de collaboration qui prépare les acteurs aux changements qui s'annoncent dans la gouvernance des forêts.

5.6.4 Le financement de la recherche

Enfin, le financement de la recherche est un autre aspect stratégique extrêmement important. Ce projet a reçu un appui déterminant de plusieurs organismes subventionnaires. Les étapes préliminaires du projet ont été financées par le MRNFQ et par le RGDF (Réseau de gestion durable des forêts). Ces fonds ont permis la conception et la structuration du projet qui a, par la suite été financé à raison de 180 000\$ par année pendant 3 ans par le programme de partenariat en foresterie du CRSNG/CRSH/SCF⁸². Notre projet correspondait exactement aux exigences de ce programme de subvention de recherches interdisciplinaires qui supposait un partenariat industriel. La confiance que nous ont accordée ces organismes de recherche a été déterminante dans la réalisation du projet. En particulier, les organismes ont élargi le cadre habituel des règles d'attribution des subventions. Tel qu'en témoigne cet extrait de leur rapport, les évaluateurs de la demande de subvention ont accepté de soutenir notre équipe de recherche en misant sur le renforcement des capacités locales plus que sur le développement de savoirs. On remarque toutefois qu'un évaluateur émet les mêmes réserves que nous avons exprimées au sujet de la « promotion de modes alternatifs d'exploitation forestière ».

⁸² CRSNG : Conseil de recherches du Canada en sciences naturelles et en génie : CRSH : Conseil de recherches du Canada en sciences humaines : SCF : Service canadien des forêts.

Les avancées scientifiques anticipées sont très prévisibles et il s'agit davantage dans ce cas d'un exercice de promotion de modes alternatifs d'exploitation forestière auprès d'une population autochtone que d'une innovation scientifique. [...] Ceci étant, il demeure que ce projet aura un impact mesurable sur l'éducation environnementale et ses applications en milieu autochtone. [...] Le projet revêt une importance stratégique majeure pour le développement d'une foresterie durable des points de vue environnemental et social dans le Canada.

Il semble que le projet ait à ce jour donné des résultats satisfaisants car, à la lumière d'une nouvelle révision par les pairs, les organismes subventionnaires ont accepté de renouveler leur soutien financier pour une année supplémentaire afin de permettre la mise en œuvre des résultats.

5.6.5 Défis culturels - Au-delà du croisement des savoirs

Cette recherche collaborative présentait des défis importants associés à la rencontre des cultures (universitaire, autochtone, industrielle) et des savoirs (scientifiques, locaux et traditionnels, technoscientifiques). Les composantes traditionnelles de la représentation anicinape de la forêt ont fait en sorte qu'il a été difficile pour les membres de la communauté d'imaginer des modes alternatifs d'aménagement forestier et d'élaborer sur les détails d'une « foresterie-compromis ». En ce sens, le système anicinape de représentations sociales de la forêt et de la foresterie a influencé la participation des membres de la communauté à la recherche. Toutefois, le travail communautaire sur le cadre de critères et indicateurs de foresterie autochtone a fourni un bon exemple d'apprentissage adaptatif et de co-apprentissage entre tous les partenaires de la recherche. Le travail à cet effet continuera dans les années à venir.

Par ailleurs la dimension critique de notre projet était en soi un défi culturel pour nos collègues autochtones. Les entrevues que nous avons réalisées périodiquement étaient parfois difficiles pour eux qui sont habitués à évoluer dans une culture de l'observation. Ils furent d'abord déstabilisés par notre manière collégiale de travailler

et par notre propension à remettre en question nos choix, à reposer les mêmes questions pour valider l'information ou à procéder selon une stratégie dialogique d'action/réflexion. Les réminiscences de la relation de colonisation influençaient également la manière dont les autochtones percevaient nos rapports de collégialité/autorité.

Parmi les enjeux culturels, les aînés ont souvent exprimé leurs préoccupations au regard de la protection de leurs savoirs et la crainte que leurs connaissances soient exploitées par les *Tigojik*. L'enjeu de la protection de la propriété intellectuelle des savoirs traditionnels a évolué de manière importante au cours des dix dernières années, notamment depuis l'adoption de la Convention sur la diversité biologique. De plus, l'IDDPNQL a développé des directives à l'égard des communautés dans le but de protéger les savoirs traditionnels.

L'enjeu de la langue et de la communication a par ailleurs dépassé celui de la traduction. Le niveau d'expression orale de nos interlocuteurs algonquins, qu'il s'agisse de nos assistants de recherche ou des participants aux entrevues a entraîné des difficultés importantes. Les Anicinapek de la génération des pensionnats qui étaient unilingues algonquins avant d'être envoyés à l'école ont bien appris le français. Toutefois, plusieurs d'entre eux semblent désormais avoir de la difficulté à s'exprimer dans les deux langues. Ainsi, les barrières linguistiques étaient importantes tant avec nos assistants de recherche qu'au moment de réaliser des entrevues avec les gens de la communauté. Même les jeunes qui ont moins de trente ans et qui parlent peu l'algonquin ont des difficultés à s'exprimer en français. La réalisation et la transcription des entrevues ont exigé beaucoup d'attention de la part des chercheurs. Il fallait régulièrement faire répéter, demander plus de détails et faire valider les informations de manière à nous assurer d'une bonne compréhension des idées transmises. Une entrevue qui durait de une à deux heures et générait de trente à

quarante pages de transcription pouvait souvent se réduire à quelques paragraphes de matériel pertinent à nos questions de recherche.

Toutefois, l'atteinte de nos objectifs participatifs et éducatifs « compensait » les difficultés liées à la langue. En d'autres termes, même si, au cours d'une entrevue, nous récoltions peu d'information pertinente ou même si notre agenda était complètement bousculé par la présence des aînés au cours d'un atelier, nous avons tout de même réussi à intéresser les gens à la question forestière.

Parmi les autres enjeux culturels, nos assistants de recherche ont également identifié les difficultés associées au langage technique et parfois hermétique des ingénieurs forestiers et des chercheurs. On peut certes considérer cette difficulté comme un enjeu éducatif que l'on pourrait aborder sous l'angle de la vulgarisation. Toutefois, à la lumière des résultats du volet I et des travaux d'autres chercheurs, il y a lieu de croire que les enjeux de « compréhension » ou de communication orale dépassent ceux de la langue et du langage technique pour toucher plutôt celui de la vision du monde autochtone. C'est précisément ce que nous avons tenté de mettre au jour à travers le volet I du projet.

Un autre enjeu auquel nous avons dû faire face concernait la culture de travail des membres de la communauté. Nous avons à juste titre pensé que le développement des capacités locales devait d'abord prendre forme à travers la permanence du Comité Forêt, cette permanence étant assurée par nos deux assistants de recherche. Il s'est avéré que le défi était plus important que prévu. Il a été difficile d'arrimer les exigences d'une recherche universitaire avec les capacités locales, tant au niveau des habiletés qu'en ce qui concerne les habitudes de travail. L'agenda des chercheurs qui visitaient la communauté environ une semaine par mois était trop chargé. Les attentes des chercheurs imposaient des pressions aux assistants de recherche. Les résultats que

j'ai exposés à la section 5.4. témoignent de plusieurs autres facteurs d'ordre psychosocial, en lien avec la sensibilité communautaire à l'égard des questions forestières qui affectaient la motivation des assistants de recherche.

De plus, si les autochtones ont de tout temps mené une vie dure et travaillé physiquement pour assurer leur survie, ils sont peu entraînés au travail de bureau, aux tâches administratives, à la planification et à la manipulation de concepts abstraits. Plusieurs membres de la communauté identifient également que le changement des conditions de vie et l'assistance sociale ont nuit au développement de la communauté. De plus, à l'instar de ce que Natcher (2006) a observé chez les Cris de LRR, on a constaté que la valeur sociale attribuée au travail salarié est relativement faible à Kitcisakik. Le taux d'absentéisme est élevé et la fidélité à un emploi souvent fragile. Tous ces facteurs ont fait en sorte que notre équipe communautaire a éprouvé des difficultés à s'adapter à la tâche et que nous avons dû ajuster nos attentes au cours des premières années.

Avec le temps, par contre, l'équipe du Comité Forêt a grandi, le travail s'est diversifié, et la communauté a pu renforcer ses capacités collectives. Une meilleure connaissance de la tâche, ainsi qu'une valorisation sociale du travail de recherche et des projets du Comité Forêt ont également amélioré la motivation des employés. Enfin, les chercheurs ont appris à composer avec la culture de travail des autochtones, notamment en introduisant le jeu et l'humour qui ne pouvaient qu'améliorer notre plaisir à travailler ensemble. Nous avons dû trouver cet équilibre fragile entre respecter le rythme communautaire et faire changer les choses! Au fil des ans, nous avons développé une réelle dynamique de solidarité et de collaboration au sein de notre équipe. Il faudra toutefois encourager les jeunes à poursuivre des études avancées dans le domaine forestier pour améliorer l'autonomie de la communauté et son pouvoir-faire en aménagement forestier.

De fait, ce contexte interculturel était un défi pour tous les participants à la recherche, tant autochtones, qu'universitaires et industriels. Mais il portait également le potentiel de l'enrichissement mutuel. Si les autochtones sont conscients qu'ils ont beaucoup de rattrapage à faire en ce qui concerne la formation et la scolarité pour favoriser l'épanouissement de leurs communautés et prendre leur place dans l'évolution moderne du monde, ils valorisent la réciprocité dans les apprentissages et souhaitent voir les Blancs s'intéresser à leur culture. Les autochtones ont beaucoup à apprendre aux Blancs dans l'établissement et la promotion d'un sain rapport à l'environnement. Plusieurs expériences d'échanges interculturels existent et méritent d'être mises en valeur (Lepage, 2002 ; Galvani, 2002 ; Sauvé *et al*, 2005). La contribution des autochtones à l'éducation relative à l'environnement mérite également d'être davantage reconnue et mise à profit.

5.6.6 Défis méthodologiques - Une approche adaptative

Les premières étapes du projet se sont déroulées dans un contexte qui a obligé notre équipe de recherche à innover au plan méthodologique. Nous avons analysé à la section 5.4.1 portant sur la participation de la communauté et des assistants de recherche, les entraves à la participation communautaire. En réponse à la difficulté de réaliser des entrevues formelles selon un plan prédéterminé, nous avons développé une approche adaptative multi-stratégique. Nous avons tenté de tirer profit de chaque situation qui pouvait permettre de recueillir des données. Nous avons ainsi développé une diversité d'interventions éducatives et de stratégies de recherche en fonction des événements communautaires, qu'il s'agisse des expéditions annuelles en canot, des consultations sur le projet de village ou des assemblées générales annuelles.

Il faut dire également que c'est dans la durée que s'est construite la portée éducative de notre intervention et que la participation communautaire s'est améliorée. Nous avons éprouvé de plus en plus de facilité à rencontrer les gens, d'une part parce que

ceux-ci devenaient familiers avec notre présence et le type de questions que nous posions, d'autre part, parce que nous développons constamment des stratégies mieux adaptées. Par exemple, il est apparu évident que la visualisation et la reconnaissance de l'attachement au lieu étaient des catalyseurs déterminants pour favoriser le dialogue. En conclusion, c'est donc la capacité d'adaptation au contexte communautaire et de créativité dans la méthode qui semblent être les facteurs déterminants pour réussir la cueillette de données et pour maximiser les retombées d'un projet de recherche en milieu autochtone. À l'instar des observations d'autres chercheurs en milieu autochtone (Godmaire, 2005), il a été encore une fois confirmé que les chercheurs doivent être disposés à passer beaucoup de temps dans la communauté et à faire face à l'imprévu quand à l'organisation de l'agenda. Une équipe de recherche solidaire permettra également de traverser de nombreuses difficultés. Au delà de la validation scientifique des données, il faut valider auprès de nos collègues nos perceptions ou notre interprétation des événements pour ajuster nos stratégies de recherche. Les assistants de recherche autochtones, qui jouent un rôle de médiateurs culturels, sont de précieux alliés dans ce contexte.

5.6.7 Défis éducationnels - Apprendre ensemble

Notre cadre de référence en éducation relative à l'environnement (ERE) proposait un angle porteur et novateur pour aborder la problématique forestière en milieu autochtone. L'ERE invitait à considérer le projet de recherche comme un champ d'intervention éducative liée à l'action sociale et au développement d'un « pouvoir-faire » chez les gens de Kitcisakik.

Les étapes initiales de notre recherche se sont déroulées dans un contexte qui s'apparentait aux conditions décrites par la Coalition pour la stratégie nationale sur les forêts. Selon la *Stratégie 2003-2008*, la pénurie de ressources techniques, humaines et financières de même que l'absence de cadres stratégiques pertinents

entravent la participation des autochtones à l'aménagement de la forêt. Tel que nos résultats présentés aux sections 5.4 et 5.5 le montrent, le climat de collaboration qui s'est installé entre les membres de notre équipe de recherche, les représentants de l'industrie et du gouvernement et le Comité Forêt a favorisé le renforcement des capacités locales en foresterie et a dynamisé la participation communautaire aux consultations forestières.

Questionné sur son bilan des retombées du projet, les commentaires du représentant du MRNFQ sur notre équipe allaient dans ce sens :

Je suis ouvert à continuer à appuyer ce type d'expérience car le gain réel est le processus d'apprentissage et de discussions avec les partenaires plutôt que les résultats de recherche.

Les entretiens formels réalisés avec les assistants de recherche dans le cadre du volet transversal témoignent de l'importance qu'ils ont accordée aux apprentissages réalisés à travers le projet, tant au contact des chercheurs que des autres membres de leur communauté. Nos collaborateurs autochtones ont identifié les principaux éléments ayant marqué leur cheminement, soit les activités de formation, la participation à des colloques, les échanges avec les chercheurs, les rencontres de travail à l'université et le caractère participatif du projet. Ils ont particulièrement apprécié l'occasion que leur offrait la recherche d'apprendre de leur contact avec les aînés et de promouvoir leur culture. Ils ont aussi identifié des écueils, notamment la difficulté de gagner la confiance des membres de la communauté, leur statut parfois délicat et ambigu en tant qu'assistant de recherche et agent de liaison entre la communauté et l'industrie, la lenteur des progrès réalisés dans les dossiers forestiers et le langage technique et hermétique des ingénieurs forestiers et des chercheurs.

La dynamique de recherche a donc permis une certaine éducation communautaire, telle que décrite par Villemagne (2005), c'est-à-dire une éducation *avec/par, pour et dans* la communauté. En effet, nous avons voulu soutenir la capacité de transformation sociale dont sont porteurs les gens de Kitcisakik en les encourageant à clarifier leurs valeurs et leurs aspirations et en s'appuyant sur une stratégie de réappropriation de la problématique forestière. À cet effet, l'approche phénoménologique que nous avons adoptée à travers notre enquête sur les représentations sociales a été déterminante dans la portée éducative de notre projet. Le travail communautaire portant sur le cadre de critères et indicateurs de foresterie autochtone est également un exemple d'apprentissages adaptatifs.

Enfin, il est évident que les principes de responsabilité communautaire et d'autodétermination tels que privilégiés par l'éducation communautaire ont été particulièrement signifiants. Comme nous avons pu le constater à maintes reprises en travaillant avec les gens de Kitcisakik et en côtoyant les membres d'autres Premières nations, la solidarité communautaire fait partie des valeurs fondamentales des autochtones et en ce sens, ce sont les chercheurs eux-mêmes qui avaient tout à apprendre de leur expérience à Kitcisakik. Par ailleurs, il va de soi que la dimension participative et éducative de notre recherche s'inscrit dans la perspective de l'expression démocratique et de l'autonomisation de la communauté. Cette visée rejoint également les aspirations de tous les peuples autochtones du Canada pour qui l'affirmation identitaire et l'autodétermination constituent la pierre angulaire des revendications pour l'autonomie gouvernementale.

Au bilan, on peut sans doute affirmer que c'est la détermination, la persévérance et la créativité de toute l'équipe de recherche, tant communautaire qu'universitaire qui a fait en sorte que nous avons graduellement, au fil des années, mis en marche un train qui, nous l'espérons, ne s'arrêtera plus.

5.7 BILAN ET PISTES POUR L'AVENIR

Depuis l'événement des barricades en décembre 1997, la participation des gens de Kitcisakik dans les dossiers forestiers s'est donc développée de manière notable, contribuant du même coup à son autonomisation et à son positionnement régional. Notre analyse critique confirme que le projet de recherche a contribué au développement de la participation communautaire à Kitcisakik et au renforcement des capacités locales en aménagement forestier. Le potentiel de la recherche participative n'aurait pu se concrétiser sans le recours à des stratégies adaptatives de collecte de données. L'engagement important de toute notre équipe de recherche a également été déterminant.

L'appui des partenaires industriels et gouvernementaux s'est avéré profitable et prometteur pour l'avenir. Le soutien indéfectible de la classe politique de Kitcisakik et la présence de professionnels qui ont joué un rôle clé de soutien et de relais entre l'équipe scientifique et le Comité Forêt ont également contribué à l'atteinte des objectifs. Le cadre de référence en éducation relative à l'environnement ainsi que la stratégie de la communauté d'apprentissage ont offert à notre équipe des repères essentiels pour la réalisation du potentiel éducatif de la recherche. Les retombées du projet ont permis la mise sur pied d'une structure permanente pour soutenir l'implication de Kitcisakik dans l'aménagement de son territoire ancestral, le renforcement de ses capacités locales, l'amélioration de la dynamique participative communautaire. Enfin, le projet de recherche a contribué à la transformation de la représentation sociale de la « forêt colonisée » en faveur d'une ouverture vers la « foresterie-compromis » permettant d'amorcer la définition des fondements d'une foresterie autochtone à Kitcisakik. L'analyse critique que nous avons réalisée à travers le volet transversal de la recherche a permis d'apporter une contribution au développement de la recherche collaborative en milieu autochtone. Nos résultats confirment le potentiel éducatif et émancipateur de ce type de recherche.

Lorsque j'ai ébauché les grandes lignes de ce projet, plusieurs observateurs m'ont indiqué qu'il ne s'agissait pas d'un projet doctoral, mais plutôt d'un plan de carrière! Comme je ne suis pas carriériste, j'ai tenté de faire en sorte que ce projet devienne aussi celui d'une équipe, et qu'ensemble, on puisse relever les défis qu'il représentait. Malgré tout l'appui dont j'ai bénéficié, en particulier de la part de ma directrice Lucie Sauvé, de mon comité d'encadrement, du co-gestionnaire du Comité Forêt, mon ami Yvan Croteau, de ma collègue Claire Dubé, anthropologue, des membres du Conseil des Anicinapek de Kitcisakik et de mon principal assistant communautaire Charlie Papatie, je crois à *posteriori* que ce projet était en effet trop complexe pour être réalisé dans le cadre d'une recherche doctorale. Le soutien financier de plusieurs organismes subventionnaires a fait en sorte que j'ai pu m'investir dans ce projet pour une période de temps prolongée, ce qui fut nécessaire pour atteindre nos objectifs.

Je dois admettre par contre que le contexte de recherche dans lequel nous avons évolué a imposé des limites à la portée des résultats que nous avons obtenus, du moins dans leur dimension scientifique. J'ai réalisé un travail de défrichage... avec « maintien du couvert »! C'est à dire en tentant de respecter les éléments en place et d'en sauvegarder les principes organisateurs. J'ai peut-être défriché trop large de telle sorte que les résultats semblent plus ou moins tangibles et que des synthèses sont encore à venir. Mais il m'a semblé que la seule façon d'aborder cette complexité était par une multitude de coups de sondes en espérant que certains fassent émerger de bonnes idées ou soient à l'origine de réalisations structurantes pour la communauté de Kitcisakik. De plus, si l'interdisciplinarité est un terreau fertile pour la rencontre des savoirs, cette voie de recherche peut également être insatisfaisante et insécurisante car elle produit des savoirs d'un autre type que ceux de la spécialisation.

Mais l'avenir est rempli de défis stimulants pour Kitcisakik. Avec le renouvellement de notre subvention et l'appui de nos partenaires pour encore une année, nous allons

consolider la stratégie du Comité Forêt en attachant tous ces morceaux qui se sont développés au cours des sept dernières années. Cette consolidation offrira aux gens de Kitcisakik une meilleure vision de la forme que pourrait prendre une foresterie autochtone sur leur territoire ancestral. Ainsi, il s'agira de faire les liens entre les différents projets et de compléter le travail amorcé : le cadre de critères et indicateurs, la carte d'affectation du territoire, les mesures de protection particulières. Nous prévoyons également entreprendre un projet-pilote qui pourrait permettre d'utiliser certains des critères et indicateurs de foresterie autochtone que nous avons développés pour suivre les impacts sur la faune sur différents scénarios d'aménagement. De plus, la communauté a récemment commencé à ébaucher un projet de mise en valeur du pin blanc à travers une exploitation à petite échelle de seconde ou troisième transformation. Il s'agira d'un terrain stimulant d'études écologiques et socioéconomiques.

Enfin, si certains de nos partenaires et collègues ont mentionné que l'expérience de Kitcisakik était non répliquable en raison des conditions uniques qui ont prévalu pendant la réalisation du projet de recherche, nous avons déjà entrepris des collaborations avec d'autres communautés algonquines pour partager nos résultats et pour en vérifier la pertinence dans leurs contextes particuliers. En écologie forestière, le territoire de Kitcisakik est propice à l'exploration de la restauration écologique et de l'aménagement intégré. Par ailleurs, à Kitcisakik, il reste encore beaucoup à faire pour rendre plus accessibles les résultats des travaux recherches, mais également pour que la population puisse collaborer à leur implantation. Ce projet a également permis d'amorcer un dialogue à l'échelle régionale. Plusieurs avenues de recherche dans le domaine de l'éducation interculturelle pourraient être explorées pour approfondir ce dialogue entre les Anicinapek et les autres habitants de l'Abitibi. La suite se trouve entre les mains de la communauté au cœur des motivations profondes qui font en sorte qu'on se met en action. Et la suite, ultimement, est un enjeu politique.

CONCLUSION

L'idée de ce projet de recherche a pris racines dans l'histoire et dans la mémoire des gens de Kitcisakik. Je résumerais ainsi ma propre version de cette histoire :

Un soir de l'automne 1989 Mani Michel raconte à son petit fils Edmond le *Récit des invasions*. Puis, dans la froideur de décembre 1997, son peuple rendu *invisible* trébuche sur une barricade dressée sur le chemin de la baie des Sables ... Il se relève, grâce à son chef, qui voit plus loin que la confrontation avec les bûcherons et leurs machines. Il croit que ses gens doivent apprendre le langage forestier moderne pour reprendre leur place dans l'ordre universel et il met sur pied le premier Comité Forêt de Kitcisakik.

C'est ainsi que s'est posée la question : « Quels seraient les fondements et les pratiques d'une foresterie dite « autochtone » qui serait adaptée au mode de vie, aux valeurs et surtout, aux aspirations des gens de Kitcisakik? » Il n'existe pas de mot dans la langue algonquienne pour décrire ce que nous avons appelé la « foresterie autochtone ». Ce fut d'ailleurs le premier défi de cette recherche. Mais avant qu'existe le mot, il fallait que germe l'idée.

Au cours du dernier siècle, le mot *kîckatikweninî* a d'abord servi à décrire les premiers bûchcrs que rencontrèrent les Anicinapek sur les rives de l'Outaouais puis, par extension, les autochtones utilisèrent le même mot pour désigner l'industrie forestière. Certains auteurs (Bousquet, 2002b, Poirier, 2001) suggèrent que l'appellation *tigojik* qu'utilisent les Anicinapek pour désigner les Blancs, proviendrait du mot *wemitigojik* en algonquin ou *memitcikocic* en atikamekw qui signifierait « ceux qui utilisent le bois » ou encore « ceux qui ont des bateaux de bois » (Leroux, 1992). Si les *kîckatikweninî* et les *tigojik* en général ont été associés aux « mangeurs de bois », peut-on penser aujourd'hui que « les hommes qui coupent » puissent devenir des partenaires de Kitcisakik dans l'élaboration d'une nouvelle foresterie?

Ensemble, nous avons jeté les bases d'un projet de recherche en quatre volets dans le but de contribuer à l'autonomisation de Kitcisakik au regard de la problématique forestière. Le projet était ambitieux. Nous avons mis en place un partenariat de recherche intersectoriel et interdisciplinaire où l'esprit de collaboration a permis de dépasser les barrières épistémologiques et culturelles qui risquaient de se dresser devant nous. À travers le volet ethnographique de ce projet, nous avons tenté de mettre au jour le système anicinape de représentations de la forêt et de la foresterie. L'approche phénoménologique et dialogique que nous avons adoptée s'est avérée essentielle pour encourager les membres de la communauté à clarifier leur propre relation envers *nopimik* et les *kîckatikweninî* et pour favoriser concrétisation de ce que j'ai appelé leur « rêve de forêt ». Les résultats du chapitre II de cette thèse ont montré que la représentation de la forêt pour les gens de Kitcisakik est composée d'un ensemble d'éléments traditionnels qui constituent le fondement de l'identité anicinape. Par contre, les fantômes de la « forêt colonisée » imprègnent tout le système représentationnel anicinape, de telle sorte qu'il était difficile pour les gens de Kitcisakik d'imaginer une alternative à la foresterie conventionnelle avec laquelle ils pourraient composer leur avenir.

Le chapitre III de la thèse a dressé un portrait sombre du système de représentation de la foresterie pour les Anicinapek : la forêt est associée à la dégradation de Akî, à la perturbation du mode de vie anicinape et au manque de respect. Toutefois, au fil des années, j'ai vu émerger dans la communauté l'idée d'un compromis forestier à travers différents éléments comme la « foresterie-alternatives d'aménagement », la « foresterie-conservation/restauration » et la « foresterie-participation/consultation ». Au chapitre IV, j'ai proposé un cadre opérationnel pour mettre en œuvre une foresterie culturellement adaptée au contexte socio-écologique de Kitcisakik. Voici un autre projet ambitieux. Il s'agit en fait d'un plan de concertation régionale et d'éducation interculturelle pour l'aménagement de *Kitcisakik Akî*. Sa mise en œuvre

se situera sur l'horizon temporel de la prochaine décennie mais trouve toute sa pertinence dans la perspective des changements qui s'annoncent avec la réforme du régime forestier au Québec. Ce cadre comprend cinq principes : culturel, éthique, éducatif, écologique et économique. Il décrit vingt-huit critères ancrés dans le système anicinape de représentations de la forêt et la foresterie et une centaine d'indicateurs dont les cibles restent encore à préciser.

La particularité de ce cadre de critères et indicateurs de foresterie autochtone tient à ses principes éthique et éducatif. Le principe éthique s'appuie sur *inakonigewîn* qui signifie « coutume » en langue algonquienne. La coutume anicinape est associée au code de conduite ou aux règles sociales qui sont en accord avec le système de valeurs des gens de Kitcisakik et qui devront orienter l'aménagement du territoire. La « foresterie-compromis » devra s'appuyer sur la restauration des habitats fauniques car plus de 60% du territoire ancestral de Kitcisakik a fait l'objet de coupes forestières depuis le début de la colonisation et il ne reste plus que 10% de forêts de plus de 100 ans. La restauration des paysages culturels autochtones pose de nouveaux défis à la science de la restauration écologique qui interpellent la collaboration d'autres disciplines ainsi que des populations locales (Anderson et Barbour, 2003). Notre enquête auprès de la population de Kitcisakik a montré que cette relation intime et complexe qui s'établit entre nature et culture s'exprime dans l'idée d'empreinte (*ejicin*) qui est fondamentale dans l'expression de la présence bien vivante des Anicinapek, des animaux et des esprits sur le territoire.

Le principe éducatif du cadre anicinape de critères et indicateurs de foresterie autochtone offre des pistes à explorer pour appuyer l'idée d'empreinte. Il s'appuie sur l'importance pour les Anicinapek de valoriser les savoirs locaux et leurs principaux porteurs tout en respectant les pédagogies amérindiennes. La méthodologie multi-stratégique à portée éducative que nous avons adoptée allait en ce sens (projet

photographique pendant l'expédition annuelle en canot ; ateliers d'histoire de la foresterie ; jeu de bingo forestier ; visites terrain, etc.). Ce principe éducatif rejoint les idées de différents auteurs (Davidson-Hunt et Berkes, 2003 ; Walker *et al.*, 2002) selon lesquelles les clés de la résilience résident dans le maintien de la relation entre les personnes et leurs lieux d'appartenance, en valorisant la performance des modes de transmission des savoirs qui sont institutionnalisés dans ces sociétés (sens du lieu, approches expérientielles, compagnonnage, révélation par le rêve, etc.).

À travers le volet transversal du projet, nous avons entrepris une forme de « recherche dans la recherche ». Ce questionnement critique, que j'ai structuré dans une démarche d'enquête en continu auprès de mes collègues autochtones et de nos principaux partenaires, a contribué à améliorer notre fonctionnement d'équipe et à théoriser sur la recherche collaborative en milieu autochtone. Nos résultats ont permis d'identifier les principaux enjeux qui sont associés à ce type de recherche engagée, suggérant des facteurs de réussite. Nous avons pu confirmer le potentiel éducatif et émancipateur de notre travail à Kitcisakik.

En effet, si au cours des premières années, nous avons cru nous perdre dans le paysage culturel emmêlé de la « coupe en Blanc », les éléments d'une vision d'avenir ont peu à peu émergé à Kitcisakik. Cette vision prend forme tranquillement dans le compromis forestier, à travers ces négociations complexes que tentent inévitablement les peuples autochtones et les autres acteurs sociaux. Le Comité Forêt de Kitcisakik est devenu une institution crédible ayant développé une expertise locale appréciable. La communauté peut désormais compter sur un réseau de collaborateurs et de partenaires pour explorer des options et ainsi être en mesure d'offrir à ses nombreux jeunes un horizon qui dépasse celui des frontières dressées par les chemins forestiers tel que le décrivait Mani Michel (Leroux, 1992). Ce projet a donc atteint ses objectifs participatifs et éducatifs en contribuant à l'autonomisation de la communauté en

matière de foresterie. Cette transformation sociale s'inscrit dans une démarche de revitalisation culturelle où les schémas identitaires traditionnels se redéfinissent dans la contemporanéité.

La communauté de Kitchisakik fait face à d'importants défis pour son avenir. Au moment de terminer cette thèse, mon principal collaborateur autochtone, Charlie Papatie réalise un sondage auprès des membres de sa communauté pour identifier le site où sera édifié *Wanaki*, le nouveau village des gens de Kitchisakik. Bien sûr, les enjeux forestiers sont liés à ceux du territoire et de la sédentarisation. Mais, contrairement à nombre de leurs cousins (Bousquet, 2002b), il semble que cette déterminante transition vers la sédentarité ne signifiera pas pour les Anicinapek de « quitter la forêt » pour la réserve mais plutôt de redéfinir leur manière de « vivre ensemble dans le bois ».

Plusieurs auteurs (Bousquet, 2005 ; James, 2001 ; Roué, 1999) ont proposé de réinterpréter le changement culturel à la lumière d'une adaptation qui ne constitue pas nécessairement une perte identitaire. Les descriptions essentialistes et traditionalistes de l'identité amérindienne risquent d'enfermer les autochtones dans une conception binaire de « chasseurs sauvages » ou de « capitalistes patentés »⁸³. Plutôt que de voir dans la foresterie autochtone le signe d'une acculturation ou d'une perte identitaire, il serait avantageux de valoriser ici la façon anicinape de réinterpréter l'aménagement forestier.

Les changements annoncés dans le projet de réforme du régime forestier au Québec seront l'occasion de réévaluer l'importance des forêts comme moteur de développement régional et la place des autochtones au sein de ce courant de décentralisation.

⁸³ Pour reprendre l'expression de Marie Roué (1999)

Alors, puisqu'il n'existe pas de mot en algonquin pour décrire la « foresterie autochtone », il faudra l'inventer. Ce mot devrait exprimer le « mode d'engagement » (Poirier, 2000) envers le territoire qui traduit l'éthique de responsabilité amérindienne envers la Terre. Quelque chose qui s'approcherait d'*oganakinetenâwa* qui signifie « prendre soin de *Akî* ». Ce mot s'inspirerait peut-être aussi d'*ejigabwîn* qui désigne « faire des choix, suivre une empreinte » ou de *negan*...pour « aller devant ».

Cette recherche s'est déployée à la croisée de nombreux chemins, dans la mouvance d'une rencontre interculturelle fructueuse. Souhaitons que nous laissons ici une empreinte qui servira à d'autres pour poursuivre l'exploration.

RÉFÉRENCES

- Abric, J. C. 1994. « Méthodologie de recueil des représentations sociales ». In *Pratiques sociales et représentations*, Abric, J.C., p. 59-82. Paris : Presses universitaires de France.
- Adam, M. C. et Kneeshaw, D. 2008. « Local level criteria and indicator frameworks : A tool used to assess aboriginal forest ecosystem values ». *Forest Ecology and Management*, vol. 255, p. 2024-2037.
- Anadón, M. 2006. « Participation, pouvoir et contrôle de l'action ». In *Éducation et environnement : un croisement des savoirs, Actes du colloque "Le croisement des savoirs au cœur des recherches en éducation relative à l'environnement"*, présenté dans le cadre du 72^e Congrès de l'ACFAS. *Cahier scientifique de l'ACFAS No 104*. Sauvé, L., Orellana, I. et Van Steeberghe, E., (dir. publ.) p. 163-173. Montréal : Association francophone pour le savoir-ACFAS.
- Anderson, K. et Barbour, M. G. 2003. « Simulated indigenous management : A new model for ecological restoration in national parks ». *Ecological Restoration*, vol. 21, no 4, p. 269-277.
- Armitage, P. 1992. « Religious ideology among the Innu of Eastern Quebec and Labrador ». *Religiologiques*, vol. 6.
- Asselin, M. et Beaudry-Gourd, B. 1995. « La naissance de l'Abitibi rural : 1910-1930 ». In *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, (dir. publ.) Vincent, O., p. 197-227. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- _____. 1995. « Les plans de colonisation et la consolidation du monde rural : 1930-1950 ». In *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, (dir. publ.) Vincent, O., p. 235-278. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Assiniwi, B. 1998. *Wendigo et la naissance du monde*. Québec : Vents d'Ouest.
- Association nationale de foresterie autochtone (ANFA). 1995. *An Aboriginal criterion for sustainable forest management*. Position Paper. Ottawa : ANFA.
- Association nationale de foresterie autochtone et Réseau de gestion durable des forêts. 2008. *Strengthening Aboriginal capacity in the forest sector*. Workshop held in Vancouver. February 28-29, 2008.
- Bardin, L. 1993. *L'analyse de contenu*. Paris : PUF, coll. Psychologue.

- Barndt, D. 1977. « Visual interventions in a participatory research process : How a camera can enrich interaction and inquiry? ». Working paper for participatory research project, International council for adult education. In *L'Enquête participation en question*. Le Boterf, G., 1981. p. 374.
- Beckley, T. M., Boxall, P. C., Just, L. K. et Wellstead, A. M. 1999. *Forest stakeholder attitudes and values : Selected social science contributions*. Edmonton, Alberta : Canadian Forest Service, Northern Forestry Center.
- Beckley, T. M., Stedman, R. C., Wallace, S. et Ambard, M. 2004. *Understanding forest users sense of place : Implications for forest management*. Edmonton : Réseau de gestion durable des forêts.
- Bengston, D. et Zhi, X. 1995. *Changing national forest values : A content analysis*. St-Paul, Minnesota : US government printing office.
- Berger, T. R. 1977. *Le Nord : Terre lointaine, terre ancestrale. Rapport de l'enquête sur le pipeline de la vallée du Mackenzie*. Ottawa : Ministère des Approvisionnements et des Services.
- Bergeron, Y., Harvey, B., Leduc, A. et Gauthier, S. 1999. « Stratégies d'aménagement forestier qui s'inspirent de la dynamique des perturbations naturelles : considérations à l'échelle du peuplement et de la forêt ». *The Forestry Chronicle*, vol. 75, no 1, p. 55-61.
- Berkes, F. 1999. *Sacred ecology : Traditional ecological knowledge and resource management*. Philadelphia : Taylor & Francis.
- Berkes, F. et Davidson-Hunt, I. J. 2006. « Biodiversity, traditional management systems and cultural landscapes : examples from the boreal forest of Canada ». *International Social Science Journal*, vol. 58, no 187, p. 35-47.
- Berkes, F. et Folke, C. (dir. publ.). 1998. *Linking social and ecological systems : management practices and social mechanisms for building resilience*. Cambridge, RU : Cambridge University Press.
- Berninger, K., Kneeshaw, D. et Messier, C. 2008. « The rôle of cultural models in local perceptions of SFM – Differences and similarities of interest groups from three boreal regions ». *Journal of Environmental Management*, p. 1-12.

- Berthelot, M. 2005. « Recherche participative en éducation relative à l'environnement : Quelques questionnements sur le leadership des chercheurs et l'expression des acteurs ». In *Éducation et environnement : un croisement des savoirs, Actes du colloque " Le croisement des savoirs au cœur des recherches en éducation relative à l'environnement "*, présenté dans le cadre du 72^e Congrès de l'ACFAS. *Cahier scientifique de l'ACFAS No 104*. Sauvé, L., Orellana, I. et Van Steeberghe, E., (dir. publ.) p. 221-234. Montréal : Association francophone pour le savoir-ACFAS.
- Bidou, J. E. 2005. « Un chercheur engagé ». In *Éducation et environnement-un croisement des savoirs, présenté dans le cadre du 72^e Congrès de l'ACFAS. Cahier scientifique de l'ACFAS No 104*. Sauvé, L., Orellana, I. et Van Steeberghe, E. (dir. publ.), p. 203-220. Montréal : Association francophone pour le savoir-ACFAS.
- Black, M. J. 1980. *Algonquin ethnobotany: An Interpretation of Aboriginal adaptation in South-western Quebec. Collection Mercure*, Ottawa : Musée national de l'Homme - Le Service canadien d'ethnologie.
- Bouchard, S. et Mailhot, J. 1973. « Structure du lexique : les animaux indiens ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. 3, no 1-2, p. 39-67.
- Boucher, Y., Arseneault, D. et Sirois, L. 2006. « Logging-induced change (1930-2002) of preindustrial landscape at the northern range limit of northern hardwoods, eastern Canada ». *Canadian Journal of Forest Research*, vol. 36, p. 505-517.
- Bousquet, M. P. 2002a. « Les Algonquins ont-ils toujours besoin des animaux indiens? Réflexions sur le bestiaire contemporain ». *Théologiques*, vol. 10, no 1, p. 63-87.
- _____. 2002b. « "Quand nous vivions dans le bois" : Le changement spatial et sa dimension générationnelle : l'exemple des Algonquins du Canada ». Thèse de doctorat, Cotutelle France-Québec, Université de Paris X-Nanterre et département d'anthropologie, Université Laval.
- _____. 2005. « Les jeunes Algonquins sont-ils biculturels? Modèles de transmission et innovations dans quelques réserves ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXV, no 3, p. 7-17.
- Boutin, G. 1997. *L'entretien de recherche qualitatif*. Ste-Foy : Presses de l'Université du Québec.

- Brant Castellano, M., Davis, L. et Lahache, L. (dir. publ.). 2000. *Aboriginal education : Fulfilling the promise*. Vancouver : UBC Press.
- Brisson, G. 2002. « La forêt, espace sauvage pour penser l'occident : L'exemple de l'île d'Anticosti (Québec, Canada) ». *Organdi Quarterly*, no 5. En ligne : http://www.organdi.net/article.php3?id_article=79. Consulté le 24 juin 2008.
- Brisson, G. 2005. « La forêt québécoise : milieu vécu et espace utilitaire ». *Fr@ncVert-Le magazine de l'union québécoise pour la conservation de la nature*, vol. 1, no 2, p. 1-9. En ligne : <http://ccoroute.uqcn.qc.ca/>. Consulté le 26 juin 2005.
- Brubacher, D. 1998. « Aboriginal forestry joint venture : Elements of an assessment framework ». *The Forestry Chronicle*, vol. 74, no 3, p. 353-358.
- Brubacher, D. 2007. *Second report on First Nation held forest tenures in Canada*. Canada : ANFA.
- Buggey, S. 1999. *Une introduction à l'étude des paysages culturels autochtones*. Ottawa : Commission des lieux et monuments historiques du Canada.
- Burton, P. J., Messier, C., Smith, D. W. et Adamowicz, W. L. (dir. publ.) 2003. *Towards sustainable management of the boreal forest*. Ottawa : National Research Council of Canada.
- Cajete, G. 1994. *Look to the Mountain : An Ecology of Indigenous Education*. Durango (Colorado) : Kivaki Press.
- Castaneda, F. 2000. « Criteria and indicators for sustainable forest management : International processes, current status and the way ahead ». *Unasylva*, vol. 51, no 203, p. 34-40.
- Chamberland, R., Leroux, J., Audet, S., Bouillé, S. et Lopez, M. 2004. *Terra incognita des Kotakoutouemis : l'Algonquie orientale au XVII^e siècle*. Canada : Les Presses de l'Université Laval.
- Charest, P. 2005. « Les assistants de recherche amérindiens en tant que médiateurs culturels : expériences en milieux innu et atikamekw du Québec ». *Inuit Studies*, vol. 29, no. 1-2, p. 115-129.
- Cheveau, M., Imbeau L., Drapeau, P. et Bélanger, L. 2008. « Current status and future directions of traditional ecological knowledge in forest management: a review ». *The forestry chronicle*, vol. 84, no 2, p. 231-243.

- Christensen, N. L. 1996. « The report of the Ecological Society of America Committee on the scientific basis for ecosystem management ». *Ecological Applications*, vol. 6, no 3, p 665-691.
- Clément, D. 1990. *L'ethnobotanique montagnaise de Mingan. Collection Nordicana, no 53*. Québec : Centre d'études nordiques, Université Laval.
- _____. 1995. *La zoologie des Montagnais*. Paris : Éditions Peeters.
- Clément, D. et Martin, N. 1993. « Coutumes et légendes Algonquines. D'après un inédit de Juliette Gaultier De la Vérendrye ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. 23, no 2-3, p. 69-85.
- Clifton, J. A. (dir. publ.). 1990. *The Invented Indian : Cultural fictions and government policies*. New-Brunswick (ÉU) et Londres (GB) : Transaction Publishers.
- Coalition pour la stratégie nationale sur les forêts. 2003-2008. *Une forêt durable. L'engagement canadien*. Ottawa.
- Collier, R., Parfitt, G. and Woollard, D. 2002. *A Voice on the land : An Aboriginal peoples' guide to forest certification in Canada*. Ottawa : National Aboriginal Forestry Association and Ecotrust.
- Comité Forêt de Kitcisakik. 2008. *Caractérisation de modalités de protection particulières autochtones et évaluation de leur impact*. Rapport final présenté au Ministère des Ressources Naturelles. Québec.
- Commission d'étude sur la gestion de la forêt publique québécoise. 2004. *Rapport de la Commission d'étude sur la gestion de la forêt publique québécoise*. Québec : Commission d'étude sur la gestion de la forêt publique québécoise.
- Commission Forestière Régionale de l'Abitibi-Témiscamingue. 2007. Plan régional de développement forestier. En ligne : www.cfrat.ca/documents/partie1-avecstructure-pasrapportannuel-22mars2007_000.pdf.
- Commission royale sur les peuples autochtones. 1996. *Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, vol. 2 : Une relation à redéfinir*. Ottawa : Gouvernement du Canada.
- Conseil canadien des ministres des forêts (CCMF). 2006. *Critères et indicateurs de l'aménagement forestier durable au Canada : Bilan national 2005*. Ottawa : Ressources naturelles Canada, Service canadien des forêts.

- _____. 2000. *Critères et indicateurs de l'aménagement durable des forêts au Canada*. Ottawa, Ontario : Ressources naturelles Canada.
- Conseil des Anicinapek de Kitcisakik (CAK). 2004. *Mémoire présenté à la Commission d'étude sur la gestion de la forêt publique québécoise*. Québec : Commission d'étude sur la gestion de la forêt publique québécoise.
- _____. 2004. *Rapports annuels aux membres 2002-2003 et 2003-2004*. Kitcisakik.
- Côté, M. A. 1999. « Possible impact of forest product certification on the world wide forest environment ». *The Forestry Chronicle*, vol. 75, no 2, p. 208-212.
- Côté, M. (dir. publ.). 2003. *Dictionnaire de la foresterie*. Québec : Ordre des ingénieurs forestiers du Québec.
- Côté, M. A. et Bouthillier, L. 2002. « Assessing the effect of public involvement processes in forest management in Quebec ». *Forest Policy and Economics*, vol. 4, no 1, p. 213-225.
- Davidson, D. S. 1928a. « The Family Hunting Territories of the Grand Lake Victoria Indians ». *Atti del XXII Congresso Internaz. degli Amercanisti*, p. 69-95. Rome.
- _____. 1928b. « Folf Tales from Grand Lake Victoria, Quebec ». *Journal of American Folklore*, vol. 41, p. 275-282.
- Davidson-Hunt, I. J. 2003. « Indigenous lands management, cultural landscapes and Anishinaabe people of Shoal Lake, Northwestern Ontario, Canada ». *Environments*, vol. 31, no 1, p. 21-41.
- Davidson-Hunt, I. J. et Berkes, F. 2003. « Learning as you journey : Anishinaabe perception of social-ecological environments and adaptive learning ». *Ecology and Society (Conservation Ecology)*, vol. 8, no 1, p. 1-21.
- Descola, P. 2005. *Par-delà nature et culture*. France : Gallimard.
- Desgagné, S. 2005. « La participation de l'utilisateur, praticien ou citoyen, à la production d'un savoir crédible : une avenue incontournable ». In *Éducation et environnement : Un croisement de savoirs. Actes du colloque "Le croisement des savoirs au cœur des recherches en éducation relative à l'environnement"*, présenté dans le cadre du 72^e Congrès de l'ACFAS, Sauvé, L., Orellana, I. et van Steenberghe, É. (dir. publ.), p. 175-185. Montréal : Association francophone pour le savoir - ACFAS.

- Desjardins, R. et Monderie, R. 1999. *L'Erreur boréale*. Montréal : Office national du film du Canada, 68 min.
- _____. 2007. *Le Peuple invisible*. Montréal : Office national du film du Canada, 93 min.
- Deslauriers, J. P. 1991. *Recherche qualitative : Guide pratique*. Canada : McGraw-Hill.
- Desveaux, E. 2004. « Nouvelles considérations sur les Algonquins et le totémisme ». *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 90, no 1, p. 7-24.
- Duinker, P. N. et Trevisan, L. M. 2003. « Adaptive management : Progress and prospects for Canadian forests ». In *Towards sustainable management of the boreal forest*, P.J. Burton, C. Messier, D.W. Smith et W.L Adamowicz., p. 857-892. Ottawa, Canada. NRC Research Press.
- Eliade, M. 1987. *Le sacré et le profane*. « Collection Folio/essais », Paris : Gallimard.
- _____. 2004. *Religions australiennes*. Paris : Payot.
- Feit, H. A. 2004. « Les territoires de chasse algonquiens avant leur " découverte " ? Études et histoires sur la tenure, les incendies de forêt et la sociabilité de la chasse ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXIV, no 3, p. 5-20.
- _____. 2005. « Re-cognizing co-management as co-governance : Visions and histories of conservation at James Bay ». *Anthropologica*, vol. 47, p. 267-288.
- Feit, H. A. et Beaulieu, R. 2001. « Voices from a disappearing forest : Government, corporate, and Cree participatory forestry management practices ». In *Aboriginal autonomy and development in northern Quebec and Labrador*, Scott, C.H., p. 436. UBC Press.
- Feit, H. et Hornborg, M. C. 2001. « Les territoires de chasse algonquins avant leur " découverte " ». *Recherche Amérindiennes au Québec*, vol. XXXIV, no 3, p. 5-21.
- Filion, M. 2005. *Les représentations sociales et culturelles. Textes de méthodologie*. Montréal : Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie (Chaire MCD).
- Forest Stewardship Council of Canada. « Forest Stewardship Council of Canada ». En ligne : www.canopees.org/fsc_qc/fr/comitesf.html. Consulté le 07/05/08.

- Forum forestier des peuples autochtones. 2003. *Projet de plan d'action des peuples autochtones dans le cadre du XIIe congrès forestier mondial*. Québec.
- Fraser, E. D. G., Dougill, A. J., Maebee, W. E., Reed, M. et McAlpine, P. 2006. « Bottom up and top down : Analysis of participatory processes for sustainability indicator identification as a pathway to community empowerment and sustainable environmental management ». *Journal of Environmental Management*, vol. 78, p. 114-127.
- Freire, P. *La educación como práctica de la libertad* (45e éd.). Mexico: Siglo Veintiuno.
- Freire, P. *Pedagogia del oprimido* (52e éd.). Mexico: Siglo Veintiuno.
- Galvani, P. 2002. *COM 1136 : Laboratoire d'écologie humaine. Notes de cours*. Rimouski.
- Garnier, C. et Sauvé, L. 1999. « Apport de la théorie des représentations sociales à l'éducation relative à l'environnement ». *Éducation relative à l'environnement : Regards - Recherches - Réflexions*, vol. 1, p. 65-77.
- Gauthier, B. 1998. *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Gauthier, S., Vaillancourt, M. A., Leduc, A., De Grandpré, L., Kneeshaw, D., Morin, H., Drapeau, P. et Bergeron, Y. (dir. publ.). 2008. *Amménagement écosystémique en forêt boréale*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Gayford, C. 2003. « Participatory methods and reflective practice applied to research in education for sustainability ». *Canadian Journal of Environmental Education*, vol. 8, Spring, p. 129-142.
- Gill, S. 1990. « Mother Earth : An American myth ». In *The Invented India : Cultural fictions and government policies*, Clifton, J. A., (dir. Publ.), p. 129-143. Nouveau-Brunswick, États-Unis et Londres, Grande- Bretagne. Transaction Publishers.
- Gladu, J. P. et Watkinson, C. 2004. *Measuring Sustainable Forest Management : A compilation of Aboriginal indicators. A Report Prepared for the Canadian Model Forest Network*. Aboriginal Strategy Group.

- Godmaire, H. 2005. « La recherche participative : Croisement de savoirs et de pratiques ». In *Le croisement des savoirs au cœur des recherches en éducation relative à l'environnement*, Sauvé, L., Orellana, I. et van Steenberghe, É. (dir. publ), p. 227-236. Montréal : Association francophone pour le savoir.
- Godmaire, H., Sauvé, L. et Boileau, J. 2003. « Explorer, comprendre et agir ensemble : une recherche collaborative avec les Innus du Labrador ». *Éducation relative à l'environnement : Regard, Recherches, Réflexion*, vol. 4, p. 147-162.
- Goulet, J. G. A. et Harvey-Trigoso, K. 2005. « L'espérance passe de la forêt au milieu scolaire : Clivage et continuité dans les valeurs entre générations de Dènès Tha ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXV, no 3, p. 71-84.
- Gouvernement de Terre-Neuve et du Labrador. 2002. *Crown Five Year Operating Plan : Forest Management District 19A (2003-2008)*. En ligne : <http://www.env.gov.nl.ca/env/Env/EA%202001/Project%20Info/1062.htm>. Consulté le 15 janvier 2008.
- Gouvernement du Québec. 2002. *Entente concernant une nouvelle relation entre le gouvernement du Québec et les Cris du Québec*. Québec.
- Groupe de travail interministériel sur la consultation des Autochtones. 2006. *Guide intérimaire en matière de consultation des communautés autochtones*. Québec : Gouvernement du Québec, Secrétariat aux affaires autochtones.
- Harrison, R. 1992. *Forêts : Essai sur l'imaginaire occidental*. Paris : Flammarion.
- Haxaire, C. 1998. « « Si l'arbre ne respirait pas, comment grandirait-il? » La conception du vivant pour les Gouro de Côte-d'Ivoire, exemple de l'arbre ». *Anthropologica*, vol. 40, p. 83-98.
- Hickey, C. G. et Nelson, M. 2005. *Partenariat entre les Premières nations et le secteur forestier : Une enquête nationale*. Edmonton, Alberta : Réseau de gestion durable des forêts.
- Holvoet, B. et Muys, B. 2004. « Sustainable forest management worldwide : A comparative assessment of standards ». *International Forestry Review*, vol. 6, no 2, p. 99-122.
- Hull, R. B., Robertson, D. P., Buhyoff, G. J. et Kendra, A. 2000. « What are we hiding behind the visual buffer strip? Forest aesthetics reconsidered ». *Journal of Forestry*, p. 34-38.

- Hunter, M. L. J. 1999. *Principles of ecological forestry : Maintaining biodiversity in forest ecosystems*. Cambridge, UK : Cambridge University Press.
- Ingold, T. 1996 « Hunting and gathering as ways of perceiving the environment ». In *redefining nature. Ecology, culture and domestication*, Ellen, R. et Fukui, K., (dir. publ.), p. 117-155. Oxford : Berg.
- Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador (IDDPNQL). 2005a. *Coffre à outils en foresterie*. Wendake : Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador (APNQL).
- _____. 2005b. *Forum forestier des peuples autochtones : Actes du forum forestier* (Québec et Wendake), Wendake : IDDPNQL.
- _____. 2005c. *Protocole de consultation des Premières Nations du Québec et du Labrador*. Wendake, Québec : Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador. En ligne : <http://www.iddpnql.ca>. Consulté le 24 juin 2008.
- _____. 2005d. *Protocole de recherche des Premières Nations du Québec et du Labrador*. Wendake, Québec : Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador. En ligne : <http://www.iddpnql.ca>. Consulté le 24 juin 2008.
- _____. 2007. « Notre engagement envers la Terre-Mère ». En ligne : <http://www.iddpnql.ca>. Consulté le 20 août 2008.
- _____. 2008. *Actes du colloque sur les modèles de cogestion et de partenariat entre les Premières nations et les différents intervenants du milieu forestier* Wendake, Québec : IDDPNQL.
- Jacqmain, H., Nadeau, S., Courtois, R., Bélanger, L., Bouthillier, L. et Dussault, C. 2006. « Valoriser les savoirs des Cris de Waswanipi sur l'original pour améliorer l'aménagement forestier de leurs territoires de chasse ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXVI, no 2-3, p. 19-32.
- Jetté, J.-P. 2004. « Protéger les sols forestiers par une approche de gestion adaptative ». *Le Naturaliste canadien*, vol. 128, no 2, p. 78-84.
- James, C. 2001. « Cultural change in Mistissini : Implications for self-determination and cultural survival ». In *Aboriginal autonomy and development in Northern Quebec and Labrador*, Scott, C.H., p. 436. UBC Press.
- Jodelet, D. 2003. *Les représentations sociales*. Paris : Presses universitaires de France.

- Jonnaert, P. 2002. *Compétences et socioconstructivisme : Un cadre théorique*. Montréal : De Boeck.
- Kant, S. et Brubacher, D. 2008. « Aboriginal expectations and perceived effectiveness of forest management practices and forest certification in Ontario ». *The Forestry Chronicle*, vol. 84, no 3, p. 378-391.
- Karjala, M. K. et Dewhurst, S. M. 2003. « Including Aboriginal issues in forest planning : a Case study in Central Interior British Colombia, Canada ». *Landscape and Urban Planning*, vol. 64, p. 1-17.
- Karjala, M., Sherry, E. et Dewhurst, S. 2004. « Criteria and indicators for sustainable forest planning : a Framework for recording Aboriginal resource and social values ». *Forest Policy and Economics*, vol. 6, no 2, p. 95-110.
- Kaufmann, J. C. 2004. *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.
- Kopra, K. 2006. *L'évaluation des valeurs de gestion durable des forêts : Un outil pour décrire l'attachement à un lieu*. Edmonton : Réseau de gestion durable des forêts.
- Krech, S. 1999. *The Ecological Indian, myth and history*. New York / London : Norton and Company.
- Krogman, N. et Beckley, T. 2002. « Corporate « bail-out » and local « buyouts » : Pathways to community forestry? ». *Society and Natural Resources*, vol. 15, p. 109-127.
- Lacasse, J. P. 2004. *Les Innus et le territoire : Innu tipenitamun*. Québec : Les éditions du Septentrion.
- Lambert, M. 2006. *Histoire de la cuisine familiale du Québec, volume 1 : Ses origines autochtones et européennes, de la préhistoire au XIX siècle*. Québec : Les éditions GID.
- Lammerink, M. P. et Wolffers, I. 1998. *Approches participatives pour un développement durable*. Paris : Éditions Karthala et IPD.
- Larouche, M. 2007. *La modélisation de scénarios d'aménagement forestier à l'échelle du paysage : un outil d'aide à la décision en foresterie autochtone*. Mémoire de Maîtrise, Département des Sciences Biologiques, Université du Québec à Montréal.

- Leacock, E. 1954. *The Montagnais hunting territory and the fur Trade*. Washington, American Anthropological Association, mémoire 78.
- Le Boterf, G. 1981. *L'enquête participation en question : Analyse d'une expérience, description d'une méthode, et réflexions critiques*. Paris : Ligue de l'Enseignement et de l'Éducation permanente.
- _____. 2000. *Construire les compétences individuelles et collectives*. Paris : Éditions d'Organisation.
- Lee, S. et Kant, S. 2006. « Personal and group forest values and perceptions of groups forest values in north western Ontario ». *The Forestry Chronicle*, vol. 82, no 4, p. 512-520.
- Lemoine, G. 1909. *Dictionnaire français-algonquin*. Chicoutimi : G. Delisle, Bureau du journal Le Travailleur.
- Lepage, P. 2002. *Mythes et réalités sur les peuples autochtones*. Québec : Commissions des droits de la personne et des droits de la jeunesse.
- Leroux, J. 1992. « Le tambour d'Edmond ». *Recherche Amérindiennes au Québec*, vol. 22, no 2-3, p. 30-43.
- _____. 1995. « Les métamorphoses du pacte dans une communauté algonquine ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. 25, no 1, p. 51-69.
- _____. 2003. « Cosmologie, mythologie et récit historique dans la tradition orale des Algonquins de Kitcisakik ». Thèse de doctorat. Département d'anthropologie, Université de Montréal.
- Leroux, J., Chamberland, R., Brazeau, E. et Dubé, C. 2004. *Au pays des peaux de chagrin : Occupation et exploitation territoriale à Kitcisakik (Grand lac Victoria) au XX^e siècle*. Québec : Les Presses de l'Université Laval et le Musée canadien des civilisations.
- Lertzman, D. 2006. « Rapprocher le savoir écologique traditionnel et la science occidentale dans la gestion durable des forêts : le cas de la Commission scientifique Clayoquot ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXVI, no 2-3, p. 43-58.
- Lertzman, D. A. et Vredenburg, H. 2005. « Indigenous peoples, resource extraction and sustainable development : An ethical approach ». *Journal of Business Ethics*, vol. 56, p. 239-254.

- Lesieur, D., Lefort, P., Bergeron, Y. et Lauzon, È. 2004. *Reconstitution de l'histoire des perturbations naturelles et de la composition de la forêt préindustrielle au sud de Val d'Or*. Rouyn, Québec : Chaire industrielle CRSNG-UQAT-UQAM en aménagement forestier durable.
- Lévesque, C. 2000. « La quête identitaire et autonomiste des autochtones ». In *Vivre la citoyenneté : identité, appartenance et participation*, Boisvert, Y., Hand, J. et Holgst, M., p. 109-118. Éditions Libre.
- _____. 2002. « Les savoirs autochtones : questions, défis et enjeux ». *Transmission de la culture, petites sociétés, mondialisation*, Baillargeon, J.-P., p. 201-212. Québec : Éditions de l'IQRC, Les Presses de l'Université Laval, Chaire Fernand-Dumont sur la culture.
- Lévesque, C., Montpetit, C. et Vincent, S. 1997. *Vers une gestion intégrée et durable des activités forestières en Eeyou Astchee : L'élaboration d'un corpus de critères et d'indicateurs d'ordre culturel, social et économique*. Montréal : INRS.
- Lévesque, C., Montpetit, C., Poulin, I., Babeux, D. et Lajoie, G. 2004. *Éléments d'une stratégie visant à promouvoir et à faciliter l'accès au savoir environnemental dans les communautés autochtones du Nord québécois*. Montréal : INRS-Urbanisation, Cultures et Société.
- Lovett, T. 1997. « Community education and community development : The northern Ireland experience ». *Studies in the Education of Adults*, vol. 29, no 1, p. 34-50.
- Lewis, J. L., Sheppard, S. R. J. 2005. « Culture and communication : Can landscape visualization improve forest management consultation with Indigenous communities? ». *Landscape and Urban Planning*, p. 25.
- _____. 2005. « Ancient values, new challenges : Indigenous spiritual perceptions of landscapes and forest management ». *Society and Natural Resources*, vol. 18, no 10, p. 907-920.
- Lovelock, J. 1993. *La Terre est un être vivant - L'hypothèse Gaïa*. Paris : Flammarion.
- Mailhot, J. 1999. *Au pays des Innus : Les gens de Sheshatshit*. Montréal : Recherches Amérindiennes au Québec.
- Mailhot, J. et Vincent, S. 1980. *Le discours Montagnais sur le territoire*. Rapport soumis au Conseil Atikamekw-Montagnais.

- Martineau-Delisle, C. 2001. *Pour une typologie des visions de la forêt. Le point de vue des résidents d'une communauté dépendante de la forêt, Le haut Saint-Maurice*, Québec. Mémoire de Maîtrise. Université Laval.
- _____. 2005. « Valeurs sociales » et gestion forestière durable : La diversité des visions de la forêt des résidents d'une communauté forestière ». In *Mouvements sociaux et changements institutionnels*, Guay, L., p. 247-270.
- Martineau, S. et Simard, D. 2001. *Les groupes de discussion*. Ste-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Martinez, D. 2003. « Protected areas, Indigenous peoples, and The Western idea of nature ». *Ecological Restoration*, vol. 21, no 4, p. 247-250.
- Marton, F. 1994. « Phenomenography ». *The International Encyclopaedia of Education*, p. 4424-4429.
- McFarlane, B. L. et Boxall, P. C. 2000. « Factors influencing forest values and attitudes of two stakeholder groups : The Case of the Foothills Model Forest ». *Society and Natural Resources*, vol. 13, p. 649-661.
- McGregor, D. 2002. « Indigenous knowledge in sustainable forest management : Community-based approaches achieve greater success ». *The Forestry Chronicle*, vol. 78, no 6, p. 833-836.
- _____. 2007. « La participation autochtone à l'aménagement durable des forêts en Ontario : Des avancées vers la coopération ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXVI, no 2-3, p. 61-70.
- McLuhan, T. C. et Curtis, E. S. 1974. *Pieds nus sur la Terre sacrée*. Paris : éditions Denoël.
- McQuillan, A. G. 2000. « Cabbages and Kings – The Ethics and Aesthetics of New Forestry ». In *Environmental Ethics and Forestry*, List, P. C., p. 293-318. Temple University Press.
- Merriam, S. B. 1998. *Qualitative research and case study applications in education*. San Francisco : Jossey-Bass.
- Messier, C. et Kneeshaw, D. 1999. « Thinking and acting differently for sustainable management of the boreal forest ». *The Forestry Chronicle*, no 75, p. 929-938.

- Messier, C. et Poulin, J. 2006. « L'île René-Levasseur, une ressource forestière de première importance ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXVI, no 2-3, p. 117-124.
- Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien. 2007. « Population indienne et inuite au Québec au 31 décembre 2006 ». *En ligne* : http://ainc.inac.gc.ca/qc/aqc/pop_f.html. Consulté le 20 novembre 2007.
- Ministère des Ressources naturelles et de la Faune du Québec. 2008. *La forêt, pour construire le Québec de demain*. Québec : Gouvernement du Québec.
- Moscovici, S. 1961. « Analyse dimensionnelle des représentations sociales ». In *La psychanalyse, son image et son public*, Moscovici, S., p. 258-293. Paris : Presse Universitaires de France.
- _____. 2003. « Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire ». In *Les représentations sociales*, Jodelet, D., p. 62-86. Paris : Presses universitaires de France.
- Natcher, D. C. 2006. « L'économie forestière de la nation crie de Little Red River - Priorisation des modes de production ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXVI, no 2-3, p. 71-78.
- _____. 2008. *Seeing beyond the trees : The Social dimensions of Aboriginal forest management*. Concord, Ontario : Captus press Inc.
- Natcher, D. C. et Davis, S. 2007. « Rethinking devolution : Challenges for Aboriginal resource management in the Yukon territory ». *Society and Natural Resources*, vol. 20, p. 271-279.
- Natcher, D. C. et Hickey, C. G. 2002. « Putting the community back into community-based resource management : A criteria and indicators approach to sustainability ». *Human Organization*, vol. 61, no 4, p. 350-363.
- Nations Unies. 2007. *Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones*. Nation Unies.
- Orellana, I. 2002. « La communauté d'apprentissage en éducation relative à l'environnement : Signification, dynamique, enjeux ». Thèse de doctorat. Dép. Sciences de l'éducation. Université du Québec à Montréal.

- Orellana, I. 2005. « L'émergence de la communauté d'apprentissage ou l'acte de recréer des relations dialogiques et dialectiques de transformation du rapport au milieu de vie ». In *Éducation et environnement : Un croisement de savoirs. Actes du colloque "Le croisement des savoirs au cœur des recherches en éducation relative à l'environnement"*, présenté dans le cadre du 72^e Congrès de l'ACFAS, Sauvé, L., Orellana, I. et van Steenberghe, É. (dir. publ.), p. 67-83. Montréal : Association francophone pour le savoir-ACFAS.
- Orellana, I., Sauvé, L., Marleau, M.-E. et Labrana, R. 2008. « La recherche critique en éducation relative à l'environnement au sein du mouvement de résistance sociale face au projet minier Pascua Lama ». *Éducation relative à l'environnement: Regards - Recherches - Réflexions*, vol. 7, p. 23-47.
- Pahl-Wostl, C. 2006. « The importance of social learning in restoring the multifunctionality of rivers and floodplains ». *Ecology and Society*, vol. 11, no 1.
- Parcs Canada. 2007. *Une introduction à l'étude des paysages culturels autochtones*. En ligne : http://www.pc.gc.ca/docs/r/pca-acl/index_f.asp. Consulté le 24 juin 2008.
- Pardo, T. 2002. *Héritages buissonniers : Éléments d'ethnopédagogie pour l'éducation relative à l'environnement*. La Caunette, France : Éditions de Babio.
- Parrotta, J. A. et Agnoletti, M. 2007. « Traditional forest knowledge : Challenges and opportunities ». *Forest Ecology and Management*, vol. 249, p. 1-4.
- Parsons, R. et Prest, G. 2003. « Aboriginal forestry in Canada ». *The Forestry Chronicle*, vol. 79, no 4, p. 779-784.
- Pelletier, M. 2002. *Improving the forest management planning process : A Project of the Waswanipi Cree Model Forest*. Ressources naturelles Canada.
- Poirier, S. 2000. « Contemporanéités autochtones, territoires et (post)colonialisme ». *Anthropologie et Sociétés*, vol. 24, no 1, p. 137-153.
- _____. 2001. « Territories, identity, and modernity among the Atikamekw ». In *Aboriginal autonomy and development in northern Quebec and Labrador*, Scott, C.H., Vancouver : UBC press.
- _____. 2004. « Ontology, ancestral order, and agencies among the Kukatja of the Australian western desert ». In *Figured Worlds. Ontological obstacles to intercultural relations*, Clammer, J., Schwimmer, E. et Poirier, S. (dir. Publ.), p. 58-82. Toronto : University of Toronto Press.

- Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE). 1994. *Convention sur la diversité biologique*. Canada. Secrétariat de la Convention sur la diversité biologique. En ligne : www.biodiv.org. Consulté le 8 avril 2006.
- Programme forestier des Premières nations . 2002. *Exemples de succès en partenariat avec les Premières nations*. Ottawa : Ressources naturelles Canada et Affaires indiennes et du nord canadien.
- _____. 2005. *Principaux enjeux et initiatives dans le secteur forestier et leurs incidences sur les collectivités autochtones*. Canada.
- Raine, P. 2001. *Le Chaman et l'écologiste : un horizon toujours ouvert*. Montréal : Institut culturel de Montréal.
- _____. 2005. *Le chaman et l'écologiste : Veille environnementale et dialogue interculturel*. Paris : L'Harmattan.
- Ressources naturelles Canada. 2000. *Guide d'utilisation des indicateurs locaux de l'aménagement durable des forêts : Expérience du Réseau canadien des forêts modèles*. Ottawa : Gouv. Canada.
- _____. 2003. *La forêt, source de vie : Actes du XII^e Congrès forestier mondial* (Québec), Québec : Ressources naturelles Canada.
- _____. 2007. *L'état des forêts au Canada*. Ottawa : Gouvernement du Canada.
- Riendeau, R. 2007. *Portrait de la communauté de Kitcisakik. Analyse de la collectivité*. Kitcisakik : Conseil des Anicinapek de Kitcisakik.
- Riopel, M. 1995. « L'ouverture et le développement du Témiscamingue : 1885-1930 ». In *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*. Vincent, O. , (dir. publ.), p. 165-190. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, Les Presses de l'Université Laval.
- Robottom, I. et Hart, P. 1993. *Research in environmental education : Engaging the debate*. Victoria , Australia : Deakin University Press.
- Robottom, I. et Sauvé, L. 2003. Reflecting on Participatory Research in Environment Education : Some Issues for Methodology. *Canadian Journal of Environmental Education*, vol. 8, p. 111-128.
- Rodon, T. 2003. *En partenariat avec l'état : Les expériences de cogestion des autochtones du Canada*. Québec : Presses de l'Université Laval.

- Ross, M. M. et Smith, P. 2002. *Accommodation of Aboriginal Rights : The Need for an Aboriginal Forest Tenure (Synthesis Report)*. Edmonton, Alberta : University of Alberta.
- Roué, M. 1999. « Les indiens Cris de la baie James - Chronique d'une dépossession ». In *Taïga-Toundra, Au nord, la démesure*, Bobbé, S., p. 59-96. Paris, France.
- Roy, M. É. 2008. *Résultats de l'enquête téléphonique sur les valeurs forestières des résidents des régions de la Capitale-Nationale et du Saguenay-Lac-Saint-Jean*. Québec : Ministère des Ressources naturelles et de la Faune.
- Sabourin, C. 1995. « De territoire exploité à région : les activités économiques a partir de 1950 ». In *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*. Vincent, O. , (dir. publ.), p. 417-474. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, Presses de l'Université Laval.
- Saint-Arnaud, M. 1992. « Acériculture algonquine à Kitcisakik (Abitibi) et limite nord de répartition de l'érablière à sucre ». Mémoire de Maîtrise. Institut des sciences de l'environnement, Université du Québec à Montréal.
- _____. 2007. *Les forêts sacrées dans le monde : Quelques parcelles de sens dans un univers éclaté. Examen doctoral*. Montréal : Institut des sciences de l'environnement, Université du Québec à Montréal.
- Saint-Arnaud, M., Dubé, C. et Sauvé, L., (En révision). *La représentation de la forêt chez les Anicinapek de Kitcisakik : Point d'ancrage d'une démarche d'aménagement forestier*. Actes de colloque « Le territoire et les autochtones ». Montréal, Québec : Société Recherches Amérindiennes au Québec.
- Saint-Arnaud, M., Sauvé, L. et Kneeshaw, D. 2005. « Forêt identitaire, forêt partagée : Trajectoire d'une recherche participative chez les Anicinapek de Kitcisakik (Québec, Canada) ». *VertigO*, vol. 6, no 2, p. 1-12.
- Saucier, J. P., Bergeron, F., Grondin, P. et Robitaille, A. 1998. « Un des éléments du système hiérarchique de classification écologique du territoire mis au point par le Ministère des ressources naturelles du Québec ». *Les régions écologiques du Québec méridional*, p. 12 .
- Sauvé, L. 1997. *Pour une éducation relative à l'environnement - Éléments de design pédagogique*, 2e édition, Montréal : Guérin.
- _____. 2005. « Currents in environmental education : Mapping a complex and evolving pedagogical field ». *Canadian Journal of Environmental Education*, vol. 10, p. 11-37.

- _____. 2005. « Repères pour la recherche en éducation relative à l'environnement. » In *Éducation et environnement : Un croisement de savoirs. Actes du colloque "Le croisement des savoirs au cœur des recherches en éducation relative à l'environnement"*, présenté dans le cadre du 72^e Congrès de l'ACFAS, Université du Québec à Montréal, 11, 12 et 13 mai 2004, Montréal : Association francophone pour le savoir (ACFAS).
- Sauvé, L. et Garnier, C. 2000. « Une phénoménographie de l'environnement : réflexions théoriques et méthodologiques sur l'analyse des représentations sociales ». In *Représentations sociales et éducation*, Garnier, C. et Rouquette, M. L., p. 211-234. Montréal : Éditions Nouvelles.
- Sauvé, L., Godmaire, H., Saint-Arnaud, M., Brunelle, R. et Lathoud, F. 2005. « Regards croisés sur une "éducation relative à l'environnement" en milieu autochtone ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXV, no 3, p. 85-94.
- Sauvé, L. et Machabée, L. 2000. « La représentation : point focal de l'apprentissage ». *Éducation relative à l'environnement : Regards – Recherches – Réflexions*, vol. 2, p. 183-194.
- Sauvé, L., Orellana, I., and Van Steenberghe, É. (dir. publ.). 2005. *Éducation et environnement : Un croisement de savoirs. Actes du colloque "Le croisement des savoirs au cœur des recherches en éducation relative à l'environnement"*, présenté dans le cadre du 72^e Congrès de l'ACFAS (Université du Québec à Montréal, 11, 12 et 13 mai 2004), Montréal : Association francophone pour le savoir (ACFAS).
- Savard, R. 1981. *Le sol américain : Propriété privée ou terre-mère : L'en deçà et l'au-delà des conflits territoriaux entre autochtones et blancs au Canada*. Québec : L'Hexagone.
- _____. 2004. *La forêt vive : Récits fondateurs du peuple innu. Boréal*. Montréal.
- Scott, C. 1996. « Science for the West, myth for the rest? The Case of James Bay Cree knowledge construction ». In *Naked science, anthropological inquiry into boundaries, power and knowledge*, Laura Nader (dir. publ.), p. 69-86. New York : Routledge.
- Scott, C. et Morrison, J. 2004. « Frontières et territoires : Mode de tenure des terres des Cris de l'Est dans la région frontalière Québec/Ontario ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXIV, no 3, p. 23-43.

- Sheppard, S. R. J., Lewis, J. L. et Akai, C. 2004. *Landscape visualization : An Extension guide for First Nations and rural communities*. Edmonton, Alberta : Sustainable Forest Management Network.
- Sherry, E. et Myers, H. 2002. « Traditional environmental knowledge in practice ». *Society and Natural Resources*, vol. 15, p. 345-358.
- Sherry, E., Halseth, R., Fondahl, G., Karjala, M. et Leon, B. 2005. « Local-level criteria and indicators : an Aboriginal perspective on sustainable forest management ». *Forestry*, vol. 78, no. 5, p. 513-539.
- Smith, P. 2002. « Aboriginal peoples and issues in forestry education in Canada : Breaking new ground ». *The Forestry Chronicle*, vol. 78, no 2, p. 250-254.
- Speck, F. G. 1915. « The Family hunting band as the basis of Algonkian social organization ». *American Anthropologist*, vol. 17, no 2, p. 289-305.
- _____. 1935. « *Naskapi - The Savage hunters of the Labrador Peninsula* ». The Civilization of the American Indian Series. Norman : University of Oklahoma Press.
- Sperber, D. 1989. « L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives ». In *Les représentations sociales*. Jodelet, D. (dir. publ.), p. 115-130. Paris : Presses universitaires de France.
- Spielmann, R. 1993. « "Makwa nibawaanaa" : Analyse d'un récit algonquin concernant les rêves sur les ours ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. 23, no 2-3, p. 109-117.
- Stevenson, M. G. et Webb, J. 2003. « Just another stakeholder? First Nations and sustainable forest management in Canada's boreal forest ». In *Towards sustainable management of the boreal forest*, P.J. Burton, C. Messier, D.W. Smith et W.L. Adamowicz. (dir. publ.), p. 65-112. Ottawa, Canada. NRC Research Press.
- Suzuki, D. 2003. *L'équilibre sacré : redécouvrir sa place dans la nature*. Quebec.
- Tanner, A. 1973. « The Significance of hunting territories today ». In *Cultural Ecology : Readings on the Canadian Indians and Eskimos*, Cox, B. (dir. publ.), p. 101-114. Toronto, McClelland and Stewart Ltd.
- _____. 1979. *Bringing home animals : Religious ideology and mode of production of the Mistassini Cree hunters*. New York : St-Martin's Press.

- _____. 1986. « The New hunting territory debate : An Introduction to some unresolved issues ». *Anthropologica*, vol. 28, no 1-2, p. 19-36.
- _____. 2004. « The Cosmology of nature : Cultural divergence and the metaphysics of community healing ». In *Figured worlds. Ontological obstacles to intercultural relations*, Clammer, J., Schwimmer, E. et Poirier, S. (dir. publ.), Toronto : University of Toronto Press.
- _____. 2007. « The Nature of Quebec Cree Animist Practices and Beliefs ». In *La nature des esprits dans les cosmologies autochtones - Nature of Spirits in Aboriginal Cosmologies*, Laugrand, F.B. et Oosten, J.G., (dir. publ.) p. 133-150. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Thompson, J. 2002. *Community education and neighbourhood renewal*. Leicester : National Institute of Adult Continuing Education.
- Toro, D., Bacon, M., Brassard, D., Duchahine, B., Lévesque, C., Lussier, C., Chabot, M. et Babeux, D. 2001. *Les connaissances traditionnelles : questionnements, réflexion, défis*. Montréal : Affaires indiennes et du Nord Canada.
- Truchon, K. 2005. « L'importance de l'aspect relationnel dans l'autoreprésentation de jeunes Innus de la communauté de Uashat mak Mani-Utenam ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXV, no 3, p. 95-106.
- Villemagne, C. 2005. « L'éducation relative à l'environnement en milieu communautaire urbain: Un modèle théorique en émergence enrichi de l'exploration collaborative de pratiques éducatives ». Thèse de doctorat. Université du Québec à Montréal en cotutelle avec l'Université de Rennes 2.
- Villemagne, C. et Sauvé, L. 2003. *Boîte à outils : Éléments de méthodologie pour l'intervention et la recherche*. Montréal : Les Publications ERE-UQAM - Collectif ERE-Francophonie.
- _____. 2003. *Module 5 : Courants et modèles d'intervention en éducation relative à l'environnement*. Montréal : Les Publications ERE-UQAM - Collectif ERE-Francophonie.
- Vincent, O. (dir. publ.) 1995. *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, Presses de l'Université Laval.
- Vincent, S. 1973. « Structure du rituel : La tente tremblante et le concept de *mista. pe. W* ». *Recherche Amérindienne au Québec*, vol. 3, no 2, p. 69-83.

- Walford, G. 2007. « Classification and framing of interviews in ethnographic interviewing ». *Ethnography and Education*, vol. 2, no 2, p. 145-157.
- Walker, B., Carpenter, S., Anderies, J., Abel, N., Cumming, G., Janssen, M., Lebel, L., Norberg, J., Peterson, G. D. et Pritchard, R. 2002. « Resilience management in social-ecological systems : a Working hypothesis for a participatory approach ». *Conservation Ecology*, vol. 6, no 1, p. 14.
- Walls, A. E. J. et van der Leij, T. 2007. « *Introduction in social learning toward a sustainable world* », Walls, A.E.J. (dir. publ.), Pays-Bas : Wageningen Academic Publisher, p. 13-32.
- Williams, D. R., Patterson, M. E. et Roggenbuck, J. W. 1992. « Beyond the commodity metaphor : Examining emotional and symbolic attachment to place ». *Leisure Sciences*, vol. 14, p. 29-46.
- Wilson, J. et Graham, J. 2005. *Relationship between First Nations and the forest industry : The legal and policy context*. Ottawa : Institute on Governance.
- Woodley, S., Alward, G., Gutierrez, L. I., Hoekstra, T., Holt, B., Livingston, L., Loo, J., Skibicki, A., Williams, C. et Wright, P. 2000. *North American test of criteria and indicators of sustainable forestry. Report no 3*. Washington: U.S. Dept. of Agriculture, Forest Service, Inventory and Monitoring Institute.
- Wyatt, S. 2004. « Co-existence of Atikamekw and Industrial Forestry Paradigms : Occupation and Management of Forestlands in the St-Maurice River Basin, Québec ». Thèse de doctorat. Faculté de foresterie et de géomatique, Université Laval.
- _____. 2006. « " Si les autres le font, pourquoi pas nous? " La quête des Atikamekw de Wemotaci pour un rôle dans la foresterie au Nitaskinan ». *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. XXXVI, no 2-3, p. 9-18.
- _____. 2008. « First Nations, forest lands, and " aboriginal forestry " in Canada : form exclusion to co-management and beyond ». *Canadian Journal of Forest Research*, vol. 38, p. 171-180.

APPENDICE A : LEXIQUE THÉMATIQUE ET ANALYSE SÉMANTIQUE

La représentation de la forêt pour les Anicinapek de Kitcisakik

Aspects méthodologiques

Le lexique thématique qui suit constitue une synthèse interprétative des principaux mots ou syntagmes⁸⁴ algonquins qui permettent de décrire les éléments représentationnels associés à la forêt pour les Anicinapek de Kitcisakik. L'approche ethnographique de notre recherche nous a incités à porter une attention particulière aux mots et aux expressions qu'emploient les locuteurs de l'algonquin pour décrire leur rapport avec la forêt. Bien que la majorité de nos entrevues aient été réalisées en français, ou en présence d'une personne qui faisait une interprétation simultanée de l'algonquin vers le français, un effort constant a été fait pour recueillir et traduire les notions et le vocabulaire algonquins susceptibles de nourrir notre compréhension des représentations sociales de la forêt et de la foresterie.

Après avoir caractérisé les principaux éléments représentationnels à partir de l'analyse de nos données qui comprenaient parfois des mots algonquins, nous avons, dans un premier temps, choisi un terme français qui exprimait le plus fidèlement possible l'esprit de cette représentation. Avec l'aide de plusieurs locuteurs parlant couramment l'algonquin, nous avons par la suite travaillé sur le choix d'une expression ou d'un mot algonquin pour désigner chacun des éléments représentationnels associés à la forêt. Les termes français et algonquins que nous avons retenus ne sont pas toujours des traductions littérales l'un de l'autre mais agissent plutôt en complémentarité pour caractériser un élément représentationnel dans toute sa complexité. Cette démarche d'adaptation s'est avérée ardue puisque nous ne sommes pas linguistes de formation et que la plupart des Anicinapek avec lesquels nous avons travaillé n'ont pas appris à écrire leur propre langue.

Tout au long du processus de recherche, plusieurs personnes, dont certains aînés, ont participé à nos efforts de caractérisation et de traduction. Les termes, locutions verbales et expressions en langue algonquine que nous avons retenus ont été validés auprès de plusieurs membres de la communauté de Kitcisakik. Une fois ces données obtenues, nous avons utilisé divers ouvrages, (dictionnaires, grammaires, lexiques) anciens ou contemporains portant sur la langue algonquine afin d'approfondir notre analyse lexicologique, sémantique et parfois étymologique. Le lexique présente chacun des éléments représentationnels décrits au chapitre 2 et illustrés à la figure 2.2. Chaque terme comprend une courte description qui propose nos hypothèses interprétatives sur le sens et l'origine du mot suivi d'une liste de mots algonquins

⁸⁴ Groupe de morphèmes ou de mots qui se suivent avec un sens (Petit Robert, 2009, p. 2488).

traduits en français ou en anglais, selon les sources documentaires ou les informateurs communautaires (dans ce dernier cas, la source est identifiée comme suit : (Kit)).

La langue algonquine

La situation sociolinguistique chez les Algonquins est extrêmement complexe du fait que les communautés et les locuteurs de cette langue traversent plusieurs frontières, et qu'ils ont adopté soit le français ou l'anglais comme langue seconde. De plus, les chercheurs et les équipes de recherche qui travaillent sur l'algonquin sont peu nombreux, ces derniers ayant de surcroît, produit des travaux essentiellement théoriques (Drapeau, 1992). On constate également qu'aucune procédure régionale de normalisation de l'écriture de la langue algonquine n'a été entreprise à ce jour. Les Algonquins ne se sont pas encore entendus sur une orthographe uniformisée, certaines communautés faisant usage d'une écriture plus conservatrice alors que d'autres se contentent d'une écriture quasi phonétique. Tel que le souligne Drapeau, en raison des difficultés liées à la mise sur pied d'une orthographe uniforme et des besoins divergents des communautés, on assiste à une profusion de mini-projets, mis en œuvre par des enseignants ou autres spécialistes de la langue, assistés parfois d'autres intervenants, et travaillant pour la plupart en vase clos. Ce contexte global explique sans doute le faible développement de l'instrumentalisation de la langue algonquine à ce jour.

La langue algonquine fait partie du complexe ojibwa, laquelle comprend huit dialectes sur un territoire qui couvre le sud-ouest du Québec et de l'Ontario (ojibwa de l'Est), le Michigan (dialecte Ottawa), tout l'intérieur des terres du centre (ojibwa du centre) et du nord de l'Ontario (ojibwa du Nord-Ouest et dialecte de Severn), les parties septentrionales du Wisconsin et du Minnesota (ojibwa du Sud-ouest) ainsi que le sud du Manitoba (Saulteux) et de la Saskatchewan (Rhodes et Todd, 1981 cité dans Drapeau 1992). Plus près de nous, les Algonquins du Québec et de l'Ontario ne forment pas un groupe linguistique homogène puisqu'ils se divisent en deux groupes dialectaux, soit l'algonquin comme tel et l'ojibwa de l'Est. Selon Drapeau, parmi les « vrais » dialectes de l'algonquin, on trouve un sous-dialecte algonquin de l'intérieur regroupant Lac-Simon et Kitchisakik, et un sous-dialecte dit de transition qui inclut Pikogan (Amos), Winneway, Kipawa, Témiscamingue (Notre-Dame-du-Nord) et Lac-Rapide (Rhodes et Todd, 1981). Il semble que le dialecte de Maniwaki se distingue comme étant une variante de l'ojibwa de l'Est.

Les locuteurs de l'algonquin à Kitchisakik

À l'instar de plusieurs communautés autochtones, la maîtrise de la langue algonquine se dissipe très rapidement à Kitchisakik, principalement en raison du fait qu'elle n'est pas enseignée de manière soutenue et parce que la scolarisation des enfants s'est

toujours réalisée en dehors de la communauté, si l'on fait exception de l'introduction récente de deux niveaux primaires. Nos principales sources d'information sur l'algonquin contemporain proviennent des représentants de ce que l'on surnomme la « génération des pensionnats ». La plupart d'entre eux ont eu la chance de réapprendre à parler leur langue maternelle après leur passage au pensionnat et dans le système scolaire québécois. Ces personnes ont en général plus de 40 ans et sont en fait les seules qui maîtrisent assez bien la langue algonquine pour servir d'intermédiaire avec les aînés, la plupart unilingues algonquins. L'usage du français étant maintenant de plus en plus généralisé dans la communauté, on constate cependant que même parmi la génération des pensionnats, la maîtrise de la langue algonquine décroît rapidement, ce qui nous a obligées à faire de nombreux allers-retours entre plusieurs locuteurs différents.

Tel que le notait Leroux (2004, p. 13) un phénomène de « dysglossie » est maintenant aisément observable dans la petite communauté de Kitcisakik. On peut ainsi identifier des niveaux de maîtrise de la langue algonquine différents en fonction du groupe générationnel. Par exemple, les aînés de plus de soixante ans sont en général unilingues algonquins et peuvent converser avec leurs enfants, lesquels figurent parmi les représentants de la génération des pensionnats. Par contre, ceux qui sont aujourd'hui dans la trentaine disent éprouver des difficultés à comprendre des mots ou des tournures syntaxiques employés par les aînés, bien qu'ils puissent quand même s'exprimer dans leur langue maternelle pour les choses familières et usuelles. En ce qui concerne les jeunes de moins de trente ans, ils s'expriment majoritairement en français et la plupart ne peuvent soutenir une conversation avec leurs grands-parents.

Les ouvrages de référence sur la langue algonquine

Afin de soutenir notre travail de traduction interprétative et d'analyse lexicale, nous avons fait appel à la plupart des ouvrages de référence anciens et contemporains existants (lexiques, grammaires ou dictionnaires). Les descriptions grammaticales contemporaines de l'algonquin étant assez rares, nous avons tout de même pu utiliser deux ouvrages qui brossent un portrait de l'algonquin parlé à Kitcisakik ainsi qu'au Lac Simon. Il s'agit d'une grammaire publiée par le centre culturel Amikwân du Lac Simon (Brouillard et Papatie-Dumont-Anichinapeo, 1987) et d'un lexique thématique algonquin-français publié dans la même communauté (Dumont et Papatie-Dumont, 1985). L'algonquin parlé diffère légèrement entre les deux communautés, mais comme elles ne formaient qu'une seule et même bande au début du siècle, il s'agit de variations mineures, principalement d'ordre phonétique. Le dictionnaire algonquin-anglais du dialecte de Maniwaki, publié initialement en 1987 (McGregor, 2004), nous a offert une base comparative pour l'investigation de la lexicologie associée aux arbres et à la forêt (parfois cité en anglais dans le texte). Il existe un autre ouvrage

contemporain donnant les variantes dialectales algonquines d'environ un millier de mots (Couture, 1982) mais nous ne l'avons pas utilisé dans le cadre de la présente analyse. Un ouvrage de compilation récent, produit à l'interne par un employé des services sociaux du Conseil de bande, nous a été utile pour retracer certains termes (CAK, 2007).

Parmi les lexiques et dictionnaires anciens figure le *Lexique de la langue algonquine* de Cuog, publié en 1886 et maintenant disponible en ligne. Ce lexique algonquin-français fut élaboré à partir du dialecte parlé par les Algonquins et Nipissingues du Lac-des-Deux-Montagnes. Bien que le dialecte de l'algonquin parlé à Kitcisakik soit légèrement différent, cet ouvrage nous fut très utile pour retrouver l'origine et le sens de certains termes. Notre analyse s'appuie également sur le *Dictionnaire français-algonquin* de Lemoine (1911), un missionnaire religieux ayant aussi fréquenté la mission du Lac-Des-Deux-Montagnes. Selon cet auteur, « l'algonquin parlé à cet endroit, à Maniwaki, dans la région de la Gatineau, ainsi qu'aux lacs Barrière, Victoria, Témiscamingue et Abitibi, Grassy Lake, Golden Lake et Mattawa l'était d'une manière passablement uniforme ».

Particularités grammaticales et lexicales de la langue algonquine

Porter notre attention sur le vocabulaire algonquin associé à la forêt et au monde végétal a été l'occasion d'entrouvrir une porte sur la vision du monde anicinape, tout en enrichissant notre compréhension du lien que ces derniers entretiennent avec la forêt. Dans le présent lexique on trouvera plusieurs tournures syntaxiques, soit des mots (la plus petite unité syntaxique), des syntagmes (séquence d'un ou plusieurs mots formant une partie du discours) ou des locutions verbales.

Selon Lemoine (p. 4-5), la grammaire algonquine comprend neuf parties de discours : des noms, des adjectifs, des pronoms, des verbes, des particules verbales, des prépositions, des adverbes, des conjonctions et des interjections. Lemoine notait cependant qu'il existait un nombre très limité de substantifs (noms) comparativement à l'emploi que faisaient les Algonquins des locutions verbales. Les substantifs algonquins se divisent en deux grandes classes selon qu'ils désignent des forme animées (animaux, hommes, arbres...) ou inanimées. En fait, l'une des particularités de la langue algonquine est le fait qu'un substantif, d'un point de vue usuel, peut prendre valeur de verbe (Dumont et Papatie-Dumont, p. 1) exprimant ainsi une action ou un état selon le temps employé. Dans son ouvrage, Lemoine (p. 11) signale que dans la langue algonquine, le verbe est *le* mot par excellence puisque c'est la partie du discours qui est la plus employée. C'est d'ailleurs pour faire honneur à cette particularité que le *Lexique algonquin-français* (Dumont et Papatie-Dumont) a été subdivisé en deux sections référant à un thème particulier, selon qu'il est question d'un substantif ou d'un verbe.

Orthographe

Comme l'écriture de la langue algonquine n'a pas été encore normalisée par l'ensemble des communautés du Québec, l'instrumentalisation de la langue est encore à son état embryonnaire (Drapeau, 1992). En fait, les seuls ouvrages contemporains dont nous disposons pour nous guider dans l'écriture de l'algonquin parlé à Kitcisakik sont ceux produits au Lac-Simon, soit un lexique (Dumont et Papatie-Dumont, 1985) ainsi qu'une grammaire (Brouillard et Papatie-Dumont-Anichinapeo, 1987) et une compilation (CAK). Ces documents produits il y a déjà quelques années servent de supports à l'enseignement de la langue algonquine à l'école de bande du Lac-Simon ; ils ont donc été conçus à des fins didactiques. Les auteurs ont dû introduire certaines lettres de l'alphabet français pour pouvoir rendre compte de certaines particularités de la langue algonquine dans un contexte d'enseignement.

L'écriture de la langue algonquine pose des enjeux particuliers puisque sur le plan phonétique, les locuteurs de l'algonquin ne font aucune distinction phonématique entre les consonnes sourdes et sonores. En effet, le /p/ et le /b/, ainsi que le /g/ et le /k/ correspondent aux mêmes sons, suivant leur emplacement dans le mot ; par ailleurs, ils peuvent aussi être prononcés différemment selon les personnes. Par souci d'uniformisation nous avons choisi d'adopter la même orthographe que celui privilégié par l'anthropologue Jacques Leroux (2003, p. 17-18) qui a transcrit plusieurs récits mythologiques provenant de Kitcisakik. Leroux s'est étroitement inspiré de l'orthographe que le regretté chef Donat Papatisse utilisait dans ses écrits. Ce dernier utilisait les voyelles /a/, /e/, /i/, et /o/, sans jamais faire usage du /u/ dont les réalisations phonétiques françaises sont équivalentes à celles exprimées avec la lettre /o/. Précisons toutefois que certaines des règles qui président à l'écriture ou à l'emploi de ces variations sont complexes et encore peu comprises ; elles mériteraient d'être approfondies par un spécialiste en la matière.

« Forêt »

Nopimik : dans le bois

Il n'existe pas à proprement parler de substantif ou de terme algonquin pour désigner la forêt au sens généralement admis, c.-à.-d. « formation végétale relativement grande dominée principalement par des arbres » (Côté, 2003, p. 148). On peut émettre l'hypothèse que, dans le contexte d'une vie algonquine traditionnelle, il était inutile de désigner la forêt par un terme générique.

Interrogés sur cette question, les locuteurs contemporains de l'algonquin précisent que *nopimik* est l'expression qu'ils utilisent pour désigner la forêt. Les dictionnaires anciens traduisent ce mot par « dans le bois », « dans les terres de chasse » ou « du côté opposé du bord de l'eau », exprimant ainsi à prime abord l'idée d'une action, conformément à l'organisation de la langue algonquine qui s'articule principalement

autour des locutions verbales. La forêt ou le bois désigne un endroit où l'on se trouve et vers lequel on peut aller. Dans le dictionnaire de Cuoq (p. 288), la définition du terme *nopiming* renvoie explicitement à cette idée du bois et de l'intérieur des terres de chasse, par opposition au bord de l'eau et des rivières. Dans son ouvrage, Lemoine (p. 93) donne également une définition similaire de *nopiming* en faisant référence à cette idée de l'intérieur des terres ou du bois qui se trouve non loin. Il traduit également « forêt » par l'expression *endäje mitikokak* qui signifierait « là où il y a des arbres » (p. 274). *Mitikokang* voudrait dire dans la forêt en raison du suffixe *ang*, la racine *mitik* signifiant arbre. L'auteur poursuit en livrant plusieurs termes, lesquels, en composition avec les suffixes *âkweia* et *âkwa*, sont associés à la description de la forêt en fonction de l'état des arbres.

Les autres peuples algonquiens tels que les Attikamekw, les Innus et les Cris font aussi usage d'une expression qui exprime la même idée que *nopimik*. L'interprétation que donne Wyatt de *notcimik* en Atikamekw est cependant plus large puisque selon ce dernier, le terme peut aussi être associé à l'idée d'écosystème. *Nutshimit* en innu signifie « à l'intérieur des terres ou terres de chasse ». Chez les Cris, *nahamiic* a été traduit par « le bois » ou « the bush » en langue anglaise (Tanner, 2007). Pour les Algonquins, ce que l'on entend aujourd'hui par « forêt » était donc associé à l'arrière-pays, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'en ayant à se déplacer sur l'eau, ces derniers percevaient la forêt comme correspondant à l'intérieur des terres. Les nations davantage côtières comme les Innus désignaient d'ailleurs les membres des autres nations plus forestières comme étant « ceux de l'intérieur des terres ». C'est ainsi qu'ils nommaient par exemple les Têtes de boule (les Attikamekw) *nopiming daje inini* (Cuoq, p. 288).

Quelques ouvrages contemporains (McGregor, 2004 ; Dumont et Papatie-Dumont, 1985) proposent plusieurs termes décrivant l'aspect ou l'état de la forêt comportant la racine *akwa*. Il est clair que l'exploration de cette terminologie mériterait de faire l'objet d'une enquête ethnolinguistique et ethnoscientifique approfondie. Plusieurs locuteurs de l'algonquin à Kitcisakik font usage de termes comportant le suffixe *akwa* pour décrire l'état de la forêt. Par exemple *mitikwa* désignera un lieu où il y a beaucoup d'arbres. Dans l'esprit des Algonquins, *minokwa*, qui signifie « belle forêt », est associé à une forêt diversifiée dans laquelle il y a de beaux arbres et où l'on peut marcher. Le terme *kibokwa* est par contre réservé à une forêt encombrée, dans laquelle il y a trop de branches et où il est difficile de marcher, après une coupe forestière par exemple.

Endäje mitikokak : forêt (Lemoine, p. 274)

Icpâkwa : les arbres sont hauts (Dumont et Papatie-Dumont, p. 135)

Icpâkweia : c'est une forêt de grands arbres (Lemoine, p. 274).

Ishpakweya : grande forêt (McGregor, p. 124)

Kibokwa : une forêt dans laquelle il y a trop de branches et dans laquelle il est difficile de marcher. Une forêt qui ferme la voie, par exemple après une coupe forestière (Kit), forêt encombrée (Kit)

Kickatik : coupe de bois (Kit)

Mitikokang : dans la forêt (Lemoine, p. 274)

Mitikwa : la forêt noire, la forêt préférée des Algonquins (Kit), là où il y a beaucoup de beaux arbres, où c'est diversifié (Kit)

Minokwa : une belle forêt à travers laquelle on peut voir, avec des gros arbres qui ont de belles et de longues branches, dans laquelle on peut marcher facilement. (Kit, 2005)

Nipokwa : une forêt qui est morte (Kit, 2008)

Nopimicing/nage nopiming : ici tout proche dans le bois (Cuoq, p. 288), dans les terres, peu loin. (Lemoine).

Nopimik : dans la forêt (Dumont et Papatie-Dumont, p. 74)

Nopiming : du côté opposé au bord de l'eau, en s'éloignant de la rivière, dans les bois, dans les terres de chasse (Cuoq, p. 288), dans les bois, dans les terres (Lemoine, 1911), forêt (McGregor, p. 124).

Nopiming iji : il est allé dans le bois (Cuoq, p. 288).

Nopiming daje inini : homme de l'intérieur des terres, c'est ainsi qu'on nomme en algonquin les Têtes de Boules (Cuoq, 1886, p. 288).

Nopiming nawatc aton ki tciman : avance davantage ton canot sur la grève, éloigne-le davantage de l'eau (Cuoq, 1886, p. 288).

Notcimik : l'environnement ou l'écosystème incluant la forêt, l'eau, les plantes et les animaux ainsi qu'un milieu de vie pour les humains. L'endroit où une personne peut obtenir ce dont elle a besoin et « l'endroit d'où elle vient » (Wyatt, p. 338-340)

Nutshimit innu : les hommes de l'intérieur (Savard, comm. pers.)

Nutshimit : à l'intérieur des terres, dans les territoires de chasse (Drapeau, p. 444)

Ockâkwa : c'est une forêt de jeunes arbres (Lemoine, p. 274)

Oshkakweya : forêt en nouvelle croissance (McGregor, p. 124)

Sagakwa : forêt dense (McGregor, p. 124)

Sâkahakweia Kipakwa : la forêt est épaisse (Lemoine, p. 274)

Shibakwa : forêt claire (McGregor, p. 124)

Täbäsâkweia : c'est une forêt de petits arbres (Lemoine, p. 274)

Tcîgakwa : près de la forêt (Lemoine, p. 274)

Wabakwa : forêt de bois dur (McGregor, p. 124)

Waseyakwâ : le bois est clair (Dumont et Papatie-Dumont, p. 136)

« Arbre/bois »

***Mitik*: arbre, bois, matière ligneuse**

En algonquin, on emploie généralement *mitik* pour désigner un arbre. *Mitik* est aussi employé pour faire référence à la matière ligneuse. En association ou en composition avec d'autres morphèmes, ce substantif sert à décrire l'état, l'aspect ou les parties des arbres ainsi que des objets faits en bois. L'examen des dictionnaires anciens nous met sur la piste d'une distinction intéressante. Dans son ouvrage, Cuoq (p.235) traduit

mitikok par arbres vivants. (CAK). Dans l'expression *endäje mitikokak* que Lemoine (p. 274) traduit par forêt, le suffixe locatif *kak* est ajouté. Au plan sémantique, *Mitikokak* peut donc être traduit par « endroit où il y a des arbres vivants ». La terminaison *watik/wâtik* se rapportant aux choses du règne végétal ou ayant une forme allongée semble être employée pour différencier certaines espèces d'arbres (Lemoine, p. 9). La racine *âtik* quant à elle, semble réservée en composition pour décrire les parties d'un arbre ou encore certaines espèces d'arbres. Tel que mentionné plus haut, les suffixes *âkweia* et *âkwa* semblent réservés à des expressions qui décrivent la forêt, en fonction de l'état des arbres. Sous le vocable arbre, le dictionnaire de Lemoine (p. 66) donne plusieurs exemples de composition avec le mot *mitik*.

Abitawâtik : milieu de l'arbre (Lemoine, p. 66)

Ackâtik : arbre vert (Lemoine, p. 66)

Cikâkweia/cikâkwa : les arbres sont clairsemés (Lemoine, p. 66)

Ekwanakak/ekwâkositc mitik : bout de l'arbre (Lemoine, p. 66)

Esibanâtik : arbre du chat sauvage (Lemoine, p. 66)

Icpâkweia : les arbres sont hauts (Lemoine, p. 66)

Inin mitik : bon bois, bois franc par opposition à bois mou (Cuoq, p. 128)

Ockâkwa ; c'est une forêt de jeunes arbres (Lemoine, p. 66)

Okwîkat : souche de l'arbre (Lemoine, p. 66)

Pakinawâtik : arbre frappé par la foudre (Lemoine, p. 66)

Makwâtik : arbre de l'ours (Lemoine, p. 66)

Makwatik esibanatik : arbre de l'ours, du chat sauvage, c'est-à-dire arbre où ont grimpé ces animaux, dans le creux duquel ils ont établi domicile (Cuoq, p. 235)

Miciwâtik : arbre sec (Lemoine, p. 66)

Mitik : arbre, bois, matière ligneuse (Cuoq, p. 235)

Mitikok : des arbres (vivants) (Cuoq, p. 235)

Mitik-kawipodjigan : lune pour le bois, râpe (Cuoq, p. 235)

Mitikowaj/mitikwac : boîte, coffre, malle, valise, cercueil, caisse et en général tout meuble en bois propre à contenir et à transporter différentes choses. Une note de l'auteur nous indique que *waj/wac* signifie creux (Cuoq, p. 235)

Mitiköka : il y a un bois (Lemoine, p. 93)

Nawâtik : cœur de l'arbre (Lemoine, p. 66)

Pinâkwi mitik : arbre qui se dépouille (Lemoine, p. 66)

Sakâkwa/kipakweia : les arbres sont drus (Lemoine, p. 66)

Sekwepîmak : arbre dont les branches s'étendent horizontalement (Lemoine, p. 66)

Tcîkâtik : auprès de l'arbre (Lemoine, p. 66)

Takwâkosi mitik : l'arbre est court (Lemoine, p. 66)

Täbäsakwa : les arbres sont courts (Lemoine, p. 66)

Tabiskotcâkweia : les arbres sont égaux (Lemoine, p. 66)

Wanakong : cime de l'arbre (Lemoine, p. 66)

« Forêt-milieu de vie »

***Akî*: Terre, territoire**

Akî, est le terme le plus couramment utilisé pour désigner la « Terre » dans la langue algonquienne. Au sens le plus large, *Akî* comporte cependant une dimension qui dépasse ce concept puisque le terme est associé au milieu de vie des Anicinapek, incluant à la fois le monde animal, les espèces végétales, les esprits, toutes formes animées ou inanimées. Selon l'anthropologue Jacques Leroux (2005, comm. pers.), dans une perspective mythologique et cosmologique, il s'agirait en fait de « l'espace d'interaction de tous les êtres vivants ». C'est pour illustrer cette dimension que nous avons choisi *Akî* pour désigner la représentation de la « forêt-milieu de vie ». *Akî* est le concept le plus près de ce que nous appelons « environnement », « nature » ou « écosystème » pour lequel il n'existe pas d'autres termes dans la langue algonquienne. Pour les personnes rencontrées au cours de notre enquête, l'état de *Akî* semble indissociable de l'état de forêt. Le dictionnaire ancien de Lemoine fait état de nombreux exemples de l'usage de ce terme en composition (-*akämik*, -*ämik*). De même, les Anicinapek accordent plusieurs sens à *Akî* : *Djôjô Akî* peut signifier Terre-Mère ; *Akîkah*, notre Terre ; *Anicinipek Akîkah*, la Terre des Anicinapek ou le territoire anicinape, le suffixe *kah* marquant le possessif.

Akî : terre (Dumont et Papatie-Dumont, p. 60) ; terre, pays, contrée, sol, ferme, poussière (Cuoq, p. 31) ; terre, territoire (Lemoine), land (McGregor, p. 172)

Akiwakamik : hutte de terre (Cuoq, p. 31)

Wäkîtakämik ; *äking* : sur la surface du globe (Lemoine)

Enigokwakämikak : toute la terre, par toute la terre (Lemoine)

Tcik akam : à terre, au rivage (Lemoine)

Atciwekämik : aux extrémités de la terre (Lemoine)

Anokiwäki : terre de chasse (Lemoine)

Mitämik : sur la terre au fond de l'eau (Lemoine)

Nopiming : dans les terres, dans le bois (Lemoine)

Minokämi : marcher sur une bonne terre (Lemoine)

Minokämika : la terre est bonne (Lemoine)

Agäsakämika : la terre est d'une petite étendue (Lemoine)

« Forêt-Terre-Mère »

***Djôjô Akî* : Terre-Mère**

Djôjô Akî est une expression utilisée par les locuteurs de l'algonquin de Kitcisakik pour désigner l'idée de « Terre-Mère ». En juxtaposant le terme *djôjô*, associé à la petite enfance et à la mère, à celui de la notion de Terre, *Akî*, les Anicinapek ont sans doute voulu insister sur la dimension maternelle et spirituelle qu'ils associent à la Terre. Les dictionnaires anciens ne font aucunement référence à la notion de « Terre-

Mère ». Il s'agirait d'une représentation moderne, introduite dans le discours environnementaliste des Premières Nations (Gill, 1999 ; Krech, 1990), à partir du XX^{ième} siècle, pour désigner leur représentation de la terre nourricière qui donne la vie. Les Anicinapek utilisent également l'expression *Kidjôjô minan* pour désigner la Terre-Mère, ce qui signifie littéralement « notre (*ki*) mère (*djôjô*), qui nous est donnée (*ominan*) ».

Akî : voir les définitions recueillies pour l'élément représentationnel « forêt-milieu de vie ».

Djojom : mère (Lemoine)

Djojo : terme du langage enfantin pour *totoc* (qui veut dire sein), ce mot s'emploie aussi dans le sens de maman (Cuoq, p. 96)

Tcôdjô : maman (Dumont et Papatie-Dumont, p. 46)

Omînan : donner (verbe transitif, complément inanimé) (CAK, p. 34)

« Forêt-monde des esprits »

Awegok tajikiok : ceux qui restent

Bien que la spiritualité traditionnelle algonquienne ait été fortement modifiée au contact des missionnaires et du christianisme, la présence d'esprits de la forêt est souvent évoquée par les gens de Kitcisakik, qu'il s'agisse des esprits-maîtres des animaux, des esprits des ancêtres, du wendigo ou autres allusions. L'expression que nous avons retenue signifie « quiconque est resté ou demeuré », traduisant de manière imagée l'idée d'une présence dans la forêt pour les Anicinapek. Selon Cuoq, *Awekwen* rend l'idée du doute ou de l'interrogation à l'égard du passage d'une personne ou d'une présence inconnue. *Tajikiok* serait une conjugaison de *tajike* qui signifie « il reste » ou « il demeure », faisant référence aux esprits qui demeurent sur place après la mort ou après le passage d'une personne ou d'un autre être vivant. Cette interprétation a été confirmée par nos assistants de recherche.

Awekwen/awenenitok : quiconque (CAK, p. 78)

Awekwen : sert de réponse à l'interrogatif *awenen*, quand on ne connaît pas l'objet de la question ou qu'on ne veut pas le faire connaître. « Quel est cet individu qui passe? » *Awenen iaam pemosetc?* *Awekwen*, « Qui est-ce, je n'en sais rien » (Cuoq, p. 73)

Awekwenitok : est un peu plus fort que *awekwen* et peut se rendre par je ne sais pas qui ça peut-être, qui ça pourrait être (Cuoq, p. 73)

Tajike : il reste (CAK, 2007, p. 81 ; Dumont et Papatie-Dumont, p. 129)

Tajike : il demeure, il habite (Lemoine)

Tajikok : les gens qui restent sur terre (Kit)

« Forêt-territoire anicinape »
***Anicinape akîkak*: Terre des Anicinapek**

Selon les gens de Kitcisakik, *Anicinape akîkak* serait la formule la plus appropriée pour signifier l'idée de « terre indienne » ou de « territoire des Anicinapek », en faisant référence à leur territoire ancestral, la Terre de leurs ancêtres qu'ils occupent encore aujourd'hui. *Anicinape akîkak* prend alors un sens politique en faisant référence au lieu d'appartenance des Anicinapek. Le suffixe *kak* désigne un lieu ou un endroit où se déroule une action (CAK, p. 4). Lemoine mentionne le mot « territoire » pour définir *Akî*, alors que Cuoq adopte les mots « pays » et « contrée » qu'on pourrait associer à l'idée de « territoire ancestral » pour les Anicinapek. D'autres expressions sont employées pour traduire l'idée de cette Terre qui appartient à tous. Signalons par exemple, *kitakî minân* qui signifie « notre terre à chacun de nous ». Plusieurs exemples de l'usage d'*Akî* en composition (*-akämik*, *-ämik*) figurent dans le dictionnaire ancien de Lemoine et semblent correspondre à l'expression d'une dimension descriptive de la Terre dans le sens de surface ou d'étendue.

Akî : terre (CAK, p. 89 ; Dumont et Papatie-Dumont, p. 60)

Akî : terre, territoire (Lemoine)

Akî : terre, pays, contrée, sol, ferme, poussière (Cuoq, p. 31)

Anokiwäki : terre de chasse (Lemoine)

Atciwekämik : aux extrémités de la terre (Lemoine)

Enigokwakämikak : toute la terre, par toute la terre (Lemoine)

Tcik akam : à terre, au rivage (Lemoine)

Wäkîtakämik, *äking* : sur la surface du globe (Lemoine)

« Forêt - maison des animaux »
***Awesisîk ejikâwatc* : là où le gibier laisse sa trace**

Les Algonquins de Kitcisakik font fréquemment référence à la forêt en tant que « lieu ou endroit où vivent les animaux ». *Awesisîk ejikâwatc* et *awesisîk tacike tcik* seraient des expressions algonquines correspondant partiellement au concept d'habitat faunique. La locution verbale que nous avons retenue contient plusieurs éléments de sens. *Awesîs* est le substantif pour animal dans les dictionnaires anciens et les lexiques contemporains. Dans un bref essai d'analyse classificatoire, Leroux mentionne qu'*awesîs* ou *awesins* désigne en fait la catégorie des animaux à quatre pattes qui sont comestibles. En ce sens, ce mot serait plus proche du terme français « gibier ». La racine *ejî* renvoie clairement à l'idée d'empreinte dans les dictionnaires de Cuoq et de Lemoine, tandis que *tajike/tacike* signifie « il demeure ».

Awatc : même, voire même, malgré tout cela, malgré tout, néanmoins (Cuoq, p. 72)

Awesîs : animal (Dumont et Papatie-Dumont, p. 25 ; CAK, p. 11)

Awesinslak : bête fauve, animal sauvage, non domestique, non apprivoisé (Cuoq, p. 73 ; Lemoine, p. 58)

Awesisîk tajike : lieu où les animaux vivent et ont toujours vécu ; demeure des animaux (Kit)

Äking dâje awêsins : animal terrestre (Lemoine, p. 58)

Ej, en- : empreinte, entamure (Cuoq, p. 98-99)

Ejicin : y être empreint, y laisser son empreinte (Cuoq, p. 98-99, Lemoine, p. 226)

Ejinindjicin : il y a l'empreinte de sa main, de ses doigts (Cuoq, p. 98-99)

Tajike : il reste (CAK, p. 81 ; Dumont et Papatie-Dumont, p. 129 ; Lemoine)

« Forêt-garde-manger »

***Midjimioc* : nourriture, provisions**

Les Anicinapek associent fréquemment la forêt à leur garde-manger, *midjimioc*, et à l'idée de provisions. Ils diront aussi à l'occasion *mitcimiwan nopimik* ce qui signifie « là où il y a de la nourriture de la forêt » (Kit). Ainsi, dans la plupart des dictionnaires et lexiques *mîdjim* est traduit par « vivres » ou « provisions ». Selon les locuteurs contemporains de l'algonquin, la particule *ioc* réfère à l'idée de boîte ou de contenant. Les gens de Kitcisakik accordent une importance particulière à la viande sauvage qu'ils considèrent comme la nourriture authentique pour un Algonquin. C'est dans la forêt qu'ils peuvent se procurer cette nourriture. Pour identifier plus spécifiquement le type de viande que l'on consomme, on ajoutera au nom d'un animal la particule *wîyâs*, laquelle signifie viande. La préparation et la consommation de la viande de bois ou de la nourriture de la forêt, *Nopimik midjim* comporte une valeur symbolique qui contribue à la définition de l'identité amérindienne (Bousquet, 2002a).

Amikwîyâs : viande de castor (Dumont et Papatie-Dumont, p. 52)

Mitcimiwan nopimik : là où il y a de la nourriture de la forêt (Kit)

Midjim : nourriture (CAK, p. 65 ; Dumont et Papatie-Dumont, p. 50) ; nourriture, vivre, ce qui se mange, *de quoi manger* (Cuoq, p. 217) ; vivres (Lemoine, p. 507) ; provisions (McGregor, p. 247)

Midjimike : faire des provisions de bouche (Cuoq, p. 217)

Midjimikaw : prépare-lui des provisions (Cuoq, p. 217)

Midjimikotatizota : préparons-nous des provisions (en salant, en boucanant l'excédent de notre chasse, de notre pêche) (Cuoq, p. 217)

Môswîyâs : viande de l'orignal (Dumont et Papatie-Dumont, p. 52)

Wîias : chair, viande (Cuoq, p. 436-437)

Wîas ni midjin : je mange de la viande (Cuoq, p. 436-437)

Wîyâs : viande (Dumont et Papatie-Dumont, p. 52)

« Forêt-médecine »
***Mackîkî* : médicaments**

Les gens de Kitcisakik associent la forêt à leur « pharmacie naturelle » et la représentation de la « forêt-médecine » est une dimension très importante des rapports qu'ils entretiennent avec la forêt. Ainsi on dira *mackîkîwan nopimik* « il y a des plantes médicinales dans la forêt », pour rappeler cette idée. Les dictionnaires anciens rendent le terme *mackîkî* par « plante médicinale, remède, médecine » Cuoq (p. 193-194) ou « médicament » (Lemoine). *Mackîkî* est le terme générique qu'emploient encore les gens de Kitcisakik pour exprimer l'idée de remède ou médicament ou de quelque chose qui sert à prodiguer des soins. Ces derniers font cependant une distinction claire entre *mackîkî watik*, les médicaments conçus à partir des plantes et les médicaments modernes qu'ils appellent *mackîkî*, tout simplement. *Watik* est une terminaison qui se rapporte aux choses du règne végétal ou ayant une forme allongée parmi les arbres ou les plantes (Lemoine, p. 9). D'ailleurs, il est intéressant de constater que le substantif qui exprime le concept de force est *mackwîziwîn* ou *mackîkîsiwîn*, qui se traduit d'une manière littérale par « être en état ou en action de force ». Le suffixe *wîn* exprime l'idée d'un état ou d'être en action par rapport à quelque chose (Cuoq, p. 14, 439). Par analogie, la racine *mackîkî* a servi de base à la création de locutions verbales ou de substantifs qui désignent les professions médicales modernes. Par exemple *mackîkîwînini* est le terme que l'on a retenu pour désigner un docteur ou un médecin. En composition, on ajoutera également *mackîkî* à un autre terme pour désigner un remède spécifique.

Âkozâbidemackîkî : calmant pour les maux de dents (Dumont et Papatie-Dumont, p. 39)

Madjimackîkî : poison (Dumont et Papatie-Dumont, p. 39)

Mackîkîwan nopimik : il y a des plantes médicinales, des médecines dans la forêt (Kit)

Omîgîmackîkî : onguent (Dumont et Papatie-Dumont, p. 39)

Osisadamomackîkî : sirop pour la toux (Dumont et Papatie-Dumont, p. 39)

Mackiki : médicament (CAK, p. 61) ; plante médicinale, remède, médecine (Cuoq, p. 193-194) ; médicament (Lemoine)

Mashkiki : médecine (remède) (McGregor, p. 193)

Mackikike : chercher, préparer des médicaments (Lemoine), faire médecine, c'est-à-dire chercher des remèdes, des herbes médicinales, herboriser, préparer des médecines (Cuoq, p. 194)

Mackwîziwîn : force (Dumont et Papatie-Dumont, p. 40, 82)

Mackwîsiwîn/ mackwîziwîn : force (CAK, p. 45)

Mackikiwabo : tisane, décoction de plantes médicinales (Cuoq, p. 193-194)

Mackiki-cabozigan : remède purgatif (Cuoq, p. 193-194)

Mackîkîwîninî : docteur (CAK, p. 34, Dumont et Papatie-Dumont, p. 31), homme de médecine, médecin, on comprend sous cette dénomination tous ceux qui se mêlent de guérir les maladies ou les plaies (Cuoq, p. 194)

Mackîkîwînikwe : infirmière (CAK, p. 52 ; Dumont et Papatie-Dumont, p. 31)

« Forêt-utilité »

Inapatcitowîn : qui est utile

Selon nos assistants de recherche, le substantif *inapatcitowîn* serait le terme approprié pour exprimer l'idée de la forêt utilitaire, laquelle comporte des ressources qui peuvent servir à construire des abris, des outils, des canots ou tout autre objet de la vie courante. Une locutrice de l'algonquin de Kitcisakik a traduit ce terme par « tout ce qui peut nous servir ». L'orthographe de ce mot est incertaine. Nous n'avons pas trouvé l'exakte réplique de ce terme dans les ouvrages contemporains ni anciens. Nous avons plutôt retracé des racines ou locutions verbales qui semblent apparentées. Dans le dictionnaire ancien de Lemoine, *inabâtis/inabâtisi* est un adjectif qui signifie « pouvoir servir ». Dans le lexique contemporain de McGregor, *inabadjiton* signifie la même chose. La compilation lexicale produite sous l'égide du Conseil de Kitcisakik nous apprend qu'*apatciton* veut dire « utilise-le » (p. 93). On peut supposer que l'ajout de la terminaison *wîn*, à la racine *inapic*, renforce l'idée d'une action à l'égard des choses qui peuvent être utiles. Aujourd'hui, les locuteurs de l'algonquin vont utiliser *inapictewîn* pour faire référence à l'artisanat, illustrant ainsi le transfert de la « forêt-utilité » vers ce que l'on pourrait qualifier de « forêt-folklore traditionnel ».

Apatciton : utilise-le (CAK, p. 93)

-apij : attache-le (Cuoq, p. 57)

Inâbâtis, i : adjectif, être utile, pouvoir servir (Lemoine)

Inabadjiya-n/inabadjiton : *for such purpose* (à ces fins)(McGregor, p. 377)

Onapij : attache-le comme il faut (Cuoq, p. 57)

« Forêt-mode de vie »

Anicinape madiziwîn : mode de vie anicinape

Afin d'exprimer l'idée de la forêt associée au mode de vie ancestral, les gens de Kitcisakik ont choisi l'expression *anicinape madiziwîn* ; ce serait la traduction algonquine la plus proche du concept de « culture » pour lequel il ne semble pas y avoir d'autre équivalent. C'est dans le lexique de Cuoq (p. 68) que l'on retrouve la définition la plus élaborée du sens du terme *madiziwîn*. En effet, la particule *atisi* signifie « avoir une manière de vivre et de se comporter ». Par extension, *pimatisi*

voudrait dire « être vivant ou vivre ». Parmi les dictionnaires et lexiques consultés, seul celui de Dumont et Papatie-Dumont orthographie *madiziwîn* sans le suffixe *pim*. Dans son lexique, Cuoq (p. 339) nous apprend que *pim* est une préformante qui vient appuyer des verbes incomplets qui ont besoin d'être conjugués. *Madiziwîn* s'entend dans un sens plus large qu'*otadjiwîn* qui désigne plus spécifiquement les activités traditionnelles de subsistances telles la chasse, la pêche et le piégeage. L'*anicinape madiziwîn* et l'*otadjiwîn* représentent les deux pôles de l'identité culturelle *anicinape*.

-atis, i : être, avoir une manière d'être, de vivre, se porter, de se comporter (Cuoq, p. 68)

Madiziwîn : vie (Dumont et Papatie-Dumont, p. 40)

Pimadjiwowin : culture (McGregor, p. 76)

Pimadizi : live (vivant) (McGregor, p. 182)

Pimâdiziwîn : vie (CAK, p. 95)

Pimadiziwin : life (vie) (McGregor, p. 179)

Pimatis, i : être vivant, vivre sur la terre, (Cuoq, p. 68), vivre (Cuoq, p. 338-339)

Pimâtisi : être en vie (Lemoine)

Pimâtisiwin : résultat du jeu des organes (Lemoine)

Pimadjihitis-izo : subsister, s'entretenir (Lemoine, p. 507)

« Forêt-subsistance »

Otadjiwin : survie, activités de subsistance

Selon les explications des personnes que nous avons rencontrées, cette expression est utilisée pour exprimer la capacité de survivre dans la forêt. Les Anicinapek utilisent le mot *otadjiwîn* pour désigner les activités de subsistance ou la survie en forêt. *Otatciwîn/otadjiwîn* ne figure pas dans les dictionnaires et lexiques contemporains. Dans les dictionnaires anciens de Lemoine et de Cuoq, on trouve les expressions *otadjike* et *otâdjikoke* qui veulent dire « pêche à la ligne traînante ». L'ouvrage contemporain de McGregor (p. 118) propose une définition équivalente pour *otadjikoke*. En fait, cette expression est en lien avec les habiletés nécessaires pour réaliser l'*anicinape madiziwîn*, le mode de vie anicinape, révélant ainsi toute la valeur que prend dans la culture algonquine l'autonomie résultant de la maîtrise des activités traditionnelles. Ensemble, *otadjiwin* et l'expression Anicinape *madiziwîn* rendent bien le concept de « culture ».

Otadjikokan : ligne traînante, ligne qu'on laisse traîner après un canot, une embarcation (Cuoq, p. 309, 311)

Otadjike : pêcher à la ligne traînante (Cuoq, p. 309-311 ; McGregor, p. 118)

Otâdjikoke : pêche à la ligne traînante (Lemoine ; McGregor, p. 118)

« Forêt-enseignement »
***Kikinôhamâgewîn* : éducation**

Cette expression est généralement utilisée pour exprimer l'idée d'enseignement. Elle est couramment associée aux concepts contemporains d'éducation et d'instruction scolaire. Pour les gens de Kitcisakik la forêt est un lieu d'apprentissage important. Ainsi, on fera souvent référence à « l'école de la forêt ». C'est pour illustrer cette dimension que nous avons retenu l'élément représentationnel « Forêt-enseignement ». Le dictionnaire ancien de Cuoq (1886 : 163-164) précise que la racine *kikina/kikino* exprime l'idée de signe, de marque ou d'imitation. On peut tirer de cette analogie que *kikino* illustre un aspect de la pédagogie amérindienne, laquelle est fondée sur des principes d'observation et d'imitation. Suite à l'arrivée de l'instruction obligatoire et des écoles blanches, c'est ce terme qui a été retenu dans la langue algonquine pour désigner un professeur. *Kikinôhamâgewînini* peut donc être traduit par l'homme qui montre les signes ou que l'on imite.

Kikinamagowin : éducation (enseignement) (McGregor, p. 99)
Kikinohâmâgewin : instruction, précepte d'enseigner (Lemoine)
Kikinôhamâdimîiwam : école (Dumont et Papatie-Dumont, p. 37)
Kikinôhamâge : il enseigne (Dumont et Papatie-Dumont, p. 143)
Kikinôhamâge : enseigner (CAK, p. 38)
Kikinwaamage : enseigner, faire l'école, enseigner le catéchisme (Cuoq, p. 163-164)
Kikinôhamâzo : il étudie, il va à l'école (Dumont et Papatie-Dumont, p. 143)
Kikinôhamâgewînini : professeur (CAK, p.77)
Kikinwaamagewinini : maître d'école (Cuoq, p.163-164)

«Forêt-héritage »
***Gânadegemâgwik* : ce qui nous est laissé**

Protéger l'intégrité de la forêt pour les générations futures constitue un élément fondamental de la position des gens de Kitcisakik quand il est question de la forêt. Le concept occidental d'héritage à proprement parler n'a pas d'équivalent dans la pensée algonquine. En fait, c'est l'idée de prendre soin de la forêt d'une génération à une autre qui est prépondérante. C'est sans doute pour cette raison que les personnes que nous avons rencontrées ont choisi l'expression *gânadegemâgwik* qui est une façon d'exprimer cette idée « ce que nos ancêtres nous ont laissé » ou « ce qui nous est laissé ». On peut émettre l'hypothèse que dans cette perspective, maintenir le lien avec la forêt revient également à maintenir le lien entre les générations. D'après Cuoq (p. 107), *gana* est une racine qui renferme l'idée de garder, de prendre soin, de prendre sous sa garde.

Gana- : racine qui renferme l'idée de garder, de prendre en soin, de prendre sous sa garde (Cuoq, p. 107)

Gana-, nagata (en composition) : prendre sous ses soins (Lemoine, p. 286)

Ganawabam : garde-le à vue, veille-le (cet enfant, ce malade, veille sur lui, surveille-le) (Cuoq, p. 107)

Ganawâb, i : garder à vue, veiller, surveiller, être surveillant, inspecteur (Cuoq, p. 107); faire la surveillance (Lemoine, sous garde); *tend, oversee* (surveiller) (McGregor, p. 386)

Ganawâbândam : avoir la surveillance de, avoir sous sa surveillance (Lemoine, sous -garde)

Ganawâbiwin, ganawabândamowin : surveillance (Lemoine, p. 286)

Ganawenim : garde-le, aie-le en soin, en garde, charge-toi de lui (Cuoq, p. 107)

Ganawênîndan : avoir la surveillance de, avoir sous sa surveillance (Lemoine)

Ganawenindamage : garder pour autrui, faire office de gardien chez quelqu'un (Cuoq, p. 107)

Oganawenidân : il/elle garde (CAK, p. 47)

Oganawenimân : il/elle le garde (CAK, p. 47)

« Forêt-responsabilité ». *Oganakinetenâwa* : surveiller

Dans la langue algonquine, le corollaire de la notion de responsabilité à l'égard de la Terre ou de la forêt peut être traduit par *Kanawâbiwîn* qui signifie « surveillance ». Dans les dictionnaires de Cuoq (p. 107) et de Lemoine (p. 286), on découvre que la racine *gana/kana* renferme l'idée de prendre soin, de prendre sous sa garde. Les Anicinapek de Kitcisakik, parlent souvent de leur devoir de protection et de surveillance à l'égard de la forêt et de la Terre. Cette notion est souvent évoquée dans le contexte de la transmission des territoires de chasse. Selon nos assistants de recherche, l'expression *oganakinetenâwa*, qui signifie « nous surveillons la Terre », serait une autre façon d'exprimer la notion de surveillance, mais plus spécifiquement en ce qui concerne la Terre ou *Akî*.

Gana- : racine qui renferme l'idée de garder, de prendre en soin, de prendre sous sa garde (Cuoq, p. 107)

Gana-, nagata (en composition) : prendre sous ses soins (Lemoine, p. 286)

Ganawabam : garde-le à vue, veille-le (cet enfant, ce malade, veille sur lui, surveille-le) (Cuoq, p. 107)

Ganawâb, i : garder à vue, veiller, surveiller, être surveillant, inspecteur (Cuoq, p. 107), faire la surveillance (Lemoine, sous garde), *tend, oversee* (surveiller) (McGregor, p. 386)

Ganawâbândam : avoir la surveillance de, avoir sous sa surveillance (Lemoine, sous garde)

Ganawâbiwin, ganawabândamowin : surveillance (Lemoine, p. 286)

Ganawenim : garde-le, aie-le en soin, en garde, charge-toi de lui (Cuoq, p. 107)

Ganawênîndan : avoir la surveillance de, avoir sous sa surveillance (Lemoine)

Ganawenindamage : garder pour autrui, faire office de gardien chez quelqu'un (Cuoq, p. 107)

Nagatawênîndan : avoir la surveillance de, avoir sous sa surveillance (Lemoine, sous garde)

Oganawenidân : il/elle garde (CAK, p. 47)

Oganawenimân : il/elle le garde (CAK, p. 47)

« Forêt-bien-être »

Minomidjio : être bien à l'intérieur

Pour les gens de Kitcisakik, au-delà des activités traditionnelles, le séjour ou la vie en forêt est intimement associé à un état de plénitude et de bien-être. *Minomidjio* est l'expression algonquienne qui exprimerait le mieux ce concept. La particule *mino* est un adverbe qui veut dire beau, bien ou agréable. Les dictionnaires et lexiques récents sont cependant peu bavards sur le sens de *mino*. L'ouvrage ancien de Lemoine (p. 89-90) apporte plus de précisions et donne une foule d'exemples de la manière dont peut être utilisé cet adverbe. Selon cet auteur, *mino* signifie « de la bonne manière ». Quant à *mij*, il s'agit d'un verbe ou d'une racine qui veut dire atteindre ou trouver. Conséquemment, on peut dire qu'en adoptant l'expression *minomidjio*, les gens de *Kitcisakik* veulent certainement souligner le fait que la forêt est un lieu qui permet d'atteindre le bien-être, ou de se sentir bien. Le lexique de McGregor (p. 393) est le seul ouvrage contemporain qui nous donne une expression équivalente, *minomandjiwo*, qu'il traduit par *feeling well* (se sentir bien).

Mij : arriver à, atteindre, aborder, trouver (Cuoq, p. 218-219)

Minawas-i : avoir le bien-être (Lemoine, p. 90)

Minawasiwin : bien-être (Lemoine, p. 90)

Minawaziwin : *welfare* (bien-être) (McGregor, p. 393)

Mino: bon, bien, beau, agréable (Cuoq, p. 228), bien (CAK, p.17), de la bonne manière (Lemoine, p. 89)

Minomandjiw-o: *feeling well* (se sentir bien) (McGregor, p. 393)

Mino-pimadiziwin: *welfare* (McGregor, p. 393)

Minwadjitowin: *welfare* (McGregor, p. 393)

Sakadiziwin: *welfare* (McGregor, p. 393)

« Forêt-parenté/communauté »
Kinet ejitajikak : là où nous laissons notre empreinte

Par cette formule, les gens de Kitcisakik expriment l'idée que la forêt représente l'endroit où tous les Anicinapek vivent et laissent des traces. Il semble que ce soit la façon la plus appropriée de traduire la notion de milieu de vie familial et communautaire. De la même manière que pour le concept d'habitat faunique, la forêt est un endroit où les humains, les Anicinapek laissent des empreintes ou des traces. Dans les dictionnaires anciens, la racine *ej* est clairement associée à l'idée d'empreinte. *Ejicin* signifie « y être empreint, y laisser son empreinte » (Cuoq, p. 98-99 ; Lemoine, p. 226). L'idée de laisser une empreinte ou « des traces de pas dans la neige » est importante pour les gens de Kitcisakik afin de marquer leur présence sur le territoire. Il est important pour les Anicinapek de laisser des traces de leurs pas dans la forêt pour témoigner de leur occupation du territoire. Le suffixe *kak* est une terminaison qui fait référence au lieu ou à l'endroit où se passe une action.

Ej, en- : empreinte, entamure (Cuoq, p. 98-99)

Ejicin : y être empreint, y laisser son empreinte (Cuoq, p. 98-99, Lemoine, p. 226)

Ejidjickiwakicin : il est empreint dans la boue, il a laissé son empreinte dans la boue (Cuoq, p. 98-99)

Ejinindjicin : il y a l'empreinte de sa main, de ses doigts (Cuoq, p. 98-99)

Kak : lieu ou endroit où se passe une action (CAK, p. 4)

Kinawind : we, including person spoken to (McGregor, p. 390)

Kinawît/ninawît : nous (CAK, p. 65)

« Forêt-avenir? »
Nikân : devant

En général, les gens de Kitcisakik sont plutôt mal à l'aise à l'idée d'associer l'exploitation de la forêt à leur avenir. C'est la raison pour laquelle nous introduisons un point d'interrogation pour caractériser cet élément représentationnel. Les dictionnaires anciens ne proposent pas de mot précis en Algonquin pour signifier « avenir ». Toutefois, *nigan* est le mot que les gens de Kitcisakik utilisent aujourd'hui pour désigner l'avenir, plus ou moins rapproché. On peut supposer qu'il s'agit d'une adaptation contemporaine du terme *nikân* décrit par Lemoine (p. 189) comme signifiant « prendre les devants ». Un locuteur de la communauté a également mentionné le mot *ejigabwin* qui signifie « choix, » pour parler de l'avenir au regard de la forêt. Cette analogie est intéressante car elle associe l'avenir aux choix décisifs que devront faire les Anicinapek dans un « avenir » très rapproché.

Ejigabwîn : choix (Kit)

Nigan : devant (CAK, p. 33)

Nigan : bras, brasse, brassée, jambe de devant dans les animaux (Cuoq, p. 272)

Nikân : passer, devancer, prendre les devant (Lemoine, p. 189)

Wâbak : demain (CAK, p. 32 ; Dumont et Papatie-Dumont, p. 117)

« Forêt-perdue »

Minokwa weckatc : la belle forêt d'autrefois

L'expression *minwâcin weckatc* qui veut dire « belle ou beau autrefois » est fréquemment employée par les gens de Kitcisakik pour qualifier leur appréciation de la forêt contemporaine. C'est toujours avec beaucoup de nostalgie que les gens de Kitcisakik évoquent cette belle forêt d'autrefois, à jamais altérée par l'exploitation forestière et la colonisation. Cette expression est employée pour souligner le fait que la forêt était très belle avant les coupes forestières. « Autrefois, c'était beau ». Pour les Algonquins de Kitcisakik, *Minokwa* signifie « belle forêt » ou « forêt dans laquelle on peut voir de gros arbres et où l'on peut marcher », tandis que *weckatc* veut dire « autrefois ». Rappelons que la racine *akwa/kwa* est fréquemment utilisée en composition pour décrire l'aspect ou l'état de la forêt.

Mino : bon, bien, beau, agréable (Cuoq, p. 228), bien (CAK, p.17), de la bonne manière (Lemoine, p. 89)

Minokwa : une belle forêt à travers laquelle on peut voir, avec des gros arbres qui ont de belles et de longues branches, dans laquelle on peut marcher facilement. (CAK)

Waieckat : autrefois (Lemoine, p. 80)

Weckatc : autrefois (CAK, p. 14, Dumont et Papatie-Dumont, p. 169)

« Forêt-dévastée »

Manâden : laid

Les gens de Kitcisakik emploient souvent le qualificatif *manâden* pour dire que la forêt est en mauvais état ou que le paysage n'est pas beau et qu'il s'est dégradé à la suite des coupes forestières. Selon Cuoq (1886), la racine *man*, dans le mot *manâden* est associée à l'idée de mal ou de mauvais. Les lexiques contemporains ne décrivent pas le mot *manâden*, et citent plutôt *matci*, *matchi* ou *madji* pour signifier quelque chose de « mal ». Pourtant, *manâden* est couramment utilisé par les Anicinapek de Kitcisakik pour désigner le paysage, la forêt ou l'environnement qu'ils trouvent enlaidi par les activités forestières. Par ailleurs, la locution *akosi*, « être malade » est plus généralement associée à l'idée de la Terre qui est malade, *âkosi manâden Akî*. Notre assistant de recherche a tenu à faire une distinction entre la Terre malade et la

forêt qui est laide : « c'est la Terre qui est vivante, c'est elle qui est malade. La forêt, elle n'est pas belle, ce n'est pas la même chose. »

Ako : mal, fort, rude, mauvais, désagréable (Cuoq, p. 33)

Akos, i : être malade (Cuoq, p. 33 ; Lemoine), il est malade (Dumont et Papatie-Dumont, p. 106)

Akomandjih, o : se sentir mal, être malade (Cuoq, p. 33)

Akozin/akosiwin/âkoziwin : malade (CAK, p. 59)

Man- : exprime l'idée générale de mal, soit au physique soit au moral. Cette racine qui est très féconde subit parfois différentes transformations, tantôt par voie de prolongement, tantôt par voie de redoublement comme ; *mâna-*, *mânat-*, *mânadj-*, *mânaz-*, *manj-*, *mâmân-*, *mâmânj-* (Cuoq, p. 202)

Matci/matchi/Madji : mal (CAK, p. 59)

Minwâcin : beau « c'est beau » (CAK, p. 16)

Weckatc : autrefois (CAK, p. 14)

« Foresterie »

***Kickatikwinîni* : les hommes qui coupent**

Pour désigner la foresterie en général ainsi que les personnes qui sont associées de près ou de loin aux coupes forestières, les gens de Kitcisakik vont faire référence aux « *kickatikwinîni* », « les hommes qui coupent ». *Kickki* signifie « diviser avec un instrument tranchant », et il semble cette racine était déjà associée aux bûcherons et à la coupe forestière dans les ouvrages anciens du siècle dernier. Dans le lexique de Cuoq (p. 155), on dira par exemple *kickaige* pour signifier « couper du bois en morceaux ». *Ininî*, est la particule qui signifie « homme » en général.

-Âtik : en composition, particule associée aux arbres (Lemoine, p. 66)

Inin : vrai, proprement dit, naturel, par excellence (Cuoq, p. 128), véritable (Lemoine, sous vrai)

Ininî/inini : homme (CAK, 2007, p. 50 ; Cuoq, p. 128)

Kickahigewinini : bûcheron (Lemoine, p. 103)

Kickahan : avec la hache (Lemoine, p. 145, sous « couper »)

Kickatogwewîninî : bûcheron (Dumont et Papatie-Dumont, p. 30)

Kicki- : en composition, diviser avec un instrument tranchant (Lemoine, p. 145, sous « couper »), coupé (Cuoq, p. 155)

Kickipodjigan : scie (Cuoq, p. 155)

Kickibôdjige : il scie du bois (Dumont et Papatie-Dumont, p. 104)

Kickaige : couper du bois par morceaux, avec la hache (Cuoq, p. 155)

Kickikahige : couper avec la hache (Lemoine, p. 145)

RÉFÉRENCES

- Brouillard, E., et M. Dumont-Anichinapeo (1987). *Grammaire algonquaine respectant les règles langagières coutumières propres aux communautés du Lac Simon ainsi que du Grand Lac Victoria*, Lac-Simon : Centre culturel Amikwân.
- Conseil de bande de Kitcisakik (2007). Lexique français-algonquin. Val d'Or.
- Couture, Y.H. (1982). *Lexique français-algonquin*, Val-d'Or: Éditions Hyperborée.
- Cuoq, J.-A. (1886). *Lexique de la langue algonquaine*, Montréal : J. Chapleau et fils.
- En ligne :
<http://www.candadiana.org/ECO/pageview/02240/005?id=9641036767a0a904>.
 Consulté le 20 février 2007.
- Drapeau, L. (1992). Bilan de l'instrumentalisation et de la modernisation dans les langues autochtones dans la perspective de l'aménagement du corpus. In Maurais, J. (dir), *Les langues autochtones du Québec* (p.184-231). Dossier no. 35. Québec : Publications officielles.
- Drapeau, L. (1999). *Dictionnaire Montagnais-Français*. Sainte-Foy : Presses de l'université du Québec.
- Dumont, M., et M. Papatie-Dumont (1985). *Lexique algonquin-français*, Lac-Simon: Conseil de bande du Lac-Simon.
- Lemoine, G. (1909). *Dictionnaire français-algonquin*, Chicoutimi : G. Delisle, Bureau du journal Le Travailleur.
- Leroux, J., Chamberland, R., Brazeau E., et C. Dubé (2004). *Au pays des peaux de chagrin. Occupation et exploitation territoriales à Kitcisakik (Grand-Lac-Victoria) au XXI^{ème} siècle*. Québec : Les presses de l'université Laval.
- McGregor, E. (2004), *Algonquin Lexicon*, Maniwaki: River Desert Education Authority. Fourth edition.
- Rhodes, R.A., et E.M. Todd (1981). « Subarctic Algonquian Languages », dans STURTEVANT (1981: 52-66).
- Tanner, A. (2007).
- Wyatt, S. (2004). Co-existence of Atikamekw and industrial forestry paradigms. Occupation and management of forestlands in the St-Maurice river basin, Québec. Thèse de doctorat. Québec: Université Laval.

APPENDICE B : ENTENTE DE RECHERCHE

CONTRIBUTION DE L'AMÉNAGEMENT ÉCOSYSTÉMIQUE À LA DÉFINITION D'UNE FORESTERIE AMÉRINDIENNE : LE CAS DES ANICINAPEK DE KITCISAKIK

ENTENTE DE RECHERCHE

30 octobre 2002

Préambule

Au cours des vingt dernières années, les activités scientifiques impliquant des communautés autochtones se sont multipliées. Il est devenu nécessaire de s'entendre sur des principes de recherche et d'établir des règles de fonctionnement qui permettent d'optimiser les retombées positives des projets, tant pour les chercheurs que pour les communautés impliquées. Un bon nombre d'institutions de recherche et d'organisations autochtones ont élaboré des protocoles de déontologie pour encadrer les projets qui touchent les communautés autochtones. (Voir la bibliographie.) Les principes énoncés s'inscrivent dans une approche participative qui définit la recherche en termes de partenariat. Selon Le Boterf (1998) : « La recherche participative tente d'aider la population impliquée à identifier et analyser de manière critique ses problèmes et ses besoins et à chercher des solutions aux problèmes qu'elle veut étudier et résoudre elle-même. »

Un consensus se dégage autour d'un certain nombre de principes éthiques qui devraient prévaloir dans toute recherche menée en collaboration avec des communautés autochtones. On peut les résumer ainsi :

- Le respect de la dignité humaine ;
- Le respect du consentement libre et éclairé de chacun des participants ;
- Le respect des personnes vulnérables ;
- Le respect de la vie privée et des renseignements personnels ;
- L'équité dans la répartition des bienfaits et des fardeaux de la recherche ;
- L'équilibre des avantages et des inconvénients ;
- La réduction des inconvénients et l'optimisation des avantages.
- Le respect des lois, règlements et protocoles locaux ;
- Le respect des droits, des valeurs et des modes de vie des populations locales ;
- Le respect des différences culturelles ;
- L'engagement à mener des consultations appropriées ;
- La prise en compte des connaissances et des expériences locales ;
- Le développement mutuel des capacités communautaires et scientifiques ;

L'identification d'une personne de l'équipe de recherche qui soit imputable ;
 La transparence dans le déroulement de la recherche ;
 La communication et la discussion des différents paramètres qui caractérisent la recherche (financement, objectifs, méthodologie, etc.) ;
 Le droit pour tout participant à la recherche de se retirer du processus ;
 La reconnaissance juste et équitable de la participation de chacun à la recherche.

Ces principes sont habituellement traduits dans une entente écrite qui décrit les grandes lignes de la recherche proposée et la manière dont le projet se conforme aux principes d'une recherche socialement responsable. Les chercheurs devront de plus obtenir le consentement « libre et éclairé » de chacun des participants à la recherche expliquant les modalités de leur implication.

À titre d'exemple, Schell et Tarbell (1998) ont décrit certains principes qui devraient guider l'établissement de partenariats de recherche avec les Premières Nations. Il s'agit notamment du respect mutuel, de l'équité mutuelle et du développement mutuel des capacités.

Le respect mutuel comporte une meilleure acceptation de différences sociales, politiques et culturelles entre les chercheurs et la communauté. Il implique de plus grands efforts de communication. Les chercheurs s'engagent à respecter le protocole de recherche de la communauté tout comme ils respectent leur propre protocole scientifique. Le respect mutuel comporte la prise en compte des savoirs autochtones concernant l'environnement et le système social. En contrepartie, la communauté offre son respect pour les méthodes scientifiques. Elle reconnaît l'histoire du développement intellectuel qui a permis l'acquisition de connaissances sur l'environnement et la biologie humaine.

L'équité mutuelle comprend le partage des ressources et l'égalité des partenaires dans le processus de recherche. L'argent n'est qu'une forme d'équité. Les connaissances traditionnelles et scientifiques, les réseaux, les ressources humaines, le pouvoir politique et social sont d'autres formes de ressources qui doivent être partagées équitablement. L'échange de connaissances à travers les apprentissages collaboratifs ainsi que l'éducation réciproque sont une expression fondamentale de l'équité.

Le développement mutuel des capacités comprend le partage des pouvoirs et des résultats qui découlent d'une bonne recherche et donnent lieu à une amélioration de la crédibilité des participants. De même, les questions de propriété intellectuelle sont en jeu. La responsabilité de chacun doit être reconnue dans la divulgation des résultats de recherche.

**CONTRIBUTION DE L'AMÉNAGEMENT ÉCOSYSTÉMIQUE À LA DÉFINITION
D'une foresterie amérindienne : le cas des Anicinapek de Kitcisakik**

**ENTENTE DE RECHERCHE
30 octobre 2002**

1. Partenaires⁸⁵

La communauté Anicinapek de Kitcisakik, son Conseil de bande et son Comité « Forêt ».

Marie Saint-Arnaud, chercheure principale. Étudiante au Doctorat en sciences de l'environnement de l'Université du Québec à Montréal.

Lucie Sauvé, directrice de recherche. Titulaire de la *Chaire de recherche du Canada en éducation relative à l'environnement* et professeure à l'Université du Québec à Montréal.

Luc Bouthillier, co-directeur de recherche. Professeur au Département des sciences du bois et de la forêt à l'Université Laval.

Yves Bergeron, membre du comité d'encadrement. Titulaire de la *Chaire industrielle CRSNG/UQAM/UQAT en aménagement forestier durable* et professeur au Département de sciences biologiques à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université du Québec à Rouyn.

Carole Lévesque (à confirmer), membre du comité d'encadrement. Professeure à l'Institut national de recherche scientifique – Urbanisation, culture et sociétés.

⁸⁵ Les partenaires du projet ont changé au cours de sa réalisation, entre 2002 et 2008. Les professeurs Luc Bouthillier et Carole Lévesque ne sont pas restés membres du comité d'encadrement de l'étudiante. Le professeur Daniel Kneeshaw (Département des sciences biologiques de l'UQAM) s'est ajouté comme membre du comité d'encadrement. Les conditions de financement ont également changé, le projet ayant reçu, à partir de mars 2004 une subvention du programme de partenariat en foresterie du CRSNG/CRSH/Service canadien des forêts. Cinq partenaires industriels sont restés associés au projet entre 2004 et 2008 : Domtar (Val d'Or), Tembec-Témiscamingue, Abitibi-Bowater (Maniwaki), Industries Norbord (Val d'Or), Louisiana-Pacifique (Maniwaki).

2. Financement

Pour l'année couvrant la période de septembre 2002 à septembre 2003, Marie Saint-Arnaud est bénéficiaire d'une bourse du FCAR et d'une bourse de perfectionnement de l'UQAM. Le *Programme de mise en valeur des ressources du milieu forestier – Volet I – Autochtones* du Ministère des ressources naturelles du Québec alloue un montant de 50000\$ par année aux communautés autochtones du Québec pour des travaux de mise en valeur des ressources forestières. Ce programme devrait pouvoir financer une partie des travaux de recherche ainsi que la formation de membres de la communauté pour assurer la permanence au Comité « Forêt ». Le *Réseau canadien de gestion durable des forêts* a également octroyé un budget de 7 000\$ pour amorcer le projet et soumettre une demande de financement plus détaillée.

3. Durée du projet

Les contacts avec la communauté sont amorcés depuis septembre 2001. Le projet s'échelonne sur la période septembre 2002 – septembre 2004. Les travaux d'enquête sur le terrain seront principalement réalisés entre avril 2003 et octobre 2003.

4. But et objectifs

Les objectifs de ce projet de recherche ont été discutés et convenus avec les membres Anicinapek du Comité Forêt de Kitcisakik au cours de trois réunions de planification des travaux qui ont eu lieu aux dates suivantes :

22 au 24 septembre 2001 ;
15 au 17 février 2002 ;
10 au 12 mars 2002.

Tels que convenus avec le Comité Forêt de Kitcisakik, le but et les objectifs du projet de recherche sont les suivants :

But : Contribuer au développement des champs théoriques et pratiques de la foresterie amérindienne au Québec.

Objectif général : Vérifier la pertinence de l'aménagement écosystémique pour définir les bases d'une foresterie amérindienne chez les Anicinapek de Kitcisakik.

Objectifs spécifiques :

Caractériser les systèmes de représentations sociales qui définissent la relation Amérindiens/Forêt au sein de la communauté Anicinapek de Kitcisakik (connaissances, attitudes, valeurs, aspirations, etc.) ;

Identifier les éléments de convergence et de divergence entre la vision amérindienne de la foresterie et l'approche écosystémique ;

Définir des principes directeurs qui seront de nature à guider l'élaboration de scénarios d'aménagement forestier adaptés au contexte socio-environnemental de la communauté Anicinapek de Kitcisakik.

5. Méthodes et procédures de recherche

5.1 Représentations sociales : Les représentations et les pratiques des Algonquins à l'égard de la forêt et de la foresterie seront explorées à l'aide de questionnaires oraux, d'entrevues individuelles et de discussions semi-dirigées en groupes. Une pré-enquête sera réalisée pour déterminer les sous-groupes de référence en fonction du rapport à la forêt (aînés ; femmes ; adultes ; trappeurs, jeunes).

5.2 Discussion des scénarios : Des ateliers de discussion par petits groupes permettront d'échanger autour des approches industrielles et de l'aménagement écosystémique. Le travail portant sur les représentations sociales contribuera à l'élaboration de matériel adapté pour la présentation et la discussion de différents scénarios forestiers. De même, le bilan des connaissances sur la dynamique forestière fournira les éléments de base au scénario écosystémique. Des éléments portant sur l'occupation du territoire et les connaissances traditionnelles seront également intégrés aux discussions. Des mises en situation permettront de discuter des implications associées à chacune des options.

5.3 Dynamique forestière naturelle : Les données existantes (inventaires forestiers et écologiques et photographies aériennes) seront utilisées pour réaliser l'historique des perturbations sur le territoire (coupes forestières, incendies et épidémies d'insectes). Des vérifications sur le terrain permettront de compléter l'information. Ce travail de reconstitution permettra de réaliser une carte synthèse de l'historique des perturbations permettant de déterminer l'âge des forêts présentes sur le territoire ancestral de Kitcisakik. Cette analyse permettra aussi de mieux comprendre les processus successionnels à l'œuvre dans cette portion de la forêt mélangée.

6. Participation de la communauté

Notre stratégie de recherche s'articule autour d'une approche participative (Dolbec, 1998 ; Le Boterf, 1998) qui suppose l'implication de co-chercheurs Algonquins et du Comité « Forêt » de la communauté à chacune des étapes du projet ainsi que le développement mutuel des capacités scientifiques et communautaires en foresterie. Les membres de la communauté seront donc appelés à participer à la recherche à différents niveaux :

Le Comité « Forêt » de Kitcisakik : Co-gestionnaire du projet en collaboration avec Marie Saint-Arnaud, chercheure principale. Les membres Algonquins du Comité « Forêt » sont Jimmy Papatie, Augustin Penosway, Michel Penosway, Abraham Brazeau, Augustin Papatie. Henri Jacob et Yvan Croteau, deux membres du groupe écologique REVE de Val D'Or sont régulièrement invités à participer aux travaux du Comité « Forêt ». Interlocuteur principal : Augustin Penosway.

Le Conseil de Bande des Anicinapek de Kitcisakik : Autorité responsable des décisions qui ont des retombées communautaires. Signataire des documents officiels et des demandes de financement par l'intermédiaire de son chef, Jimmy Papatie ou de la gérante de la communauté, Doris Papatie.

Les co-chercheurs : Au moins deux co-chercheurs seront employés pour seconder la chercheure principale dans la réalisation des différents travaux d'enquête. Les co-chercheurs participeront à l'élaboration de la stratégie de recherche, à la conception des questionnaires d'entrevues, à leur administration, à l'animation des groupes de discussion, à la traduction des échanges verbaux. Les co-chercheurs participeront aux recherches ethnolinguistiques pour permettre à la chercheure principale de mieux comprendre la langue algonquine reliée à l'environnement forestier en tant qu'élément révélateur de la relation Algonquins/Forêt. Leur travail pourrait aussi comprendre certains éléments de cartographie et de transcription de données. Ils participeront à l'analyse des résultats d'entrevue de la phase I de la recherche (représentations sociales) et à la conception d'outils de communication pour préparer la phase II. La phase II, qui comportera principalement des discussions de groupes autour de scénarios forestiers, sera codirigée et animée par la chercheure principale et par les co-chercheurs. Ils participeront également à l'analyse des résultats et à leur communication au sein de la communauté. Les co-chercheurs agiront d'ailleurs à titre d'agents de liaison auprès de la communauté lorsque des questions entourant le projet seront soulevées ou lorsque certaines informations devront être communiquées. Les postes de co-chercheurs seront affichés dans un endroit public et la sélection des candidats se fera selon les critères d'embauche déterminés par le Comité « Forêt ». La rémunération sera établie selon les taux/horaire en vigueur.

Les sujets participants : Différents sous-groupes de la communauté seront invités à participer aux recherches à travers des entrevues de groupes ou individuelles et des ateliers de discussion semi-dirigée. Certaines entrevues pourront se faire auprès de plusieurs membres de la même famille, particulièrement au cours de la première étape des enquêtes portant sur les représentations sociales. Les chercheurs rencontreront les participants sur leur terrain de trappe ou dans une salle communautaire pour discuter de leur territoire et des ressources forestières qui ont un intérêt particulier pour leur famille ou pour la communauté. Les sites d'intérêt pourront être visités et ensuite identifiés sur des cartes forestières à l'aide d'un appareil GPS (« Geographic Positioning System »). Les questions posées permettront de caractériser la relation Algonquins/Forêt et porteront notamment sur les aspects suivants : les activités pratiquées en forêt (type, fréquence, lieu, saison) ; l'utilisation des ressources forestières tant fauniques que végétales et aquatiques ; l'importance du paysage ; le rôle de la forêt comme milieu de vie ; les ressources, lieux et paysages qui peuvent avoir une importance spirituelle ou une valeur historique ; les contes, mythes ou symboles qui ont un lien avec l'environnement forestier.

Les visites sur les territoires de trappe pourront être d'une durée variable. Il faudra compter une heure pour les entrevues ou discussions de groupes et ajouter de une à trois heures pour les visites sur le terrain et autres compléments d'information. Il est également possible que les chercheurs et co-chercheurs séjournent chez la famille visitée pour un ou deux jours et les accompagnent dans leurs activités traditionnelles. Les entrevues pourraient être enregistrées et, par la suite, transcrites sur papier.

Le travail d'enquête nécessite flexibilité et adaptabilité. Ce sont les participants à la recherche qui détermineront le rythme et la portée des échanges.

Par ailleurs, les jeunes et les enfants pourront être rencontrés dans la salle communautaire pour des discussions de groupes. Des ateliers de dessin sont prévus avec les enfants. Ceux-ci seront alors invités à dessiner la forêt et à représenter les activités qu'ils y pratiquent.

La deuxième phase de la recherche comportera une présentation de l'approche écosystémique et une discussion de différents scénarios forestiers à partir de matériel visuel qui aura été développé en collaboration avec les co-chercheurs. Il pourra s'agir de dessins, photos, graphiques ou cartes qui serviront de soutien à la discussion. Trois scénarios seront discutés : 1) le scénario actuellement en vigueur en vertu du *Règlement sur les normes d'intervention en milieu forestier* (RNI) ; 2) l'approche de coupe en mosaïque ou « blocs équivalents » et ; 3) l'aménagement écosystémique. Les questions suivantes porteront sur la comparaison des trois scénarios : avantages et inconvénients de chacun, conséquences prévisibles de chacun des scénarios sur la faune, les activités traditionnelles, la qualité visuelle du paysage, le mode de vie et

l'occupation du territoire. Les participants seront également questionnés sur leurs réactions face à l'impact de l'activité forestière sur le territoire, leurs inquiétudes face à la dégradation de l'environnement, leurs aspirations face au développement de la foresterie dans la communauté, les éléments de négociation avec les compagnies forestières et les changements à leur style de vie et à leur relation à la forêt.

Recrutement et rémunération : Le recrutement des personnes participant à la recherche se fera par l'intermédiaire des membres du Comité « Forêt ». Un affichage aux babillards du dispensaire pourra aussi être fait. Aucune rémunération n'est prévue pour les participants à l'étude. Toutefois, si des déplacements étaient nécessaires, les frais d'essence pourront être remboursés par le budget de recherche.

Taille approximative de l'échantillon : La communauté de Kitcisakik compte 346 personnes. Le territoire traditionnel est partagé entre 26 terrains familiaux de trappe. Pour la phase I de la recherche portant sur les représentations sociales, nous tenterons de rencontrer des représentants de chaque famille qui est encore active sur son territoire familial de trappe, soit environ une quinzaine de trappeurs et quelques membres de leur famille. Nous tenterons également de rencontrer des représentants de chacun des sous-groupes de la population qui pourraient illustrer la diversité des points de vue en regard de l'environnement forestier : les aînés, les adolescents (12-18 ans), les jeunes adultes (19-30 ans), en s'assurant également de la représentativité des femmes de la communauté. En tout, de trente à cinquante personnes devraient être rencontrées au cours d'entretiens individuels ou de discussions de groupes.

La phase II de la recherche comportera des discussions de groupe avec les membres de la communauté qui s'intéressent aux enjeux forestiers. Nous prévoyons inviter les groupes identifiés à la phase I de la recherche en formant des ateliers de discussion de six à dix personnes pour échanger autour des différents scénarios forestiers.

7. Communication

Toute recherche participative s'appuie sur la transparence et la communication entre les chercheurs et la communauté. Ces conditions permettront aux chercheurs d'adapter le processus de recherche et l'échéancier des travaux aux préoccupations de la communauté et à l'évolution des conditions sociales et politiques locales. *Vice versa*, certaines contraintes académiques ou circonstances particulières chez les chercheurs peuvent nécessiter certains ajustements au déroulement de la recherche. La chercheuse principale demeure la première répondante pour le projet de recherche. Elle s'assurera de maintenir le Comité « Forêt » de Kitcisakik au fait de l'évolution de la recherche.

Les résultats de la recherche seront communiqués à toute la communauté Anicinapek de Kitcisakik au cours de deux ateliers de discussion. Le premier aura lieu après la première phase de la recherche portant sur les représentations sociales de la forêt. Il se tiendra au printemps 2003, avant d'entreprendre la deuxième série d'enquêtes portant sur les scénarios forestiers. Cet atelier permettra de compléter et de valider l'information et de discuter des résultats avec la collaboration des participants. Un interprète algonquin pourra traduire l'exposé fait en français. Un résumé écrit des premiers résultats sera disponible.

Un deuxième atelier de recherche permettra de diffuser les résultats de la phase II de la recherche. Un résumé des publications qui résulteront de la recherche sera également distribué.

8. Choix éclairé et consentement

La participation des membres de la communauté au projet de recherche est complètement volontaire. Leur consentement doit être libre et éclairé, c'est-à-dire accordé en toute connaissance de cause et sans pression induite : les objectifs de la recherche, les risques qui y sont associés, le contexte général ainsi que les retombées possibles doivent être clairement expliqués et bien compris. En règle générale, tous les participants à une recherche doivent signer un formulaire de consentement. Si le consentement écrit est inapproprié ou s'avère impossible à obtenir, le consentement verbal sera obtenu après explications par le Co-chercheur, en langue algonquine si nécessaire. Dans un tel cas, le formulaire de consentement mentionnera comment le consentement verbal a été obtenu. En tout temps, un participant à la recherche peut se désister ou demander à obtenir des éclaircissements sur certains aspects de la recherche.

Le consentement devra également être obtenu auprès des parents pour toute participation des enfants mineurs.

Une copie du formulaire de consentement sera laissée aux participants. Les chercheurs et co-chercheurs seront identifiés et pourront être rejoints par les participants qui souhaitent plus de détails sur le déroulement de la recherche.

9. Risques et avantages

La réalisation d'un projet de recherche comporte des risques et des avantages pour les chercheurs et pour les participants.

Pour la chercheuse principale : l'avantage premier est celui d'obtenir un diplôme d'études doctorales. Elle pourra également publier les résultats dans des revues spécialisées et présenter les résultats lors de conférences publiques, en collaboration avec les membres de son comité d'encadrement. Les autres avantages découlent de l'implication dans une recherche participative avec les membres de la communauté. Le déroulement de la recherche pourra avoir créé des liens de confiance et d'amitié qui ouvriront la porte à de futures collaborations. Par ailleurs, les risques pour la chercheuse sont associés au contexte sociopolitique qui caractérise les communautés amérindiennes du Québec qui doivent faire face à des enjeux forestiers et négocier avec les gouvernements et l'industrie forestière. Dans certaines circonstances, ceci pourrait retarder, sinon compromettre la poursuite des travaux de recherche.

Pour les co-chercheurs algonquins : les avantages sont au moins de trois ordres : éducatifs, informatifs et financiers. Les co-chercheurs seront supervisés par la chercheuse principale et par les membres du Comité « Forêt ». Leur participation au projet de recherche fera certes appel à leurs compétences en communication auprès de la communauté et à certaines connaissances en foresterie. Par contre, leur engagement dans le processus de recherche sera une initiation aux méthodes d'enquête ethnographique, à l'analyse ethnolinguistique, à l'approche d'investigation critique. Leur participation à la recherche permettra également aux co-chercheurs de développer des compétences en foresterie qui faciliteront une éventuelle participation de la communauté à la planification des opérations forestières et une implication dans le processus de consultation prévu par le nouveau régime forestier. Ils seront bien informés de l'évolution des dossiers forestiers dans la communauté et sur la scène politique régionale et provinciale. Leur implication pourrait également déboucher sur un engagement plus permanent au Comité « Forêt » de Kitcisakik.

Par contre, les co-chercheurs pourraient rencontrer des difficultés de communication avec les autres membres de la communauté. Les dossiers forestiers touchent les cordes sensibles des gens et pourraient susciter des réactions émotives de la part des participants. Les co-chercheurs partageront avec la chercheuse principale, la responsabilité de bien expliquer aux participants les risques et les avantages qui peuvent découler de leur engagement dans le projet de recherche et s'assureront de favoriser une décision éclairée de la part des participants.

Le processus d'enquête pourrait aussi créer des attentes chez les participants et les co-chercheurs qui ne seront pas comblées par les résultats de la recherche. En effet, toute recherche porte en elle un espoir de découverte, des éléments de solutions à un problème, des possibilités d'avancement des connaissances ou d'avancement politique et social. Les espoirs déçus sont pourtant un risque omniprésent tant pour les co-chercheurs que pour les participants. C'est pourquoi il importe de bien expliquer les enjeux de la recherche, les éléments incontrôlables et les limites des

résultats attendus. Notamment, un grand nombre d'acteurs interviennent dans l'évolution des dossiers forestiers et les considérations politiques et économiques peuvent souvent orienter les décisions dans un sens qui ne sera pas toujours en accord avec les résultats de recherche. Ceci vaut tant pour les décisions qui relèvent du gouvernement, de l'industrie que des Conseils de bande.

Les participants : Les risques et les avantages encourus par les participants à la recherche sont, dans un moindre mesure, les mêmes que dans le cas des co-chercheurs. La participation à des ateliers de discussion constitue une opportunité d'ouvrir le dialogue avec d'autres membres de la communauté autour des enjeux forestiers. Par contre, tout dialogue sur des questions d'intérêt public comporte des risques d'affrontements et d'incompréhensions. Le processus de recherche vise justement à permettre aux membres de la communauté de clarifier leurs positions, leurs valeurs, leurs aspirations en regard des enjeux forestiers se présentant sur leur territoire.

10. Confidentialité, propriété intellectuelle et publication

Toutes les mesures seront prises pour assurer l'anonymat des sujets et le caractère confidentiel des données ou propos recueillis. Dans certains cas, notamment dans les entrevues portant sur les sites d'intérêt particulier, il sera difficile d'assurer l'anonymat des informateurs puisque ceux-ci seront nécessairement associés à leur territoire familial de trappe. Par contre, les noms des répondants aux entrevues individuelles et des participants aux discussions de groupe pourront demeurer confidentiels. Le nom des participants sera inscrit sur une liste où apparaîtra un numéro d'identification de la personne. Seul ce numéro d'identification sera utilisé dans les transcriptions d'entrevues et d'ateliers de discussion.

La liste des noms des participants et leur numéro d'identification sera conservée sous clé dans un endroit autre que celui où sont gardées les données brutes. La publication et la présentation des résultats pourra prendre deux formes : 1) les résultats agrégés de l'étude seront présentés, auquel cas l'identité des participants ne sera pas révélée ; 2) des opinions individuelles pourraient être pertinentes, auquel cas l'identité des informateurs ne sera révélée qu'après avoir obtenu leur consentement écrit.

Les transcriptions d'entrevues ou d'ateliers seront conservées dans un classeur verrouillé en tout temps dans les locaux de l'UQAM et/ou dans les locaux du Conseil de bande de Kitcisakik pour une durée minimale de cinq ans. Lorsque nécessaire, pour fins de traitement des résultats, des copies des données brutes seront conservées selon les mêmes modalités. Seuls les chercheurs principaux et les co-chercheurs auront accès à la liste des noms des participants.

Les résultats de cette recherche donneront lieu à la rédaction d'une thèse de doctorat qui sera déposée à la Bibliothèque nationale du Québec ainsi qu'à la publication d'articles dans certaines revues scientifiques spécialisées. Les résultats préliminaires et finaux seront également présentés au cours de colloques et de conférences. Les chercheurs s'engagent à publier et à communiquer les résultats dans le respect de l'intégrité des résultats obtenus, le respect de la confidentialité des individus et le respect de la propriété intellectuelle des informations transmises par les participants de la communauté. Les chercheurs s'engagent également à informer les représentants de la communauté du contenu des publications et des communications.

Toutes les publications résultant de la recherche feront référence au consentement éclairé et à la participation de la communauté, le cas échéant. Sous réserve des exigences de confidentialité, les publications et autres communications reconnaîtront les contributions de toutes les personnes qui ont participé aux activités de recherche. Tout le matériel documentaire (copies de lettres, compte-rendus de réunions, rapports de recherche, entrevue, bandes vidéo, etc.) qui appartient à un membre de la communauté ou au Conseil de Bande ne sera consulté, photocopié ou visionné qu'après avoir obtenu l'autorisation des personnes concernées.

La publication du rapport final ou toute autre publication ou communication concernant le déroulement de la recherche ou les résultats obtenus, notamment auprès des médias ou des organismes de financement nécessitera l'approbation de la communauté par l'intermédiaire de son répondant principal.

11. Engagements généraux

Les représentants de la communauté et les directeurs de services s'engagent envers les chercheurs à :

- Recommander des membres fiables de la communauté qui sont en mesure de collaborer au projet de recherche ou d'être employé à titre de Co-chercheur ;
- S'informer sur les progrès du projet et contribuer à l'obtention de résultats significatifs ;
- Identifier une personne de la communauté qui soit imputable et responsable de la recherche ;
- Contribuer à la publication des résultats de recherche qui sont conformes aux enquêtes réalisées auprès des membres de la communauté.

Les chercheurs s'engagent envers la communauté à :

- Respecter les principes déontologiques de respect mutuel, d'équité mutuelle et de développement mutuel des compétences qui accompagne une initiative de recherche participative ;

Informar la communauté concernant les progrès du projet de manière claire, spécifique et au moment opportun ;
Respecter la confidentialité des personnes et la propriété intellectuelle des informations.

Les chercheurs s'engagent à interrompre le projet de recherche si :
Les dirigeants de la communauté décident de retirer leur participation ;
Les chercheurs croient que le projet ne profitera plus à la communauté ;
Le cas échéant, les chercheurs et les représentants de la communauté s'engagent à fournir tous les efforts nécessaires afin de clore le projet de manière satisfaisante pour tous les partenaires impliqués.

EN FOI DE QUOI, les deux parties ont signé :

LE REPRÉSENTANT DE LA COMMUNAUTÉ ANICINAPEK DE KITCISAKIK

FAIT ET SIGNÉ à _____, ce _____ jour de _____ 2002

Par : _____
(Représentant)

LA CHERCHEURE PRINCIPALE

FAIT ET SIGNÉ à _____, ce _____ jour de _____ 2002

Par: _____
Marie Saint-Arnaud

Références

- Akwesasne Task Force on the Environment Research Advisory Committee (1996) *Protocol for Review of Environmental and Scientific Research Proposals*. Hogansburg, New York.
- Augustine, S.J. et Masuzumi, B. (1999), *Ethical Guidelines on Conducting Research in Indigenous and Local Communities. A Draft Report for the Biodiversity Convention Office*, April 1999.
- Bouthillier, L. et Bergeron, Y. (2000), *Contribution de l'approche écosystémique à la définition d'une foresterie amérindienne : le cas des Cris de Waswanipi*, Proposition de recherche au Réseau des centres d'excellence en foresterie durable, Edmonton.
- Council of Yukon First Nations (2000), *Traditional Knowledge Research Guidelines. A Guide for Researchers in the Yukon*, August 2000.
- Chavis, D.M., Stucky, P.M., Wanderman, A., (1983) "Returning basic research to the community: a relationship between scientist and citizen. *Am Psychol*, 38: 424-434.
- Carr, W. et Kemmis, S., (1986), *Becoming critical*, Geelong: Deakin University Press, 249 p.
- Chavis, D.M., Stucky, P.M., Wanderman, A., (1983) "Returning basic research to the community: a relationship between scientist and citizen. *Am Psychol*, 38: 424-434.
- Daniels, S.E. et Walker, G.B., (1996), « Collaborative learning : improving public deliberation in ecosystem-based management », *Environmental Impact Assessment Review*, 16: 71-102.
- Dolbec, A. (1998), "La recherche-action" in *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, sous la direction de Benoît Gauthier, 3^e éd., Presses de l'Université du Québec, 529 p.
- Emery, A.R., (2001), *Guidelines for Using Traditional Knowledge in Project Development*. Présentation au Colloque sur les connaissances traditionnelles autochtones et les évaluations environnementales. Association québécoise pour les études d'impact. Mars 2001.

- Fals-Borda, O. et Rhaman, M.A. (1991), *Action and Knowledge: Breaking the Monopoly with Participatory Action Research*. New York: Intermediate Technology/Apex.
- Forêt modèle Crie de Waswanipi (1999), *Lignes directrices pour la proposition et la réalisation de projets pour la Forêt modèle Crie de Waswanipi. Document de travail pour discussion*, Juin 1999.
- Freire, P. et Faundez, A. (1992), *Learning to Question: A Pedagogy of Liberation*, New York: Continuum Publishing Company, 142 p.
- Gough, A. (1997), "Education and Environment: Policy, Trends and the Problems of Marginalisation", *Australian Education Review* Vol. 39: 129-166.
- Grundy, S et Kemmis, S. (1982), « Educational action research in Australia » in S. Kemmis (ed.), *The Action Research Reader*, Victoria : Deakin University Press, in J. Heron, (1997) *Co-operative Inquiry. Research into the Human Condition*, London : Sage, 225 p.
- Heron, J. (1971), "The phenomenology of social encounter: the gaze", *Philosophy and Phenomenological Research*, 31(2): 243-264.
- Heron, J., (1996), *Co-operative Inquiry. Research into the Human Condition*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Hungerford, H.R. et Volk, T. (1990), « Changing learner behavior through environmental education », *The Journal of Environmental Education*, vol. 21(3) : 8-21.
- Kolb, D.A. (1984), *Experiential Learning: Experience as the Source of Learning and Development*, Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 256 p.
- Lewin, K. (1952), *Field Theory in Social Science*. London: Tavistock.
- Pelletier, M. (1997), *Élaboration d'un processus d'apprentissage collaboratif entre les Autochtones et l'industrie forestière*, Proposé de recherche pour le doctorat en sciences forestières, Université Laval.
- Reason, P. (1994), "Three approaches in participative inquiry", in N.K. Denzin et Y.S. Lincoln (eds) *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, CA: Sage.

- Sauvé, L. (1997), *Pour une éducation relative à l'environnement*, Montréal: Guérin, 2^e éd., 361 p.
- Schell, M. et Tarbell, A.M. (1998), "A Partnership Study of PCBs and the Health of Mohawk Youth : Lessons from Our Past and Guidelines for Our Future", *Environ Health Perspect*, 106 (Suppl 3): 833-840.
- Stapp, W.B., Bull, J. et coll. (1988), *Education in Action – A Community Problem Solving Program for Schools*, Dexter (Michigan) : Thompson-Shore Inc., 424 p.
- Wyatt, S., (1999), *Rapprochement de paradigmes forestiers autochtones et industriels : la planification de la nouvelle scierie à Wemotaci*, Proposé de recherche pour le passage de la maîtrise au doctorat, Université Laval.

**CONSENTEMENT À PARTICIPER À UNE RECHERCHE
EN VERTU D'UN CHOIX ÉCLAIRÉ**

Titre de la recherche : CONTRIBUTION DE L'AMÉNAGEMENT ÉCOSYSTÉMIQUE À LA DÉFINITION D'UNE FORESTERIE AMÉRINDIENNE : LE CAS DES ALGONQUINS ANICINAPEK DE KITCISAKIK

Chercheure à contacter : MARIE SAINT-ARNAUD : 514-928-2307
ÉTUDIANTE AU DOCTORAT EN SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
st-arnaud.marie@uqam.ca

Préambule

CE FORMULAIRE DE CONSENTEMENT FAIT PARTIE DU PROCESSUS DE « CHOIX ÉCLAIRÉ » QUI DEVRAIT ACCOMPAGNER VOTRE DÉCISION DE PARTICIPER OU DE NE PAS PARTICIPER À UNE RECHERCHE. CE FORMULAIRE DEVRAIT VOUS FOURNIR LES INFORMATIONS DU BASE CONCERNANT LA RECHERCHE PROPOSÉE ET LES IMPLICATIONS DE VOTRE PARTICIPATION. LE CHERCHEUR PRINCIPAL VOUS EXPLIQUERA LES DIFFÉRENTES COMPOSANTES DE LA RECHERCHE ET LES DÉTAILS DE VOTRE PARTICIPATION. SI VOUS SOUHAITEZ OBTENIR PLUS D'INFORMATION SUR CERTAINS ASPECTS DE LA RECHERCHE, N'HÉSITEZ PAS À POSER DES QUESTIONS. VEUILLEZ PRENDRE LE TEMPS DE LIRE CE FORMULAIRE AVEC ATTENTION. SI VOUS ÉPROUVEZ DES DIFFICULTÉS À LIRE OU À COMPRENDRE LE FRANÇAIS, LE CONTENU DU FORMULAIRE VOUS SERA EXPLIQUÉ PAR UN TRADUCTEUR MANDATÉ PAR LA COMMUNAUTÉ.

Je, _____, DE LA COMMUNAUTÉ ANICINAPEK DE
_____ FAIS LA DÉCLARATION SUIVANTE :

1. « Ma participation »

Je confirme par la présente avoir pris connaissance du formulaire « Consentement à participer à une recherche en vertu d'un choix éclairé » destiné aux participants. J'ai été informé(e) du but de cette recherche, des conditions de ma participation et de l'utilisation qui sera faite des renseignements que je fournirai. J'accepte d'apporter volontairement ma collaboration au projet de recherche tel que décrit ci-dessous. Cette recherche sera principalement menée par Marie Saint-Arnaud, étudiante au

Doctorat en Sciences de l'environnement à l'Université du Québec à Montréal, en collaboration avec le Comité Forêt et des co-chercheurs de la communauté Anicinapek de Kitcisakik.

2. « Pourquoi cette recherche? »

Le but de cette recherche est de contribuer au développement d'une foresterie amérindienne au Québec. Plus précisément, les objectifs sont : 1) caractériser la relation que les Anicinapek de Kitcisakik entretiennent avec la forêt ; 2) vérifier l'intérêt de l'approche écosystémique pour définir les bases d'une foresterie amérindienne ; 3) définir des grands principes qui pourront guider l'élaboration de scénarios forestiers adaptés au contexte socio-environnemental des Anicinapek de Kitcisakik.

3. « Quelle forme pourra prendre ma participation? »

Ma participation à cette recherche pourra prendre la forme d'entrevues individuelles ou de discussions de groupes. Je discuterai avec les chercheurs et co-chercheurs de questions portant sur la forêt et la foresterie, les activités liées à la forêt ainsi que les territoires et ressources forestières qui ont un intérêt particulier pour ma famille ou pour la communauté. Les rencontres avec les chercheurs et co-chercheurs pourront être réalisées chez moi, sur invitation de ma part, ou dans des locaux communautaires. Je serai également invité à identifier sur le terrain certains lieux d'intérêt particulier d'un point de vue environnemental ou culturel. Les entrevues seront d'une durée d'environ une heure, mais pourront s'étendre jusqu'à une demi-journée si nous faisons une visite sur le terrain.

Dans un deuxième temps, cette recherche comportera la discussion de différents scénarios d'aménagement forestier qui pourraient contribuer à la définition de nouvelles pratiques forestières adaptées au contexte socio-environnemental de la communauté Anicinapek de Kitcisakik. Ces ateliers de discussion pourront durer de une à trois heures. Au cours des différentes rencontres, les chercheurs noteront mes commentaires et mes réponses aux questions. Il est possible que les chercheurs souhaitent m'enregistrer et prendre des photographies. Il est entendu qu'ils ne le feront qu'à la condition de mon consentement. Si je préfère m'exprimer en langue algonquienne, un membre de la communauté sera mandaté pour faire les traductions.

4. « Quelles seront les retombées de cette recherche? »

Je reconnais que cette recherche est réalisée dans le contexte d'études universitaires et que les résultats qui seront obtenus ne donneront pas nécessairement lieu à des engagements de la part des dirigeants de ma communauté, ni de la part du gouvernement (Ministère des ressources naturelles du Québec) ou des compagnies forestières. De même, les commentaires que j'exprimerai en regard des activités forestières ou portant sur certains scénarios d'aménagement ne constituent en rien un

engagement de ma part à accepter ou à refuser certaines propositions réelles qui pourraient éventuellement être soumises aux membres de la communauté. Je comprends que les résultats de cette recherche pourront contribuer au dialogue entre les représentants de la communauté, le gouvernement et les compagnies forestières mais que le processus de recherche est différent du processus de négociation politique.

5. « *Suis-je libre de retirer ma participation à tout moment?* »

Je reconnais que les entrevues peuvent comprendre des questions personnelles. Il me sera notamment demandé de fournir quelques renseignements sociodémographiques (date de naissance, scolarité, occupation, etc.); je suis libre de ne répondre qu'aux questions qui me conviennent. Si la divulgation de ces informations me rend mal à l'aise pendant ou après les rencontres avec les chercheurs, les membres de l'équipe seront disponibles pour répondre à mes questions et je suis assuré que tout échange restera confidentiel. Je reconnais que toutes les précautions seront prises pour minimiser les inconvénients et les risques à ma personne et que je peux retirer ma participation à cette recherche à n'importe quel moment pour des motifs que je n'aurai pas à justifier et sans qu'aucun préjudice me soit causé. Mon retrait implique également, si je le souhaite, la destruction des renseignements que j'aurai jusqu'alors fournis.

6. « *Quelles sont mes garanties de confidentialité?* »

Il est entendu que les résultats des entrevues réalisées dans le cadre de cette recherche ainsi que tout le matériel de recherche (enregistrements, photographies, cartes, etc.) ainsi que mon formulaire de consentement seront confidentiels et conservés en sécurité. Les données seront gardées dans un endroit sous clef à l'Université du Québec à Montréal pendant 5 années après la fin du projet. Chaque personne sera identifiée par un numéro de telle sorte que les noms des participants ne pourront être associés aux résultats.

7. « *Quels sont mes engagements en regard des résultats de cette recherche?* »

Je donne mon accord pour que les responsables de cette recherche puissent utiliser les informations que j'aurai transmises pour la publication d'articles, la présentation de conférences et la rédaction d'une thèse de doctorat. Il est toutefois convenu que toutes les composantes de nature confidentielle ne seront pas divulguées de façon à ce que je puisse être identifié(e), à moins que j'en aie donné l'autorisation formelle.

8. « *Quels sont les engagements des chercheurs envers les participants?* »

Les chercheurs s'engagent à respecter les règles de déontologie qui doivent prévaloir dans la réalisation de toute recherche réalisées en collaboration avec les Premières Nations. Cette recherche a fait l'objet d'une entente écrite avec les représentants du Comité « Forêt » de Kitcisakik. À la fin de ce projet de recherche, les chercheurs s'engagent à remettre un résumé écrit des résultats à ceux et celles qui en feront la demande écrite.

CETTE ENTENTE DE RECHERCHE EST CONVENUE ENTRE :**La chercheure principale :**

Nom : Marie Saint-Arnaud

Signature: _____

Date : _____

ET

Le (la) participant(e) de la communauté Anicinapek de Kitcisakik :

Nom : _____

Signature : _____

Date : _____

« Je désire recevoir un résumé des résultats de la recherche. »

☐ Oui, svp!

☐ Non, merci!

APPENDICE C : PRÉCISIONS SUR L'ÉCHANTILLONNAGE

Tableau A.C.1 Volet ethnographique (Volet I) - Entrevues

Personnes rencontrées en entrevues individuelles ou familiales

Code d'entrevue	Groupe d'âge	Hommes	Femmes	Nombre d'individus
NE-9	18-34	1	1	2
NE-10	18-34		1	1
V-11	18-34		1	1
V-12	18-34	1		1
V-14	18-34	2		2
Total		4	3	7
NE-1	35-59	1		1
NE 2-4	35-59	1	1	2
NE-3	35-59	1	3	4
NE-13	35-59		1	1
NE-15	35-59		1	1
V-6	35-59	1	3	4
V-7	35-59	2		2
V-19	35-59		1	1
V-28	35-59		1	1
V-30	35-59	1		1
Total		7	11	18
NE-1	60 et plus	1		1
NE-2	60 et plus	1		1
NE-3	60 et plus		1	1
NE-5	60 et plus	2		2
NE-13	60 et plus	1	1	2
NE-29	60 et plus		1	1
Total		5	3	8
Grand total		15	17	33

NE : Notes d'entrevues

V : *Verbatim* d'entrevues réalisés à partir d'enregistrements numériques

Tableau A.C.2. Volet ethnographique (volet I) – Autres activités

Participants aux « autres » activités de recherche

Code d'entrevue	Description de l'activité	Groupe d'âge	Homme	Femme	Total par groupe d'âge
AU-8	Canot 2004	18-34	7	4	11
AU-17	Joncas 2005	18-34	1		1
AU-21	Canot 2005	18-34		1	1
AU-22	Canot 2005	18-34	1		1
AU-23	Canot 2005	18-34	1		1
AU-25	Canot 2005	18-34		1	1
AU-27	Canot 2005	18-34		1	1
AU-30	Comité forêt 2005	18-34	3	1	4
AU-31	AGA 2006	18-34		1	1
AU-32	Forêt sacrée	18-34		1	1
total			13	10	23
AU-8	Canot 2004	35-59	1	1	2
AU-16	Joncas 2005	35-59	2		2
AU-20	Canot 2005	35-59		1	1
AU-30	Comité forêt 2005	35-59	2	1	3
total			5	3	8
AU-8	Canot 2004	60 et plus	1	1	2
AU-24	Canot 2005	60 et plus	1		1
AU-26	Canot 2005	60 et plus	1		1
AU-30	Comité forêt 2005	60 et plus	4	3	7
total			7	4	11
AU-8	Canot 2004	moins de 18		1	1
AU-18	Canot 2005	moins de 18	9	6	15
total			9	7	16

AU : Autres activités de cueillette de données également considérées comme des activités participatives et éducatives.

AGA : Assemblée générale annuelle des Anicinapek de Kitcisakik

Comité Forêt : Réunions communautaires organisées par le Comité Forêt

Canot : Expéditions communautaires annuelles en canot au cours desquelles nous avons réalisé des activités de recherche

Joncas : Activité du Comité de soutien et du Comité Forêt au Lac Joncas

Tableau A.C.3 Synthèse des activités de validation – Volet I

Volet ethnographique

Code d'entrevue	Groupe d'âge	H	F
VAD-1	35-59		1
VAD-2	35-59	1	
VAD-3	35-59		1
VAD-4	35-59	1	
Atelier Duparquet	35-59	3	2
	60 et plus	3	
	18-34	2	
Validation Critères et indicateurs		4	
Total		14	4

APPENDICE D : PROFIL DES PARTICIPANTS À LA RECHERCHE

Alex (18-34)

Alex parle le français et l'algonquin. Ayant délaissé ses études assez jeune, il a eu la chance d'apprendre les rudiments de la trappe et de la chasse avec ses oncles sur le territoire familial.

Aline (aînée)

Aline est la mère de Nacka et de Pauline. Elle est une aînée respectée de la communauté et ne parle que l'algonquin. Elle a une maison au village Dozois et habite souvent chez sa fille au lac-Simon.

André (aîné)

André est unilingue algonquin. Jusqu'à la fin des années 90, il fréquentait encore assidûment son terrain de chasse familial pour ses activités de trappe et de piégeage, plusieurs mois dans l'hiver. Il est né en forêt et il a passé la majeure partie de sa vie à pratiquer son mode de vie algonquin, (*anicinape madiziwîn*). Il vit maintenant dans une petite maison au village du Dozois.

Annette (35-60)

Annette est en voie d'obtenir un diplôme d'enseignement. Avec cette formation, elle pourra enseigner dans la future école primaire de Kitcisakik.

Carolina (18-34)

Carolina est une jeune très dynamique dans sa communauté. Elle est membre du Conseil. Elle a également travaillé pour le Comité Forêt. Elle a réalisé plusieurs films dans le cadre du projet *Wapikoni mobile*.

Charline (35-60)

Charline est l'une des références de la communauté en matière de savoirs traditionnels. Elle a reçu beaucoup d'enseignements de sa mère et de sa grand-mère maternelle, des enseignements qu'elle transmet graduellement à sa fille et à ses petits-enfants, en plus de ses fonctions au Centre de santé. En raison de son excellente maîtrise de la langue algonquine, elle fait souvent office de traductrice auprès des aînés.

Cmaganec (35-60)

Cmaganec fut l'un des tous premiers collaborateurs du projet de recherche. En tant qu'assistant de la première heure, il contribua à ouvrir le dialogue sur les questions forestières à un moment difficile pour la communauté. Depuis quelques années, il est devenu conseiller pour le Conseil de bande de Kitcisakik.

Denis (35-60)

Denis a un emploi dans les services du Conseil de bande. Après son passage au pensionnat de Saint-Marc de Figury, il a fréquenté plusieurs institutions scolaires dans la région de l'Outaouais. Il aime beaucoup apprendre de nouvelles choses.

Dolorès (35-60)

Dolorès est la mère de Sylvia et la sœur de Sarah. Elle vit au village Dozois et ne travaille pas. Elle a été mariée à un ancien chef de Kitcisakik aujourd'hui décédé.

Hélène (18-34)

Hélène est une jeune mère de famille et elle aime travailler en forêt. Elle a occupé plusieurs emplois saisonniers et suivi quelques formations supervisées par le Comité forêt de Kitcisakik. Elle a entre autres participé à plusieurs projets de débroussaillage.

Henri (aîné)

Henri est unilingue algonquin et séjourne encore régulièrement dans un petit camp de trappe, sur son terrain de chasse familial avec l'un de ses frères. Une pourvoirie s'est établie dans le secteur il y a plusieurs années. La famille dont est issu Henri a la réputation d'avoir engendré de bons trappeurs, une qualité très valorisée dans la communauté.

Jimmy (35-60)

Jimmy s'est impliqué très activement pour sa communauté notamment sur le plan politique. Il a été conseiller de 1985 à 1997. Il a ensuite occupé la fonction de chef pendant près de 8 ans jusqu'à son départ, en mars 2005. Il est maintenant négociateur principal dans le dossier qui concerne le projet de village « *Wanaki* ».

Jocelyne (35-60)

Jocelyne vit au Dozois avec son conjoint et occupe un emploi au Centre de santé. Elle est bien en forêt et elle aime passer le plus de temps possible sur le terrain de chasse familial, sur lequel elle est en train de construire une nouvelle maison, près de celle de l'une de sœurs. Elle s'intéresse de très près aux savoirs traditionnels dispensés par les anciens.

Julien (aîné)

Julien a participé aux opérations forestières de la compagnie CIP, il y a plusieurs années, avant que l'introduction de la mécanisation des opérations. Tel qu'il le mentionnait un jour, à cette époque, ils (les aînés) ne savaient pas ce qu'ils faisaient et n'avaient pas idée des impacts que ces activités auraient sur la forêt. Il n'existait pas d'autres opportunités pour gagner des sous.

Liam (35-60)

Liam partage son temps entre le village du Dozois et la réserve du Lac-Simon. Il travaille occasionnellement comme ouvrier en construction.

Lili (35-60)

Lili occupe un poste au centre de santé situé au Dozois. Mère de famille, elle parle couramment l'algonquin et aime bien trapper le castor. Elle accompagne souvent sa mère, une aînée de la communauté au site estival du Grand-Lac-Victoria. Elle accompagne aussi régulièrement son mari sur son terrain de chasse familial.

Lionel (aîné)

Lionel est l'un des plus vieux aînés de la communauté. Sa mémoire est encore vive et il fut une source d'information précieuse pour retracer certains événements importants dans la communauté. Il a séjourné presque toute sa vie sur son terrain de chasse familial et vit maintenant en institution à Val-d'Or. Lionel était déjà trop vieux dans les années cinquante pour participer comme d'autres membres de la communauté aux opérations forestières de la CIP.

Lola (aînée)

Lola est la sœur d'Aline et est mère de huit enfants. Elle vit au village Dozois en hiver et sur son terrain familial de chasse en été. Son mari a travaillé pour la CIP dans les années 1950. Plusieurs de ses enfants travaillent dans l'administration et la politique à Kitcisakik.

Louis (aîné)

Louis est le frère d'Henri et tous les deux ont fréquenté leur aire de chasse familiale située dans le secteur du lac Labrador et du lac Joncas. Ses enfants ont eu la chance de parcourir le territoire et de pouvoir trapper et chasser avec lui.

Lucette (18-34)

Sœur de Nacka. Elle habite au Lac-Simon.

Max (18-34)

Même si il est souvent à Val-D-Or pour son travail, Max est très impliqué auprès des jeunes de la communauté. Il figure parmi l'une des deux personnes de Kitcisakik qui ont complété un diplôme universitaire. Il a déjà été responsable de l'organisation de

l'une des expéditions communautaires en canot qui ont lieu à chaque année sur le territoire.

Mimi (aînée)

Mimi est l'épouse de Julien. Elle l'a toujours accompagné dans ses déplacements sur le territoire. Avec ce dernier, ils ont séjourné fréquemment sur son propre terrain de chasse familial.

Minope (35-60)

Minope a occupé plusieurs fonctions au sein des services du Conseil de bande de Kitcisakik. Après avoir collaboré au projet de recherche et occupé un poste d'agent de liaison avec l'industrie forestière, il a choisi de retourner travailler auprès des jeunes.

Mireille (aînée)

Mireille est une aînée fort respectée dans la communauté. Elle a la réputation d'avoir beaucoup de connaissances en matière de savoirs traditionnels. Lorsque le printemps arrive, elle va s'installer au village d'été du Grand-Lac-Victoria dans sa petite maison, où elle s'occupe de ses petits-enfants.

Nacka (35-60)

Nacka a fréquenté le pensionnat de Saint-Marc de Figury et séjournait sur le terrain de chasse familial avec ses parents durant l'été. Il est à l'emploi du Conseil de bande depuis plusieurs années et il a été impliqué activement dans le projet de recherche en tant qu'assistant. Son intérêt et ses connaissances pour les questions forestières ont progressé au fil des ans.

Pauline (35-60)

Pauline est une personne qui cherche à renouer et à préserver les savoirs traditionnels de la communauté de Kitcisakik. Elle converse fréquemment avec les aînés afin de parfaire ses apprentissages. Elle connaît bien les plantes médicinales et participe à plusieurs projets de collecte de données. Elle vit au Dozois.

Raymond (35-60)

Raymond travaille pour les services d'entretien du Conseil de bande depuis plusieurs années. Après avoir fréquenté le pensionnat de Saint-Marc de Figury, il a parcouru le terrain de chasse familial de manière assidue avec ses frères, son père et ses oncles. Il a déjà été conseillé.

Réal (18-34)

Réal s'intéresse aux questions forestières et il a participé à divers projets d'inventaire multi-ressources avec le Comité forêt de Kitcisakik. L'un de ses hobbies est la

composition musicale. Il comprend encore l'algonquin bien qu'il éprouve quelques difficultés à converser avec les aînés.

Renaud (18-34)

Renaud est employé régulièrement par le Comité forêt pour participer à des projets d'inventaires fauniques et de caractérisation des espèces forestières sur le territoire de Kitcisakik. En travaillant auprès d'une équipe de biologistes, il a ainsi pu développer une certaine expertise dans ce domaine.

René (18-34)

René est un des jeunes adultes qui se démarque dans la communauté. Il est impliqué dans divers projets de production de documentaires, entre autres avec l'équipe du *Wapikoni mobile* de l'ONF. Il a d'ailleurs gagné plusieurs prix pour ses réalisations. Il n'a jamais participé à un projet en lien avec la foresterie ou avec le comité forêt.

Roger (35-60)

Roger est né dans le bois et travaille actuellement à l'école du Lac-Simon. Après avoir fréquenté le pensionnat, il réussit à réapprendre à parler l'algonquin. Il souhaite un jour retourner vivre en forêt.

Samuel (35-60)

Samuel est à l'emploi des services de santé du Conseil de bande. Il a beaucoup de souvenirs à raconter sur ses aventures de trappe et de chasse en forêt. Il retourne à chaque automne sur le terrain qu'exploitait sa famille, avec ses femmes et ses enfants pour de courts séjours.

Sarah (35-60)

Sarah occupe un emploi aux services de santé du Conseil de bande. Accompagnée de ses sœurs, elle fréquente assidûment le site du Grand-Lac-Victoria quand vient l'été. Elle habite seule dans sa petite maison, aux abords du Barrage Bourque, près du réservoir Dozois.

Sylvia (18-34)

Sylvia est une collaboratrice de longue haleine du Comité forêt. Elle a travaillé à plusieurs reprises comme assistante de recherche dans le cadre du projet de recherche en foresterie autochtone. Elle est fière des apprentissages qu'elle a réalisés dans ce domaine.

APPENDICE E : CRITÈRES ET INDICATEURS DE FORESTERIE ANICINAPE

1- PRINCIPE CULTUREL : ÉPANOUISSEMENT DE LA CULTURE DES ANICINAPEK DE KITCISAKIK Anicinape madiziwîn		
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES	EXEMPLES D'INDICATEURS
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt-parenté/communauté ▪ Forêt-enseignement ▪ Forêt-héritage ▪ Forêt-territoire anicinape ▪ Forêt-monde des esprits ▪ Forêt garde-manger ▪ Forêt médecine ▪ Forêt-utilité LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement 	1.1 Poursuite des activités de subsistance et autres activités culturelles (p. ex. : chasse, pêche, piégeage, cueillette, artisanat, rassemblements, expéditions en canot, etc.) ¹ .	1.1.1 Existence d'un programme de garantie de revenus pour les chasseurs/trappeurs. 1.1.2 Nombre de chasseurs/trappeurs inscrits au programme de garantie de revenus. 1.1.3 Nombre de prises/année/terrain familial et pour l'ensemble du territoire de Kitcisakik. Nombre de jours d'activités de subsistance/personne/année/terrain familial et pour l'ensemble du territoire de Kitcisakik. 1.1.4 Existence d'un programme de formation d'éco-trappeurs ² . 1.1.5 Existence d'un programme d'atelier d'artisanat pour la mise en valeur des produits forestiers non ligneux. Nombre de participants/année. 1.1.6 Nombre de participants à l'expédition annuelle en canot.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 1.1 LA FORESTERIE-COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 1.1 	1.2 Sites et zones d'intérêt anicinape ³ .	1.2.1 Pourcentage des sites protégés pour chacune des catégories de sites d'intérêt anicinape identifiées dans l'inventaire multi-ressources. Pourcentage de la superficie du territoire ancestral de Kitcisakik qui est protégée. 1.2.2 Pourcentage du territoire (par terrain de trappe et pour l'ensemble de <i>Kitcisakik Aki</i>) sous couvert forestier ⁴ 1.2.3 Montants investis et heures travaillées (incluant les heures bénévoles) pour l'inventaire et l'aménagement des sites d'intérêt autochtone.

<p>LA FORÊT IDENTITAIRE</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt-territoire anicinape ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt garde-manger ▪ Forêt médecine ▪ Forêt-utilité <p>LA FORESTERIE-COMPROMIS</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 1.1 	<p>1.3 Accessibilité de la communauté à son territoire ancestral, à ses sites d'intérêt et à ses ressources.⁵</p>	<p>1.3.1 Pourcentage des camps de chasse Anicinapek et des sites culturels qui bénéficient d'un périmètre de protection.</p> <p>1.3.2 Pourcentage des familles qui ont accès à un camp de chasse sur le territoire.</p> <p>1.3.3 Pourcentage des portages et des trajets canotables historiques qui sont aménagés et protégés.</p>
---	--	--

2- PRINCIPE ÉTHIQUE : IMPLICATION COMMUNAUTAIRE DANS L'AMÉNAGEMENT FORESTIER DANS <i>Inakonigewin</i> LE RESPECT DES DROITS ET DES VALEURS DES ANICINAPEK		
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES	EXEMPLES D'INDICATEURS
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-territoire Forêt-activités de subsistance Forêt- garde-manger LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Idem 1.1 Foresterie-compensation Foresterie-participation/consultation 	2.1 Respect des droits ancestraux de la communauté sur le territoire de Kitcisakik, reconnus en vertu de l'article 35 de la Constitution canadienne. ⁶	2.1.1 Pourcentage des sites protégés dans chacune des catégories de sites d'intérêt anicinape identifiées dans l'inventaire multi-ressources. 2.1.2 Montants investis pour l'inventaire et l'aménagement des sites d'intérêt anicinape. 2.1.3 Pourcentage des habitats fauniques et sites de reproduction connus qui sont protégés. 2.1.4 Prise en compte satisfaisante des préoccupations exprimées par les Anicinapek dans les plans d'aménagement forestiers. 2.1.5 Nombre de recours légaux ou autres formes de revendications. 2.1.6 Présence/Absence d'un plan de travail portant sur la clarification des droits ancestraux des Anicinapek de Kitcisakik.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-parenté/communauté Forêt-activités de subsistance Forêt- garde-manger Forêt-responsabilité Forêt-héritage LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Idem 2.1 	2.2 Respect des valeurs anicinapek de partage, respect, entraide, équité et responsabilité	2.2.1 Niveau de satisfaction des représentants sur les comités décisionnels au regard du respect des valeurs anicinapek. Sondage au cours de l'Assemblée générale annuelle.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-Terre-Mère Forêt-monde des esprits Forêt-activités de subsistance Forêt-garde-manger 	2.3 Respect des systèmes de croyances et de la spiritualité autochtone.	2.3.1 Idem 2.2.

<ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-bien-être LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-conservation/restauration 		
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-avenir? LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-participation/consultation 	2.4 Contrôle local des décisions concernant l'accès aux ressources et l'aménagement forestier	2.4.1 Présence/absence d'une structure de gouvernance anicinape relative à l'aménagement forestier. Mandat politique de cette structure. 2.4.2 Pourcentage des sièges disponibles pour la communauté de Kitcisakik sur des comités d'aménagement du territoire. 2.4.3 Nombre d'ententes de partage de pouvoir existant entre la communauté, le gouvernement et l'industrie.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-avenir LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-participation/consultation 	2.5 Consultation et concertation adaptées à la communauté pour l'aménagement du territoire, la planification des opérations forestières et le suivi des opérations.	2.5.1 Pourcentage des activités de consultation qui sont en conformité avec le protocole de consultation de l'IDDPNQL ⁷ . 2.5.2 Pourcentage des superficies de <i>Kitcisakik Aki</i> qui font l'objet de consultations satisfaisantes. 2.5.3 Nombre de réunions pour la consultation des gens de la communauté; nombre de personnes participantes; production d'information adaptée à la communauté. 2.5.4 Niveau de satisfaction des participants face aux consultations. ⁸ 2.5.5 Proportion des ententes particulières avec les familles et des directives du Conseil qui ont été respectées. 2.5.6 Existence de plans d'intervention pour la mise en œuvre des ententes et des mesures de protection particulières.

		2.5.7 Existence d'un mécanisme de règlement des différends entre la communauté et les autres acteurs sur <i>Kitcisakik Akî</i> .
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 2.5 LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 2.5 ▪ Foresterie-éducation 	2.6 Consentement libre et éclairé dans les décisions d'aménagement forestier	2.6.1 Niveau de satisfaction des représentants autochtones au regard de la qualité et de la disponibilité de l'information concernant des projets de développement ou des enjeux d'aménagement du territoire. 2.6.2 Nombre de séances d'information ou de formation concernant l'aménagement forestier sur le territoire de Kitcisakik. 2.6.3 Pourcentage des sièges disponibles pour la communauté de Kitcisakik sur des comités décisionnels en matière d'aménagement forestier. 2.6.4 Existence d'une stratégie de renforcement des compétences en aménagement forestier.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-parenté/communauté ▪ Forêt-territoire ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt-héritage LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement 	2.7 Respect du mode de tenure autochtone pour la planification de l'aménagement forestier.	2.7.1 La planification des activités d'aménagement est adaptée aux périmètres et à la superficie des terrains de chasse familiaux et du territoire ancestral de Kitcisakik. 2.7.2 Présence de représentants des familles touchées par les travaux d'aménagement lors des séances de consultations. 2.7.3 Pourcentage du territoire forestier de chaque terrain familial de trappe occupé par des peuplements de moins de trois mètres.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt-responsabilité ▪ 	2.8 Partenariats communauté-industrie pour la restauration des territoires perturbés.	2.8.1 Nombre de partenariats communauté-industrie existants et planifiés. 2.8.2 Pourcentage des sièges disponibles pour la communauté de Kitcisakik sur des comités d'aménagement du territoire.

<p>LA FORESTERIE COMPROMIS</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-participation/consultation ▪ Foresterie-emploi 		<p>2.8.3 Proportion des terrains familiaux perturbés qui sont en restauration.</p> <p>2.8.4 Nombre de personnes de la communauté employées dans les activités de restauration des terrains familiaux.</p> <p>2.8.5 Pourcentage des emplois en restauration du territoire (incluant le reboisement) et en conservation qui sont occupés par des membres de la communauté.</p> <p>2.8.6 Montants investis par les compagnies forestières dans des projets de restauration des territoires perturbés.</p> <p>2.8.7 Pourcentage des revenus générés par la coupe forestière qui est réinvesti en restauration.</p>
<p>LA FORÊT IDENTITAIRE</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt-responsabilité <p>LA FORESTERIE COMPROMIS</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement 	<p>2.9 Comportement de récolte responsable, qui permet d'éviter le gaspillage.</p>	<p>2.9.1 Quantité de bois coupé laissé sur les chantiers, en particulier le cèdre et le bouleau blanc.</p> <p>2.9.2 Montants investis et nombre de personnes de la communauté participant à des projets de bois de chauffage.</p> <p>2.9.3 Nombre de cordes de bois récupérées pour le chauffage de la communauté.</p> <p>2.9.4 Nombre d'arbres blessés dans la forêt résiduelle.</p> <p>2.9.5 Montant des amendes infligées aux compagnies forestières pour contraventions au RNI.</p> <p>2.9.6 Nombre de plaintes des membres de la communauté concernant la présence d'huiles usées et de déchets sur les chantiers de coupe.</p>

3- PRINCIPE ÉCOLOGIQUE : INTÉGRITÉ ÉCOLOGIQUE DES ÉCOSYSTÈMES DE KITCISAKIK AKI		
Aki		
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES	EXEMPLES D'INDICATEURS
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-Terre-Mère Forêt-territoire anicinape Forêt-monde des esprits Forêt-habitat faunique Forêt-activités de subsistance Forêt-garde-manger Forêt-médecine Forêt-utilité Forêt-parenté/communauté Forêt-responsabilité Forêt-héritage Forêt-enseignement Forêt-bien-être Forêt-avenir? LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.1 Diversité biologique, incluant la diversité des écosystèmes, la diversité des espèces et la diversité génétique.	3.1.1 Superficies relative et absolue occupées par chaque type forestier ⁹ et chaque classe d'âge par rapport aux conditions historiques et à la superficie forestière totale. 3.1.2 Pourcentage de la superficie de chaque type forestier qui est protégée sur le territoire de Kitcisakik. 3.1.3 Pourcentage du territoire de Kitcisakik qui a un statut d'aire protégée. 3.1.4 Pourcentage des aires protégées qui sont reliées à un réseau pour favoriser la connectivité entre les habitats. 3.1.5 Pourcentage des espèces connues sur le territoire de Kitcisakik ayant un statut d'espèce menacée ou vulnérable selon la Loi québécoise sur les espèces menacées ou vulnérables. 3.1.6 Pourcentage des espèces menacées ou vulnérables pour lesquelles une stratégie de restauration des populations a été adoptée. 3.1.7 Montants investis dans l'aménagement favorable aux espèces en péril..
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-perdue Forêt-dévastée LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.2 Restauration des sites d'intérêt écologique pour la communauté de Kitcisakik. (Voir également 1.2)	3.2.1 Proportion des sites d'importance écologique perturbés pour lesquels des mesures de restauration ont été adoptées. 3.2.2 Montants investis dans des programmes de restauration des sites d'importance écologique. 3.2.3 Proportion des sites d'intérêt écologique qui nécessitent des activités de restauration.

		3.2.4 Montant annuel alloué aux activités de restauration.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-activités de subsistance Forêt-garde-manger Forêt-médecine LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.3 Santé des populations animales qui ont une importance culturelle pour la communauté (santé physiologique et densité des populations).	3.3.1 Proportion des populations animales ayant une importance culturelle pour les Anicinapek qui ont un statut de protection. (voir aussi 3.1.2 à 3.1.5) 3.3.2 Nombre d'animaux malades rapportés au MRNFQ ou à la SÉPAQ. 3.3.3 Montants investis dans des programmes de suivi et de rétablissement des populations animales. 3.3.4 Nombre de constats d'infraction au RNI pour déchets et pollution. Nombre de plaintes enregistrées à cet effet. 3.3.5 Existence d'une stratégie pour l'intégration des savoirs anicinapek pour le suivi des paramètres portant sur la santé des populations animales. Montants investis dans l'inventaire des savoirs et du développement de répertoires. Nombre de rencontres d'échange des savoirs.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-territoire Forêt-parenté/communauté Forêt-bien-être Forêt dévastée Forêt perdue LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.4 Qualité visuelle des paysages.	3.4.1 Proportion du couvert forestier maintenu sur l'ensemble du territoire ancestral et par terrain de trappe. 3.4.2 Proportion des sites écologiques et des paysages importants pour les Anicinapek qui sont à l'intérieur des zones de protection culturelle sur la carte d'affectation du territoire de Kitcisakik. 3.4.3 Proportion des portages, sites d'intérêt et bordures des cours d'eau ayant des bandes de protection qui respectent les mesures autochtones de protection particulières. 3.4.4 Pourcentage du territoire (par terrain de trappe et pour l'ensemble de <i>Kitcisakik Akī</i>) sous couvert forestier.

LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-perdue LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration 	3.5 Productivité des écosystèmes forestiers.	3.5.1 Superficies reboisées annuellement en valeur absolue et en proportion des superficies récoltées sur le territoire de Kitcisakik. 3.5.2 Taux de survie dans les plantations. 3.5.3 Proportion des superficies récoltées qui sont au-dessus du seuil acceptable de régénération préétablie. 3.5.4 Superficies en régénération en valeur absolue et en proportion de l'ensemble du territoire ancestral de Kitcisakik (0-3 mètres?)
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-Terre-Mère Forêt-responsabilité Forêt-héritage LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.6 Contribution des écosystèmes forestiers aux cycles écologiques planétaires	3.6.1 Montants investis pour la mise en place de mesures de mitigation des catastrophes naturelles, en particulier les chablis (récupération après feu ou chablis, largeur des séparateurs de coupe, configuration des parterres de coupe) 3.6.2 Pourcentage du couvert forestier sur l'ensemble du territoire de Kitcisakik. 3.6.3 Superficies reboisées en proportion et en valeur absolue sur le territoire de Kitcisakik. Taux de survie dans les plantations. 3.6.4 Superficies en régénération en proportion et en valeur absolue (0-3 mètres)
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-Terre-Mère Forêt-habitat faunique Forêt garde-manger Forêt activités de subsistance LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	3.7 Réseaux hydrographiques et qualité de l'eau	3.7.1 Performance dans les mesures réglementaires de la qualité de l'eau. 3.7.2 Pourcentage de bandes de protection de 60 mètres et plus en bordure des cours d'eau. 3.7.3 Pourcentage des sources d'eau potable qui sont protégées. 3.7.4 Proportion des 80 lacs d'eau claire présents sur le territoire qui sont situés en zones de protection.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-Terre-Mère 	3.8 Qualité des sols forestiers	3.8.1 Taux d'orniérage dans les coupes de régénération.

<ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt garde-manger ▪ Forêt activités de subsistance <p>LA FORESTERIE COMPROMIS</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-alternatives d'aménagement 		<p>3.8.2 Nombre d'infractions au RNI par bénéficiaire de CAAF, pour la perturbation du sol sur le territoire de Kitchisakik, en vertu de l'art. 89 du RNI.</p>
--	--	--

4- PRINCIPE ÉDUCATIF : <i>Kikinôhamâgewîn</i> VALORISATION DES SAVOIRS ET DES COMPÉTENCES ANICINAPEK EN MATIÈRE D'AMÉNAGEMENT FORESTIER		
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES	EXEMPLES D'INDICATEURS
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-territoire anicinapek ▪ Forêt-enseignement ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-parenté/communauté ▪ Forêt-héritage ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt garde-manger ▪ Forêt-médecine ▪ Forêt-utilité ▪ Forêt activités de subsistance ▪ Forêt-avenir? LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-éducation ▪ Foresterie-participation/consultation 	4.1 Savoirs anicinapek pour la revitalisation culturelle	4.1.1 Objectifs pédagogiques liés aux savoirs traditionnels relatifs à la forêt dans les programmes scolaires anicinapek. 4.1.2 Nombre d'heures d'enseignement/mois consacrées aux savoirs anicinapek dans les classes de niveaux primaire et secondaire. 4.1.3 Nombre d'activités scolaires et parascolaires liées au développement d'une « école de la forêt » qui favorise la transmission des savoirs anicinapek à travers l'exploration du territoire. 4.1.4 Nombre d'activités intergénérationnelles de transmission des savoirs anicinapek organisées par année dans la communauté. 4.1.5 Montants investis dans l'inventaire des savoirs anicinapek. Nombre d'entrées dans la base de données. Nombre de participants à l'inventaire. 4.1.6 Taux de satisfaction de la communauté au regard de la protection de ses savoirs. 4.1.7 Montants alloués au dédommagement des porteurs de savoirs et salaires versés aux enseignants anicinapek pour les activités d'échange et de transmission des savoirs. 4.1.8 Nombre et superficie des sites aménagés spécifiquement pour les apprentissages culturels.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-Terre-Mère ▪ Forêt-territoire anicinapek 	4.2 Savoirs anicinapek en lien avec l'aménagement forestier.	4.2.1 Nombre d'ateliers d'échange portant sur les savoirs anicinapek et les savoirs scientifiques pour l'aménagement forestier. Nombre de participants/

<ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-enseignement ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt activités de subsistance ▪ Forêt-avenir? <p>LA FORESTERIE COMPROMIS</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-éducation ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Foresterie-participation/consultation 		<p>atelier.</p> <p>4.2.2 Nombre de personnes-ressources disponibles dans la communauté pour la transmission et la validation des savoirs anicinapek auprès des autres acteurs de l'aménagement forestier.</p>
<p>LA FORÊT IDENTITAIRE</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 4.2 <p>LA FORESTERIE COMPROMIS</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 4.2 	<p>4.3. Éducation interculturelle et apprentissages collaboratifs</p>	<p>4.3.1 Nombre d'activités de diffusion de la culture anicinape organisées auprès des populations régionales. Nombre de participants/activité.</p> <p>4.3.2 Nombre d'activités d'échange interculturel entre les jeunes allochtones et les jeunes Anicinapek. Nombre de participants/activité.</p> <p>4.3.3 Existence d'un centre d'interprétation de la forêt et de la culture anicinape. Taux de fréquentation. Montants investis pour l'entretien et la valorisation du sentier <i>Moco</i>.</p> <p>4.3.4 Représentation anicinape au sein de comités régionaux, nationaux et internationaux de protection de l'environnement ou d'aménagement forestier. Nombre de comités, nombre de représentants.</p> <p>4.3.5 Nombre de jours-personnes anicinapek qui participent à des colloques en aménagement forestier</p>
<p>LA FORÊT IDENTITAIRE</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-enseignement ▪ Forêt-responsabilité ▪ Forêt-territoire anicinape ▪ Forêt-habitat faunique ▪ Forêt-avenir? 	<p>4.4 Capacités locales en planification forestière, en aménagement du territoire, en protection de l'environnement et en mise en valeur des ressources forestières.</p>	<p>4.4.1 Existence d'un programme ou d'une stratégie d'éducation communautaire permettant de développer des capacités critiques à l'égard des enjeux de la foresterie et de l'aménagement du territoire en contexte autochtone.</p>

<p>LA FORESTERIE COMPROMIS</p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-éducation ▪ Foresterie-conservation/restauration ▪ Forêt-emploi/partenariat ▪ Foresterie-participation/consultation 		<p>4.4.2 Nombre de programmes de renforcement des capacités (programmes académiques et formations techniques) en foresterie et en aménagement du territoire adaptés au contexte autochtone. Taux de diplômation. Nombre de personnes formées. Taux de placement en emploi des étudiants formés.</p> <p>4.4.2 Niveau de satisfaction des participants aux différents programmes de renforcement des capacités.</p> <p>4.4.4 Montants investis pour le développement de programmes éducatifs pour les chasseurs autochtones et allochtones axés sur la protection des populations animales. Nombre de formations. Nombre de participants.</p> <p>4.4.5 Participation de la communauté dans des projets de recherche en aménagement forestier. Nombre de projets. Nombre de participants communautaires. Nombre de personnes de la communauté qui sont embauchées. Taux de satisfaction au regard des résultats de recherche.</p>
---	--	--

5- PRINCIPE ÉCONOMIQUE : <i>Conia</i> DÉVELOPPEMENT COMMUNAUTAIRE ET QUALITÉ DE VIE À KITCISAKIK		
ÉLÉMENTS DE REPRÉSENTATIONS	CRITÈRES	EXEMPLES D'INDICATEURS
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-territoire anicinape Forêt-responsabilité Forêt-héritage Forêt-avenir? LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-emploi/parténariat Foresterie-compensation 	5.1 Partage équitable des retombées économiques de la récolte forestière entre la communauté de Kitcisakik et l'industrie.	5.1.1 Pourcentage des bénéfices générés par la coupe forestière sur <i>Anicinape Akî</i> réinvesti dans la communauté. 5.1.2 Indices de qualité de vie dans la communauté.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> Forêt-territoire anicinape Forêt-responsabilité Forêt-avenir? LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> Foresterie-emploi/parténariat Foresterie-compensation Foresterie-conservation/restauration Foresterie-alternatives d'aménagement 	5.2 Partenariats d'affaires entre la communauté et les acteurs du milieu forestier (industrie forestière, pourvoyeurs, industrie touristique, etc.)	5.2.1 Nombre annuel de rencontres d'un comité de travail pour explorer les occasions d'affaires. 5.2.2 Nombre de projets de partenariat mis en œuvre dans différents secteurs économiques reliés à la forêt. Nombre d'employés autochtones. 5.2.3 Nombre d'études de faisabilité pour la commercialisation de produits forestiers non-ligneux. 5.2.4 Nombre de produits forestiers non-ligneux commercialisés. Retombées économiques en provenance de ces produits. 5.2.5 Respect des ententes de partenariats avec les pourvoiries existantes sur le territoire ¹⁰ . Retombées économiques de ces ententes. 5.2.6 Nombre de projets de partenariat pour le développement touristique dans des secteurs prioritaires ¹¹ . Retombées économiques de ces partenariats. 5.2.7 Investissements dans des projets de transformation secondaire à valeur ajoutée basée sur

		la culture. Ratio des retombées économiques de ces activités/retombées économiques totales dans la communauté.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 5.2 LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Idem 5.2 	5.3 Emplois et revenus pour la communauté en lien avec la forêt et le territoire.	5.3.1 Ratio du nombre d'emplois comblés par les membres de la communauté dans différents secteurs reliés à la forêt/nombre d'emplois disponibles pour les membres de la communauté dans ces secteurs (industrie forestière, tourisme, produits forestiers non ligneux, artisanat, etc.). 5.3.2 Montants investis dans des projets forestiers en lien avec la construction du futur village Wanaki (construction de maisons, aménagement paysager, construction des chemins, etc.). Nombre d'employés autochtones.
LA FORÊT IDENTITAIRE <ul style="list-style-type: none"> ▪ Forêt-activités de subsistance ▪ Forêt-avenir? LA FORESTERIE COMPROMIS <ul style="list-style-type: none"> ▪ Foresterie-emploi/partenariat ▪ Foresterie-compensation 	5.4 Contribution des activités de subsistance à l'économie locale	5.4.1 Ratio de la valeur des activités de subsistance/valeur totale de l'activité économique sur le territoire de Kitcisakik.

NOTES

- ¹ Les critères environnementaux permettant le maintien de la pratique de ces activités sont décrits sous le principe écologique. Ce critère et les indicateurs qui y sont associés pourraient également faire partie du principe économique.
- ² Il s'agit d'une proposition concernant le renforcement des capacités en gestion intégrée des ressources pour les participants aux activités de subsistance.

- ³ Il peut s'agir de sites d'importance culturelle, écologique, spirituelle, archéologique ou autre, qui sont tous déterminés par la valeur qu'y accordent les Anicinapek. Ils sont regroupés sous le principe culturel en vertu du caractère holistique qui caractérise la vision du monde des autochtones.
- ⁴ Le maintien du couvert forestier est un indicateur important pour la communauté, tant pour la protection des activités traditionnelles (1.1) que pour la protection des sites d'intérêt (2.1). Une cible de protection de 25% du couvert est visée à l'échelle du terrain de trappe et pour l'ensemble du territoire ancestral de Kitcisakik. La définition de ce qu'on entend par « maintien du couvert » varie selon les types de communautés végétales.
- ⁵ La protection de l'accessibilité de la communauté au territoire ancestral vise à favoriser l'accès des gens de Kitcisakik à leurs sites d'intérêt et dans certains cas, à limiter l'accès du public à ces sites.
- ⁶ Dans le cas de Kitcisakik, ces droits n'ont pas encore fait l'objet de négociations avec les gouvernements. Dans les circonstances ou l'état de ces droits est imprécis ou en négociation, il est entendu qu'il est de la responsabilité des gestionnaires forestiers de tenir compte de l'impact des activités d'aménagement forestier sur cette tenure et ces droits d'usage. Le respect de ces droits est formulé par les Anicinapek comme une préoccupation concernant davantage l'usage des ressources, l'accès au territoire et la poursuite des activités traditionnelles. Ces aspects sont principalement traités sous le principe culturel.
- ⁷ IDDPNQL : Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador.
- ⁸ Le niveau de satisfaction pourrait être évalué par un bref questionnaire à la fin de la consultation.
- ⁹ Type forestier : superficie forestière qui se distingue des autres par sa composition, notamment par son essence dominante et, souvent aussi, par ses classes de hauteur et de fermeture de couvert.
- ¹⁰ Il s'agit des Pourvoiries du Lac à la Truite, du Lac Joncas, de Dorval Lodge et de Nadagam.

APPENDICE F : GUIDES D'ENTREVUES SEMI-DIRIGÉES

VOLET I

OBJECTIFS

- Caractériser les éléments dominants du système de représentations qui définit la relation des Anicinapek de Kitcisakik à la forêt (savoirs, attitudes, valeurs, aspirations) et à la foresterie (perceptions, préoccupations).
- Présenter la recherche et amorcer un dialogue sur les questions d'aménagement forestier avec les gens de Kitcisakik.
- Permettre aux gens de Kitcisakik d'exprimer leurs préoccupations en regard des opérations forestières sur leur territoire.
- Explorer la vision et les projets d'avenir des gens de Kitcisakik à l'égard de la forêt.

Partie 1 – Qu'est-ce que la forêt pour un Anicinape? (savoirs, attitudes, habiletés, activités, mode de vie, histoire familiale).

1. Trois mots pour « forêt ». Pouvez-vous nous dire trois mots ou trois idées qui vous viennent en tête lorsque vous pensez à la forêt? Quels sentiments éprouvez-vous lorsque vous pensez à la forêt?
2. Savoirs, savoirs-faire et savoirs-être. Vous possédez des savoirs et des habiletés concernant la vie en forêt. Pouvez-vous donner des exemples?
3. Éducation. Comment avez-vous appris ce que vous savez en rapport avec la forêt? Avez-vous souvenir d'une situation d'apprentissage?
4. Activités et ressources. Aujourd'hui quelles sont les activités que vous pratiquez en forêt?
5. Mode de vie anicinape. Quels sont les principales activités qui caractérisent le mode de vie des Anicinapek?
6. Mode de vie anicinape. Quelles sont les conditions essentielles au maintien du mode de vie des Anicinapek?
7. Histoire. Supposons que vos enfants vous demandent de leur raconter l'histoire des Anicinapek et du lien qui les unit à la Terre et à la forêt. Quelles histoires allez-vous leur raconter?
8. Quel est selon vous, le rôle de l'Anicinape vis à vis le territoire et la forêt?

9. Catastrophes naturelles. Comment les gens réagissaient-ils si une partie de leur territoire était dévasté par un incendie ou une épidémie?

Partie 2 – Préoccupations en regard de la foresterie.

10. Préoccupations. Les compagnies forestières coupent du bois sur le territoire de Kitcisakik depuis plusieurs années déjà. Les compagnies font des propositions de coupe pour les années à venir. Quelles sont vos principales préoccupations (forêt, faune, chemins, lacs, culture) en regard de ces propositions et des divers projets de l'industrie forestière?

Partie 3 – Comment protéger Akî?

11. Protéger la forêt (lieux, paysage, espèces). Le Comité forêt veut faire des propositions pour la protection des forêts. Selon vous quels seraient les endroits qu'il faudrait absolument protéger à Kitcisakik? Pourquoi?
12. Quels sont les composantes de la forêt ; espèces végétales ou animales, habitats, lacs et rivières, essences et types de forêt que l'on doit protéger? Pourquoi?
13. Quels sont les éléments du paysage que vous voulez protéger? Pourquoi?
14. Que pensez-vous de la proposition des aires protégées du Comité forêt?
15. Couper, aménager différemment. Croyez-vous que l'on pourrait couper ou aménager la forêt de manière différente que ce que font les compagnies en ce moment? Quelles sont vos suggestions?

Partie 4 – Construire l'avenir.

16. Projets. Avez-vous des idées ou des projets en relation avec la forêt qui pourraient répondre aux besoins exprimés par la communauté?
17. Rôle et responsabilité. Quel rôle devraient jouer les Anicinapek dans l'utilisation du territoire et de la forêt?
18. Foresterie anicinape. Selon vous, quels seraient les moyens à entreprendre pour inspirer et réaliser une foresterie mieux adaptée à Kitcisakik?
19. Avez-vous d'autres commentaires en ce qui concerne la forêt?
20. Avez-vous d'autres commentaires en ce qui concerne la foresterie?

Guide d'entrevue semi-dirigée – Volet Transversal – Année 1

OBJECTIFS

- Vérifier le potentiel éducatif (renforcement des capacités locales en foresterie et des dynamiques participatives) d'une approche de recherche collaborative en milieu autochtone.
 - Vérifier l'influence de notre approche sur la dynamique participative.
 - Vérifier le sens que prend notre démarche de recherche auprès de nos assistants de recherche.
 - Améliorer nos pratiques de recherche.
- 1) Pouvez-vous me parler de votre travail comme assistant de recherche? Quelle est votre appréciation, votre évaluation?
 - 2) Pouvez-vous me parler de votre travail en tant qu'agent de liaison avec la communauté? Comment s'articulaient ces deux mandats?
 - 3) Qu'est-ce que vous avez aimé et moins aimé dans votre travail?
 - 4) Avez-vous appris des choses à travers votre travail? Des connaissances, des habiletés, des attitudes?
 - 5) Est-ce que vous croyez que la recherche peut avoir des retombées, des conséquences positives ou négatives pour la communauté? Au niveau de la démarche? Au niveau des résultats? Dans quel sens?
 - 6) Est-ce que votre travail est important pour la communauté, pour la Terre, pour vos enfants? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi?
 - 7) Qu'est-ce que ça veut dire pour vous, faire de la recherche collaborative? Comment améliorer notre approche? Selon vous, est-ce important d'adopter une approche participative dans le cadre de ce projet?
 - 8) Est-ce que nous avons travaillé de la bonne façon? Qu'est-ce qu'on aurait pu faire de mieux? Moi, vous, les autres?
 - 9) Comment vous êtes-vous senti dans votre travail? Utile/Inutile ; Compétent/Incompétent ; Participant/Exécutant ; Intéressé/Ennuyé ; Valorisé/Non-valorisé?
 - 10) Et si c'était à recommencer, quels conseils donneriez-vous à quelqu'un qui entreprendrait la même tâche?
 - 11) Pouvez-vous identifier 3 mots-clés qui décrivent votre travail au sein de l'équipe de recherche?
 - 12) Avez-vous d'autres commentaires?

Guide d'entrevue semi-dirigée – Volet Transversal – Année 2

OBJECTIFS

- Vérifier la progression du potentiel éducatif (renforcement des capacités locales en foresterie et dynamiques participatives) de l'approche de recherche collaborative auprès de nos assistants de recherche.
 - Vérifier la progression de la dynamique participative auprès de nos assistants de recherche et auprès de la communauté.
 - Améliorer nos pratiques de recherche et guider les prochaines étapes du projet de recherche.
- 1) Est-ce que votre travail au sein du Comité forêt a changé au cours des deux années de votre implication? Comment a-t-il évolué?
 - 2) Est-ce que vous, vous avez changé? Qu'est-ce que cette expérience vous a apporté? Au plan professionnel et personnel?
 - 3) Êtes-vous satisfait de ce que vous avez fait, de ce que vous avez appris?
 - 4) Avez-vous éprouvé un sentiment de responsabilité face à la communauté? Pouvez-vous décrire les sentiments que vous avez éprouvés?
 - 5) Est-ce qu'on a fait ce qu'il fallait pour intéresser les gens aux questions forestières?
 - 6) Pouvez-vous expliquer pourquoi c'était si difficile de rencontrer les gens pour leur parler des questions forestières?
 - 7) Est-ce que la foresterie est un sujet tabou dans la communauté?
 - 8) Qu'avez-vous apprécié dans votre travail en lien avec le projet de recherche?
 - 9) Qu'avez-vous moins apprécié dans votre travail en lien avec le projet de recherche?
 - 10) Étiez-vous motivé, en général pour faire votre travail? Aviez-vous envie de vous lever le matin pour aller au bureau?
 - 11) Vous savez que dans le cadre de ce projet de recherche, nous avons privilégié une approche collaborative. Est-ce que cette approche a un sens pour vous? Est-ce important pour la communauté? Selon vous, qu'est-ce qu'il y a de particulier dans une approche collaborative ou participative?
 - 12) Est-ce que vous croyez qu'il y aurait d'autres manières de fonctionner pour faire progresser notre projet de recherche?

- 13) À cette étape-ci, est-ce que vous croyez que la recherche peut avoir des retombées positives pour la communauté? Est-ce qu'on devrait orienter la recherche autrement, vers de nouveaux objectifs?
- 14) Est-ce qu'on devrait faire des ajustements au projet? Si oui, lesquels?
- 15) Avez-vous d'autres commentaires? Qu'est-ce qu'on aurait pu faire de mieux?
- 16) Pouvez-vous me donner trois mots-clés décrivant votre travail au sein du Comité forêt?
- 17) Pouvez-vous me donner trois mots-clés qui décrivent votre travail, plus spécifiquement en ce qui concerne le projet de recherche?
- 18) Si vous deviez nous aider à choisir la personne qui vous remplacera, quelles seraient les principales compétences ou qualités que vous rechercheriez?
- 19) Si vous deviez écrire à cette nouvelle personne, un message de bienvenue, quel serait-il? Quels conseils lui donneriez-vous?
- 20) Avez-vous d'autres commentaires à ajouter?

Guide d'entrevue semi-dirigée – Volet Transversal – Année 3

OBJECTIFS

- Vérifier l'atteinte du potentiel éducatif de notre approche de recherche collaborative auprès de nos assistants de recherche.
- Faire un bilan des retombées du projet de recherche au plan du potentiel éducatif, du développement des compétences et des dynamiques participatives (communauté et assistants de recherche).
- Vérifier la contribution du projet de recherche au regard des relations et du partenariat avec l'industrie forestière.

Potentiel éducatif et développement des compétences

1. Pouvez-vous m'expliquer en quoi consiste le projet de recherche en foresterie autochtone auquel vous collaborez depuis trois ans?
2. Selon vous, est-ce que le projet de recherche a donné de bons résultats en ce qui concerne le développement de vos compétences en matière de foresterie?
3. Comment percevez-vous votre rôle au sein du projet de recherche?
4. Qu'est-ce qui vous a motivé à vous impliquer dans ce projet de recherche?
5. Que reprenez-vous de votre participation à ce projet de recherche sur le plan personnel? Qu'est-ce que cette expérience vous a apporté?
6. Qu'est-ce que cette expérience vous a apporté sur le plan professionnel?
7. Quels ont été vos apprentissages dans le cadre de ce projet de recherche? Pouvez-vous les nommer?
8. Y a-t-il des apprentissages qui ont été plus difficiles que d'autres en ce qui concerne les activités du projet de recherche ou les questions forestières?
9. Y a-t-il des apprentissages qui vous ont été plus faciles que d'autres? Lesquels?
10. Avez-vous le sentiment que les activités du projet de recherche vous ont mieux outillé pour comprendre les enjeux contemporains de la foresterie et ses impacts sur le territoire autochtone?
11. Vous sentez-vous plus apte à participer aux consultations forestières?
12. Vous manquez-t-il des informations ou des ressources pour bien comprendre les enjeux relatifs à l'aménagement forestier? Si oui, de quelle manière aimeriez-vous les acquérir?

13. Pouvez-vous nommer trois mots-clés qui décrivent votre travail avec l'équipe de recherche?
14. Quel bilan faites-vous de votre cheminement personnel au sein du projet de recherche?

Dynamique participative du projet de recherche/assistants de recherche

15. Estimez-vous avoir été impliqué dans le projet de recherche d'une manière significative et importante?
16. Quels sont les aspects de votre travail en lien avec le projet de recherche que vous avez trouvé les plus motivants?
17. Quels sont les aspects de votre travail en lien avec le projet de recherche que vous avez trouvé les moins motivants?
18. Est-ce que l'approche participative du projet de recherche vous a convenu?
19. Dans l'éventualité de la suite du projet et de l'intégration de nouvelles personnes, quels seraient les points à améliorer dans notre approche de travail auprès des membres de l'équipe?
20. Selon vous, quelles ont été les enjeux principaux rencontrés en ce qui concernait votre dynamique de participation aux activités du projet de recherche?
21. Avez-vous rencontré des difficultés en lien avec votre participation au projet de recherche? Si oui, lesquelles?
22. Que reprenez-vous de positif concernant l'approche participative générale du projet de recherche?



Le 26 mai 2008

**Projet de recherche : Contribution à la définition d'une foresterie autochtone à
Kitcisakik**

Volet transversal

Entrevue avec les partenaires

Industrie : Michel Sigouin, Domtar – Représentant industriel au comité aviseur du projet

Gouvernement : Denis Audette, Forêt Québec

Comité Forêt : Yvan Croteau, coordonnateur

Nous avons entrepris une collaboration de recherche avec la communauté de Kitcisakik et huit partenaires industriels en 2003. Le ministère des Ressources naturelles, de la Faune et des Parcs a également été partenaire du projet par l'intermédiaire du programme volet I-A. Dans le cadre du volet transversal du projet de recherche, nous avons identifié trois objectifs :

Favoriser les dynamiques participatives à Kitcisakik ;

Renforcer les capacités en aménagement forestier à Kitcisakik ;

Vérifier le potentiel éducatif de notre stratégie de recherche participative pour contribuer au développement théorique de la recherche participative en milieu autochtone.

Dans le cadre du volet transversal, nous avons réalisé une entrevue par année avec chacun de nos assistants de recherche pour évaluer le chemin parcouru et ajuster nos méthodes de travail collaboratif. En fin de projet, c'est le moment de faire le bilan. Nous aimerions obtenir les commentaires de nos partenaires sur notre démarche de recherche, leur niveau de satisfaction sur les résultats de recherche. Leur perception des retombées du projet pour la communauté de Kitcisakik et pour l'industrie et le gouvernement. Cette évaluation nous permettra de faire des propositions pour améliorer nos stratégies de recherche participative et partenariale en contexte autochtone.

On a souvent entendu dire que ce projet de recherche était ambitieux. En évaluant le chemin parcouru, seriez-vous d'accord avec ce « diagnostic »? Comment le qualifieriez-vous autrement?

Quels étaient les motifs du Ministère pour soutenir ce projet de recherche à l'origine? Si on essaie de se souvenir du contexte qui existait au moment des premiers contacts pour ce partenariat. C'était avant les PGAF 2003, avant la Commission Coulombe, avant la crise forestière, avant les jugements Taku River et Haida nation. Mais le gouvernement venait d'adopter une réforme du régime forestier qui introduisait l'obligation de consulter les peuples autochtones.

Quelle partie du projet intéressait le plus le Ministère?

- ~ Même si nous tentons d'obtenir du financement pour une quatrième année pour rencontrer tous nos objectifs, avez-vous été satisfait des résultats du projet de recherche à ce jour? Quels résultats sont les plus importants pour le Ministère?

Des retombées pour l'industrie, pour le gouvernement ou pour la communauté peuvent dépasser les résultats de recherche au sens strict. Quelles sont les retombées que vous percevez?

En plus des résultats de recherche, notre démarche participative comprenait une importante dimension éducative. Croyez-vous qu'on a atteint nos objectifs communautaires de renforcement des capacités locales? Est-ce que cette dimension a eu ou aura des retombées pour le gouvernement?

Dans le contexte d'une nouvelle réforme qui arrive en réaction à une grave crise forestière, est-ce que le projet aura des retombées régionales au niveau de la nouvelle dynamique d'aménagement forestier qui est proposée dans le Livre vert? Est-ce que vous pensez que la communauté de Kitcisakik est prête à participer à ce virage?

Croyez-vous qu'il sera possible de mettre en œuvre ou d'utiliser rapidement une partie de nos résultats de recherche? Pensons en particulier au cadre de critères et indicateurs anicinapek d'aménagement forestier durable ou au modèle de scénarisation à l'échelle du paysage?

Si on regarde la manière dont on a travaillé en partenariat, est-ce que vous êtes satisfait? Comment aurait-on pu faire mieux? Quels ont été nos points forts et nos points faibles? Avez-vous été assez informé et consulté sur le déroulement du projet. Avez-vous l'impression d'avoir participé de manière significative à ce projet? Avons-nous fonctionné de manière différente d'autres équipes de recherche avec lesquelles vous avez travaillé? Seriez-vous prêt à répéter l'expérience ou à continuer à collaborer avec notre équipe de recherche pour développer de nouveaux projets?